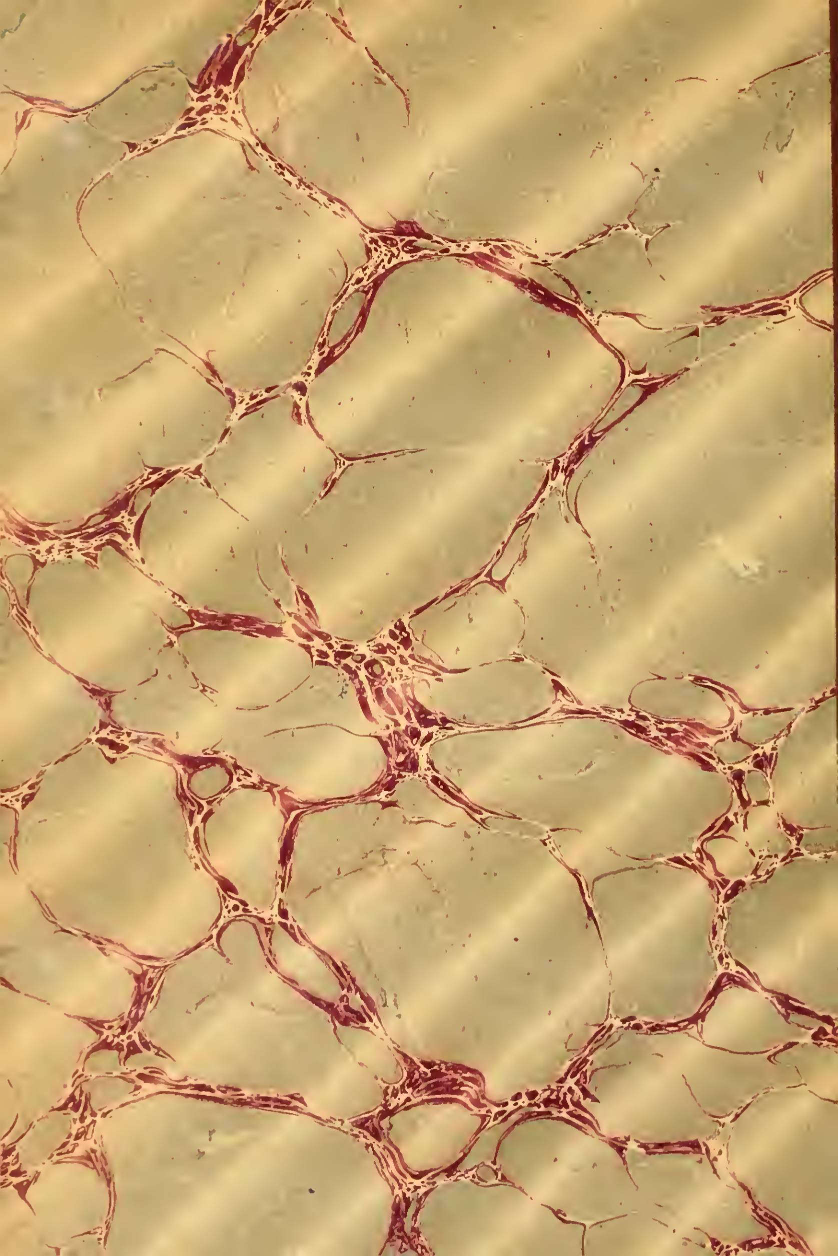
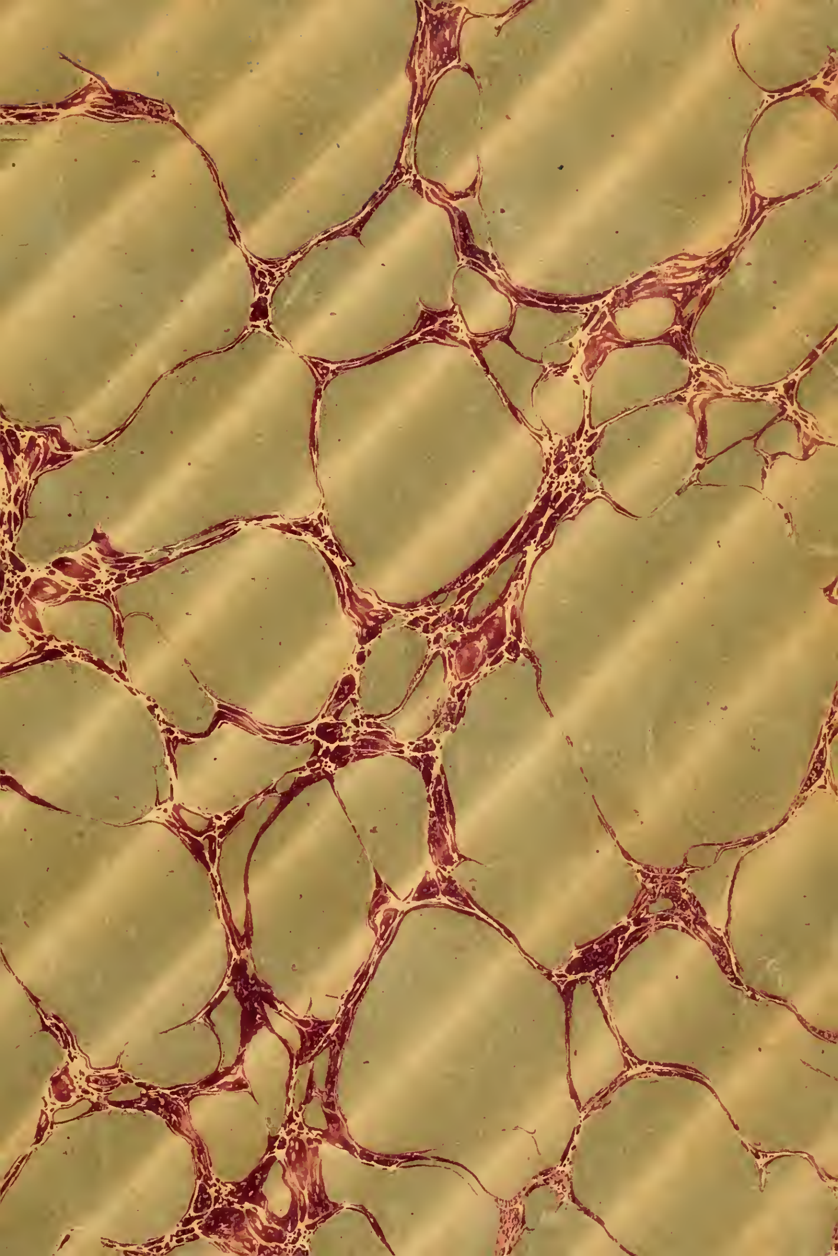






COMPLÉMENT AUX ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC


A. Quantin imprimeur
r. St Benoit, 7, à Paris

HISTOIRE DES ŒUVRES

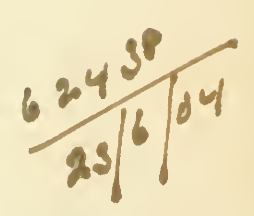
DE

H. DE BALZAC

PAR

vicomte de Spoelberch
CHARLES DE LOVENJOUL





PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXXIX

AVANT-PROPOS

On se persuadera difficilement peut-être, en lisant ces pages, qu'il a fallu plusieurs années de recherches incessantes pour mener à bonne fin le présent essai bibliographique; rien n'est plus exact cependant, et, quelque imparfait qu'il soit encore, peu de travaux du même genre ont coûté plus de peines et de soins.

Parmi toutes les particularités curieuses sur lesquelles nous pourrions appeler l'attention du lecteur, nous lui ferons remarquer seulement combien les ouvrages réunis sous le titre général de *la Comédie humaine* ont souvent changé de cadre avant d'être fixés définitivement dans l'une ou l'autre des séries qui la composent; plusieurs de ces récits ont successivement fait partie des *Scènes de la Vie privée, de la Vie de province, de la Vie parisienne,* et même des *Contes et Études philosophiques;* il est facile de s'en convaincre en parcourant ce travail. Du reste, jusqu'à la fin de sa vie, Balzac modifia le classement de ses œuvres, et le premier tirage de l'édition définitive qui a servi de base à notre bibliographie, édition imprimée d'après ses notes et corrections posthumes, en offre encore de fréquentes et nombreuses preuves.

On remarquera aussi combien les dates indiquées sont souvent fautives, puisque parfois les ouvrages ont paru *avant* l'année ou le mois dont ils portent le millésime.

Les divisions en chapitres des ouvrages de Balzac furent enlevées, au grand regret de l'auteur, comme faisant perdre trop de place, dans la première édition de *la Comédie humaine,* qui fut

imprimée aussi compacte que possible; il les regretta toujours et nous les recueillons ici pour la première fois.

Il nous serait d'ailleurs impossible de relever d'une façon absolument complète tous les changements et toutes les variantes qu'ont subis ses ouvrages; dans chaque édition nouvelle, il remaniait et récrivait souvent des pages entières; ses premières œuvres surtout ont été plusieurs fois refaites, et la version définitive est complétement différente, comme forme, de l'édition originale.

Lorsqu'il eut trouvé son plan de *la Comédie humaine*, il changea et modifia aussi, surtout dans ses premiers écrits, presque tous les noms des personnages cités, noms imaginaires ou noms réels, de façon à les rattacher mieux à son gigantesque monument littéraire; ce travail de révision, Balzac l'a poursuivi jusqu'à sa mort, et il serait presque impossible aussi d'en indiquer toutes les variantes.

Nous avons divisé notre étude en quatre parties distinctes : la première embrasse la bibliographie proprement dite de toutes les œuvres de l'auteur de *la Comédie humaine*; la seconde, l'ordre chronologique de composition et de publication de ses écrits, qui permet de juger quel labeur écrasant a rempli sa vie; la troisième, la table de tous les titres des ouvrages que Balzac a projetés, annoncés ou fait paraître; ses ouvrages en ayant souvent changé, il est possible avec cette table de voir quels furent les titres primitifs de tous; et la quatrième enfin, la bibliographie des livres et des articles intéressants inspirés par Balzac ou par ses œuvres.

Nous espérons que nos recherches ne seront pas sans intérêt pour les nombreux admirateurs d'un des plus remarquables écrivains de notre temps; c'est la seule récompense que l'auteur ambitionne pour prix de son long et difficile travail.

CHARLES DE LOVENJOUL.

Août 1876.

PREMIÈRE PARTIE

BIBLIOGRAPHIE DES OEUVRES COMPLÈTES

I

LA COMÉDIE HUMAINE

2e édition. 17 volumes. 1869-1870.

I

TOMES I à IV, PREMIÈRE PARTIE, PREMIER LIVRE : *Scènes de la Vie privée*[1], sixième édition; 4 volumes in-8°, 1869, contiennent :

TOME PREMIER.

I. *Avant-Propos*, daté de juillet 1842. Préface générale écrite pour la première édition de *la Comédie humaine*, 1842-1846, dont la première livraison fut mise en vente le samedi 23 avril 1842; cet avant-propos parut inédit, dans la dernière livraison du premier volume.

1. Nous croyons nécessaire de donner ici en note le contenu des précédentes éditions des *Scènes de la Vie privée*, publiées du vivant de l'auteur, et n'étant point de simples réimpressions.

Première édition. Deux volumes in-8°, avril 1830, chez Mame et Delaunay-Vallée. Contenant : — Tome I. Préface. La Vendetta. Les Dangers de l'inconduite (Gobseck). Le Bal de Sceaux ou le Pair de France. — Tome II. Gloire et Malheur (la Maison du Chat-qui-pelote). La Femme vertueuse (une Double Famille). La Paix du ménage. Note.

Deuxième édition. Quatre volumes in-8°, mai 1832, chez Mame-Delaunay, Contenant : — Les deux premiers volumes comme ceux de l'édition précédente, moins la note du tome II, qui est supprimée. — Tome III. Le Conseil (le Message, suivi de la Grande Bretèche). La Bourse. Le Devoir d'une femme (Adieu). Les Célibataires (2e récit : le Curé de Tours). — Tome IV. Note de l'éditeur. Le Rendez-vous (Premières fautes). La Femme de trente ans (A trente ans). Le Doigt de Dieu (première partie : la Bièvre). Les Deux Rencontres. L'Expiation (la Vieillesse d'une mère coupable). Ces cinq morceaux sont aujourd'hui les divers chapitres de la Femme de trente ans.

Troisième édition. Tomes I à IV des *Études de mœurs au* XIXe *siècle.* Quatre volumes in-8°, chez madame veuve Ch. Béchet, 1834-1835. (Les tomes III et IV mis en vente les premiers, en octobre 1834, le tome I en juin 1835 et le tome II en novembre 1835). Contenant : — Tome I. Introduction aux *Études de mœurs au* XIXe *siècle*, par Félix Davin. Le Bal de Sceaux. Gloire et Malheur (la Maison du Chat-qui-pelote). La Vendetta. — Tome II. La Fleur-des-pois (le Contrat de mariage). La Paix du ménage. — Tome III. La Recherche de l'absolu (Balthazar Claes, ou). — Tome IV. Préface. Même histoire (la Femme de trente ans). Cet ouvrage contient,

(Voir tome XXII, page 379, la préface et la note de la première édition des *Scènes de la Vie privée.*)

II. *La Maison du Chat-qui-pelote,* daté de Mafliers, octobre 1829. Dédié à mademoiselle Marie de Montheau. Parut pour la première fois, sous le titre de *Gloire et Malheur,* dans la première édition des *Scènes de la Vie privée,* deux volumes in-8°, avril 1830. Cette nouvelle n'a été datée pour la première fois qu'en 1835, dans la troisième édition de ces *Scènes,* et n'a reçu sa dédicace et le titre qu'elle porte aujourd'hui qu'en 1842, dans le tome I de la cinquième édition (première de *la Comédie humaine*).

III. *Le Bal de Sceaux,* daté de Paris, décembre 1829. Dédié à Henry de Balzac (frère de l'auteur). Parut pour la première fois avec le sous-titre de : *ou le Pair de France,* dans la première édition des *Scènes de la Vie privée,* deux volumes in-8°, avril 1830. La dédicace parut pour la première fois en 1842 dans le tome I de la cinquième édition (première de *la Comédie humaine*), et la date dans la troisième, en 1835.

IV. *Mémoires de Deux Jeunes Mariées,* daté de Paris, 1841. Dédié à George Sand, dédicace datée de Paris, juin 1840. Imprimé pour la première fois dans *la Presse,* du 1er novembre 1841 au 15 janvier 1842, après avoir été annoncé longtemps dans la *Revue de Paris,* sous le titre

en plus ici que dans l'édition précédente, les chapitres suivants : Préface. Souffrances inconnues. Le Doigt de Dieu, 2e partie, la Vallée du torrent.

Quatrième édition. Deux volumes in-18, chez Charpentier, 1839. Contenant : — Tome I. Le Bal de Sceaux ou le Pair de France. Gloire et Malheur (la Maison du Chat-qui-pelote). La Fleur-des-pois (le Contrat de mariage). La Paix du ménage. Tome II. — La Vendetta. Même histoire (la Femme de trente ans). Il faut y ajouter Balthazar Claes ou la Recherche de l'absolu, un volume in-12, chez le même éditeur, 1839.

Cinquième édition. Tomes I à IV de la première édition de *la Comédie humaine.* Quatre volumes in-8°, chez Furne, Dubochet et Hetzel, 1842-1845. Contenant : — Tome I, 1842. Préface générale. La Maison du Chat-qui-pelote (Gloire et Malheur). Le Bal de Sceaux (ou le Pair de France). La Bourse. La Vendetta. Madame Firmiani. Une Double Famille (la Femme vertueuse). La Paix du ménage. La Fausse Maîtresse. Étude de femme (Profil de marquise). Albert Savarus (Rosalie). — Tome II, 1842. Mémoires de Deux Jeunes Mariées. Une Fille d'Ève. La Femme abandonnée. La Grenadière. Le Message (le Conseil). Gobseck (Papa Gobseck. Les Dangers de l'inconduite). Autre Étude de femme (les Premières armes d'un lion). — Tome III, 1842. La Femme de trente ans (Même histoire). Le Contrat de mariage (la Fleur-des-pois). Béatrix, première partie (les personnages, le drame). — Tome IV, 1845. Deuxième partie. Un Adultère rétrospectif. Les Petits Manéges d'une femme vertueuse. La Lune de miel. La Grande Bretèche (ou les Trois Vengeances). Modeste Mignon (ou les Trois Amoureux). Honorine. Un Début dans la vie (le Danger des mystifications).

Comme nous l'avons dit en tête de cette note, nous ne parlons pas ici des autres éditions publiées sans aucun changement, telles que celle du *Musée littéraire* du *Siècle,* l'édition illustrée dite à quatre sous, celle de la Librairie Nouvelle en quarante-cinq volumes in-32 colombier, etc., etc. Cette dernière édition contient cependant quelques-unes des corrections de l'édition définitive.

de: *Mémoires d'une Jeune Mariée*, et publié en volumes en 1842, chez Souverain, deux volumes in-8°, avec la dédicace et une préface datée des Jardies, mai 1840, toutes deux inédites (voir tome XXII, page 549); ce roman entra la même année (1842) dans le tome II de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*). Dans la première édition, après le mot « profession », ligne 3, page 130, on lisait : « Sous le nom charmant de *Sœur Marie des Anges.* » On sait que Balzac annonça longtemps un roman sous le titre de *Sœur Marie des Anges;* voilà la seule trace, aujourd'hui effacée, qui laisse deviner quel devait être le personnage principal de cet ouvrage.

V. *La Bourse*, daté de Paris, mai 1832. Dédié à Sofka. Parut pour la première fois dans la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée*, quatre volumes, mai 1832. En 1835, cette nouvelle entra, datée pour la première fois, dans le tome I de la première édition des *Scènes de la Vie parisienne*, d'où elle fut retirée en 1842 pour rentrer, augmentée de sa dédicace, dans le tome I de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

VI. *Modeste Mignon*, daté de Paris, mars-juillet 1844. Dédié d'abord *à une étrangère*, aujourd'hui *à une Polonaise*, qui est du reste la même personne. Imprimé pour la première fois, avec la dédicace, dans le *Journal des Débats*, la première partie du 4 au 18 avril, la deuxième du 17 au 31 mai, et la troisième du 5 au 21 juillet 1844, cet ouvrage parut, daté, la même année chez G. Roux et Cassanet, en quatre volumes in-8°, avec le sous-titre de : *ou les Trois Amoureux*, et suivi de : *un Épisode sous la Terreur* et *une Passion dans le désert.*

En volumes, cet ouvrage était divisé ainsi :

1. Une souricière.
2. Croquis d'Ingouville.
3. Le chalet.
4. Scène de famille.
5. Un portrait d'après nature.
6. Avant-scène.
7. Un drame vulgaire.
8. Simple histoire.
9. Un soupçon.
10. Le problème reste sans solution.
11. Les leçons du malheur.
12. L'ennemie qui veille dans le cœur des filles.
13. Le premier roman des jeunes filles.
14. Une lettre de libraire.
15. Un poëte de l'école angélique.
16. Particularités des secrétaires particuliers.
17. Écrivez donc aux poëtes célèbres!
18. Un premier avis.
19. L'action s'engage.
20. Manche à manche.
21. Une reconnaissance chez l'ennemi.
22. Bas bleu, prends et lis.

La publication de ce roman dans le *Journal des Débats* avait été précédée d'une lettre datée du 25 mars 1844 et insérée dans ce journal, le 30 du même mois (voir tome XXII, page 563).

En 1845, *Modeste Mignon* entra dans le tome IV de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

TOME II.

VII. *Un Début dans la vie,* daté de Paris, février 1842. Dédié à Laure (de Balzac), depuis madame Surville, sœur de l'auteur. Imprimé pour la première fois dans *la Législature,* du 26 juillet au 4 septembre 1842, sous le titre de : *le Danger des mystifications;* ce roman était alors divisé en chapitres dont voici les titres :

1. Ce qui manquait à Pierrotin pour être heureux.
2. Le régisseur en danger.
3. Les voyageurs.
4. Le fils du fameux Czerni-Georges.
5. Où Mistigris se distingue.
6. Le drame commence.
7. Intérieur du ménage Moreau.
8. Le dénoûment du drame.
9. Douleurs de mère.
10. L'oncle Cardot.
11. La vie et les farces de la Bazoche.
12. La comtesse de las Florentinos y Cabirol.
13. Autre catastrophe.
14. Conclusion (en volume : Dernières fautes d'Oscar).

Cet ouvrage dut porter d'abord le titre de : *les Jeunes Gens.*

Suivi de *la Fausse Maîtresse,* il fut publié ensuite, daté, en deux volumes in-8°, chez Dumont, en 1844, sous le titre qu'il a gardé, puis en 1845, toutes les divisions de chapitres supprimées, et dédié pour la première fois, dans le tome IV de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

VIII. *Albert Savarus,* daté de Paris, mai 1842. Dédié à madame de Girardin, « comme un témoignage d'affectueuse admiration »; ces mots ont disparu aujourd'hui, et le nom seul de la personne à qui ils étaient adressés est resté. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois dans *le Siècle,* du 29 mai au 11 juin 1842, divisé en chapitres dont voici les titres :

1. Madame de Watteville.
2. Le baron.
3. L'histoire commence.
4. Le lion de province.
5. Babylas le Tigre.
6. Prix moyen du Lion et du Tigre.
7. Léger croquis.
8. Un mot sur Besançon.
9. Pourquoi Lion.
10. Philomène.
11. Entre mère et fille.
12. Circonstances mystérieuses.
13. Un portrait fait de main d'abbé.
14. L'étincelle sur la poudre.
15. Ce qu'en quinze jours le diable fait de ravages chez une jeune fille de dix-sept ans.
16. La première entrevue.
17. Philomène devient une femme supérieure.
18. Duel de Savaron avec la ville de Besançon.
19. La première nouvelle de la *Revue.*

20. Premier chapitre de la nouvelle : *Les deux amis*[1].
21. Deuxième — — *Miss Lovelace.*
22. Troisième — — *La fausse muette.*
23. Quatrième — — *Les réfugiés.*
24. Cinquième — — *Francesca mariée.*
25. Sixième — — *Saintes promesses.*
26. Septième — — *Autres énigmes.*
27. Huitième — — *La promenade sur le lac.*
28. Neuvième — — *Un premier soupçon.*
29. Dixième — — *Autre changement.*
30. Onzième — — *Toujours des enigmes.*
31. Douzième — — *La princesse Gandolphini.*
32. Treizième — — *Anxiété d'amoureux.*
33. Quatorzième — — *Une reconnaissance.*
34. Quinzième — — *Une réflexion plus ou moins agréable au lecteur.*
35. Seizième — — *Ce qui rendait la princesse une femme adorable.*
36. Dix-septième — — *Un orage par un temps pur.*

37. Conclusion de la nouvelle.
38. Le contre-coup.
39. Utilité des kiosques.
40. Lettre d'Albert Savaron à Léopold Hannequin.
41. Autre lettre.
42. Comme il aime !
43. Un beau mouvement.
44. Les eaux d'Arcier.
45. Les Rouxey.
46. Un bel et bon procès.
47. Préavis de Philomène.
48. Fin contre fin.
49. Fureurs de fille.
50. Les Chavoncourt.
51. Préparatifs.
52. Albert à l'œuvre.
53. La réunion préparatoire.
54. Un prêtre est un ami sûr.
55. Inexplicable.
56. Albert Savarus enlevé.
57. Beaucoup d'événements.
58. Les crimes de Philomène.
59. Quelques lumières.
60. Philomène reste une fille extraordinaire.

Albert Savarus entra la même année (1842), augmenté de sa dédicace et de sa date, dans le tome I de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*), sans aucune division de chapitres. En 1844, il reparut encore chez Souverain, complément de *la Muse du département* (dont les deux derniers volumes portaient comme titre : *Rosalie;* version datée de Paris, mai 1843), en deux volumes in-8°, avec sa division en chapitres, et suivi de *la Justice*

1. Aujourd'hui, cette nouvelle ne porte plus qu'un titre général : *l'Ambitieux par amour.*

paternelle (*un Drame au bord de la mer*) et du *Père Canet* (*Facino Cane*). Dans *le Siècle,* le personnage qui prit plus tard le nom de Rosalie, porte celui de Philomène ; il fut maintenu dans la première édition de *la Comédie humaine,* mais l'ouvrage y fut accompagné de cette note, qui explique le changement de nom opéré plus tard :

Nous n'ignorons pas que le culte de sainte Philomène n'a commencé qu'après la révolution de 1830 en Italie. Cet anachronisme, à propos du nom de mademoiselle de Watteville, nous a paru sans importance ; mais il a été si remarqué par des personnes qui voudraient une entière exactitude dans cette histoire de mœurs, que l'auteur changera ce détail aussitôt que faire se pourra.

C'est par suite de ce changement de nom que l'auteur a supprimé dans l'édition définitive ce fragment, qui se plaçait autrefois ligne 2, page 156, après le mot « ville ».

De là le nom de Philomène imposé à sa fille, née en 1817, au moment où le culte de cette sainte ou de ce saint — car, dans les commencements, on ne savait à quel sexe appartenait ce squelette — devenait une sorte de folie religieuse en Italie, et un étendard pour l'ordre des jésuites.

IX. *La Vendetta,* daté de Paris, janvier 1830. Dédié à Puttinati. Imprimé pour la première fois dans la première édition des *Scènes de la Vie privée,* deux volumes, avril 1830. Cette nouvelle était alors divisée en quatre chapitres dont le premier avait paru déjà dans *la Silhouette* du 1er avril 1830. Voici les titres de ces chapitres :

1. L'atelier.
2. La désobéissance.
3. Le mariage.
4. Le châtiment.

Un fragment de cette nouvelle a été réimprimé aussi dans *le Courrier des électeurs* du 9 mai 1830. La dédicace et la date ont paru pour la première fois en 1842, dans le tome I de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

X. *Une Double Famille,* daté de Paris, février 1830 - janvier 1842. Dédié à la comtesse Louise de Türhein. Parut pour la première fois, sous le titre de *la Femme vertueuse,* dans la première édition des *Scènes de la Vie privée,* deux volumes, avril 1830 ; un fragment de ce récit avait déjà paru dans *le Voleur* du 5 avril 1830, sous le titre de *la Grisette parvenue.* Enlevée de la troisième édition de cet ouvrage, 1834-1835, cette nouvelle entra, toujours sous le titre de *la Femme vertueuse,* et datée de Paris, février-mars 1830, dans le tome I de la

première édition des *Scènes de la Vie parisienne* (1835); elle fut placée définitivement avec la même date dans les *Scènes de la Vie privée*, en 1842, cette fois sous le titre qu'elle porte encore aujourd'hui, et entra, augmentée de sa dédicace, dans le tome I de leur cinquième édition (première édition de *la Comédie humaine*). Cette dernière version fut légèrement remaniée, ce qui explique les dates actuelles, 1830-1842, qui sont une correction posthume de l'auteur.

XI. *La Paix du ménage*, daté de juillet 1829. Dédié à Valentine Surville (nièce de l'auteur). Parut pour la première fois dans la première édition des *Scènes de la Vie privée*, deux volumes, avril 1830, et, daté de la Boulonnière, juillet 1829, dans leur troisième édition, 1834-1835; la dédicace n'y fut jointe qu'en 1842, dans le tome I de la cinquième édition de ces *Scènes* (première édition de *la Comédie humaine*).

XII. *Madame Firmiani*, daté par erreur de Paris, février 1831 (c'est février 1832 qu'il faut lire, comme dans toutes les éditions datées antérieures à *la Comédie humaine*)[1]. Dédié à Alexandre de Berny. Imprimé pour la première fois dans la *Revue de Paris* de février 1832, ce récit parut pour la première fois en volume la même année dans les *Nouveaux Contes philosophiques*, un volume in-8°, chez Ch. Gosselin, et entra ensuite, daté de février 1832, dans le tome IV de la première édition des *Scènes de la Vie parisienne*, 1835. Il fut placé définitivement en 1842, augmenté de sa dédicace, dans le tome I des *Scènes de la Vie privée*, lors de leur cinquième édition (première édition de *la Comédie humaine*).

XIII. *Étude de femme*, daté de Paris, février 1830. Dédié au marquis Jean-Charles di Negro. Imprimé pour la première fois dans *la Mode* du 12 mars 1830, ce récit parut pour la première fois en volume, daté, à la suite de la deuxième édition de *la Peau de chagrin*, publiée en 1831, sous le titre de *Romans et Contes philosophiques*, trois volumes in-8°, chez Ch. Gosselin. En 1835, il est entré sous le titre de *Profil de marquise*, dans le tome IV de la première édition des *Scènes de la Vie parisienne*; puis, sous son titre actuel et augmenté de sa dédicace, il fut placé en 1842 dans le tome I de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*), où il est resté.

XIV. *La Fausse Maîtresse*, daté de Paris, janvier 1842. Dédié à la

1. La plupart des fautes d'impression que nous indiquons dans le cours de ce travail, ont été corrigées dans les tirages nouveaux de l'édition définitive.

comtesse Clara Maffeï. Imprimée pour la première fois dans *le Siècle* du 24 au 28 décembre 1841, cette nouvelle parut pour la première fois en volume, augmentée de sa dédicace et de sa date, en 1842, dans le tome I de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*). En 1844, elle termina encore le deuxième volume d'*un Début dans la vie*. La première version du *Siècle* était divisée en chapitres dont voici les titres :

1. Un mystère dans le bonheur.
2. Deux nouveaux amis du Monomotapa.
3. Malaga.
4. Un homme incompris.
5. *Paz partout.*

La version publiée après *un Début dans la vie* l'était ainsi :

1. Un mystère dans le bonheur.
2. Des Paz.
3. Malaga.
4. Suite de Malaga.
5. Commencement des chagrins de Malaga.
6. Les chagrins de Malaga.
7. Angoisse de Paz.
8. Le bal Musard.
9. Une étrange situation.
10. Conclusion.

XV. *Une Fille d'Ève,* daté des Jardies, décembre 1838. Dédié à la comtesse Bolognini, née Vimercati. Imprimé pour la première fois avec sa date, dans *le Siècle* du 31 décembre 1838 au 14 janvier 1839, avec les divisions de chapitres suivantes :

1. Les deux Marie.
2. Confidence de deux sœurs.
3. Histoire d'une femme heureuse.
4. Un homme célèbre.
5. Florine.
6. L'amour aux prises avec le monde.
7. Le suicide.
8. L'amant sauvé et perdu.
9. Le triomphe du mari.

ce récit parut pour la première fois en volume, augmenté de sa dédicace, en 1839, suivi de *Massimilla Doni,* deux volumes in-8°, chez H. Souverain, avec une préface spéciale datée des Jardies, février 1839 (voir tome XXII, page 518). Il a été réuni pour la première fois aux *Scènes de la Vie privée* lors de leur cinquième édition, tome I, 1842 (première édition de *la Comédie humaine*).

TOME III.

XVI. *Le Message,* daté de Paris, janvier 1832. Dédié au marquis Damaso Pareto. Imprimé pour la première fois dans la *Revue des Deux*

Mondes du 15 février 1832, ce récit parut pour la première fois en volume dans le tome III de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée,* mai 1832; il y est intitulé *le Conseil,* et comprend en outre une des trois nouvelles que Balzac intitula plus tard *la Grande Bretèche ou les Trois Vengeances,* en les réunissant ensemble (voir *Autre Étude de femme*). Cette version contenait des fragments curieux qui ont disparu dans toutes les éditions suivantes et que nous recueillons ici pour la première fois. En 1833 (daté 1834), et en 1839, Balzac inséra *le Message,* qui depuis lors garda ce titre, dans le tome II de la première et de la deuxième édition des *Scènes de la Vie de province,* et, en 1842, cette nouvelle fut définitivement placée, augmentée de sa dédicace et de sa date, dans la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée,* tome II (première édition de *la Comédie humaine*). Voici la première version du *Conseil.*

LE CONSEIL.

— La pièce est, je vous l'assure, madame, souverainement morale.

— Je ne partage pas votre avis, monsieur, et je la trouve profondément immorale.

— Voilà des gens bien près de s'entendre!... dit un jeune homme.

— Ils ne connaissent pas la pièce!... lui répondit à voix basse une jeune femme.

— Vous avez été la voir? demanda le jeune homme.

— Oui. reprit-elle.

— Et vous étiez au spectacle avec M. de la Plaine...

— Cela est vrai !...

— Sans votre mari ni votre mère.

— Mon Dieu!... reprit-elle en riant d'un rire affecté, contraint même, l'incognito est bien difficile à garder dans Paris!

— Vous vouliez donc vous cacher?

— Non..., dit-elle ; et, si j'en avais eu l'intention, voyez un peu comme j'y aurais réussi! Mais vous êtes donc mon espion?

— Non, madame, reprit le jeune homme, je suis votre ange gardien...

— N'est-ce pas la même chose? dit-elle; les anges gardiens sont les espions de l'âme.

— Oui, mais un espion doit être payé. Or, répondit-il, pourriez-vous me dire ce que gagnent les bons anges?

La jeune femme regarda d'un air inquiet son interlocuteur.

Pendant cet aparté, la discussion, ayant continué, s'était échauffée.

— Monsieur!... disait la maîtresse de la maison au représentant de l'opinion contraire à la sienne, il y a deux manières d'instruire une nation. La première et, selon moi, la plus morale, consiste à élever les âmes par de beaux exemples : c'était la méthode des anciens. Autrefois, les forfaits représentés sur la scène y apparaissaient au milieu de tous les prestiges de la poésie et de la musique ;

les leçons données par le théâtre participaient donc de la noblesse même du sujet et de la pompe employée à la reproduire. Jamais alors la scène ne souilla la vie privée, jamais les poëtes comiques ou tragiques d'aucun pays ancien ne levèrent le chaste rideau qui doit couvrir le foyer domestique. Il a fallu voir en France la ruine de l'art pour en voir la dégradation. Je vais condamner par un seul mot le système actuel : je puis mener ma fille voir *Phèdre*, et je ne dois pas la conduire à ce drame honteux, qui déshonore le théâtre où il se joue, ce drame où la femme dégradée insulte à tout notre sexe et au vôtre; car, ou vous faites la femme ce qu'elle est, ou elle vous fait ce que vous êtes : dans les deux cas, notre avilissement est la condamnation du peuple qui l'accepte. — La seconde manière de former les mœurs est de montrer le vice dans tout ce qu'il produit de plus horrible, de le faire arriver à ses dernières conséquences, et de laisser dire chacun à son voisin : « Voilà où mènent les passions déréglées !... » Ce principe est devenu le moteur secret des livres et des drames, dont les auteurs modernes nous accablent. Il y a peut-être de la poésie dans ce système; il pourra faire éclore quelques belles œuvres; mais les âmes distinguées, les cœurs auxquels il reste quelque noblesse, même après la tourmente des passions et les orages du monde, le proscriront toujours : la morale au fer chaud est un triste remède, lorsque la morale décente et pure peut encore suffire à la société.

— Madame, répondit le défenseur de la poésie hydrocyanique, je vous le demande, s'est-il jamais rencontré de jeune fille qui, après avoir vu jouer *Phèdre*, ait emporté une idée bien exacte de la moralité contenue dans cette tragédie?...

La discussion continua fort vivement, et le jeune homme qui, en entendant parler haut, avait interrompu la conversation commencée avec sa voisine, la reprit aussitôt.

La jeune dame à laquelle il paraissait si vivement s'intéresser était une des femmes de Paris qui subissaient alors le plus d'hommages et de flatteries. Mariée depuis quatre ans à un homme de finance, admirablement jolie, ayant une physionomie expressive, de charmantes manières et du goût, elle était le but de toutes les séductions imaginables.

Les jeunes fils de famille, riches et oisifs; les gens de trente ans, si spirituels; les élégants quadragénaires, ces émérites de la galanterie, si habiles, si perfides, grâce à de vieilles habitudes; enfin tous ceux qui, dans le grand monde, jouaient le rôle d'amoureux par état, par distraction, par plaisir, vocation ou nécessité, semblaient avoir choisi madame d'Esther pour en faire ce que l'on nomme à Paris *une femme à la mode.*

La supposant mal défendue par un banquier, ou pensant que peut-être l'âge et les manières de son mari devaient lui avoir donné quelque aversion secrète du mariage, ils cherchaient à l'entraîner dans ce tourbillon de fêtes, de voyages, d'amusements faux ou vrais, au milieu duquel une femme, en se trouvant toujours en dehors d'elle-même, ne peut plus être *elle.* Au sein de cette atmosphère de bougies, de gaze, de fleurs, de parfums; dans ces courses rapides et sans but, où force lui est d'obéir aux exigences d'une perpétuelle coquetterie d'esprit et au besoin de lutter avec des rivales, à peine une femme peut-elle réfléchir; alors, tout est complice de ses étourderies, de ses fautes : hommes et choses. Puis, si,

par prudence, elle reste vertueuse, ses prétendus amis la calomnient. Il faudrait qu'elle fût un ange pour résister à la fois au mal et au bien, à des passions vraies et à d'adroits calculs.

En ce moment, madame d'Esther avait distingué, parmi tous les hommes du monde qui se pressaient vainement autour d'elle, un jeune officier de mérite, nommé M. de la Plaine.

Ernest de la Plaine était bien fait, élégant sans fatuité, possédait le don de plaire par ses manières et par une certaine grâce native. Il avait une de ces figures graves auxquelles la nature a, dans un moment d'erreur, donné tous les caractères de la passion et toutes les séductions de la mélancolie; il était éminemment spirituel et très-instruit. En le rencontrant, madame d'Esther préféra sa conversation à celle des gens dont elle était environnée, parce que les hommes instruits et spirituels n'abondaient pas autour d'elle ; Ernest lui plut, et elle laissa voir son goût pour lui, parce qu'elle n'avait aucune arrière-pensée ; sa naïveté fut mal comprise, et les gens du monde dirent, dans leur langage si favorable à la médisance, que madame d'Esther avait *distingué* M. de la Plaine.

Ernest, se voyant *distingué* par une femme à la mode, la rechercha, redoubla de soins pour elle, obéissant ainsi à sa double vocation d'homme et d'officier. Il s'efforça de plaire à M. le comte d'Esther. Aujourd'hui le titre de comte ou de baron semble être une conséquence nécessaire de la patente des banquiers. Or, le bon capitaliste, ayant rencontré peu de gens capables de l'écouter, reçut à merveille M. de la Plaine, dont il croyait être compris ; et, de concert avec sa jolie femme, il conspira le bonheur de l'officier, qui, disait-il, était un très-aimable jeune homme.

Ces rencontres, ces soins, ces visites, ces conversations à onze heures qui s'établirent entre madame d'Esther et le capitaine étaient des choses extrêmement naturelles, en harmonie avec nos usages, et ne froissaient en rien ni les mœurs ni les lois. M. d'Esther pouvait bien prier M. de la Plaine de mener madame la comtesse au spectacle et au bal, quand, en sa qualité de mari, il n'en avait pas le temps.— M. Ernest la lui ramenait fidèlement.— Mais, pour un observateur, madame d'Esther marchait très-vertueusement, et, à son insu peut-être, sur la glace d'un abîme, sur une glace dont elle seule n'entendait pas les craquements.

Il existe dans la nature un effet de perspective assez vulgaire pour que chacun en ait été frappé. Ce phénomène a de grandes analogies dans la nature morale. Si vous voyez de loin le versant d'une allée sur une route, la pente vous semble horriblement rapide, et, quand vous y êtes, vous vous demandez si ce chemin est bien réellement la côte ardue que vous aviez naguère aperçue. Ainsi, dans le monde moral, une situation dangereuse épouvante en perspective ; mais, lorsque nous sommes sur le terrain de la faute, il semble qu'elle n'existe plus ; et alors nous sommes tous un peu comme M. de Brancas, l'original du *Distrait* peint par la Bruyère, qui, jeté dans un bourbier, s'y était si bien établi, qu'il demanda : « Que me voulez-vous? » aux gens empressés de l'en tirer.

En ce moment, madame d'Esther se trouvait dans le plus brillant des trois ou quatre salons de Paris où l'on s'intéresse encore à la littérature, aux arts, à la

conversation française d'autrefois, où le jeu est un accessoire souvent dédaigné, où la poésie règne en souveraine, où les hommes les plus distingués de la noblesse française, si peu tyrannique et si calomniée, se rencontrent avec les hommes transitoires de la politique. La discussion y est polie, spirituelle surtout. Là, les naufragés de l'Empire causent avec les débris de l'émigration ; les artistes y sont près des gens de cour, leurs juges naturels, puissance contre puissance. Ce salon est un asile d'où les lieux communs sont bannis ; la critique y sourit ; le bon goût y interdit de parler du fléau régnant ou de ce que tout le monde sait ; enfin, vous pouvez y apporter votre idiome et votre esprit, vous serez compris ; chaque parole y trouve un écho. Les sots ne viennent pas là ; ils s'y déplairaient ; ils y seraient comme des chats dans l'eau ; leur esprit tout fait n'aurait pas cours en ce salon, et ils le fuient, parce qu'ils n'aiment pas à écouter.

Le jeune homme que madame d'Esther nommait son espion appartenait à l'une de ces catégories sociales entièrement ruinées par les barricades de Juillet. — C'était le *neveu d'un pair de France!...* — Or, presque toutes les industries tuées en juillet 1830 ont reçu peu ou prou de mesquines indemnités ; mais celle des neveux de pairs de France a été complétement détruite, sans que la moindre souscription ait dédommagé les victimes. Être neveu d'un pair de France était jadis un état, une position : c'était au moins un titre qui éclipsait même le nom patronymique d'un jeune homme ; et à cette question faite sur lui : « Qui est-il ?... » tout le monde répondait :

— C'est le neveu d'un pair de France !...

Ce bienheureux népotisme valait une dot ; il impliquait un brillant avenir, il supposait la pairie pour la seconde génération : le neveu d'un pair de France était l'espérance incarnée.

Or, ayant tout perdu, fortune positive et fortune problématique ; de chiffre, étant devenu zéro, M. de Villaines s'était vu dans la cruelle nécessité d'être quelque chose par lui-même. Il tâchait donc de passer pour un *homme spécial;* et, depuis deux ans, s'occupait de beaux-arts.

Les beaux-arts semblent n'exiger aucune étude sérieuse chez les gens qui aspirent à les diriger. Il leur faudrait bien, à la vérité, avoir quelque haute pensée, comprendre leur siècle, et sentir vivement les grandes conceptions ; mais qui n'a pas la prétention de se connaître aux arts ?... Alors, la capacité de l'homme auquel les gouvernements confient cette importante direction ne peut résulter que d'une croyance. Donc, le but des intrigants sans âme, et à qui trop souvent les destinées de l'art ont été remises, a toujours été d'accoutumer le public à croire en eux.

M. de Villaines, homme d'esprit et d'une grande finesse, envieux comme tous les ambitieux, prenait le devant sur ses rivaux en flattant les artistes ; en publiant des ouvrages spéciaux ; en comptant des colonnes renversées ; en rétablissant le texte d'inscriptions inutiles ; en demandant la conservation de quelques monuments que personne ne songeait à détruire ; enfin, pour avoir le droit d'administrer les ruines de la France, il enrégimentait les débris de l'Asie, de Palmyre, de Thèbes aux cent portes, et faisait graver les tombeaux de l'Égypte ou de la Sicile.

Grâce à ce savoir-faire, il se faisait du savoir à bon marché et devenait une espèce de préjugé. Il ignorait les premiers éléments de tous les arts, mais son nom retentissait dans les journaux ; et, si dans un salon une question d'art s'était élevée, tout à coup, à son aspect, une dame disait :

— Mais voilà M. de Villaines qui va nous expliquer cela...

Et M. de Villaines expliquait tout, en donnant des avis parfaitement motivés; car c'était un improvisateur, et un homme de tribune, au coin de la cheminée. Quand il avait le bonheur d'être encore le neveu d'un pair de France, il jouissait d'une certaine réputation comme conteur. Sa conversation spirituelle, semée d'anecdotes, d'observations fines, le faisait rechercher; il était la providence des salons entre minuit et deux heures du matin.

Madame d'Esther n'entrait presque pour rien dans l'intérêt que M. de Villaines lui portait. M. de Villaines haïssait cordialement Ernest de la Plaine ; et, pour venger de vieilles injures, il avait résolu d'éclairer la comtesse sur le danger dont elle était menacée. — La plupart des belles actions n'ont pas eu d'autre principe que l'égoïsme. Aussi, pour rester philanthrope, il faut peu voir les hommes : l'indulgence ou le mépris du monde doivent être écrits au fond du cœur de ceux qui demeurent dans le monde ou qui le gouvernent.

En ce moment, la discussion était arrivée au terme où elles tendent toutes : à un *oui* devant un *non*, exprimés, de part et d'autre, avec une exquise politesse. Alors les gens de bon goût cherchent à changer le sujet de la conversation; mais M. de Villaines, qui voulait tirer parti de cette dissertation, se leva, vint se placer à la cheminée, et, regardant les principaux avocats des deux opinions contraires, qui s'étaient eux-mêmes réduits au silence, il leur dit :

— Je vais essayer de vous mettre d'accord !... Dans les arts, il faut faire le moins de traités possible. L'œuvre la plus légère sera toujours mille fois plus significative que la plus belle des théories.

« Supposez, dit-il en jetant à madame d'Esther un regard d'intelligence qu'il eut l'adresse de dérober à tout le monde, supposez que, dans ce salon, se rencontrât une jeune femme charmante, prête à s'abandonner à tous les plaisirs, à tous les dangers d'une première passion... L'homme auquel elle va sacrifier sa vie aura tous les dehors flatteurs et décevants qui font croire à une belle âme; mais moi, observateur, je connais cet homme : je sais qu'il est sans cœur, ou que son cœur est profondément vicieux, et qu'il entraînera cet ange dans un abîme sans fond. N'est-ce pas là le premier acte du drame dont vous blâmez la représentation ?... Eh bien, croyez-vous que je puisse obtenir de cette femme une renonciation entière et complète à ses espérances en lui disant quelques phrases éloquentes et classiques, taillées en plein drap dans Fénelon ou dans Bossuet?...

A ces mots, madame d'Esther rougit.

— Non, elle ne m'écoutera seulement pas... Mais, si je lui racontais une aventure effrayante, arrivée récemment, qui peignît énergiquement les malheurs inévitables dont toutes les passions illégitimes sont tributaires, elle réfléchirait, et... peut-être...

— Réalisez la supposition en nous donnant d'abord votre conseil : je consens

à être cette femme, et à prendre le danger sur mon compte... Voyons, prêchez moi..., dit en riant la maîtresse de la maison.

Tout le monde s'étant groupé autour de M. de Villaines, il commença en ces termes :

— Je ne sais pas s'il y a parmi vous beaucoup d'amants, dit-il en jetant un regard à demi sardonique sur tout le monde, mais je suis bien certain de ne jamais dire mon aventure à des personnes plus dignes de l'entendre...

Ici, *le Message* commençait, et, après le mot *risées* (voir tome III, page 3, ligne 17), se plaçait ceci :

— Je vous demande grâce, madame, dit M. de Villaines à la maîtresse du logis, pour ces détails; plus tard, vous...

— Allez, dit-elle, votre remarque est plus dangereuse que vos confidences. N'interrompez plus votre récit.

Après cette interruption, *le Message* reprenait et se terminait sans changements, complété par ces quelques lignes :

— Et vous avez cru voir dans cette aventure, dit la maîtresse du logis, une leçon pour les jeunes femmes!... Rien ne ressemble moins à un conte moral... Qu'en pensez-vous?... ajouta-t-elle en quêtant autour d'elle des approbations à son opinion.

— Il faut conclure de cette histoire, dit un jeune fat, que nous ne devons pas voyager sur les impériales!...

— C'est un malheur, mais ce n'est pas une leçon!... reprit une jeune dame. Vous nous avez représenté la comtesse si heureuse, et son mari si bien dressé, que la morale de votre exemple est en conscience peu édifiante! dit-elle en s'adressant au narrateur.

— Quoi! mesdames, répondit M. de Villaines, n'est-ce donc rien que de vous montrer quelle instabilité frappe les liaisons criminelles; de vous faire voir le hasard, les hommes, les choses, tout, aux ordres de cette justice secrète dont la marche est indépendante de celle des sociétés?... Il n'y a pas de quoi faire frémir une femme au moment où elle va se livrer au malheur?...

A ces mots, madame d'Esther leva la tête vers M. de Villaines; elle était profondément émue.

— Prenez garde, reprit-il en s'adressant aux dames, si vous ne trouvez pas cette histoire assez tragique, vous donnez gain de cause à ceux qui plaident pour cette pièce dont vous condamniez le sujet; mais, à des femmes moins jeunes, moins naïves que celle à laquelle j'étais censé m'adresser, je pourrais dire une tragédie domestique plus effrayante...

— Supposez-nous moins naïves, alors..., dit une dame.

Madame d'Esther était muette et pensive.

— Je ne me fais jamais prier..., dit M. de Villaines.

Il s'assit sur une causeuse, le silence se rétablit, et chacun écouta de nouveau.

Ici se plaçait le fragment de *la Grande Bretèche ou les Trois Vengeances*, qui termine aujourd'hui *Autre étude de femme*. Après ce récit, *le Conseil* se terminait ainsi :

— Eh bien, mesdames, dit M. de Villaines, après un bref moment de silence, pendant lequel chacun de ses auditeurs cherchait des critiques à faire, ou se remettait de ses émotions, est-ce une leçon?... N'y a-t-il pas dans cette aventure l'épouvantable angoisse que doivent donner les mensonges perpétuels auxquels vous condamne une passion illégitime?... Eh bien, cette affreuse tragédie est moins horrible pour moi que le spectacle d'une jeune et jolie femme, encore pure, prête à devenir la proie d'un homme sans principes...

— Cette histoire est-elle vraie?... demanda la maîtresse de la maison.

— Oui, répondit-il; mais qu'importe ?

M. de Villaines revint s'asseoir près de madame d'Esther. La conversation prit un autre cours; et, quelques instants après, des discussions s'élevèrent au sujet de ces deux histoires.

La jeune comtesse, saisissant un moment où personne ne faisait attention à elle, alla dans un boudoir voisin, suivie du neveu de l'ex-pair de France.

Là, ils s'assirent ensemble sur le même divan, assez embarrassés l'un et l'autre, n'osant pas se parler; mais, comme le silence est très-bavard entre un jeune homme et une jolie femme, la comtesse retrouva bientôt la parole.

— Monsieur, lui dit-elle d'un son de voix touchant, n'êtes-vous pas lié depuis longtemps avec M. de la Plaine?...

— Oui, madame.

— Et le connaissez-vous bien?...

— Oui...

— Alors je vous remercie, monsieur, du conseil indirect que vous m'avez donné. — Vous êtes mon véritable ami, vous!... Vous avez raison : il n'y a pas de bonheur assez grand pour faire affronter les secrètes tortures que les passions illégitimes nous font subir.

M. de Villaines, auquel il restait une ombre de pudeur dans l'âme, rougit du rôle qu'il venait de jouer; et, dès ce moment, il devint passionnément épris de madame d'Esther.

XVII. *La Grenadière*, daté d'Angoulême, août 1832. Dédié d'abord à Caroline en ces termes : « A la poésie du voyage, le voyageur reconnaissant. » Aujourd'hui : A D. W. Imprimée pour la première fois dans la *Revue de Paris* d'octobre 1832, cette nouvelle, qui dut s'appeler d'abord *les Orphelins*, parut pour la première fois en volume,

datée d'août 1832, dans le tome II de la première édition des *Scènes de la Vie de province,* 1833 (daté 1834) ; elle fit aussi partie de la deuxième édition de ces *Scènes,* en 1839, et n'entra dans celles *de la Vie privée,* augmentée de sa première dédicace, qu'à leur cinquième édition, tome II, 1842 (première édition de *la Comédie humaine*); la dédicace actuelle est une correction inédite de l'auteur.

XVIII. *La Femme abandonnée,* daté d'Angoulême, septembre 1832. Dédié à la duchesse d'Abrantès en août 1835. Imprimé pour la première fois dans la *Revue de Paris* de septembre 1832, ce récit parut pour la première fois en volume dans le tome II de la première édition des *Scènes de la Vie de province,* 1833 (daté 1834). Il fut placé, augmenté de sa dédicace et de sa date, dans les *Scènes de la Vie privée,* lors de leur cinquième édition. Tome II, 1842 (première édition de *la Comédie humaine*).

XIX. *Honorine,* daté de Paris, janvier 1843. Dédié à Achille Devéria. Divisé en six chapitres sans titres, ce roman parut pour la première fois dans *la Presse* du 17 au 29 mars 1843, précédé de l'épigraphe ci-contre, empruntée à *Mademoiselle de Maupin :*

> « Idéal ! fleur bleue à cœur d'or dont les racines fibreuses, mille fois plus déliées que les tresses de soie des fées, plongent au fond de notre âme pour en boire la plus pure substance ! fleur douce et amère, on ne peut t'arracher sans faire saigner le cœur, sans que de ta tige brisée suintent des gouttes rouges !
>
> THÉOPHILE GAUTIER. »

Balzac avait déjà cité ces lignes à la fin d'*une Fille d'Ève;* dans les premières éditions, il en nommait l'auteur, qu'aujourd'hui il appelle : « Un des plus remarquables poëtes de ce temps. »

Ce récit fut ensuite imprimé avec sa dédicace et sa date en deux volumes in-8°, 1844 (daté 1845), chez de Potter; il était accompagné dans cette édition d'*un Prince de la bohème* (*les Fantaisies de Claudine*), et divisé comme suit :

1. Comme quoi le Français est peu voyageur.
2. Un tableau italo-gallique.
3. Histoire mystérieuse d'un consul général.
4. La consulesse.
5. Une utopie sociale.
6. Une idée de curé.
7. Peinture de jeunesse.
8. Un vieil hôtel.
9. Un portrait.
10. Le jeune vieillard.
11. Un drame inconnu.
12. Une noble amitié.
13. Les trois coups d'avant le lever du rideau.
14. Une discussion du conseil d'État.
15. Le secret dévoilé.

16. La confession d'un ministre d'État.
17. Un mariage de convenance et d'inclination.
18. Une humble passion légitime.
19. Un mari romanesque.
20. Une tentative.
21. Une singulière proposition.
22. L'action commence.
23. Une esquisse.
24. Comment finit la première entrevue.
25. La cage d'Honorine.
26. Observation sur le travail des femmes.
27. Un aveu d'Honorine.
28. Le mal qu'on peut faire avec une phrase.
29. Le défi.
30. La révélation.
31. Une lettre.
32. Les réflexions du jeune homme et celles de l'homme marié.
33. Les commandements de l'Église.
34. La réponse.
35. Pauvre Maurice.
36. Une trompeuse réconciliation.
37. Le dernier soupir d'Honorine.
38. Deux dénoûments.
39. Une question.
40. Le dernier mot de tout cela.

Honorine entra enfin en 1845 dans le tome IV de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*). La première édition se termine par ces mots, supprimés depuis : « Merci, dirent à la fois Claude Vignon et Léon de Lora. »

XX. *Béatrix,* daté de 1838-1844. Dédié à Sarah (dédicace portant le titre d'*Envoi,* et datée des Jardies, décembre 1838, dans le feuilleton du *Siècle*). Les deux premières parties actuelles de cet ouvrage, *les personnages* et *le drame,* datées de janvier 1839, — où les journaux du temps prétendirent reconnaître, dans les personnages de Camille Maupin, de la marquise de Rochefide (qui s'appelait d'abord de Rochegude), de Claude Vignon et de Conti, George Sand, la comtesse d'Agoult, Gustave Planche et Listz, — ont paru d'abord dans *le Siècle,* du 13 au 26 avril et du 10 au 19 mai 1839, sous le titre de *Béatrix ou les Amours forcés;* puis, la même année (daté 1840), sous le même titre, avec une préface (voir tome XXII, page 536), en deux volumes in-8°, datés des Jardies, janvier 1839, chez Souverain. Ces deux versions étaient divisées ainsi :

1re partie : *Mœurs d'autrefois* (en volume, *une Famille patriarcale*).

1. Une ville de Bretagne.
2. L'hôtel du Guaisnic.
3. Le baron.
4. Les deux femmes.
5. Trois silhouettes bretonnes.
6. Soirée normale.
7. Calyste.
8. Inquiétudes augmentées

2e partie : *Mœurs d'aujourd'hui* (en volume : *une Femme célèbre*).

9. Enfance de mademoiselle des Touches.
10. Portrait.
11. Biographie de Camille Maupin.
12. Les Touches.
13. Deux amours (en volume, l'hôtel du Guaisnic).
14. La marquise Béatrix (en volume, la marquise de Rochegude).
15. Claude Vignon.
16. La lettre de Béatrix.
17. Une première confidence.
18. Un moment de bonheur (en volume, divisé en deux chapitres ; le second intitulé Première entrevue).
19. Les deux amours.

3e partie : *La Rivalité*.

20. Trois femmes pour une.
21. Diplomatie féminine.
22. Correspondance.
23. Un duel entre femmes.
24. Promenade au Croisic.
25. Conti.
26. La jeune malade.
27. Mort et mariage.

Cette version diffère légèrement de celle qui entra, en 1842, non datée, — toutes divisions de chapitres supprimées, portant simplement l'indication de « première partie », et sous le seul titre de *Béatrix*, — dans le tome III de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*). Entre autres modifications, cette partie de l'ouvrage se terminait, en 1839, par le fragment suivant, qui a été supprimé depuis ; après les mots : « Signons, dit-il, » lesquels remplaçaient le dernier paragraphe qui existe aujourd'hui, on lisait :

L'abbé Grimont, à qui revenait l'honneur de la conversion de cette femme célèbre, fut nommé vicaire général du diocèse.

Calyste, riche et marié à la plus belle femme de Paris, conserve un fonds de tristesse que rien n'a dissipé, pas même la naissance d'un fils, né à Guérande, en 1838, à la grande joie de Zéphirine du Guénic. Béatrix vit toujours au fond de son cœur, et il est impossible de prévoir ce que causerait de désastres dans ce jeune ménage une rencontre de Calyste et de madame de Rochegude.

La troisième partie, *un Adultère rétrospectif*, parut d'abord dans *le Messager*, du 24 décembre 1844 au 23 janvier 1845, sous le titre de : *les Petits Manéges d'une femme vertueuse ;* puis, en 1845, sous le titre de *la Lune de miel*, en deux volumes in-8°, chez Chlendowski ; elle

était suivie, dans ces volumes, de : *les Premières armes d'un lion* (*Autre Étude de femme*). Ces deux versions étaient divisées en chapitres dont voici les titres :

1re partie : *Histoire d'une lune de miel* (en volume, *les Adultères sous roche*).

1. Un voyage dans ses rapports avec le mariage.
2. Une lettre modèle.
3. Comme quoi, selon Scribe, le sentiment va vite en voiture.
4. Entre novices.
5. A quoi, dans la lune de miel, mènent les brouilles.
6. Déjà!
7. Conclusion.
8. Où il est prouvé que, dans son système, J.-J. Rousseau n'a pas pensé au sevrage.
9. Une première attaque à langue armée.
10. Définition du *je ne sais quoi*.
11. Une femme qui pose.
12. Les inconvénients de la naïveté.
13. Questions graves.
14. Le nid de l'ange déchu.
15. Le premier *non* du *oui*.
16. Le deuxième *non* du *oui*.
17. L'école du mensonge.
18. Les chevaux ne mentent pas (encore).
19. Essai de toxicologie morale.
20. Comme quoi, dans ces affreuses crises, le premier besoin est la lumière.
21. Et la lumière fut.
22. Premier mensonge d'une pieuse duchesse.
23. Un sublime propre à la femme (quand elle se croit aimée).
24. Un mensonge (un monstre) comme il y en a beaucoup.
25. A méditer par toutes les femmes.
26. Petit traité de la certitude fait à un autre point de vue que celui de Pascal.
27. Un coup d'épingle sur une armure d'acier.
28. Une réflexion peut-être neuve sur la douleur.
29. Un chapitre oublié dans la *Physiologie du mariage*.
30. De l'impossibilité d'opérer les aveugles volontaires.
31. Une rage qui peut se guérir.
32. Un dithyrambe conjugal.
33. Une complication.

2e partie : *Les Noirceurs d'une femme pieuse*.

34. Une consultation (en volume, une Conspiration spirituelle).
35. L'homme abandonné.
36. Comme quoi le rat, accusé d'être destructeur, est au contraire un animal constructeur.
37. Histoire normale des grisettes (lorettes) distinguées.
38. Les quatre temps du 13e arrondissement. Premier temps.
39. Second temps.
40. Troisième temps.
41. Quatrième temps.
42. Le dernier mot de la lorette (distinguée).
43. Un héritier (en volume, Une des maladies du siècle).
44. Un pigeon réfractaire (en volume, un Spéculateur en bêtise).

45. Sans titre. (en volume, un Pigeon réfractaire).
46. Influence des relations sociales et d'une position.
47. Entre chien et loup.
48. Un premier prix de vertu.
49. L'école des diplomates.
50. Encore un.
51. Le pied de guerre et ses rapports avec le pied de grue.
52. Nouvelle histoire des variations.
53. Le monde se venge.
54. Les incurables.
55. Les hasards de la vie.
56. Une terrible leçon.
57. Béata-Béatrix.
58. Comme quoi les Almavivas sont souvent plus forts que les Figaros.
59. Combien l'on a raison d'apprendre aux enfants les fables de la Fontaine (en volume, Combien de choses les fables de la Fontaine expliquent).

Enfin, en 1845 encore, cette partie entra, datée comme aujourd'hui, sous le seul titre de « dernière partie », et toutes les divisions de chapitres enlevées, dans le tome IV de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*). Elle se terminait alors par ces mots, enlevés en partie aujourd'hui :

Calyste tendit la main à sa femme et la lui serra si tendrement, en lui jetant un regard si éloquent, qu'elle dit à l'oreille de la duchesse : « Je suis aimée, ma mère, et pour toujours ! »

Aujourd'hui, comme on l'a vu, tout l'ouvrage porte pour la première fois sa division en trois parties avec titres, et la date de 1838-1844.

XXI. *Gobseck*, daté de Paris, janvier 1830. Dédié au baron Barchou de Penhoen en 1840. Cette nouvelle parut pour la première fois dans le tome I de la première édition des *Scènes de la Vie privée*, deux volumes, avril 1830, sous le titre de : *les Dangers de l'inconduite ;* elle était alors divisée en trois chapitres : *l'Usurier*, *l'Avoué* et *la Mort du mari*, dont le premier avait paru inédit dans *la Mode* du 26 février 1830. En 1835, sous le titre de : *le Papa Gobseck*, elle entra, datée pour la première fois, dans le tome I de la première édition des *Scènes de la Vie parisienne*, d'où, en 1842, elle fut retirée pour reprendre place, sous son titre actuel et augmentée de sa dédicace, dans le tome II de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

XXII. *La Femme de trente ans :* I. *Premières fautes.* II. *Souffrances inconnues.* III. *A trente ans.* IV. *Le Doigt de Dieu.* V. *Les Deux Rencontres.* VI. *La Vieillesse d'une mère coupable.* Daté de Paris, 1828-1844. Dédié à Louis Boulanger. Les différents chapitres de ce récit

parurent d'abord détachés, et même, dans la première édition de librairie, où ils forment le tome IV de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée,* mai 1832, ils ne sont pas réunis entre eux, et un avis de l'éditeur (voir tome XXII, page 382) donne seul quelque lien aux chapitres. Dans l'édition suivante, où les chapitres sont datés, tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie privée,* 1834-1835, Balzac intitula le tout *Même histoire,* et fit une préface datée du 25 mars 1834 (voir tome XXII, page 382), qui expliquait sommairement sa pensée; pourtant ce ne fut qu'en 1842, dans le tome III de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*), que les personnages continuèrent à porter les mêmes noms à travers les divers chapitres du roman, qui devint alors définitivement un ouvrage suivi. Il est facile de découvrir le motif qui avait forcé l'auteur à ne pas attribuer d'abord à une même personne les diverses aventures de *la Femme de trente ans.* A l'époque où il publiait les différents chapitres de cette œuvre, qu'il fait commencer en 1813, sous le premier Empire, l'héroïne n'eût pu, si c'eût été un seul et même personnage, avoir atteint l'âge qu'il lui attribuait dans les différentes parties de son récit, qui embrasse une période de trente et un ans; aussi s'empressa-t-il, en préparant la dernière version qu'il ait corrigée de ce roman, de le dater de 1828-1844 au lieu de 1828-1842, afin de prolonger encore l'intervalle existant entre la date du début et celle de la fin de l'ouvrage. Il rendit possible ainsi l'indication qu'il plaça à la première ligne du dernier chapitre, que l'histoire s'achève en 1844, et non plus en 1842, comme dans l'édition précédente. La dédicace fut publiée pour la première fois en 1842 dans le tome III de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

Voici maintenant l'origine de ces divers chapitres. Le premier, *Premières fautes,* a paru pour la première fois sous le titre de : *le Rendez-vous,* dans la *Revue des Deux Mondes,* numéros de septembre et d'octobre 1831; il y était divisé ainsi : *la Jeune Fille, la Femme, la Mère, la Déclaration, le Rendez-vous.* La première de ces divisions avait déjà paru, signée « comte Alex. de B. », dans *la Caricature* du 25 novembre 1830, sous le titre de : *Dernière Revue de Napoléon,* et elle a reparu depuis dans divers journaux reproducteurs sous celui de : *une Revue au Carrousel;* ce morceau finit à la fin de la ligne 16, page 530. *Le Rendez-vous* parut pour la première fois en volume et sous ce titre dans le tome IV de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée,* mai 1832. Ce n'est que dans la troisième édition, 1834-1835,

que ce chapitre fut daté de Paris, janvier 1831, et ce n'est qu'en 1842, dans le tome III de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*) que ce morceau prit son titre actuel, toutes divisions supprimées.

Le deuxième chapitre, *Souffrances inconnues*, a paru pour la première fois, inédit, daté de Paris, 15 août 1834, dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie privée*, 1834-1835.

Le troisième chapitre, *A trente ans*, daté pour la première fois d'avril 1832 dans la troisième édition des *Scènes de la Vie privée*, 1834-1835, a paru pour la première fois dans *la Revue de Paris* d'avril 1832, sous le titre de *la Femme de trente ans*, titre qui servit depuis 1842 à tout l'ouvrage, et, pour la première fois en volume, dans le tome IV de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée*, mai 1832. C'est de ce fragment seul que Sainte-Beuve parle avec éloge dans le tome II des *Causeries du lundi*.

Le quatrième chapitre, *le Doigt de Dieu*, a été publié en deux parties distinctes; la première, sous le seul titre de : *le Doigt de Dieu*, a paru pour la première fois dans *la Revue de Paris* du 25 mars 1831, et, pour la première fois en volume, dans le tome IV de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée*, mai 1832. Il a porté pour la première fois la date de mars 1831 et le sous-titre de *la Bièvre*, dans l'édition de 1834-1835. La deuxième partie, intitulée *la Vallée du torrent*, a paru pour la première fois, inédite, datée du 25 mai 1834, dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie privée*, 1834-1835. Ces sous-titres et ces divisions ont été supprimés en 1842 dans la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*), et Balzac ajouta le paragraphe III de la page 629 pour souder les deux parties ensemble.

Le cinquième chapitre, *les Deux Rencontres*, parut pour la première fois dans *la Revue de Paris*, des 21 et 28 janvier 1831 ; il était divisé en deux parties dont voici les titres : *la Fascination, le Capitaine parisien*, et se terminait par ces mots : « S'il y eut entre ces deux êtres une troisième rencontre, ce ne fut ni sur la terre, ni sur les eaux... » paragraphe qui fut enlevé lorsque *les Deux Rencontres* parurent pour la première fois en volume dans le tome IV de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée*, mai 1832. L'auteur y ajouta en revanche une troisième partie inédite, qui porta le titre d'*Enseignement*, et, dans l'édition de 1834-1835, où il data pour la première fois les morceaux, il mit la date de janvier 1831 à la fin seulement des trois chapitres des *Deux Rencontres*, ce qui était absolument inexact

pour l'*Enseignement,* écrit en 1832. En 1842, dans la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première de *la Comédie humaine*), toutes ces divisions ont disparu.

Enfin, le sixième chapitre, *la Vieillesse d'une mère coupable,* a paru pour la première fois, inédit, sous le titre de *l'Expiation,* dans le tome IV de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée,* mai 1832. Il fut daté de Saint-Firmin, mai 1832, dans la troisième édition, 1834-1835. Ce dernier chapitre n'a pris le titre qu'il porte aujourd'hui qu'en 1842, dans la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

Il est regrettable pour l'histoire littéraire que la plupart des dates que nous venons de recueillir ici aient été effacées depuis l'édition qui a précédé la version définitive sur laquelle nous faisons ce travail; d'autant plus que celles de 1828-1844, que l'auteur y a substituées, ne sont *vraies* ni l'une ni l'autre; on a pu s'en convaincre en lisant la présente étude.

TOME IV.

XXIII. *Le Père Goriot,* daté de Saché, septembre 1834. Dédié à Geoffroy Saint-Hilaire. Imprimé pour la première fois dans *la Revue de Paris* des 14 et 28 décembre 1834, 28 janvier et 11 février 1835, ce roman parut en 1835 chez Werdet et Spachmann, en deux volumes in-8°, marqués « deuxième édition » (la publication de *la Revue* étant comptée pour la première), avec une préface datée du 6 mars 1835, (voir tome XXII, page 407), laquelle avait paru d'abord dans *la Revue de Paris* en mars de cette même année. Il eut encore, en 1835, une seconde édition véritable, marquée « troisième », et augmentée d'une seconde préface inédite, datée de Meudon, 1er mai 1835 (voir tome XXII, page 415). Ces trois versions étaient divisées en chapitres dont voici les titres :

1. Une pension bourgeoise.
2. Les deux visites.
3. L'entrée dans le monde.
4. (Sans titre.)
5. Trompe-la-Mort.
6. Les deux filles.
7. La mort du père.

Toutes ces divisions ont disparu en 1843, lorsque cet ouvrage entra, daté et augmenté de sa dédicace, dans le tome I de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome IX). Dans l'édition définitive qui nous occupe, Balzac

l'a désigné dans ses notes posthumes, pour entrer dans les *Scènes de la Vie privée,* et a enlevé le passage suivant, qui se trouvait après les mots : « cette gracieuse femme », ligne 5, page 220 :

En entrant dans la galerie où l'on dansait, Rastignac fut surpris de rencontrer un de ces couples que la réunion de toutes les beautés humaines rend sublimes à voir. Jamais il n'avait eu l'occasion d'admirer de telles perfections. Pour tout exprimer en un mot, l'homme était un Antinoüs vivant, et ses manières ne détruisaient pas le charme qu'on éprouvait à le regarder. La femme était une fée, elle enchantait le regard, elle fascinait l'âme, irritait les sens les plus froids. La toilette s'harmoniait chez l'un et chez l'autre avec la beauté. Tout le monde les contemplait avec plaisir et enviait le bonheur qui éclatait dans l'accord de leurs yeux et de leurs mouvements.

— Mon Dieu, quelle est cette femme? dit Rastignac.

— Oh! la plus incontestablement belle, répondit la vicomtesse. C'est lady Brandon; elle est aussi célèbre par son bonheur que par sa beauté. Elle a tout sacrifié à ce jeune homme. Ils ont, dit-on, des enfants. Mais le malheur plane toujours sur eux. On dit que lord Brandon a juré de tirer une effroyable vengeance de sa femme et de cet amant. Ils sont heureux, mais ils tremblent sans cesse.

— Et lui?

— Comment! vous ne connaissez pas le beau colonel Franchessini?

— Celui qui s'est battu...?

— Il y a trois jours, oui. Il avait été provoqué par le fils d'un banquier; il ne voulait que le blesser, mais par malheur il l'a tué.

— Oh!

— Qu'avez-vous donc? vous frissonnez, dit la vicomtesse.

— Je n'ai rien, répondit Rastignac.

Une sueur froide lui coulait dans le dos. Vautrin lui apparaissait avec sa figure de bronze. Le héros du bagne donnant la main au héros du bal changeait pour lui l'aspect de la société.

XXIV. *Le Colonel Chabert,* daté de Paris, février-mars 1832. Dédié à la comtesse Ida de Bocarmé, née du Chasteleer. Imprimé pour la première fois dans *l'Artiste* des 20, 27 février, 6 et 13 mars 1832, sous le titre de *la Transaction,* avec les subdivisions suivantes : I. *Scène d'étude.* II. *La Résurrection.* III. *Les Deux Visites.* IV. *L'Hospice de la vieillesse,* ce conte reparut la même année dans le tome I du *Salmigondis,* recueil en douze volumes in-8°, chez Fournier jeune, par divers auteurs, sous le titre de : *le Comte Chabert,* et dans le tome IV de la première édition des *Scènes de la Vie parisienne,* 1835, daté de février-mars 1832, sous le titre de : *la Comtesse à deux maris.* Il avait alors trois subdivisions : *une Étude d'avoué, la Transaction, l'Hospice*

de la vieillesse, qui disparurent en 1844 lorsqu'il prit son titre actuel, en entrant, augmenté de sa dédicace, dans le tome II de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome X). C'est dans l'édition définitive que l'auteur met pour la première fois la date 1840 au lieu de 1832, ligne 16, page 305. Même observation qu'au numéro précédent, relativement à sa présence aujourd'hui dans les *Scènes de la Vie privée.*

XXV. *La Messe de l'athée,* daté de Paris, janvier 1836. Dédié à Auguste Borget. Imprimé pour la première fois dans la *Chronique de Paris* du 3 janvier 1836, ce récit parut pour la première fois en volume, avec sa date et sa dédicace actuelles, en 1837, dans le tome XII de la quatrième édition des *Études philosophiques,* d'où il fut enlevé en 1844 pour entrer dans le tome II de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome X). Voici une note qui l'accompagnait dans le journal en 1836 et qui a disparu depuis :

Quoique les circonstances de ce récit soient toutes vraies, ce serait un tort grave d'en faire l'application à un seul homme de cette époque, l'auteur ayant rassemblé sur une même figure des documents relatifs à plusieurs personnes.

Même observation qu'aux récits précédents, relativement à l'entrée de celui-ci dans les *Scènes de la Vie privée.*

XXVI. *L'Interdiction,* daté de Paris, février 1836. Dédié au contre-amiral Bazoche. Imprimée pour la première fois dans la *Chronique de Paris* des 31 janvier, 4, 7, 11 et 18 février 1836, avec les divisions suivantes :

1. Les deux amis.
2. Le juge mal jugé.
3 La requête.
4. Ce qui fut dit entre une femme à la mode et le juge Popinot.
5. Le fou.
6. L'interrogatoire.

cette nouvelle parut pour la première fois en volume, datée, en 1836, dans le tome XXV de la quatrième édition des *Études philosophiques;* elle fut placée, en 1839, dans le tome II de la deuxième édition des *Scènes de la Vie parisienne,* dont elle fit encore partie en 1844, augmentée de sa dédicace et entra, comme les numéros précédents, dans l'édition définitive des *Scènes de la Vie privée.*

XXVII. *Le Contrat de mariage,* daté de Paris, septembre-octobre 1835. Dédié à G. Rossini. Ce roman fut imprimé, inédit et daté, sous le titre de *la Fleur-des-pois,* en 1835, dans le tome II de la troisième

édition des *Scènes de la Vie privée*, 1834-1835, avec les divisions suivantes :

1. Le pour et le contre.
2. Le contrat de mariage (en 3 journées).
3. La séparation.

En 1842, augmenté de la dédicace, il entra, sous son titre actuel et toutes les divisions enlevées et remplacées par une seule : *Conclusion*, dans le tome III de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*).

XXVIII. *Autre Étude de femme*, daté de Paris 1839-1842. Dédié à Léon Gozlan. Publié pour la première fois en volume, avec sa dédicace, en 1842, dans le tome II de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée* (première édition de *la Comédie humaine*), ce récit contient plusieurs nouvelles et fragments pris à d'autres ouvrages de Balzac, non réimprimés dans *la Comédie humaine*, tels que des fragments d'*une Conversation entre onze heures et minuit* (voir plus loin), notamment un récit inséré d'abord sans titre dans cette nouvelle, puis, sous celui de *la Maîtresse de notre colonel*, dans le numéro 10 du *Napoléon*, mars 1834, et le commencement de *la Femme comme il faut*, étude qui parut en 1840 dans les livraisons du tome I des *Français peints par eux-mêmes*, huit volumes in-8° chez Curmer, 1840-1842. *Autre Étude de femme* a paru de nouveau, sous le titre de : *les Premières Armes d'un lion*, en 1845, à la suite de *la Lune de miel* (voir plus haut *Béatrix*), et était alors divisée ainsi :

1. Le secret des soirées parisiennes.
2. Chez mademoiselle des Touches.
3. Ce qui ne se trouve qu'à Paris.
4. Une loi du goût.
5. L'orateur.
6. Une définition de la femme.
7. Profil de grande dame.
8. Idées de de Marsay sur la jalousie.
9. Jeune, beau, spirituel, aimant, très-fort, et... trahi.
10. La femme est un singe.
11. Profonde sensation.
12. Les cheveux.
13. Dieu, l'horreur et les dames.
14. Une scène modèle.
15. Le sublime de ces sortes de poëmes.
16. Un trait de lumière.
17. Une vérité sociale.
18. Autres vérités.
19. De la transformation des sociétés par l'état de la femme.
20. Émile Blondet professe.
21. Questions incidentes.
22. Blondet se résume.
23. Où Canalis monte sur ses grands chevaux de tribune.
24. Les contes s'attirent.
25. Histoire d'un incendie.
26. Suite de l'histoire d'un incendie.
27. Fin ou fi !

Dans l'édition définitive qui nous occupe, Balzac a placé à la suite d'*Autre Étude de femme, la Grande Bretèche,* nouvelle dont il a enlevé le titre de façon à faire suivre sans interruption les deux récits. *La Grande Bretèche* parut pour la première fois, inédite, dans le tome III de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée,* mai 1832, avec *le Message,* sous le titre collectif de : *le Conseil* (Voir plus haut, *le Message*); puis, datée de 1832-1836, dans le tome III de la première édition des *Scènes de la Vie de province,* 1834-1837, où, augmentée de deux autres récits, *le Grand d'Espagne* et l'*Histoire du chevalier de Beauvoir,* extrait d'*une Conversation entre onze heures et minuit,* elle ne contient plus *le Message;* elle porte, dans cette édition et la suivante, 1839, le titre de *la Grande Bretèche ou les Trois Vengeances,* motivé par les trois récits que cette version contient. Les deux contes ajoutés avaient paru tous deux pour la première fois en février 1832, dans les *Contes bruns,* un volume in-8°, chez Urbain Canel et Adolphe Guyot, volume anonyme par Charles Rabou, Philarète Chasles et H. de Balzac, dont la part de collaboration à ce livre se bornait au *Grand d'Espagne* et à la *Conversation entre onze heures et minuit.* Ils ont été, en 1843, enlevés de *la Grande Bretèche,* et placés dans *la Muse du département* (*Dinah Piédefer*); enfin, en 1845, dans le tome IV de la cinquième édition des *Scènes de la Vie privée,* où ce récit entra allégé des deux contes en question, il a gardé seulement le titre de *la Grande Bretèche,* fin de *Autre Étude de femme,* le sous-titre de : *les Trois Vengeances,* ne pouvant plus rester après le retranchement des deux nouvelles qui l'avaient motivé; et, comme nous l'avons dit en commençant, l'auteur lui enleva définitivement ce titre, en datant pour la première fois ces deux morceaux ainsi réunis, dans l'édition qui nous occupe. Il a enlevé aussi ce court fragment qui se plaçait après le mot « perdu? » ligne 37, page 554 :

Pour moi, je trouve la fuite de la duchesse de Langeais, dit la princesse en regardant le général de Montriveau, tout aussi grande que la retraite de mademoiselle de la Vallière.

— Moins le roi, répondit le général.

Peu d'ouvrages de Balzac ont été aussi travaillés et remaniés que cette nouvelle ; il en prit encore d'autres fragments qu'il plaça dans *la Muse du département* (*Dinah Piédefer*), en 1843; et dans toutes les éditions que nous venons de citer, jusqu'à celle de 1845, il y a des pages entières qui ont disparu dans l'édition définitive, et qui ne se

trouvent chacune que dans une édition. Voici, pour commencer, la deuxième version de *la Grande Bretèche* (voir plus haut pour la première : *le Conseil*, dans *le Message*), extraite de la première édition des *Scènes de la Vie de province*, 1834-1837. Cette version est en quelque sorte le germe de la *Muse du département;* aussi s'y trouve-t-il quelques très-courtes parties semblables.

LA GRANDE BRETÈCHE

OU LES TROIS VENGEANCES.

Un des plaisirs les plus vifs en province, et que chacun poursuit avec le plus d'acharnement, est la découverte des secrets en amour ; mais aussi, n'est-ce pas la chasse transportée dans la région des sentiments? Peut-être cette curiosité générale rend-elle les passions plus profondes dans une sous-préfecture que partout ailleurs. La rigidité des mœurs, la continuité de l'espionnage, la surveillance officieuse qui fait de la vie privée une vie quasi-publique, la promiscuité que la disposition des lieux et que les habitudes domestiques introduisent dans les intérêts et jusque dans les pensées des maîtres et des serviteurs, tout oblige les amours illicites à s'envelopper des précautions les plus minutieuses, à observer un mutisme absolu, à garder une dissimulation perpétuelle. Une passion devient là comme une partie où chacun des amants joue sa vie, un duel où tous deux se battent contre mille adversaires. Qui, dans une petite ville, n'a pas ses ennemis? Il suffit donc d'une inimitié poussée à bout par des circonstances souvent fortuites, pour qu'un homme soit victime de quelque trahison impossible à prévoir : un hasard, une lettre anonyme, un piége habilement tendu, un bon mot dit avec la légèreté qui caractérise la nation française. Ces réflexions que les Parisiens et les gens de province ont pu faire, et dont le mérite consiste dans leur excessive vulgarité, s'appliquent à la principale aventure narrée dans cette Scène ; elles sont d'ailleurs nécessaires pour expliquer la conversation de quatre chasseurs qui traversaient, à cinq heures du matin, par un effroyable brouillard, le parc du Grossou, château situé au bord de la Loire, à quelques lieues de Sancerre.

— Savez-vous pourquoi le procureur du roi n'a pas voulu venir chasser avec nous? dit Gatien Boirouge, fils du président du tribunal, beau jeune homme de vingt-deux ans, le boute-en-train du pays.

— Pourquoi? demanda le receveur des contributions.

— Il aime madame de la Baudraye, et va se trouver ce matin seul avec elle, puisque M. de la Baudraye part après déjeuner pour Sancerre.

— Mais pourquoi vous mêlez-vous de leurs petites affaires? dit le troisième chasseur, nommé Horace Bianchon, enfant du pays, qui, après s'être fait recevoir médecin à Paris, était venu se distraire de ses études avant d'aller reprendre le collier de fer que l'ambition ou la gloire mettent au cou de tous les D. M. P. (*doctor medicus parisiensis*).

— Horace a raison, dit le quatrième, qui était un auteur également arrivé de

Paris depuis quelques jours. Je ne comprends pas comment vous vous occupez autant les uns des autres. Vous perdez votre temps à des riens.

Horace Bianchon regarda son ami Émile Lousteau, comme pour lui dire que les malices de feuilleton, les bons mots de petit journal, étaient incompris à Sancerre. Le receveur des contributions et le fils du président s'interrogèrent par un coup d'œil qui voulait dire : « N'y a-t-il pas dans cette phrase quelque chose de piquant pour nous? devons-nous rire ou nous fâcher? »

— Ma curiosité doit vous paraître extraordinaire, à vous autres qui rencontrez à Paris autant de femmes différentes qu'il y a de jours dans l'année, dit Gatien ; mais à Sancerre, où il ne s'en trouve pas six, et où, de ces six femmes, quatre ont des prétentions désordonnées à la vertu, quand les deux plus belles vous tiennent à une distance énorme par des regards dédaigneux comme si elles étaient des princesses de sang royal, il est bien permis à un jeune homme de vingt-deux ans de chercher à deviner les secrets d'une de ces deux femmes, car alors elle sera forcée d'avoir des égards pour lui.

— Cela s'appelle des égards ici, dit le journaliste.

Le receveur des contributions directes, qui possédait, par voie de légitime mariage, une femme qui, en 1815, avait épouvanté un jeune Cosaque, coula un regard défiant sur son entreprenant compagnon.

— La question change, dit Horace Bianchon. Puis je n'aime pas le procureur du roi. Mais j'accorde à madame de la Baudraye trop de bon goût pour croire qu'elle s'occupe de ce vilain singe; son mari est mille fois mieux, et je ne vois pas de motifs à cette liaison.

— Oh! — oh! — oh! s'écria le receveur des contributions d'un air drolatique et sur trois tons différents. Laissez-moi vous chiffrer l'affaire. M. de la Baudraye n'a pas six mille livres de rente, et, avec son petit air de sainte nitouche, la belle madame de la Baudraye est pleine d'ambition; Sancerre lui déplaît, elle rêve des grandeurs parisiennes et voudrait piloter son mari vers les régions supérieures du gouvernement. Or, notre petit procureur du roi a fait accroire à madame de la Baudraye qu'il est protégé par M. de Villèle ; elle le suppose doué de talents éminents, elle le voit bientôt procureur général ; de ce haut siège, il devient, quelque conspiration aidant, procureur général près la cour des pairs, et subsidiairement, comme il dit, garde des sceaux. M. de la Baudraye entrerait alors, par sa protection, dans le corps auguste des receveurs généraux. Selon moi, ceci constitue le placement à gros intérêts des capitaux de l'amour. Un procureur du roi qui peut fourrer de pareilles idées dans la tête d'une femme, est bien capable de la séduire. L'éloquence a de grands priviléges. Si M. de Clagny a fasciné madame de la Baudraye au point de faire briller à ses yeux la simarre des sceaux, il a bien pu changer en agréments d'Adonis sa peau de taupe, ses yeux faux, sa crinière ébouriffée, sa voix d'huissier enroué, sa maigreur de poëte crotté. Si madame de la Baudraye le voit procureur général, elle peut le voir joli garçon. Joignez à ces calculs et à cette fascination l'ennui qui règne à Sancerre, la liaison du procureur du roi et de madame de la Baudraye devient très-naturelle.

— Ce monsieur joue joliment serré, dit Gatien Boirouge.

— Mais les procureurs du roi sont tenus d'être rusés; leurs fonctions les obligent d'avoir autant de finesse qu'ils ont d'ambition; il n'en est pas un qui ne croie être du bois dont on fait les gardes des sceaux, dit le journaliste.

— Ne flétrissez pas la belle madame de la Baudraye par de simples suppositions, s'écria le savant élève du premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui, malgré ses études, ou peut-être à cause de ses études, avait conservé quelque jeunesse de cœur.

— Monsieur a raison. Comment as-tu découvert leur secret, Gatien? dit le receveur des contributions directes. Je ne suis pas un béjaune, j'ai vu d'étranges choses dans ma vie, je n'ai pas encore aperçu entre M. de Clagny et madame de la Baudraye le moindre indice d'intimité. Ni amis ni ennemis, ils paraissent si parfaitement indifférents, que...

— Hier, en sortant de table, le mouchoir de madame de la Baudraye est tombé; il était près d'elle, il ne l'a pas ramassé.

— Le receveur ne te semble-t-il pas au désespoir d'avoir une femme trop laide pour lui permettre de faire l'usure dont il nous parlait? dit Bianchon à l'oreille de Lousteau.

— Horace, dit à haute voix le journaliste, voyons, savant interprète de la nature humaine, tendons un piége à loup au procureur du roi, nous rendrons service à notre ami Gatien, et nous rirons. Je n'aime pas les procureurs du roi.

— Tu as un juste pressentiment de ta destinée, dit Horace. Mais pourquoi troubler de pauvres gens occupés à être heureux?

— Messieurs, dit le receveur, je propose de leur raconter, après le dîner, quelques histoires de femmes surprises par leurs maris, et qui soient tuées, assassinées avec des circonstances terrifiantes. Nous verrons la mine que feront madame de la Baudraye et M. de Clagny.

— Pas mal, dit le journaliste. Je connais à Paris un directeur de journal qui, dans le but d'éviter une triste destinée, n'admet que des histoires où les amants sont brûlés, hachés, pilés, disséqués; où les femmes sont bouillies, frites, cuites; il apporte alors ces effroyables récits à sa femme en espérant qu'elle lui sera fidèle par peur; il se contente de ce pis aller, le modeste mari. « Vois-tu, ma mignonne, où conduit la plus petite faute! » lui dit-il en traduisant le discours d'Arnolphe à Agnès. Effrayons assez madame de la Baudraye pour que, pendant son séjour au Grossou, elle envoie promener mon petit procureur du roi. Ce sera drôle.

— Eh bien, dit le receveur des contributions, moi qui ai vu d'étranges choses dans ma vie... — Oui, messieurs, ajouta-t-il en surprenant un sourire échangé entre le médecin et le journaliste, lorsqu'on a été payeur général dans les armées de Napoléon, qu'on a roulé sa bosse pendant dix ans en Égypte, en Italie, en Allemagne, on a dû observer le monde. Eh bien, selon moi, la frayeur causée par le pressentiment d'un danger rapproche deux amants plutôt qu'elle ne les désunit.

— Mon Dieu! s'écria Gatien, pourquoi vous ai-je parlé de madame de la Baudraye! nous la mettons là comme une morte sur un amphithéâtre de dissection.

— Allons, dit le journaliste en interrompant Gatien, après l'avoir accusée, vous voilà chevauchant la morale. Vous me faites de la peine, mon jeune ami. Après avoir entendu l'admirable théorie de M. Gravier, qui nous a déduit les raisons sur

lesquelles se fonde la passion de madame de la Baudraye, vous revenez au donquichottisme ! je vous croyais plus fort. Décidément vous êtes de votre âge.

— La question mérite d'être étudiée, dit le savant médecin. La terreur rapproche-t-elle ou sépare-t-elle deux personnes qui s'aiment? Mais, reprit-il en examinant avec une excessive rapidité les faces de la question, le résultat doit être en raison directe avec les caractères. Une formule générale est impossible. Cependant il n'existe que deux manières de résoudre le problème : on se fuit ou l'on se rapproche, il y a prudence ou imprudence, les tempéraments sanguins-nerveux seront imprudents, les lymphatiques seront prudents. Que deviennent alors les sous-genres, les métis?..

— Ils se confessent, répondit Lousteau, ils hésitent, ils pleurent, ils se suicident.

— Que diable se disent-ils? demanda M. Gravier à Gatien.

— Madame de la Baudraye pourrait être parfaitement innocente, et ce jeune homme pourrait avoir la berlue, dit Émile. D'abord, cette femme n'a pas assez d'esprit pour être ambitieuse ; puis elle a vingt-six ans, elle ignore l'amour; enfin M. de la Baudraye est un homme âpre, content de lui-même, croyant à chaque instant qu'on le trompe, une espèce de sanglier défiant capable de donner un coup de boutoir à tort et à travers sans réfléchir au mal qu'il ferait. D'autre part, madame de la Hautoît est une dévote incapable d'inviter au Grossou l'amant de sa fille. Madame de la Baudraye aurait à tromper son père, sa mère, son mari, sa femme de chambre et celle de sa mère ; c'est trop d'ouvrage, je l'acquitte.

— D'autant plus que son mari ne *la quitte* pas, dit M. Gravier riant du calembour en vrai receveur de contributions qu'il était. Enfin, ils sont logés au premier, et M. de Clagny a été mis au second étage, dans l'appartement destiné aux autorités supérieures.

— Si madame de la Baudraye est vertueuse, dit doctoralement le journaliste, nos investigations feront éclater son mérite à nos yeux ; si elle est coupable d'aimer, même en tout bien tout honneur, le chef du parquet, attendu que cette passion est fondée sur d'infâmes calculs, nous sommes suffisamment autorisés à venger la belle jeunesse et les vingt-deux ans de Gatien, rival malheureux du ministère public. N'est-il pas le fils du président? l'affaire ne sortira donc pas du tribunal, elle sera jugée à huis clos, et, tout en nous amusant ce soir, nous environnerons la beauté du plus grand respect et du mystère le plus profond. Ainsi, convenons de nos faits : cherchons des histoires à faire trembler la belle Samaritaine de Sancerre. Messieurs, je vous recommande une tenue sévère ; montrez-vous diplomates, ayez un laisser-aller sans affectation ; étudiez, sans en avoir l'air, la figure des deux criminels, vous savez?.. en dessous, ou dans la glace, à la dérobée. Nous passerons une soirée amusante. Mais voici le garde et ses chiens. Ce matin, nous chasserons le lièvre ; ce soir, nous chasserons le procureur du roi.

Cette conversation explique ce qui se passa le soir, après dîner, au château de Grossou. Le café pris, madame de la Hautoît s'assit dans sa bergère au coin du feu, M. de la Hautoît et M. de Clagny commencèrent leur trictrac. Le fils du président eut l'excessive complaisance d'apporter la lampe aux deux joueurs, de manière à

ce que la lumière tombât d'aplomb sur madame de la Baudraye, innocemment occupée à garnir de laine le canevas en osier d'une corbeille à papier. Les quatre conspirateurs se groupèrent, les uns debout, les autres assis, autour de ces personnages.

— Pour qui faites-vous donc cette jolie corbeille, madame? dit le journaliste. Pour quelque loterie de bienfaisance?

— Non, dit-elle.

— Vous êtes bien indiscret, dit le receveur des contributions.

— Monsieur n'est pas du pays, dit Gatien, il ne connaîtra pas l'heureux mortel chez qui se trouvera la corbeille de madame.

— Il n'y a pas d'heureux mortel, reprit la jeune femme en rougissant, elle est pour M. de la Baudraye.

Le procureur du roi regarda sournoisement madame de la Baudraye et la corbeille comme s'il se fût dit intérieurement : « Voilà ma corbeille à papier perdue ! »

— Comment, madame, et vous ne voulez pas que nous le disions heureux? heureux d'avoir une jolie femme, heureux de ce qu'elle lui fait d'aussi charmantes choses sur ses corbeilles à papier. Le dessin est rouge et noir, à la *Robin des Bois*. Si je me marie, je souhaite qu'après huit ans de ménage les corbeilles que brodera ma femme soient pour moi.

— Pourquoi ne seraient-elles pas pour vous? dit madame de la Baudraye en levant sur Jules un œil bleu plein d'une angélique pureté.

— Les Parisiens ne croient à rien, dit le procureur du roi d'un ton amer. La vertu des femmes est surtout mise en question avec une effrayante audace. Oui, depuis quelque temps, les livres que vous faites, messieurs les écrivains, vos revues, vos pièces de théâtre, toute votre infâme littérature repose sur l'adultère...

— Eh ! monsieur le procureur du roi, reprit Jules en riant, je vous laissais jouer tranquillement, je ne vous attaquais point, et voilà que vous faites un réquisitoire contre moi. Foi de journaliste, j'ai broché plus de cent articles contre les auteurs de qui vous parlez; mais j'avoue que, si je les ai réprimandés, c'était pour dire quelque chose qui ressemblât à de la critique. Soyons justes : si vous les condamnez, il faut condamner Homère et son *Iliade,* laquelle roule sur la belle Hélène; il faut condamner *le Paradis perdu,* de Milton ; Ève et le serpent me paraissent un gentil petit adultère symbolique. Il faut supprimer les *Psaumes* de David, inspirés par les amours de ce Louis XIV hébreu. Il faut jeter au feu *Mithridate,* le *Tartuffe*, *l'École des Femmes, Phèdre, Andromaque, le Mariage de Figaro, l'Enfer* du Dante, les *Sonnets* de Pétrarque, tout Jean-Jacques Rousseau, les romans du moyen âge, l'histoire de France, l'histoire romaine, etc., etc. Je ne crois pas, hormis l'*Histoire des Variations* de Bossuet et les *Provinciales* de Pascal, qu'il y ait beaucoup de livres à lire, si vous voulez en retrancher ceux où il est question de femmes aimées à l'encontre des lois.

— Le beau malheur ! dit le procureur du roi.

Jules, piqué de l'air magistral que prenait M. de Clagny, voulut le faire enrager par une de ces froides mystifications qui consistent à défendre des opinions auxquelles on ne tient pas, dans le but de rendre furieux un pauvre homme de bonne foi, une véritable plaisanterie de journaliste.

— En nous plaçant au point de vue politique où vous êtes forcé de vous mettre, dit-il en continuant sans relever l'exclamation, en revêtant la robe de procureur général à toutes les époques, car tous les gouvernements ont leur ministère public, eh bien, la religion catholique se trouve infectée dans sa source d'une violente illégalité conjugale. Aux yeux du roi Hérode, à ceux de Pilate qui défendait le gouvernement romain, la femme de Joseph pouvait paraître adultère, puisque, de son propre aveu, Joseph n'était pas le père du Christ. Le juge païen n'admettait pas plus l'immaculée conception que vous n'admettriez un miracle semblable si quelque religion se produisait aujourd'hui en s'appuyant sur des mystères de ce genre. Croyez-vous qu'un tribunal de police correctionnelle reconnaîtrait une nouvelle opération du Saint-Esprit? Or, qui peut oser dire que Dieu ne viendra pas racheter encore l'humanité? Est-elle meilleure aujourd'hui que sous Tibère?

— Votre raisonnement est un sacrilége, reprit le procureur du roi.

— D'accord, dit le journaliste, mais je ne le fais pas dans une mauvaise intention. Vous ne pouvez supprimer les faits historiques, vous ne sauriez ôter Pilate de la Passion. Selon moi, Pilate condamnant Jésus-Christ, Anytus, organe du parti aristocratique d'Athènes, demandant la mort de Socrate, représentaient des sociétés établies, se croyant légitimes, revêtues de pouvoirs consentis, obligées de se défendre. Pilate et Anytus étaient alors aussi logiques que les procureurs généraux qui demandent aujourd'hui la tête des sergents de la Rochelle, qui font tomber la tête des républicains armés contre le trône légitime, et celles des novateurs dont le but est de renverser à leur profit les sociétés sous prétexte de les mieux organiser. En présence des grandes familles d'Athènes et de l'empire romain, Socrate et Jésus étaient criminels; pour ces vieilles aristocraties, leurs opinions ressemblaient à celles de la Montagne; supposez leurs sectateurs triomphants, ils eussent fait un léger 93.

— Où voulez-vous en venir, monsieur? dit le procureur du roi.

— A l'adultère; ne doit-il pas entrer comme élément littéraire dans une littérature qui peint une époque où cet élément abonde comme il abondait jadis dans les anciennes sociétés? Je conclus, monsieur, en disant qu'un mahométan, en fumant sa pipe, peut parfaitement dire que la religion des chrétiens est fondée sur l'adultère; comme nous croyons que Mahomet est un imposteur, que son Coran est une répétition de la Bible et de l'Évangile, et que Dieu n'a jamais eu la moindre intention de faire de ce conducteur de chameaux son prophète.

— S'il y avait en France beaucoup d'hommes comme vous, et il y en a malheureusement trop, tout gouvernement y serait impossible.

— Et il n'y aurait pas de religion, dit madame de la Hautoît, dont le visage avait fait d'étranges grimaces pendant cette discussion.

— Tu leur causes une peine infinie, dit Bianchon à l'oreille de Jules; ne parle pas religion, tu leur dis des choses à les renverser.

— Si j'étais écrivain et romancier, dit le receveur des contributions, je prendrais le parti des maris malheureux. Moi qui ai vu beaucoup de choses, et d'étranges choses, je sais que, dans le nombre des maris trompés, il s'en trouve

dont l'attitude ne manque point d'énergie, et qui, dans la crise, sont très-dramatiques, pour employer un de vos mots, monsieur, dit-il en regardant Jules. Je connais une histoire où l'époux outragé n'était pas bête.

— Vous avez raison, mon cher monsieur Gravier, dit Bianchon, je n'ai jamais trouvé ridicules les maris trompés; au contraire, je les aime...

Trois personnes seulement se mirent à rire : d'abord M. de la Hautoît, qui était un bon vieillard revenu des erreurs de la jeunesse; puis le journaliste, ce féroce moqueur qui par état cherchait des quolibets pour consoler les malheurs; enfin Gatien. Le procureur du roi, M. Gravier et les deux dames restèrent graves.

— Riez, dit Horace, je serai jusqu'à mon dernier soupir le défenseur des dupes et l'adversaire des fripons.

Le procureur du roi jeta ses dés d'une façon convulsive, et ne regarda point le jeune médecin.

— Ne trouvez-vous pas, disait Bianchon, un mari sublime de confiance? il croit en sa femme, il ne la soupçonne point, il a la foi du charbonnier. S'il a la faiblesse de se confier à sa femme, vous vous en moquez; s'il est défiant et jaloux, vous le haïssez; dites-moi quel est le moyen terme pour un homme d'esprit?

— Dites-nous plutôt votre histoire, monsieur Gravier, reprit Jules.

— Volontiers, si ces dames le permettent, car M. le procureur du roi, quoique célibataire, vient de se prononcer ouvertement contre l'immoralité des récits où la charte conjugale est violée.

— Comment donc! mais il est si amusant de travailler en entendant raconter des aventures! Je préfère une narration à une lecture, chacun alors peut causer dit madame de la Baudraye, tandis que le silence continu exigé par un livre est fort ennuyeux.

Ici se lisait l'*Histoire du chevalier de Beauvoir*, placée aujourd'hui dans *la Muse du département;* puis le récit continuait ainsi :

Ni le procureur du roi, ni madame de la Baudraye ne parurent croire qu'il y eût dans ce récit la moindre prophétie qui les concernât. Les intéressés se jetèrent des regards interrogatifs, en gens surpris de la parfaite indifférence des deux prétendus amants.

— Bah! j'ai mieux à vous raconter, dit Jules Lousteau, qui comprit que l'histoire de M. Gravier n'allait pas assez directement au but.

— Voyons, dirent les auditeurs.

— Lors de l'expédition entreprise en 1823-24, par le roi Louis XVIII, pour sauver Ferdinand VII du régime constitutionnel, je me trouvais, par hasard, à Tours, sur la route d'Espagne. La veille de mon départ, j'étais au bal chez une des plus aimables femmes de cette ville, où l'on sait s'amuser mieux que dans aucune autre capitale de province. Peu de temps avant le souper (on soupe encore à Tours), je me joignis à un groupe de causeurs au milieu duquel un monsieur qui m'était inconnu racontait une aventure. Cet orateur, venu fort tard au bal, avait,

je crois, dîné chez le receveur général. En entrant, il s'était mis à une table d'écarté; puis, après avoir *passé* plusieurs fois, au grand contentement de ses parieurs dont le *côté* perdait, il s'était levé, vaincu par un sous-lieutenant de carabiniers. Pour se consoler, il avait pris part à une conversation sur l'Espagne, sujet habituel de mille dissertations inutiles. Pendant le récit, j'examinais avec un intérêt involontaire la figure et la .personne du narrateur. Mon homme était un de ces êtres à mille faces qui ont des ressemblances avec tant de types...

— Types! encore un de leurs mots, dit le receveur à l'oreille de madame de la Baudraye.

— ... Que, dit Jules en continuant, l'observateur reste indécis, et ne sait s'il faut les classer parmi les gens de génie obscurs ou parmi les intrigants subalternes. D'abord, il était décoré d'un ruban rouge, symbole trop prodigué qui ne préjuge plus rien en faveur de personne.

Le procureur du roi fit un léger haut-le-corps en entendant cette proposition contre la Légion d'honneur.

— Puis il avait un habit vert, et je n'aime pas les habits verts au bal; enfin, il avait de petites boucles d'acier à ses souliers; sa culotte était horriblement usée, sa cravate inélégante me fit même de la peine, non pour lui, mais pour la ville de Tours; bref, je vis bien qu'il ne tenait pas beaucoup au costume. Ses manières et sa voix avaient je ne sais quoi de commun; sa figure, en proie aux rougeurs que les travaux de la digestion y imprimaient, ne rehaussait par aucun trait saillant l'ensemble de sa personne; il avait le front découvert et peu de cheveux sur la tête. D'après tous ces diagnostics, j'hésitais à en faire soit un conseiller de préfecture, soit un ancien commissaire des guerres, lorsqu'en lui voyant poser familièrement la main sur la manche de son voisin, je le jetai dans la classe des plumitifs, bureaucrates et consorts. Enfin, je fus tout à fait convaincu de la vérité de mon observation en remarquant qu'il n'était écouté que pour son histoire. Aucun de ses auditeurs ne lui accordait cette attention soumise et ces regards complaisants qui sont le privilége des gens considérés. Je ne sais si vous vôyez bien l'homme se bourrant le nez de prises de tabac, parlant avec la prestesse des gens empressés de finir leur discours, de peur qu'on ne les abandonne; s'exprimant d'ailleurs avec une grande facilité, contant bien, peignant d'un trait, et jovial comme un loustic de régiment.

— Permettez-moi, dit Lousteau, de donner à son histoire la forme d'un article, elle y gagnera. Je commence.

Ici se lisait *le Grand d'Espagne,* aussi placé aujourd'hui dans *la Muse du département,* puis le récit continuait ainsi :

Le procureur du roi jeta sur Lousteau un regard judiciaire.

— L'Espagne est un singulier pays, dit madame de la Baudraye; quelle histoire! Il ne s'en passe point de semblables en France.

— La France, madame, dit le procureur du roi, n'est malheureusement pas exempte de crimes.

— J'ai aussi la mienne, dit le docteur Bianchon. Nous ne sommes pas loin du théâtre où le drame s'est accompli, car la Touraine et le Berry se touchent; puis votre aventure me l'a rappelé, il s'agit aussi d'un Espagnol.

— Contez vite, dit M. Gravier.

— Il n'y a que moi qui n'aurai rien à dire, s'écria Gatien.

— Vous n'avez pas pu voir encore beaucoup de choses, lui répondit M. Gravier.

— Laissez donc parler M. Bianchon, dit madame de la Hautoît.

Enfin ici se plaçait *la Grande Bretèche,* placée aujourd'hui à la fin de : *Autre Étude de femme,* dont les deux récits précédents expliquaient le sous-titre de : *ou les Trois Vengeances;* il n'y avait qu'une seule variante à relever dans ce récit : à la ligne 10, page 564, après le mot « logis », il y avait cette interruption :

— Le procureur du roi leva la tête et fit un geste de dénégation pour protester contre une loi tombée en désuétude.

Puis on lisait :

Cette dernière histoire avait fait tressaillir plus d'une fois madame de la Baudraye; cette naïve et charmante femme dit alors avec un accent plein de naturel :

— Mais, qu'est-ce qui peut engager une femme à se mettre dans des états pareils?

— Ah ! madame, dit Lousteau, l'amour, le bel amour, le bonheur!

— Mais, monsieur, dit-elle, en quoi l'amour est-il plus amusant que le mariage?

A cette question posée avec simplesse, les quatre conspirateurs se regardèrent en témoignant de leur surprise.

— Elle est bien fine ! se dit Émile.

— Femme sublime, s'écria Gatien, je t'adore!

— Nous verrons bien si elle est aussi niaise qu'elle veut le paraître, pensait le receveur des contributions.

— Pauvre créature! fit Bianchon, quelle vie elle mène, et quelle belle existence elle pourrait avoir si elle appartenait à un homme capable de l'apprécier!

— Madame, répondit l'impitoyable journaliste à la ravissante madame de la Baudraye, personne ne vous expliquera l'amour mieux que M. de la Baudraye.

— Je le mettrai dès demain sur ce chapitre, répondit-elle.

Le procureur du roi se moucha précipitamment. Il regardait madame de la Baudraye avec un étonnement où les deux Parisiens voulurent voir de l'affectation.

— Je rêverai de toutes ces horreurs, dit madame de la Hautoît.

— Au risque d'y rêver, ma chère maman, répondit madame de la Baudraye,

je voudrais que toutes nos soirées fussent aussi agréables. Mais M. Bianchon et M. Lousteau retourneront à Paris, où vont tous les gens d'esprit... (Ici, le procureur du roi fit un léger salut.) Et personne ne nous fera plus de contes!

— Pour que cela fût amusant, il faudrait convenir de ne point parler religion, dit madame de la Hautoît.

— Madame, répondit Lousteau, je me plaçais pour raisonner dans la situation des païens et des mahométans...

— Monsieur, répliqua vivement madame de la Hautoît en ôtant ses besicles, dans aucune situation un homme bien élevé ne doit mettre en doute les vérités de la religion catholique...

— Madame, chez vous, mes paroles étaient sans danger; dans tout le département, il n'y a qu'ici où l'on puisse impunément nier la vertu des femmes, et s'entretenir de la position de Joseph relativement aux gentils.

M. Gravier et Émile se mirent à blâmer les séducteurs avec un emportement qui sembla si peu naturel au procureur du roi, qu'il intervint.

— Monsieur, dit-il à Émile, votre sévérité vous place dans une situation bien dure ou bien modeste. Si vous avez des bonnes fortunes, vous vous condamnez; si vous n'en avez pas, vous faites bon marché de vos prétentions, et l'on ne saurait vous accuser de fatuité.

— Je vous ai donc amené, dit le journaliste en riant, à quelque indulgence pour l'adultère, comme si c'était une question personnelle. Monsieur le procureur du roi, votre dilemme pèche par une énumération incomplète: on peut avoir des bonnes fortunes sans se rendre coupable du délit d'adultère; car, selon la loi française, ce crime horrible est un délit; si la critique littéraire en fait un cas pendable, la police correctionnelle en sourit.

Le magistrat regarda les conteurs comme s'il voyait en eux des voleurs à interroger.

— Bon! fit Émile Lousteau, je saurai le mot de l'énigme.

La vie de château comporte une infinité de mauvaises plaisanteries, parmi lesquelles il en est qui sont d'une horrible perfidie. M. Gravier, qui avait vu tant de choses, proposa, quand chacun s'alla coucher, de mettre les scellés sur la porte de madame de la Baudraye et sur celle du procureur du roi. Les canards accusateurs du poëte Ibicus ne sont rien en comparaison du cheveu que les espions de la vie de château fixent sur l'ouverture d'une porte par deux petites boules de cire aplaties, et placé si bas, qu'il est impossible de se douter de ce piége. Le galant sort-il et ouvre-t-il l'autre porte soupçonnée, la coïncidence des deux cheveux arrachés dit tout. Quand chacun fut censé endormi, le médecin, le journaliste, le receveur des contributions et le jeune adorateur de madame de la Baudraye vinrent pieds nus, en vrais voleurs, condamner mystérieusement les deux portes, et se promirent de venir à cinq heures vérifier l'état de ces scellés. Jugez de leur étonnement et du plaisir de Gatien, lorsque tous quatre, un bougeoir à la main, à peine vêtus, vinrent examiner les cheveux, et trouvèrent celui du procureur du roi, ainsi que celui de madame de la Baudraye dans un satisfaisant état de conservation.

— Est-ce la même cire? dit M. Gravier.

— Sont-ce les mêmes cheveux? demanda Lousteau.

— Oui, dit Gatien.

— Mais, s'écria le docteur Horace Bianchon, il y a, selon moi, de fortes raisons pour que, malgré ce certificat de bonnes vie et mœurs, la question reste indécise.

— L'avenir nous éclairera, dit Émile.

M. de Clagny ne fut ni procureur général, ni garde des sceaux. Ce digne magistrat était un homme sans ambition, qui devint tout uniment président du tribunal à Sancerre. M. de la Baudraye ne changea point son état de propriétaire, faisant valoir ses biens, doué d'une forte dose d'estime pour lui-même, et attendant avec impatience la mort du brave M. de la Hautoît, pour habiter, exploiter, améliorer la terre du Grossou. Madame de la Baudraye ne mania jamais le canif avec lequel les femmes donnent des coups dans le parchemin de leur contrat. Quoiqu'elle eût d'abord trouvé son mari peu agréable, elle arriva par degrés à l'indifférence des prisonniers auxquels une évasion paraît impossible; elle roula paisiblement dans l'ornière du mariage, en sacrifiant à ses enfants et à son mari le peu d'idées extra-conjugales qu'elle pouvait avoir conçues. Ses relations avec M. de Clagny restèrent dans les bornes d'une amitié sincère, et personne n'y vit rien d'illicite, quoiqu'en définitive le panier se trouvât chez lui. La belle dame de la Baudraye vieillit et se fana si bien, que, quand Horace Bianchon la revit en 1836, il ne la reconnut point.

Quoique peu dramatique, ce dénoûment est celui de beaucoup d'existences, dont la monotonie fait dire à certaines femmes supérieures, enfoncées à la campagne, que... elles s'ennuient à périr. Madame de la Baudraye s'ennuyait sans doute, mais elle n'en disait rien, ce qui semble une rare supériorité à beaucoup de tyrans domestiques.

1832-1836.

Voici maintenant la fin de *la Femme comme il faut,* qui n'a pas été conservée dans *Autre Étude de femme;* elle commence après les mots : « C'est une femme comme il n'en faut pas! » tome IV, page 553, ligne 7.

Maintenant, qu'est cette femme? à quelle famille appartient-elle? d'où vient-elle? Ici, la femme comme il faut prend des proportions révolutionnaires. Elle est une création moderne, un déplorable triomphe du système électif appliqué au beau sexe. Chaque révolution a son mot, un mot où elle se résume et qui la peint. Expliquer certains mots, ajoutés de siècle en siècle à la langue française, serait faire une magnifique histoire. Organiser, par exemple, est un mot de l'Empire, il contient Napoléon tout entier. Depuis cinquante ans bientôt, nous assistons à la ruine continue de toutes les distinctions sociales; nous aurions dû sauver les femmes de ce grand naufrage, mais le code civil a passé sur leurs têtes le niveau de ses articles. Hélas! quelque terribles que soient ces paroles, disons-les : les duchesses s'en vont, et les marquises aussi! Quant aux baronnes, elles n'ont jamais pu se faire prendre au sérieux, l'aristocratie commence à la vicomtesse. Les comtesses resteront. Toute femme comme il faut sera plus ou moins comtesse,

comtesse de l'Empire ou d'hier, comtesse de vieille roche ou, comme on dit en italien, comtesse de politesse. Quant à la grande dame, elle est morte avec l'entourage grandiose du dernier siècle, avec la poudre, les mouches, les mules à talons, les corsets busqués ornés d'un *delta* de nœuds en rubans. Les duchesses aujourd'hui passent par les portes sans les faire élargir pour leurs paniers. Enfin l'Empire a vu les dernières robes à queue ! Je suis encore à comprendre comment le souverain qui voulait faire balayer sa cour par le satin ou le velours des robes à queue n'a pas établi pour certaines familles le droit d'aînesse et les majorats par d'indestructibles lois. Napoléon n'a pas deviné l'application du Code dont il était si fier. Cet homme, en créant ses duchesses, engendrait des femmes comme il faut, le produit médiat de sa législation. Sa pensée, prise comme un marteau par l'enfant qui sort du collége ainsi que par le journaliste obscur, a démoli les magnificences de l'état social. Aujourd'hui, tout drôle qui peut convenablement soutenir sa tête sur un col, couvrir sa puissante poitrine d'homme d'une demi-aune de satin en forme de cuirasse, montrer un front où reluise un génie apocryphe sous des cheveux bouclés, se dandiner sur deux escarpins vernis ornés de chaussettes en soie qui coûtent six francs, tient lorgnon dans une de ses arcades sourcilières en plissant le haut de sa joue, et, fût-il clerc d'avoué, fils d'entrepreneur ou bâtard de banquier, il toise impertinemment la plus jolie duchesse, l'évalue quand elle descend l'escalier d'un théâtre, et dit à son ami pantalonné par Blain, habillé par Buisson, gileté, ganté, cravaté par Bodier ou par Perry, monté sur vernis comme le premier duc venu : « Voilà, mon cher, une femme comme il faut. » Les causes de ce désastre, les voici. Un duc quelconque (il s'en rencontrait sous Louis XVIII et sous Charles X qui possédaient deux cent mille livres de rente, un magnifique hôtel, un domestique somptueux) pouvait encore être un grand seigneur. Le dernier de ces grands seigneurs français, le prince de Talleyrand, vient de mourir. Ce duc a laissé quatre enfants, dont deux filles. En supposant beaucoup de bonheur dans la manière dont il les a mariés tous, chacun de ses hoirs n'a plus que cent mille livres de rente aujourd'hui; chacun d'eux est père ou mère de plusieurs enfants, conséquemment obligé de vivre dans un appartement, au rez-de-chaussée ou au premier étage d'une maison, avec la plus grande économie. Qui sait même s'ils ne quêtent pas une fortune? Dès lors, la femme du fils aîné n'est duchesse que de nom : elle n'a ni sa voiture, ni ses gens, ni sa loge, ni son temps à elle; elle n'a ni son appartement dans son hôtel, ni sa fortune, ni ses babioles; elle est enterrée dans le mariage comme une femme de la rue Saint-Denis dans son commerce; elle achète les bas de ses chers petits enfants, les nourrit, et surveille ses filles, qu'elle ne met plus au couvent. Les femmes les plus nobles sont ainsi devenues d'estimables couveuses. Notre époque n'a plus ces belles fleurs féminines qui ont orné les grands siècles. L'éventail de la grande dame est brisé. La femme n'a plus à rougir, à médire, à chuchoter, à se cacher, à se montrer, l'éventail ne sert plus qu'à s'éventer; et, quand une chose n'est plus que ce qu'elle est, elle est trop utile pour appartenir au luxe. Tout en France a été complice de la femme comme il faut. L'aristocratie y a consenti par sa retraite au fond de ses terres où elle a été se cacher pour mourir, émigrant à l'intérieur devant les idées, comme à l'étranger

devant les masses populaires. Les femmes qui pouvaient fonder des salons européens, commander l'opinion, la retourner comme un gant, dominer le monde en dominant les hommes d'art ou de pensée qui devaient le dominer, ont commis la faute d'abandonner le terrain, honteuses d'avoir à lutter avec la bourgeoisie enivrée de pouvoir et débouchant sur la scène du monde pour s'y faire peut-être hacher en morceaux par les barbares qui la talonnent. Aussi, là où les bourgeois veulent voir des princesses, n'aperçoit-on que des jeunes personnes comme il faut. Aujourd'hui, les princes ne trouvent plus de grandes dames à compromettre, ils ne peuvent même plus illustrer une femme prise au hasard. Le duc de Bourbon est le dernier prince qui ait usé de ce privilége, et Dieu sait seul ce qu'il lui en coûte! Aujourd'hui, les princes ont des femmes comme il faut, obligées de payer en commun leur loge avec des amies, et que la faveur royale ne grandirait pas d'une ligne, qui filent sans éclat entre les eaux de la bourgeoisie et celles de la noblesse, ni tout à fait nobles, ni tout à fait bourgeoises.

La presse a hérité de la femme. La femme n'a plus le mérite du feuilleton parlé, des délicieuses médisances ornées du beau langage; il y a des feuilletons écrits dans un patois qui change tous les trois ans, des petits journaux plaisants comme des croque-morts et légers comme le plomb de leurs caractères. Les conversations françaises se font en iroquois révolutionnaire d'un bout à l'autre de la France par de longues colonnes imprimées dans des hôtels où grince une presse à la place des cercles élégants qui brillaient jadis. Le glas de la haute société sonne, entendez-vous! Le premier coup est ce mot moderne de « femme comme il faut »! Cette femme, sortie des rangs de la noblesse, ou poussée de la bourgeoisie, venue de tout terrain, même de la province, est l'expression du temps actuel, une dernière image du bon goût, de l'esprit, de la grâce, de la distinction réunies, mais amoindries. Nous ne verrons plus de grandes dames en France, mais il y aura longtemps des femmes comme il faut, envoyées par l'opinion publique dans une haute chambre féminine, et qui seront pour le beau sexe ce qu'est le *gentleman* en Angleterre. Voici le progrès : autrefois, une femme pouvait avoir une voix de harengère, une démarche de grenadier, un front de courtisane audacieuse, les cheveux plantés en arrière, le pied gros, la main épaisse, elle était néanmoins une grande dame; mais aujourd'hui, fût-elle une Montmorency, si les demoiselles de Montmorency pouvaient jamais être ainsi, elle ne serait pas femme comme il faut. »

D'autres fragments encore d'*une Conversation entre onze heures et minuit,* ont reparu sous le titre d'*Échantillon de causerie française* dans les *Œuvres diverses,* où ils seront mentionnés.

Nous donnons ici, pour terminer les *Scènes de la Vie privée,* l'introduction écrite pour les *Études de mœurs au* XIXe *siècle,* 1834-1837, sous l'inspiration de Balzac, par M. Félix Davin en 1835; elle était destinée à paraître avant celle du même auteur écrite pour les *Études philosophiques* (voir plus loin); mais un retard survint qui ne permit de la publier qu'après et obligea d'en modifier le début, où la

seconde Étude dut être rappelée. Cette introduction ouvrait la publication, comme nous l'avons indiqué au commencement de ce travail.

INTRODUCTION AUX ÉTUDES DE MOEURS

AU XIXe SIÈCLE.

Nous avons essayé déjà de donner, dans l'*Introduction aux Études philosophiques*[1], le dessein général du grand ouvrage dont les *Études de mœurs* constituent la première partie ; car ici l'auteur définit en quelque sorte les termes de la proposition qu'il doit résoudre ailleurs ; ainsi, notre tâche se borne à montrer les attaches par lesquelles cette première partie, si vaste dans son ensemble, si variée dans ses accidents, se soude aux deux autres dont elle est la base. Toute œuvre humaine se produit en un certain ordre qui permet au regard d'en relier les détails à la masse, et cet ordre suppose des divisions. Si les *Études de mœurs* manquaient de cette harmonie architecturale, il serait impossible d'en découvrir la pensée : tout y serait confus à l'œil et nécessairement fatigant à l'esprit. Avant d'examiner les *Études de mœurs*, il faut donc en saisir les principales lignes, assez nettement accusées d'ailleurs dans les titres des six portions dont elle se compose, et que voici :

Scènes de la Vie privée.
Scènes de la Vie de province.
Scènes de la Vie parisienne.
Scènes de la Vie politique.
Scènes de la Vie militaire.
Scènes de la Vie de campagne.

Chacune de ces divisions exprime évidemment une face du monde social, et leurs énoncés reproduisent déjà les ondulations de la vie humaine. « Dans les *Scènes de la Vie privée*, avons-nous dit ailleurs, la vie est prise entre les derniers développements de la puberté qui finit, et les premiers calculs d'une virilité qui commence. Là donc, principalement des émotions, des sensations irréfléchies; là, des fautes commises moins par la volonté que par inexpérience des mœurs et par ignorance du train du monde; là, pour les femmes, le malheur vient de leurs croyances dans la sincérité des sentiments, ou de leur attachement à leurs rêves que les enseignements de la vie dissiperont. Le jeune homme est pur; les infortunes naissent de l'antagonisme méconnu que produisent les lois sociales entre les plus naturels désirs et les plus impérieux souhaits de nos instincts dans toute leur vigueur; là, le chagrin a pour principe la première et la plus excusable de nos erreurs. Cette première vue de la destinée humaine était sans encadrement possible. Aussi l'auteur s'est-il complaisamment promené partout : ici, dans le fond d'une campagne; là, en province; plus loin, dans Paris. Les *Scènes de la Vie de province* sont destinées à représenter cette phase de la vie humaine où les passions, les calculs et les idées prennent la place des sensations, des mouvements irréflé-

1. Voir plus loin, après le travail sur les *Études philosophiques*.

chis, des images acceptées comme des réalités. A vingt ans, les sentiments se produisent généreux; à trente ans, déjà tout commence à se chiffrer, l'homme devient égoïste. Un esprit de second ordre se serait contenté d'accomplir cette tâche; l'auteur, amoureux de difficultés à vaincre, a voulu lui donner un cadre; il a choisi le plus simple en apparence, le plus négligé de tous jusqu'à ce jour, mais le plus harmonieux, le plus riche en demi-teintes, la vie de province. Là, dans des tableaux dont la bordure est étroite, mais dont la toile présente des sujets qui touchent aux intérêts généraux de la société, l'auteur s'est attaché à nous montrer sous ses mille faces la grande transition par laquelle les hommes passent de l'émotion sans arrière-pensée aux idées les plus politiques. La vie devient sérieuse; les intérêts positifs contrecarrent à tout moment les passions violentes aussi bien que les espérances les plus naïves. Les désillusionnements commencent : ici, se révèlent les frottements du mécanisme social; là, le choc journalier des intérêts moraux ou pécuniaires fait jaillir le drame, et parfois le crime, au sein de la famille en apparence la plus calme. L'auteur dévoile les tracasseries mesquines dont la périodicité concentre un intérêt poignant sur le moindre détail d'existence. Il nous initie au secret de ces petites rivalités, de ces jalousies de voisinage, de ces tracasseries de ménage dont la force, s'accroissant chaque jour, dégrade en peu de temps les hommes, et affaiblit les plus rudes volontés. La grâce des rêves s'envole, chacun voit juste, et prise dans la vie le bonheur des matérialités, là où, dans les *Scènes de la Vie privée,* il s'abandonnait au platonisme. La femme raisonne au lieu de sentir; elle calcule sa chute là où elle se livrait. Enfin la vie s'est rembrunie en mûrissant. Dans les *Scènes de la Vie parisienne,* les questions s'élargissent, l'existence y est peinte à grands traits; elle y arrive graduellement, à l'âge qui touche à la décrépitude. Une capitale était le seul cadre possible pour ces peintures d'une époque climatérique, où les infirmités n'affligent pas moins le cœur que le corps de l'homme. Ici, les sentiments vrais sont des exceptions et sont brisés par le jeu des intérêts, écrasés entre les rouages de ce monde mécanique; la vertu y est calomniée, l'innocence y est vendue, les passions y font place à des goûts ruineux, à des vices; tout se subtilise, s'analyse, se vend et s'achète; c'est un bazar où tout est coté; les calculs s'y font au grand jour et sans pudeur, l'humanité n'a plus que deux formes, le trompeur et le trompé; c'est à qui s'assujettira la civilisation et la pressurera pour lui seul; la mort des grands parents est attendue, l'honnête homme est un niais, les idées généreuses sont des moyens, la religion est jugée comme une nécessité de gouvernement, la probité devient une position; tout s'exploite, se débite; le ridicule est une annonce et un passe-port; le jeune homme a cent ans, et il insulte la vieillesse. »

Aux *Scènes de la Vie parisienne,* finissent les peintures de la vie individuelle. Déjà, dans ces trois galeries de tableaux, chacun s'est revu jeune, homme et vieillard. La vie a fleuri, l'âme s'est épanouie, comme a dit l'auteur, *sous la puissance solaire de l'amour;* puis les calculs sont venus, l'amour est devenu de la passion, la force a conduit à l'abus, enfin l'accumulation des intérêts et la continuelle satisfaction des sens, le blasement de l'âme et d'implacables nécessités en présence ont produit les extrêmes de la vie parisienne. Tout est dit sur l'homme en tant

qu'homme. Les *Scènes de la Vie politique* exprimeront des pensées plus vastes. Les gens mis en scène y représenteront les intérêts des masses, ils se placeront au-dessus des lois auxquelles étaient asservis les personnages des trois séries précédentes qui les combattaient avec plus ou moins de succès. Cette fois, ce ne sera plus le jeu d'un intérêt privé que l'auteur nous peindra; mais l'effroyable mouvement de la machine sociale, et les contrastes produits par les intérêts particuliers qui se mêlent à l'intérêt général. Jusque-là, l'auteur a montré les sentiments et la pensée en opposition constante avec la société, mais dans les *Scènes de la Vie politique*, il montrera la pensée devant une force organisatrice, et le sentiment complétement aboli. Là donc, les situations offriront un comique et un tragique grandioses. Les personnages ont derrière eux un peuple et une monarchie en présence ; ils symbolisent en eux le passé, l'avenir ou ses transitions, et luttent non plus avec des individus, mais avec des affections personnifiées, avec les résistances du moment représentées par des hommes. Les *Scènes de la vie militaire* sont la conséquence des *Scènes de la Vie politique*. Les nations ont des intérêts, ces intérêts se formulent chez quelques hommes privilégiés, destinés à conduire les masses, et ces hommes qui stipulent pour elles, les mettent en mouvement. Les *Scènes de la Vie militaire* sont donc destinées à peindre dans ses principaux traits la vie des masses en marche pour se combattre. Ce ne seront plus les vues d'intérieur prises dans les villes, mais la peinture d'un pays tout entier; ce ne seront plus les mœurs d'un individu, mais celles d'une armée; ce ne sera plus un appartement, mais un champ de bataille; non plus la lutte étroite d'un homme avec un homme, d'un homme avec une femme ou de deux femmes entre elles, mais le choc de la France et de l'Europe, ou le trône des Bourbons que veulent relever dans la Vendée quelques hommes généreux, ou l'émigration aux prises avec la République dans la Bretagne, deux convictions qui se permettent tout, comme autrefois les catholiques et les protestants. Enfin ce sera la nation tantôt triomphante et tantôt vaincue. Après les étourdissants tableaux de cette série, viendront les peintures pleines de calme de *la Vie de campagne*. On retrouvera, dans les Scènes dont elles se composeront, les hommes froissés par le monde, par les révolutions, à moitié brisés par les fatigues de la guerre, dégoûtés de la politique. Là donc le repos après le mouvement, les paysages après les intérieurs, les douces et uniformes occupations de la vie des champs après le tracas de Paris, les cicatrices après les blessures; mais aussi les mêmes intérêts, la même lutte, quoique affaiblie par le défaut de contact, comme les passions se trouvent adoucies dans la solitude. Cette dernière partie de l'œuvre sera comme le soir après une journée bien remplie, le soir d'un jour chaud, le soir avec ses teintes solennelles, ses reflets bruns, ses nuages colorés, ses éclairs de chaleur et ses coups de tonnerre étouffés. Les idées religieuses, la vraie philanthropie, la vertu sans emphase, les résignations s'y montrent dans toute leur puissance accompagnées de leurs poésies, comme une prière avant le coucher de la famille. Partout les cheveux blancs de la vieillesse expérimentée s'y mêlent aux blondes touffes de l'enfance. Les larges oppositions de cette magnifique partie avec les précédentes, ne seront comprises que quand les *Études de mœurs* seront terminées.

Pour qui veut embrasser dans toutes ses conséquences le thème de chaque série, dont nous venons de dessiner les masses principales; pour qui sait en deviner les variations, en comprendre l'importance, en voir les mille figures, sans même considérer le lien qui les fera toutes converger vers un centre lumineux, n'y a-t-il pas de quoi nier le monument et douter de l'architecte? Aussi les doutes ne manquent-ils point. Aussi avons-nous entendu prédire le découragement de l'auteur, et lui pronostiquer des revers, des insuccès par des envieux qui les prépareraient, s'ils en avaient le pouvoir. Nous lisons chaque jour les assertions les plus erronées et sur l'homme et sur ses efforts. L'un de nos critiques les plus émouvants accuse M. de Balzac de rêver des séries fantastiques de volumes qu'il n'écrira jamais, tandis qu'un autre lui demande sérieusement où l'on ira se loger s'il continue son système de publication. Enfin, il nous a été railleusement reproché de prêter notre plume à un écrivain qui, faute de temps, ne peut ni s'expliquer lui-même, ni réfuter la critique. Notre projet est trop honorable pour que nous l'abandonnions. Ce n'est pas notre faute si les mœurs littéraires de cette époque sont telles, qu'il y ait du courage à plaider une cause gagnée, sans avoir d'autre peine que celle de dire la vérité. Des six portions de la première partie d'une œuvre, qu'on peut à bon droit nommer gigantesque, trois sont achevées déjà. Quant aux trois autres, nous pouvons, sans nuire à aucun intérêt, montrer combien elles sont avancées. Les *Conversations entre onze heures et minuit,* dont un fragment a paru dans les *Contes bruns,* et qui ouvrent les *Scènes de la Vie politique,* sont achevées. *Les Chouans,* dont la seconde édition est presque épuisée, appartiennent, aussi bien que *les Vendéens,* aux *Scènes de la Vie militaire.* Le titre de ces deux fragments indique assez qu'avant de montrer nos armées combattant au XIXe siècle sous presque toutes les latitudes, l'auteur y a peint la guerre civile sous ses deux faces : la guerre civile régulière, honorable dans *les Vendéens ;* et, dans *les Chouans,* la guerre de partisans qui ne va pas sans crimes politiques ni sans pillage. *La Bataille,* annoncée déjà plusieurs fois, et dont la publication a été retardée par des scrupules pleins de modestie, ce livre connu de quelques amis, forme un des plus grands tableaux de cette série où abondent tant d'héroïques figures, tant d'incidents dramatiques consacrés par l'histoire, et que le romancier n'aurait jamais inventés aussi beaux qu'ils le sont. Les sympathies du public ont déjà, malgré les journaux, rendu justice au *Médecin de campagne,* la première des *Scènes de la Vie de campagne. Le Lys dans la vallée,* tableau où se retrouvent, à un degré peut-être supérieur, les qualités du *Médecin de campagne,* et qui dépend également de cette série, va se publier dans l'une de nos Revues. Cet aperçu des travaux de l'auteur laisse voir au public les *Études de mœurs,* aussi riches de tableaux gardés dans l'atelier du peintre que de tableaux exposés. Si donc l'étendue de l'œuvre paraît immense, l'auteur oppose une puissance, une énergie égales à la longueur et à la difficulté de son entreprise. Néanmoins M. de Balzac ne s'abuse point sur ses forces; s'il a ses moments de courage, il a ses moments de doute. Il fallait ne pas le connaître pour l'accuser d'immodestie et d'exagération dans la croyance que tout homme doit avoir en soi-même quand il veut écrire. L'auteur qui a condamné à l'oubli tous ses livres écrits avant *le Dernier Chouan,* et qui, désespéré de l'imperfection de cet ouvrage, a

passé plus d'une année à le recommencer sous le titre de *les Chouans,* cet auteur nous semble à l'abri du ridicule. Aussi la critique nous a-t-elle semblé par trop sévère en venant reprocher à l'écrivain ses premières ébauches. N'y aurait-il pas quelque chose de ridicule à opposer aux créations actuelles de Léopold Robert, de Schnetz, de Gudin et de Delacroix, les yeux et les oreilles qu'ils ont dessinés dans l'école sur leur premier vélin. Dans ce système, un grand écrivain serait comptable des thèmes et des versions qu'il aurait manqués au collége, et la critique viendrait, jusque par-dessus son épaule, voir les bâtons qu'il a tracés autrefois sous les regards de son premier magister. L'injustice de la critique a rendu ces misérables détails d'autant plus nécessaires, que M. de Balzac ne répond que par des progrès, aux insinuations perfides, aux mauvaises plaisanteries, aux calomnies doucereuses, dont il est l'objet, comme le sera tout homme qui voudra s'élever au-dessus de la masse. A peine a-t-il le temps de créer, comment aurait-il celui de discuter? Le critique, empressé de lui reprocher des jactances dans lesquelles un esprit moins partial aurait reconnu les plaisanteries faites entre les quatre murs de la vie privée, craignait que l'incessante attention avec laquelle M. de Balzac corrige ses ouvrages n'en altérât la valeur. Comment concilier le reproche fait à l'amour-propre de l'homme, avec la bonne foi d'un auteur si jaloux de se perfectionner? Les *Études de mœurs* auraient été des espèces de *Mille et une Nuits,* de *Mille et un Jours,* de *Mille et un Quarts d'heure,* enfin une durable collection de contes, de nouvelles, de récits comme il en existe déjà, sans la pensée qui en unit toutes les parties les unes aux autres, sans la vaste trilogie que formeront les trois parties de l'œuvre complète. Nous devons l'unité de cette œuvre à une réflexion que M. de Balzac fit de bonne heure sur l'ensemble des œuvres de Walter Scott. Il nous la disait à nous-même, en nous donnant des conseils sur le sens général qu'un écrivain serait tenu de faire exprimer à ses travaux pour subsister dans la langue. — « Il ne suffit pas d'être un homme, il faut être un système, disait-il. Voltaire a été une pensée aussi bien que Marius, et il a triomphé. Quoique grand, le barde écossais n'a fait qu'exposer un certain nombre de pierres habilement sculptées, où se voient d'admirables figures, où revit le génie de chaque époque, et dont presque toutes sont sublimes; mais où est le monument? s'il se rencontre chez lui les séduisants effets d'une merveilleuse analyse, il y manque une synthèse. Son œuvre ressemble au Musée de la rue des Petits-Augustins où chaque chose, magnifique en elle-même, ne tient à rien, ne concorde à aucun édifice. Le génie n'est complet que quand il joint, à la faculté de créer, la puissance de coordonner ses créations. Il ne suffit pas d'observer et de peindre, il faut encore peindre et observer dans un but quelconque. Le conteur du Nord avait un trop perçant coup d'œil pour que cette pensée ne lui vînt pas, mais elle lui vint certes trop tard. Si vous voulez vous implanter comme un cèdre ou comme un palmier dans notre littérature de sables mouvants, il s'agit donc d'être, dans un autre ordre d'idées, Walter Scott plus un architecte. Mais, sachez-le bien, aujourd'hui vivre en littérature, constitue moins une question de talent qu'une question de temps. Avant que vous soyez en communication avec la partie saine du public qui pourra juger votre courageuse entreprise, il faudra boire à la coupe des angoisses pendant dix ans, dévorer des railleries,

subir des injustices, car le scrutin où votent les gens éclairés, et d'où doit sortir votre nom glorifié, ne recevra les boules qu'une à une. »

M. de Balzac est parti de cette observation, qu'il a souvent répétée à ses amis pour réaliser lentement, pièce à pièce, ses *Études de mœurs,* qui ne sont rien de moins qu'une exacte représentation de la société dans tous ses effets. Son unité devait être le monde, l'homme n'était que le détail ; car il s'est proposé de le peindre dans toutes les situations de sa vie, de le décrire sous tous ses angles, de le saisir dans toutes ses phases, conséquent et inconséquent, ni complétement bon, ni complétement vicieux, en lutte avec les lois dans ses intérêts, en lutte avec les mœurs dans ses sentiments, logique ou grand par hasard ; de montrer la société incessamment dissoute, incessamment recomposée, menaçante parce qu'elle est menacée ; enfin d'arriver au dessin de son ensemble en en reconstruisant un à un les éléments. Œuvre souple et toute d'analyse, longue et patiente, qui devait être longtemps incomplète. Les habitudes de notre époque ne permettent plus à un auteur de suivre la ligne droite, d'aller de proche en proche, de rester dix ans inconnu, sans récompense ni salaire, et d'arriver un jour au milieu du cirque olympique, devant le siècle, en tenant à la main son poëme accompli, son histoire finie, et de recueillir, en un seul jour, le prix de vingt années de travaux ignorés, sans l'acheter deux fois en éprouvant, comme aujourd'hui, les railleries dont est accompagnée la vie politique ou littéraire la plus laborieuse comme si elle était un crime. Il lui fallait écouter patiemment un reproche d'immoralité, quand, après avoir raconté une *scène de la vie de campagne,* il passait brusquement à une *scène de la vie parisienne ;* essuyer les observations d'une critique à courte vue, en se voyant accusé d'être illogique, de n'avoir ni plan ni style arrêtés, quand il était forcé d'aller en tous les sens avant d'avoir tracé ses premiers contours, de prendre tous les styles pour peindre une société si multiple en ses détails, et d'assouplir ses fabulations au gré des caprices d'une civilisation que gagne l'hypocrisie. L'homme était le détail parce qu'il était le moyen. Au XIXe siècle, où rien ne différencie les positions, où le pair de France et le négociant, où l'artiste et le bourgeois, où l'étudiant et le militaire, ont un aspect en apparence uniforme, où rien n'est plus tranché, où les causes de comique et de tragique sont entièrement perdues, où les individualités disparaissent, où les types s'effacent, l'homme n'était en effet qu'une machine mobilisée par le jeu des sentiments au jeune âge, par l'intérêt et la passion dans l'âge mûr. Il ne fallait pas un médiocre coup d'œil pour aller chercher dans l'étude de l'avoué, dans le cabinet du notaire, au fond de la province, sous la tenture des boudoirs parisiens, ce drame que tout le monde demande, et qui, comme un serpent aux approches de l'hiver, va se cacher dans les sinuosités les plus obscures. Mais, comme nous l'avons dit ailleurs : « Ce drame avec ses passions et ses types, il est allé le chercher dans la famille, autour du foyer ; et, fouillant sous ces enveloppes en apparence si uniformes et si calmes, il en a exhumé tout à coup des spécialités, des caractères tellement multiples et naturels en même temps, que chacun s'est demandé comment des choses si familières et si vraies étaient restées si longtemps inconnues. C'est que jamais romancier n'était entré avant lui aussi intimement dans cet examen de détails et de petits faits qui, interprétés

et choisis avec sagacité, groupés avec cet art et cette patience admirables des vieux faiseurs de mosaïques, composent un ensemble plein d'unité, d'originalité et de fraîcheur. » Autrefois, tout était en saillie; aujourd'hui, tout est en creux. L'art a changé. Dans le pays où l'hypocrisie de mœurs est arrivée à son plus haut degré, Walter Scott avait bien deviné cette modification sociale, quand il s'appliquait à peindre les figures si vigoureusement modelées de l'ancien temps. M. de Balzac a trouvé la tâche plus difficile, mais non moins poétique, en peignant le nouveau. Le grand avantage du romancier historique est de trouver des personnages, des costumes et des intérieurs qui séduisent par l'originalité que leur imprimaient les mœurs d'autrefois, où le paysan, le bourgeois, l'artisan, le soldat, le magistrat, l'homme d'Église, le noble et le prince avaient des existences définies et pleines de relief. Mais combien de peines attendraient l'historien d'aujourd'hui, s'il voulait faire ressortir les imperceptibles différences de nos habitations et de nos intérieurs, auxquels la mode, l'égalité des fortunes, le ton de l'époque, tendent à donner la même physionomie, pour aller saisir en quoi les figures et les actions de ces hommes que la société jette tous dans le même moule sont plus ou moins originales. Mais qu'on nous permette cette redite : « A travers les physionomies pâles et effacées de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple de notre époque, M. de Balzac à su choisir ces traits fugitifs, ces nuances délicates, ces finesses imperceptibles aux yeux vulgaires; il a creusé ces habitudes, anatomisé ces gestes, scruté ces regards, ces inflexions de voix et de visage, qui ne disaient rien ou disaient la même chose à tous; et sa galerie de portraits s'est déroulée féconde, inépuisable, toujours plus complète. » M. de Balzac n'oublie jamais en effet dans la plus succincte comme dans la plus étendue de ses peintures, ni la physionomie d'un personnage, ni les plis de ses vêtements, ni sa maison, ni même le meuble auquel son héros a plus spécialement communiqué sa pensée. Certes on peut dire de lui qu'il a fait marcher les maximes de la Rochefoucauld, qu'il a donné la vie aux observations de Lavater en les appliquant. Il a su le parti qu'on pouvait tirer du bric-à-brac et des haillons, du langage d'un portier, du geste d'un artisan, de la manière dont un industriel s'appuie contre la porte de son magasin, aussi bien que des moments les plus solennels de la vie, et des plus imperceptibles finesses du cœur. On ne peut pas comprendre comment il a pu connaître la pauvre demeure de la Mère aux enfants où s'introduit le commandant *Genestas,* en quels lieux il a rencontré *Butifer,* le pâtre révolté contre les lois dans la campagne, et *Vautrin,* l'homme qui se joue de la civilisation entière, la pétrit au cœur même de Paris, et la domine au fond du bagne; en quel temps il a étudié le village et le château, la petite et la grande ville, le peuple, la bourgeoisie et les grands, l'homme et la femme; car ne lui a-t-il pas fallu tout apprendre, tout voir et ne rien oublier; savoir toutes les difficultés qu'on éprouve à faire le bien et toutes les facilités que l'on a pour faire le mal? Mais quand a-t-il habité la petite ville où s'est passée la lutte qu'il a décrite dans son *Fragment d'histoire générale?* Comment a-t-il pu être à la fois clerc d'avoué, pour si bien peindre l'étude de *Derville,* et notaire, pour dessiner les notaires qu'il a mis en scène, tous originaux; et celui qui s'écoute parler dans *la Vendetta,* comme celui qui, dans *le Doigt de Dieu,* trouble le bonheur de deux

amants en croyant qu'on l'écoute; le M. Regnault de *la Grande Bretèche*, ce cousin du petit notaire de Sterne, comme le maître *Pierquin* de Douai, dans *la Recherche de l'absolu?* Comment a-t-il pu se faire parfumeur avec le *César Birotteau* des *Études philosophiques*, et vicaire à Saint-Gatien de Tours avec le *Birotteau* des *Études de mœurs*, cette sublime victime de *Troubert?* Comment a-t-il pu être habitant de Saumur et de Douai, chouan à Fougères et vieille fille à Issoudun? Certes nul auteur n'a mieux su se faire bourgeois avec les bourgeois, ouvrier avec les ouvriers; nul n'a mieux lu dans la pensée de Rastignac, ce type du jeune homme sans argent; n'a mieux su sonder le cœur de la duchesse aimante et hautaine comme dans *Ne touchez pas à la hache*, et celui de la bourgeoise qui a trouvé le bonheur dans le mariage, *madame Jules*, l'héroïne de *Ferragus, chef des dévorants*. Il a non-seulement pénétré les mystères de la vie humble et douce que l'on mène en province, mais il a jeté dans cette peinture monotone assez d'intérêt pour faire accepter les figures qu'il y place. Enfin, il a le secret de toutes les industries, il est homme de science avec le savant, avare avec *Grandet*, escompteur avec *Gobseck*, il semble qu'il ait toujours vécu avec les vieux émigrés rentrés, avec le militaire sans pension, avec le négociant de la rue Saint-Denis. Mais ne serait-ce pas une fausse idée que de croire à tant d'expérience chez un aussi jeune homme. Le temps lui aurait manqué. S'il a pu rencontrer *M. de Maulincourt*, l'officier fashionable de la Restauration, auprès de *M. de Montriveau*, le militaire de l'Empire, qui lui a révélé *Chabert, Hulot, Gondrin, La-Clef-des-Cœurs* et *Beaupied*, deux soldats de Charlet, et *Merle, Genestas, M. de Verdun, M. d'Aiglemont, Diard, Montefiore, Goguelat*, le narrateur de la vie de Napoléon; *Castanier*, dans *Melmoth réconcilié*, *Philippe de Sucy*, dans *Adieu*, ces figures guerrières si diversement originales et qui promettent tant d'exactitude dans la peinture de la vie militaire? Non, M. de Balzac doit procéder par intuition, cet attribut le plus rare de l'esprit humain. Cependant ne faut-il pas avoir souffert aussi, pour si bien peindre la souffrance? ne faut-il pas avoir longtemps estimé les forces de la société et les forces de la pensée individuelle, pour en si bien peindre le combat? Ce dont il faut lui savoir surtout gré, c'est de donner de l'éclat à la vertu, d'atténuer les couleurs du vice de se faire comprendre de l'homme politique aussi bien que du philosophe en se mettant à la portée des intelligences médiocres, et d'intéresser tout le monde en restant fidèle au vrai. Mais quelle tâche d'être vrai chez *la Fosseuse*, et vrai chez *madame de Langeais;* vrai dans la *maison Vauquer*, et chez *Sophie Gamard;* vrai rue du Tourniquet, chez la pauvre ouvrière en dentelle, et rue Taitbout, chez *mademoiselle de Bellefeuille;* vrai rue Saint-Denis, au *Chat-qui-pelote*, et chez la *duchesse de Carigliano;* vrai chez *Derville*, avoué du comte *Chabert*, et chez le nourrisseur; vrai en peignant le ménage d'une fille des rues, aussi bien que dans la chaumière de *Galope-chopine*, où grandit en un moment *Barbette*, sa femme, la sublime Bretonne; vrai sur la place du Carrousel en peignant la dernière parade de l'empereur; vrai chez les *Claes* et chez la *veuve Gruget;* enfin vrai dans l'hôtel de Beauséant et dans le pavillon où pleure *la Femme abandonnée*. Mais vrai dans l'intérieur comme dans la physionomie, dans le discours comme dans le costume. La petite maîtresse la plus exigeante, la duchesse la plus moqueuse, la bourgeoise la

plus minutieuse, la grisette, la femme de province, ne trouvent pas la moindre faute dans leurs toilettes. A *madame de Langeais,* sa gracieuse écharpe qu'elle jettera dans le feu ; à *lady Brandon,* sa ceinture grise et tout le deuil exprimé dans sa mise ; à *madame Guillaume,* ses manches et ses barbes ; à *Ida Gruget,* son châle Ternaux qui ne tient plus qu'aux poignets, et à sa mère ce sac encyclopédique si risible ; à *madame Vauquer,* son jupon de laine tricotée qui dépasse la robe ; à *mademoiselle Michonneau,* son abat-jour et son châle d'amadou ; à *Sophie Gamard,* ses robes de couleurs dévotes ; à *madame d'Aiglemont,* la délicieuse héroïne du *Rendez-Vous,* sa jolie robe du matin. Relisez cette œuvre kaléidoscopique, vous n'y trouverez ni deux robes pareilles, ni deux têtes semblables. Quelles études, pour avoir pu exposer en peu de mots l'un des plus ardus problèmes de la chimie moderne dans *la Recherche de l'absolu,* la nosographie du *père Goriot* expirant, les difficultés du procès de *Chabert,* dans *la Comtesse à deux maris,* et la civilisation progressive d'un village dans *le Médecin de campagne?* Enfin, n'a-t-il pas fallu tout savoir du monde, des arts et des sciences, pour avoir entrepris de configurer la société avec ses principes organiques et dissolvants, ses puissances et ses misères, ses différentes morales et ses infamies ? Ce n'était rien que de tout savoir, il fallait exécuter ; ce n'était rien que de penser, il fallait incessamment produire ; et ce n'était rien que de produire, il fallait constamment plaire. Pour faire accepter à notre époque sa figure dans un vaste miroir, il fallait lui donner des espérances. L'écrivain devait donc se montrer consolateur quand le monde était cruel, ne pas mêler de honte à nos rires, et jeter du baume dans notre cœur après avoir excité nos larmes. Enfin il ne fallait jamais renvoyer le spectateur du théâtre sans une pensée heureuse, laisser croire que l'homme était bon après nous l'avoir peint mauvais, et grand lorsqu'il était petit ; placer *Juana de Mancini* à côté de *Diard,* dessiner la figure de *mademoiselle de Verneuil* dans *les Chouans,* et celle de *mademoiselle Michonneau* dans *le Père Goriot,* deux personnages identiques, dont l'un est tout poésie, et l'autre tout réalité ; l'un magnifique et possible, l'autre vrai mais horrible ; il fallait mettre *Hulot* face à face avec *Corentin ;* puis le *colonel Chabert* devant sa femme, *Marguerite Claes* en présence de son père, *Nanon* près du père *Grandet,* la divine *Henriette de Lenoncourt* auprès de *M. de Mortsauf* en son joli castel de *Clochegourde,* dans *le Lys dans la vallée ;* peindre *mademoiselle Cormon* (dans *la Vieille Fille*) aux prises avec *M. de Sponde ;* puis *Eugénie* victime de *Charles Grandet,* et *Benassis* dans son village. Il fallait enfin découvrir dans l'unité de la vertu quelques ressources littéraires, et ce n'est pas, auprès des esprits supérieurs, un léger mérite que de les avoir trouvées dans les déviations involontaires que lui imprime le sentiment? En effet, si la *duchesse de Langeais, madame de Beauséant, madame de Sponde, Eugénie Grandet, madame de Mortsauf, la Fosseuse, madame Firmiani, Nanon, Benassis, Chabert, Gondrin, César* et *François Birotteau, madame Claes, Juana de Mancini,* sont aussi dissemblables que peuvent l'être des créations distinctes, elles sont certes toutes marquées du même sceau, celui du sentiment égarant un moment la vertu. Il fallait donc connaître aussi bien la femme que l'homme, faire voir que l'une n'est jamais fautive que par passion, tandis que l'autre pèche toujours par calcul, et ne se grandit qu'en

imitant la femme. Mais aussi comme M. de Balzac a deviné la femme! Il a sondé tous les chastes et divins mystères de ces cœurs si souvent incompris. Quels trésors d'amour, de dévouement, de mélancolie il a puisés dans ces existences solitaires et dédaignées! La surprise fut bien grande à l'apparition des *Scènes de la Vie privée,* quand on vit ces premières études de femme si profondes, si délicates, si exquises, telles enfin qu'elles semblèrent ce qu'elles étaient, une découverte, et commencèrent la réputation de l'auteur. Déjà pourtant il avait publié *les Chouans*, dont un personnage, *Marie de Verneuil*, avait prouvé sous quel point de vue nouveau il savait envisager la femme; mais l'heure de la justice n'était pas venue pour lui, et, quoique lents à se faire jour, les succès légitimes sont inévitables.

Pour compléter sa révélation de la femme, M. de Balzac avait à faire une étude parallèle, spéciale, et non moins pénétrante, celle de l'amour. La base était trouvée, la conséquence se produisit naturellement. L'auteur pénétra donc intimement dans les mystères de l'amour, dans tout ce qu'ils ont de voluptés choisies, de délicatesses spiritualistes. Là encore, il s'ouvrit un nouveau monde. En mettant en œuvre ces précieux éléments, et sans que cette admirable psychologie de la femme et de l'amour ralentisse jamais dans ses récits la marche de l'action, il a trouvé l'art de rendre attachante la peinture la plus minutieuse du plus humble détail, d'intéresser au développement scientifique le plus aride, et d'imposer des lignes aux impalpables hallucinations du mysticisme. Chez lui, le drame, comme la resplendissante lueur du soleil, domine tout; il éclaire, échauffe, anime les êtres, les objets, tous les recoins du site; ses ardents rayons percent les plus épaisses feuillées, y font tout éclore, frissonner, étinceler. Et quelle harmonie suave dans ses fonds de tableau! Comme leurs teintes s'assortissent avec le clair-obscur des intérieurs, avec les tons de chair, et le caractère des physionomies qu'il y fait mouvoir! Ses plus grands contrastes mêmes n'ont rien de heurté, parce qu'ils se rattachent à l'ensemble, en vertu de cette lumineuse logique qui, dans les spectacles de la nature, marie si doucement le bleu du ciel au vert des feuillages, à l'ocre des champs, aux lignes grises ou blanches de l'horizon. Aussi tous les genres de littérature et toutes les formes se sont-elles pressées sous sa plume, dont la fertilité confond parce qu'elle n'exclut ni l'exactitude, ni l'observation, ni les travaux nocturnes d'un style plein de grâces raciniennes. L'esprit s'étonne de la concentration de tant de qualités, car M. de Balzac excelle en tout, et il le devait, puisqu'il voulait peindre les maisons et les intérieurs, les portraits et le costume, les replis du cœur et les aberrations de l'esprit, la science et le mysticisme, l'homme dans ses rapports avec les choses et avec la nature. Aussi est-il grand paysagiste. Sa vallée du Dauphiné dans *le Médecin de campagne,* les belles vues de Bretagne qui ornent *les Chouans,* ses paysages de Touraine, et particulièrement celui de Vouvray dans *Même histoire*; la grande esquisse de la Norvége dans *Séraphita,* celle d'une île de la Méditerranée dans *Ne touchez pas à la hache*, la jolie marine des *Deux Rencontres,* son coin de l'Auvergne dans *la Peau de chagrin,* et la vue de Paris dans *le Doigt de Dieu,* sont des morceaux éminents dans notre littérature moderne. Il possède également au plus haut degré le style épistolaire. En quel auteur rencontrera-t-on des lettres comparables à celles de *Louis Lambert,* de *la Femme abandonnée,* de *madame Jules,* à

celles de *madame de Rastignac* et de sa fille dans *le Père Goriot;* à celle de *madame Firmiani?* Aussi nul mot n'avait-il encore reçu une extension plus vaste que celui de *romans* ou celui de *nouvelles,* sous lequel on a mêlé, rapetissé ses nombreuses compositions. Mais qu'on ne s'y trompe pas! A travers toutes les fondations qui se croisent çà et là dans un désordre apparent, les yeux intelligents sauront comme nous reconnaître cette grande histoire de l'homme et de la société que nous prépare M. de Balzac. Un grand pas a été fait dernièrement. En voyant reparaitre dans *le Père Goriot* quelques-uns des personnages déjà créés, le public a compris l'une des plus hardies intentions de l'auteur, celle de donner la vie et le mouvement à tout un monde fictif dont les personnages subsisteront peut-être encore, alors que la plus grande partie des modèles seront morts et oubliés.

Dans les trois séries dont se compose la publication actuelle. l'auteur n'a-t-il pas déjà bien accompli les conditions du vaste programme que nous venons d'expliquer? Étudions un peu les parties de l'édifice qui sont debout; pénétrons sous ces galeries ébauchées, sous ces voûtes demi-couvertes qui plus tard rendront des sons graves; examinons ces ciselures qu'un patient burin a empreintes de jeunesse, ces figures pleines de vie et qui laissent deviner tant de choses sous leurs visages frêles en apparence.

Dans *le Bal de Sceaux,* nous voyons poindre le premier mécompte, la première erreur, le premier deuil secret de cet âge qui succède à l'adolescence. Paris, la cour et les complaisances de toute une famille ont gâté *mademoiselle de Fontaine;* cette jeune fille commence à raisonner la vie, elle comprime les battements instinctifs de son cœur, lorsqu'elle ne croit plus trouver dans l'homme qu'elle aimait les avantages du mariage aristocratique qu'elle a rêvé. Cette lutte du cœur et de l'orgueil, qui se reproduit si fréquemment de nos jours, a fourni à M. de Balzac une de ses peintures les plus vraies. Cette scène offre une physionomie franchement accusée et qui exprime une des individualités les plus caractéristiques de l'époque. *M. de Fontaine,* ce Vendéen sévère et loyal que Louis XVIII s'amuse à séduire, représente admirablement cette portion du parti royaliste qui se résignait à être de son époque en s'étalant au budget. Cette scène apprend toute la Restauration, dont l'auteur donne un croquis à la fois plein de bonhomie, de sens et de malice. Après un malheur dont la vanité est le principe, voici, dans *Gloire et Malheur,* une mésalliance entre un capricieux artiste et une jeune fille au cœur simple. Dans ces deux scènes, l'enseignement est également moral et sévère. *Mademoiselle Émilie de Fontaine* et *mademoiselle Guillaume* sont toutes deux malheureuses pour avoir méconnu l'expérience paternelle, l'une en fuyant une mésalliance aristocratique, l'autre en ignorant les convenances de l'esprit. Ainsi que l'orgueil, la poésie a sa victime aussi. N'est-ce pas quelque chose de touchant et de bien triste à la fois, que ces amours de deux natures si diverses; de ce peintre qui revient de Rome tout pénétré des angéliques créations de Raphaël, qui croit voir sourire une Madone, au fond d'un magasin de la rue Saint-Denis; et de cette jeune fille, humble, candide, qui se soumet, frémissante et ravie, à la poésie qu'elle comprend peut-être d'instinct, mais qui doit bientôt l'éblouir et la consumer? Le refroidissement successif de l'âme du poëte, son étonnement, son dépit en reconnaissant qu'il s'est

trompé, son mépris ingrat et pourtant excusable, pour l'être simple et inintelligent qu'il a attaché à sa destinée, et qui lui alourdit cruellement l'existence; ses sursauts de colère lorsque la naïve jeune femme, placée en face d'une fougueuse création de son mari, ne trouve pour répondre à son orgueilleuse interrogation que ces mots bourgeois : « C'est bien joli! » les souffrances cachées et muettes de la douce victime, tout est saisissant et vrai. Ce drame se voit chaque jour dans notre société, si maladroitement organisée où l'éducation des femmes est si puérile, où le sentiment de l'art est une chose tout exceptionnelle. Dans *la Vendetta,* l'auteur poursuit son large enseignement, tout en continuant la jolie fresque des *Scènes de la Vie privée.* Rien de plus gracieux que la peinture de l'atelier de *M. Servin;* mais aussi rien de plus terrible que la lutte de *Ginevra* et de son père. Cette étude est une des plus magnifiques et des plus poignantes. Quelle richesse dans ce contraste de deux volontés également puissantes, acharnées à rendre leur malheur complet! Le père est comptable à Dieu de ce malheur. Ne l'a-t-il pas causé par la funeste éducation donnée à sa fille, dont il a trop développé la force? La fille est coupable de désobéissance, quoique la loi soit pour elle. Ici, l'auteur a montré qu'un enfant avait tort de se marier en faisant les actes respectueux prescrits par le Code. Il est d'accord avec les mœurs contre un article de loi rarement appliqué. En vérité, quand on parcourt ces premières compositions de M. de Balzac, on se demande comment on peut le taxer d'immoralité. Des figures vicieuses se rencontrent sous ses pinceaux, il est vrai; mais ne dirait-on pas que le Vice n'existe plus au XIXe siècle? La critique, sous peine d'être stupide, peut-elle oublier la première loi de la littérature, ignorer la nécessité des contrastes? Si l'auteur est tenu de peindre le vice, et il le peint poétiquement pour le faire accepter, s'il le met au ton général de ses tableaux, doit-on en tirer les conséquences injustes que certaines feuilles répètent aujourd'hui à l'unisson? Est-il loyal d'isoler quelques parties de l'ensemble, et de porter ensuite sur l'auteur un de ces jugements spécieux qui n'abuseront jamais les gens de bonne foi? Certes, quand un écrivain veut configurer toute une époque, quand il s'intitule l'historien des mœurs du XIXe siècle, et que le public lui confirme le titre qu'il a pris, il ne peut, quoi qu'en dise la pruderie, faire un choix entre le beau et le laid, le moral et le vicieux; séparer l'ivraie du bon grain, les femmes amoureuses et tendres des femmes vertueuses et rigides. Il doit, sous peine d'inexactitude et de mensonge, dire tout ce qui est, montrer tout ce qu'il voit. Attendez, pour établir une balance, que l'œuvre soit achevée, et alors, quoi qu'il advienne, n'attribuez l'honneur du plus ou du moins qu'à ses modèles, à moins que ses portraits ne soient pas ressemblants, ce que personne, j'imagine, n'a trouvé jusque aujourd'hui. Si tout est vrai, ce n'est pas l'ouvrage qui peut être immoral. Quant au droit que s'arroge le peintre de gourmander son siècle, d'en accuser les vices, d'en sonder le cœur, il est écrit sur toutes les chaires où montent les prédicateurs. *La Fleur-des-pois,* que l'auteur doit publier incessamment, est encore une histoire vraie, jumelle d'*Eugénie Grandet.* Là, le cadre est la province. *Mademoiselle Cormon,* cette fille qui se marie à quarante ans avec un fat, ses malheurs, l'avenir de ses enfants, composent un drame aussi terrible par ce que l'auteur dit, que par ce qu'il tait. Ce sera le second chant d'un poëme commencé dans *Eugénie Grandet,* et

que l'auteur finira sans doute. Mais à cette fleur odorante et fine nous devons laisser et l'exquise fraîcheur de son arome. et son velouté. *La Paix du Ménage* est un joli croquis. une vue de l'Empire, un conseil donné aux femmes d'être indulgentes pour les erreurs de leur mari. Cette scène est la plus faible de toutes et se ressent de la petitesse du cadre primitivement adopté. Si l'auteur l'a laissée, peut-être a-t-il cru nécessaire de plaire à tous les esprits, à ceux qui aiment les tableaux de chevalet. comme à ceux qui se passionnent pour de grandes toiles. Une des créations les plus profondément étudiées de M. de Balzac, une de celles qui, avec *Louis Lambert, le Médecin de campagne* et *Séraphita,* ont voulu chez l'auteur le plus de recherches en dehors des travaux ordinaires du romancier, est *Balthazar Claes ou la Recherche de l'absolu.* Si cette œuvre n'a pas reçu du public un accueil aussi passionné qu'une foule d'autres qui lui sont inférieures à quelques égards, peut-être la raison de ce dédain momentané vient-elle de la supériorité même de l'œuvre et de la perfidie de certains critiques. Quelques-uns ont cru, d'autres ont répété que les travaux de *Balthazar Claes* aboutissaient à la recherche de la pierre philosophale: et partout on a dit la même chose en d'autres termes. Certes, si les critiques avaient lu avec quelque attention ce livre, qui en mérite beaucoup, ils auraient vu que le sublime Flamand est aussi supérieur aux anciens ou nouveaux alchimistes que les naturalistes de notre époque le sont à ceux du moyen âge. Si l'on disait à un romancier, à un poëte (et le poëte, pour être complet, doit être le centre intelligent de toute chose, il doit résumer en lui les lumineuses synthèses de toutes les connaissances humaines), si l'on disait à un homme d'imagination, au moment où il aborde un sujet qui touche à ce que les sciences physiques ont de plus élevé : « Prenez garde ! le poëme que vous rêvez sera incomplet si vous ne pénétrez les mystères les plus intimes de la physique et de la chimie ! » croyez-vous qu'il eût le courage de substituer à ses vaporeuses créations les calculs ardus et les nomenclatures infinies de la science, jusqu'à ce que le génie de la chimie et de la physique lui fût apparu dévoilé, nu, éclatant? S'il l'eût fait, il eût été sans doute un homme à part, un vrai poëte. Cette conquête difficile, M. de Balzac l'a tentée, et il a réussi; car il est doué d'une de ces volontés énergiques et opiniâtres qui sont la première condition des succès. Il a demandé à la chimie ce qu'elle avait fait, jusqu'où elle était allée; il en a appris la langue; puis, s'élevant d'un de ces vigoureux coups d'aile de poëte qui font entrevoir les hauteurs immenses que la science expérimentale gravit péniblement, il s'est armé d'une de ces éblouissantes hypothèses qui, peut-être un jour, seront des vérités démontrées. Si l'analyse est aux savants, l'intuition est aux poëtes. On a quelquefois reproché de l'exagération à M. de Balzac ; on a dit que, tout en partant d'un principe vrai, il en outrait quelquefois l'expression ; mais n'oubliait-on pas que le propre de l'art est de choisir les parties éparses de la nature, les détails de la vérité, pour en faire un tout homogène, un ensemble complet. Les critiques ont trouvé quelque chose de trop idéal dans les quatre individualités de ce roman : les hautes qualités du génie sont trop prodiguées à *Balthazar,* et les dévouements de sa fille aînée ont paru trop magnifiques, trop continus. Existe-t-il ensuite des âmes aussi loyales, aussi candides que celle de l'amant de *Marguerite,* des bossues aussi séduisantes, aussi

impériales que *madame Claes?* Cet excès de perfection ne serait un défaut que relativement à la vérité des mœurs. La mission de l'artiste est aussi de créer de grands types, et d'élever le beau jusqu'à l'idéal. Non moins que les études dont nous venons de parler, *la Recherche de l'absolu* est une protestation éloquente contre le reproche d'immoralité adressé à l'auteur, et sur lequel nous insistons obstinément parce que, depuis quelque temps, les critiques s'entendent pour ressasser cette banalité convenue. Quelques personnes ont regretté que les scènes réunies tout récemment sous le titre commun de *Même histoire,* n'aient entre elles d'autre lien qu'une pensée philosophique. Quoique l'auteur ait suffisamment expliqué ses intentions dans la préface, nous partageons ce regret à quelques égards. En effet, dans une œuvre d'imagination, quelque élevée qu'elle soit, l'esprit n'est pas seulement intéressé, et il ne suffit pas que l'on y trouve une succession d'idées bien logique, une fraternité de principes bien sentie; le cœur et l'imagination veulent aussi leur part; ils renoncent avec peine à l'attachement qu'un personnage leur avait inspiré; ils se refroidissent quand ils en voient fréquemment revenir de nouveaux; et, pour reconnaître la même héroïne dans chaque chapitre, il faut en quelque sorte avoir lu tout le livre. Si cette forme a de la poésie, elle a ses dangers; l'auteur risque d'être incompris. Mais, en aucune partie de son œuvre, M. de Balzac n'a été ni plus hardi, ni plus complet. *Le Rendez-vous* est un de ces sujets impossibles dont lui seul pouvait se charger, et dans lequel il a été poëte au plus haut degré. Si l'influence de la pensée et des sentiments a été démontrée, n'est-ce pas dans la peinture de ce ravissant paysage de Touraine, vu par Julie d'Aiglemont, à deux reprises différentes? Quel chef-d'œuvre que le tableau de cette jeune femme insouciante, qui n'a trouvé que des souffrances dans le mariage, et qui ne voit rien de beau dans la Touraine, tandis que plus tard elle y respire le bonheur en la revoyant au milieu des enchantements d'un amour qui ne se révèle que pour disparaître! Les *Souffrances inconnues* sont une œuvre désespérante. Jamais aucun auteur n'avait osé plonger son scalpel dans le sentiment de la maternité. Ce passage de l'œuvre est un gouffre où tombe une femme en jetant un dernier cri. *La Femme de trente ans* n'a plus rien de commun avec la mère que la soif du bonheur, que l'égoïsme et ce je ne sais quel arrêt porté sur le monde ont tuée à Saint-Lange. Là est le point brillant de l'œuvre. Quelle adresse d'avoir entouré ce désespoir des lignes sombres et jaunes d'un paysage du Gâtinais! Cette transition est un poëme empreint d'une horrible mélancolie. La conclusion s'en trouve dans *l'Expiation,* l'un des plus grands tableaux de cette œuvre pour qui veut reconnaître *madame d'Aiglemont* dans *madame de Ballan,* laquelle voit par sa faute l'inceste dans sa famille et sa punition sortir du cœur de son enfant le plus chéri. Ceux qui demandent de la morale à l'auteur peuvent relire ce nouveau quatrième volume des *Scènes de la Vie privée,* ils se tairont.

A la tête des *Scènes de la Vie de province* se place *Eugénie Grandet.* « Il s'en faut de bien peu, a dit un critique ingénieux, mais quelquefois sévère jusqu'à l'injustice, que cette charmante histoire ne soit un chef-d'œuvre, oui, un chef-d'œuvre qui se classerait à côté de tout ce qu'il y a de mieux et de plus délicat dans les romans en un volume. Il ne faudrait pour cela que des suppressions en lieu oppor-

tun, quelques allègements de description, diminuer un peu vers la fin l'or du père Grandet et les millions qu'il déplace et remue dans la liquidation des affaires de son frère : quand ce désastre de famille l'appauvrirait un peu, la vraisemblance générale ne ferait qu'y gagner. » Nous passons volontiers condamnation sur ces imperfections de détail qu'un œil un peu bienveillant n'eût point remarquées, surtout quand il s'agit d'un écrivain dont la plume ne s'est jamais trouvée paresseuse aux corrections utiles; nous aimons mieux constater un fait que le public en masse a reconnu, le public qui d'ordinaire n'a de préventions ni hostiles ni favorables, et sait toujours à merveille où il place ses affections. *Eugénie Grandet* a imprimé le cachet à la révolution que M. de Balzac a portée dans le roman. Là s'est accomplie la conquête de la vérité absolue dans l'art; là est le drame appliqué aux choses les plus simples de la vie privée. C'est une succession de petites causes qui produit des effets puissants, c'est la fusion terrible du trivial et du sublime, du pathétique et du grotesque ; enfin, c'est la vie telle qu'elle est, et le roman tel qu'il doit être. *Les Célibataires,* nous l'avons dit, sont une des œuvres les plus caractéristiques de l'auteur. Là ne se rencontre aucun des éléments indispensables aux romanciers ordinaires ; ni amour ni mariage; peu ou point d'événements; et cependant le drame y est animé, mouvant, fortement noué. Cette lutte sourde, tortueuse des petits intérêts de deux prêtres, intéresse tout autant que les conflits les plus pathétiques de passions ou d'empires. C'est là le grand secret de M. de Balzac : rien n'est petit sous sa plume, il élève, il dramatise les trivialités les plus humbles d'un sujet. Le critique dont nous avons déjà parlé faisait allusion sans doute à cette face de son talent en disant : « M. de Balzac a un sentiment de la vie privée très-profond, et qui va souvent jusqu'à la minutie du détail; il sait vous émouvoir et vous faire palpiter dès l'abord, rien qu'à vous décrire une allée, une salle à manger, un ameublement. Il a une multitude de remarques rapides sur les vieilles filles, les vieilles femmes étiolées et malades, les amantes sacrifiées et dévouées, les célibataires, les avares. On se demande où il a pu, avec son train d'imagination pétulante, discerner, amasser tout cela. » Nous-même, nous avions cherché longtemps auparavant à lui rendre cette justice en nous exprimant ainsi : « Souvent, M. de Balzac n'a encore décrit que l'intérieur d'une cuisine, d'une arrière-boutique, d'une chambre à coucher, que sais-je? et déjà l'intérêt arrive, le drame palpite, l'action est entamée; de l'arrangement de ces meubles, de la disposition de ces intérieurs et de leur minutieuse description, s'exhale une révélation lumineuse du caractère de ceux qui les habitent, de leurs passions, de leurs intérêts dominants, de toute leur vie en un mot. Les Allemands et les Anglais, déjà si excellents dans ce genre, ont été complétement surpassés par M. de Balzac, qui n'a, en France, ni maître ni égal. » *Le Message, la Femme abandonnée* et *la Grenadière* sont une divine trilogie des souffrances de la femme supérieure, et suffiraient à assurer la réputation d'un écrivain. Dans les trois chants fraternels de ce poëme exquis, la femme est élevée à une hauteur qui la place d'autant mieux à côté des héroïnes de Richardson et de Rousseau, que les traits principaux en sont empruntés à une nature perceptible pour tous. Ces trois individualités qui font un type unique, réalisent, non pas l'idéal de la vertu, M. de Balzac veut avant tout que ses créations tiennent à la

réalité, mais l'idéal de la grâce, de l'élégance, des belles manières, de l'esprit le plus fin, de la sensibilité la plus pénétrante. *L'Illustre Gaudissart* est un portrait un peu chargé du commis voyageur, physionomie si essentiellement de notre époque, et qui, comme le dit l'auteur, relie à tout moment la province et Paris. Ces figures accessoires, qui touchent à la caricature, prouvent avec quel soin M. de Balzac cherche à compléter son œuvre. Ne nous doit-il pas la caricature comme le type, l'individualité comme l'idéal? *La Grande Bretèche* est une des plus fines esquisses de la vie de province. Le personnage de *madame de Méré* tient au système qui nous a valu *madame de Beauséant* et *madame de Langeais*. Ce drame est le plus terrible de tous ceux qu'a inventés l'auteur; il doit troubler le sommeil des femmes. Les *Scènes de la Vie de province* sont terminées par *le Cabinet des antiques, fragment d'histoire générale,* et *Illusions perdues*. Cette livraison étant entièrement inédite, nous respecterons les intérêts du libraire, en laissant apprécier au lecteur comment M. de Balzac a complété son cadre. Aujourd'hui, malheureusement pour l'art, il est impossible de dégager la plus consciencieuse entreprise littéraire de la question pécuniaire qui étrangle la librairie et gêne ses rapports avec la jeune littérature. Les capitaux exigent des ouvrages tout faits, comme cet ambassadeur anglais voulait acheter l'amour.

La Femme vertueuse ouvre les *Scènes de la Vie parisienne*. A cette étude, nous reprocherons son titre, qui est une ironie d'autant plus injuste qu'il existe, dans les œuvres de l'auteur, un grand nombre de femmes belles et pieuses. Sa prétendue *Femme vertueuse* n'est qu'une prude revêche, intolérante et glaciale. Changez le titre, cette étude sera parfaite. Il n'y a pas moins de vérité dans le portrait de la femme illégitime que dans celui de l'épouse fanatiquement orthodoxe. La veuve *Crochard,* mère de *Caroline de Bellefeuille,* est une des créations les plus extraordinaires de l'auteur. Cette vieille comparse de l'Opéra, qui laisse aller sa fille rue Taitbout, et se contente de demeurer loin d'elle au Marais, sans se dire sa mère afin de ne pas lui nuire, est une conception qui, malheureusement, ne peut être appréciée qu'à Paris; elle est germaine du *Père Goriot*. *Madame Crochard* vend presque sa fille, tandis que *Goriot* est purement heureux du bonheur de la sienne. Pourquoi donc a-t-on admis la *veuve Crochard,* et blâmé *Goriot?* Paris respire tout entier dans cette scène où abondent les personnages et les intérieurs, celui de la maison rue du Tourniquet, celui du magistrat au Marais, et celui de la rue Teinture à Bayeux. Quel mouvement dans cette œuvre! quelle jeunesse de talent! La mort de la *veuve Crochard* est un tableau complet croqué en six pages. *La Bourse* est une de ces compositions attendrissantes et pures auxquelles excelle M. de Balzac, une page toute allemande qui tient à Paris par la description de l'appartement habité par une vieille femme ruinée, un de ses plus jolis tableaux de chevalet. Le vieil émigré suivi de son ombre, *Adélaïde de Rouville* et sa mère, sont des figures où le talent de M. de Balzac se retourne pour ainsi dire sur lui-même avec une souplesse inouïe. Ce tableau fait un contraste prodigieux entre *la Femme vertueuse* et le *Papa Gobseck*. En lisant *Gobseck* on est frappé de cette profondeur qui permet à M. de Balzac de deviner les différences qui séparent *Gobseck,* ce cousin de Shylock, et qui est l'avarice intelligente, puissante, haineuse, du père *Gran-*

det qui est l'avarice dans son instinct, l'avarice pure. Là paraissent, pour la première fois, ces trois personnages, *M. de Trailles, M. de Restaud* et sa femme, *Anastasie Goriot*, qui produisent tant d'effet dans *le Père Goriot*. Là commence également le personnage de *Derville*, l'avoué du *comte Chabert*. Une phrase, un mot, un détail dans chaque œuvre, les lie ainsi les unes aux autres et prépare l'histoire de cette société fictive qui sera comme un monde complet. *Les Marana* offrent trois personnages, *Diard, Juana de Mancini*, et *la Marana* qui, lors de leur apparition, ont le plus contribué à mettre l'auteur hors de ligne. *L'Histoire de madame Diard* est un de ces morceaux qui doivent faire rêver aussi bien les hommes que les femmes. Si *Louis Lambert* n'existait pas, cette œuvre, prodigieuse par le talent d'analyse qui s'y déploie, prouverait que M. de Balzac est aussi habile à la peinture métaphysique des sentiments que dans leur jeu dramatisé. Cette seconde partie des *Marana, l'Histoire de madame Diard*, est bien supérieure comme idées à la première, qui se recommande par le mouvement et les images; il semble que M. de Balzac ait pris plaisir à mettre deux systèmes littéraires en présence. Le dénoûment, si bien préparé, est un des plus beaux de l'auteur, qui en compte tant de parfaits, qu'il a conquis le droit de finir ses drames à la façon de Molière, comme il lui plaît. Toutes les qualités de M. de Balzac se trouvent richement reproduites dans cette *Histoire des Treize*, qui est à elle seule toute une épopée moderne, où la nouvelle Sodome apparaît avec sa face changeante, grimée, mesquine, terrible; avec son royal pouvoir, ses misères, ses vices et ses ravissantes exceptions. La mystérieuse union des Treize et le pouvoir gigantesque qu'elle leur assure au milieu d'une société sans liens, sans principes, sans homogénéité, réalise tout ce qu'il est permis à notre époque de comprendre et d'accepter de fantastique. Rien de saisissant comme le contraste des chastes amours de monsieur et de madame *Jules* et de la ténébreuse et effrayante physionomie de *Ferragus*. Le terrible ne joue pas un moindre rôle dans le deuxième épisode qui a pour titre : *Ne touchez pas à la hache;* on y remarque surtout un portrait achevé d'une sœur cadette de *la Femme sans cœur*, ce type de la coquette, ou, si vous l'aimez mieux, de la vie parisienne; mais auquel il a rendu toutes les saintetés de la femme, en la rendant à l'amour et à la religion. *Madame de Langeais* acceptant le cloître comme le seul dénoûment possible de sa passion trompée, est un ressouvenir de mademoiselle de Montpensier, de la duchesse de la Vallière et des grandes figures féminines d'autrefois. *La Duchesse de Langeais* est une œuvre tout aristocratique, qui ne peut être comprise qu'au faubourg Saint-Germain, dont M. de Balzac a été, dont il sera le seul peintre. Dans *la Fille aux yeux d'or*, troisième épisode de l'*Histoire des Treize*, et dans *Sarrasine*, M. de Balzac a osé aborder la peinture de deux vices étranges, sans lesquels sa large vue de Paris n'eût pas été complète. Là, l'auteur s'est pris corps à corps avec la difficulté, et l'a vaincue. Il y a, dans *la Fille aux yeux d'or*, un boudoir vraiment féerique, mais décrit avec une telle exactitude, que, pour le peindre ainsi, l'auteur a dû l'avoir sous les yeux. Quoique vrai au fond, le caractère de *Henry de Marsay* est exalté au delà du réel. Cette observation, également applicable à *Ferragus* et au *général de Montriveau*, n'est point une critique. Dans les trois drames où elles figurent, ces trois individualités devaient être à la hau-

teur de l'idée; et c'est là, nous le répétons, que nous reprenons l'idéal. *Madame Firmiani* est encore une réponse à l'allégation qui a été faite contre la moralité de M. de Balzac. Aussi comprenons-nous la boutade légèrement impertinente que cette pudique levée de boucliers a suscitée tout récemment en lui, et qui nous a valu la spirituelle préface du *Père Goriot*. Nous ne répondons pas toutefois que ses rigides aristarques ne le prennent au mot, et ne prennent acte de cette déclaration moqueuse pour corroborer l'anathème qu'ils ont lancé contre lui. *Le Lys dans la vallée,* où M. de Balzac a, si promptement et avec un talent qui tient du prodige, réalisé la railleuse promesse faite dans sa préface, en peignant l'idéal de la vertu dans *Henriette de Lenoncourt,* la femme de *M. de Mortsauf,* nous semble une réponse doublement victorieuse. Maintenant, grâce aux changements heureux que l'auteur vient de faire subir à *la Comtesse à deux maris,* qui a paru dans un journal sous le titre de *la Transaction,* cette étude est une histoire irréprochable. On y remarque un type de l'avoué que la haute comédie adopterait à coup sûr, si nous avions aujourd'hui une haute comédie. La manière dont ce drame est conduit prouve avec quel éclat M. de Balzac paraîtrait au théâtre, si sa volonté n'était pas énergiquement fixée ailleurs. Au théâtre aussi, certes, il ouvrirait une voie nouvelle; mais il s'est imposé une tâche immense, et veut l'accomplir jusqu'au bout. Il ne peut apporter un jour à la scène que le surplus des forces exorbitantes qui font de lui le plus rude athlète de notre littérature, mais aussi le plus inoffensif des écrivains. En effet, il ne juge personne, il n'attaque ni ses contemporains, ni leurs livres, il marche, comme l'a dit dernièrement un critique en rendant justice à son caractère, il marche seul, à l'écart, comme un paria, que la tyrannie de son talent a fait mettre au ban de la littérature. Sa conquête à lui est le vrai dans l'art. Pour arriver à cette conquête, toujours si difficile, aujourd'hui surtout que l'individualité disparaît dans les lettres comme dans les mœurs, il fallait être neuf. M. de Balzac a su l'être en ramassant tout ce que dédaignait la littérature au moment où elle faisait plus de théories que de livres. Il ne s'est jamais proclamé réformateur. Au lieu de crier sur les toits : « Ramenons l'art à la nature ! » il accomplissait laborieusement dans la solitude sa part de révolution littéraire, tandis que la plupart de nos écrivains se perdaient en des efforts infructueux, sans suite, ni portée. Chez beaucoup, en effet, une nature de convention succédait au faux convenu des classiques. Ainsi, en haine des formules, des généralités et de la froide stéréotypie de l'ancienne école, ils ne s'attachaient qu'à certains détails d'individualité, à des spécialités de forme, à des originalités d'épiderme; en un mot, c'était une exagération substituée à une autre, et toujours du système. Ou bien, pour arriver au nouveau, d'autres faisaient des passions à leur usage, ils les arrangeaient et les développaient selon les caprices de leur poétique, s'ils évitaient le connu, ils rencontraient l'impossible. Ceux-ci partaient d'un principe vrai; puis l'imagination les emportait sur ses ailes, et les livrait à des illusions d'optique à des verres grossissants, à des rayonnements prismatiques. Ils empâtaient un trait d'abord pur, anéantissaient les demi-teintes, jetaient çà et là les crudités, puis l'énergie, la passion, la poésie à pleines mains et produisaient une dramatique et grandiose caricature. Ceux-là abandonnaient les individualités, combinaient des symboles, effa-

çaient les contours, et se perdaient dans les nuées de l'insaisissable, ou dans les puériles merveilles du pointillé. Complétement étranger à tout ce qui était coterie, convention, système, M. de Balzac introduisait dans l'art la vérité la plus naïve, la plus absolue. Observateur sagace et profond, il épiait incessamment la nature; puis, lorsqu'il l'a eu surprise, il l'a examinée avec des précautions infinies, il l'a regardée vivre et se mouvoir ; il a suivi le travail des fluides et de la pensée : il l'a décomposée, fibre à fibre, et n'a commencé à la reconstruire que lorsqu'il a eu deviné les plus imperceptibles mystères de sa vie organique et intellectuelle. En la recomposant par ce chaud galvanisme, par ces injections enchantées qui rendent la vie aux corps, il nous l'a montrée frémissant d'une animation nouvelle qui nous étonne et nous charme. Cette science n'excluait pas l'imagination. Aussi, loin qu'elle ait manqué à cette patiente élaboration, y a-t-elle déployé sa plus grande puissance : elle a su maîtriser ses écarts, s'asservir à ne donner aux organes de l'œuvre que la quantité de vie nécessaire : rien de moins, rien de plus. Ce travail doit être le plus difficultueux de tous, car d'ordinaire le principe vital est si mal réparti dans la foule des embryons littéraires de notre époque, que les uns ont tout dans la tête et les autres tout dans les jambes, rarement ont-ils un cœur ; tandis que, chez M. de Balzac, la vie procède surtout du cœur; il triomphe là où les autres périssent. Aussi, dans celles de ses œuvres que nous venons d'analyser, nulle fantaisie, nulle exagération, nul mensonge; ses portraits sont d'une scrupuleuse vérité; si vous n'avez déjà vu les originaux, vous les rencontrerez infailliblement.

Qu'il marche donc, qu'il achève son œuvre, et ne retourne pas la tête aux cris envieux d'une critique dont la mesure, trop petite pour les beautés de l'ensemble, ne s'attache qu'à des imperfections de détail ! qu'il marche, il sait bien où il va. Ses premières conquêtes nous répondent de celles de l'avenir. Cet avenir ne se rapproche-t-il donc pas, et pour son œuvre et pour lui? Déjà le public a compris l'importance des *Études de mœurs* et celle des *Études philosophiques.* Quand viendra la troisième partie de l'œuvre, les *Études analytiques,* la critique sera muette devant l'une des plus audacieuses constructions qu'un seul homme ait osé entreprendre. Les esprits attentifs auront facilement reconnu les liens qui rattachent les *Études de mœurs* aux *Études philosophiques;* mais, s'il fallait, pour les gens superficiels, résumer par une seule réflexion le sens qui se dégage de tous ces effets sociaux, si complétement accusés et qui forment un terrain solide sur lequel l'auteur assied l'examen de leurs causes, nous dirions que, peindre les sentiments, les passions, les intérêts, les calculs en guerre constante avec les institutions, les lois et les mœurs, c'est montrer l'homme en lutte avec sa pensée, et préparer magnifiquement le système des *Études philosophiques,* où M. de Balzac démontre les ravages de l'intelligence, et fait voir en elle le principe le plus dissolvant de l'homme en société : belle thèse dont nous avons expliqué déjà les poésies, et dont les *Études analytiques* contiendront la conclusion.

27 avril 1835.

II

TOMES V à VII. PREMIÈRE PARTIE, DEUXIÈME LIVRE : *Scènes de la Vie de province*[1], quatrième édition : 3 volumes in-8°, 1869, contiennent :

TOME PREMIER.

XXIX. *Ursule Mirouët*, daté de Paris, juin-juillet 1841. Dédié à mademoiselle Sophie Surville (nièce de l'auteur). Imprimé pour la première fois, avec sa date, dans *le Messager* du 25 août au 23 septembre 1841, ce roman parut ensuite, avec sa dédicace datée de Paris,

1. Comme pour les *Scènes de la Vie privée*, nous donnons ici le contenu des éditions précédentes des *Scènes de la Vie de province*, revues et corrigées par l'auteur.

Première édition. Tomes V à VIII des *Études de mœurs au* XIX[e] *siècle*, 4 volumes in-8°, chez madame veuve Ch. Béchet et chez Werdet, 1831-1837. (Les tomes I et II mis en vente en décembre 1833 (datés 1834) chez madame Béchet, et les tomes III et IV en février 1837, chez Werdet). Contenant : Tome I[er]. Préface. Eugénie Grandet. — Tome II. Le Message. Les Célibataires (le curé de Tours). La Femme abandonnée. La Grenadière. L'Illustre Gaudissart. — Tome III. Les Trois Vengeances (la Grande Bretèche). La Vieille Fille. — Tome IV. Préface. Illusions perdues (première partie, les Deux Poëtes).

Deuxième édition. Deux volumes in-18, chez Charpentier, 1839.— Tome I. Les Célibataires (le Curé de Tours). La Femme abandonnée. Illusions perdues (première partie, les Deux Poëtes). — Tome II. La Vieille Fille. La Grenadière. Le Message. La Grande Bretèche ou les Trois Vengeances. L'Illustre Gaudissart. Il faut y ajouter Eugénie Grandet, un volume in-18, chez le même éditeur, 1839.

Troisième édition. Tomes V à VIII, de la première édition de *la Comedie humaine*. Quatre volumes in-8°, chez Furne, Dubochet et Hetzel, 1843-1844. Contenant : — Tome I (1843) Ursule Mirouët. Eugénie Grandet. Les Célibataires, 1. Pierrette (Lorrain). — Tome II (1843). Les Célibataires, 2. Le Curé de Tours. 3. Un Ménage de garçon en province (les Deux Frères). Les Parisiens en province, 1. L'Illustre Gaudissart, 2. La Muse du département (Dinah Piédefer). — Tome III (1844). Les Rivalités, 1: la Vieille Fille. 2; le Cabinet des Antiques (les Rivalités de province). Le Lys dans la vallée. — Tome IV (1843). Illusions perdues, ; les Deux Poëtes. 2; un Grand Homme de province à Paris. 3 ; Ève et David (David Séchard).

août 1841, en deux volumes in-8°, chez Souverain en 1842; ces deux versions étaient divisées en chapitres dont voici les titres :

1. Les héritiers alarmés.
2. L'oncle à succession.
3. Les amis du docteur.
4. Zélie.
5. Ursule.
6. Précis sur le magnétisme.
7. La double conversion.
8. La consultation.
9. La première confidence.
10. Les Portenduère.
11. Savinien sauvé.
12. Obstacles entre les amants.
13. Les fiançailles du cœur.
14. Ursule encore une fois orpheline.
15. Le testament du docteur.
16. Les deux adversaires.
17. Les terribles malices de la province.
18. La double vengeance.
19. Les apparitions.
20. Le duel.
21. Comment il est difficile de voler ce qui semble le plus volable.

En 1843, il entra, toutes divisions de chapitres supprimées et remplacées par deux parties : *les Héritiers alarmés* et *la Succession Minoret,* dans le tome I de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine*). Voir tome XXII, page 384, la préface de la première édition des *Scènes de la Vie de province,* parue en décembre 1833.

XXX. *Eugénie Grandet,* daté de Paris, septembre 1833. Dédié à Maria. Ce roman parut inédit, sauf le début, avec préface datée de septembre 1833, et postface datée d'octobre 1833 (voir tome XXII, page 385), dans le tome I de la première édition des *Scènes de la Vie de province,* 1834-1837. Il était alors divisé en sept chapitres dont voici les titres, et dont le premier avait paru dans *l'Europe littéraire* du 19 septembre 1833; l'ouvrage n'y fut pas continué.

1. Physionomies bourgeoises.
2. Le cousin de Paris.
3. Amours de province.
4. Promesses d'avare, serments d'amour.
5. Chagrins de famille.
6. Ainsi va le monde.
7. Conclusion.

La dédicace parut pour la première fois en tête de l'édition Charpentier, un volume in-18, 1839. Dans le tome I de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine*), où *Eugénie Grandet* entra en 1843, toutes les divisions sont supprimées et l'ouvrage porte pour la première fois sa date actuelle.

XXXI. *Le Lys dans la vallée,* daté de Paris, octobre 1835. Dédié,

sous la même date, au docteur J.-B Nacquart; cette dédicace contient la variante que voici dans la première édition : « Cher docteur, voici l'une des pierres qui *domineront dans la frise* d'un édifice littéraire lentement et laborieusement construit, etc. » Ce roman, dont la publication avait été commencée dans *la Revue de Paris*, n^os^ de novembre et de décembre 1835, fut l'occasion d'un important procès dont on a pu lire les détails au tome XXII. L'ouvrage parut pour la première fois en volumes, daté de Paris, juin 1835 — juin 1836, deux tomes in-8°, avec la dédicace, deux préfaces (datées, la première de Paris, juillet 1835, et la seconde de Paris, 2 juin 1836) et l'historique du procès, daté du lundi 30 mai, avec post-scriptum du vendredi 3 juin 1836 (voir tome XXII, page 428), chez Werdet, en juin 1836; ce précis avait paru d'abord dans le numéro de la *Chronique de Paris* portant la date du 2 juin, publié le 4. L'auteur ayant gagné son procès contre la *Revue de Paris*, ne lui livra pas la fin de l'ouvrage qui parut inédite, dans ces volumes. Il était alors divisé comme suit :

Préfaces.
1. Envoi de Félix Vandenesse à Natalie de Manerville.
2. Les deux enfances.
3. Les premières amours.
4. Les deux femmes.
5. Réponse à l'envoi.

L'envoi était daté d'abord du 8 août 1827, date qui a disparu depuis et qui précisait l'époque où se passe cette histoire. Les divisions ont aussi disparu aujourd'hui, sauf l'envoi et la réponse. La *Revue de Paris* avait publié seulement la première préface, l'envoi, le premier chapitre et la moitié environ du second, partie qui se termine avec la ligne 35 de la page 520 de l'édition définitive.

En 1839, Balzac écrivit une autre préface datée des Jardies, juin 1839, pour l'édition in-18 de cet ouvrage parue chez Charpentier (voir tome XXII, page 488), et enleva celles qu'il avait écrites d'abord. En 1844, *le Lys dans la vallée* entra dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine*, tome VII). On sait que Balzac passe pour avoir voulu reprendre dans cet ouvrage le thème de l'œuvre de Sainte-Beuve : *Volupté*.

Nous allons donner ici le curieux article que publia la *Revue de Paris* en juin 1836 lorsque *le Lys dans la vallée* eut paru complet en volume; on se rappelle que la *Revue* avait perdu le procès qu'elle avait intenté à M. de Balzac pour avoir le droit de publier la fin de l'ouvrage.

FIN D'UNE HISTOIRE QUI NE DEVAIT PAS FINIR

LETTRE A UNE FEMME QUI N'A PAS TRENTE ANS

Je vous croyais plus de raison, madame, et je ne m'attendais guère à vous voir, vous qui êtes si loin d'être une femme de trente ans, le véritable âge de la femme, comme chacun sait, vous écrier à nous étourdir : « La fin du *Lys dans la vallée!* » J'ai beau vous dire : « Il y a arrêt; arrêt solennel, qui a tranché pour nous cette fleur littéraire si lente à pousser! » vous ne voulez rien entendre, et vous répétez de plus belle : « La fin du *Lys dans la vallée!* » Mais au moins, obstinée que vous êtes! puisqu'il en est ainsi, et puisque vous n'en voulez pas démordre, achetez la fin du *Lys dans la vallée*. Elle compose à peu près un petit volume assez mal imprimé, et qui ne vous coûtera que quinze francs; mais vous êtes entêtée et volontaire comme un joli enfant de vingt ans, vous me répondez : « Me prenez-vous pour madame de Rothschild? Quinze francs la fin du *Lys dans la vallée!* Avec quinze francs j'aurai une belle ceinture, ou je ferai la fortune d'un pauvre homme; quinze francs la fin du *Lys dans la vallée*, quand vous m'avez donné le commencement pour quinze sous! Non, non! pas de transaction possible. Vous m'avez promis *le Lys dans la vallée*, je veux *le Lys dans la vallée*, en entier, depuis l'oignon jusqu'à la feuille. Arrangez-vous comme il vous plaira; que m'importent les juges et leurs arrêts? quinze francs la fin du *Lys dans la vallée!* Mais la *Revue* y pense-t-elle, monsieur! »

Hélas! madame, ce n'est pas la *Revue*, c'est M. de Balzac qui n'y pense guère. Si la *Revue* n'avait pas tenu si fort à ses engagements, croyez-vous qu'elle eût jamais fait un procès pour obtenir la fin de cette œuvre qui lui était vendue, et qui ne lui a pas été livrée? Cependant, vous le voulez à toute force, il faut vous satisfaire. Vous aurez, bon gré, mal gré, la fin du *Lys dans la vallée*, non pas écrite par M. de Balzac, mais écrite par moi, indigne; non pas par droit de quittance, mais par droit de critique; non pas traînée par les mille détours d'une narration flottante, vagabonde, fiévreuse et milliflue, mais poussée à son but par l'inexorable analyse; seulement, nous aurons soin de conserver assez de néologismes et de négligences dans la narration que nous allons vous faire, pour que vous reconnaissiez que M. de Balzac a passé par là.

S'il vous en souvient bien, nous avons laissé *le Lys dans la vallée* à l'instant même où notre héros Félix quittait Clochegourde pour Paris, emportant une lettre pleine de conseils, dans laquelle madame de Mortsauf (le Lys) lui recommandait, entre autres nouveautés, d'éviter le jeu et les *jeunes* femmes. « Cultivez les femmes *influentes*: les femmes *influentes* sont les *vieilles femmes*: elles vous *prôneront* et vous rendront *désirable*. Fuyez les *jeunes* femmes. La femme de *cinquante* ans fera tout pour vous; la femme de *vingt* ans rien! *Raillez* les *jeunes* femmes. Les *jeunes* femmes sont *égoïstes, petites*, sans amitié vraie; elles n'aiment qu'elles: *elles vous sacrifieront à un succès*. Elles vous *dévoreront*, sans scrupule, votre temps... » Je m'arrête, je ne vous en dis pas plus long, je craindrais trop votre désespoir de *jeune* femme.

M. Félix s'en va donc à Paris, où il arrive, à peu près dans le même temps que Louis XVIII quittait sa capitale d'un jour; le 20 mars était proche. Félix suit le roi jusqu'à Gand; de Gand, chargé d'une mission importante, il va à Saumur, de Saumur à Chinon, de Chinon à Nueil, à Clochegourde. « Est-ce possible! s'écria madame de Mortsauf le visage *stupéfié,* et *clouée* sur son fauteuil! » — « Madame de Mortsauf *disait des poésies suggérées par la solitude,* sans savoir qu'il y eût le moindre vestige d'amour, ni de poésie *orientalement suave,* comme une *rose du Frangistan.* » Si vous savez, madame, ce que c'est qu'une *rose du Frangistan,* ayez la bonté de me le dire. — « A huit heures, après le dîner, la cloche sonna *deux coups, tous les hôtes de la maison vinrent,* Madeleine récita une *émouvante* prière. Quand Félix fut couché, il fut *travaillé par des idées folles* produites par *une tourbillonnante agitation* des sens. Le lendemain, il fallut partir; madame de Mortsauf appuya sa *tête alanguie* sur l'épaule de Félix, et Félix retourna à Paris. »

Cette fois, Louis XVIII était pour tout de bon sur son trône. Félix fut nommé maître des requêtes et secrétaire du roi; il sentit les *nutations* d'une vieille expérience; dans cette belle position, Félix fit la connaissance de personnes *influentes;* il connut, entre autres personnes *influentes,* les deux exécrables filles du père Goriot; mais, au milieu de toutes ces belles connaissances, notre jeune homme resta si chaste, que le roi l'appelait souvent *mademoiselle Félix de Vandenesse, de sa belle voix d'argent.*

Remarquez la galanterie de M. Félix de Vandenesse! Il ne donne qu'une *voix d'argent* au roi lui-même, pendant qu'il gratifie madame de Mortsauf d'une *voix d'or!*

Six mois après, le roi donne un congé à Félix, et ce jour-là il lui dit *de sa voix d'argent :* « Amusez-vous bien à Clochegourde, *monsieur Caton!* »

Félix *vola comme une hirondelle en Touraine.* Il paraît que les hirondelles volent plus vite en Touraine qu'à Paris. Cette fois, il était très-heureux, non-seulement d'être *un peu moins niais,* mais encore *dans l'appareil d'un jeune homme élégant.* En effet, « il était *en chasseur;* il portait une veste verte *à boutons blancs rougis,* un pantalon *à raies, des guêtres de cuir* et *des souliers.* Bien plus, *les halliers l'avaient si mal arrangé,* que M. de Mortsauf fut obligé de lui *prêter du linge!* » Que dites-vous de cet *appareil,* madame, et de cette *élégance?* Boutons *blancs rougis,* diable! pantalon *à raies,* la peste! guêtres *de cuir,* voyez-vous! et des souliers! des souliers! et avec ces souliers, avec ces guêtres, ce pantalon à raies, cette veste verte et ces fameux boutons *blancs rougis,* pas même une chemise de rechange! M. Félix est obligé d'emprunter une chemise à M. de Mortsauf. Voilà donc *l'appareil,* par excellence, *d'un jeune homme élégant!*

N'importe! malgré ses guêtres, ou plutôt à cause de ses guêtres, M. Félix de Vandenesse fut reçu à merveille par madame de Mortsauf, qui ne reconnut pas la chemise de son mari. *Les façons de la fortune* (M. de Vandenesse veut dire *: la façon), ma croissance achevée, une physionomie jeune qui recevait un lustre inexplicable de la placidité d'une âme magnétiquement unie à l'âme pure qui, de Clochegourde, rayonnait sur moi;* » toutes ces choses le rendaient méconnaissable. D'ailleurs, n'est-il pas l'espoir *inavoué* de cette femme adorable? Aussi quand elle

vit le jeune homme, *là où elle n'avait vu qu'un enfant* (un autre aurait écrit : *quand elle vit jeune homme celui qu'elle avait vu enfant :* mais la phrase pour être plus correcte aurait été beaucoup moins belle) ; elle *abaissa* son regard *vers la terre*, par un *mouvement* d'une tragique *lenteur*, (baissa *vers la terre! mouvement* et *lenteur!*).

Après le dernier bonjour, Félix de Vandenesse se promène avec madame de Mortsauf dans cette vallée dont elle est le lys. Tout à coup, en apprenant que le roi appelait Félix *mademoiselle de Vandenesse*, madame de Mortsauf, cette femme réservée, qui ne lui donnait que le *revers* de sa main et non la *paume*, saisit la main de Félix *et la baisa en y laissant tomber une larme de joie*. Félix fut bien étonné de cette *subite transposition des rôles*, et j'imagine que vous êtes bien étonnée, vous aussi.

Mais ne voyez-vous pas, madame, vous cœur insensible de vingt ans, mauvais cœur, que cet *abaissement était de la grandeur où l'amour se trahissait dans une région interdite aux sens? Cet orage de choses célestes tomba sur le cœur de Félix et l'écrasa!*

Malheureusement, M. de Mortsauf *vint les interrompre*, le mal-appris! Vous vous rappelez que déjà, dans la première partie de cette histoire, M. de Mortsauf n'était pas le plus aimable des hommes ; sa triste humeur n'a fait que croître et embellir pendant que M. Félix est devenu *l'homme élégant* que vous savez. Voici le nouveau portrait de M. de Mortsauf : *Il se cabra*, les sourcils et les rides de son front jouèrent (sous entendu : *aux barres*), ses yeux jaunes *éclatèrent*, son nez *ensanglanté se colora davantage*. (*Colorez* donc un nez *ensanglanté!*) Pauvre époux! voilà pourtant ce qu'il est devenu, pendant que son rival a appris à porter une veste verte, des guêtres, des boutons rouges-blancs, un pantalon à raies et des souliers! M. de Mortsauf était donc insupportable. — *Nous l'ennuyâmes à lui conter des riens*, dit M. Félix.

Mais je serai plus humain que M. de Balzac, je vous ferai grâce des *lancinantes* fantaisies de ce triste malade ; chez lui, le *moi* physique s'était emparé du *moi moral* (le *moi physique* avait fait là une jolie pêche!). « Il se *vêtait* et se *dévêtait* à tout moment, et, par une de ces *hallucinations particulières aux égoïstes*, il *maniait le fléau*, abattait, brisait autour de lui *comme un fou enragé*. »

« Je compris alors, ajoute Félix, d'où provenaient ces lignes *comme marquées* avec le fil d'un rasoir sur le front de la comtesse! »

Et, à ce propos, vous allez me traiter de brutal, mais je vous avouerai que je ne trouve pas M. de Mortsauf si déraisonnable. M. de Mortsauf est de très-mauvaise humeur, il est vrai ; mais il faut bien reconnaître qu'il a ses petites raisons. Sa femme est belle, il est jeune encore, et madame de Mortsauf ne veut pas permettre à son mari de *troubler sa chaste solitude*. Voilà en effet toute l'énigme, madame, et toute l'histoire du *Lys dans la vallée*. Avouez que madame de Mortsauf a tort de ne pas *apprivoiser* son mari, comme c'est son devoir.

M. Félix n'en juge pas comme moi. « J'écoutais, dit-il cette *horrible clameur* en silence, *tenant la main moite de cette femme dans ma main plus moite encore.* » Sur l'entrefaite revient le malencontreux Mortsauf ; il appelle sa femme, sa femme

s'enfuit dans le fourré avec Félix; le mari court après eux, si bien qu'il gagne à ce métier une espèce de fluxion de poitrine. Félix va chercher à Tours M. le docteur Origet. Origet arrive sans lancette; Félix retourne à Azay, *par un temps affreux*, chercher la lancette de M. Deslandes. On saigne le malade, on l'entoure de soins, on ne le quitte ni jour ni nuit, ce qui fait naître les réflexions suivantes dans l'esprit de Félix : « Pour qui contemple en grand la nature, tout y tend à l'homogénéité par l'assimilation. » Ces deux mois de la maladie de M. de Mortsauf furent les plus heureux de la vie de Félix. « Henriette et moi, dit-il, nous nous *trouvâmes apprivoisés, mariés à demi.* » Mariés à la bonne heure; quant à être *apprivoisés,* il me semble que l'un et l'autre étaient assez *privés* comme cela. C'est ainsi que leur amour résista au *laisser voir* de toutes les heures.

Tout d'un coup arrive une lettre du roi qui rappelle Félix. « La comtesse eut des *gestes d'apathie* et des *regards sans lueur.* — Je me penchai lentement vers son front; elle ne se baissa pas pour éviter mes lèvres; je les appuyai saintement, *sans volupté chatouilleuse.* » M. Félix *n'était pas travaillé par des idées folles* ce jour-là.

Cependant cette passion de mademoiselle Félix de Vandenesse, *qui recommençait le moyen âge et rappelait la chevalerie,* cette passion d'un jeune homme qui adorait une belle femme. *sans public,* se répandit au cœur du faubourg Saint-Germain. Vandenesse trouva donc le monde *parfait pour lui.* Ce fut, parmi les plus belles femmes de cette époque, à qui se ferait aimer de ce jeune homme, *avec ou sans public.* Félix plut surtout à une de ces *illustres ladies, qui sont à demi souveraines* (souveraines de qui? et de quoi?). « Vous connaissez la *singulière personnalité* des Anglais, cette orgueilleuse *Manche* infranchissable, ce froid *canal Saint-George, qu'ils mettent entre eux et les gens qui ne leur sont pas présentés? Les fortifications d'acier poli* élevées autour d'une femme anglaise, *engagée* dans son ménage par des fils d'or, mais *où sa mangeoire* et son *abreuvoir,* où ses *bâtons* et sa *pâture,* sont des merveilles, lui prêtent d'irrésistibles attraits! » Eh bien, cette *lady, presque souveraine,* à l'aspect de Félix de Vandenesse, elle franchit la Manche de la morale, elle traversa à la nage *le froid canal de Saint-George de sa personnalité anglaise,* elle quitta sa *cage,* sa *mangeoire,* son *abreuvoir,* son *bâton,* et autres merveilles; elle franchit d'un saut *ces fortifications d'acier poli,* qui *préparent* si bien *l'hypocrisie de la femme mariée;* à la place de sa *pâture* de chaque jour, elle alla demander à Félix de Vandenesse *le poivre et le piment pour la pâture de son cœur.* » (Notez bien, madame, que toutes ces citations sont prises, mot à mot, dans le livre de M. de Balzac. Et voilà pourtant à quelles fins la *Revue* a plaidé avec lui!)

Que vous dirai-je? Lady Arabelle, marquise Dudley, une fois sortie de sa fortification d'acier poli, ne mit plus de frein à sa passion, *aiguisée par la résistance.* « L'*atonie* l'avait conduite *à l'adoration du romanesque et du difficile!* » — A la fin, après la plus belle défense, la marquise Dudley prouva *à quelques salons* que pour elle le *difficile* n'était pas l'impossible : Félix succomba; il ne fut plus *mademoiselle Félix de Vandenesse.* « Je vous ferai remarquer, nous dit-il ingénument, qu'un homme a moins de ressources pour résister à une femme, que vous n'en avez pour

échapper à nos poursuites. Nos mœurs interdisent à notre sexe *les brutalités de répression*, qui, chez vous (les femmes), sont des amorces pour un amant. — Je sais que la *prudence de fatuité masculine* ridiculise notre réserve; nous vous laissons le privilége de la modestie, *parce que vous avez le privilége* des faveurs! — Quel style! quel langage! Où êtes-vous, Cathos et Madelon?

« Je serai, disait lady Arabelle à M. de Vandenesse, votre amie toujours, votre maîtresse quand vous voudrez! » Voilà, certes, ce qui s'appelle être *sortie de son rempart d'acier poli!*

Que si vous tenez à savoir comment était faite cette nouvelle femme, *écarquillez vos yeux*, comme disait tout à l'heure M. de Balzac en parlant des paysans de madame de Mortsauf.

« Cette *femme de lait*, si brisée, *si brisable*, couronnée de cheveux de couleur *fauve*, dont l'éclat semble *phosphorescent* et passager, est *une organisation de fer*. Aucun cheval ne résiste à son *poignet nerveux*. Elle a un pied de biche, un pied sec et musculeux, *sous une grâce d'enveloppe indescriptible;* elle *tire* les daims et les cerfs sans arrêter son cheval. Son corps *ignore la sueur*, il *aspire le feu* dans l'atmosphère et *vit* dans l'eau, sous peine de ne pas vivre. »

Oh! oh! devinez l'énigme!

1° Je suis un corps *ignorant la sueur;*

2° *J'aspire tous les feux* du soleil en fureur;

3° *Je vis dans l'eau*, de peur de ne pas vivre;

Ce qui veut dire, je crois, que cette dame de feu prenait souvent des bains à domicile. Mais je vous assure, madame, qu'il faut terriblement *suer*, pour comprendre cela.

Poursuivons le portrait de cette intéressante lady :

« Sa passion est *tout africaine*, son désir va comme le *tourbillon du désert* (ceci ressemble beaucoup à *la tourbillonnante agitation des sens* de M. Félix), le désert dont ses yeux expriment *l'ardente immensité*, où *l'excès arrive à la grandeur, où la volupté nue charme l'œil par le calme de sa force.* » Quelles oppositions avec Clochegourde! « L'une, madame de Mortsauf, attirant à elle *les moindres parcelles humides* pour s'en nourrir, l'autre *exsudant* son âme (autrement dit : *aspirant le feu*), enveloppant ses fidèles d'une *lumineuse atmosphère;* celle-ci vive et svelte; celle-là lente et *grasse*. » (Grasse! ah! de grâce, monsieur Balzac, servez-vous d'une autre expression pour définir madame de Mortsauf. Quel est l'amant qui a jamais dit à sa maîtresse : « Je t'aime parce que tu es *grasse!* »)

Mais le portrait ne s'arrête pas là. Vous savez depuis longtemps que l'Angleterre *est la divinisation de la matière*. « Lady Arabelle possédait *au plus haut degré* cette science de l'existence qui *bonifie les moindres parcelles de la matérialité*, qui fait que votre pantoufle *est la plus exquise pantoufle du monde, qui double en cèdre et parfume les commodes;* qui verse à *l'heure dite* un thé suave, *savamment déplié* (déplier le thé!); qui *bannit la poussière*, cloue des tapis depuis la dernière marche jusque dans les *derniers replis de la maison, brosse les murs des caves;* qui fait de la matière *une pulpe nourrissante et cotonneuse*, au sein de laquelle *l'âme expire sous la jouissance* qui produit *l'affreuse monotonie du bien-*

être, donne une vie sans opposition, *dénuée de spontanéité,* et qui, pour tout dire, vous *machinise!* »

Ouf! je ne sais pas si vous êtes comme moi; mais, quand j'ai lu de pareilles phrases, il me semble que, moi aussi, je suis *machinisé;* je n'y vois plus, ou, ce qui revient au même, il me semble que je vois *trente-six chandelles* mal allumées. Avez-vous jamais rencontré quelque part plus de mots creux et plus horriblement accouplés? Et tout cela pour vous dire que, dans la maison de cette dame, M. Félix de Vandenesse avait trouvé les meubles les mieux faits, les tapis les plus doux, et le thé le plus excellent qu'il eût pris de sa vie; en un mot, qu'il était tombé en même temps dans le confort anglais et dans les bras de cette Anglaise! Il n'était pas besoin de tant se tortiller l'imagination pour nous vanter les délices de cette opulente maison. Vous vous souvenez d'ailleurs, madame, que déjà, dans sa première jeunesse, M. Félix de Vandenesse célébrait avec la plus vive émotion les célèbres *rillettes et rillons de Tours,* et, comme l'eau lui venait à la bouche quand il voyait ses camarades se pourlécher en vantant les rillons, *ces résidus de porc sautés dans sa graisse,* pendant que, lui, il n'avait dans son panier que des *fromages d'Olivet* ou des *fruits secs.* Vous vous rappelez encore, plus tard, quand le jeune homme fut au collége, quelles luttes furibondes M. Félix eut à soutenir contre *les blandices de la buvette.* Déjeuner avec une tasse de café au lait était un goût aristocratique. Eh bien, les juges de M. Félix « ne lui *ont pas tenu assez compte,* à propos de ces blandices, *des héroïques aspirations de son âme vers le stoïcisme, des rages contenues pendant sa longue résistance* ». Soyons-lui plus favorables, madame, et en faveur des célèbres rillons et rillettes qu'il n'a pas mangés, et du café *aristocratique* qu'il a bu à crédit chez le concierge de sa pension, pardonnons-lui ses transports incroyables pour le thé *savamment déplié* et versé à *l'heure dite,* de sa lady Arabelle.

Je poursuis notre récit. M. Félix ne put pas résister bien longtemps à une femme qui *bonifiait* ainsi *les moindres parcelles de la matérialité,* qui *brossait* ainsi *le mur des caves,* et qui faisait de si bon thé. Que voulez-vous! « l'homme est composé de matière et d'esprit; l'*animalité,* ou, si vous aimez mieux, la *matérialité* vient aboutir en lui, et l'*ange* commence à lui. De là cette lutte que nous éprouvons tous entre une destinée future, que nous pressentons, et les souvenirs de nos instincts antérieurs, dont nous ne sommes pas entièrement détachés (les célèbres rillons et rillettes!), un amour *charnel* (*lady Arabelle*), un amour divin (*madame de Mortsauf*). Tel homme *les résout en un seul* (et c'est ce qu'il a de mieux à faire); tel autre s'abstient; celui-ci *fouille le sexe entier* pour y chercher la *satisfaction de ses appétits antérieurs;* celui-là *l'idéalise en une seule femme,* dans laquelle *se résume l'univers;* les uns flottent, indécis, *entre les voluptés de la matière et celles de l'esprit;* les autres *spiritualisent la chair* en lui demandant ce qu'elle ne saurait donner! » Mais pardon, madame, il y a là trois à quatre pages de cet esprit, ou plutôt de ces obscénités mal digérées; et je ne dois pas oublier que vous n'avez que vingt ans.

Ainsi, « lady Arabelle *satisfaisait* les instincts, les *organes,* les *appétits,* les vices et les vertus de la matière *subtile* (*subtile!* cela lui plaît à dire) dont nous

sommes faits; elle était la *maîtresse du corps:* madame de Mortsauf *était l'épouse de l'âme.* » Ajoutez qu'en lady Arabelle *la bête était sublime!*

Pendant que M. Félix de Vandenesse buvait ainsi l'*alcool* de l'amour dans *une coupe curieusement ciselée,* que devenait *le Lys dans la vallée?* « Des orages, de plus *en plus troubles et chargés de gravier,* déracinaient, par leurs *vagues âpres,* les espérances *le plus profondément plantées* dans son cœur. » *Horriblement* inquiet, M. de Vandenesse déclara à la *maîtresse de son corps* qu'il voulait aller en Touraine, pour savoir des nouvelles de la *maîtresse de son cœur.* « Arabelle ne s'y opposa point; mais elle parla *naturellement de m'accompagner.* » Il part, il arrive à Clochegourde. Madame de Mortsauf entendit « *les bonds prodigieux de l'hirondelle du désert;* et, quand je l'arrêtai *net* au coin de la terrasse, elle me dit : « Ah! *vous voilà!* » Ces mots me *foudroyèrent.* » Voilà comment M. Félix fut arrêté *net* par madame de Mortsauf.

Vous rappelez-vous, madame, le retour de J.-J. Rousseau auprès de madame de Warens, quand elle lui dit sans s'émouvoir : « Ah! te voilà, petit! » C'est la même scène, c'est le même mot; vous dirai-je plus? c'est la même pensée; mais quelle différence, grand Dieu!

Comment donc n'avez-vous pas vu que toute cette histoire du *Lys dans la vallée,* ce sont les premières pages des *Confessions* gaspillées, transformées, refaites, à l'aide d'une madame de Warens qui ne se livre pas, et d'un petit Jean-Jacques Rousseau, devenu vicomte et Parisien?

Mais ne comparons pas les *Confessions,* ce chef-d'œuvre, au *Lys dans la vallée,* cette œuvre informe, Jean-Jacques Rousseau et M. Balzac!

« L'ouragan de l'infidélité, semblable à ces crues de la Loire *qui ensablent à jamais une terre,* avait passé dans l'âme de madame de Mortsauf, en faisant un désert *là où verdoyaient d'opulentes prairies.* Là où *elle n'avait vu qu'un enfant.* » M. Balzac fait toujours la même phrase sous le même noyer.

« Je fis entrer mon cheval par la petite porte : *il se coucha à mon ordre* (c'était un cheval savant), et la comtesse s'écria : « Le bel animal! »

Voyez-vous cet amant, qui n'a rien de plus pressé que de montrer à sa maîtresse les petits talents de son cheval!

Ce qui fait faire à notre héros la réflexion suivante : « Dans cette épouvantable vallée, où doivent tenir des millions de peuples devenus poussière, je serai moins *aplati* que je ne le fus devant cette *forme blanche* (madame de Mortsauf), *montant comme monte* dans les rues d'une ville *quelque inflexible inondation. — Didon chrétienne.* » (Avouez que Didon et inondation ne vont guère ensemble au premier abord; mais, en y réfléchissant, on trouve que M. Balzac est très-conséquent avec lui-même. Rappelez-vous en effet que madame de Mortsauf attire à elle *les moindres parcelles humides;* et voilà pourquoi M. Balzac la compare à une *inondation.*)

Alors M. de Mortsauf, voyant que sa femme s'enfuit loin de Félix, s'empare de lui, et se met à lui raconter sa maladie : « Les *sécrétions* s'altèrent, la *digestion se fait capricieuse,* la désorganisation arrive à son comble, comme si quelque poison se mêlait *au bol alimentaire;* la *muqueuse* s'épaissit; l'*induration de la valve du pylore* s'opère, et il s'y forme un *squirre* dont il faut mourir. » Telle est la con-

versation du bonhomme. En vérité, madame de Mortsauf se venge cruellement des infidélités *corporelles* de M. Félix.

Hélas! madame de Mortsauf était bien changée encore cette fois. Les *légers coups de rasoir,* qui d'abord sillonnaient son front, étaient devenus coups de bêche. « La fatale teinte jaune-paille ressemblait au reflet des lueurs divines dont les peintres illuminent la figure des saints. — Ses yeux étaient dénués de l'eau limpide où jadis nageait son regard (ce n'était pas faute de pomper l'humidité cependant), ses tempes *bleuâtres* semblaient *ardentes et concaves;* ses yeux s'étaient enfoncés sous leurs arcades *attendries,* et le tour avait *bruni;* elle était *mortifiée,* comme le fruit sur lequel les *meurtrissures* commencent à paraître, et qu'un ver intérieur fait prématurément *blondir.* »

Le domestique de M. Félix arrive; « il m'avait apporté *quelques affaires,* que je voulus placer dans ma chambre. »

Affaires est ici pour quelques *effets.*

« Pour la comtesse, *le monde se renversa;* entendant en elle-même *les cris de la chair révoltée,* elle demeura *stupide* en face de sa vie manquée.

« — Oh! reprit-elle, j'ai cru trop en vous! J'ai cru que vous ne manqueriez pas de la vertu que pratique le prêtre, et... que possède M. de Mortsauf, ajouta-t-elle en donnant à sa voix le mordant de l'épigramme. »

Pauvre femme! elle a voulu à tout prix ne pas troubler *sa chaste solitude,* à la bonne heure; mais, en ce cas, pourquoi donc exiger tant de fidélité de son amant? Elle aurait dû se rappeler le proverbe aussi célèbre que les célèbres rillons et rillettes : *Qui trop embrasse, mal étreint.*

Le soir, ils s'en vont, elle et lui, se promener en voiture, et la pauvre femme parle beaucoup. « Quand l'être intérieur se ramasse et se rapetisse *pour occuper* la place que l'on offre aux embrassements, peut-être est-ce le pire des crimes? »

Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux landes où lady Arabelle attendait son amant Félix avec ce petit mot : *My dear.*

« — C'est lui, madame, répondit la comtesse. » L'Anglaise reconnut sa rivale et fut *glorieusement* anglaise. Elle nous *enveloppa* d'un regard plein de son mépris *anglais,* et disparut dans la bruyère avec la rapidité d'une flèche. »

Et du même pas madame de Mortsauf envoya souper Félix chez lady Arabelle.

Mais quand elle tint son amant, que de sarcasmes lady Arabelle lança contre sa rivale! « La plaisanterie française, dit l'auteur, est *une dentelle* dont les femmes savent embellir la joie qu'elles donnent; la plaisanterie anglaise est un *acide* qui *corrode* si bien les êtres sur lesquels il tombe, qu'il en fait des squelettes lavés et *brossés.* » (C'est pousser un peu loin la manie de la *brosse.* Ainsi cette Anglaise *brosse sa cave* et *brosse les squelettes!*) Voilà ce que pense le héros de cette histoire, tout en mangeant d'excellentes *sandwichs* qui ne sont pas *beurrées de vertu.*

« Mais comment vous décrire les accompagnements de ces *jolies paroles?* C'étaient des folies comparables aux fantaisies *les plus exorbitantes* de nos rêves; tantôt des créations semblables *à celles* de nos bouquets (les créations des bouquets!); la grâce unie à la force, la tendresse et ses *molles lenteurs* opposées *aux irruptions volcaniques de la fougue;* tantôt les gradations les plus savantes de la musique

appliquées *au concert de nos voluptés*; puis des jeux pareils à ceux des *serpents entrelacés*. Elle voulait anéantir sous les *foudroiements* de son amour impétueux les impressions laissées dans mon cœur par l'âme chaste et recueillie d'Henriette! » Mais, encore une fois, en voilà assez comme cela.

Après cette nuit si *volcaniquement foudroyante et musicale*, M. Félix quitte la *maîtresse de son corps* pour aller déjeuner chez la *maîtresse de son âme*.

« Au moment où j'abordais madame de Mortsauf, j'exerçais auprès d'elle ce *flairer* qui fait ressentir aux cœurs encore jeunes et généreux, la portée de ces actions *indifférentes aux yeux de la masse*. » Eh! je vous prie, comment le *flairer* de ce monsieur ne lui a-t-il pas appris que c'est une triste conduite, d'avoir à la fois et ostensiblement deux femmes : l'une pour la nuit, l'autre pour le jour; celle-ci pour l'âme, celle-là pour les sens; l'une pour son thé et ses *sandwichs*, l'autre pour ses roses et ses lys? C'est bien la peine d'avoir tant de *flair*.

Il est vrai que ce monsieur l'avoue plus tard. « Je sentis amèrement la faute d'apporter sous ce toit *inconnu aux caresses* un visage où les ailes *diaprées* du plaisir *avaient semé leur poussière*. » — Et, plus bas, pour s'excuser encore plus : « Qui aurait pu résister à *l'esprit déflorateur* de Louis XVIII? »

Il quitta donc encore une fois madame de Mortsauf, et il revint à Paris avec lady Arabelle. Elle et lui, ils se plongèrent dans les douceurs d'un mariage *morganatique*; et alors il se mit à *étudier* lady Dudley. Or, voici quelques-uns des résultats de son observation :

« L'Anglaise *plie son amour au monde*; elle ouvre et ferme son cœur avec la facilité d'une *mécanique anglaise*. Passionnée comme une Italienne quand aucun œil ne la voit, elle devient *froidement digne* quand un étranger intervient. — Qui *exagère la pudeur* doit exagérer l'amour. Les Anglaises sont ainsi. Le protestantisme tue l'amour, car il doute, il examine et tue les croyances. »

Voici encore quelques traits épars du caractère de lady Arabelle :

« J'étais *palpitant d'amour* quand elle reprenait *sa pudeur de convention*. — Elle *me maniait comme une pâte*. »

Bien plus, cet admirable confort anglais qui lui avait tourné la tête, cette *science de l'animalité* qui lui a fourni une page ou deux de ce merveilleux pathos que vous savez, ces *cares brossées*, ces tapis dans les *recoins de la maison*, ce thé déplié et servi à *l'heure dite*, M. Félix vient de découvrir que cette *finesse mécanique* venait des *gens* de lady Arabelle; qu'elle l'achetait et qu'elle ne la faisait pas! C'était une femme qui payait ses laquais et qui choisissait les meilleurs. De ce jour, le thé ne parut plus aussi bien déplié à M. Félix; la tendresse de lady Arabelle, *le tuf sur lequel il perdait ses semailles*, lui devint *insupportable*. Voilà pourtant où conduisent les mariages *morganatiques* et le *laisser-voir* de toutes les heures et de tous les jours!

Mais, au moment même où il apercevait ainsi « le lit pierreux du terrain (de la vie) sous ses eaux diminuées, il entendit le roi qui demandait au duc de Lenoncourt des nouvelles de madame de Mortsauf. « Hélas! sire, ma pauvre fille se meurt, » répondit le duc. « Le roi daignera-t-il m'accorder un congé? » dis-je les larmes aux yeux. « Courez, milord, » me répondit-il!

Voyez, madame, que d'esprit on donne au roi Louis XVIII dans ce livre. D'abord il appelle M. Félix : «mademoiselle Vandenesse » et «M. Caton», tant que M.Félix est innocent; puis il l'appelle *milord* quand mademoiselle de Vandenesse est devenue le mari *morganatique* d'une lady anglaise. Et nous avions cru jusqu'à ce jour que Louis XVIII était un homme d'esprit!

Et il repartit pour Clochegourde. Ainsi, de compte fait, c'est la cinquième fois que M. Félix va à Clochegourde, d'abord en habit *brun*, quand il eut mangé le *quartier* de pomme que vous savez; en second lieu en ambassadeur, quand il fut envoyé de Gand en Vendée; après quoi, en élégant à boutons blancs-rouges, en veste verte et en souliers; puis à cheval sur *une hirondelle du désert ;* puis enfin la cinquième et dernière fois, en chaise de poste, comme un vrai *milord*. On peut dire que tout ce roman se passe par monts et par *val :* c'est un va-et-vient continuel, dans lequel il n'y a rien de changé que les habits du héros.

Cette fois, madame de Mortsauf se meurt; elle meurt d'amour et d'*inanition*, la pauvre femme! « Cette affection est produite *par l'inertie d'un organe* dont le jeu est aussi nécessaire à la vie que celui du cœur. » Ainsi parle M. Origet.

Le premier homme qu'il rencontre à Clochegourde, c'est l'abbé Biroteau, l'abbé Biroteau, de Tours. Je ne sais pas si c'est le même homme si stupide qui s'est laissé chasser de sa maison et voler sa bibliothèque et son lit par un fripon de vicaire général; mais, si c'est le même Biroteau, avouez avec moi que madame de Mortsauf a fait choix d'un singulier confesseur. Le bonhomme ne doit pas entendre grand'-chose à ces subtilités de cœur qui auraient embarrassé sainte Thérèse elle-même. A l'arrivée de Félix, Henriette pare sa mort « sous les *flots de dentelle* dont elle était enveloppée ; sa figure amaigrie, *qui avait la pâleur verdâtre des fleurs du magnolia quand elles s'entr'ouvrent,* apparaissait, comme sur la toile jaune d'un portrait, les premiers contours d'une tête chérie dessinée à la craie. — Son front *exprimait l'audace agressive du désir et des menaces réprimées*. Malgré les tons de cire de sa face allongée, des feux intérieurs s'en échappaient *par une ardeur vaguement* semblable *au fluide qui flambe* au-dessus des champs par une chaude journée. Ses tempes creuses, *ses joues rentrées,* montraient les formes *intérieures* du visage, et le sourire que formaient ses lèvres blanches ressemblait vaguement *au ricanement* de la mort. »

Ainsi faite par la mort, madame de Mortsauf, cette femme jusque-là si chaste, se met à jouer une scène d'amour et de délire qui fait peur et dégoûte. Elle s'écrie : « A peine ai-je *trente-cinq ans,* je veux connaître le bonheur *par lequel tant de femmes se perdent!* — Non pas sans *toi*, reprit-elle en effleurant mes oreilles de ses lèvres *chaudes,* pour y jeter ces deux paroles comme deux soupirs. »

Et M. Félix, épouvanté, et il a raison d'avoir peur, s'écrie : « En est-il ainsi de tous les mourants? dépouillent-ils *tous les déguisements sociaux,* de même que l'enfant ne les a pas encore revêtus? »

Cette scène déplorable ne finit pas. « J'ai soif, Félix, s'écrie la mourante, *j'ai soif de toi*. Ils me parlent de paradis! non, l'enfer! mais *le bonheur!* » Et plus bas : « Mourir sans connaître l'amour! l'amour, dont les extases enlèvent nos âmes jusque dans les cieux ; car le ciel ne descend pas vers nous : ce sont nos *sens*

qui nous conduisent au ciel ! » Et songez qu'elle disait toutes ces choses avec le *ricanement* de la mort.

A la fin, son délire s'apaise ; elle meurt. On la porte au cimetière du village ; et. le lendemain de ce jour funèbre, *par un calme midi* d'automne, Félix de Vandenesse ouvrit une lettre que lui laissait madame de Mortsauf, dont voici quelques passages : « Je meurs. Ne vous ai-je pas dit que j'étais jalouse, mais *jalouse à mourir?* — J'étais mère, il est vrai, mais l'amour ne m'a point environnée *de ses plaisirs permis.* — Vous souvenez-vous aujourd'hui de vos baisers ? ils ont *dominé* ma vie. ils ont *sillonné* mon âme, l'ardeur de *votre sang* a réveillé l'*ardeur* du mien. Quand je me suis levée si fière. j'ignorais une sensation pour laquelle je ne sais de mot dans aucune langue, car les enfants n'ont pas encore trouvé des paroles pour exprimer *le mariage de la lumière et de leurs yeux,* ni le *baiser de la vie sur leurs lèvres.* — J'étais *émue de la tête aux pieds* par votre aspect, et je me demandais involontairement : *Que doivent être les plaisirs?* — J'ai parfois désiré de vous *quelque violence.* — Votre nom. prononcé par mes enfants, *m'emplissait* le cœur d'un sang plus chaud, tant j'aimais les *bouillonnements* de cette sensation. — Je me disais que je n'avais que *vingt-huit ans,* et que vous en aviez presque vingt-deux. et je me livrais à de faux *espoirs.* »

« . . . Quant à Madeleine, elle se mariera. Puissiez-vous un jour lui plaire ; elle est toute moi-même, et de plus elle est forte. » Ce que lisant, Félix ajoute : *Je tombai dans un abîme de réflexions.*

Or, madame. après la lecture de cette lettre, qui est tendre, bien que boursouflée ; après cette mort de madame de Mortsauf, qui est une mort douloureuse, malgré les ridicules exagérations sentimentales dont l'auteur a cru l'embellir, que pensez-vous que fasse M. Félix? D'abord, il a voulu se faire trappiste. « Il est des personnes que nous ensevelissons dans la terre, mais il en est de plus particulièrement chéries qui ont eu notre cœur pour linceul, dont chaque jour le souvenir se mêle *à nos palpitations.* » Il ne se fait donc pas trappiste, car déjà il se dit tout bas : « Pauvre Henriette ! qui voulait me donner Clochegourde et sa famille ! »

Oui, madame, toute jeune femme, c'est-à-dire toute femme sans cœur que vous êtes, voilà ce que vous n'allez pas croire ! A peine a-t-il lu cette dernière lettre de madame de Mortsauf, que M. Félix retourne à Clochegourde. « Dans ce grand naufrage, j'apercevais une île où je *pouvais aborder.* » Cette île, c'était Clochegourde. Une belle maison qui rapportait 18,000 livres, et la maîtresse de cette belle maison. Madeleine. « était une brune jeune fille à la taille de peuplier. La santé avait mis sur ses joues le velouté de la pêche, et le long de son cou le soyeux duvet où, comme *chez sa mère,* se jouait la lumière. » Il prit donc sur-le-champ la résolution d'aller vivre à *Clochegourde auprès de Madeleine.* Et, en effet, le voilà qui dit à Madeleine. Madeleine toute couverte du deuil de sa mère ! « *Chère* Madeleine, *je vous aime trop,* malgré l'aversion que vous me témoignez, pour expliquer à M. de Mortsauf *un plan qu'il embrasserait avec ardeur!* » Et Madeleine indignée, Madeleine qui sait que cet homme a tué sa mère, Madeleine qui voit cet homme demander sa main. quand la main de sa mère est à peine refroidie, Madeleine répond à cet homme : « Monsieur ! *j'aimerais mieux* me jeter dans l'Indre que de me lier

avec vous! » Très-bien répondu, Madeleine, à ce fou manqué qui a quitté votre mère pour obéir à ses sens, et qui, votre mère éteinte à peine, ne trouve rien de mieux que de venir vous demander votre main et *Clochegourde.*

M. Félix de Vandenesse, ainsi chassé par Madeleine, retourne à Paris, non sans jeter un œil de regret sur Clochegourde et Madeleine, sur Madeleine et Clochegourde. Cette fois pourtant, après cet affront cruel, après avoir perdu cette seconde femme et Clochegourde, c'était bien le cas de se faire trappiste. Eh bien! encore une fois, vous ne devineriez jamais où se rend M. de Vandenesse, au sortir de Clochegourde! Il va vous le dire lui-même, car, pour moi, je n'oserais. « Dominé par une *impérieuse tristesse,* je ne songeais plus au but de mon voyage, lady Dudley était si bien loin de ma pensée, *que j'entrais dans sa cour sans le savoir!* — J'avais chez elle des habitudes conjugales (et morganatiques!) »

Oui, madame, après avoir enlevé la mère, après avoir été chassé par la fille, M. Félix de Vandenesse retourne machinalement chez lady Dudley, la femme qui a fait mourir à petit feu ce pauvre Lys!

Mais voilà bien une autre aventure! Entré dans cette maison où il croyait retrouver tout simplement *ses habitudes conjugales,* M. Félix de Vandenesse (et pour comble de mystification, il était en *casquette de voyage*) tombe au milieu de cinq personnes; « lady Dudley *pompeusement habillée;* lord Dudley, l'un des hommes d'État les *plus considérables* de l'Angleterre, gourmé, plein de morgue, froid; il sourit en entendant son nom (vous avouerez cependant qu'il n'y avait pas là de quoi sourire), *puis les deux enfants!* » Ainsi, fatalité! pendant que M. Félix perdait deux femmes à Clochegourde, il en perdait une autre à Paris, et quelle autre? cette femme de feu, qui avait la *fantasmagorie d'Armide.* Lui absent, lady Arabelle avait repassé, du bon côté cette fois, *la Manche* et *le froid canal Saint-George;* elle s'était enfermée de nouveau, sauf à faire, plus tard, d'autres sorties, dans son *rempart d'acier poli,* et dans sa *cage* où elle avait retrouvé sa *mangeoire,* son *abreuvoir,* son *bâton,* et du haut de son bâton l'ingrate et oublieuse perruche ne savait même plus dire à M. de Vandenesse : *As-tu déjeuné, Félix?*

Mais, madame, une quatrième et dernière péripétie de ce touchant roman, une péripétie à laquelle vous êtes loin de vous attendre, et moi aussi, je vous jure; la voici : mon Dieu, qu'elle est étrange et bizarre! Vous vous rappelez que *le Lys dans la vallée* est une histoire manuscrite adressée par M. Félix de Vandenesse à une belle dame, *madame la comtesse Natalie de Manerville.* M. Félix de Vandenesse, qui aime madame de Manerville en quatrième et dernier ressort, espère se faire aimer d'elle en lui racontant toutes les traversées de ses amours. Il n'épargne pas les belles phrases pour entortiller Natalie dans le filet de sa passion; « ce qui *courroucerait* une femme vulgaire sera pour vous un nouveau sujet de m'aimer! — Les femmes *d'élite* ont un rôle sublime à jouer, celui de la sœur de charité qui panse les blessures, celui de la mère qui pardonne à l'enfant. »

A quoi madame la comtesse de Manerville, qui est une femme beaucoup plus jeune et de beaucoup plus d'esprit qu'on n'aurait cru, fort peu touchée d'être une femme d'*élite,* et ne voulant être ni la sœur de charité, ni la mère de ce pauvre jeune homme, lui répond bel et bien dans un style emphatique et boursouflé :

« Défaites-vous d'une détestable habitude, n'imitez pas les veuves qui parlent toujours de leur premier mari. — Après avoir lu votre récit, il m'a semblé que vous aviez considérablement *ennuyé* lady Dudley (je suis tout à fait de votre avis) en lui parlant des perfections de madame de Mortsauf, et fait beaucoup de mal à la comtesse en *l'accablant des ressources* (le mot est joli !) de l'amour anglais. Vous avez manqué *de tact* envers moi (pourquoi pas de *flair ?*) ; vous m'avez donné à entendre que je ne vous aimais ni comme Henriette, ni comme Arabelle. J'avoue mes imperfections. — Savez-vous pour qui je suis *prise de pitié?* pour la *quatrième femme* que vous aimerez. — Je renonce à la *gloire laborieuse* de vous aimer, il faudrait trop de qualités catholiques et anglicanes, etc., etc. — Vous êtes parfois ennuyé et ennuyeux. (Parfois ! madame de Manerville est honnête.) Être à la fois madame de Mortsauf et lady Dudley, mon cher comte! *votre programme est inexécutable.* » Bref, il est impossible de se moquer d'un homme avec plus de justice et de bon sens que ne fait madame de Manerville.

M. Félix de Vandenesse reste donc veuf de quatre femmes plus belles les unes que les autres. Où est la moralité de l'histoire, le savez-vous?

Mais, moi, je ne me suis chargé que de vous raconter la fin des *pâtiments* de M. de Vandenesse ; si le cœur vous en dit, plaignez-le et surtout plaignez-moi, moi qui, pour vous plaire, ai consenti à transcrire, ainsi et mot à mot, plus de non-sens, plus de niaiseries, plus de fadeurs sans esprit, plus de prétentieuses extravagances et plus de fautes de français, que je n'en ai entendu dire et rêver en toute ma vie.

PICKERSGHILL JUNIOR.

XXXII. *Les Célibataires.* I. *Pierrette,* daté de novembre 1839. Dédié à mademoiselle Anna de Hanska (aujourd'hui la comtesse Georges Mnizeck), dédicace datée d'abord des Jardies, novembre 1839. Imprimé pour la première fois dans *le Siècle* du 14 au 27 janvier 1840, avec sa dédicace sous le titre d'*Envoi,* ce roman, annoncé longtemps sous le titre de *Pierrette Lorrain,* reparut la même année, accompagné de *Pierre Grassou,* en deux volumes in-8°, chez Souverain, avec une préface datée des Jardies, juin 1840 (voir tome XXII, page 539). Ces deux versions étaient divisées ainsi :

1. Pierrette Lorrain (en volume, le chapitre est divisé, et la deuxième partie intitulée : les Lorrain).
2. Les Rogron.
3. Pathologie des merciers retirés.
4. Débuts de Pierrette.
5. Histoire des cousines pauvres chez leurs parents riches.
6. La tyrannie domestique.
7. Les amours de Pierrette et de Brigaud.
8. Le conseil de famille.
9. Le jugement.

Ces divisions ont disparu en 1843, lorsque cet ouvrage entra, daté, dans le tome Ier de la troisième édition des *Scènes de la vie de pro-*

vinée (première édition de *la Comédie humaine,* tome V), comme première partie de l'ouvrage collectif, *les Célibataires.*

TOME II.

XXXIII. *Les Célibataires.* II. *Le Curé de Tours,* daté de Saint-Firmin, avril 1832. Dédié à David, statuaire. Ce récit, qui dut un moment s'appeler *l'Abbé Troubert,* parut pour la première fois, inédit, en 1832, dans le tome III de la deuxième édition des *Scènes de la vie privée,* sous le seul titre de : *les Célibataires.* En 1833 (daté 1834), il reparut sous le même titre dans le tome II de la première édition des *Scènes de la Vie de province.* Il entra en 1843, augmenté de sa dédicace et de sa date, dans le tome II de la troisième édition des mêmes *Scènes* (première édition de *la Comédie humaine,* tome VI), sous le titre de : *le Curé de Tours.*

XXXIV. *Les Célibataires.* III. *La Rabouilleuse*, daté de Paris, novembre 1842. Dédié à Charles Nodier. La première partie de ce récit a paru pour la première fois dans *la Presse* du 24 février au 4 mars 1841, sous le titre de *les Deux Frères,* et en 1843 (daté 1842), gardant le même titre, en deux volumes in-8° chez Souverain. Ces deux versions étaient divisées comme suit :

1. Les Descoing et les Rouget.
2. La famille Bridau.
3. Les veuves malheureuses.
4. La vocation.
5. Le grand homme de la famille.
6. Mariette.
7. Philippe fait des trous à la lune.
8. Comment s'altère le sentiment maternel.
9. Dernières roueries de Philippe.

La deuxième partie, qui suit aujourd'hui immédiatement la première sans aucune indication des divisions primitives, parut pour la première fois, accompagnée de la dédicace, (datée d'octobre 1842 et désignée comme *Envoi*), qui sert maintenant à l'ouvrage entier, dans *la Presse* des 27 octobre au 19 novembre 1842, sous le titre d'*un Ménage de garçon en province,* titre qu'il conserva comme deuxième partie de *les Deux Frères* dans les volumes dont nous avons parlé plus haut. Ces deux versions étaient l'une et l'autre divisées ainsi :

1. Issoudun.
2. Les chevaliers de la désœuvrance.
3. Chez la Cognette.
4. La Rabouilleuse.
5. Horrible et vulgaire histoire.

6

6. La charette au bonhomme Fario.
7. Les *cinq Hochon.*
8. Maxence-Machiavel.
9. Un coup de couteau.
10. Une affaire criminelle.
11. Philippe à Issoudun.
12. A qui la succession? — Chapitre à méditer par les héritiers.
13. Un duel à mort.
14. Madame Rouget.
15. Le repentir d'une sainte.
16. Conclusion.

L'édition de cet ouvrage publiée sous le titre de *les Deux Frères,* était divisée en outre en trois parties dont la première ne portait pas de titre; voici celui des deux autres :

2. Un ménage de garçon en province.
3. A qui la succession?

Toutes ces divisions ont disparu la même année (1843), lorsque cet ouvrage reparut, daté pour la première fois, sous le titre d'*un Ménage de garçon en province,* troisième série des *Célibataires,* dans le tome II de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine,* tome VI). Dans l'édition définitive, Balzac a encore changé le titre de cet ouvrage, et a substitué celui de *la Rabouilleuse* à tous ceux qu'il avait déjà portés, sans parler de celui sous lequel il avait en outre été longtemps annoncé : *le Bonhomme Rouget.* L'endroit où finissait primitivement la première partie, est la ligne 13 de la page 153 de cette édition.

XXXV. *Les Parisiens en province.* I. *L'Illustre Gaudissart,* daté de Paris, novembre 1833 (et non 1837, comme l'indique par erreur cette édition). Dédié à la duchesse de Castries. Ce récit parut pour la première fois, inédit et daté, dans le tome II de la première édition des *Scènes de la Vie de province,* 1833 (daté 1834). Il a pris pour la première fois, avec *la Muse du département* le titre collectif de : *les Parisiens en province,* en 1843, dans le tome II de la troisième édition des mêmes *Scènes* (première édition de *la Comédie humaine,* tome VI). La dédicace y parut aussi pour la première fois.

XXXVI. *Les Parisiens en province.* II. *La Muse du département,* daté de Paris, juin 1843 — août 1844. (Cette dernière date à cause d'un court fragment ajouté en août 1844 à la fin du roman et qui paraît pour la première fois dans cette édition.) Dédié au comte Ferdinand de Gramont. Imprimé pour la première fois, avec sa dédicace, sous le titre de *Dinah Piédefer,* dans *le Messager* du 20 mars au 29 avril 1843, ce récit reparut la même année chez Souverain, en quatre volumes in-8°, faisant partie d'une série d'ouvrages par divers auteurs, sous le titre

général de *les Mystères de province;* les deux premiers volumes datés de 1844, et les deux derniers de 1843. *La Muse du département* était suivie de *Rosalie* (*Albert Savarus*), *la Justice paternelle* (*un Drame au bord de la mer*), et *le Père Canet* (*Facino Cane*). Les deux premiers volumes portaient le titre actuel, et les deux derniers celui de *Rosalie*. Dans *le Messager*, cet ouvrage était divisé en chapitres dont voici les titres, enlevés depuis :

Première partie : *l'Avant-scène des contre-révolutions.*

1. Sancerre.
2. Les Milaud.
3. Dinah.
4. Une manière de payer ses dettes.
5. Comment une femme devient supérieure à bon marché.
6. Où le caractère de M. de la Baudraye commence à se dessiner.
7. Conduite exemplaire des amants de Dinah.
8. Intérieur de beaucoup de ménages.
9. Comment Dinah devient femme de province.
10. Histoire de bien des poésies.
11. Comment la révolution de juillet en produisit une chez Dinah.
12. L'amour prémédité.

Deuxième partie : *La Faute.*

13. Les deux Parisiens.
14. Savantes manœuvres de Dinah.
15. Le diable emporte les albums.
16. Une innocente conspiration.
17. Le procureur du roi se pique.
18. Le grand d'Espagne.
19. Observation qui évite au lecteur une réimpression.
20. Histoire d'un bras.
21. Où M. de Clagny montre son innocence.
22. Une plaisanterie faite sous l'Empire.
23. Déclarations indiscrètes.
24. Une charge qui devait avoir peu de succès.
25. Le roman est du temps d'Anne Radcliffe.
26. Comprenez-vous?
27. Où M. de la Baudraye se dévoile.
28. Une conversation autorisée par le code-homme.
29. Le sentiment va vite en voiture.
30. Services que se rendent les amis.
31. Où les femmes vertueuses apprendront le danger de l'organdi.
32. Le retour.
33. M. de la Baudraye se sent vengé du beau Milaud de Nevers.

Troisième partie : *Une Double Chaîne.*

34. Le journaliste vu de près.
35. Comment on se moque du véritable amour.
36. Un mariage comme il s'en défait quelquefois.
37. Une perle.

38. Sancta Simplicitas.
39. M. Bixiou remplira le rôle de Géronte.
40. Autre lune de miel.
41. Un premier pli de rose.
42. Essai sur la fécondité littéraire.
43. Un billet de faire-part.
44. Où M. de la Baudraye se montre supérieur à Dinah, qui se montre en débardeur.
45. Les fourches caudines des femmes qui aiment.

Quatrième partie : Commentaires sur l'*Adolphe*, de Benjamin Constant.

46. Le moment où la morale a raison.
47. Deux personnes qui ne devaient être séparées que par la mort.
48. La comtesse de la Baudraye devient une femme honnête.
49. Un souvenir.
50. Une idée !..
51. Un horrible dénoûment, mais vrai.
52. Cette fable doit vous apprendre que, etc.

Voici la division des chapitres en volumes; pour ne pas nous répéter, nous n'indiquerons que les changements.

2. Le Sandisme.
11. Histoire de bien des poésies et poésie de l'histoire.
14. Les deux passions.
19. Histoire du chevalier de Beauvoir.
20. La grande Bretèche,
21. Histoire d'un croc où Monsieur Gravier se pose assez crânement.
22. Le journaliste se révolte.
27. Le roman marche.
28. Le roman est du bon temps d'Anne Radcliffe.
29. Où M. de la Baudraye se révèle tout entier.
32. Services que se rendent les amis de collége.
33. Où les femmes vertueuses apprendront à se défier de l'organdi.
34. Comme l'organdi prête !
48. Une lutte secrète.
54. Un dénoûment horrible, mais vrai.

Cette version a cinquante-cinq chapitres, au lieu des cinquante-deux du journal.

Cet ouvrage, dont la première idée se trouve, comme nous l'avons déjà dit, dans l'une des versions de *la Grande Bretèche*, contient plusieurs fragments déjà publiés ailleurs ; celui qui a pour sujet : *Olympia, ou les Vengeances romaines,* avait paru, le 26 septembre 1833, sous le titre de : *Fragments d'un roman publié sous l'Empire par un auteur inconnu,* dans *les Causeries du monde,* recueil dirigé par madame Sophie Gay, mère de madame Émile de Girardin; nous donnerons plus loin les fragments non recueillis de cet article. *La Femme de province,* publiée pour la première fois dans le tome I de *la Province* des *Fran-*

çais peints par eux-mêmes, huit volumes in-8° chez Curmer, 1840-1842, et qui a été reproduite en entier, en 1847, après *la Femme de soixante ans,* (*Madame de la Chanterie*), trois volumes in-8°, s'y trouve aussi très-incomplétement reproduite et nous en recueillerons de même les parties omises. Enfin, *le Grand d'Espagne,* et l'*Histoire du chevalier de Beauvoir* (extraite d'*une Conversation entre onze heures et minuit*), qui avaient reparu déjà dans *la Grande Bretèche, ou les Trois Vengeances,* éditions de 1837 et de 1839, en ont été retirés pour reparaître ici (voir plus haut, *Autre Étude de femme*). Dans *la Muse du département,* tous les titres de ces différents emprunts sont enlevés, et, lors de sa première publication dans *le Messager,* la note suivante du directeur, relative à une partie d'entre eux et se rapportant à la ligne 35, p. 431 du présent volume, fut publiée à ce sujet : « M. de Balzac a cru devoir nous prévenir que *l'Histoire du chevalier de Beauvoir* et la suivante (*un Grand d'Espagne*) avaient été publiées déjà dans les *Contes bruns,* et il voulait les rappeler par une courte analyse; mais le peu de longueur de ces deux *citations,* nous a engagés à les laisser subsister en entier. » Il n'est rien dit, on le voit, dans cette note, de leur présence dans deux éditions de *la Grande Bretèche,* ni des articles repris aux *Causeries du monde* et aux *Français peints par eux-mêmes.* En 1843 toujours, *la Muse du département* entra, non datée, comme seconde partie des *Parisiens en province,* dans le tome II de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine,* tome VI).

Dans l'édition définitive, l'ouvrage est daté pour la première fois, et tout ce qui suit le mot « comte », ligne 17, page 542, est inédit. Dans la première édition de *la Comédie humaine,* Balzac avait placé cette note à propos du prénom de Tobie donné alors à Silas Piédefer, ligne 27, page 384 :

Au lieu de Tobie Piédefer, lisez Silas Piédefer. On peut pardonner à l'auteur de s'être rappelé trop tard que les calvinistes n'admettent pas le livre de *Tobie* dans les Saintes Écritures.

Voici maintenant les fragments que nous avons promis plus haut :

FRAGMENTS D'UN ROMAN

PUBLIÉ SOUS L'EMPIRE, PAR UN AUTEUR INCONNU.

— Monsieur, voici des livres que votre libraire vous envoie !..

— Bien; mettez-les sur mon bureau.

Puis je retombai dans la méditation la plus profonde à laquelle je me sois

jamais abandonné. C'était une méditation sans substance et sans but, espèce de voyage fait dans un labyrinthe ténébreux où l'esprit ne pouvait rien apercevoir, où l'imagination marchait en aveugle qui n'a plus de bâton. Alors, l'âme est comme un orgue dont le musicien jouerait à vide parce que le souffleur s'est endormi; les cordes touchées ne résonnent point[1].

Au milieu de ce néant, j'étais physiquement récréé par le lointain murmure de Paris, et par le frissonnement des bûches humides qui criaient dans mon foyer solitaire. Mes yeux, machinalement arrêtés sur le marbre de ma cheminée, y voyaient des paysages, des figures de vieilles femmes emmanchées sur des cous de chameau, des chèvres fantastiques, configurations bizarres qui ne me parlent et ne se montrent qu'en ces moments où le cœur est en deuil. Quand je suis heureux je ne les retrouve plus. Le bonheur est une chimère jalouse, elle tue toutes les autres[2]. Alors, j'aurais donné volontiers au diable dix heures à prendre sur mon éternité bien heureuse pour pouvoir lire quelque livre gai, le *Poëme du bonheur*, par feu Marchangy, ou quelques mauvais articles faits par un camarade; lorsque, soudain, sur la ligne droite, tracée par la tranche du paquet, j'aperçois le titre courant d'un livre, jadis jeté dans les gémonies littéraires, livre battu, pulvérisé par le pilon, réduit en bouillie, devenu carton, et qui peut-être a servi au bonheur de quelque joueur sous forme d'as de pique, ou à celui de quelque lady sous figure de boîte à pains à cacheter. Je lus avidement ces mots imprimés en petites capitales : OLYMPIA, OU LES VENGEANCES ROMAINES!..

— Ah! *sac à papier*[3]! m'écriai-je, le marbre de ma cheminée, la musique du feu, les paysages rouges de mon brasier, tout ce qu'il y a de plus vague au monde, même le souvenir de la sublime tête de jeune fille que j'ai admirée hier aux Bouffons, cette tête fantastique ornée de cheveux abondants, magnifique diadème d'un front dédaigneux, ces yeux gris où deux cent vingt-trois romans étaient en germe; tout le fantastique, allemand, français, etc., pâlit devant *Olympia, ou les Vengeances romaines*.

Malheureusement, cet incident n'est pas nouveau. Sterne a trouvé l'histoire du petit notaire sur le papier dans lequel sa fruitière lui avait envoyé du beurre. Avant-hier, un de mes amis a rencontré le conte le plus bouffon sur une vieille feuille d'un vieux livre latin dans laquelle un quincaillier lui avait envoyé des clous. Certes, amis et ennemis, si je parle de cette maculature me jetteront au nez la biographie du chat Murr entremêlée des feuilles où l'incompréhensible Hoffmann a parlé de lui sous le nom de Kreisler...

Mais comment se souvenir des tours de bissac en usage parmi les mendiants

1. Tout ce fatras est la traduction du mot anglais *spleen*. (*Note de l'auteur.*)

2. Ceci est la paraphrase du mot populaire : *Je suis tout bête; et toi?* (*Ibid.*)

3. Juron de mon maître d'écriture! Depuis que je me suis avancé dans la vie, j'ai retrouvé ce juron dans la bouche de tous les maîtres d'écriture. Frappé de cette similitude, en ma qualité d'observateur, j'en ai cherché la raison. Elle est simple. Forcés par leur profession d'être toujours très-moraux en présence des enfants, ils ont puisé dans leurs attributions cette phrase qui leur permet d'exprimer leurs innocentes colères à propos des déliés et des pleins. (*Note de l'auteur.*)

littéraires, quand on voit bien réellement : *Olympia, ou les Vengeances romaines,* un vrai titre, impossible à inventer, imprimé en caractères vulgairement nommés *têtes de clous* dans l'idiome typographique ; quand on tient deux feuilles du format in-douze bien jaunies, presque noires vers la marge, marbrées par le temps ; puis dix pages dont l'étroite justification ne contient pas plus de dix-neuf lignes à vingt-trois lettres ; le fragment d'un véritable roman jadis édité par *Maradan*, un roman fait sous l'Empire, *auctore incerto,* sans nom d'auteur, petit livre qui reparaît comme dut reparaître quelque meuble de l'archevêché dans les filets de Saint-Cloud?..

Je ne sais si vous parcourerez, avec autant de bonheur que je l'ai fait, les campagnes pittoresques de la nature littéraire, et si vous composerez avant la lecture des fragments que je transcris ici, la préface dont je me suis donné le divertissement. J'en doute. Il faut avoir bien médité le corps de cette œuvre inconnue pour en comprendre les haillons ; il faut être anatomiste pour s'amuser dans un cimetière !

Olympia, ou les Vengeances romaines ! A quelle époque vivait cette Olympia? Était-ce sous les Tarquins, sous la République, sous les Césars? Est-ce du temps des papes? En quel siècle? Puis est-ce une femme? Sera-ce une nuit de sang ou de plaisir? Il y a peut-être des coups de poignard et de l'amour tout ensemble ! Mais c'est un roman de l'Empire ! Il y aura quelque chevalier, ou des bardes, de froides allégories sous le schako d'un officier français. Peut-être n'y aura-t-il rien du tout.

Après une demi-heure de rêveries, j'avais fait mon Olympia. C'était une ravissante courtisane qui chaussait souvent la tiare, vendait toujours des barrettes, cotait les péchés, entretenait sa table avec les dispenses de mariages, et nourrissait ses chevaux avec les *parties casuelles.* Bonne fille, d'ailleurs ! rieuse, vindicative, et faisant tuer les gens qui la calomniaient. C'était du XVI[e] siècle tout pur, et, j'oubliais que, sous l'Empire, les bibliophiles étaient au lycée occupés à fonder leur moyen âge. Alors, par une dernière réflexion, je fis d'Olympia la cause innocente de l'assassinat du citoyen Duphot.

Que d'erreurs ! Jugez ! Olympia était une duchesse romaine, duchesse comme Torlonia, le marchand de rubans, est duc ; duchesse par la grâce du pape, comme le roi était roi par la grâce de Dieu !.. Voici l'ordre dans lequel je lus les maculatures :

Ici se place le fragment inséré dans *la Muse du département;* cette réflexion seulement a été enlevée :

« Nous te bannirons parce que tu es Aristide le juste » est le mot d'ordre des journalistes, et tout le journal est là... Aristide était le précurseur de Socrate, Socrate celui de Jésus-Christ, Jésus-Christ l'éternel symbole des anges terrestres persécutés.

L'article se termine ainsi :

Foi d'honnête homme, j'avais le frémissement que les hommes de talent nous donnent par leurs œuvres les plus éloquentes, et la feuille s'arrêtait là.

Voici maintenant les fragments omis de *la Femme de province :*

En acceptant pour femmes celles-là seulement qui satisfont au programme arrêté dans *la Physiologie du mariage,* programme admis par les esprits les plus judicieux de ce temps, il existe à Paris plusieurs espèces de femmes, toutes dissemblables.

Foi de physiologiste, aux Tuileries, un observateur doit parfaitement reconnaître les nuances qui distinguent ces jolis oiseaux de la grande volière. Ce n'est pas ici le lieu de vous amuser par la description de ces charmantes distinctions avec lesquelles un auteur habile ferait un livre, quelque subtile iconographie de plumes au vent et de regards perdus, de joie indiscrète et de promesses qui ne disent rien, de chapeaux plus ou moins ouverts et de petits pieds qui ne paraissent pas remuer, de dentelles anciennes sur de jeunes figures, de velours qui ne sont jamais miroités sur des corsages qui se miroitent, de grands châles et de mains effilées, de bijouteries précieuses destinées à cacher ou à faire voir d'autres œuvres d'art.

La jolie femme qui, vers avril ou mai, quitte son hôtel de Paris et s'abat sur son château pour habiter sa terre pendant sept mois, n'est pas une femme de province. Est-elle une femme de province, l'épouse de cet omnibus appelé jadis un préfet, qui se montre à dix départements en sept ans, depuis que les ministères constitutionnels ont inventé le Longchamps des préfectures?

La femme administrative est une espèce à part. Qui nous la peindra? La Bruyère devrait sortir de dessous son marbre pour tracer ce caractère.

Oh! plaignez la femme de province! Ici, l'encre devrait devenir blême; ici, le bec affilé des plumes ironiques devrait s'émousser.

Pour parler de cet objet de pitié, l'auteur voudrait pouvoir se servir des barbes de sa plus belle plume, afin de caresser ces douleurs inconnues, de mettre au jour ces joies tristes et languissantes, de rafraîchir les vieux fonds de magasin que cette femme impose à sa tête, de cylindrer ces étoffes délustrées, de repasser ces rubans invalides, remonter ces rousses dentelles héréditaires, secouer ces vieilles fleurs aussi artificieuses qu'artificielles, étiquetées dans les cartons, ou serrées dans ces armoires dont les profondeurs rappelleraient aux Parisiens les magasins des Menus-Plaisirs et les décorations des opéras qu'on ne joue plus? Quel style peut peindre les couleurs passées de la bordure qui entoure le portrait de cette pâle figure? Comment expliquer que les robes sont flasques en province, que les yeux sont froids, que la plaisanterie y est, comme les semestres des rentes sous l'Empire, presque toujours arriérée; que les cœurs souffrent beaucoup, et que le laisser aller général de la femme de province vient d'un défaut de culture de ce même cœur infiniment négligé, mal entretenu, peu compris?

La femme de province a un cœur, et s'en sert très-peu ou mal, ce qui est pis.

Or, la vie de la femme est au cœur, et non ailleurs. Aussi la sagesse des enseignes a-t-elle précédé les lois de la science médicale, en disant la *femme sans tête* pour exprimer une bonne femme, la vraie femme.

Une femme heureuse par le cœur a un air ouvert, une figure riante; jamais vous ne verrez une femme de province réellement gaie ou ayant l'air délibéré. Presque toujours le masque est contracté. Elle pense à des choses qu'elle n'ose pas dire; elle vit dans une sorte de contrainte, elle s'ennuie, elle a l'habitude de s'ennuyer, mais elle ne l'avouera jamais. J'en appelle à tous les observateurs sérieux de la nature sociale, une femme de province a des rides dix ans avant le temps fixé par les ordonnances du code féminin.

Les femmes de province ont des blessures à l'esprit et au cœur, blessures si bien couvertes par d'ingénieux appareils que les savants seuls savent les reconnaître, et si sensibles qu'il est difficile à un Parisien d'être une demi-journée avec une femme de province sans l'avoir touchée à l'une de ses plaies et lui avoir fait grand mal. Il a imité ces amis imprudents qui prennent leur ami par le bras gauche sans voir les bandelettes dont l'humérus est enveloppé et qui le grossissent.

L'amour-propre impose silence à la douleur. L'ami ventousé par Hippocrate présente dès lors sa droite et refuse sa gauche à cette aveugle amitié. La femme de province, si elle rencontre un étourdi, ne sait bientôt plus quel côté présenter.

La femme de province est dans un état constant de flagrante infériorité. Aucune créature ne veut s'avouer un pareil fait, tout en en souffrant. Cette pensée rongeuse opprime la femme de province.

Il en est une autre plus corrosive encore : elle est mariée à un homme excessivement ordinaire, vulgaire et commun.

Son mari n'est pas seulement ordinaire, vulgaire et commun, il est ennuyeux, et vous devez connaître ce fameux exploit signifié à je ne sais quel prince, requête de M. de Lauraguais, par lequel on lui faisait commandement de ne plus revenir chez Sophie Arnould, attendu qu'il l'ennuyait, et que les effets de l'ennui chez une femme allaient jusqu'à lui changer le caractère, la figure, lui faire perdre sa beauté, etc. A l'exploit était jointe une consultation signée de plusieurs médecins célèbres qui justifiaient les dires de la signification.

La vie de province est l'ennui organisé, l'ennui déguisé sous mille formes; enfin l'ennui est le fond de la langue.

J'y ai vu de belles jeunes filles, richement dotées, mariées par leur famille à quelque sot jeune homme du voisinage, enlaidies, après trois ans de mariage, au point de n'être plus, non reconnaissables, mais reconnues.

Les hommes de génie éclos en province, les hommes supérieurs, sont dus à des hasards de l'amour.

Toute femme est plus ou moins portée à chercher des compensations à ses mille douleurs légales dans mille félicités illégales.

Ce livre d'or de l'amour est fermé pour la femme de province, ou du moins elle le lit toute seule, elle vit dans une lanterne, elle n'a point de secret à elle, sa maison est ouverte et les murs sont de verre.

Si, dans la province, chacun connaît le dîner de son voisin, on sait encore mieux le menu de sa vie, et qui vient, et qui ne vient pas, et qui passe sous les fenêtres avant de passer par la fenêtre. La passion n'y connaît point le mystère.

Vous avez passé quelques mois en province, vous avez dit par désœuvrement quelques mots d'amour à la femme la moins laide du département; là, elle vous paraissait jolie, et vous avez été vous-même. Cette plaisanterie est devenue sérieuse à votre insu.

Madame Coquelin, que vous avez nommée Amélie, *votre* Amélie vous arrive à six ans de date, veuve et toute prête à faire votre bonheur quand votre bonheur s'est beaucoup mieux arrangé. Ceci n'est pas de l'innocence, mais de l'ignorance. Vous la dédaignez, elle vous aime; vous arrivez à la maltraiter, elle vous aime; elle ne comprend rien à ce que l'on a si ingénieusement nommé *le français,* l'art de faire comprendre ce qui ne doit pas se dire.

On ne peut éclairer cette femme, il faut l'aveugler.

Toutes ces impuissances de la province prennent les noms orgueilleux de sagesse, de simplicité, de raison, de bonhomie.

On ne saurait imaginer la masse imposante et compacte que forment toutes ces petites choses, quelle force d'inertie elles ont, et combien tout est d'accord : langage et figure, vêtement et mœurs intérieures. Dans la toilette d'une femme de province, l'utile a toujours le pas sur l'agréable. Chacun connaît la fortune du voisin, l'extérieur ne signifie plus rien.

Puis, comme le disent les sages, on s'est habitué les uns aux autres, et la toilette devient inutile.

C'est à cette maxime que sont dues les monstruosités vestimentales de la province ; ces châles exhumés de l'Empire, ces robes ou exagérées, ou mal portées, ou trop larges, ou trop étroites!

La mode s'y assied au lieu de passer. On tient à une chose *qui a coûté trop cher,* on ménage un chapeau. On garde pour la saison suivante une futilité qui ne doit durer qu'un jour.

Quand une femme de province vient à Paris, elle se distingue aussitôt à l'exiguïté des détails de sa personne et de sa toilette, à son étonnement secret et qui perce, ou ostensible et qu'elle veut cacher, excité par les choses et par les idées.

Elle ne sait pas! Ce mot l'explique. Elle s'observe elle-même, elle n'a pas le moindre laisser aller.

Si elle est jeune, elle peut s'acclimater; mais, passé je ne sais quel âge, elle souffre tant dans Paris, qu'elle retourne dans sa chère province.

Ne croyez pas que la différence entre les femmes de province et les Parisiennes soit purement extérieure, il y a des différences d'esprit, de mœurs, de conduite.

Ainsi la femme de province ne songe point à se dissimuler, elle est essentiellement naïve. Si une Parisienne n'a pas les hanches assez bien dessinées, son esprit inventif et l'envie de plaire lui font trouver quelque remède héroïque; si elle a quelque vice, quelque grain de laideur, une tare quelconque, la Parisienne est capable d'en faire un agrément, cela se voit souvent ; mais la femme de province, jamais! Si sa taille est trop courte, si son embonpoint se place mal, eh bien, elle en prend son parti, et ses adorateurs, sous peine de ne pas l'aimer, doivent la prendre comme elle est, tandis que la Parisienne veut toujours être prise pour ce qu'elle n'est pas. De là ces tournures grotesques, ces maigreurs effrontées, ces am-

pleurs ridicules, ces lignes disgracieuses offertes avec ingénuité, auxquelles toute une ville s'est habituée et qui étonnent les Parisiens. Ces difformités orgueilleuses, ces vices de toilette existent dans l'esprit.

A quelque sphère qu'elle appartienne, la femme de province montre de petites idées. C'est elle qui, à Paris, trouve de bon goût d'enlever à sa meilleure amie l'affection de son mari.

Les femmes de province ne savent pas se venger avec grâce, elles se vengent mal; elles n'ont pas dans le discours ni dans la pensée l'atticisme moderne, ce *parisiénisme* (ce mot nous manque) qui consiste à tout effleurer, à être profond sans en avoir l'air, à blesser mortellement sans paraître avoir touché, à dire ce que j'ai entendu souvent : « Qu'avez-vous, ma chère? » quand le poignard est enfoncé jusqu'à la garde.

Les femmes de province vous font souffrir et vous manquent; elles tombent lourdement quand elles tombent; elles sont moins femmes que les Parisiennes. Mais, ce qui dans tout pays est impardonnable, elles sont ennuyeuses, elles ont le bonheur aussi ennuyeux que le malheur, elles outrent tout. On en voit qui mettent quelquefois un talent infini à éviter la grâce.

La femme de province n'a que deux manières d'être : ou elle se résigne, ou elle se révolte.

Sa révolte consiste à quitter la province et s'établir à Paris. Elle s'y établit légitimement par un mariage et tâche de devenir Parisienne; elle y triomphe rarement de ses habitudes.

Celle qui s'y établit en abandonnant tout ne compte plus parmi les femmes.

Il est une troisième révolte qui consiste à dominer sa ville et à insulter Paris; la femme assez forte pour jouer ce rôle est toujours une Parisienne manquée. Aussi la vraie femme de province est-elle toujours résignée.

Voici les choses curieuses, tristes ou bouffonnes qui résultent de la femme combinée avec la vie de province.

Un Parisien passe par la ville, un de ses amis lui vante la belle madame une telle, il le présente à ce phénix, et le Parisien aperçoit une laideron parfaitement conditionnée.

Il arrive alors des aventures comme celle-ci.

Un jeune homme a quelques jours d'exil à passer dans une petite ville de province, il y retrouve l'éternel ami de collége, cet ami de collége le présente à la femme *la plus comme il faut* de la ville, une femme éminemment spirituelle, une âme aimante et une belle femme. Le Parisien voit un grand corps sec étendu sur un prétendu divan, qui minaude, qui n'a pas les yeux ensemble, qui a passé quarante ans, couperosé, des dents suspectes, les cheveux teints, habillé prétentieusement, et le langage en harmonie avec le vêtement. Le Parisien fait contre bonne fortune mauvais cœur, et se garde bien de revenir à ce squelette ambitieux.

Le Parisien moqueur félicite son ami de son bonheur, il le mystifie en prenant cet air convaincu que prennent les Parisiens pour se moquer.

La veille de son départ, le Parisien, questionné par son ami sur l'opinion qu'il emporte de la petite ville, répond quelque chose comme :

— Je me suis royalement ennuyé, mais j'ai toujours eu la plus belle femme de la ville !

Le lendemain matin, l'ami le réveille ; armé d'une paire de pistolets, il vient lui proposer de se brûler la cervelle, en lui posant ce théorème :

— Si vous avez eu la plus belle femme de la ville, ce ne peut être que ma maîtresse ; allons nous battre, vous n'êtes qu'un infâme !

On vous présente à la femme la plus spirituelle, et vous trouvez une créature qui tourne dans le même genre d'esprit depuis vingt ans, qui vous lance des lieux communs accompagnés de sourires désagréables, et vous découvrez que la femme la plus spirituelle de la ville en est simplement la plus bavarde.

Deux femmes également supérieures et toutes deux en province, où l'auteur de ces observations a eu la douleur de les trouver, expliquent admirablement le sort des femmes de province.

La première avait su résister à cette vie tiède et relâchante qui dissout la plus forte volonté, détrempe le caractère, abolit toute ambition, qui enfin éteint le sens du beau.

Elle passait pour une femme originale ; elle était haïe, calomniée ; elle n'allait nulle part, on ne voulait plus la recevoir, elle était l'ennemi public.

Voici ses crimes :

Pour entretenir son intelligence au niveau du mouvement parisien, elle lisait tous les ouvrages qui paraissaient et les journaux : et, pour ne jamais se laisser gagner par l'incurie et par le mauvais goût, elle avait une amie intime à Paris qui la mettait au fait des modes et des petites révolutions du luxe. Elle demeurait donc toujours élégante, et son intérieur était un intérieur presque parisien. Hommes et femmes, en venant chez elle, s'y trouvaient constamment blessés de cette constante nouveauté, de ce bon goût persistant.

Une haine profonde s'émut, causée par ces choses. Mais la conversation et l'esprit de cette femme engendrèrent une bien plus cruelle aversion. Cette femme se refusait au clabaudage de petites nouvelles, à cette médisance de bas étage qui fait le fond de la vie en province ; elle remuait des pensées au lieu de remuer des mots.

Elle fut atteinte et convaincue de pédantisme, chacun finit par se moquer effrontément de ses nobles et grandes qualités, d'une supériorité qui blessait toutes les prétentions, qui relevait les ignorances et ne leur pardonnait pas. Quand tout le monde est bossu, la belle taille devient la monstruosité. Cette femme fut donc regardée comme monstrueuse et dangereuse, et le désert se fit autour d'elle. Pas une de ses démarches, même la plus indifférente, ne passait sans être critiquée, dénaturée. Il résultait de ceci qu'elle était impie, immorale, dévergondée, dangereuse, d'une conduite légère et répréhensible.

— Madame une telle, oh ! elle est folle.

Tel fut l'arrêt suprême porté par toute la province.

La seconde avait deviné l'ostracisme que sa résistance lui vaudrait, elle était restée grande en elle-même, elle livrait son intérieur seulement à ces minuties.

Ce fut à elle que je demandai le secret de l'amour en province ; je ne voyais pas

dans la journée une seule occasion de lui parler, dans toute la ville un seul lieu où l'on pût la voir sans qu'elle fût observée.

— Nous souffrons beaucoup l'hiver, me dit-elle; mais nous avons la campagne !

Je me souvins alors qu'au mois d'avril ou de mai, les jolies femmes d'une ville de province sont les premières à décamper.

En province, la maison de campagne est le fiacre à l'heure de Paris.

Quoique l'homme le plus spirituel de la ville, un homme d'avenir, disait-on, et qui fit un épouvantable *fiasco* à la Chambre, lui rendît des soins, cette femme mourut jeune et dévorée comme un ver. La supériorité comporte une action invincible qui, au besoin, réagit sur celui que la nature a doué de ce don fatal.

XXXVII. *Les Rivalités; la Vieille Fille,* daté de Paris, octobre 1836. Dédié à E. Midy de la Greneraye-Surville (beau-frère de l'auteur). Imprimé pour la première fois dans *la Presse* du 23 octobre au 4 novembre 1836, ce roman parut pour la première fois en volume, daté, en 1837, dans le tome III de la première édition des *Scènes de la Vie de province,* 1834-1837. C'est en 1844, augmenté de sa dédicace actuelle, qu'il prit place avec *le Cabinet des antiques*, sous le titre collectif de : *les Rivalités,* dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine,* tome VII). La première version était divisée en trois chapitres, supprimés aujourd'hui :

1. La chaste Suzanne et les deux vieillards.
2. Mademoiselle Cormon.
3. Les déceptions.

TOME III.

XXXVIII. *Les Provinciaux à Paris; le Cabinet des antiques,* daté des Jardies, juillet 1837. Dédié au baron de Hammer-Purgstall. Les deux parties de ce récit, annoncé avec le sous-titre de *Fragments d'histoire générale*, parurent pour la première fois, l'une, sans date, sous le titre : de *le Cabinet des antiques,* dans la *Chronique de Paris* du 6 mars 1836; l'autre, datée des Jardies, septembre 1838, sous le titre de : *les Rivalités en province,* dans *le Constitutionnel* des 22, 24, 26, 28 et 30 septembre, 1, 3, 4, 5, 7, et 8 octobre 1838. Cette version de la seconde partie y était divisée ainsi :

1. Les deux salons.
2. Une mauvaise éducation.
3. Préparatifs d'un voyage à la cour.
4. Début de Victurnien.
5. La belle Maufrigneuse.
6. Un crime.
7. Chesnel au secours des d'Esgrignon.
8. La Mésalliance.

En réunissant ces deux parties en un même ouvrage, dont l'article de la *Chronique de Paris* forme tout le début, Balzac le publia avec la dédicace actuelle datée des Jardies, février 1839, et l'ouvrage daté des Jardies, septembre 1838, en deux volumes in-8° chez Souverain en 1839, sous le titre de : *le Cabinet des antiques,* suivi de : *Gambara.* Il y ajouta une préface (voir tome XXII, page 513) et supprima le fragment que voici qui terminait la partie publiée dans la *Chronique de Paris,* et se plaçait après le premier paragraphe de la page 13 de cette édition :

Chacun de nous fut emporté par le cours de sa vie ; douze ans se passèrent. Ici commencent les événements de cette histoire dont ceci n'est que le préambule ; il sera certes pardonné à l'auteur de l'avoir écrit. Qui de nous, dans son enfance, n'a pas éprouvé quelque admiration pour des hommes et des choses dont la grandeur était peut-être factice, mais qui n'en était pas moins imposante, car la plus vivace poésie est celle que nous créons en nous-même?

Il y modifia aussi tout le dénoûment de la version du *Constitutionnel;* il y introduisit la partie judiciaire qui va dans cette édition de la page 94, ligne 29, après les mots : « Mon Dieu, tu dois sauver la maison d'Esgrignon ! » jusqu'à la page 125, ligne 29, aux mots : « que vous avancerez d'une demi-heure. » Dans *le Constitutionnel,* toute cette partie était remplacée par ceci :

Il se coucha quasi mort sous le poids de tant d'émotions et de tant de fatigues. Il fut bientôt réveillé par sa vieille gouvernante : elle lui présenta le plus adorable jeune homme du monde, un tigre coquet qui n'était rien moins que madame de Maufrigneuse. La duchesse avait pris le vêtement neuf d'un de ses grooms, un enfant de dix ans, elle était venue en calèche, et seule !

— Me voici, lui dit-elle, j'arrive pour le sauver ou pour périr avec lui. J'ai cent mille francs que le roi m'a donnés sur sa cassette pour acheter l'innocence de Victurnien, si l'adversaire est corruptible. J'ai des lettres pour éclairer la religion des juges, des lettres que je dois rapporter à ceux qui les ont écrites ; elles doivent être lues, mais supprimées... Et si nous échouons, j'ai du poison pour le soustraire à tout, même à l'accusation.

Chesnel rendit scène pour scène à la duchesse : il s'élança de son lit, en chemise, il tomba à ses pieds, les baisa, et courut à sa robe de chambre en demandant pardon pour l'oubli que la joie lui faisait commettre. Il s'habilla, donna le bras à la duchesse, car il se hâta d'aller chez le juge d'instruction avant que celui-ci eût rien commencé. De sept heures du matin à dix heures, pendant que l'abbé Couturier prêchait madame du Croisier, avant l'heure du Palais, Chesnel avait démontré au juge d'instruction combien l'accusation portée contre M. le comte d'Esgrignon était calomnieuse, en lui produisant le reçu des cent mille écus remis par lui-même,

Chesnel, à madame du Croisier, en l'absence de son mari. Madame du Croisier, ignorante en ces sortes d'affaires, avait serré la somme sans en rien dire à son mari. Cette erreur avait fait tout le mal. M. du Croisier avait trop ardemment saisi l'occasion de perdre une famille qu'il haïssait. L'instruction, conduite dans ce sens, amenait la mise en liberté sous caution du jeune comte.

Le juge d'instruction ne pouvait rien; cette affaire regardait le tribunal et non lui; M. du Ronceret y était puissant, il fallait être sûr de l'opinion de deux autres juges qui, avec la sienne, emporteraient la majorité. Le groom s'avança, dit au juge qui *elle* était, sortit de sa poche une lettre qu'elle déplia, la lui fit lire en la gardant serrée entre ses doigts mignons. Après lecture, le juge fut disposé à faire tout ce qui ne serait pas contre sa conscience. Mais il ne pouvait rien sans l'aide de deux autres juges. Il fallut remettre au soir les démarches décisives. A midi, Monseigneur et mademoiselle Armande étaient à l'hôtel d'Esgrignon, où le charmant tigre couché par les soins de Chesnel se reposait de ses fatigues à l'insu du marquis.

Du Croisier, appelé entre une heure et deux chez le juge d'instruction, fut interrogé sur trois points. L'effet argué de faux ne portait-il pas sa signature? Avait-il eu, avant cet effet, des affaires avec M. le comte d'Esgrignon? M. le comte d'Esgrignon n'avait-il pas tiré sur lui des lettres de change avec ou sans avis? Puis Chesnel n'avait-il pas plusieurs fois déjà soldé ces comptes? Enfin, du Croisier n'avait-il pas été absent à telle époque? Toutes ces questions furent résolues affirmativement par du Croisier. Quand elles furent consignées au procès-verbal, le juge termina par cette foudroyante interrogation : savait-il que l'argent de l'effet argué de faux avait été déposé chez lui cinq jours avant la date de l'effet! Cette dernière question mit du Croisier en défiance contre le juge, auquel il demanda ce que signifiait un pareil interrogatoire, en faisant observer que, si les fonds avaient été chez lui, il n'eût pas rendu de plainte. Le juge le renvoya sans répondre : la justice s'éclairait, voilà tout. Chesnel avait déjà comparu pour expliquer l'affaire. La véracité de ses assertions fut corroborée par la déposition de madame du Croisier. Le juge fit comparaître le comte d'Esgrignon qui produisit la première lettre par laquelle du Croisier lui avait écrit de tirer sur lui, sans lui faire l'injure de déposer les fonds chez lui. Puis, soufflé par Chesnel, il produisit une lettre que Chesnel lui aurait écrite en le prévenant du versement des cent mille écus chez M. du Croisier. Avec de pareils éléments, l'innocence du jeune comte devait triompher devant le tribunal.

Pour éviter la colère de son mari, madame du Croisier s'était enfuie au Prébaudet, suivie de l'abbé Couturier, qui lui assurait qu'elle était une sainte, et que plus elle souffrirait pour cette cause, plus elle serait agréable à Dieu.

Voici les divisions de cette version :

1. Les deux salons.
2. Une mauvaise éducation.
3. Début de Victurnien.
4. La belle Maufrigneuse.
5. Chesnel au secours des d'Esgrignon.

6. Un tribunal de province.
7. Le juge d'instruction.
8. Bataille judiciaire.
9. La mésalliance.

En 1844, avec *la Vieille Fille*, et sous le titre collectif de : *les Rivalités*, dont *le Cabinet des antiques* formait la deuxième partie, cet ouvrage entra, toutes divisions supprimées, dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine*, tome VII). Ce n'est que dans l'édition définitive que Balzac a enlevé à ces deux récits leur titre collectif et y a substitué pour le second, celui de : *les Provinciaux à Paris*.

XXXIX. *Illusions perdues*. I. *Les Deux Poëtes*, II. *Un Grand Homme de province* à *Paris*. III. *Les Souffrances de l'inventeur*, daté de 1835-1843. Dédié à Victor Hugo. La première partie de ce récit, sous le seul titre d'*Illusions perdues*, parut inédite en 1837, datée du château de Saché, juillet-novembre 1836, et accompagnée d'une préface (voir tome XXII, page 388), formant le tome IV de la première édition des *Scènes de la Vie de province*, 1833-1837. Elle était alors divisée en chapitres dont voici les titres :

1. Une imprimerie en province.
2. Madame de Bargeton.
3. La soirée dans un salon, la soirée au bord de l'eau.
4. Catastrophes de l'amour en province.
5. Les prémices de Paris.

L'auteur réimprima dans cet ouvrage deux pièces de vers qu'il avait publiées dans les *Annales romantiques* pour 1827-1828, par divers, un volume in-18 chez Urbain Canel, 1828; on les retrouvera aux pages 179 et 212 de cette édition ; mais, comme elles présentent de légères différences entre les deux versions, nous réimprimons ici la première pour que les curieux puissent les comparer.

I

ODE A UNE JEUNE FILLE.

Du sein de ces torrents de gloire et de lumière
Où, sur des harpes d'or, les Esprits Immortels,
Aux pieds de Jéhova, redisent la prière
De nos plaintifs autels ;

Souvent un Chérubin à chevelure blonde,
Voilant l'éclat de Dieu par son front reflété,
Laisse au parvis des cieux son plumage argenté,
Et descend sur le monde :

Comprenant du Très-Haut le sublime regard,
Il vient sourire au pauvre à qui tout est souffrance :
Et par son tendre aspect rappeler au vieillard
Les doux jeux de l'enfance ;

Il inscrit des méchants les tardifs repentirs ;
A la vierge amoureuse il accourt dire : « Espère ! »
Et, le cœur plein de joie, il compte les soupirs
Qu'on donne à la misère.

De ces Anges d'amour, un seul est parmi nous
Que le soin de notre heur égara dans sa route ;
En soupirant, il tourne un regard triste et doux
Vers l'éternelle voûte.

Ce n'est point de son front l'éclatante blancheur
Qui m'a dit le secret de sa noble origine ;
Mais son tendre sourire et l'accent enchanteur
De sa plainte divine.

Ah ! gardez, gardez bien de lui laisser revoir
Le brillant Séraphin qui vers les cieux revole ;
Trop tôt, il lui dirait la magique parole
Que, pour nager dans l'air, ils prononcent le soir.

Vous les verriez, des nuits perçant les sombres voiles,
Comme un point de l'aurore atteindre les étoiles
De leur vol fraternel ;
Et, le marin, le soir, assis sur le rivage,
Levant un doigt craintif aux campagnes du ciel,
De leurs pieds lumineux montrerait le passage.

II

VERS ÉCRITS SUR UN ALBUM.

Le magique pinceau, les Muses mensongères
N'orneront pas toujours de ces feuilles légères
Le fidèle vélin ;
Et le crayon furtif de ma jeune maîtresse
Me confiera souvent sa secrète allégresse
Et son muet chagrin.

Et, quand ses doigts plus lourds à mes pages fanées
Demanderont raison de ses jeunes années,
Aujourd'hui l'avenir,
Alors, veuille l'Amour que de son beau voyage
Le fécond souvenir
Soit doux à contempler comme un ciel sans nuage.

A propos des vers de Balzac, il nous semble que c'est ici la place de citer une pièce de lui tout à fait inconnue, qui a été publiée dans *la Caricature* du 17 février 1831, où elle est intitulée : *Ci-gît la muse de Béranger;* nous y ajoutons deux fragments de sa jeunesse, publiés pour la première fois par M. Champfleury, dans le numéro 1 de sa gazette (*Gazette de Champfleury*), novembre 1856, et réimprimés en 1861 dans son volume intitulé : *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui.* Ces fragments ont été copiés par M. Champfleury sur le manuscrit original.

I

CI-GIT LA MUSE DE BÉRANGER.

Cette fille si belle
A quitté pour toujours
La dépouille mortelle
Qu'elle dut aux Amours.
De sa voix qu'on accuse
Ce fut le cri dernier :
« Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier ! »

Sa vie était brillante
Au soleil des trois jours ;
Mais une fièvre lente
En a terni le cours.
Mon pays, l'on t'abuse !
Entends-la s'écrier :
« Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier ! »

Une inquiète flamme
A ranimé ses yeux,
Quand, pensive, son âme
Remonta dans les cieux ;

La Liberté, confuse,
Effeuillait un laurier!
Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier!

O toi que l'on immole,
Cherche à travers tes pleurs,
Peuple, qui te console
En tes jours de malheurs.
On lisait ton excuse
Aux murs de son grenier!..
Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier!

Héros de la Belgique,
Courageux Polonais,
Qui de sa voix magique
Attendiez les bienfaits,
Dupin vous désabuse;
Il est son héritier.
Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier!

II

LE LIVRE DE JOB[1].

En la terre de Hus vivait un très-saint homme,
De la diphthongue Job l'Écriture le nomme.
Il s'écartait du mal par crainte du Seigneur,
Et n'allait point au vice, étant simple de cœur.
Pourtant il eut bientôt une grande famille;
Trois fois madame Job accoucha d'une fille,
Mais Job, y prenant garde, eut après sept garçons.
Trois fois mille chameaux et sept mille moutons
Paissaient avec des bœufs, dont le millier indique
Que Job avait encore un nombreux domestique,
Dont par deux mots la Bible évite le détail,
Donnant, comme toujours, préséance au bétail.
Veuves de leurs époux, plus de cinq cents ânesses,
Par leur lait pectoral augmentaient ses richesses,
Ou le rendaient dispos pour peu qu'il en eût bu.

1. Version conçue d'une manière peu biblique.

Tel est des biens de Job le fidèle inventaire,
Que l'Esprit-Saint a fait aussi bien qu'un notaire.
Si, par un grand malheur, l'Écriture a perdu
La carte du village où ce monde a vécu,
Toujours est-il que Job fut grand propriétaire
Admis dans les congrès chez les Orientaux,
Et de son double vote ôtant les libéraux.
Aussi, tous ses enfants, plongés dans la liesse,
L'un chez l'autre invités et couronnés de fleurs,
En fêtes, en festins, consumaient leur jeunesse,
Et, pour plus grand plaisir, à leurs trois jeunes sœurs
Envoyaient les landaus qui roulaient en Judée;
De leurs petits soupers l'ivresse était guidée
Par ces tendres beautés qui buvaient des liqueurs,
Et d'entremets friands savouraient les douceurs.
Quand le cercle trop court de ces belles journées,
Séparait par sa fin leurs troupes étonnées,
Soudain de ces repas Job narguant les effets,
Pour les purifier détachait ses valets;
Et du lit conjugal se levant dès l'aurore,
Au nom de ses enfants qui sommeillaient encore,
D'un pieux holocauste il présentait l'encens;
Car du sieur Azaïs Job ayant tout le sens,
Des compensations connaissait le système.
Et voici comme au texte il se parle à lui-même :
. . . .

III

ROBERT LE DIABLE.

I

Au temps que l'on vivait dans une foi profonde,
En pleine Normandie, un enfant vint au monde;
Rouen fut son berceau, Robert était son nom:
Mais, comme les Normands l'appelèrent le Diable,
Ci faut-il avant tout, en dire la raison,
Ce nom-là, mes enfants, étant épouvantable :
Alors, en la contrée un prince très-affable
Régnait avec honneur et craignant Dieu beaucoup,
Rendant justice à tous, aimant la chasse au loup ;
Et de ce grand Hubert les anciennes chroniques
Ont si bien célébré les vertus catholiques,

Qu'un poëme aujourd'hui ne dirait rien du tout,
Quand même on le ferait de stances romantiques.

II

Vers les bords enchanteurs où les murs de Vernon
Sont baignés par les eaux de la nymphe de Seine,
Hubert, au jour natal où la vierge sans peine
Offrit au monde un Dieu conçu sans trahison,
Tendit sa cour pleinière où le moindre baron
Vint parler politique en buvant du Surène.
C'était au bon vieux temps des états généraux.
Les barons en festins y mangeaient les impôts.
Aucun ne sachant lire, ils n'avaient pas la peine
D'écrire en bas normand de longs procès-verbaux.
Pour les relire encore en séance prochaine,
Et, sans flatter les serfs d'une espérance vaine,
Ils promulguaient leur joie en se riant des maux.

III

. . . .
. . . .

La deuxième partie, inédite aussi et datée des Jardies, décembre 1832 — Paris, mai 1839, parut avec une préface datée de Paris, avril 1839 (voir tome XXII, page 530), sous son titre actuel en deux volumes in-8°, chez Souverain en juin 1839. Elle était alors divisée en chapitres dont voici les titres :

1. A madame Séchard.
2. Flicoteaux.
3. Deux variétés de libraires.
4. Un premier ami.
5. Le cénacle.
6. Les fleurs de la misère.
7. Le dehors du journal.
8. Les *Sonnets*.
9. Un bon conseil.
10. Troisième variété de libraire.
11. Les galeries de bois.
12. Physionomie d'une boutique de libraire aux galeries de bois.
13. Quatrième variété de libraire.
14. Les coulisses.
15. Utilité des droguistes.
16. Coralie.
17. Comment se font les petits journaux.
18. Le souper.
19. Un intérieur d'actrice.
20. Dernière visite au cénacle.
21. Une variété de journaliste.
22. Influence des bottes sur la vie privée.
23. Les *arcanes* du journal.
24. *Re-Dauriat.*
25. Les premières armes.
26. Le libraire chez l'auteur.

27. Étude de l'art de chanter la palinodie.
28. Grandeurs et servitudes du journal.
29. Le banquier des auteurs dramatiques.
30. Le baptême du journaliste.
31. Le monde.
32. Les viveurs.
33. Cinquième variété de libraire.
34. Le chantage.
35. Les escompteurs.
36. Changement de front.
37. *Finoteries.*
38. La fatale semaine.
39. Jobisme.
40. Adieux.

Deux de ces chapitres : *Comment se font les petits journaux* et *le Souper,* avaient paru avant la mise en vente de l'ouvrage, dans l'*Estafette* du 8 juin 1839. Il s'y trouvait alors un portrait du poëte Canalis tout autre que celui qui commence aujourd'hui ligne 22, page 285. Voici le portrait primitif ou se devine aisément l'intention de peindre M. de Lamartine :

Le quatrième était M. de Canalis, un des plus illustres poëtes de cette époque, un jeune homme qui n'en était encore qu'à l'aube de sa gloire, et qui se contentait d'être un gentilhomme aimable et spirituel; il essayait de se faire pardonner son génie. Mais on devinait dans ses formes un peu sèches, dans sa réserve, une immense ambition qui devait plus tard faire tort à la poésie et le lancer au milieu des orages politiques. Sa beauté froide et compassée, mais pleine de dignité, rappelait Canning.

On sait que les sonnets qui se trouvent cités dans l'ouvrage avaient été donnés à Balzac, *la Marguerite* par madame de Girardin, *la Tulipe,* par Théophile Gautier, et les autres par Lassailly. Nous donnons ici, comme curiosité, la première version du sonnet *la Pâquerette* (voir pages 345 et 346), par Lassailly, et les observations de Balzac, après lesquelles l'auteur le modifia tel qu'il est aujourd'hui :

LA PAQUERETTE.

Pâquerettes *des prés* [1], vos couleurs assorties
Parlent à l'âme humaine *en chacun de ses vœux* [2].
Charmantes à la fois pour le cœur et les yeux [3],
D'où savez-vous ainsi toutes nos sympathies?

Vos collerettes *d'or et de perles serties* [4]
Luisent du double éclat que l'on aime le mieux.

1. Elles sont toutes dans les prés.
2. Ce vers-là ne contient pas la pensée.
3. Cheville.
4. L'or est au fond; c'est l'or qui est serti de perles; ce sont les perles qui font la collerette.

Puis une veine rouge, au sens mystérieux,
Nous révèle *en vos fleurs*[1] nos peines ressenties.

Vous renaissez au jour où, dehors du tombeau,
Jésus, ressuscité sur un monde plus beau,
Fit pleuvoir des trésors en secouant ses ailes.

L'automne vous retrouve, ô filles du printemps,
Sur ses gazons déserts, plus chères et fidèles;
Mais, hélas! l'homme tombe au premier choc des vents[2].

Au moment de l'apparition de ce livre, les journaux du temps prétendirent reconnaître M. Jules Janin dans le personnage d'Étienne Lousteau.

La troisième partie, après avoir commencé à paraître pour la première fois dans *l'État* du 9 au 19 juin 1843, fut continuée et achevée dans *le Parisien-l'État* du 27 juillet au 14 août 1843, sous le titre de : *David Séchard, ou les Souffrances d'un inventeur;* elle fut publiée en 1844 sous le premier de ces deux titres en deux volumes in-8° chez Dumont, accompagnées d'une préface datée de mars 1844. (Voir tome XXII, page 568), ceci après sa publication en 1843, dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine,* tome VIII). Elle y avait paru sous le titre d'*Ève et David.* La version publiée dans le journal, ainsi que celle de l'édition en deux volumes contient les divisions suivantes :

Introduction.

1. Triste confession d'un enfant du siècle.
2. Le coup de pied de l'âne.

1re partie : *Histoire d'une poursuite judiciaire.*

3. Le problème à résoudre.
4. Une femme courageuse.
5. Un Judas en herbe.
6. Des deux Cointet.
7. Le premier coup de tonnerre.
8. Un coup d'œil sur la papeterie.
9. Des avoués de province en général et de maître Petit-Claud en particulier.
10. Cours public et gratuit des comptes de retour à l'usage des jeunes gens qui ne sont pas en mesure de payer leurs billets.
11. Où l'on voit qu'un timbre de cinquante centimes fait autant de chemin et de ravages qu'un obus.

1. Cheville.
2. La pensée n'est pas exprimée dans le tercet, et le trait final n'est pas digne d'un sonnet.

Cette version se terminait par le paragraphe suivant, enlevé aujourd'hui, ainsi que toutes les divisions de chapitres des trois parties :

Cerizet, condamné à trois ans de prison pour délits politiques, en 1827, fut obligé par le successeur de Petit-Claud de vendre son imprimerie d'Angoulême. Il a fait beaucoup parler de lui, car il fut un des enfants perdus du parti libéral. A la révolution de Juillet, il fut nommé sous-préfet, et ne put rester plus de deux mois dans sa sous-préfecture. Après avoir été gérant d'un journal dynastique, il contracta, dans la presse, des habitudes de luxe. Ses besoins incessants l'ont conduit à devenir prête-nom dans une affaire de mines en commandite, dont les faits et gestes, le prospectus et les dividendes anticipés lui ont mérité une condamnation à deux ans de prison en police correctionnelle. Il a fait paraître une justification dans laquelle il attribue ce résultat à des animosités politiques. Il se dit persécuté par les républicains.

Toute la partie qui remplace ce morceau et termine l'ouvrage est inédite.

Ces trois parties ont paru pour la première fois en 1843 réunies et augmentées de la dédicace et de la date actuelles, dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie de province* (première édition de *la Comédie humaine,* tome VIII). Dans l'édition définitive, la troisième partie change encore une fois de titre et prend celui de : *les Souffrances de l'inventeur.* Il faut remarquer aussi que les différentes parties publiées séparément ne commencent ni ne finissent à la même place que dans *la Comédie humaine.* Ainsi, *les Deux Poëtes,* dans la première édition, finissent seulement à la ligne 28 de la page 299 du *Grand Homme de province à Paris,* qui lui-même ne finissait qu'au mot « paysage » de la ligne 17 de la page 558 des *Souffrances de l'inventeur,* dans le tome VII de l'édition qui nous occupe.

III

TOME VIII à XI, PREMIÈRE PARTIE, TROISIÈME LIVRE : *Scènes de la Vie parisienne*[1], quatrième édition; 4 volumes in-8°, 1869, contient :

TOME PREMIER.

XL. *Histoire des Treize.* Préface datée de Paris, 1831. I. *Ferragus chef des dévorants,* daté de Paris, février 1833, dédié à Hector Berlioz. II. *la Duchesse de Langeais,* daté de Genève, au Pré-Lévêque, 26 janvier 1834, dédié à Franz Listz. III. *La Fille aux yeux d'or,* daté de Paris, mars 1834-avril 1835, dédié à Eugène Delacroix. Le premier épisode de cette série parut pour la première fois, accompagné de sa préface, dans la *Revue de Paris* en mars et avril 1833, terminé par une note (voir tome XXII, page 393) qui ne parut que là. Il contenait alors les divisions suivantes, plus la note et la préface : *Madame Jules, Ferragus, la Femme accusée, Où aller mourir?;* ce dernier

1. Comme pour les *Scènes de la Vie privée* et *de la Vie de province,* nous donnons ici le contenu des éditions précédentes des *Scènes de la Vie parisienne,* ayant de l'intérêt :

Première édition. Tome IX à XII des *Études des mœurs au* XIX*e siècle.* 4 volumes in-8°, 1834-1835, chez madame veuve Ch. Béchet. (Les tomes II et III mis en vente en avril 1834, et les tomes I et IV en novembre 1835.) — Tome I. Préface. La Femme vertueuse (une Double Famille.) La Bourse. Papa Gobseck (les Dangers de l'inconduite). — Tome II : Les Marana. Histoire des Treize : Préface 1°. Ferragus, chef des dévorants. — Tome III : Histoire des Treize : 2°. Ne touchez pas à la hache (la Duchesse de Langeais); note. 3°, la Fille aux yeux d'or (première partie). — Tome IV. la Fille aux yeux d'or (fin); Note. Profil de marquise (étude de femme); Sarrazine. La Comtesse à deux maris (le Colonel Chabert; La Transaction). Madame Firmiani.

Deuxième édition. 2 volumes in-12, chez Charpentier, 1839. Contenant : Tome I. La Comtesse à deux maris (le colonel Chabert; la Transaction). Madame Firmiani. Sarrazine. Le Papa Gobseck (les Dangers de l'inconduite). La Bourse. — Tome II. La Femme vertueuse (une Double famille). Profil de marquise (Étude de femme). L'Interdiction. Les Marana. Il

chapitre fut morcelé pour en faire un cinquième, *Conclusion,* lorsque ce récit parut pour la première fois en volume et daté, en 1834, dans le tome II de la première édition des *Scène de la Vie parisienne,* où la note fut supprimée; il y fut daté par erreur de février 1834, et un errata à la table du tome III rétablit la date exacte, février 1833. Dans l'édition suivante, un volume in-12 chez Charpentier, 1839, toutes les divisions sont enlevées, et ce n'est qu'en 1843 dans le tome I de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de la *Comédie humaine,* tome IX), que se trouve pour la première fois la dédicace et la date de la préface. Un fragment de cet épisode a paru plus tard dans le *Magasin universel,* numéro de décembre 1836, sous le titre de : *le Cimetière du Père-Lachaise et son portier.*

La publication du deuxième épisode, *la Duchesse de Langeais,* fut commencée sous le titre de *Ne touchez pas à la hache,* deuxième épisode de l'*Histoire des Treize,* dans le numéro 1 de *l'Écho de la Jeune France,* mars 1833 (paru en avril); la publication n'y fut pas continuée, et ce journal ne donna que le premier chapitre intitulé : *la Sœur Thérèse,* qui se termine dans l'édition actuelle, p. 135, lig. 30, L'épisode complet parut pour la première fois en volume, inédit sauf le début, dans le tome III de la première édition des *Scènes de la Vie parisienne,* mis en vente en avril 1834 et daté comme aujourd'hui de Genève au Pré-Lévêque, 26 janvier 1834, date qui ne peut être exacte que pour la fin du récit, puisque l'introduction avait paru déjà en avril 1833. Cette version portait toujours le titre de *Ne touchez pas à la hache,* et était divisée en chapitres dont voici les titres :

1. La sœur Thérèse.
2. L'amour dans la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin.
3. La femme vraie.
4. Dieu fait les dénouements.

faut y ajouter : Histoire des Treize (les deux premiers épisodes seulement), 1 volume, chez le même éditeur, 1839.

Troisième édition. Tome IX à XII de la première édition de *la Comédie humaine.* Quatre volumes in-8°, chez Furne, Dubochet et Hetzel, 1843-1846. Contenant : — Tome I (1843). Histoire des Treize. Le Père Goriot. — Tome II (1844). Le colonel Chabert (la Comtesse à deux maris; la Transaction). Facino Cane (le Père Canet). la Messe de l'athée. Sarrazine. L'Interdiction. César Birotteau (Grandeur et décadence de). — Tome III (1844). La Maison Nucingen. Pierre Grassou. Les Secrets de la princesse de Cadignan (une Princesse parisienne). Les Employés ou la Femme supérieure. Splendeurs et misères des courtisanes : 1° Esther heureuse (la Torpille). 2° A combien l'amour revient aux vieillards (Esther). — Tome IV (1846). Splendeurs et misères des courtisanes : 3° Où mènent les mauvais chemins (une Instruction criminelle; un Drame dans les prisons). Un Prince de la bohème (les Fantaisies de Claudine). Esquisse d'homme d'affaires (les Roueries d'un créancier). Gaudissart II (un Gaudissart de la rue Richelieu). Les Comédiens sans le savoir (le Provincial à Paris). Le volume est terminé par les *Scènes de la Vie politique.* (Voir plus loin).

Elle était accompagnée d'une note (voir tome XXII, page 393), et se terminait par le fragment suivant qui ne se trouve que dans cette édition et celle de Charpentier, 1839; après les mots : « Te voilà sage; désormais aie des passions, mais de l'amour, » on lisait :

— Fi.,..

— C'est de la niaiserie! dit Henri de Marsay. Il ne faut l'introduire en nous que comme une drogue qui, à certaine dose, augmente le plaisir. Autrement, autant lire Kant, Fitche, Schelling ou Hegel et autres farceurs.

— Voilà un homme! s'écria Ronquerolles en frappant sur l'épaule de Marsay.

— Oui, ça n'a été pour moi qu'un poëme! dit Montriveau lorsque les tournoiements de l'onde s'effacèrent dans le sillage du brick.

— On t'accorde le poëme, pour satisfaire à ce qui te reste de faiblesse humaine, camarade, dit de Marsay en lâchant avec grâce la fumée de son cigare. Ta duchesse!.. je l'ai connue. Elle ne valait pas ma *Fille aux yeux d'or*. Et cependant je suis sorti tranquillement un soir de chez moi pour aller lui plonger mon poignard dans le cœur. Tu n'étais pas encore des nôtres!

Balzac enleva toutes les divisions de cette partie et lui donna pour la première fois le titre de *la Duchesse de Langeais*, qu'elle a gardé depuis, dans l'édition de Charpentier in-12, 1839, qui ne contient que les deux premiers épisodes de l'*Histoire des Treize*. Ce n'est qu'en 1843 qu'il enleva la note de cet épisode et y mit une dédicace, dans le tome I de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome IX).

Le troisième et dernier épisode : *la Fille aux yeux d'or*, annoncé d'abord sous le titre de *la Femme aux yeux rouges*, parut inédit en volumes en 1834-1835, dans les tomes III et IV de la première édition des *Scènes de la Vie parisienne*, accompagné d'une note datée de Meudon, 6 avril 1835 (voir tome XXII, page 394). Cette version était divisée en trois chapitres dont le premier seul, *Physionomies parisiennes*, daté de Paris, 15 mars 1834, parut à la fin du tome III, en avril 1834, précédé de cette épigraphe :

« Tout mouvement exorbitant est une sublime prodigalité d'existence. »
(*Traité complet de la vie élégante*, théorie de la démarche; ouvrage inédit de l'auteur.)

Quant aux deux autres : *Singulière bonne fortune* et *la Force du sang*, datés de Meudon, 6 avril 1835, ils ouvrirent le tome IV, en novembre 1835. Le premier chapitre de cet épisode, dont la fin coïncide dans l'édition actuelle avec la ligne 31 de la page 276, contient des frag-

ments de deux articles de Balzac, publiés antérieurement; l'un : *le Petit mercier*, qui va de la ligne 20 page 253, à la ligne 17 page 255, parut dans *la Caricature* du 16 décembre 1830; mais il est réimprimé si différemment, que nous avons cru bien faire d'en conserver la version primitive dans les *Œuvres diverses* (voir tome XXIII, page 213); l'autre, *les Jeunes gens de Paris*, parut en 1834 dans le tome IV du *Nouveau Tableau de Paris au* XIXe *siècle*, sept volumes, par divers, chez Madame Charles Béchet, 1834-1835. Ce dernier morceau est incomplet dans *la Fille aux yeux d'or ;* il va dans la présente édition de la ligne 15 de la page 269, à la ligne 5 de la page 272, où, après les mots « sans avoir un sou », on lisait dans le *Nouveau Tableau de Paris :*

Il existe encore certains béjaunes qui arrivent de province, et auxquels les jeunes gens à la mode apprennent l'art d'écorner proprement une succession. Ces écervelés périssent à Paris s'ils ne se réservent pas un dernier gâteau à manger dans leur province, quelque établissement certain. Malheur à ces héritiers, passés sans transition de leurs maigres cent francs par mois à toute la fortune paternelle, s'ils n'ont pas assez d'esprit pour s'apercevoir que l'on se moque d'eux. « C'était un pauvre garçon ! » est l'oraison funèbre destinée à ces infortunés qui viennent découvrir à Paris, moyennant quelques billets de mille francs, la valeur exacte des harnais, l'art de ne pas trop respecter ses gants, y entendre de savantes méditations sur les gages à donner aux gens, et chercher quel forfait est le plus avantageux à conclure avec eux. Après un an ou deux, ils savent parler en bons termes de leurs chevaux, de leur chien des Pyrénées; ils peuvent reconnaître, d'après la mise, le marcher, le brodequin, à quelle espèce appartient une femme; jouer l'écarté, retenir quelques mots à la mode, et conquérir, par leur séjour dans le monde parisien, l'autorité nécessaire pour importer plus tard en province le goût du thé, l'argenterie à forme anglaise, et se donner le droit de tout mépriser autour d'eux pendant le reste de leurs jours.

Presque toujours ces pigeons, attirés dans la grande maison de prostitution appelée Paris, y choisissent un parrain parmi les jeunes gens à la mode, et, comme une corvette timide qui se tient dans les eaux d'une frégate, ils en suivent les mouvements avec la ferveur d'un élève qui n'en est qu'à copier des nez ou des bras. Le parrain, lui, prend son pigeon, son béjaune, sa corvette, son élève en amitié pour s'en servir dans le monde, comme un hardi spéculateur se sert d'un commis de confiance. L'amitié fausse ou vraie de leur parrain est pour ces niais une position sociale, et ils se croient déjà forts en exploitant à leur manière leur ami intime. Ils vivent dans le reflet de leur ami, se mettent constamment sous son parapluie, ils en chaussent les bottes, et se dorent à ses rayons. En se posant près de leur parrain ou même en marchant à ses côtés, ils ont l'air de dire : « Ne nous insultez pas ! nous sommes deux vrais tigres ! » Souvent ils se permettent de dire avec fatuité : « Si je demandais telle ou telle chose à *un tel*, il est assez mon ami pour le faire... »

Mais ils ont soin de ne jamais rien demander à *un tel*. Ils le craignent, et, quoique imperceptible, la crainte que témoigne le pigeon réagi sur les autres, et sert à *un tel*.

— C'est un fier homme que *un tel*, dit le pigeon. Ha! ha! vous verrez, il sera ce qu'il voudra être. Je ne m'étonnerais pas de le trouver un jour ministre des affaires étrangères. Rien ne lui résiste.

Puis le pigeon fait de *un tel* ce que le caporal Trim faisait de son bonnet, un enjeu perpétuel.

— Demandez à *un tel*, et vous verrez!

Ou bien : « L'autre jour, nous chassions, *un tel* et moi; il ne voulait pas me croire, j'ai sauté un buisson sans bouger de mon cheval! »

Ou bien : « Nous étions, *un tel* et moi, chez des femmes, et, ma parole d'honneur, j'étais, etc. »

Un beau jour, si vous demandiez à *un tel* s'il connaît M. Paul de Manerville, l'héritier débarqué, *un tel* le définirait ainsi : « Vous me demandez ce que c'est que Paul? Mais Paul... c'est Paul de Manerville! »

Parmi les jeunes gens à la mode, il s'est formé, depuis la révolution de Juillet une secte nommée la secte des *négateurs*. Le négateur est celui qui, ne sachant rien, nie tout pour en finir avec toute espèce de choses. Là où l'ignorant fait une tache, le négateur fait un trou. Il nie le gouvernement, il nie la légitimité, il nie Philippe, il nie Henri, il ne nie pas Dieu, parce que pour lui Dieu n'existe pas; il ne nie que ce qui existe; il nie la liberté, il nie la république, il nie l'aristocratie, il nie le peuple, il nie la science, il vous nie la négation; seulement, il ne nie pas le niais; acte d'humilité dont il faut lui tenir compte.

Les *sécateurs* sont une secte qui s'est formée pour contrecarrer les négateurs. Le sécateur tranche, affirme; avec lui tout existe. Il dit : « Vous êtes un sot, » là où le négateur dit : « Vous n'êtes rien du tout. » Le sécateur est généralement plus riche, plus impertinent, plus spirituel que ne l'est le négateur. Nier est une impuissance, affirmer est l'abus de la force. L'un agit, l'autre proteste.

Quand un sécateur et un négateur se rencontrent, la conversation marche assez bien; et, s'ils sont gens de bonne compagnie, il n'y a pas de duel; mais, s'il survient des seconds, ils ne s'entendent plus, parce que deux négations font une affirmation, et ils s'embarrassent au point de dire quelque chose de juste qu'il est cependant assez difficile de deviner à cause des opérations algébriques qu'il faut faire pour soustraire les fausses quantités; aussi quelques étrangers qui savent le français, sont-ils fort étonnés quand ils se trouvent sous les feux croisés d'une batterie négatrice répondant à l'artillerie sécatrice.

Néanmoins, croyez-moi, je vous affirme qu'il existe entre ces deux termes des jeunes gens qui ne sont rien, qui semblent n'avoir été créés que pour porter des pantalons, et qui ont beaucoup de succès auprès des femmes, précisément parce qu'ils portent des pantalons.

En 1843, l'auteur enleva la note de cette partie, et la dédia pour la première fois dans le tome I de la troisième édition des *Scènes de*

la Vie parisienne (première édition de *la Comédie humaine,* tome IX). Voir la préface de la première édition des *Scènes de la vie parisienne,* datée de Paris 30 août 1835, tome XXII, page 391.

XLI. *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau,* daté de Paris, novembre-décembre 1837. Dédié à Alphonse de Lamartine. Cet ouvrage, destiné d'abord à former les tomes V à X de la quatrième édition des *Études philosophiques,* parut inédit en décembre 1837, daté de 1838, deux volumes in-8° chez l'éditeur, 5 rue Coq-Héron, c'est-à-dire au bureau du *Figaro* d'alors, qui, de moitié avec *l'Estafette,* donnait cet ouvrage en prime à ses abonnés. Il était précédé d'une préface (voir tome XXII, page 495), et divisé comme suit :

1re partie : *César à son apogée.*

1. Une altercation de ménage.
2. Antécédents de César Birotteau.
3. Les germes du malheur.
4. Dépenses excessives.
5. Un vrai philosophe, un grand chimiste.
6. Les deux astres.
7. Le bal.

2e partie : *César aux prises avec le malheur.*

8. Quelques éclairs.
9. Le coup de foudre.
10. La haute banque.
11. Un ami.
12. Le dernier jour d'un failli.
13. Le dépôt d'un bilan.

3e partie : *Triomphe de César.*

14. Histoire générale des faillites.
15. Le plus beau spectacle que l'homme puisse offrir à son semblable.
16. Au ciel.

Toutes ces divisions de chapitres ont disparu en 1839, dans l'édition in-12 publiée par Charpentier, laquelle n'a plus gardé que l'indication et les titres des trois parties; aujourd'hui, elle n'a plus que les deux premiers de ces sous-titres, changement exécuté lors de l'entrée de *César Birotteau* dans le tome II de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome X), où il prit place en 1844, dédié pour la première fois.

XLII. *La Maison Nucingen,* daté de Paris, novembre 1837. Dédié à madame Zulma Carraud (et non Caraud, comme l'indique par erreur la présente édition). Ce récit, longtemps annoncé sous son titre et sous celui de *la Haute Banque,* dut paraître d'abord dans *la Presse,* ainsi que le constate une note qu'on trouvera plus loin dans l'article sur *le Curé*

de village. Il parut enfin inédit et daté avec *la Femme supérieure* (*les Employés*) et *la Torpille* (*Splendeurs et Misères des courtisanes*, première partie), en octobre 1838, deux volumes in-8° chez Werdet, avec préface collective datée des Jardies, 15 septembre 1838 (voir tome XXII, page 496). La dédicace était celle d'aujourd'hui, sous le titre d'Envoi à madame Zulma Carraud, à Frapesle, les Jardies août 1838, date qui a été supprimée en 1844, lorsque ce récit entra dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XI).

TOME II.

XLIII. *Splendeurs et Misères des courtisanes*. I. *Comment aiment les filles*. II. *A combien l'amour revient aux vieillards*. III. *Où mènent les mauvais chemins*. IV. *La Dernière incarnation de Vautrin*, daté de décembre 1847 (ce qui est doublement fautif et inexact, on le verra plus loin). Dédié au prince Alfonso Serafino di Porcia, dédicace datée de juillet 1838. La moitié environ de la première partie de ce long récit parut inédite sous le titre de *la Torpille*, avec *la Femme supérieure* (*les Employés*) et *la Maison Nucingen* en deux volumes in-8°, chez Werdet, octobre 1838, accompagnée de la dédicace, adressée à Milan et non datée, et de la préface collective datée des Jardies, 15 septembre 1838, dont nous avons déjà parlé (voir tome XXII, page 496). Ce fragment, qui avait dû paraître dans *la Presse*, comme le constate une note qu'on trouvera plus loin, dans l'article sur *le Curé de village*, était alors divisé en trois chapitres : *le Bal de l'Opéra*, *la Fille repentie*, *la Pensionnaire*, et daté des Jardies, août 1838. Cette première publication s'arrête, dans notre édition, à la page 53, ligne 6, au mot : « diable ». Le complément de cette première partie et presque toute la seconde *A combien revient l'amour aux vieillards*, parut pour la première fois dans *le Parisien*, du 21 mai au 1er juillet 1843, sous le titre d'*Esther, ou les Amours d'un vieux banquier*; le journal réimprima toute la partie déjà connue et fit précéder sa publication de la note suivante :

La première partie d'*Esther, ou les Amours d'un vieux banquier*, n'a jamais paru dans aucun journal; elle a été publiée par l'auteur sous le titre provisoire de *la Torpille*, et nous avons jugé qu'il était impossible, pour le sens du roman inédit, de ne pas donner les quelques feuilletons que prendra cette première partie, où l'inédit commence au chapitre XIV.

Par suite d'une erreur d'impression dans les feuilletons, l'inédit commence aux chapitre XIII. Dans cette version, les trois chapitres primitifs de *la Torpille* sont subdivisés, on le voit, en treize chapitres nouveaux qui sont les premiers de l'ouvrage; nous allons en donner l'indication ainsi que celle de tous ceux qui suivent dans le journal :

1re partie : *La Fille repentie.*

1. Une vue du bal de l'Opéra.
2. Autres masques.
3. La Torpille.
4. Un paysage parisien.
5. Intérieur aussi connu des uns qu'inconnu des autres.
6. La confession d'*un rat.*
7. Ce que c'est que les filles.
8. Le rat devient une Madeleine.
9. Un portrait que Titien eût voulu faire.
10. Une nostalgie.
11. Beaucoup de réflexions.
12. Un ami.
13. Où l'on apprend qu'il n'y avait pas de prêtre dans l'abbé Carlos Herrera.
14. Deux fameux chiens de garde.
15. Chapitre ennuyeux, car il explique quatre ans de bonheur.

2e partie : *Les Préparatifs d'une lutte.*

1. Comment un loup-cervier rencontra *le rat,* et ce qui en advint.
2. Le désespoir d'une caisse.
3. Un abîme sous le bonheur d'Esther.
4. L'hôtel de Grandlieu.
5. Une fille de bonne maison.
6. La maison d'une bonne fille.
7. M. de Nucingen à l'œuvre.
8. Contenson.
9. Jusqu'où la passion conduit.
10. Le père Canquoëlle.
11. Les mystères de la police.
12. Le ménage d'un espion.
13. Trois hommes forts aux prises.
14. Nucingen, sur le point d'être heureux, s'adonne à la toilette.
15. Déceptions.
16. L'abbé gagne la première manche.

3e partie : *La Monnaie d'une belle fille.*

1. Faux abbé, faux billets, fausses dettes, faux amour.
2. Cent mille francs placés en Asie.
3. Une première nuit.
4. Quelques clartés.
5. Profits et pertes.
6. Explications nécessaires.
7. Deux amours extrêmes aux prises.
8. Traité de paix entre l'Asie et la maison Nucingen.
9. Une abdication.
10. Esther reparaît à fleur de Paris.
11. Une femme à pied.
12. Peyrade en nabab.
13. Un duel dans un fiacre.
14. Corentin gagne la seconde manche.

Cette partie se termine aujourd'hui page 214, avec la ligne 19. En réimprimant en novembre 1844 (daté 1845), cet ouvrage chez de Potter, en trois volumes in-8° avec préface (voir tome XXII, page 574), et suivi de : *Échantillons de causeries françaises,* (voir plus loin aux *Œuvres diverses*), l'auteur y ajouta une quatrième partie inédite, promise et annoncée dans le journal *le Parisien,* mais qui n'y parut jamais; il intitula le tout *Splendeurs et Misères des courtisanes*; *Esther.* Voici les divisions de cette quatrième partie :

4e partie : *Les Peines de cœur d'un millionnaire.*

1. Une musique que les vieillards entendent quelquefois aux Italiens.
2. Tout ce qu'on peut souffrir au seuil d'une porte.
3. La scène est dans les loges.
4. Les désagréments du plaisir.
5. Les serpents s'entrelacent.
6. A la belle étoile.
7. Une des mille souricières de Corentin.
8. Mané, Thécel, Pharès.
9. Terrible serment de Corentin.
10. Une souricière où se prend *le rat.*
11. Un adieu.
12. Les lamentations de Nucingen.
13. La vengeance de Corentin commence.

Ce sont les quatre parties de ces volumes qui forment maintenant les deux premières de l'œuvre, la seconde commençant aujourd'hui au chapitre II de la troisième partie de cette édition de 1844. Cette même année ces deux premières parties datées de Paris, juin 1843, et la dédicace datée d'août 1838, entrèrent dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XI), la première partie sous le titre d'*Esther heureuse,* et la seconde sous le titre actuel. Enfin, dans l'édition définitive, cette première partie change encore son titre contre celui de *Comment aiment les filles* et la dédicace y prend la date de juillet 1838. Il y a à la ligne 34 de la page 111, une note que Balzac avait ajoutée sur son exemplaire pour renvoyer à cet endroit le lecteur aux *Frères de la consolation;* or, cet ouvrage porte aujourd'hui le titre de *l'Envers de l'histoire contemporaine.*

La troisième partie : *Où mènent les mauvais chemins,* parut pour la première fois, divisée en chapitres, dans *l'Époque* du 7 au 29 juillet 1846, sous le titre de : *une Instruction criminelle;* la même année elle parut pour la première fois en volume, sous son titre actuel, datée de mars 1846, dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XII)

En 1847 enfin, cette partie parut encore séparément en deux volumes in-8°, chez Souverain, sous le titre d'*un Drame dans les prisons,* suivie d'*Esquisse d'homme d'affaires* (*les Roueries d'un créancier*). Cette version, imprimée sur celle du journal *l'Époque,* était divisée en chapitres, supprimés dans *la Comédie humaine* et dont voici les titres :

1re partie : *La Conciergerie.*

1. Le *panier à salade.*
2. Les deux patients.
3. Du droit criminel mis à la portée des gens du monde.
4. Le Machiavel du bagne.
5. Une victoire remportée sur la mise au secret.
6. Histoire historique, archéologique, biographique, anecdotique et physiologique du Palais de justice.
7. Continuation du même sujet.
8. Manière de se servir de tout cela.
9. Comment on écroue.
10. Comment les deux prévenus prennent leur mal.
11. Ce qu'est un juge d'instruction, à l'usage de ceux qui n'en ont pas.
12. Le juge d'instruction dans l'embarras.
13. Comme quoi les chambres à coucher sont souvent des chambres de délibération.
14. De la police et de ses cartons.
15. Un produit de palais.
16. Une influence.
17. Un piége à forçat.
18. Jacques Collin au secret remue le monde.
19. Asie à l'œuvre.
20. Une vue de la salle des Pas-Perdus.
21. Massol rêve au mariage.
22. A quoi servaient Massol et le *king's dog?*
23. Asie au mieux avec la duchesse.
24. Une belle douleur.
25. Un type de Parisienne.
26. Asie en paysan du Danube.

2e partie : *La Torture moderne.*

27. Observation.
28. Comme quoi le forçat prouve qu'il est un homme de marque.
29. Admirable invention de Jacques Collin.
30. Fin contre fin, quelle en sera la fin?
31. La marque est abolie.
32. Coups de pointes et parades.
33. États de service d'Asie.
34. Reconnaissance de plusieurs connaissances.
35. Audace du prévenu.
36. Un incident.
37. Assez.
38. Où l'on voit que la justice est et doit être sans cœur.
39. Le juge reprend tous ses avantages.
40. Mélancolie particulière aux juges d'instruction.
41. Dangers que court l'innocence au Palais.
42. Où tous ceux qui ont fait des fautes trembleront de comparoir devant un tribunal quelconque.

43. Les deux morales.
44. Le coup de massue.
45. Le juge à la torture.
46. Monsieur le procureur général.
47. Est-il trop tard?
48. Tout ce que font les femmes à Paris.
49. Tout ce que peuvent les femmes à Paris.
50. Histoire de rire.
51. Où le dandy et le poëte se retrouvent.
52. Difficulté du suicide en prison.
53. Une hallucination.
54. Un drame dans la vie d'une femme à la mode.
55. Comment tout finit.

Dans l'édition définitive, outre les chapitres, l'auteur a encore enlevé la date.

La quatrième et dernière partie, *la Dernière Incarnation de Vautrin*, portant d'emblée ce titre, parut pour la première fois dans *la Presse* (qui l'avait achetée au journal défunt *l'Époque*), du 13 avril au 4 mai 1847. (C'est donc décembre 1846 qu'il faut lire à la date au lieu de 1847, date doublement fautive, puisqu'elle est donnée dans cette édition comme celle de tout l'ouvrage, tandis qu'elle est même inexacte au bas de la dernière partie seule.) Elle y était divisée ainsi :

1re partie : *Les Mystères du préau.*

1. Les deux robes.
2. L'homme au secret.
3. Le préau de la conciergerie.
4. Essai philosophique, linguistique et littéraire sur l'argot, les filles et les voleurs.
5. Sa Majesté le *Dab*.
6. La chambre du condamné à mort.
7. Un singulier procès criminel.
8. Où mademoiselle Collin entre en scène.

2e partie : *Entre le procureur général et Jacques Collin.*

9. Une séduction.
10. Les trois visites de madame Camusot.
11. Un grand personnage destiné à l'oubli.
12. Un coup de théâtre.
13. Le crime et la justice en tête à tête.
14. Début de Jacques Collin dans la comédie.
15. Messieurs les Anglais, tirez les premiers.
16. Où Jacques Collin abdique sa royauté de *Dab*.
17. Conclusion.

La Dernière Incarnation de Vautrin parut la même année (1847, daté 1848) en trois volumes in-8° chez Chlendowski, avec sa division en chapitres, et suivie de : *les Martyrs ignorés* et *une Rue de Paris et son habitant* (voir aux *Œuvres diverses*). Voici les divisions de cette édition :

1[re] partie : *Les Mystères du préau.*

1. Les deux robes.
2. Projets d'Amélie.
3. Observation magnétique.
4. L'homme au secret.
5. Les adieux.
6. Le préau de la Conciergerie.
7. Essai philosophique, linguistique et littéraire sur l'argot, les filles et les voleurs.
8. Les grands *fanandels*.
9. L'entrée du sanglier.
10. Sa Majesté le *Dab*.
11. Ruse contre ruse.
12. La chambre du condamné à mort.
13. Un singulier procès criminel.
14. Charlot.
15. La confession.
16. Où mademoiselle Collin entre en scène.

2[e] partie : *Entre le procureur général et Jacques Collin.*

17. Une séduction.
18. Première incarnation.
19. Première visite de Madame Camusot.
20. Deuxième visite de madame Camusot.
21. Un grand personnage destiné à l'oubli.
22. L'obscur et puissant Corentin.
23. Souffrances d'un procureur général.
24. Que faire ?
25. Un coup de théâtre.
26. Le crime et la justice en tête à tête.
27. L'innocence de Théodore.
28. Le dossier des grandes dames.
29. Début de Jacques Collin dans la comédie.
30. Histoire de *la Rousse*.
31. Comment Paccard et Prudence vont s'établir.
32. Le gibier deviendra chasseur.
33. Messieurs les Anglais, tirez les premiers.
34. Une ancienne connaissance.
35. Perspective d'une position.
36. Désappointement.
37. Où Jacques Collin abdique sa royauté de *Dab*.
38. Suite de l'abdication.
39. L'enterrement.
40. Où *Trompe-la-Mort* s'arrange avec *la Cigogne*.
41. Le médecin.

Conclusion.

En 1855, année où fut publiée chez madame Houssiaux la première édition des tomes XVIII à XX des œuvres de Balzac (tomes complémentaires de la première édition de *la Comédie humaine*), cette dernière partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes* entra, portant pour la première fois la date fautive de décembre 1847, et toutes divisions de chapitres supprimées, dans le tome XVIII. Enfin, dans l'édition définitive, les quatre parties de cette œuvre importante sont aujourd'hui pour la première fois réunies.

XLIV. *Les Secrets de la princesse de Cadignan,* daté des Jardies, juin 1839. Dédié à Théophile Gautier. Imprimé pour la première

fois, avec sa dédicace, dans *la Presse* des 20 au 26 août 1839, daté des Jardies, juillet 1839, sous le titre de *la Princesse parisienne*, et en 1840, sous le même titre, en un volume in-8° chez Souverain, formant le tome I du *Foyer de l'Opéra*, recueil par divers auteurs; ce récit était, depuis sa première publication divisé, en chapitres dont voici les titres :

1. Le bilan d'une jolie femme.
2. Le dernier mot de deux grandes coquettes.
3. D'Arthez.
4. La princesse à l'œuvre.
5. Le prince mis en jeu.
6. Les préparatifs du mensonge.
7. Confession d'une jolie femme.
8. Horrible épreuve.

Dans l'édition du *Foyer de l'Opéra*, les chapitres ne portent pas de titres et l'ouvrage est dédié ainsi :

A Théophile Gautier,

Son ami,

H. DE BALZAC.

Il ne prit le titre qu'il porte aujourd'hui qu'en 1844, en entrant, toutes divisions de chapitres supprimées, dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XI).

XLV. *Facino Cane,* daté de Paris, mars 1836. Imprimé pour la première fois dans la *Chronique de Paris* du 17 mars 1836, ce récit parut pour la première fois en volume, daté, en 1837, dans le tome XII de la quatrième édition des *Études philosophiques*. En 1844, il entra dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XI). L'auteur y ajouta cette dédicace : « A Louise, comme un témoignage d'affectueuse reconnaissance, » qu'il a enlevée sans la remplacer par aucune autre dans cette édition. Ce conte a paru aussi, sous le titre de : *le Père Canet,* avec *la Muse du département* et *Rosalie* (*Albert Savarus*), mystères de province, quatre volumes in-8° chez Souverain, 1843.

XLVI. *Sarrasine,* daté de Paris, novembre 1830. Dédié à Charles de Bernard du Grail. Imprimé pour la première fois dans la *Revue de Paris* du 28 novembre 1830, en deux chapitres : *les Deux Portraits* et *une Passion d'artiste,* ce récit avait alors en tête de chacun une épigraphe, supprimée depuis, que nous recueillons ici :

I.

Croyez-vous que l'Allemagne ait seule le privilége d'être absurde et fantastique?

II.

Les femmes soupçonnent-elles la force d'une vraie passion dans un cœur d'homme?

Il parut pour la première fois en volume en 1831, à la suite de la deuxième édition de *la Peau de chagrin*, publié sous le titre de *Romans et Contes philosophiques*, chez Ch. Gosselin, trois volumes in-8°, et entra, daté, dans le tome IV des *Scènes de la Vie parisienne* lors de leur première édition, en 1834-1835. La dédicace n'y fut ajoutée qu'en 1844 dans le tome II de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome X).

XLVII. *Pierre Grassou*, daté de Paris, décembre 1839. Dédié au lieutenant-colonel d'artillerie Périollas. Imprimé pour la première fois en 1840 dans *Babel*, recueil par divers auteurs, quatre volumes in-8° ou six volumes in-18, au choix, chez Renouard, ce récit parut pour la première fois dans les œuvres de Balzac, encore en 1840, après *Pierrette*, deux volumes in-8° chez Souverain; il entra en 1844, augmenté de sa date et de sa dédicace, dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XI).

TOME III

XLVIII. *Les Parents pauvres*. I. *La Cousine Bette*. II. *Le Cousin Pons*, daté de Paris, juillet 1846 — mai 1847. Dédié à don Michele Angelo Cajetani, prince de Teano, dédicace datée de Paris, août-septembre 1846. Ces deux récits ont paru, pour la première fois, sous le titre de : *Histoire des parents pauvres, la Cousine Bette et les Deux Musiciens*, dans le *Constitutionnel*; *la cousine Bette*, avec la dédicace actuelle, du 8 octobre au 3 décembre 1846, et *le Cousin Pons* (titre remplaçant *les Deux Musiciens*) du 18 mars au 10 mai 1847, accompagné d'une préface que nous avons retrouvée trop tard pour pouvoir la faire passer dans le tome XXII, avec toutes celles que l'auteur avait supprimées dans *la Comédie humaine*. Nous la donnerons plus loin. Cette version de *la Cousine Bette*, de même que la première édition de librairie qui forme, suivie du *Cousin Pons*, douze volumes in-8°

parus chez Chlendowski et Pétion, en 1847-1848, est divisée en chapitres, et voici d'abord les titres de la version du *Constitutionnel* :

1. Où la passion va-t-elle se nicher.
2. Atroces confidences.
3. Une belle vie de femme.
4. Un caractère de vieille fille plus commun qu'on ne pense.
5. Entre vieille et jeune fille.
6. Où l'on voit que les jolies femmes se trouvent sous les pas des libertins, comme les dupes vont au-devant des fripons.
7. Aventure d'une araignée qui trouve dans sa toile une belle mouche trop grosse pour elle.
8. Le roman du père et celui de la fille.
9. Où le hasard, qui se permet des romans vrais, mène trop bien les choses pour qu'elles aillent longtemps ainsi.
10. Acte de société d'une lionne et d'une chèvre, sous signature privée et non enregistré.
11. Transformation de la cousine Bette.
12. De la vie et des opinions de M. Crevel.
13. Dernière tentative de Caliban sur Ariel.
14. Où la queue des romans ordinaires se trouve au milieu de cette histoire trop véridique, assez anacréontique et terriblement morale.
15. Bilan de la société Bette et Valérie : compte Marneffe.
16. Bilan de la société Bette et Valérie : compte Fischer.
17. Le bilan de la femme légitime.
18. Un revenant à revenus.
19. Scènes de haute comédie féminine.
20. Deux confrères de la grande confrérie des confrères.
21. Ce qui fait les grands artistes.
22. Artiste, jeune et Polonais, que vouliez-vous qu'il fît ?
23. La première querelle de la vie conjugale.
24. Les cinq pères de l'église Marneffe.
25. Résumé de l'histoire des favorites.
26. Sommation sans frais et avec dépens.
27. Son, recoupe et recoupette.
28. Une courtisane sublime.
29. Fin de la vie et des opinions de Célestin Crevel.
30. Très-court duel entre le maréchal Hulot, comte de Forzheim, et Son Excellence monseigneur le maréchal Cottin, prince de Wissembourg, duc d'Orfano, ministre de la guerre.
31. Le départ du père prodigue.
32. L'épée de Damoclès.
33. Anges et diables attelés à la même action.
34. La vengeance à la poursuite de Valérie.
35. Un dîner de lorettes.
36. Le paradis économique de Paris en 1840.
37. Accomplissement des prophéties faites en riant par Valérie.
38. Retour du père prodigue.

La publication de cet ouvrage fut accompagnée dans *le Constitu-*

tionnel de trois notes que nous allons transcrire ici; la première, publiée dans le numéro du 20 octobre 1846, a trait au titre de comte de Forzheim donné par l'empereur au général Hulot (page 4, ligne 2), et à la situation d'adjoint attribuée à Crevel, changée aujourd'hui en celle d'*ancien* adjoint (page 3, ligne 10); la voici :

Le profond respect que je porte à la grande armée et à l'empereur, m'oblige à répondre à la lettre suivante, qui m'est adressée par la voie du *Constitutionnel :*

Monsieur,

Dans votre nouveau roman : *les Parents pauvres,* il vous plaît de faire conférer par l'empereur, au général Hulot, le titre de comte de Forzheim. En vérité, l'empereur n'aurait mieux su s'y prendre pour combler de ridicule un des braves de son armée. Que diriez-vous, monsieur, d'un personnage qui se ferait appeler le marquis de la Pétaudière?

Nous autres Français, nous ne saurons jamais que notre langue. Il n'y aurait donc guère d'inconvénient, si vos œuvres, à juste titre, ne jouissaient d'une vogue européenne.

Veuillez bien agréer, monsieur, ces observations de la part d'un de vos admirateurs les plus sincères.

Je déclare ne savoir aucun mot d'allemand. Il m'est d'ailleurs impossible de me livrer à l'étude de cette magnifique et très-estimable langue, tant que je ne saurai pas parfaitement la langue française; et je la trouve si peu maniable après vingt ans d'étude, que je ne pense pas, comme mon bienveillant critique, que, nous autres Français, nous sachions notre langue; si nous ne savions que cela, nous le saurions mieux. Venons au reproche qui taxerait de légèreté mon Napoléon de *la Comédie humaine.* Si je ne sais pas l'allemand, je connais beaucoup l'Allemagne, et j'ai l'honneur d'affirmer à l'auteur de cette lettre que je suis passé environ neuf fois par la ville de Forzheim, située sur les frontières des États de Bade et du Wurtemberg. Cette ville est une des plus jolies et des plus coquettes de cette contrée, qui en compte tant de charmantes. C'est là qu'en 1809 le héros des *Chouans* a livré le brillant combat en souvenir duquel, après Wagram, Napoléon le nomma comte du nom de cette ville, selon son habitude de rattacher sa nouvelle noblesse à de grands faits d'armes. Cette affaire est le sujet d'une de mes *Scènes de la Vie militaire.* Si mon critique anonyme sait l'allemand, je suis fâché de voir qu'il n'est pas plus fort en géographie, que moi sur la langue germanique. Subsidiairement, si Forzheim veut dire *Pétaudière, Bicoque* en Italie a immortalisé ce nom bizarre; puis nous avons eu les ducs de Bouillon, et nous comptons, nous autres amateurs des vieilles chroniques, plus de vingt noms, célèbres au temps des croisades, qu'on ne peut plus imprimer aujourd'hui, tant ils sont ridicules ou indécents. Cinq familles françaises (entre autres, les Bonnechose) ont été autorisées par lettres patentes à changer quelques-uns de ces noms qui, dans le vieux temps, avaient bien leur prix. Enfin, Racine, Corneille, Lafontaine, Marot, les deux Rousseau, Cuvier, Picolomini, Facino Cane, Marceau, Cœur, Bart, etc., ont surabondamment prouvé que les noms deviennent ce que sont les hommes, et que le génie, comme le courage, transforment en auréole les vulgarités qui les touchent.

Une observation, plus grave que celle-ci, et qui m'oblige à grossir cette note, est celle relative à M. Crevel. Ce personnage a dû donner sa démission d'adjoint pour être capitaine de la garde nationale. Ce défaut de mémoire légale sera réparé.

Je remercie, d'ailleurs, mon critique de l'intérêt qui ressort pour un écrivain, de toute observation, même erronée.

L'Auteur.

Dans le numéro du 28 octobre, nouvelle note sur le même sujet :

Quand on a passé souvent par cette ville (Forzheim), on ne peut pas ne point avoir lu sur les poteaux *Pforzheim* (*sic*). Mais nous avons jugé cette orthographe incompatible avec la prononciation française, et nous avons mis Forzheim comme nous disons Mayence pour *Mainz*. D'ailleurs, Forzheim, m'écrit un Allemand, ne veut pas dire *Pétaudière,* il faudrait *Furzheim*. Pforzheim n'est pas un mot de la langue germanique. Les Romains (au temps de Jules-César) fondèrent cette ville et la nommèrent, à cause de sa situation : *Porta Hercinæ*, c'est-à-dire : *Porte de la forêt Noire*. Au moyen âge, on a dit *Phorcæ,* par abréviation ; puis le peuple a donné une terminaison germanique au mot latin abrégé ; de là *Pforzheim !* En tous pays, les noms sont le résultat de ces bizarres transformations. La Ferté-sous-Jouarre et Aranjuez sont, dans chaque pays, la corruption d'*Ara Jovis, Autel de Jupiter*.

Pforzheim, célèbre d'ailleurs par ses *trois cents soldats* qui, dans la guerre de Trente ans, succombèrent à la manière des trois cents Spartiates de Léonidas, a vu naître Reuchlin et Gall.

J'ajoute cette note pour en finir sur ce point, car j'ai reçu onze lettres à ce sujet. La géographie a ses périls.

La dernière note est relative au fait d'armes raconté page 290, ligne 30 de cette édition; la voici, extraite du numéro du 18 novembre 1846 :

Pour éviter les réclamations, nous mettrons ici en note que cet admirable fait d'armes appartient au général Legrand, qui alla vers cette triple redoute comme à une fête, ayant au cou une chaîne des cheveux blonds de sa femme, aujourd'hui madame J... de F... Il y a des héroïsmes qu'on ne peut pas inventer, il faut les prendre tout faits. Napoléon fut jaloux de cette affaire. Il vint et dit : « On aurait pu tourner la position; vous avez pris le taureau par les cornes. » Après une longue disgrâce, Masséna, dit le général Pelet, qui a rapporté ce mot de Napoléon dans son *Histoire de la campagne de 1809,* avait un commandement en chef; il voulait stupéfier les Allemands par un coup d'éclat, et ce fut le prélude de ses exploits à Gross-Aspern et à Wagram.

Cette précaution oratoire, mise en avant uniquement à cause de l'immense publicité de ce journal, est nécessaire pour prévenir les critiques. On aurait également tort de prêter à l'auteur l'intention de viser au portrait. Le maréchal Cottin,

prince de Wissembourg, le Directeur du personnel, etc., sont des personnages nécessaires dans *la Comédie humaine*; ils y représentent des choses et ne seront jamais des personnalités. Quand Molière introduisit un monsieur Loyal dans *Tartufe,* il faisait *l'Huissier,* et non tel huissier. C'était le fait et non un homme.

Voici maintenant les divisions de *la Cousine Bette* en volumes :

1. Où la passion va-elle se nicher?
2. De beau-père à belle-mère.
3. Josépha.
4. Attendrissement subit du parfumeur.
5. Comment on peut marier les belles filles sans fortune.
6. Le capitaine perd la bataille.
7. Une belle vie de femme.
8. Hortense.
9. Un caractère de vieille fille.
10. L'amoureux de Bette.
11. Entre vieille et jeune fille.
12. M. le baron Hector Hulot d'Ervy.
13. Le Louvre.
14. Où l'on voit que les jolies femmes se trouvent sous les pas des libertins comme les dupes vont au-devant des fripons.
15. Le ménage Marneffe.
16. La mansarde des artistes.
17. Histoire d'un exilé.
18. Aventure d'une araignée qui trouve dans sa toile une belle mouche trop grosse pour elle.
19. Comme on se quitte au treizième arrondissement.
20. Une de perdue, une de retrouvée.
21. Le roman de la fille.
22. Laissez faire les jeunes filles.
23. Une entrevue.
24. Où le hasard, qui se permet souvent des romans vrais, mène trop bien les choses pour qu'elles aillent longtemps ainsi.
25. Stratégie de Marneffe.
26. Terrible indiscrétion.
27. Confidences suprêmes.
28. Transformation de la Bette.
29. De la vie et des opinions de M. Crevel.
30. Suite du précédent.
31. Dernière tentative de Caliban sur Ariel.
32. La vengeance manquée.
33. Comment se font beaucoup de contrats de mariage.
34. Un magnifique exemplaire de Séide.
35. Où la queue des romans ordinaires se trouve au milieu de cette histoire trop véridique, assez anacréontique et terriblement morale.
36. Les deux nouvelles mariées.
37. Réflexions morales sur l'immoralité.
38. Où l'on voit l'effet des opinions de Crevel.
39. Le bel Hulot démantelé.
40. Une des sept plaies de Paris.
41. Espérances de la cousine Bette.
42. A quelles extrémités les libertins réduisent leurs femmes légitimes.
43. La famille attristée.
44. Le dîner.
45. Un revenant à revenus.
46. A quel âge les hommes à bonnes fortunes deviennent jaloux.
47. Une première scène de haute comédie féminine.

Voici maintenant l'avertissement du *Cousin Pons* que nous extrayons du *Constitutionnel* du 18 mars 1846, et intitulé : *Avertissement quasi littéraire.*

Primitivement, l'*Histoire des parents pauvres* devait commencer par la partie appelée *les deux Musiciens;* mais des raisons, qu'il serait superflu d'expliquer et qui ne concernent que l'art littéraire, ont obligé l'auteur à la publier en dernier. *La Cousine Bette* n'avait pas encore pris ces développements peut-être excessifs et dus à la nature même du sujet, qui ont fait d'une simple nouvelle presque un livre. Walter Scott, avec sa fine bonhomie, a dit le premier qu'il partait au début d'une œuvre pour réaliser des plans, la plupart du temps abandonnés dans l'exécution, à propos d'un personnage ou d'un incident. Il y a des sujets qui deviennent de très-mauvais sujets, et des sujets pauvres qui s'amendent. C'est dans la vie des romans comme dans la vie réelle.

Ces observations paraissent avoir tant de similitude avec l'annonce d'un régisseur venant prévenir le public que la basse, ne voulant pas faire remettre le spectacle, sollicite l'indulgence du parterre pour un enrouement causé par le vin de Champagne d'un dîner d'artistes, que l'auteur est obligé d'avouer qu'elles sont uniquement écrites pour expliquer aux abonnés du *Constitutionnel* le changement du titre : *les Deux Musiciens* en *le Cousin Pons.*

L'abonné n'est pas un lecteur ordinaire, il n'a pas cette liberté pour laquelle la Presse a combattu! C'est là ce qui le rend abonné. L'abonné, qui subit nos livres, a douze raisons à vingt sous pièce dans la banlieue, quinze dans les départements et vingt à l'étranger, pour vouloir, pendant tout un trimestre, cinquante francs d'esprit, cent francs d'intérêt dramatique et sept francs de style dans le feuilleton. Les écrivains ont imité l'abonné. Tous ceux qui publient leurs ouvrages en feuille-

tons n'ont plus la liberté de la forme; ils doivent se livrer à des tours de force qui, depuis quelque temps, les assimilent, hélas! aux célèbres ténors; ils en ont les appointements et la gloire viagère. Or, dans l'intérêt de cet avenir trimestriel, il nous a paru nécessaire de rendre très-visible l'antagonisme des deux parties de l'*Histoire des parents pauvres* en appelant la seconde *le Cousin Pons.* Ceci est une raison bien plus décisive que toutes les autres; mais peut-être les esprits graves ne l'accepteront-ils pas.

Note éminemment commerciale.

La prétention émise, dit-on, par la *Société des Gens de lettres* de considérer les réimpressions d'ouvrages achetés par les journaux, comme des *reproductions,* nous oblige à faire observer ici que l'auteur n'appartient plus, depuis longtemps, à la Société des Gens de Lettres; qu'il est libre de céder la reproduction de ses œuvres anciennes et nouvelles, en en garantissant la reproduction exclusive aux cessionnaires.

Le Cousin Pons était aussi divisé dans *le Constitutionnel* en chapitres dont voici les titres :

Première partie (sans titre).

1. Un glorieux débris de l'Empire.
2. La fin d'un grand prix de Rome.
3. Les deux casse-noisettes.
4. Une des mille jouissances des collectionneurs.
5. Une des mille avanies que doit essuyer un pique-assiette.
6. Spécimen de portier (mâle et femelle).
7. Un vivant exemplaire de la fable des *Deux Pigeons.*
8. Où l'on voit que les enfants prodigues finissent par devenir banquiers et millionnaires, quand ils sont de Francfort-sur-Mein.
9. Où Pons apporte à la présidente un objet d'art un peu plus précieux qu'un éventail.
10. Une idée allemande.
11. Pons enseveli sous le gravier.
12. L'or est une chimère (paroles de M. Scribe, musique de Meyerbeer, décors de Remonencq).
13. Traité des sciences occultes.
14. Un personnage des contes d'Hofmann.
15. Ragots et politique des vieilles portières.
16. Corruption parlementée.
17. Histoire de tous les débuts à Paris.

Deuxième partie : *Les Crimes d'en haut et les crimes d'en bas.*

18. Un homme de loi.
19. Le fin mot de Fraisier.
20. La Cibot au théâtre.
21. Le *Fraisier* en fleur.
22. Avis aux vieux garçons.
23. Où Schmucke s'élève jusqu'au trône de Dieu.
24. Les ruses d'un testateur.
25. Le testament postiche.
26. Où la femme sauvage reparaît.

27. La mort comme elle est.
28. Continuation du martyr de Schmucke, où l'on apprendra comment l'on meurt à Paris.
29. Où l'on voit que ce que l'on appelle ouvrir une succession, consiste à fermer toutes les portes.
30. Les fruits du *Fraisier.*
31. Conclusion.

Dans la première édition en volumes, dont nous avons parlé à propos de *la Cousine Bette, le Cousin Pons* fut aussi divisé en chapitres dont nous allons donner les titres, mais il ne fut plus divisé en parties.

1. Un glorieux débris de l'Empire.
2. Un costume comme on en voit peu.
3. La fin d'un grand prix de Rome.
4. Où l'on voit qu'un bienfait est quelquefois perdu.
5. Les deux casse-noisettes.
6. Un homme exploité comme on en voit tant.
7. Une des mille jouissances des collectionneurs.
8. Où l'infortuné cousin se trouve très-mal reçu.
9. Une bonne trouvaille.
10. Une fille à marier.
11. Une des mille avanies que doit essuyer un pique-assiette.
12. Spécimen de portier (mâle et femelle).
13. Profond étonnement.
14. Un vivant exemplaire de la fable des *Deux Pigeons.*
15. Une chasse au testament.
16. Un type allemand.
17. Où l'on voit que les enfants prodigues finissent par devenir banquiers et millionnaires, quand ils sont de Francfort-sur-Mein.
18. Comment on fait fortune.
19. A propos d'un éventail.
20. Retour des beaux jours.
21. Ce que coûte une femme.
22. Où Pons apporte à la présidente un objet d'art un peu plus précieux qu'un éventail.
23. Une idée allemande.
24. Châteaux en Espagne.
25. Pons enseveli sous le gravier.
26. Un dernier coup.
27. Le chagrin passé à l'état de jaunisse.
28. L'or est une chimère (paroles de M. Scribe, musique de Meyerbeer, décors de Rémonencq).
29. Iconographie du genre brocanteur.
30. Où la Cibot commence sa première attaque.
31. Beau trait de continence.
32. Traité des sciences occultes.
33. Le grand jeu.
34. Un personnage des contes d'Hofmann.
35. Où l'on voit que les connaisseurs en peinture ne sont pas tous de l'académie des beaux-arts.
36. Ragots et politique des vieilles portières.
37. Où l'on voit l'effet d'un beau bras.
38. Exorde par insinuation.
39. Corruption parlementée.
40. Assaut d'astuce.
41. Où le nœud se resserre.
42. Histoire de tous les débuts à Paris.

43. Tout vient à point à qui sait attendre.
44. Un homme de loi.
45. Un intérieur peu recommandable.
46. Consultation non gratuite.
47. Le fin mot de Fraisier.
48. Où la Cibot est prise dans ses propres filets.
49. La Cibot au théâtre.
50. Une entreprise théâtrale fructueuse.
51. Châteaux en Espagne.
52. Le *Fraisier* en fleurs.
53. Conditions du marché.
54. Avis aux vieux garçons.
55. La Cibot se pose en victime.
56. La part du lion.
57. Où Schmucke s'élève jusqu'au trône de Dieu.
58. Un crime impunissable.
59. Les ruses d'un testateur.
60. Le testament postiche.
61. Profond désappointement.
62. Premières catastrophes.
63. Propositions fallacieuses.
64. Où la femme sauvage reparaît.
65. La mort comme elle est.
66. Sensibilité d'une garde malade.
67. Où l'on voit qu'il n'y a que les morts qu'on ne tourmente pas.
68. Où l'on apprendra comment l'on meurt à Paris.
69. Un convoi de vieux garçon.
70. La mort est un abreuvoir pour bien des gens à Paris.
71. Pour ouvrir une succession on ferme toutes les portes.
72. Du danger de se mêler des affaires de la justice.
73. Apparition de trois hommes noirs.
74. Les fruits du *Fraisier*.
75. Un intérieur peu confortable.
76. Où le Gaudissart se montre généreux.
77. Manière de rattraper une succession.

Conclusion.

Cette édition est terminée par une nouvelle de Pierre Zaccone, intitulée *Ethel von Dick*.

En 1848, ces deux récits furent imprimés, datés pour la première fois et toutes divisions de chapitres supprimées, en un seul volume in-8°, chez Furne seul; il formait le tome XVII des œuvres de Balzac, premier volume complémentaire de *la Comédie humaine*. L'auteur y indiquait en tête de *la Cousine Bette*, une première partie intitulée *le Père prodigue*, et laissait ensuite l'ouvrage entier sans en donner une seconde; cette singularité est restée dans l'édition définitive. Si l'on veut savoir maintenant ce que *le Constitutionnel* a payé pour la publication de ce livre, voici les chiffres exacts : *la Cousine Bette*, 12,836 fr.; *le Cousin Pons*, 9,238; total : 22,074 fr.

TOME IV

XLIX. *Un homme d'affaires*, daté de Paris, 1845. Dédié au baron ames de Rothschild. Imprimé pour la première fois dans le *Siècle* du

10 septembre 1845, sous le titre de : *les Roueries d'un créancier*, et formant le chapitre III d'une série d'*Études de mœurs* dont les deux premières sont : *une Rue de Paris et son Habitant* (voir aux *Œuvres diverses*) et *le Luther des Chapeaux* (voir *les Comédiens sans le savoir*) ; ce récit était alors divisé en deux parties dont voici les titres :

1. Chez une lorette. | 2. Entre deux chiens finis.

Il parut pour la première fois en volume, sans divisions, dédié et daté, en 1846, dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XII), et portait alors le titre d'*Esquisse d'hommes d'affaires d'après nature*. En 1847, il termina aussi, sous le même titre, le tome II d'*un Drame dans les prisons* (*Où mènent les mauvais chemins*, troisième partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes*). Enfin, dans l'édition définitive, ce morceau change de titre pour la troisième fois.

L. *Un Prince de la bohème*, daté de 1839-1845. Dédié à Henri Heine. Ce récit parut pour la première fois, sous le titre de : *les Fantaisies de Claudine*, daté d'août 1840, aux Jardies, dans le numéro du 25 août 1840 de la *Revue parisienne ;* il entra ensuite en 1844 sous son titre actuel, et dédié, dans le tome II d'*Honorine*, puis en 1846 dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XII), accompagné de sa dédicace et de ses dates actuelles. La version de la *Revue parisienne*, qui a été publiée de nouveau sous son premier titre en 1853, en un petit volume in-24, chez Eugène Didier, contient deux chapitres : *la Bohème de Paris* et *le Ménage de Claudine ;* il y a quelques différences entre cette version et celle de *la Comédie humaine*, et ce sont ces changements, exécutés en 1845, qui ont motivé la double date que porte actuellement ce récit. Après les mots « peut-être pas pris garde », ligne 17, page 40, le premier chapitre de la nouvelle, se terminait par cette réflexion assez bizarre :

Ceci, pour employer un titre inventé par M. Victor Hugo, est une *autre guitare !*

De plus, c'était alors à madame de Rastignac et non à madame de Rochefide que l'histoire était racontée, ce qui motivait cette autre fin du récit après les derniers mots de la page 53 : « il est à la Chambre des pairs » (dans la première version il y a : « Tandis qu'il est de la Cour... »), on lisait :

— Appelez-vous cela de l'avancement? répondit-elle (madame de Rastignac) en souriant au milieu d'une tristesse profonde.

La jolie baronne avait les yeux humides et y passait les dentelles de son mouchoir.

— Qu'avez-vous?

— Mon cher Nathan, dit-elle en me lançant un amer sourire, je sais un autre ménage où c'est le mari qui est aimé, et où c'est la femme qui est du Bruel.

J'avais oublié, comme cela nous arrive souvent à nous autres gens d'imagination, qu'après quinze ans d'une liaison continue, et après avoir, selon le mot de la Bourgoin, essayé son gendre, la baronne Delphine de Nucingen avait marié sa fille à Rastignac, que la vieille financière gouvernait entièrement cet homme d'État sans qu'il s'en aperçût, et que la jeune baronne de Rastignac avait fini par apprendre la dernière ce que tout Paris savait.

— Vous allez publier cela, me dit Nathan.

— Certes.

— Et le dénoûment.

— Je ne crois pas aux dénouements; il faut en faire quelques-uns de beaux pour montrer que l'art est aussi fort que le hasard; mais, mon cher, on ne relit une œuvre que pour ses détails.

— Mais il y a un dénouement, me dit Nathan.

— Eh!

— La jeune baronne de Rastignac est folle de Charles-Édouard. Mon récit avait piqué sa curiosité.

— Oui, mais la Palférine?

— Il l'adore!

— La malheureuse!

Dans la version qui suit *Honorine, un Prince de la bohème* est divisé ainsi :

Première partie : *un Ménage vu de loin.*

1. Ce que c'est que la bohème à Paris.
2. Comme quoi le prince est presque prince.
3. Où l'on essaye d'expliquer l'esprit du prince.
   I. Élévation du prince.
   II. Facéties du prince.
   III. Dignité du prince.
   IV. Politique du prince.
   V. Mœurs du prince.
4. Moralités familières à un académicien.
5. Madame s'impatiente.
6. Autre trait de caractère.
   I. Comme il traite le créancier.
   II. Générosité du prince.
   III. Courage du prince.
7. Madame se refuse, non pas à lire, mais à écouter le Sainte-Beuve.
8. Où l'on achève de peindre le prince.
   I. Il traite de puissance à puissance avec la cour.
   II. Fines railleries d'un prince avec une femme d'esprit.

9. Avant-dernière contrefaçon du style d'un académicien.
10. Audace et bonheur du prince.
11. Quelle distinction !..
12. Fatalité.
13. Traité complet, *ex professo Roberto,* de l'amour.
14. Où l'on voit que la bohème est française.
15. Modèle de soumission.
16. Splendeurs et misères des femmes qui aiment.
17. Résumé.

Deuxième partie : *le Même Ménage vu de près.*

18. Silhouette du mari, profil de la femme.
19. Les métamorphoses de l'Opéra.
20. L'habitude est aussi dangereuse que l'amour.
21. Splendeurs et misères du mari.
22. Des péripéties conjugales.
23. Un croquis.
24. Le mot de l'énigme.
25. Le rôle de cadavre.
26. Sur l'air : *C'est l'Amour,* etc.
27. Fin ou fi !

LI. *Gaudissart* II, daté de Paris, novembre 1844. Dédié à la princesse Cristina de Belgiojoso, née Trivulce. Ce travail, écrit pour *le Diable à Paris,* deux volumes in-8°, chez Hetzel, 1845-1846), paru pour la première fois dans *la Presse* du 12 octobre 1844 sous le titre de : *un Gaudissart de la rue Richelieu; les Comédies qu'on peut voir gratis.* Il a gardé le même titre dans *le Diable à Paris* et n'a pris celui qu'il porte aujourd'hui qu'en entrant en 1846, daté et dédié, dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XII).

LII. *Les Employés,* daté de Paris, juillet 1836. Dédié à la comtesse Serafina San-Severino, née Porcia. Imprimé pour la première fois dans *la Presse* du 1er au 14 juillet 1837, sous le titre de *la Femme supérieure,* ce roman parut pour la première fois en volume, chez Werdet, deux volumes in-8°, en octobre 1838; il portait ce même titre, mais la version du journal était augmentée d'une conclusion inédite et de la dédicace actuelle, datée alors de Milan, mai 1838, date effacée depuis. Il parut, accompagné de *la Torpille* et de *la Maison Nucingen,* avec la préface collective datée des Jardies, 15 septembre 1838, dont nous avons déjà parlé (voir tome XXII, page 496). L'ouvrage était alors divisé en parties et en chapitres dont voici les titres :

Première partie : *Entre deux femmes.*

1. Le ménage Rabourdin.
2. M. des Lupeaulx.
3. Les tarets.

Deuxième partie : *Les bureaux.*

1. Quelques employés vus de trois quarts.
2. La machine en mouvement.
3. Les tarets à l'ouvrage.

Troisième partie : *A qui la place?*

1. Scène de ménage.
2. Madame Rabourdin présentée.
3. En avant les tarets.
4. La démission.

La fin de la version publiée par la *Presse,* s'arrête à ces mots de Bixiou : « il est joli celui-là » ligne 23 de la page 265. Tout ce qui suit parut inédit, comme nous l'avons dit, dans l'édition de 1838.

La femme supérieure reparut en 1846 dans le tome III de la troisième édition des *Scènes de la vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XI), sous le titre de : *les Employés ou la Femme supérieure,* datée de juillet 1838. Dans l'édition actuelle, l'œuvre n'a plus d'autre titre que *les Employés,* et porte la date de juillet 1836. En revoyant cet ouvrage pour la première édition de *la Comédie humaine,* Balzac y intercala quelques fragments de *la Physiologie de l'Employé* (voir aux *Œuvres diverses).*

LIII. *Les Comédiens sans le savoir,* daté de Paris, novembre 1845. Dédié au comte Jules de Castellane. Imprimé pour la première fois, accompagné de sa dédicace, dans *le Courrier Français* du 14 au 24 avril 1846, ce roman, que l'auteur voulut un moment intituler *les Comiques sérieux,* parut en volumes la même année, daté pour la première fois dans le tome IV de la troisième édition des *Scènes de la Vie parisienne* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XII). En 1848, il fut réimprimé en deux volumes in-8°, chez Gabriel Roux, sous le titre de : *le Provincial à Paris,* suivi de *Gillette (le Chef-d'œuvre inconnu), le Rentier* et *el Verdugo.* La version du journal et celle du *Provincial à Paris* étaient divisées en chapitres; voici les titres de la version du *Courrier français* :

1. Combien de Parisiens de province fournit Paris.
2. Ce qui, la plupart du temps, attire les provinciaux à Paris.
3. Gazonnal déjeune pour la première fois comme il faut à Paris.
4. Précis remarquable sur le procès de Gazonnal contre le préfet.
5. Le rat.
6. L'Opéra vu des boulevards.
7. De la marcheuse et de son influence.
8. Où Gazonnal commence à voir qu'il n'a rien vu depuis dix-huit mois à Paris.
9. Comment l'on peut s'amuser à Paris.
10. La comédie gratis.

11. Le portier bienfaisant.
12. Simple histoire.
13. De la philanthropie moderne.
14. Un portrait remis à neuf.
 I. Sans argent.
 II. Beaucoup d'argent.
15. La dynastie des Marius sans ruines.
16. Marius V.
17. Physiologie du coiffeur.
18. Proportions gigantesques des riens de Paris.
19. Que serait devenu Raphaël, s'il eût été fouriériste.
20. Usine à fabriquer l'espérance.
21. Un mystère des sciences occultes.
22. Deux manières d'entrer à la Chambre des députés.
23. Profil de ministre.
24. Spécimen d'orateur.
25. Un défi de Gazonnal.
26. Le vent qui vient de la montagne le rendit fou.
27. Un procédé pour essayer l'amour.
28. Carabine au repos.
29. Dénoûment où le provincial reconnaît la supériorité de Paris en tout genre.

Voici maintenant les titres de la version en volumes, pour ne pas nous répéter, nous n'indiquerons que les changements des chapitres 10 à 30; les autres chapitres sont conformes aux précédents. Ces deux séries de titres ont disparu l'une et l'autre dans *la Comédie humaine* :

10. Un gérant de journal.
11. Un homme de la police.
12. La comédie gratis.
13. Portrait d'un petit grand homme.
14. Question Vital.
15. Le lustre des Castor.
16. Où Bixiou se déploie.
17. Les Gaudissarts.
18. Anecdote.
19. Quelques variétés de Gaudissarts.
20. Le jour et la nuit se vendent à Paris.
21. Observation archéologique.
22. Physiologie de la vente.
23. Le vaudeville promis par Bixiou.
24. Supériorité de la France.
25. Madame la Ressource.
26. Fins contre fins.
27. Une scène de l'autre comédie.
28. Paris au point de vue de la dette
29. A quoi les enfants servent à leurs mères.
30. Un grand littérateur.

Cette version était précédée d'un avant-propos de l'éditeur, que nous recueillons ici :

Si le XIXe siècle a vu naître et grandir beaucoup de réputations, si beaucoup d'écrivains ont conquis dans les rangs de la littérature moderne une place élevée, due à leurs succès et à leurs talents, il faut avouer que bien peu de ces réputations, bien peu de ces écrivains sont destinés à franchir les limites de ce siècle, et que la postérité saura réduire considérablement la liste des hommes illustres de notre époque. Il en a été ainsi de tout temps, et, certes, s'il était donné à certains auteurs

d'assister au jugement que la postérité portera sur leurs œuvres, leur vanité essuierait de singuliers mécomptes.

Cependant, il est quelques écrivains que la supériorité incontestable de leurs œuvres, et la faveur intelligente et enthousiaste qui s'attache à leurs noms, ont séparés de la foule et élevés au premier rang; ceux-là appartiennent de droit à la postérité, et ils seront l'admiration de l'avenir comme ils ont été celle du présent. Les uns sont des poëtes divins, les autres des historiens éminents, ceux-là des auteurs dramatiques, ceux-ci des romanciers. Quelque sympathie que l'on professe, romantique ou classique, que l'on appartienne à telle école ou à telle autre, aujourd'hui, que toutes ces distinctions sont jugées et que la cause de la littérature moderne a été noblement gagnée, après avoir été noblement défendue, il n'y a plus, de part et d'autre, que des écrivains, et les hommes des deux partis, que la passion n'aveugle plus, applaudissent et saluent sans s'inquiéter des couleurs du drapeau.

Parmi ces écrivains dont la renommée a dit la gloire à toutes les parties du monde connu, il en est un qui, peut-être plus que les autres, justifie la colossale réputation dont il jouit. — Cet écrivain, c'est M. de Balzac, l'auteur de la *Comédie humaine!*

M. de Balzac jouit d'une réputation universellement acceptée; et, certes, on sait par quels travaux il l'a achetée. Il a dit lui-même, dans un de ses livres, quels combats il a livrés, quelles luttes il a soutenues, combien de défaites il a essuyées. Soldat courageux, infatigable, on l'a vu sur toutes les brèches, il a pris sa part de toutes les batailles, sa gloire dans tous les triomphes. *Je soutenais une lutte insensée,* s'écrie-t-il quelque part, *je combattais la misère avec ma plume!* Noble et terrible lutte, celle-là : le génie aux prises avec les misérables réalités de la vie!

Les souvenirs de cette époque de sa vie percent à chaque page dans les livres de M. de Balzac; il se rappelle avec amertume ce qu'il a souffert : le fantôme du passé est son hôte habituel, et aujourd'hui même, aujourd'hui que, grâce à cette plume féconde avec laquelle naguère il combattait la misère, il a conquis une fortune princière et une gloire européenne, c'est avec une douloureuse mais sympathique émotion qu'il se rappelle les jours mauvais de son existence littéraire. Ce fut une rude époque, et les hommes qui ont résisté à de semblables épreuves étaient solidement trempés.

« Mon pauvre enfant, fait-il dire par un de ses personnages, Étienne Lousteau, je suis venu comme vous, plein d'illusions, avec l'amour de l'art, porté par d'invincibles élans vers la gloire; j'ai trouvé les réalités du métier, les difficultés de la librairie et le positif de la misère. Mon exaltation maintenant concentrée, mon effervescence première me cachaient le mécanisme du monde; il a fallu le voir, se cogner à tous ses rouages, heurter ses pivots, me graisser à ses huiles, entendre le cliquetis des chaînes ou des volants. Vous allez, comme moi, savoir que, sous toutes ces belles choses, s'agitent des hommes, des passions, des nécessités. Vous vous mêlerez forcément à d'horribles luttes d'œuvre à œuvre, d'homme à homme, de partis à partis, où il faut se battre systématiquement pour ne pas être abandonné par les siens. Ces combats ignobles désenchantent l'âme, dépravent le cœur et fatiguent en pure perte; car vos efforts servent souvent à faire couronner un

homme que vous haïssez, un talent secondaire présenté malgré vous comme un génie. La vie littéraire a ses coulisses. Les succès surpris ou mérités, voilà ce qu'applaudit et voit le parterre; les moyens toujours hideux, les comparses enluminés, les claqueurs et les garçons de service, voilà ce que recèlent les coulisses. Vous êtes encore au parterre. Il en est temps encore, abdiquez avant de mettre un pied sur la première marche du trône que se disputent tant d'ambitions, et ne vous déshonorez pas comme je le fais pour vivre. »

Nul auteur n'a sondé plus profondément que M. de Balzac les mille replis du cœur humain; il a touché en se jouant à toutes les plaies de la société; il a dit avec cette magie de style, cette finesse d'observation, ces prodiges d'imagination qui distinguent ses œuvres, toutes les joies, toutes les douleurs, et l'espoir et le doute, et la lutte et le triomphe. Épris d'une splendide conception, dont la grandeur n'a pas un seul instant effrayé son génie, il est entré, dès les premiers pas, dans cette voie que nous lui avons vu suivre jusqu'aujourd'hui. Ses romans sont autant de jalons placés sur la route qu'il a prise, et qui témoignent suffisamment du plan qu'il s'était tracé. Maintenant que l'édifice est à peu près achevé, il est permis à tous d'en admirer l'élégance, la force et la solidité.

M. de Balzac est un écrivain qui ne peut être comparé à personne dans le présent; entre ses œuvres et celles des autres écrivains de ce temps-ci, il n'y a nulle assimilation possible; nous irons plus loin, nous dirons qu'à aucune époque littéraire, une conception aussi vaste, aussi habillement coordonnée, aussi parachevée dans presque toutes ses parties que celle de *la Comédie humaine* n'est sortie du cerveau d'aucun homme! Et comme la nature de cet homme était bien faite pour un tel travail, et comme son talent se trouvait bien à la hauteur de l'œuvre! M. de Balzac avait toutes les qualités requises : il était vif, ardent, spirituel, moqueur ici, grave là, léger quelquefois, profond souvent, doué d'un prodigieux esprit d'observation, plein d'une originalité piquante et neuve.

Les héros de M. de Balzac sont des types; avant de les rencontrer dans ses livres, on les a vus dans le monde, dans la rue, dans les cercles, partout... C'est votre camarade, votre ami, votre frère; ses héroïnes ont passé devant vos regards éblouis, au théâtre, dans les bals de la Chaussée-d'Antin, dans les salons du faubourg Saint-Germain. Ce ne sont point des personnages auxquels l'imagination seule prête un instant une vie factice, une forme vague et fugitive; ce sont des hommes, ce sont des femmes en chair et en os, qui se meuvent et s'agitent dans le cadre imaginaire du roman, comme ils se meuvent et s'agitent dans le cadre officiel de la vie réelle.

Et quel est le lecteur dans l'esprit duquel ne soient pas profondément gravées les innombrables créations de l'écrivain!.. Et Lucien de Rubempré, douloureuse personnification de la poésie luttant avec le positivisme littéraire, et Gobseck, et Dauriat, et Lousteau, et Finot, et Vautrin!.. Puis, auprès de ces natures si bien prises sur le fait, si régulièrement daguerréotypées, ces autres natures charmantes sur lesquelles l'auteur semble avoir répandu tout ce qu'il y avait dans son cœur de poésie touchante, et de saint enthousiasme!.. Eugénie Grandet, Coralie, Modeste Mignon, madame de Mortsauf!.. Quel homme a peint l'amour avec de

plus chastes pinceaux, ou des couleurs plus vives? J'en passe et des meilleures...

Aussi, comme le public attentif à toutes les nouveautés s'inquiète de l'apparition d'un livre de M. de Balzac... Un livre de cet écrivain, c'est un succès; c'est-à-dire une fortune pour l'éditeur, une joie pour le lecteur; qu'on se reporte pour un instant à quelques années, après 1831, et l'on se rappellera sans peine quelle émotion, quelle avidité, quelle curiosité folle, ardente, inouïe, accueillait chaque production nouvelle de M. de Balzac... Il y avait de tout dans ces productions : du rire et des larmes, de l'action et de l'analyse, du drame et de l'observation. C'est ainsi qu'ont paru, soulevant de tous côtés un concert unanime de bravos, la plupart des livres que vous connaissez... *Eugénie Grandet, le Père Goriot, la Physiologie du Mariage, le Lys dans la vallée, Modeste Mignon, le Curé de village, les Petites Misères de la Vie conjugale, les Parents pauvres, le Provincial à Paris;* et jamais l'auteur ne s'est fatigué, jamais le public ne s'est blasé...

Lorsque le roman-feuilleton opéra dans la littérature moderne cette révolution que vous savez, on aurait pu croire que M. de Balzac, talent d'observation et d'analyse, se trouverait mal à l'aise entre les maigres colonnes du feuilleton, et qu'il se garderait de tenter jamais cette nouvelle voie. Après tout, il avait assez fait pour sa réputation, pour sa gloire; il n'avait pas besoin d'une publicité nouvelle ou plus étendue, son nom était connu, aimé, admiré; le journalisme ne pouvait rien ajouter à sa couronne; il eût pu se retirer de la lice, qu'il n'eût été ni moins grand ni moins complet. Mais, comme nous le disions en commençant, M. de Balzac a été vu sur toutes les brèches, il a pris sa part dans toutes les batailles, sa gloire dans tous les triomphes; il n'a pas voulu que l'on pût lui montrer une seule voie qu'il n'eût pas tentée; c'est sa nature, d'ailleurs, d'être hardi, aventureux, d'aller en avant toujours, cherchant sans trêve des chemins ignorés; les journaux s'ouvrirent à l'envi devant cet hôte connu et déjà apprécié, et M. de Balzac retrouva pour cette nouvelle littérature un nouvel élan qui rappelait les jours les plus actifs de sa jeunesse littéraire, et il se remit à écrire avec cette même fécondité variée qui est un des dons les plus heureux dont la nature l'ait doué.

C'est alors que parurent : *Modeste Mignon, la Lune de Miel* et *le Provincial à Paris.*

Nous n'avons pas la prétention d'analyser une à une les productions de M. de Balzac, ni de rappeler, dans ces quelques pages, l'histoire de sa vie littéraire ; ce serait pour nous une tâche trop rude, et nous ne nous en sentons ni la force ni le talent.

Toutefois, nous voulons nous résumer en terminant et dire un dernier mot sur ce talent qui, malgré toute l'admiration dont il est entouré, ne nous semble pas occuper la place qui lui est due. L'avenir la lui fera plus élevée encore, nous n'en doutons pas ! Les hommes comme M. de Balzac ne sont réellement grands, que lorsqu'ils ne sont plus : et, à ce propos, qu'on nous permette d'ajouter que, dans toutes les nomenclatures littéraires des différents siècles qui ont donné au monde les hommes dont il s'honore à juste titre, nous ne voyons qu'un seul nom auprès duquel nous placerions volontiers M. de Balzac... Et ce nom, c'est *Molière.*

Qu'est-ce donc que Molière, sinon le poëte qui a peint avec le plus de vérité, la

société du XVIIe siècle? qu'est-ce que M. de Balzac, sinon le moraliste, le philosophe qui a le mieux compris, le plus fidèlement peint le XIXe siècle. Si M. de Balzac avait vécu sous Louis XIV, il eût fait *les Femmes Savantes, Tartufe, Georges Dandin, le Misanthrope;* si Molière vivait de nos jours, il écrirait *la Comédie humaine.*

De quel écrivain contemporain, pourrait-on en dire autant. Quel plus bel éloge pourrait-on faire d'un auteur!.. — L'oubli aura jeté le linceul sur bien des réputations, que celle de M. de Balzac n'aura pas été seulement entamée.

Cet ouvrage contient des fragments de trois articles de Balzac; le premier, intitulé : *un Espion à Paris : le petit père Fromenteau, bras droit des gardes du commerce*, et le troisième : *une Marchande à la toilette, ou Madame la Ressource en 1844*, ont paru tous deux dans *le Diable à Paris,* deux volumes in-8° chez Hetzel 1845-1846, où ils faisaient partie d'une série intitulée : *les Comédies qu'on peut voir gratis à Paris,* à laquelle appartenait aussi *Gaudissart II* (voir plus haut). Le deuxième a paru dans *le Siècle* du 19 août 1845, sous le titre de: *Étude de mœurs.* II. *Le Luther des chapeaux.* Nous allons donner les fragments de ces articles qui n'ont pas été conservés dans *les Comédiens sans le savoir,* en suivant l'ordre où ils se trouvent reproduits dans l'ouvrage. Nous sommes forcés, pour le sens, de laisser quelques doubles emplois.

I

UNE MARCHANDE A LA TOILETTE

OU MADAME LA RESSOURCE EN 1844.

LES COMÉDIES QU'ON PEUT VOIR GRATIS A PARIS.

Jusqu'à présent, les peintres de mœurs ont mis en scène beaucoup d'usuriers : mais on a oublié l'usurière des femmes dans l'embarras, la madame *La Ressource* d'aujourd'hui, personnage excessivement curieux, appelée décemment *marchande à la toilette.*

Avez-vous quelquefois, en flânant, remarqué dans Paris une de ces boutiques dont la négligence fait tache au milieu des éblouissants magasins modernes, boutique à devanture peinte en 1820, et qu'une faillite a laissée au propriétaire de la maison dans un état douteux? la couleur a disparu sous une double couche imprimée par l'usage et grassement épaissie par la poussière; les vitres sont sales, le bec-de-cane tourne de lui-même, comme dans tous les endroits d'où l'on sort encore plus promptement qu'on n'y rentre. Là trône une femme entre les plus belles parures arrivées à cette phase horrible où les robes ne sont plus des robes et ne sont pas encore des haillons. Le cadre est en harmonie avec la figure que cette femme se compose, car ces boutiques sont une des plus sinistres particularités de

Paris. On y voit des défroques que la mort y a jetées de sa main décharnée, et l'on entend alors le râle d'une phthisie sous un châle, comme on y devine l'agonie de la misère sous une robe brodée d'or. Les atroces débats entre le luxe et la faim sont écrits là sur de légères dentelles. On y trouve la physionomie d'une reine sous un turban à plumes, dont la pose rappelle et rétablit presque la figure absente. C'est le hideux dans le joli! Le fouet du Juvénal, agité par les mains officielles du commissaire-priseur, y a éparpillé les manchons pelés, les fourrures flétries de quelques grandes dames aux abois. C'est un fumier de fleurs où, çà et là, brillent des roses coupées d'hier, portées un jour, et sur lequel est toujours accroupie une affreuse vieille, la cousine germaine de l'usure, l'occasion du malheur, une harpie retirée, chauve, édentée, et prête à vendre le contenu, tant elle a l'habitude de colporter ou d'acheter le contenant, la robe sans la femme ou la femme sans la robe. La marchande est là comme l'argousin dans le bagne, comme un vautour au bec rougi sur des cadavres, au sein de son élément; plus horrible que ces sauvages horreurs qui font frémir les passants, étonnés quelquefois de rencontrer un de leurs plus jeunes et frais souvenirs pendus dans le sale vitrage derrière lequel grimace une de ces marchandes à la toilette, qui ont fait autant de métiers inconnus qu'il y en a de connus.

Ce fut une de ces gémonies de nos fêtes que j'indiquai à un de mes amis.

. . . .

Deux heures après, madame Nourrisson (elle s'appelait ainsi) vint en robe de damas à fleurs provenant de rideaux décrochés à quelque boudoir saisi, ayant un de ces châles de cachemire passés, usés, invendables, qui finissent leur vie au dos de ces femmes. Elle portait une collerette en dentelle magnifique, mais éraillée, et un affreux chapeau; mais, pour dernier trait de physionomie, elle était chaussée en souliers de peau d'Irlande, sur le bord desquels sa chair faisait l'effet d'un bourrelet de soie noire à jour.

. . . .

La familiarité la plus déshonorante est le premier impôt que ces sortes de femmes prélèvent sur les passions effrénées ou les misères qui se confient à elles. Elles ne s'élèvent jamais à la hauteur du client, elles le font asseoir côte à côte auprès d'elles sur leur tas de boue.

. . . .

Nous nous regardâmes, épouvantés l'un comme l'autre de cette tirade, où chacune des phases de la vie antérieure de madame Nourrisson avait laissé sa tache.

II

LE LUTHER DES CHAPEAUX.

— Mais arrive donc, mon cher! voilà deux cigares que je t'attends, e foi, j'allais partir.

— Sans moi? eh bien, c'eût été gentil!

Et, se donnant le bras, ils sortirent du passage de l'Opéra.

Ces deux jeunes gens, en tenue complète de soirée, représentaient deux apprentis grands hommes. L'un en était à son premier vaudeville reçu, l'autre à son troisième tableau refusé.

— Ah ça, pourrais-tu m'édifier sur la cause qui t'a empêché de venir à l'heure convenue? demanda bientôt le *poëte* avec cette aigreur particulière à tout homme qui arrive le premier à un rendez-vous.

— Regarde et devine ! répondit l'accusé en baissant la tête d'un air sombre.

— Je te trouve superbe, et voilà tout.

— Et çà! fit le peintre en posant un doigt sculptural sur sa coiffure parfaitement brossée, mais dont le ruban, d'une largeur inusitée, ne parvenait pas à dissimuler cet ignoble lustre onctueux qui est aux chapeaux ce que les chevrons sont aux soldats.

— Oui, mon cher Maurice, continua-t-il en improvisant à *mezzo voce* et sur l'air : *Les coucous sont gras,* cette élégie célèbre dans tous les ateliers :

Les chapeaux sont gras,
Parce qu'on n'en a guère ;
Les chapeaux sont gras,
Parce qu'on n'en a pas.

— Tu me présentes ce soir chez un puissant de la terre, n'est-ce pas? Eh bien, malheureux ! c'était dans l'espoir de remplacer cet infâme gobelet, c'était pour te faire honneur enfin, que j'ai couru vainement pendant que tu m'attendais. Et maintenant, blâme-moi si tu l'oses.

— Voilà ce que c'est que de n'avoir pas de fournisseur en titre, insinua Maurice en se rengorgeant d'une façon raisonnablement blessante pour son ami.

— Mon cher, répliqua celui-ci un peu vertement, ton objection pèche autant par la base que mon costume par le sommet. C'est précisément pour avoir eu trop de chapeliers en titre que je ne peux plus avoir de chapeaux.

— Alors, mon bon Léon, reprit le vaudevilliste, ton malheur n'est que de la maladresse et je ne te plains pas. Ah! s'il s'agissait d'un bonnetier, je ne dis pas; on n'a pas encore trouvé d'amorce pour cette espèce, et les plus grands génies se sont brisés contre cette puissance d'inertie. Mais le chapelier! c'est l'Épitomé de la petite dette. Artiste, il ne demande qu'une chose, être compris, c'est-à-dire flatté. Je vais à l'instant même te conduire chez le mien; écoute et étudie, car je veux te donner à la fois une leçon et un chapeau.

Je vais *poser pour toi ;* seulement, sois sérieux comme le roi sur une pièce de cent sous.

. . . .

Et les deux jeunes fous riaient encore en se faisant annoncer dans le salon où, grâce au génie de Maurice, ils purent figurer très-honorablement.

III

UN ESPION A PARIS

LE PETIT PÈRE FROMENTEAU, BRAS DROIT DES GARDES DU COMMERCE.

LES COMÉDIES QU'ON PEUT VOIR GRATIS A PARIS.

Nous avions bien déjeuné au Palais-Royal. En artistes régalés, nous étions disposés à rire, quoique nous eussions un rendez-vous chez un gérant de journal dont le caractère et la caisse se recommandent par des mouvements comparables à ceux des marées.

Le valet de chambre de ce grand homme d'affaires nous fit attendre en intimes que nous étions; mais, nous ayant dit que Monsieur était en conférence avec un homme *qui lui vendait* l'incarcération d'un insaisissable débiteur, nous échangeâmes un regard et violâmes la consigne, en gens affriandés par la caricature que promettait cette annonce.

Ce père Fromenteau, voyez-vous, est tout un poëme, mais un poëme parisien. A son aspect, vous devineriez, comme nous le devinâmes de prime abord, que le Figaro de Beaumarchais, le Mascarille de Molière, les Frontin de Marivaux et les Lafleur de Dancourt, ces grandes expressions de l'audace dans la friponnerie, de la ruse aux abois, du stratagème renaissant de ses ficelles coupées, sont quelque chose de médiocre en comparaison de ce colosse d'esprit et de misère.

Quand, à Paris, vous rencontrez un type, ce n'est plus un homme, c'est un spectacle! Ce n'est plus un moment de la vie ni une existence, c'est plusieurs existences!

Cuisez trois fois dans un four un buste de plâtre, vous obtenez une espèce d'apparence bâtarde de bronze florentin. Eh bien, les éclairs de malheurs innombrables, les nécessités de positions terribles, ont bronzé la tête de Fromenteau comme si la sueur d'un four avait par trois fois déteint sur son visage.

Les rides très-pressées ne peuvent plus se déplisser, elles forment des plis éternels, blancs au fond. Cette figure jaune est toute rides. Le crâne, semblable à celui de Voltaire, a l'insensibilité d'une tête de mort; et, sans quelques cheveux à l'arrière, on douterait qu'il fût celui d'un homme vivant. Sous un front immobile, s'agitent, sans rien exprimer, des yeux de Chinois exposés sous verre à la porte d'un magasin de thé, des yeux factices qui jouent la vie, et dont l'expression ne change jamais. Le nez, camus comme celui de la Mort, nargue le Destin, et la bouche, plus serrée que celle d'un avare mais toujours ouverte, est néanmoins discrète autant que le rictus d'une boîte à lettres. Calme comme un sauvage, les mains hâlées, Fromenteau, petit homme sec et maigre, se recommande par une attitude diogénique pleine d'insouciance, qui ne peut jamais se plier aux formes du respect. Et quels commentaires de sa vie et de ses mœurs ne sont pas écrits dans son costume pour ceux qui savent déchiffrer un costume! Quel pantalon surtout! un pantalon de recors, noir et luisant comme l'étoffe dite *voile*, avec

laquelle on fait les robes d'avocat! un gilet acheté au Temple, mais à châle, et brodé! un habit d'un noir rouge! Et tout cela brossé, quasi propre, orné d'une montre attachée par une chaîne de chrysocale. Fromenteau laissait voir en ce moment une chemise de percale jaune, plissée, sur laquelle brillait un faux diamant en épingle! Le col de velours ressemblait à un carcan sur lequel débordaient les plis rouges d'une chair de Caraïbe. Le chapeau de soie était luisant comme du satin, mais la coiffe eût rendu de quoi faire deux lampions, si quelque épicier l'eût acheté pour le faire bouillir. Ce n'est rien que d'énumérer ces accessoires, il faudrait pouvoir peindre l'excessive prétention que Fromenteau savait leur imprimer. Il y avait je ne sais quoi de coquet dans le col de l'habit, dans le cirage tout frais des bottes à semelles entre-baillées, qu'aucune expression française ne peut rendre. Enfin, pour faire entrevoir ce mélange de tons si divers, un observateur aurait compris, à l'aspect de Fromenteau, que, si, au lieu d'être mouchard, il eût été voleur, toutes ces guenilles, au lieu d'attirer le sourire sur les lèvres, eussent fait frissonner d'horreur. Sur le costume, on se fût dit : « Voilà un homme infâme, il boit, il joue, il a des vices, mais il ne se *soûle* pas, mais il ne triche pas : ce n'est ni un voleur, ni un assassin ; qui est-ce? » Et Fromenteau eût été vraiment indéfinissable jusqu'à ce que le mot espion fût venu dans la pensée. Le fin sourire de ses lèvres pâles, le clignement de ses yeux verdâtres, la petite grimace de son nez camus, disent qu'il ne manque pas d'esprit. Il s'est fait un visage de fer-blanc, et l'âme doit être comme le visage. Aussi ses mouvements de physionomie sont-ils des grimaces arrachées par la politesse, plutôt que par l'expression de ses mouvements intérieurs. Il effrayerait s'il ne faisait pas tant rire. Ce cynisme en fait de costume a un sens, cet homme ne tient pas plus à son habillement de ville que les acteurs ne tiennent au leur. Il excelle à se déguiser, à se grimer ; il donnerait des leçons à Frédérick Lemaître, car il peut devenir dandy quand il le faut.

— Monsieur graisse-t-il la patte? demanda Fromenteau, d'un ton menaçant quoique froid, à son *client*.

— Il s'agit de *cinquente cintimes* (Odry dans les *Saltimbanques*), répondit le spéculateur en prenant cent sous et les tendant à Fromenteau.

— Et pour la canaille ?.. reprit l'homme.

— Laquelle? demanda mon ami.

— Ceux que j'emploie, répliqua Fromenteau tranquillement.

— Y a-t-il au-dessous? dis-je.

— Oui, monsieur, répondit l'espion. Il y a ceux qui nous donnent des renseignements sans le savoir et sans se les faire payer. Je mets les sots et les niais au-dessous de la canaille ; car elle est souvent belle et spirituelle, la canaille!

L'impassibilité de ce sauvage, digne d'être mis en parallèle avec la Longue-Carabine de Cooper, nous sembla comme un défi.

— Lisette est sans châle, ajouta l'espion sans qu'aucun muscle de sa figure jouât : je la nomme Lisette à cause de Béranger.

— Vous avez une Lisette et vous restez dans votre partie? s'écria mon ami.

— Et elle le sait, dit-il. Quant on est voleur et qu'on est aimé par une honnête femme, ou elle vole ou on devient honnête homme ; moi, je suis resté mouchard.

— Et pourquoi ?

— C'est si amusant! On a beau vanter la pêche et la chasse, traquer l'homme dans Paris est une partie bien plus intéressante.

Nous nous aperçûmes que ce curieux produit de l'écume qui surnage aux bouillonnements de la cuve parisienne, où tout est en fermentation, se piquait surtout d'être philosophe.

— Et vous me paraissez être un homme remarquable, lui dis-je.

Fromenteau ne donna pas signe d'émotion.

— J'ai de grands talents, répondit-il; mais on les a pour rien, c'est comme si j'étais un crétin!

Et il se condamna bravement au lieu d'accuser les hommes. Trouvez beaucoup d'artistes méconnus qui n'aient pas plus de fiel que Fromenteau!

— Les circonstances ont été contre moi, dit-il en terminant; je pouvais être cristal, je suis resté grain de sable. Voilà tout.

Et le petit père Fromenteau s'en alla sans nous saluer. Un vrai trait de génie.

La partie reproduite de *l'Espion à Paris,* commence page 288, ligne 20; celle du *Luther des chapeaux,* page 290, ligne 22, et celle d'*une Marchande à la toilette,* page 296, ligne 8.

LIV. *Les Petits Bourgeois.* Dédié à Constance-Victoire. Non daté. Cet ouvrage que Balzac avait laissé inachevé, quoiqu'il l'eût déclaré pourtant presque terminé en mars 1844 (voir tome XXII, page 573), et, en octobre 1846, composé depuis dix-huit mois à une imprimerie (voir tome XXII, page 365), s'appelait alors *les Petits Bourgeois de Paris.* Il parut posthume dans *le Pays* du 26 juillet au 28 octobre 1854, puis en volume, chez Potter, en deux parties : *les Petits Bourgeois* et *les Parvenus,* chacune formant quatre volumes, la première publiée en 1856 et la seconde en 1857. Voici les divisions de ces versions, divisions supprimées aujourd'hui :

1re partie. (*Les Petits Bourgeois,* en édition in-8°).

1. Le Paris qui s'en va.
2. Le beau Thuillier.
3. Histoire d'une domination.
4. Colleville.
5. La société de M. et Mme Thuillier.
6. Un personnage principal.
7. Un portrait historique.
8. Le finale de la soirée.
9. Une femme de quarante ans.
10. Le mot de l'énigme.
11. Les honnêtes Phellion.
12. Ad majorem Theodosis gloriam.
13. Attentat à la modestie municipale de Thuillier.
14. Deux scènes d'amour.
15. Le banquier des pauvres.
16. Comment Brigitte fut conquise.
17. Le règne de Théodose.
18. Diables contre diables.
19. Entre avoués.
20. Noirceurs de colombes.
21. Une cliente à Cériset.
22. Des difficultés qui se rencontrent dans le vol le plus facile.

23. L'armoire de fer.
24. Chez Du Portail.
25. Où la brebis mange le loup.
26. Les rencontres.
27. A dévot, dévot et demi.

2e partie, (*les Parvenus,* en édition in-8°).

1. Une nouvelle vue de Phellion.
2. Où en était La Peyrade.
3. Paris vaut bien une messe.
4. Bon sang ne peut mentir.
5. Hongrie et Provence.
6. La roche Tarpéienne est près du Capitole.
7. Tout ou rien.
8. C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.
9. Visage de bois.
10. Une mauvaise veine.
11. Une comtesse de l'autre monde.
12. Donnant donnant.
13. Toujours médecin.
14. La mère de la débutante.
15. L'explication.
16. Une étoile.
17. Un homme qui se plaint que l'étoile est trop belle.
18. Éclipse de notaire.
19. Une journée orageuse.
20. Suite de la journée orageuse.
21. Seconde apparition du commandeur.
22. Chez Du Portail.
23. Cousin et cousine.
24. Échec à Thuillier.
25. Dans l'exercice de ses fonctions.

Dans l'édition définitive, ce roman trop peu connu de Balzac prend pour la première fois place dans ses œuvres; il passe généralement pour avoir été terminé par Charles Rabou, que Balzac avait désigné lui-même pour achever aussi *le Député d'Arcis*; nous ne pourrions dire jusqu'à quel point cette opinion est exacte, seulement nous devons faire remarquer que l'édition in-8° ne porte pas au titre, comme celle du *Député d'Arcis* : « terminé par Charles Rabou, » et qu'en tout cas *les Petits Bourgeois* étaient bien plus avancés que *le Député d'Arcis* à la mort de leur auteur.

IV

TOMES XII à XIV, PREMIÈRE PARTIE, QUATRIÈME, CINQUIÈME et SIXIÈME LIVRES : *Scènes de la Vie militaire*, *Scènes de la Vie politique* et *Scènes de la Vie de campagne*[1], deuxièmes éditions; 3 volumes in-8°, 1870, contient :

TOME PREMIER.

Scènes de la Vie militaire.

LV. *Les Chouans ou la Bretagne en 1799*, daté de Fougères, août 1827. Dédié à Théodore Dablin. Cet ouvrage parut pour la première fois, accompagné d'une préface datée de Paris, 15 janvier 1829 (voir tome XXII, page 371), sous le titre de : *le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800*, quatre volumes in-18, chez Urbain Canel, en mars 1829. Il était alors divisé en trente-deux chapitres sans titres. Une deuxième édition, intitulée *les Chouans ou la Bretagne en 1799*, titre que l'ouvrage a toujours gardé depuis, parut en deux volumes in-8°, en 1834, chez Vimont.

En 1846, ce roman, avec sa date et sa dédicace actuelles, plus une

1. Nous allons donner ici, comme nous l'avons fait pour les trois séries précédentes, le contenu des éditions antérieures des *Scènes de la Vie militaire*, des *Scènes de la Vie politique* et des *Scènes de la Vie de campagne* ayant de l'intérêt. Nous ferons remarquer aussi que des convenances de librairie ont fait intervertir, dans l'édition qui nous occupe, l'ordre des *Scènes de la Vie militaire*, qui, d'après le classement de l'auteur, devaient suivre les *Scènes de la Vie politique*, au lieu de les précéder.

Scènes de la Vie politique, première édition; tome XII de la première édition de *la Comédie humaine*, un volume in-8°, chez Furne, Dubochet et Hetzel, 1846 (terminent le quatrième volume des *Scènes de la Vie parisienne*), et tome XVIII des Œuvres de Balzac, deuxième volume complémentaire de la première édition de *la Comédie humaine*, un volume in-8°, chez

autre préface datée de Paris, janvier 1845, remplaçant l'ancienne, supprimée, entra dans la première édition des *Scènes de la Vie militaire* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XIII). Il était dès lors divisé comme aujourd'hui en trois chapitres:

1. L'embuscade.
2. Une idée de Fouché.
3. Un jour sans lendemain.

Dans l'édition définitive, la seconde préface (voir tome XXII, page 376) est aussi supprimée. La première édition est très-différente de toutes les autres.

LVI. *Une Passion dans le désert*, daté *fautivement* de Paris, 1832. Ce récit, qui n'a jamais porté de dédicace, parut pour la première fois dans *la Revue de Paris* du 24 décembre 1830; il entra en 1837, daté de Paris, janvier 1831, dans le tome XVI de la quatrième édition des *Études philosophiques*, passa ensuite, en 1845, dans le tome IV de la première édition de *Modeste Mignon*, où il était divisé ainsi :

1. Histoire naturelle d'une histoire surnaturelle.
2. Curiosité de femme.
3. Le désert.
4. Le nouveau Robinson trouve un singulier Vendredi.
5. Les bêtes ont-elles une âme?
6. L'idée du Provençal.
7. Un service comme en rendent les grisettes.
8. Mignonne, pas bavarde et fidèle.
9. Un malentendu.

et fut placé enfin en 1846 dans la première édition des *Scènes de la Vie militaire* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XIII).

Scènes de la Vie politique.

LVII. *Un Épisode sous la Terreur*, daté de Paris, janvier 1831. Dédié à M. Guyonnet-Merville. Ce récit parut pour la première fois en

madame Houssiaux, 1855. Contient : — Tome XII. Un Épisode sous la Terreur. Une Ténébreuse Affaire. Z. Marcas (la Mort d'un ambitieux). L'Envers de l'histoire contemporaine. I. La Femme de soixante ans. — Tome XVIII. L'Envers de l'histoire contemporaine. II. L'Initié.

Scènes de la Vie militaire. Première édition. Tome XIII de la première édition de *la Comédie humaine*. Un volume in-8°, chez Furne, Dubochet et Hetzel, 1845. Contient : — Les Chouans (le dernier Chouan). Une Passion dans le désert. Le volume est terminé par les *Scènes de la Vie de campagne*.

Scènes de la Vie de campagne, première édition, fin du tome XIII de la première édition de *la Comédie humaine*, un volume in-8°, chez Furne, Dubochet et Hetzel, 1845, et tome XVIII des œuvres de Balzac, premier volume complémentaire de la première édition de *la Comédie humaine*, un volume in-8°, chez madame Houssiaux, 1855. Contient : — Tome XIII. Le Médecin de campagne. Le Curé de village. — Tome XVIII. Les paysans.

1830, formant l'introduction des *Mémoires de Sanson sur la révolution française*, deux volumes in-8°, anonymes, chez Mame et Delaunay, dont les auteurs étaient Balzac et Lhéritier de l'Ain (voir aux *Œuvres diverses* les *Souvenirs d'un Paria*, qui forment la part de collaboration de Balzac dans ces volumes). Nous retrouvons pour la première fois ce récit dans les œuvres de son auteur en 1845, à la fin du tome IV de *Modeste Mignon;* il fut aussi publié vers cette époque chez Janet, dans le *Royal Keepsake*, sous le titre d'*une Messe en 1793*, et il entra enfin en 1846, daté et dédié, dans la première édition des *Scènes de la Vie politique* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XII). Dans toutes ces dernières versions, la fin est changée ; voici ce qu'on lisait primitivement, après l'avant-dernière ligne de la page 343, qui se termine par ces mots : « Collation préparée » :

Jusqu'à ce que le culte catholique eût été rétabli par le premier consul, la messe expiatoire se célébra mystérieusement dans le grenier.

Quand les religieuses et l'abbé purent se montrer sans crainte, ils ne revirent plus l'inconnu. Cet homme resta dans leur souvenir comme une énigme.

Les deux sœurs trouvèrent bientôt des secours dans leurs familles, dont quelques membres obtinrent d'être radiés de la liste des émigrés. Elles quittèrent leur asile, et Bonaparte, exécutant les décrets de l'Assemblée constituante, leur assigna les pensions qui leur étaient dues. Elles rentrèrent alors au sein de leurs familles et y reprirent leurs habitudes monastiques.

Le prêtre, qui, par sa naissance, pouvait prétendre à un évêché, resta dans Paris, et y devint le directeur des consciences de quelques familles aristocratiques du faubourg Saint-Germain. La famille de M... lui prodigua les soins d'une touchante hospitalité. Si, au bout de quelques années, il ne perdit pas le souvenir de l'aventure à laquelle il devait la vie, du moins il n'en parlait plus, occupé qu'il était des graves intérêts que le règne de Napoléon soulevait alors.

Vers la fin du mois de..., de l'année 180..., les parties de whist venaient de finir dans le salon de M. de M***, et, après le départ de quelques personnes, il ne se trouvait plus autour du feu, vers onze heures et demie du soir, que deux ou trois amis intimes de la maison.

Après avoir commencé à parler de Napoléon, ces anciens gentilshommes osèrent se communiquer leurs regrets sur la chute du trône légitime. Insensiblement, la conversation roula sur les malheurs de la Révolution. Tous les assistants avaient émigré. Dans cette discussion souvent le vieil abbé de Marolles redressait quelques erreurs et prenait la défense de plus d'un révolutionnaire, non sans regarder avec attention autour de lui, comme pour s'assurer que les séditieuses paroles de ses interlocuteurs et les vœux monarchiques de deux ou trois vieilles femmes n'étaient point entendus par les oreilles que la police de Fouché clouait à toutes les murailles.

La prudence de l'abbé excita quelques moqueries, et l'on finit par le prier de

raconter, pour deux ou trois personnes qui ne connaissaient pas ses aventures, les circonstances bizarres à la faveur desquelles il avait échappé aux massacres de septembre et à la Terreur.

— J'ai été placé plus près que vous de la Révolution, de sorte que je crois être mieux à même de la juger, dit l'abbé de Marolles. Je suis resté pendant toute la Terreur enfermé dans un petit réduit où je me réfugiai le 3 septembre...

Après cet exorde, l'abbé raconta les détails de son arrestation et ceux de la terrible journée du 2 septembre 1792. Le récit des massacres et celui de son évasion firent moins d'impression que l'aventure mystérieuse dont les principales circonstances viennent d'être rapportées.

Quoique l'abbé de Marolles fût bien vivant et devant elles, les personnes qui composaient l'auditoire ne purent s'empêcher de frémir quand le prêtre leur peignit l'angoisse à laquelle il avait été en proie en écoutant monter, sur les minuit, l'inconnu auquel il avait si imprudemment promis de dire la messe, en janvier 1793. Les dames respiraient à peine, et tous les yeux étaient fixés sur la tête blanche du narrateur.

Une des douairières tressaillit et jeta un cri en entendant le bruit d'un pas lourd et pesant qui retentit en ce moment dans le salon voisin. Un laquais arriva jusqu'au cercle silencieux formé par la société devant l'antique cheminée.

— Que voulez-vous, Joseph? demanda brusquement M. de M*** à son domestique.

— Il y a dans l'antichambre une personne qui désire parler à M. de Marolles, répondit-il.

Tout le monde se regarda, comme si ce message avait rapport au récit de l'abbé.

— Informe-toi du motif de sa visite, sache de quelle part il vient, dit M. de Marolles à Joseph.

Ce domestique s'en alla, mais il revint sur-le-champ.

— Monsieur, répondit-il à l'abbé, ce jeune homme m'a prié de vous dire qu'il est envoyé par celui qui vous a remis une relique en 1793...

Le prêtre tressaillit, et cette réponse excita vivement la curiosité des personnes qui savaient l'histoire de la messe mystérieuse. Chacun semblait pressentir, comme l'abbé, que le dénoûment de cette aventure était prochain.

— Comment, lui dit madame de M**, vous allez suivre, à cette heure, un inconnu?... Au moins questionnez-le..., sachez pourquoi...

Ces observations parurent d'autant plus sages que chacun désirait voir le messager.

L'abbé fit un signe, et le laquais alla chercher l'inconnu. Les dames virent entrer un jeune homme de très-bon ton, et qui leur parut avoir de fort bonnes manières. Il était décoré de la croix de la Légion d'honneur. Toutes les inquiétudes se calmèrent.

— Monsieur, lui dit l'abbé de Marolles, puis-je savoir pour quel motif la personne qui vous envoie me fait demander à une heure aussi indue?... Mon âge ne me permet pas...

L'abbé s'arrêta sans achever sa phrase.

Le jeune homme, ayant attendu un moment comme pour ne pas interrompre le vieillard, lui répondit :

— Cette personne, monsieur, est à l'extrémité, et désire vous entretenir.

Le prêtre se leva tout à coup et suivit le jeune ambassadeur, qui fit à la compagnie un salut empreint de cette grâce sans apprêt, fruit d'une éducation soignée. L'abbé de Marolles trouva auprès du perron de l'hôtel une voiture dans laquelle le jeune homme était probablement venu. Le trajet fut très-long, car l'abbé traversa presque tout Paris. Quand il arriva au pont Neuf, il essaya d'entamer la conversation avec son compagnon, qui gardait un profond silence.

— Vous êtes peut-être le fils de la personne chez laquelle nous nous rendons? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit l'inconnu; mais il m'a rendu de tels services, que je puis le regarder comme mon second père...

— Il paraît qu'il est très-bienfaisant? reprit l'abbé.

— Oh! monsieur, Dieu seul peut savoir les services qu'il a rendus. Quan ce qui me regarde, il a sauvé ma mère de l'échafaud, la veille du 9 thermidor...

— Je lui dois aussi beaucoup!... dit l'abbé. — Mais vous le connaissez?... ajouta-t-il.

— Oui, répondit le jeune homme. Et l'inflexion traînante avec laquelle il prononça ce mot marquait un étonnement profond.

Alors les deux voyageurs gardèrent mutuellement le silence. L'inconnu avait compris que l'abbé ignorait le nom de l'homme chez lequel ils se rendaient; et, respectant un secret qui ne lui appartenait pas, il se promettait de ne pas le trahir. De son côté, M. de Marolles avait deviné, au seul accent de la voix de son compagnon, qu'il y avait un mystère à découvrir là où il allait, mais que son compagnon serait discret.

L'ecclésiastique chercha une question insidieuse à faire; mais ils arriverent avant qu'il l'eût trouvée, car c'est souvent quand on veut avoir de la finesse et de l'esprit, qu'on en a le moins. Le vénérable prêtre voulut voir, dans l'infirmité de son moral, une sorte de châtiment de l'intention malicieuse et de la curiosité qu'il avait eues.

La voiture s'arrêta dans une rue assez déserte et devant une maison de peu d'apparence. Le jeune guide de l'ecclésiastique lui fit traverser un jardin qui se trouvait derrière le corps de logis bâti sur la rue, et ils parvinrent ensemble à une petite maison. Ce bâtiment avait un air de propreté qui annonçait une certaine aisance. L'abbé monta un escalier assez élégant et entra dans un appartement très-bien décoré.

Il trouva dans le salon une famille en pleurs. A l'aspect des objets d'art épars autour de lui, il ne douta pas qu'il ne fût chez un homme riche. Il aperçut un piano, des tableaux, des gravures et des meubles fort beaux. Il fut salué silencieusement et avec respect. Son jeune introducteur, qui s'était empressé d'aller dans la chambre voisine, revint lui annoncer que rien ne s'opposait à ce qu'il remplît les tristes et consolantes obligations que lui imposait son ministère.

Un mouvement de curiosité involontaire s'empara de l'abbé. En se dirigeant

vers la chambre funèbre, il présuma que dans ce moment il allait pénétrer le mystère dont l'inconnu s'était enveloppé jadis. A l'approche du prêtre, le moribond fit un signe impérieux à ceux dont il était entouré, et trois personnes sortirent de la chambre.

Le vieux prêtre, s'attendant à des aveux intéressants, demeura seul avec son pénitent. Une lampe éclairait d'un jour doux le lit où gisait l'inconnu, de sorte que l'abbé put facilement reconnaître en lui son ancien bienfaiteur. Il paraissait calme, résigné, et fit signe à l'ecclésiastique de s'approcher.

— Monsieur, lui dit-il d'une voix affaiblie, je crois être en droit de réclamer de vous un service que je regarde comme important pour moi, et qui ne vous obligera, j'espère, à aucun devoir pénible.

Là, il s'interrompit pour prier le prêtre de prendre un paquet soigneusement cacheté qui se trouvait sur une table.

— Ces papiers, reprit-il, contiennent des observations et des documents qui ne doivent être appréciés que par une personne d'honneur, de probité, et qui n'appartienne pas à ma famille. Le zèle, des considérations d'orgueil ou des tentations qu'on ne saurait prévoir, peuvent abuser des cœurs intéressés à la mémoire d'un père, d'un ami, d'un parent. Mais, en vous les confiant, je crois les remettre à la seule personne que je connaisse en état d'apprécier ces écrits à leur juste valeur. J'aurais pu les brûler; mais quel est l'homme, si bas que l'ait placé le sort, qui ne prétende à l'estime de ses semblables?... Je vous en constitue donc le seul maître. Un jour viendra peut-être où *nous* pourrons être jugés ici-bas, comme je vais l'être au tribunal de Dieu! Acceptez-vous ce fidéicommis?...

L'abbé inclina la tête en signe d'assentiment; et, après avoir appris du malade qu'il avait reçu tous les secours de la religion, il crut lire dans ses regards le désir de voir sa famille.

Alors il lui adressa quelques paroles de consolation, le gronda très-affectueusement de n'avoir pas réclamé une plus grande récompense des services qu'il lui avait rendus, puis il sortit. Deux personnes de la famille accompagnèrent et éclairèrent le vieux prêtre jusqu'à la porte où la voiture l'attendait.

Quand l'abbé se trouva seul dans la rue, il regarda autour de lui pour reconnaître le quartier où il se trouvait.

— Connaissez-vous le nom de la personne qui demeure ici? demanda-t-il au cocher.

— Monsieur ne sait pas d'où il sort?... répliqua l'homme en manifestant un étonnement profond.

— Non, dit l'abbé.

— C'est la maison de *l'exécuteur public*.

Quelques jours après cette scène, mademoiselle de Charost, qui depuis longtemps était souffrante, succomba; et l'abbé de Marolles rendit les derniers devoirs à sa vieille et fidèle amie. Le convoi modeste de l'ancienne religieuse de l'abbaye de Chelles rencontra dans la rue des Amandiers un autre convoi, à la suite duquel il marcha.

Au détour que les enterrements furent obligés de faire au bout de la rue des Amandiers, l'abbé de Marolles, mettant, par curiosité, la tête à la portière de son carrosse noir, remarqua un concours immense de peuple suivant à pied un corbillard très-simple qu'il reconnut pour être celui des pauvres. En mettant pied à terre, l'abbé, obéissant à la voix d'un pressentiment assez naturel, voulut apprendre le nom d'une personne qui paraissait si vivement regrettée. Une vieille femme lui répondit, en témoignant une affliction très-vive, que c'était M. Sanson.

En 1818, l'abbé de Marolles mourut dans un âge si avancé, que, pendant les derniers moments de sa vie, il ne conserva pas toutes ses facultés morales, de sorte que les manuscrits testamentaires de l'exécuteur des hautes-œuvres tombèrent entre les mains de collatéraux intéressés qui en disposèrent. Comme ces écrits n'avaient d'intérêt que par leur authenticité, et qu'ils n'en pouvaient recevoir que du consentement tacite de la famille qu'ils concernaient, ils restèrent inédits jusqu'au moment où les parties intéressées furent convaincues que cette publication serait faite avec tous les ménagements réclamés par un ouvrage de ce genre. L'écriture ayant été soigneusement vérifiée, nul doute ne s'est élevé sur ces papiers de famille.

Le simple récit de ces faits historiques assez curieux, que plus d'une personne est encore à même d'attester et qui ne devaient nécessairement pas se trouver dans les Mémoires qu'on va lire, a paru former l'introduction la plus naturelle qu'ils pussent avoir.

LVIII. *Une Ténébreuse Affaire,* daté de Paris, janvier 1841. Dédié à M. de Margonne. Ce roman parut pour la première fois dans *le Commerce,* du 14 janvier au 20 février 1841, et reparut, daté et dédié, en trois volumes in-8° chez Souverain en 1842 (datés 1843), accompagné d'une préface (voir tome XXII, page 550). La version du journal était divisée en chapitres dont voici les titres, supprimés depuis:

1. Le Judas.
2. Un crime abandonné.
3. Le masque jeté.
4. Laurence de Cinq-Cygne.
5. Intérieurs et physionomies royalistes sous le Consulat.
6. La visite domiciliaire.
7. Un coin de forêt.
8. Les chagrins de la police.
9. Revanche de la police.
10. Un double et même amour.
11. Un bon conseil.
12. Les circonstances de l'affaire.
13. La justice sous le code de brumaire an IV.
14. Les arrestations.
15. Doutes des défenseurs officiels.
16. Marthe compromise.
17. Les débats.
18. Horrible péripétie.
19. Le bivac de l'empereur.
20. Les ténèbres dissipées.

Les titres de la version de librairie sont un peu modifiés; voici ceux qui sont autres :

2. Un crime en projet.
3. Les malices de Malin.
10. Laurence et Corentin.

Une Ténébreuse Affaire entra en 1846, datée et dédiée pour la première fois, dans la première édition des *Scènes de la Vie politique* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XII).Cette version, qui est restée sans modifications aujourd'hui, n'est plus divisée qu'en quatre parties dont voici les titres :

1. Les chagrins de la police.
2. Revanche de Corentin.
3. Un procès politique sous l'Empire.
Conclusion.

LIX. *Z. Marcas,* daté des Jardies, mai 1840. Dédié au comte Guillaume de Wurtemberg. Cette nouvelle parut pour la première fois, datée des Jardies, juillet 1840, dans le numéro 1 de la *Revue parisienne,* 25 juillet 1840; elle était alors précédée de l'épigraphe suivante :

La jeunesse comprimée éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur.
Z. MARCAS.

Elle reparut en 1841 dans *le Fruit défendu,* quatre volumes in-8°, par divers auteurs, chez Dessessart, sous le titre de *la Mort d'un ambitieux,* et entra en 1846, datée de mai 1840 et dédiée pour la première fois, dans la première édition des *Scènes de la Vie politique* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XII).

LX. *L'Envers de l'histoire contemporaine.* I. *Madame de la Chanterie,* daté de Paris 1843-1845. II. *L'Initié,* daté de Wierzchovnia, Ukraine, décembre 1847. La première partie de ce récit, dont les deux épisodes n'ont jamais porté de dédicace, parut d'abord par fragments dans le *Musée des Familles.* Le premier intitulé *les Méchancetés d'un saint,* et comprenant les chapitres 28 à 39 de la version en trois volumes dont nous parlerons tout à l'heure, parut dans le numéro de septembre 1842. Le deuxième, intitulé *Madame de la Chanterie,* et comprenant les chapitres 1 à 13 de la version en trois volumes, dans le numéro de septembre 1843; il y était divisé ainsi :

1. La maladie du siècle.
2. Vieille maison, vieilles gens, vieilles mœurs.
3. Un secret.

Ce fragment se terminait par ces mots, supprimés aujourd'hui, qui se lisaient après la ligne 28 de la page 587 de l'édition définitive :

Quand il se trouva dans cette noire et vieille maison, dans ce silence pro-

fond, il se crut comme entré au couvent; mais, dès les premiers jours, sa curiosité devait être aussi excitée par ce qu'il allait deviner que par la lecture d'un roman moderne.

Enfin, le troisième morceau intitulé *Madame de la Chanterie,* suite et fin, parut dans le *Musée des Familles,* numéros d'octobre et de novembre 1844. Il comprend les chapitres 42 à 54 de la version en trois volumes et parut acccompagné de la note suivante :

Madame de la Chanterie, de même que *les Méchancetés d'un saint,* sont deux épisodes d'un ouvrage auquel l'auteur travaille depuis longtemps. Or, pour ne pas dépasser l'étendue accordée au genre dit *Nouvelles*, il a fallu supprimer toute la portion qui se trouve entre la première partie et la seconde de cet épisode. On verra d'ailleurs qu'il est superflu, pour l'intelligence de cette seconde partie, de savoir comment madame de la Chanterie influe sur l'existence de Godefroid.

Cette partie, pour se relier à la précédente, dont nous venons de donner la fin, commençait par ces mots, supprimés depuis et qui précédaient immédiatement le récit d'Alain, lequel se trouve commencer aujourd'hui, ligne 28, page 633, aux mots « Je ne sais pas ».

On ne s'étonnera pas de ce que, six mois après, Godefroid fût extrêmement curieux d'avoir quelques renseignements sur madame de la Chanterie, puisqu'elle était devenue en quelque sorte l'arbitre de ses destinées. Aussi fut-ce avec la plus vive impatience qu'il attendit le moment où le bonhomme Alain devait lui raconter l'histoire de cette imposante femme. Enfin il se vit devant le pieux personnage, sur le même fauteuil, à la même heure où il avait écouté l'épisode intitulé *les Méchancetés d'un saint.*

Tous ces fragments réunis et reliés entre eux par de courts passages inédits, parurent pour la première fois en volume, datés, toutes divisions enlevées, et sous le titre de *l'Envers de l'histoire contemporaine,* premier épisode, en 1846, dans la première édition des *Scènes de la Vie politique* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XII). Une autre édition de cet ouvrage fut encore publiée en trois volumes in-8°, chez Gabriel Roux et Cassanet en novembre 1846. L'œuvre y porte le titre de *la Femme de soixante ans* et contient à sa suite : *l'Enfant maudit, l'Épicier, le Notaire* et *la Femme de province*. Cette version est divisée en chapitres dont voici les titres (nous faisons précéder d'un astérisque ceux qui sont extraits du *Musée des familles*) :

*1. Un tableau de Paris.
*2. Un hasard.
*3. Simple histoire.
*4. Dénoûment de beaucoup d'existences.
*5. Le mal du siècle.

*6. Aux grands maux, les grands remèdes.
* 7. Un bon prêtre.
* 8. Madame de la Chanterie.
* 9. Une cellule de chartreux.
*10. Singuliers personnages.
*11. Le maison Mongenod.
*12. Singulière rencontre.
*13. L'adieu à la vie mondaine.
14. De la vie conventuelle.
15. Quels hommes étaient les pensionnaires de madame de la Chanterie.
16. Les mystères du cloître.
17. Un premier entretien.
18. Présent d'une femme pieuse.
19. Influence des livres.
20. Commerce de la maison la Chanterie et Cie.
21. Les plaisanteries de M. Alain.
22. Un sentiment nouveau quoique très-ancien.
23. Godefroid trouve une occupation.
24. Un soupçon.
25. Une révélation.
26. Curiosité.
27. Une tentative.
*28. Le bonhomme Alain attaqué livre aussitôt ses secrets.
*29. Les personnages du drame.
*30. Ce qui brouille beaucoup d'amis.
*31. Les deux amis brouillés.
*32. Ce que font tous les créanciers.
*33. Philosophie de M. Alain.
*34. A couteaux tirés.
*35. Les adieux de Mongenod.
*36. Mutuelles confidences.
*37. Les méchancetés d'un saint.
*38. Vengeance de Mongenod.
*39. *Transire benefaciendo.*
40. Observation importante.
41. La parole aussi meurtrière que le pistolet.
*42. Une histoire compliquée.
*43. Ce qu'était Madame.
*44. La vie de la femme.
*45. La vie de la mère.
*46. Les chauffeurs.
*47. Interruption.
*48. Le roman de *Rob-Roy* en France avant celui de Walter Scott.
*49. Un livre à faire.
*50. Le secret du procès.
*51. Éclaircissements.
*52. Louis XVIII vu de face.
*53. Priez pour tous, même pour vos ennemis.
*54. La charité.
55. Le dénoûment.

Une autre édition de cet ouvrage, sous le titre de *Madame de la Chanterie,* a encore été faite en un volume in-8°, chez de Potter, en 1854.

Les derniers mots de ce récit ont été supprimés dans l'édition définitive; les voici :

Godefroid baissa la tête; il eut peur de ne pas être accepté.

La deuxième partie, longtemps annoncée sous le titre de : *les Frères de la Consolation,* parut pour la première fois avec son titre actuel, dans *le Spectateur républicain* du 1er août au 3 septembre 1848, et pour la première fois en volumes, en 1854, deux volumes in-8°, chez

de Potter; il était suivi d'*el Verdugo,* et divisé en chapitres dont voici les titres, supprimés depuis :

1. La police du bon Dieu.
2. Le sujet à observer.
3. Une étrange maladie.
4. Le pain et les fleurs.
5. Godefroid aux prises avec la portière.
6. La chambre de la malade.
7. Une soirée chez Vanda.
8. Halpersohn.
9. Une leçon de charité.
10. Succès de Godefroid.
11. La visite d'Halpersohn.
12. La procédure.
13. Ce qu'était monsieur Bernard.
14. Un emprunt forcé.
15. Les diamants de la tabatière.
16. Silence complet.
17. La vengeance.
18. Le denoûment.

Enfin en 1855, daté d'août 1848, ce récit entra comme deuxième épisode de *l'Envers de l'histoire contemporaine,* dans le tome II des volumes complémentaires de la première édition de *la Comédie humaine* (tome XVIII des Œuvres de Balzac) ; aujourd'hui, la date est encore changée, comme on l'a vu.

TOME II.

LXI. *Le Député d'Arcis.* Sans date ni dédicace. Fut annoncé d'abord sous les titres de : *une Élection en province, le Député à Paris* et *une Élection en Champagne.* La première partie de ce roman, *l'Élection,* qui seule est de Balzac, parut pour la première fois dans *l'Union monarchique* du 7 avril au 3 mai 1847, divisée en chapitres dont voici les titres supprimés aujourd'hui :

1. Toute élection commence par des remue-ménage.
2. Révolte d'un bourg pourri libéral.
3. Où l'opposition se dessine.
4. Un premier orage parlementaire.
5. Les embarras du gouvernement d'Arcis.
6. La campagne de 1814 au point de vue de la bonneterie.
7. La maison Beauvisage.
8. Où paraît la dot, une des héroïnes de cette histoire.
9. Histoire de deux malins.
10. L'inconnu.
11. Une vue du salon Marion.
12. Description d'une partie de l'inconnu.
13. Où l'étranger tient tout ce que promet l'inconnu.
14. Où le candidat perd une voix.
15. Interrogatoire subi par l'inconnu.
16. Chez madame d'Espard.
17. Portrait avec notice.

Cette partie se termine dans l'édition définitive à la ligne 20 de la page 98. Tout ce qui suit est par Charles Rabou, qui termina l'ouvrage

(quoi qu'en dise une note à la page 441), et qui le publia d'abord dans *le Constitutionnel* en 1853, puis en volumes, où se trouve aux titres cette mention : « Terminé par Charles Rabou, » chez de Potter, en trois parties : I. *Le Député d'Arcis*, quatre volumes in-8°, en 1854; II, *le Comte de Sallenauve,* cinq volumes in-8°. et III, *la Famille Beaurisage*. quatre volumes in-8°; ces deux dernières parties parues en 1855. En 1865, madame Houssiaux, acquéreur de l'édition Hetzel, ajouta au tome XII de la première édition de *la Comédie humaine* (*Scènes de la Vie politique*) toute la première partie de cet ouvrage, dont Balzac n'avait publié, on l'a vu, que les dix-sept premiers chapitres; il s'y trouve donc incomplet, quoique dépassant de beaucoup la partie écrite par Balzac. Dans l'édition qui nous occupe, quoique allant beaucoup plus loin que dans ce volume, l'ouvrage n'est pas encore publié en entier. La partie conservée dans l'édition définitive est divisée en trois chapitres : I. *L'Élection*. II. *Lettres édifiantes*. III. *Le Comte de Sallenauve*.

Scènes de la Vie de campagne.

LXII. *Le Médecin de campagne,* daté d'octobre 1832-juillet 1833. Dédié à ma mère. Ce roman parut inédit en septembre 1833, chez Mame-Delaunay, deux volumes in-8°; le premier portant sous le titre le millésime de février 1833, et le second celui de juillet 1833; il était alors divisé en chapitres dont voici les titres, supprimés depuis :

1. Le pays.
2. Une vie de soldat comme il y en a peu.
3. Un renseignement.
4. Le bourg.
5. La porte de sa maison.
6. Voilà l'homme.
7. Est-ce la vie? est-ce la mort?
8. Les grandes affaires d'un petit coin.
9. Une cuisinière heureuse.
10. Traité de civilisation pratique.
11. Conclusion du traité.
12. Où commencent les vices.
13. Les deux chambres.
14. La mort dans la vallée, la mort dans la montagne.
15. Le grand livre des pauvres.
16. A travers champs.
17. La Fosseuse.
18. Un effet de soleil couchant.
19. Le chemin du bagne.
20. Propos de braves gens.
21. Une veillée.
22. Derniers renseignements.
23. La confession du médecin de campagne.
24. Les catastrophes de sa vie.
25. Evelina.
26. Aux cœurs blessés l'ombre et le silence.
27. Pleurs et mélancolies.
28. Fin de la confession.
29. Confession de Genestas.

30. Pourquoi Genestas s'était fait Bluteau.
31. Souffrances offertes à Dieu.
32. Le déjeuner chez la Fosseuse.
33. Élégie.
34. Comment Genestas quitta Napoléon.
35. La mort du juste.
36. Le pays en deuil.

En 1834, *le Médecin de campagne* reparut en quatre volumes in-18 chez Werdet, et les titres des chapitres XXII à XXXVI y furent remplacés par ceux-ci :

22. La confession du médecin de campagne.
23. Pourquoi Genestas s'était fait Bluteau.
24. Élégies.
25. Le pays en deuil.

En 1836, il reparut encore chez le même éditeur, dédié et daté pour la première fois, et toutes les divisions précédentes supprimées et remplacées par sept parties dont voici les titres :

1. Le pays et l'homme.
2. A travers champs.
3. La Fosseuse.
4. Propos de braves gens.
5. Le Napoléon du peuple.
6. Confession du médecin de campagne.
7. Élégies.

En 1839, il fut réimprimé chez Charpentier en un volume in-12, et ne conserva les titres que des chapitres I, II, V, VI et VII; ces divisions sont encore celles qui existent aujourd'hui. En 1846, ce roman entra dans la première édition des *Scènes de la Vie de campagne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XIII). En 1842, il a été publié à part un extrait de cet ouvrage, sous le titre d'*Histoire de l'empereur, racontée dans une grange par un vieux soldat*, un volume in-32, chez Dubochet, Hetzel, Paulin et Aubert; ce même extrait avait paru pour la première fois, inédit et sous le même titre, dans *l'Europe littéraire* du 19 juin 1833. Il y était précédé de cette note :

Quelques renseignements sur les acteurs de cette scène sont nécessaires pour en faire comprendre tout l'intérêt. Gogneläat, le conteur, est un ancien fantassin de la garde impériale. Gondrin, auditeur passif, est un des pontonniers qui sont entrés dans la Bérézina pour y enfoncer les chevalets des ponts, lors de la retraite de Moscou, et le seul de son corps qui ait survécu; il en est resté sourd. Genestas est un vieil officier de cavalerie furtivement introduit dans la grange par M. Benassis, le médecin de campagne. Ils sont cachés tous deux dans le foin pour entendre le récit des soldats. La veillée y est commencée; un vieux paysan vient de finir l'histoire populaire de *la Bossue courageuse.*

La pensée que Balzac écrivit sur l'Album de la Société des gens de lettres, et qui a été publiée depuis, est aussi extraite du *Médecin de campagne.* Elle commence page 568, ligne 18, aux mots : « Le législateur », et finit page 569, ligne 15, aux mots : « un empereur ».

TOME III.

LXIII. *Le Curé de village,* daté de Paris, janvier 1837-mars 1845. Ce roman fut publié d'abord en trois fragments dans *la Presse,* où il remplaça *la Maison Nucingen* et *la Torpille,* ainsi que le constate cet avis de *la Presse* du 28 septembre 1838, annonçant la prochaine publication du *Curé de village :*

Cette nouvelle, dont l'auteur revoit en ce moment les épreuves, est destinée à remplacer *la Maison Nucingen* et *la Torpille* précédemment annoncées, mais dont l'insertion n'a pu avoir lieu par des considérations puisées dans les exigences d'un journal quotidien.

Le premier fragment, intitulé *le Curé de village,* parut dans ce journal, daté des Jardies, décembre 1838 du 1er au 7 janvier 1839. Il était divisé ainsi :

1. Sollicitudes chrétiennes.
2. Le crime.
3. Montégnac.
4. Scène d'église.
5. L'émigration.
6. Le curé Bonnet.
7. L'exécution.

Le second, intitulé *Véronique,* suite du *Curé de village,* daté des Jardies, avril 1839, y parut dans les numéros du 30 juin au 13 juillet 1839, précédé d'une sorte de préface (voir tome XXII, page 535), et divisé ainsi :

1. Les marchands forains.
2. M. Graslin.
3. Esquisse d'une vie commune en province.
4. Véronique à trente ans.

Le troisième, intitulé *Véronique au tombeau* et non daté, y parut dans les numéros du 30 juillet au 1er août 1839, en trois chapitres :

1. Les adieux à la terre.
2. Un vœu d'humilité chrétienne.
3. Les aveux.

C'est à propos de la réimpression non autorisée de *Véronique* dans *l'Estafette* que Balzac écrivit à *la Presse* la lettre insérée au tome XXII, page 275.

Cet ouvrage parut pour la première fois en volumes en mai 1841, daté de Paris, janvier 1839-janvier 1841, deux volumes in-8°, chez Souverain, précédé d'une préface datée de Paris, janvier 1841 (voir tome XXII, page 546), et de la dédicace suivante, qui accompagna toutes ses réimpressions jusqu'à l'édition définitive où Balzac l'a supprimée.

A HÉLÈNE.

La moindre barque n'est pas lancée à la mer sans que les marins la mettent sous la protection de quelque vivant emblème ou d'un nom révéré ; soyez donc, madame, à l'imitation de cette coutume, la patronne de cet ouvrage lancé dans notre océan littéraire, et puisse-t-il être préservé de la bourrasque par ce nom impérial que l'Église a fait saint, et que votre dévouement a doublement sanctifié pour moi.

DE BALZAC.

La lacune signalée dans la préface, et qu'indiquait cette phrase qui y a été supprimée : « Cette lacune se trouve avant le chapitre intitulé *le Coup de grâce,* » vient aujourd'hui après la ligne 18 de la page 192.

Cette version, augmentée d'une importante partie inédite, contient, refondues de fond en comble, les trois parties publiées dans *la Presse;* si bien que le début de la seconde y devient le commencement de tout l'ouvrage. Elle est divisée en vingt-huit chapitres dont voici le point de départ dans *la Presse :* I à VI, *Véronique;* VII à XV, *le Curé de village*; XVI à XXV inédits : XXVI à XXVIII *Véronique au tombeau.* Voici la table de ces chapitres :

1. Les Sauviat.
2. Véronique.
3. M. Graslin.
4. Le mariage.
5. Histoire de beaucoup de femmes de province.
6. La belle madame Graslin.
7. Le crime.
8. Les débats.
9. Sollicitudes chrétiennes.
10. Montégnac.
11. Une scène d'église.
12. L'émigration.
13. Le curé Bonnet.
14. Le condamné.
15. Denise.
16. Madame Graslin à Montégnac.
17. Le curé à l'œuvre.
18. L'esprit des forêts.
19. Farrabesche.
20. La maison du garde.
21. Le torrent du Gabou.

22. La confession du forçat.
23. Une erreur du dix-neuvième siècle.
24. La révolution de Juillet jugée à Montégnac.
25. Catherine Curieux.
26. Le coup de grâce.
27. Les adieux.
28. Les deux consultations.
29. Les aveux au tombeau.

Il serait impossible d'indiquer exactement les remaniements que Balzac a fait subir à son œuvre dans cette première édition de librairie, tant il a fondu l'une dans l'autre les introductions des deux premières parties publiées dans *la Presse;* la version du journal serait des plus intéressantes à conserver, comme premier jet de sa pensée; on verrait, en la comparant à l'édition définitive, quel travail de révision et d'augmentation il lui a fait subir.

En 1846, *le Curé de village* entra, sans ce morcellement en vingt-huit chapitres, dans la première édition des *Scènes de la Vie de campagne* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XIII). Il est encore remanié dans cette édition, où l'année 1843 est citée (page 195, ligne 13), ce qui n'avait pu se faire dans l'édition de 1841. Ces changements avaient été exécutés en 1845, ce qui explique la seconde date que le livre porte encore aujourd'hui. Cette version est divisée comme suit :

1. Véronique.
2. Tascheron.
3. Le curé de Montégnac.
4. Madame Graslin à Montégnac.
5. Véronique au tombeau.

L'œuvre a gardé définitivement cette forme dans l'édition qui nous occupe.

LXIV. *Les Paysans,* daté de 1845. Dédié à P.-S.-B. Gavault. La première partie de cet ouvrage, *Qui terre a, guerre a* (titre sous lequel l'ouvrage entier avait été annoncé d'abord), parut pour la première fois, accompagné de sa dédicace et de la note placée aujourd'hui à la fin de tout l'ouvrage, dans *la Presse,* du 3 au 21 décembre 1844; la note, dans le numéro du 13 décembre. Elle était, comme aujourd'hui, divisée en chapitres dont voici les titres :

1. Le château.
2. Une bucolique oubliée par Virgile.
3. Le cabaret.
4. Autre idylle.
5. Les ennemis en présence.
6. Une histoire de voleurs.
7. Espèces sociales disparues.
8. Les grandes révolutions d'une petite vallée.
9. De la médiocratie.
10. Mélancolie d'une femme heureuse.

11. L'*Oaristys*, dix-huitième églogue de Théocrite, peu goûtée en cour d'assises.
12. Comme quoi le cabaret est le parlement du peuple.
13. L'usurier des campagnes.

Cette partie, la seule qui ait été publiée du vivant de Balzac, fut suivie, après sa mort, d'une seconde partie qui parut pour la première fois en 1855 dans la *Revue de Paris*, numéros du 1er et du 15 juin; elle avait été précédée de la réimpression des feuilletons de *la Presse*, dans les numéros du 1er et du 15 avril, du 1er et du 15 mai de la même année. Cette seconde partie, qui ne porte pas de titre général, était divisée ainsi, comme aujourd'hui :

1. La première société de Soulanges.
2. Les conspirateurs chez la reine.
3. Le café de la Paix.
4. Le triumvirat de la Ville-aux-Fayes.
5. La victoire sans combat.
6. La forêt et la maison.
7. Le lévrier.
8. Vertus champêtres.
9. La catastrophe.
10. Le triomphe des vaincus.

L'ouvrage[1], ainsi complété, parut pour la première fois, en cinq volumes in-8°, chez de Potter en 1855; il était suivi du *Traité des Excitants* et du *Voyage à Java* (voir aux *Œuvres diverses*). La même année, il entra dans le deuxième volume complémentaire de *la Comédie humaine* (tome XVIII des Œuvres de Balzac), in-8°, chez madame Houssiaux, tel qu'il est réimprimé dans l'édition définitive.

1. Le catalogue de la vente Dutacq (in-8°, chez Techener, 1857), parle de cette œuvre (page 74), et indique, mais sans preuves à l'appui, madame de B... comme collaborateur de Balzac pour la seconde partie. Ce catalogue est on ne peut plus intéressant à consulter sur les œuvres de l'auteur de *la Comédie humaine;* il a été rédigé par le bibliophile Jacob (M. Paul Lacroix).

V

TOMES XV à XVII, DEUXIÈME PARTIE : *Études philosophiques*, sixième édition; TROISIÈME PARTIE : *Études analytiques*, deuxième édition; 3 volumes in-8°, 1870[1], contiennent:

TOME PREMIER.

LXV. *La Peau de chagrin*, daté de Paris, 1830-1831. Dédié à M. Savary. Ce roman parut pour la première fois, en août 1831, chez

1. Même observation que pour les précédentes séries.

Études philosophiques. Première édition. *La Peau de chagrin*, deux volumes in-8°, avec préface et moralité, chez Ch. Gosselin et Urb. Canel, août 1831. Deuxième et troisième édition (une seule en réalité), trois volumes in-8°, chez Ch. Gosselin, septembre 1831, sous le titre de *Romans et Contes philosophiques*. Contenant : — Tomes I et II. La Peau de chagrin (la préface enlevée et remplacée par une introduction de Philarète Chasles). Sarrasine. La Comédie du diable. El Verdugo. — Tome III. L'Enfant maudit (première partie). L'Elixir de longue vie. Les Proscrits. Le Chef-d'œuvre inconnu (Gillette). Le Réquisitionnaire. Étude de femme. Les Deux Rêves (le Petit Souper). Jésus-Christ en Flandre. L'Église. (Les douze contes qui accompagnent ici *la Peau de chagrin* ont reparu en juin 1832 chez Ch. Gosselin, en deux volumes in-8°, sous le titre de *Contes philosophiques*, avec la préface de Philarète Chasles, destinés à compléter l'ouvrage pour les acquéreurs de la première édition de *la Peau de chagrin*). *Nouveaux Contes philosophiques*, un volume in-8°, chez Ch. Gosselin, octobre 1832. Contenant : — Maître Cornélius. Madame Firmiani. L'Auberge rouge. Louis Lambert. Troisième édition (marquée quatrième), sous le titre de *Romans et Contes philosophiques*, quatre volumes in-8°, chez Ch. Gosselin, mars 1833. Contenant : — Tomes I et II. Introduction par Philarète Chasles. La Peau de chagrin (sans préface ni moralité). — Tome III. Sarrasine. La Comédie du diable. L'Enfant maudit (première partie). El Verdugo. Étude de femme. — Tome IV. L'Élixir de longue vie. Les Proscrits. Le Chef-d'œuvre inconnu (Gillette). Le Réquisitionnaire. Les Deux Rêves (le Petit Souper). Jésus-Christ en Flandre. L'Église.

Quatrième édition, sous le titre d'*Études philosophiques*, trente volumes in-12 à paraître vingt seulement ont paru, 1835-1840 ; tomes I à V, chez Werdet, en janvier 1835 ; tomes XI, XXII, XXIII, XXIV et XXV, chez Werdet, en septembre 1836 ; tomes XII, XIII, XV

Charles Gosselin et Urbain Canel, en deux volumes in-8°, avec une préface et une moralité (voir tome XXII, page 396). Cette version était divisée comme suit, division qui est restée la même dans toutes les éditions, sauf que le premier chapitre a changé son titre en celui de : *le Talisman*, et que la *Conclusion* est aujourd'hui *l'Épilogue*.

1. La Peau de chagrin.
2. La femme sans cœur.
3. L'agonie.
Conclusion.

Différents fragments de ce roman avaient paru, inédits, dans les journaux avant sa publication en volumes; ainsi l'on trouve, dans *la Caricature* du 16 décembre 1830, un fragment de cet ouvrage intitulé *le Dernier napoléon*, que nous allons réimprimer ici; c'est le début de l'ouvrage, mais absolument différent; ce morceau était signé Henri B...

Vers trois heures du soir, un jeune homme descendit, par le Perron, dans le jardin du Palais-Royal, à Paris. Il marcha lentement sous les tilleuls jaunes et

XVI et XVII, portant le millésime de 1836 et le nom de Werdet au titre, chez Delloye et Lecou (noms portés seulement sur la couverture), en juillet 1837; tomes VI, VII, VIII, IX et X, sous le titre collectif de : *le Livre des douleurs*, chez Souverain, en 1840. C'est cette même année qu'on changea les titres des tomes XXII, XXIII, XXIV et XXV en ceux des tomes XIV, XVIII, XIX et XX, de façon à faire un ouvrage complet en vingt volumes. Contenant : — Tomes I à IV. Note de l'éditeur. Étude par Félix Davin. La Peau de chagrin (sans préface ni moralité). Adieu. — Tome V. Le Réquisitionnaire. El Verdugo. L'Élixir de longue vie. Un drame au bord de la mer. — Tome VI. Gambara. — Tomes VII et VIII. Les Proscrits. Massimilla Doni. — Tomes IX et X. Séraphita. — Tome XI. Maître Cornélius. — Tome XII. La Messe de l'athée. Les Deux Rêves (le Petit Souper). Facino Cane. Les Martyrs ignorés. — Tome XIII. Le Secret de Ruggieri. — Tome XIV (ancien XXII). Jésus-Christ en Flandre. Melmoth réconcilié. L'Église. — Tome XV. L'Enfant maudit (première partie). — Tome XVI. L'Enfant maudit (deuxième partie, la Perle brisée). Une passion dans le désert. — Tome XVII. L'Auberge rouge. Le Chef-d'œuvre inconnu (Gillette). — Tomes XVIII et XIX (anciens XXIII et XXIV). L'Histoire intellectuelle de Louis Lambert. L'interdiction. — Tome XX (ancien XXV). L'interdiction, fin.

Cinquième édition. Tomes XIV à XVI de la première édition de *la Comédie humaine*, trois volumes in-8°, chez Furne, Dubochet et Hetzel, 1845-1846. Contenant : — Tome I (1846, daté 1845). La Peau de chagrin. Jésus-Christ en Flandre (y compris l'Église). Melmoth réconcilié. Le Chef-d'œuvre inconnu (Gillette). La Recherche de l'absolu (Balthazar Claes). — Tome II, 1846, daté 1845). Massimilla Doni. Gambara. L'Enfant maudit. Les Marana. Adieu (le Devoir d'une femme). Le Réquisitionnaire. El Verdugo. Un Drame au bord de la mer. L'Auberge rouge. L'Élixir de longue vie. Maître Cornélius. Sur Catherine de Médicis. I. Le Martyr calviniste (les Lecamus). — Tome III (1846). Sur Catherine de Médicis. II. La Confession de Ruggieri. III. Les Deux Rêves (le Petit Souper). Les Proscrits. Louis Lambert (Histoire intellectuelle de). Séraphita. Ce volume est terminé par les *Études analytiques*.

Études analytiques. Première édition. Fin du tome XVI de la première édition de *la Comédie humaine*. Un volume in-8°, chez Furne, Dubochet et Hetzel, 1846, et tome XVIII des Œuvres de Balzac, premier tome complémentaire, un volume in-8°, chez madame Houssiaux, 1855. Ces volumes renferment : — Tome XVI. Physiologie du mariage. — Tome XVIII. Petites Misères de la vie conjugale.

chétifs de l'allée septentrionale, en levant la tête de temps en temps pour interroger par un regard les croisées des maisons de jeu. Mais l'heure à laquelle les fatales portes de ces antres silencieux doivent s'ouvrir n'avait sans doute pas encore sonné, car il n'aperçut, à travers les vitres, que les employés oisifs et immobiles, dont les figures, toutes stéréotypées d'après un modèle ignoble et sinistre, ressemblaient à des larves attendant leur proie. Alors, le jeune homme ramena ses yeux vers la terre, par un mouvement de mélancolie.

Sa marche indolente l'ayant conduit au jet d'eau, dont le soleil illuminait en ce moment les gerbes gracieuses, il en fit le tour, sans admirer les jeux colorés de la lumière, sans même contempler les mille facettes de l'eau qui frissonnait dans le bassin. Toute sa personne accusait une insouciance profonde des choses dont il était entouré. Un sourire amer et dédaigneux dessinait de légers plis dans les coins de sa bouche. Son extrême jeunesse donnait un intérêt pénible à l'expression de froide ironie fortement empreinte dans ses traits, et c'était un étrange contresens dans un visage animé de brillantes couleurs, dans un visage resplendissant de vie, étincelant de blancheur, un visage de vingt-cinq ans. Cette tête captivait l'attention. Il y avait, sur ce front pâle, quelque secret génie. Les formes étaient grêles et fines, les cheveux rares et blonds. Un éclat inusité scintillait dans ces yeux, tout endormis qu'ils étaient par la maladie ou par le chagrin...

A voir ce jeune homme, les poëtes auraient cru à de longues études, à des nuits passées sous la lueur d'une lampe studieuse; les médecins auraient soupçonné quelque maladie de cœur ou de poitrine en remarquant la rougeur des joues, le cercle jaune qui cernait les yeux, la rapidité de la respiration; les observateurs l'eussent admiré; les indifférents lui auraient marché sur le pied...

L'inconnu n'était ni bien ni mal mis. Ses vêtements n'annonçaient pas un homme favorisé de la fortune; mais, pour surprendre les secrets d'une profonde misère, il fallait un physiologiste sagace, qui sût deviner pourquoi l'habit avait été fermé avec tant de soin !...

Le jeune homme alla s'appuyer sur un des treillages en fer qui entourent les massifs; et, se croisant les bras sur la poitrine, il regarda les bâtiments, le jet d'eau et les passants d'un air triste mais résigné. Il y avait dans ce regard, dans cet abandon, bien des efforts trahis, bien des espérances trompées; et, dans la contraction des bras, un bien puissant courage. L'impassibilité du suicide siégeait sur ce visage. Aucune des curiosités de la vie ne tentait plus cette âme, tout à la fois turbulente et calme.

Le jeune homme tressaillit soudain ! Il avait, par une sorte de privilége infernal, entendu sonner l'heure, ouvrir les portes, retentir les escaliers... Il regarda les fenêtres de la maison de jeu. Des têtes d'homme allaient et venaient dans les salons... Il se redressa et marcha sans empressement; il entra dans l'allée, sans fausse pudeur, monta les escaliers, franchit la porte, et se trouva devant le tapis vert, plus tôt peut-être qu'il ne l'aurait voulu, tant les âmes fortes aiment une plaidailleuse incertitude!...

L'assemblée n'était pas nombreuse. Il y avait quelques vieillards à tête chenue, à cheveux blancs, assis autour de la table; mais bien des chaises restaient

vides... Un ou deux étrangers, dont les figures méridionales brûlaient de désespoir et d'avidité, tranchaient auprès de ces vieux visages experts des douleurs du jeu, et semblables à d'anciens forçats qui ne s'effrayent plus des galères... — Les tailleurs et les banquiers immobiles jetaient sur les joueurs ce regard blême et assuré qui les tue... Les employés se promenaient nonchalamment. Sept ou huit spectateurs, rangés autour de la table, attendaient les scènes que les coups du sort, les figures des joueurs et le mouvement de l'or allaient leur donner. Ces désœuvrés étaient là, silencieux, attentifs... Ils venaient dans cette salle comme le peuple va à la Grève. Ils se regardèrent des yeux les uns les autres au moment où le jeune homme prit place devant une chaise, sans s'y asseoir.

— Faites le jeu!... dit une voix grêle.

Chaque joueur ponta.

Le jeune homme jeta sur le tapis une pièce d'or qu'il tenait dans sa main, et ses yeux ardents allèrent alternativement des cartes à la pièce, de la pièce aux cartes. Les spectateurs n'aperçurent aucun symptôme d'émotion sur cette figure froide et résignée pendant le moment rapide que dura le plus violent combat par les angoisses duquel un cœur d'homme ait été torturé. Seulement, l'inconnu ferma les yeux quand il eut perdu, et ses lèvres blanchirent; mais il releva bientôt ses paupières, ses lèvres reprirent leur rougeur de corail, il regarda le rateau saisir sa dernière pièce d'or, affecta un air d'insouciance et disparut sans avoir cherché la moindre consolation sur les figures glacées des assistants.

Il descendit les escaliers en sifflant le *Di tanti palpiti*, si bas, si faiblement, que lui seul, peut-être, en entendait les notes; puis il s'achemina vers les Tuileries d'un pas lent, irrésolu, ne voyant ni les maisons, ni les passants, marchant comme au milieu du désert, n'écoutant qu'une voix, — la voix de la mort, — et perdu dans une méditation confuse, où il n'y avait qu'une pensée...

Il traversa le jardin des Tuileries, en suivant le plus court chemin pour se rendre au pont Royal; et, s'y arrêtant au point culminant des voûtes, son regard plongea jusqu'au fond de la Seine...

Dans la *Revue des Deux Mondes* de mai 1831 parut un autre fragment intitulé *une Débauche;* il était accompagné de la note suivante, qui se rapporte à la page 46, ligne 30, aux mots « et Canalis? » nom auquel, dans la première édition, était substitué celui de Victor Hugo :

Obligé de donner de l'actualité à son livre, l'auteur a fait parler dans ce banquet les convives avec la liberté que supposent le vin et la bonne chère; mais il espère que son opinion sur des hommes dont il estime sincèrement les ouvrages ne sera pas suspectée.

Il faut remarquer que, dans la première version de ce fragment, qui va de la page 37, dernier paragraphe, à la page 53, ligne 10, tous les noms cités étaient des noms de personnages réels que Balzac remplaça plus tard par ceux des acteurs de *la Comédie humaine;*

il a fait ce même changement chaque fois que cela fut possible dans toutes ses premières compositions lorsqu'il les fit entrer dans son œuvre complète, réunie et enchaînée.

Enfin, un autre fragment de cette œuvre parut dans la *Revue de Paris* du 27 mai 1831, sous le titre de : *Le Suicide d'un poëte.* Il commence dans l'édition définitive aux mots « La vie de dissipation » page 140, ligne 20 et se termine aux mots « furent protestées », page 147, ligne 36. Il était précédé, dans *la Revue de Paris*, des lignes suivantes :

Nous sommes heureux de pouvoir, par ce fragment, venir en aide à l'impatience publique, dès longtemps préoccupée de l'apparition de ce livre. Quelques lectures de salon lui ont donné, avant sa naissance, une immense renommée, que ne paraît pas devoir démentir le commencement de publicité qu'il reçoit ici. Vingt fragments pour le moins aussi remarquables étaient à notre disposition.

Un jeune homme, voué d'abord à une vie studieuse et solitaire, est tout à coup tiré de sa mansarde par le despotisme d'une première passion. Sa maîtresse est une femme du monde, vaine, opulente; et lui, pauvre, sensible, naïf surtout, comme les hommes d'étude et de poésie qui ne se sont point encore usés par le frottement de la société. Son cœur, plein d'enchantements et riche d'illusions, se heurte à tout moment contre l'âme insensible et froide de la coquette. Dédaigné, déchiré, Raphaël de Valentin se décide à mourir. Une consultation mélancolique a eu lieu chez l'un de ses amis, homme de plaisir; et, après avoir discuté les avantages, les inconvénients de tous les genres de mort volontaire, l'homme de dissipation propose à l'homme de solitude de périr en abusant de toutes les jouissances de la vie, en s'abrutissant. Mais, se trouvant sans argent tous deux, l'ami de Valentin va risquer au jeu leurs dernières ressources.

Par un artifice de composition qui oblige notre collaborateur à empreindre son œuvre d'une verve extraordinaire, Raphaël raconte ses malheurs au milieu d'une orgie. Ce récit de désespoir, tour à tour fantastique et réel, agité, coloré, brûlant, enivrant comme les flammes du punch, à la lueur duquel il est confié à un cœur compatissant, doit représenter une ivresse qui croît, qui grandit à chaque phrase.

Cette explication était nécessaire pour l'intelligence du fragment suivant, qui appartient à ce récit.

Nous publions ici un curieux article de Balzac lui-même sur *la Peau de chagrin;* il parut signé du pseudonyme du comte Alexandre de B..., dans *la Caricature* du 11 août 1831 :

LA PEAU DE CHAGRIN

ROMAN PHILOSOPHIQUE

Par M. de Balzac.

Deux volumes in-8°, avec des dessins de Tony Johannot. Prix 15 francs, chez Ch. Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

Si nous dérogeons à nos habitudes satiriques, et si nous abdiquons le pouvoir de la moquerie en faveur de ce livre ;

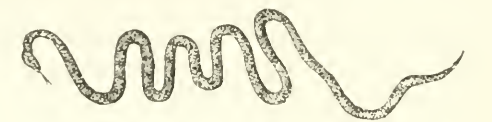
Ce n'est pas parce qu'il a le plus brillant succès ;

Ni parce qu'il tire violemment le lecteur de l'époque actuelle, de ses misères, de ses grandeurs, de la politique boiteuse, de la propagande qui marche ;

Ni parce qu'il a une haute portée de morale et de philosophie ;

Ni parce que, suivant l'admirable expression du premier critique qui en ait parlé, « notre société cadavéreuse y est fouettée et marquée en grande pompe sur un échafaud, au milieu d'un orchestre tout rossinien » ;

Ni parce que la vie humaine y est représentée, formulée, traduite, comme Rabelais et Sterne, les philosophes et les étourdis, les femmes qui aiment et les femmes qui n'aiment pas la conçoivent ; drame qui serpente, ondule, tournoie, et au courant duquel il faut s'abandonner, comme le dit la très-spirituelle épigraphe du livre.



(Sterne, Tristam Shandy, chap. 322.)

Ni parce que le style le plus éblouissant encadre ce conte oriental, fait avec nos mœurs, avec nos fêtes, nos salons, nos intrigues et notre civilisation, qui tourne sur elle-même, et augmente l'intensité de son tourbillon sans y mettre plus de bonheur qu'il n'y en avait hier, qu'il n'y en aura demain ;

Ni parce que l'amour y est ravissant comme l'amour, l'amour jeune, l'amour trompé, l'amour heureux ;

Ni parce que la vie du jeune homme riche de cœur et pauvre d'argent y est jetée comme un brandon entre l'insensibilité de la coquetterie et la passion réelle de la femme.

Mais nous recommandons cet ouvrage à ceux qui aiment la belle littérature et les émotions, parce que nous avons autant d'amitié que d'admiration pour M. de Balzac.

Si ce n'est pas de l'adresse, au moins il y a dans cet aveu de la franchise, ce qui est rare en fait de journalisme.

La Peau de chagrin reparut deux fois encore en 1831, sans la préface, et augmentée de douze contes, sous le titre de *Romans et Contes philosophiques*, trois volumes in-8° avec préface de Philarète Chasles, signée seulement C..., chez Ch. Gosselin; et les douze contes furent publiés à part en deux volumes in-8°, 1832, sous le titre de *Contes philosophiques*, avec une note de l'éditeur, datée de Paris, 1832 (voir tome XXII, page 405), et la préface de Philarète Chasles, signée cette fois en toutes lettres. Les deux éditions que cette version fut censée avoir, en 1831, ne furent qu'un seul tirage de l'œuvre, ainsi que le constate la note de l'éditeur placée en tête de la véritable quatrième édition (voir tome XXII, page 406). C'est à l'édition publiée sous le titre de *Romans et Contes philosophiques* que se rapportent les deux morceaux suivants, écrits en 1831 par l'auteur lui-même sur son œuvre, et que nous empruntons, le premier à *la Caricature* du 13 octobre 1831, et le second à *l'Amateur d'autographes* du 15 mai 1865, qui l'a publié sur le manuscrit autographe.

ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES

PAR M. DE BALZAC.

Le nombreux tirage d'une première édition de *la Peau de chagrin* n'a pu suffire à l'empressement du public, et une seconde édition de cet ouvrage remarquable vient de paraître, enrichie d'un troisième volume, composé de douze nouveaux contes, dont quelques-uns ont paru dans la *Revue de Paris*. Un pareil succès renferme tous les éloges que nous n'avions pas osé accorder, dès son apparition, à l'œuvre d'un ami. Aujourd'hui, redire des louanges passées en proverbe, et présager aux trois nouveaux volumes de M. de Balzac le même sort qu'ont eu les deux premiers, c'est rendre un juste hommage à la plume d'un écrivain que réclame la bibliothèque de tout lecteur de goût. Les nôtres retrouveront dans l'édition que nous annonçons, le *Dialogue des Morts* [1], qui parut dans l'un des premiers numéros de *la Caricature*, et dont la piquante originalité révélait assez cette vraie modestie du talent qui se cache sous l'anonyme [2].

ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES

PAR M. DE BALZAC

Trois volumes. Ch. Gosselin, 1831.

Les *Contes philosophiques* de M. de Balzac ont paru cette semaine chez le

1. Voir *la Comédie du diable*, dans les *Œuvres diverses*.

2. Il était signé des quatre noms suivants : Alf. Coudreux. Le Cte Al. de B... Henri B... E. Morisseau, sous lesquels Balzac signait dans *la Caricature*.

libraire Gosselin. *La Peau de chagrin* a été jugée comme ont été jugés les admirables romans d'Anne Radcliffe. Ces choses-là échappent aux annalistes et aux commentateurs. L'avide lecteur s'en empare, de ces livres. Ils jettent l'insomnie dans l'hôtel du riche et dans la mansarde du poëte ; ils animent la campagne ; l'hiver, ils donnent un reflet plus vif au sarment qui petille ; grands priviléges du conteur ! C'est qu'en effet c'est la nature qui fait les conteurs. Vous aurez beau être savant et grave écrivain, si vous n'êtes pas venu au monde conteur, vous n'obtiendrez jamais cette popularité qui a fait les *Mystères d'Udolphe* et *la Peau de chagrin, les Mille et une Nuits* et M. de Balzac. J'ai lu quelque part que Dieu mit au monde Adam le nomenclateur en lui disant : *Te voilà homme!* Ne pourrait-on pas dire qu'il a mis aussi dans le monde Balzac le conteur en lui disant : *Te voilà conte!* Et en effet quel conteur ! que de verve et d'esprit ! quelle infatigable persévérance à tout peindre, à tout oser, à tout flétrir ! Comme le monde est disséqué par cet homme ! quel annaliste ! quelle passion et quel sang-froid !

Les *Contes philosophiques* sont l'expression au fer chaud d'une civilisation perdue de débauches et de bien-être que M. de Balzac expose au poteau infamant. C'est ainsi que *les Mille et une Nuits* sont l'histoire complète du mol Orient à ses jours de bonheur et de rêves parfumés. C'est ainsi que *Candide* est toute l'histoire d'une époque où il y avait des bastilles, un parc-aux-cerfs et un roi absolu. En prenant ainsi et du premier bond une place à côté de ces conteurs formidables ou gracieux, M. de Balzac a prouvé une chose qui était à démontrer encore, à savoir que le drame, qui n'était plus possible aujourd'hui sur le théâtre, était encore possible dans le conte ; que notre société si dangereusement sceptique, blasée et railleuse, véritable *Fœdora* sans âme et sans cœur, pouvait encore cependant être remuée par les galvaniques secousses de cette poésie des sens colorée, vivante, en chair et en os, prise de vin et de luxure, à laquelle s'abandonne avec tant de délices et de délire M. de Balzac. De sorte que la surprise a été grande lorsque, grâce à ce conteur, nous avons encore trouvé parmi nous quelque chose qui ressemble à la poésie ; les festins, l'ivresse, la fille de joie, folle de son corps, donnant ses caresses au milieu de l'orgie ; le punch qui court couronné de flammes bleues, la politique en gants jaunes, l'adultère musqué, la petite fille s'abandonnant au plaisir, à l'amour, rêvant tout haut ; la pauvreté propre et reluisante et entourée de décence et d'heureux hasards, nous avons vu tout cela dans Balzac. L'Opéra et ses filles, le boudoir rose et ses molles tentures, le festin et ses indigestions : nous avons même vu apparaître encore les médecins de Molière, tant cet homme a besoin de sarcasmes et de grotesques. Plus vous avancez dans *la Peau de chagrin*, vices, vertus manquées, misères, ennui, profond silence, science sèche et décharnée, scepticisme anguleux et sans esprit, égoïsme ridicule, vanités puériles, amours soldés, juifs brocanteurs, que sais-je ? tout ce monde manqué à physionomie effacée et sans style, plus vous reconnaissez avec étonnement et douleur qu'ainsi est construit en effet ce XIXe siècle où vous vivez. *La Peau de chagrin*, c'est *Candide* avec des notes de Béranger ; c'est les misères, c'est le luxe, c'est la foi, c'est la moquerie, c'est la poitrine sans cœur et le crâne sans cervelle du XIXe siècle, ce siècle si paré, si musqué, si révolutionnaire, si peu lettré, si peu quelque chose ; ce

siècle de fantasmagories brillantes dont on ne pourra plus rien saisir dans cinquante ans, excepté *la Peau de Chagrin* de M. de Balzac.

Voici maintenant la curieuse préface de Philarète Chasles, qui n'a jamais été réimprimée depuis sa première publication :

INTRODUCTION

aux

Romans et Contes philosophiques.

Qu'est-ce que le talent du conteur, sinon tout le talent? Il renferme en lui la déduction logique dans sa rigueur, le drame avec sa mobilité, l'essence même du génie lyrique avec son extase intérieure. Le narrateur est tout. Il est historien ; il a son théâtre, sa dialectique profonde qui meut ses personnages, sa palette de peintre et sa loupe d'observateur. Non-seulement il peut réunir les talents spéciaux que je viens d'indiquer, mais, pour exceller dans son art, il le doit. Imaginez un conte sans intérêt de drame, sans émotion lyrique, sans couleurs nuancées, sans logique exacte; il sera pâle, extravagant et faux; il n'existera pas.

La narration est toute l'épopée ; elle est toute l'histoire ; elle enveloppe le drame et le sous-entend. Le conte est la littérature primitive. De quelle joie, dites-moi, dûrent être saisis ceux qui, les premiers, découvrirent et ressentirent cette jouissance ! Ils inventèrent de pittoresques symboles, en témoignage de leur ivresse nouvelle. Ce fut l'Hercule Gaulois, dont la bouche laissait tomber les chaînes d'or qui retenaient les auditeurs ; ce fut la baguette de Mercure, forçant à s'unir les hommes, plus acharnés que les serpents ; c'est le chant de la sirène, entraînant le navigateur dans l'onde d'où ses accents émanaient. Le premier conteur fut un dieu. Mais les époques primitives une fois passées, conter devint difficile.

Où est le merveilleux? qu'est devenue la foi? L'analyse ronge la société en l'expliquant : plus le monde vieillit, plus la narration est une œuvre pénible. Rendez-moi compte de cet incident? Apportez-moi le *comment* de cet acte et le *pourquoi* de ce caractère ? Disséquez ce cadavre et sachez me plaire ! Soyez commentateur et *amuseur !*

Voici un conteur, qui arrive à l'époque la plus analytique de l'ère moderne, toute fondée sur l'analyse : sociétés, gouvernements, sciences, reposent sur elle ; elle s'empare de tout, pour tout flétrir. Il naît dans le pays le plus rationnel de l'Europe; point d'oreilles faciles à duper comme en Italie, où la musique est dans le langage et l'ode dans le son ; point de croyance surnaturelle et populaire, le scepticisme est partout; la faculté raisonneuse a pénétré jusqu'aux classes inférieures. De l'ironie, mais peu caustique; de l'indifférence, excepté pour les intérêts matériels ; par-dessus tout, de l'ennui et de la lassitude.

Quel conte allez-vous faire à de telles gens? Ils vous répondront qu'ils ont vu Bonaparte, bivaqué au Kremlin et couché à l'Alhambra. Ils mettront vos sylphides en fuite, et vos magiciens n'auront pas le moindre intérêt pour eux. Ils

vous demanderont par quel procédé chimique l'huile brûlait dans la lampe d'Aladin. Ils ont demandé à M. de Balzac ce qui serait advenu, si Raphaël eût souhaité que la peau de chagrin s'étendît !

Osez donc leur réciter de beaux contes ! enlevez-les, comme il faut qu'un bon narrateur le fasse, dans ce char d'Élie, dans cette narration aux ailes de feu et aux roues brûlantes, qui plonge dans le ciel et fait disparaître les villes, les maisons, les bois, les collines de l'horizon terrestre !

L'analyse, dernier développement de la pensée, a donc tué les jouissances de la pensée. C'est ce que M. de Balzac a vu dans son temps ; c'est le dernier résultat de cet axiome de Jean-Jacques : *L'homme qui pense est un animal dépravé.*

Assurément il n'est pas de donnée plus tragique ; car, à mesure que l'homme se civilise, il se suicide ; et cette agonie éclatante des sociétés offre un intérêt profond.

Le désordre et le ravage portés par l'intelligence dans l'homme, considéré comme individu et comme être social : telle est l'idée primitive qui règne dans les œuvres de Byron et de Godwin. M. de Balzac l'a jetée dans ses contes. Il a vu de quels éclatants dehors cette société valétudinaire s'enorgueillit, de quelles parures ce moribond se couvre, de quelle vie galvanique ce cadavre s'émeut et s'agite par intervalles, de quelle lueur phosphorique il scintille encore. Opposant au néant intérieur et profond du corps social cette agitation factice et cette splendeur funèbre, il a cru que la mission du conteur n'était pas finie et perdue ; qu'il y avait encore une magie dans ce contraste ; une féerie dans cette industrie créatrice de merveilles ; un intérêt dans le jeu cupide des ressorts sociaux, cachés sous de si beaux dehors, dans ce spectacle d'une société rendant le dernier soupir sous des rideaux de pourpre, d'argent et de soie.

Un conteur, un amuseur de gens qui prend pour base la criminalité secrète, le marasme et l'ennui de son époque ; un homme de pensée et de philosophie, qui s'attache à peindre la désorganisation produite par la pensée : tel est M. de Balzac.

Voilà sur quelles bases sont appuyés ces contes de nuances diverses, de formes variées, que M. de Balzac a osé lancer dans le dix-neuvième siècle, blasé, indifférent et peu amusable. Ce fonds misanthropique, qu'une verve de gaieté et une fécondité d'invention incontestables raniment et font étinceler, vous le retrouvez dans *l'Auberge rouge,* que la *Revue de Paris* a récemment publiée ; dans *l'Élixir de longue vie,* dans *Sarrasine,* dans *la Comédie du Diable,* farce terrible dont le fantastique *Introït* lui a été généreusement donné par une des plus mordantes plumes de notre époque. Mais cette pensée première s'élève jusqu'aux proportions de la tragédie dans *El Verdugo,* où le parricide est sublime, parricide ordonné par une famille et au nom d'une chimère sociale, le parricide pour sauver un titre ! Ainsi, partout l'égoïsme : égoïsme de la famille, égoïsme physique, personnalités féroces qui naissent d'une civilisation sensuelle et raffinée. Tel est spécialement le fonds et la pensée créatrice de *la Peau de chagrin.*

Rabelais, dans un autre temps, avait vu l'étrange effet de la pensée religieuse, qui, à force de pénétrer la société, achevait de la dissoudre. L'âme, divinisée par le christianisme, avait tout envahi. Le spiritualisme effaçait la matière. Le symbole,

l'idéalisation régnaient sans partage; pour un symbole, l'Occident s'était rué sur l'Orient. Il dominait la poésie qu'il réduisait à l'état de fantôme, en multipliant les personnifications allégoriques, en bannissant de son domaine les êtres vivants, la chair et le sang humains : Rabelais s'arma d'un symbole pour faire la guerre au symbole.

Holà ! messer Gaster, voici notre règne ! Tonnes pleines d'hypocras, bons saucissons chargés d'épices, bombance gigantesque, culte de la dive bouteille, douce abbaye de Thélème, dont le *rien faire* est la liturgie; venez !... Et, dans une épopée immense, donnez-nous l'apothéose de ce corps humain que l'on foule aux pieds, et que le curé de Meudon ne se contente pas de remettre à sa place. Il l'installe sur son trône.

Or, voici l'ère de Gargantua. On boit plus sec, on mange sans perdre jamais l'appétit : l'élément physique de l'homme se trouve déifié par cette ironie matérialiste, qui semble une prédiction du XVIIIe siècle et un oracle des destinées futures auxquelles le monde est réservé.

Passe joyeusement la vie et ris-toi du reste. Trinque ! comme l'a dit M. de Balzac dans *la Peau de Chagrin,* voilà le sens des amères dérisions du *Pantagruel,* et peut-être l'arrêt définitif de ce livre.

Certes, Rabelais. s'il n'eût pas vécu au commencement du seizième siècle, tout à la fin de ce qu'on appelle le moyen âge, n'eût rien écrit de pareil. Dans *Pantagruel* et *Gargantua,* il résuma le passé, railla le présent et s'empara de l'avenir, qu'une civilisation matérielle allait isoler de l'ancienne société chrétienne et spiritualiste, de l'avenir qu'une philosophie sensualiste allait dominer et mouler à son plaisir.

L'ère de Rabelais a expiré. Celle qu'il annonçait parcourt son cycle et l'accomplit. Ce ne sont plus les ravages de la pensée idéaliste, mais ceux du sensualisme analytique, que le conteur philosophe peut retracer aujourd'hui.

Aussi, voyez tous ces types d'égoïsme civilisé qui se donnent rendez-vous dans *la Peau de chagrin : Fœdora,* femme sans cœur, type d'une société sans cœur; *Raphaël,* symbole de la misère éclatante, le dandy sans un écu ; le malheur même que donne l'étude solitaire, avec la gloire en perspective, le grenier pour théâtre. et la souffrance pour escorte. Le vaste plan, caché sous ces fantaisies, a dû échapper à plusieurs yeux. Des critiques n'ont pas vu que *la Peau de chagrin* est l'expression de la vie humaine, abstraction faite des individualités sociales; la vie avec ses ondulations bizarres, avec sa course vagabonde et son allure *serpentine,* avec son égoïsme toujours présent sous mille métamorphoses. La même signification se trouve cachée sous les plus légers incidents de cette fiction. A part l'intérêt dramatique du livre, il renferme un intérêt de philosophie allégorique qui s'attache aux plus minces détails et poursuit sans pitié cette science d'égoïsme que la civilisation fait naître. Voyez Raphaël ! Comme le sentiment de sa conservation étouffe en lui toute autre idée! Comme dans la scène du duel, chez les paysans, dans son hôtel de Paris, le même sentiment l'absorbe ! Soumis à ce talisman terrible, il vit et meurt dans une convulsion d'égoïsme.

C'est cette personnalité qui ronge le cœur et dévore les entrailles de la société

où nous sommes. A mesure qu'elle augmente, les individualités s'isolent; plus de liens, plus de vie commune. La personnalité règne ; c'est son triomphe et sa fureur que *la Peau de chagrin* a reproduits. Dans ce livre, il y a toute une époque. Là, comme on l'a dit dans un journal [1] : « Vous pouvez, si cela vous séduit, voir apparaître, sous forme vivante, notre civilisation d'hier et d'aujourd'hui : toute parée, toute folle d'ennui et de luxe, avec son dégoût, son désespoir, ses bons mots, ses velléités de science et de religion, ses créations qui avortent, ses vertus qui ne sont pas écloses, son éclat semblable à la lueur émanée des endroits infects ; ses prétentions de grandeur, de sévérité, de patriotisme, d'énergie, de rénovation, de génie, d'organisation, de conservation, de durée ; et son néant réel, son mal intime ; son manque de foi, sa faiblesse de volonté, son inanité, sa décrépitude, sa force factice, comme celle de l'ivresse; passagère, comme celle que la pile de Volta communique à un corps mort.

» Il serait curieux de contempler le critique de l'ancienne école, l'homme de bon goût et de bonnes mœurs, en face de cette œuvre. Oh ! le pauvre homme ! que fera-t-il de sa toise, lui qui veut de la raison ; lui, le jugeur, le peseur des mots ; lui, le compas en main, la loupe appliquée sur l'œil, heureux de découvrir une irrégularité dans un livre, une verrue dans un beau visage? Assurément il ne comprendra pas un mot de ce conte. Il aime la littérature de plain-pied ; ici tout est abîmes, précipices, saillies, excroissances, hautes montagnes, profondeurs sans fond.

» Je jure que le plus habile critique de 1800 à 1820 ne se ferait pas une idée nette sur un pareil ouvrage. Il briserait sa toise, il jetterait son compas. Autant vaudrait demander à M. d'Aguesseau l'explication satisfaisante d'un journal de 1831. En vain diriez-vous à notre aristarque dans l'embarras que l'auteur de *la Peau de Chagrin* a voulu, comme feu Rabelais, formuler la vie humaine et résumer son époque dans un livre de fantaisie, épopée, satire, roman, conte, histoire, drame, folie aux mille couleurs. Le critique vous dira que Pantagruel est une allégorie, que Panurge est évidemment Rabelais, et Pantagruel François I[er] ; mais, que dans l'œuvre de M. de Balzac, rien de pareil ne frappe ses yeux. Et si vous répliquez en disant que la prétendue allégorie, découverte dans Rabelais par la lubie des savants, n'a jamais eu d'existence ; que le monstre comique, créé par le médecin chinonais, est une immense arabesque, fille du caprice accouplée avec l'observation : notre homme vous tournera le dos, non sans prier Dieu qu'il vous rende votre raison perdue et vous fasse cadeau d'une bonne édition de Laharpe.

» Il y a dans l'œuvre de M. de Balzac le cri éclatant, le cri de désespoir d'une littérature expirante. Œuvre puissante... Je ne parle pas de la souplesse d'un style qui insulte à tout moment la critique, et d'une vivacité extrême de teintes chatoyantes et contrastantes ; mais de la portée générale d'un livre, où le siècle et le pays les plus confus qui aient jamais existé se concentrent sous des formes poétiques, réelles, colorées, qui éblouissent le regard. Avoir trouvé le fantastique de notre époque, ce n'est ni un petit mérite, ni un mince travail. L'avoir vivifié sans tomber dans la froideur de l'allégorie, c'est chose méritoire, c'est le témoignage

1. *Le Messager.*

d'un rare talent. Il fallait, pour obtenir ce résultat, n'oublier aucune des brillantes nuances dont elle se pare, nous donner les fêtes, l'esprit, le dévergondage, les riches étoffes, les jouissances effrénées, le jeu, l'amour, la poésie de costume, qui se pressent dans les grandes villes ; il fallait n'oublier non plus aucune des misères sociales ; ces cœurs desséchés, ces existences perdues, ces arts qui augmentent la richesse sans ajouter rien au bonheur ; il fallait faire voir, au sein de la civilisation, fleur éclatante et factice, le ver qui la ronge, le poison qui la tue.

» Ce livre a tout l'intérêt d'un conte arabe, où la féerie et le scepticisme se donnent la main, où des observations réelles et pleines de finesse sont enfermées dans un cercle de magie. Vous y trouverez de grands salons et de grandes orgies, la mansarde du jeune savant et le boudoir de la femme à la mode, la table de jeu et le laboratoire du chimiste : tout ce qui influe sur notre société, depuis le sourire de la jeune fille jusqu'aux malices du feuilleton.

» Et n'attendez pas que je vous donne une idée plus exacte de cet étrange livre ; il est de ceux où chacun trouve pâture à son goût : à tel la satire, à tel autre le fantastique, à celui-là des tableaux brillamment colorés. Si la société telle qu'elle est vous ennuie tant soit peu, et qu'il vous agrée de la voir pincée, fouettée, marquee, en grande pompe, sur un bel échafaud, au milieu de tout le fracas d'un orchestre rossinien, d'un tintamarre et d'un charivari incroyables, et de la décoration la plus étourdissante, lisez *la Peau de chagrin,* vous en avez pour trois nuits d'images éclatantes et terribles qui soulèveront les rideaux de votre alcôve pour peu que la nature vous ait doué d'imagination ; et pour un an de réflexions, si vous êtes né contemplateur, observateur et penseur. »

Le public, qui a si rapidement enlevé la première édition, a justifié le critique. Mais l'auteur, docile aux observations qui lui ont été adressées par amis et ennemis, n'a épargné ni ratures, ni veilles, ni suppressions, ni corrections, pour rendre plus parfaite la seconde édition de son œuvre. Il a même fait le sacrifice de sa préface presque entière ; préface consacrée à une justification inutile. Il avait tort de croire que la *Physiologie du mariage,* œuvre d'ironie et d'analyse, eût marqué son front d'un sceau de cynisme et d'impudence : on ne confond plus les fantaisies de l'art avec le caractère de l'artiste ; on sait que le plus doux des hommes peut devenir, dans sa tragédie, sanguinaire, criminel et implacable. On sait que le poëte le plus ardemment érotique peut ne demander à l'amour que la jouissance des beaux vers. Cependant cette préface, dont le scrupule de l'auteur avait tracé les pages, et dont il fait le sacrifice, contenait des observations générales et philosophiques que nous croyons devoir reproduire ici.

L'auteur explique, avec autant de sagacité que de finesse, le procédé physiologique qui préside à la création d'une œuvre d'art et fait naître dans l'esprit de l'artiste mille fantômes dont la moralité ne lui est pas imputable[1].

. . . .

M. de Balzac, dont les contes ont vaincu la formaliste apathie de son temps et qui, dans *la Peau de chagrin,* a donné preuve de cette énergie et de cette fécon-

1. Voir tome XXII, page 396, cette préface de *la Peau de chagrin.*

dité, de cette verve hardie et poignante, que l'on réclame aujourd'hui, comme un palais blasé veut de l'orpiment et de l'alcool, ne s'en tiendra pas à cet essai. Il a frappé notre époque en lui empruntant ses propres armes; en employant cette frénésie d'invention, cette ironie envenimée, ces couleurs ardentes, sombres et tranchées, dont l'abus serait la perte de l'art. Quand il voudra être simple, il saura l'être, comme il l'a prouvé dans *le Réquisitionnaire,* dans *l'Étude de femme,* dans *les Proscrits* et *l'Enfant maudit.* On le verra changer les couleurs de sa palette et, de nuance en nuance, d'existence en existence, de mode en mode, parcourir tous les degrés de l'échelle sociale et montrer tour à tour le paysan, le mendiant, le pâtre, le bourgeois, le ministre, attaqués de la même maladie destructive. Il ne reculera pas même devant le roi et le prêtre, ces deux derniers échelons de notre hiérarchie croulante; le roi, que notre progrès de civilisation a tellement ébranlé sur son trône qu'il n'a plus de confiance à sa couronne; le prêtre, dont la pensée renferme le dernier, le plus large développement de l'intelligence humaine, et qui n'est plus qu'un spectre lorsqu'il cesse d'avoir foi en lui.

La foi et l'amour, s'éloignant des hommes livrés à la culture intellectuelle; la foi et l'amour, s'exilant pour laisser dans un désert d'égoïsme profond tous ces hauts esprits, tous ces êtres parqués dans leur personnalité: tel est le but des contes de M. de Balzac. Dans celui que l'auteur a intitulé *Jésus-Christ en Flandre,* un rayon d'amour et de foi tombe du ciel. Les parias de la société, ceux qu'elle bannit de ses universités et de ses colléges, restent fidèles à leur croyance, et conservent, avec leur pureté morale, la force de cette foi qui les sauve, tandis que les gens supérieurs, fiers de leur haute capacité, voient s'accroître leurs maux avec leur orgueil, et leurs douleurs avec leurs lumières. Cette moralité suprême qui couronne la peinture de tous les types d'individualisme est d'un bel effet.

C'est non-seulement la société dans ses masses que frappe de mort l'égoïsme, fils de l'analyse et de cette raison approfondissante qui nous ramène sans cesse à notre personnalité; c'est aussi la société dans ses éléments partiels; c'est encore le gouvernement et la théorie politique. De degrés en degrés, l'auteur s'élèvera jusqu'à cette dernière ironie, la plus haute et la plus en harmonie avec notre temps. Dans l'*Histoire de la succession du marquis de Carabas*[1], dernière œuvre qui complétera la donnée de ce recueil, il montre la société politique en proie à la même impuissance, au même néant qui dévorent Raphaël dans *la Peau de chagrin.* Même intensité de désirs, même éclat extérieur, même misère réelle; même formule inévitable, éternelle, où la nationalité se trouve pressée comme l'individualisme dans la sienne. Ici un ton de bonhomie plus naïve, une satire moins amère, s'accorderont avec une ironie qui s'attaque non aux hommes, mais aux doctrines; non aux individualités, mais aux systèmes.

Ces récits, mêlés de merveilleux et dictés par la fantaisie, ont conquis un succès populaire dans une époque si contraire à la libre et capricieuse fiction; mais on les a plutot acceptés comme des inventions brillantes que comme des œuvres de raison. Nous avons pris plaisir à en développer le sens philosophique, la portée

1. Ce livre n'a jamais paru.

morale, inaperçus de la foule. Ce n'est pas là ce qui fait le succès du jour, mais ce qui le propage et le continue dans l'avenir.

En 1833, une troisième édition de *la Peau de chagrin* (marquée quatrième), accompagnée de nouveau de la préface de Philarète Chasles, fut faite chez le même éditeur, encore sous le titre de *Romans et Contes philosophiques* et suivie des douze contes. En 1835, daté de la Boulonnière, avril 1831, cet ouvrage parut pour la quatrième fois, précédé de la note que nous avons signalée plus haut, et d'une Étude de Félix Davin; il formait les tomes I à IV, in-18, de la quatrième édition des *Études philosophiques*, chez Werdet. Enfin, en 1845, *la Peau de chagrin* entra, dédiée pour la première fois, dans le tome I de la cinquième édition de ces *Études* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XIV).

LXVI. *Jésus-Christ en Flandre*, daté de Paris, février 1831. Dédié à madame Desbordes-Valmore. Ce conte, qui comprend en outre aujourd'hui le fragment intitulé primitivement *l'Église*, parut inédit en 1831 dans les *Romans et Contes philosophiques*, trois volumes in-8°, chez Gosselin. Dans l'édition in-18 de 1836, ce récit porte la date de Paris, novembre 1833, qui ne saurait être exacte, on le voit. En 1845, il entra, dédié pour la première fois, dans le tome I de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XIV); il y absorba *l'Église* qui l'y suit sans division et son titre supprimé; quelques mots ajoutés ont suffi pour souder les deux récits. *L'Église*, qui commence dans l'édition définitive, page 253, dernière ligne, avait paru pour la première fois aussi dans les *Romans et Contes philosophiques* en 1831. Dans l'édition in-18 de 1836, ce conte est daté de Paris, février 1831, date qui est devenue, on l'a vu, celle de tout le morceau actuel. Un fragment de *l'Église* avait paru inédit dans *la Caricature* du 9 décembre 1830, sous le titre de : *la Danse des pierres*. Il était signé comte Alex. de B..., et va de la dernière ligne de la page 252 à la ligne 13 de la page 256 : on y lisait, après le mot « veille » :

— Réveillez-vous, je vais fermer les portes...

Je me retournai soudain, et je vis l'horrible figure du donneur d'eau bénite. — Il m'avait secoué le bras, et je trouvai la cathédrale humide, ensevelie dans l'ombre, comme un homme enveloppé d'un manteau... Tout en marchant, je croyais encore la sentir dansant sous moi...

LXVII. *Melmoth réconcilié*, daté de Paris, 6 mai 1835. Dédié au général Baron de Pommereul. Imprimé pour la première fois en

juin 1835, dans le tome VI du *Livre des Conteurs,* recueil par divers auteurs, Lequien fils, six volumes in-8°, accompagné d'une note (voir tome XXII, page 417); ce conte reparut la même année, daté, dans le tome V de la quatrième édition des *Études philosophiques.* Ce n'est qu'en 1845 qu'il prit sa dédicace en entrant dans le tome I de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XIV).

LXVIII. *Le Chef-d'œuvre inconnu,* daté de Paris, février 1832. Dédié à un lord, 1845. Ce récit a paru pour la première fois, avec le sous-titre de *conte fantastique,* dans *l'Artiste* des 31 juillet et 6 août 1831; il y était divisé en deux chapitres : *Maître Frenhofer* et *Catherine Lescault.* La même année, il reparut en volume dans la première édition des *Romans et Contes philosophiques,* et fut, pour la première fois daté de 1836 dans le tome XVII de la quatrième édition des *Études philosophiques*, publié en 1837. Il compléta en 1848, sous le titre de *Gillette,* la première édition à part de : *le Provincial à Paris* (*les Comédiens sans le savoir*). Il entra en 1845, dédié, et le titre de son premier chapitre changé en celui de *Gillette*, dans le tome I de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XV).

LXIX. *Gambara,* daté de Paris, juin 1837. Dédié au marquis de Belloy. Cette étude parut pour la première fois dans la *Revue et Gazette musicale de Paris* des 23, 30 juillet, 6, 13 et 20 août 1837; sa publication y fut précédée d'une lettre au directeur, datée de Paris 29 mai 1837, publiée dans le numéro du 11 juin (voir tome XXII, page 491). Cette version était divisée comme suit :

1. Comment un noble Milanais, en poursuivant une femme, fit la rencontre d'un compositeur soupçonné d'être fou.
2. Vie du *signor Paolo Gambara.*
3. Opéra de *Mahomet*, musique et paroles de Gambara.
4. Ce que Gambara ivre trouvait dans *Robert le Diable.*

Conclusion.

En 1839, *Gambara* parut pour la première fois en volume, avec sa dédicace, datée des Jardies février 1839, à celui qui n'était encore alors que le comte Auguste-Benjamin de Belloy; il était précédé du *Cabinet des Antiques,* avec préface collective (voir tome XXII, page 513). Cette édition portait comme titres de chapitre :

1. La rencontre du compositeur.
2. Vie du *Signor Paolo Gambara.*
3. Opéra de *Mahomet.*
4. Opinion de Gambara ivre.

Conclusion.

Il entra ensuite, en 1840, daté de Paris, avril-juin 1837, dans *le Livre des douleurs* avec *Massimilla Doni*, *les Proscrits* et *Seraphita*. Enfin, en 1846, il entra avec sa date actuelle, et toutes divisions supprimées, dans le tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XV).

LXX. *Massimilla Doni*, daté de Paris, 25 mai 1839. Dédié à Jacques Strunz. Ce récit parut pour la première fois, en 1839, divisé en quatre chapitres, sans titre et avec sa dédicace datée de Paris, mai 1839, à la suite d'*une Fille d'Ève*, avec préface collective (voir tome XXII, page 518). Un fragment de cette nouvelle, intitulé *Une Représentation du Mose de Rossini, à Venise*, avait été publié inédit dans la *France musicale* du 25 août 1839; l'introduction de ce fragment n'a pas été réimprimée avec l'œuvre; nous allons la donner ici en faisant remarquer qu'elle se plaçait immédiatement avant la ligne 5 de la page 435 :

Un des grands vices du caractère des Français est de croire que, hors la France, il n'existe plus rien. Les Français suppriment entièrement les pays étrangers; ils veulent les ignorer, et sont tout surpris d'y trouver quelque chose. En 1822, un jeune homme, attiré en Italie par les étranges assertions de M. de Stendhal, dont les livres parlaient d'un musicien de génie, était à Venise au moment où la fameuse Tinti devait débuter à la Fenice, dans le rôle d'*Elcia* de *Mose*. Ce Français avait été recommandé à la duchesse Cataneo, qui lui fit presque violence en l'emmenant au théâtre. Elle lui avait d'ailleurs promis de lui expliquer la musique du nouveau maître.

Cet extrait de *Massimilla Doni* se terminait aux mots « la Venise qui n'était plus », ligne 34 de la page 457. En 1840, cette nouvelle reparut dans *le Livre des douleurs*, avec *Gambara*, *les Proscrits* et *Seraphita*. La dédicace est enlevée, et l'ouvrage daté, par erreur, de Paris 25 mai 1837, y est divisé en chapitres dont voici les titres :

1. Les deux amours.
2. Les extrêmes jouissances.
3. L'opéra de *Mose*.
4. Les deux guérisons.

En 1846, cette étude entra dans le tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XV), datée comme aujourd'hui, la dédicace rétablie sans date, et toutes les divisions enlevées.

LXXI. *La Recherche de l'absolu*, daté de Paris, juin-septembre 1834. Dédié à madame Joséphine Delannoy, née Doumerc. Imprimé pour la première fois, daté, en 1834, dans la troisième édition des *Scènes de la*

Vie privée, ce roman, qui formait le tome III de cette édition, fut mis en vente en octobre avec sa date actuelle et les divisions suivantes :

1. La maison Claes.
2. Histoire d'un ménage flamand.
3. L'absolu.
4. La mort d'une mère.
5. Dévouements de la jeunesse.
6. Le père exilé.
7. L'absolu trouvé.

En 1839, il fut réimprimé chez Charpentier en un volume in-12, sous le titre de *Balthazar Claes ou la Recherche de l'absolu,* et divisé en quatre chapitres sans titres. Il était précédé de sa dédicace, datée alors des Jardies, juin 1839. En 1845, ce roman est entré, la date de la dédicace et toutes divisions supprimées, dans le tome I de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XIV).

TOME II.

LXXII. *L'Enfant maudit,* daté de Paris, 1831-1836. Dédié à la baronne James de Rothschild. La première partie de ce récit, qui se terminait page 56, ligne 34, de l'édition définitive, parut pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro de janvier 1831, divisée en trois chapitres :

1. Une chambre à coucher du XVIe siècle.
2. Le rebouteur.
3. L'amour paternel.

division qui fut maintenue lors de sa publication en volume, la même année, dans la première édition des *Romans et Contes philosophiques*. La deuxième partie, imprimée pour la première fois dans la *Chronique de Paris* du 9 octobre 1836, sous le titre de *la Perle brisée,* parut pour la première fois en volume en 1837 (daté 1836), complétant l'ouvrage, daté en entier de 1831-1836 et divisé en deux parties : *Comment vécut la mère* et *la Perle brisée,* dans le tome XVI de la quatrième édition des *Études philosophiques.*

La seconde partie était précédée, dans la *Chronique de Paris,* de quelques lignes d'introduction qui se plaçaient immédiatement après la fin de la première partie et qui n'ont pas été conservées dans le volume; les voici :

Au milieu d'une époque où les religions humaines s'abolissent, où la famille est quasi détruite, où le droit d'aînesse, institution aussi vieille que le déluge, n'est plus comprise, où la chimère de l'égalité triomphe, où les biens, en se morcelant, amoindrissent la nation ; par ce temps désastreux où l'Individu remplace la Maison, où chacun, en un mot, se couronne roi lui-même, il est difficile de faire concevoir la folle ivresse d'un vieux gentilhomme retrouvant un fils au moment où il croyait son nom éteint, ses armes perdues, ses domaines partagés. Le duc d'Hérouville fut ainsi quand il eut retrouvé le fils qu'il avait maudit autrefois. Il ne se demanda point quels étaient ses torts envers cet enfant, s'il en serait aimé. Il oublia la sombre destinée qu'il avait faite à la mère. Pour lui, tout le passé disparaissait devant la brillante aurore de l'avenir; la maison d'Hérouville ne périrait point; Dieu lui avait miraculeusement conservé sa race, en fortifiant dans l'ombre et le silence l'enfant qu'il croyait mort.

On continuait après comme aujourd'hui, page 56, ligne 35. En 1847, *l'Enfant maudit,* complet, fut placé à la suite de *Madame de la Chanterie,* trois volumes in-8°, et les deux parties y sont fondues en un seul ouvrage divisé en sept chapitres dont les trois premiers sont restés ceux de la première version de la première partie; voici ceux de la seconde :

4. Un héritier.
5. Gabrielle.
6. Amour.
7. La perle brisée.

En 1846, *l'Enfant maudit* était entré, dédié pour la première fois et divisé en deux chapitres seulement : *Comment vécut la mère, Comment mourut le fils,* dans le tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XV).

LXXIII. *Les Marana,* daté de Paris, novembre 1832. Dédié à la comtesse Merlin. Cette nouvelle parut pour la première fois dans la *Revue de Paris,* numéros de décembre 1832 et janvier 1833, avec cette bizarre épigraphe : *Ni muse ni moire;* la première partie, divisée en deux chapitres : *Exposition, Action,* y était datée du 15 décembre (1832); la deuxième, intitulée *Histoire de madame Diard,* était précédée de l'épigraphe suivante, empruntée à *Louis Lambert :*

Il était, vivante et sublime Élégie, toujours silencieux, résigné ; toujours souffrant, sans pouvoir dire : *Je souffre.*

Ce récit parut pour la première fois en volume en 1834, dans le tome II de la première édition des *Scènes de la Vie parisienne,* daté

comme aujourd'hui, et les deux premiers chapitres de la version de la *Revue de Paris* fondus en un seul qui prit le titre de *la Marana*. Enfin, en 1846, il entra, dédié pour la première fois et toutes divisions de chapitres supprimées, dans le tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XV).

Une curieuse remarque à faire pour cette nouvelle, c'est qu'il y est parlé différemment dans toutes les éditions d'un récit relatif au capitaine Bianchi (voir ligne 14, page 100), et que, sauf le premier renseignement, celui qui est indiqué dans la *Revue de Paris*, tous les suivants sont inexacts. Voici ces différents renvois :

I.

Ce divertissement de bivac a été raconté récemment dans un livre où se trouvent, sur le 6e de ligne, *des détails qu'il est inutile de répéter ici.*

(*Revue de Paris*, décembre 1832.)

II.

Ce divertissement de bivac est raconté dans les *Conversations* par lesquelles cet ouvrage est terminé, et il s'y trouve, sur le 6e de ligne, des détails qui confirment tout ce qu'on en dit ici.

(*Scènes de la Vie parisienne*, 1834.)

III.

Ce divertissement de bivac est raconté ailleurs (*Scènes de la Vie parisienne*), et il s'y trouve, sur le 6e de ligne, certains détails qui confirment tout ce qu'on en dit ici.

(*La Comédie humaine*, 1846).

Or, ce récit se trouve dans *Échantillon de causeries françaises* (*Conversations entre onze heures et minuit*), que Balzac publia d'abord dans les *Contes bruns* et qui ne fut jamais placé dans les *Scènes de la Vie parisienne*, malgré ces indications (Voir aux *Œuvres diverses*). L'avis qui se trouve à la page 100 de l'édition définitive est donc inexact aussi.

LXXIV. *Adieu*, daté de Paris, mars 1830. Dédié au prince Frédéric de Schwarzemberg. Ce récit parut pour la première fois dans *la Mode* du 15 mai et du 5 juin 1830, sous le titre de *Souvenirs soldatesques ; Adieu*. Il y était divisé en trois chapitres : *les Bons hommes, le Passage de la Bérézina la Guérison*. Il parut pour la première fois en volume, en 1832, toutes divisions supprimées, dans le tome III de la deuxième édition des *Scènes de la Vie privée*, sous le titre de : *le*

Devoir d'une femme. En 1835, cette nouvelle, datée comme aujourd'hui, entra pour la première fois dans les *Études philosophiques* sous son titre d'*Adieu,* dans le tome IV de leur quatrième édition. Il y portait l'épigraphe suivante, extraite de *César Birotteau,* inédit à cette époque, et qui devait alors paraître dans les *Études philosophiques :*

Les plus hardis physiologistes sont effrayés par les résultats physiques de ce phénomène moral, qui n'est cependant qu'un foudroiement opéré à l'intérieur, et, comme tous les effets électriques, bizarre et capricieux dans ses modes.

En 1846, *Adieu* entra, dédié pour la première fois, dans le tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XV).

LXXV. *Le Réquisitionnaire,* daté de Paris, février 1831. Dédié à Albert Marchand de la Ribellerie, Tours 1836. Ce récit parut pour la première fois dans la *Revue de Paris* du 23 février 1831, et entra la même année dans la première édition des *Romans et Contes philosophiques.* En 1835, il fit partie, daté, de leur quatrième édition, et, en 1846, il entra, dédié pour la première fois, dans le tome II de la cinquième édition (première de *la Comédie humaine*, tome XV).

LXXVI. *El Verdugo,* daté de Paris, octobre 1829 (et non 1820, comme le porte par suite d'une faute d'impression l'édition définitive et celle qui l'a précédée). Dédié à Martinez de la Rosa. Ce récit parut pour la première fois dans *la Mode,* numéro du 29 janvier 1830, sous le titre de *Souvenirs soldatesques. El Verdugo; guerre d'Espagne* (1809), accompagné de cette note :

Le respect dû à des infortunes contemporaines oblige le narrateur à changer le nom de la ville et de la famille dont il s'agit.

Il entra en 1831 dans la première édition des *Romans et Contes philosophiques.* En 1835, il entra, daté, dans le tome V de la quatrième édition des *Études philosophiques,* et, en 1846, dédié pour la première fois, dans le tome II de leur cinquième édition (première de *la Comédie humaine,* tome XV). Il a aussi été publié en 1847 après *le Provincial à Paris* (*les Comédiens sans le savoir*), deux volumes in-8°, et en 1854 après *l'Initié,* deuxième épisode de *l'Envers de l'histoire contemporaine,* deux volumes in-8°.

LXXVII. *Un Drame au bord de la mer,* daté de Paris, 20 novembre

1834. Dédié à la princesse Caroline Galitzin de Genthod, née comtesse Walewska. Ce récit parut pour la première fois en 1835, daté, dans le tome V de la quatrième édition des *Études pilosophiques.* Il a accompagné, en 1843, *la Muse du département, Rosalie* (*Albert Savarus*), et *le père Canet* (*Facino Cane*), quatre volumes in-8°, sous le titre de *la justice paternelle,* et fit partie en 1846, dédié pour la première fois et sous son premier titre, du tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XV).

LXXVIII. *L'Auberge rouge,* daté de Paris, mai 1831. Dédié au marquis de Custine. Ce récit parut pour la première fois dans la *Revue de Paris* des 10 et 27 août 1831; il entra en 1832 dans les *Nouveaux Contes philosophiques,* un volume in-8°, divisé comme suit :

1. Introduction.
2. Les deux sous-aides.
3. Les deux justices.
4. Les deux justices (fin).
5. Le cas de conscience.

En 1837 (daté 1836), ce récit entra dans le tome XVII de la quatrième édition des *Études philosophiques,* divisé comme suit :

Introduction.
1. L'Idée et le fait.
2. Les deux crimes.
3. Les deux justices.
4. Le cas de conscience.

En 1846, il entra, dédié pour la première fois, dans le tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XV), divisé en deux parties dont voici les titres : *L'Idée et le Fait* et *les Deux Justices.*

LXXIX. *L'Élixir de longue vie,* daté de Paris, octobre 1830. Dédié au lecteur. Ce récit parut pour la première fois dans la *Revue de Paris* du 24 octobre 1830, divisé en deux parties : *Festin* et *Fin,* précédées des épigraphes suivantes, qui ont été supprimées depuis :

I.

Pendant cette soirée, je vis un monsieur qui avait une tabatière sur laquelle était peint l'œil étincelant d'une maîtresse, morte à la fleur de l'âge, et dont il fut jadis adoré.

(*Monographie de la vertu,* ouvrage inédit de l'auteur.)

II.

Toutes les fois que Languet, curé de Saint-Sulpice, passait devant un savant critique surnommé *le dénicheur de saints,* il le saluait avec respect, disant : « J'ai toujours peur qu'il ne fasse un fripon de mon pauvre saint Sulpice ! »

(*Monographie de la vertu.*)

On sait que la *Monographie de la vertu* est un des nombreux ouvrages projetés par Balzac qui n'ont point été écrits.

La fin même du récit a disparu dans toutes les réimpressions ; la voici :

Ce fut le premier religieux qui mourut bicéphale.

Nous pouvons tirer de ce mythe plusieurs moralités intéressantes. D'abord... Mais continuez — sans l'auteur...

L'Élixir de longue vie parut pour la première fois en volume, en 1831, dans les *Romans et Contes philosophiques.* Il fut daté pour la première fois en 1835, dans le tome V de la quatrième édition des *Études philosophiques,* et entra en 1846, dédié pour la première fois, dans le tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XV).

LXXX. *Maître Cornélius,* daté du château de Saché, novembre et décembre 1831. Dédié au comte Georges Mniszech. Imprimé pour la première fois dans la *Revue de Paris* en décembre 1831, ce récit y était divisé en trois chapitres :

1. Scènes d'église au XVe siècle.
2. Le torçonnier.
3. Le vol des joyaux du duc de Bavière.

En publiant cet ouvrage, en 1832, dans les *Nouveaux Contes philosophiques,* l'auteur divisa le dernier chapitre en deux, et intitula le quatrième *le Trésor inconnu.* Il passa ensuite, en 1836, avec ces divisions et daté, dans la quatrième édition des *Études philosophiques;* puis enfin, en 1846, toutes divisions supprimées et dédié pour la première fois, dans leur cinquième édition (première de *la Comédie humaine,* tome XV).

LXXXI. *Sur Catherine de Médicis. Introduction.* I. *Le Martyr calviniste.* II. *La Confidence des Ruggieri,* daté de Paris, novembre-décembre 1836. III. *Les Deux Rêves,* daté de Paris, janvier 1828. Dédié au marquis de Pastoret, dédicace datée de Paris, janvier 1842. La première partie de ce récit, après avoir été longtemps annoncée

sous le titre de : *le Fils du pelletier*, et sous celui de : *les Lecamus ou Catherine de Médicis prise au piège*, parut, sans l'introduction, dans *le Siècle*, du 23 mars au 4 avril 1841, sous le titre de : *les Lecamus*. Elle portait alors pour épigraphe ces mots tirés de *Louis Lambert* :

Le fanatisme et tous les sentiments sont des forces vives.

et parut dans ce journal divisée en chapitres dont voici les titres, supprimés depuis :

1. Une maison qui n'existe plus, au coin qui n'existe plus, de la rue de la Vieille-Pelleterie qui n'existe plus, dans un Paris qui n'existe plus.
2. Les réformés.
3. La bourgeoisie.
4. La cour.
5. Le petit lever de François II.
6. Un drame dans un surcot.
7. Le martyre.
8. Les Bourbons contre les Valois.
9. Comment mourut François II.
10. La récompense.

Cette partie parut pour la première fois en volumes, accompagnée des deux autres, de son importante introduction inédite et de sa dédicace datée, en janvier 1843, trois volumes in-8°, chez Souverain; l'ouvrage portait le titre de *Catherine de Médicis expliquée; le Martyr calviniste*. Sa division de chapitres était différente de celle du *Siècle* et nous la reproduisons ici :

1. Une maison qui n'existe plus, au coin d'une rue qui n'existe plus, dans un Paris qui n'existe plus.
2. Les réformés.
3. La bourgeoisie.
4. Le château de Blois.
5. La cour.
6. Le petit lever de François II.
7. Les deux amants.
8. Marie Stuart et Catherine.
9. Un drame dans un surcot.
10. Le martyre.
11. Le tumulte d'Amboise.
12. Ambroise Paré.
13. Comment mourut François II.
14. Genève.
15. Calvin.
16. Catherine au pouvoir.
17. La récompense.

Notes.

L'introduction était terminée par cette note d'autant plus singulière qu'elle est absolument inexacte quant à la date rectifiée :

On a mis par inadvertance le titre de *le Petit Souper* au lieu de : *les Deux Rêves*, page XLIII, à propos de la troisième étude sur Catherine de Médicis, publiée en 1828 et non en 1830.

Voici maintenant le passage auquel cette note fait allusion ; il fut supprimé de l'introduction à l'entrée de l'ouvrage dans *la Comédie*

humaine en 1846; il se plaçait après les mots « envers cette reine », ligne 24, page 375 :

Plus tard, quand il eut résolu d'indiquer la pensée qui avait conduit chaque siècle antérieur au nôtre, afin de démontrer l'activité des idées et leur puissance, il pensa naturellement à Catherine. Son opinion sur cette grande reine n'est d'ailleurs pas nouvelle. *Le Petit Souper* (*les Deux Rêves*), la dernière des trois études réunies ici en corps d'ouvrage pour la première fois, a été publié en 1830. Peut-être, si cette Étude eût été intitulée *Dialogue de Catherine de Médicis et de Robespierre,* l'analogie frappante entre les exigences politiques du principe de la domination démocratique et du principe de la domination monarchique eût-elle été mieux comprise.

Le Martyr calviniste et *le Secret des Ruggieri* montrent Catherine de Médicis aux prises avec la première et la dernière grande difficulté de sa vie politique; mais, en voyant combien de développements exigent ces deux détails et combien de faits, d'hommes et d'intérêts s'y rattachent; en observant surtout avec quelle sobriété l'auteur a procédé, l'on apercevra les énormes travaux auxquels doivent se condamner les historiens qui voudront entreprendre la peinture vraie de la France pendant la réformation, ouvrage auquel travaille, dit-on, M. le marquis de Pastoret depuis quinze années.

Évidemment cette histoire aura toujours deux historiens, un protestant et un catholique; car l'impartialité, dans le sens que l'on donne à ce mot, n'y est point permise. Aujourd'hui nous n'avons plus qu'à en peindre le drame : la chose est jugée, nous sommes dévorés par l'esprit du protestantisme.

Quand un grand homme se présentera-t-il pour dompter ce nouvel esprit des sociétés, comme Luther et Calvin ont vaincu l'ancien? Quand se lèvera le Luther ou le Calvin de la monarchie et de la religion, pour faire perdre à ces mots Liberté, Egalité, Élection, leur funeste auréole? L'entreprise est difficile, Napoléon y a déjà succombé. La plume en ceci nous semble plus puissante que l'épée; car les novateurs ont vaincu plus par l'encre que par la poudre à canon. Aussi, quel nom donner à un pouvoir qui, de nos jours, ne veut pas s'unir intimement avec les écrivains de talent qui défendent la société; qui, loin de protéger la pensée, ne pense qu'à nuire à ceux qui en disposent? Était-ce l'armée et le talent militaire qui manquaient à Philippe II et à Catherine? Était-ce l'or?

Quant à la conclusion à tirer de ces études sur Catherine, elle sera claire et visible : le pouvoir ne doit jamais être astreint aux règles qui constituent la morale privée. Cette maxime est directement contraire à celle avec laquelle la bourgeoisie voudrait aujourd'hui diriger la politique des États. Ne sera-ce pas rendre notre pays victime des cabinets qui se conduisent par les principes politiques de Catherine? Aussi voyez combien la Russie et l'Angleterre sont, politiquement parlant, supérieures à la France? Il y a une politique russe, une politique anglaise, il y a même une politique autrichienne et une politique prussienne en présence; mais il n'y a point de politique française. Les causes de la grandeur de Louis XIV sont dans une application constante des principes de Catherine de Médicis. Aussi, quand

les élèves de Mazarin disparaissent, la splendeur du grand roi s'éteint-elle. Une fois Louvois, Colbert et de Lyonne, les secrétaires du cardinal, formés à son école, morts ou tués, la diplomatie française, alors la première de l'Europe, perd du terrain; et la corruption anglaise commence son travail, pour ne plus s'arrêter.

Évidemment, le pouvoir devra, dans un temps donné, pour rendre à la France sa supériorité, reconquérir l'absolutisme qui lui est nécessaire par ce que nous appelons la *légalité;* mais alors le pouvoir royal dépassera peut-être le but en acquérant une force despotique inouïe. La rébellion est aujourd'hui si bien prévue, qu'on bâtit au moment où nous écrivons une ceinture de forts et de feux pour pouvoir, au besoin, recommencer à la fois Catherine et Robespierre.

On oublie seulement que la puissance des idées, tant que l'imprimerie existera, domine celle des canons. L'écritoire, aidée par le temps, est plus forte que l'épée[1]. Léon X, l'œuvre de Philippe II et de son duc d'Albe, les Guises, Catherine, la monarchie de Louis XIV, l'empire de Napoléon, tous ces colosses ont succombé devant de petits volumes. Et peut-être est-ce un petit livre qui tuera l'Angleterre. Aussi la sagesse dans l'exercice du pouvoir absolu est-elle la seule force à opposer aux idées. N'est-ce donc pas déjà se défier de soi-même que de prévoir la révolte?

Avant l'époque où *le Martyr calviniste* prend Catherine de Médicis, sa vie est assez intéressante pour que nous en présentions ici une esquisse où nous combattrons, comme nous venons de l'essayer, quelques opinions erronées sur elle, sur les personnages qui l'entouraient et sur les choses de son temps.

Ce précis, nécessaire et fait au point de vue d'une critique impartiale, permettra d'embrasser le cours presque entier de cette vie royale, car il se mariera parfaitement aux deux premières Études qui la peignent dans les deux grandes situations de sa politique.

En 1846, les trois parties entrèrent sous le titre général de : *Sur Catherine de Médicis,* et la première gardant son titre de : *le Martyr calviniste,* dans le tome II de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XV). Balzac avait emprunté l'idée de cet ouvrage au *Tumulte d'Amboise* par M. Germeau.

La deuxième partie parut pour la première fois, datée comme aujourd'hui, dans la *Chronique de Paris* des 4, 11, 18 décembre 1836, et 22 janvier 1837, sous le titre de : *le Secret des Ruggieri;* elle était divisée alors en trois chapitres :

1. Une nuit de Charles IX.
2. Marie Touchet.
3. Fin contre fin.

et elle parut pour la première fois en volume en 1837, sans changement, sauf le titre du troisième chapitre supprimé, dans la quatrième

1. Les empires qui jadis commençaient par l'épée, finissaient par l'écritoire; nous en sommes à l'écritoire. (*Médecin de campagne.*)

édition des *Études philosophiques*. Après avoir paru pour la première fois en janvier 1843, comme deuxième partie de *Catherine de Médicis expliquée,* toujours sous le titre de : *le Secret de Ruggieri,* et divisé comme suit :

1. La cour sous Charles IX.
2. Ruses contre ruses.
3. Marie Touchet.
4. Le récit du roi.
5. Les Alchimistes.

elle entra en 1846, toutes divisions supprimées, dans le tome III de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XVI), sous son titre actuel : *la Confidence des Ruggieri.*

Dans la première édition de *la Comédie humaine*, le début du dernier paragraphe de la page 580 actuelle était tout autre qu'il n'est aujourd'hui ; nous conservons ici toute la partie changée maintenant :

Quant à la soif de domination qui dévorait Catherine, et qui fut engendrée par un désir inné d'étendre la gloire et la puissance de la maison de Médicis, cette instinctive disposition était si bien connue, ce génie politique s'était depuis longtemps trahi par de telles démangeaisons, que Henri II dit au connétable de Montmorency, qu'elle avait mis en avant pour sonder son mari : — *Mon compère, vous ne connaissez pas ma femme ; c'est la plus grande brouillonne de la terre, elle ferait battre les saints dans le paradis, et tout serait perdu le jour où on la laisserait toucher aux affaires.* Fidèle à sa défiance, ce prince occupa jusqu'à sa mort de soins maternels cette femme qui, menacée de stérilité, donna dix enfants à la race des Valois et devait en voir l'extinction. Aussi, l'envie de conquérir le pouvoir fut-elle si grande, que Catherine s'allia, pour le saisir, avec les Guises, les ennemis du trône ; enfin, pour garder les rênes de l'État entre ses mains, elle usa de tous les moyens, en sacrifiant ses amis et jusqu'à ses enfants. Cette femme, de qui l'un de ces ennemis a dit à sa mort : — *Ce n'est pas une reine, c'est la royauté qui vient de mourir,* ne pouvait vivre que par les intrigues du gouvernement, comme un joueur ne vit que par les émotions du jeu.

La troisième partie parut pour la première fois sous son titre actuel, dans *la Mode,* numéro du 8 mai 1830, terminée par cette singulière annotation :

Extrait des mémoires que je fais sans savoir à qui je les attribuerai.

elle y était accompagnée de la note que voici :

Ce morceau est l'un des plus importants que contiendra un livre auquel M. de Balzac travaille depuis longtemps et qui a pour titre : *Scènes de la Vie politique.*

Cet ouvrage, digne de l'auteur des *Scènes de la Vie privée* [1], fait partie d'une collection remarquable publiée par la maison Mame et Delaunay-Vallée. Nous avons déjà fait connaître à nos abonnés *el Verdugo*, extrait des *Scènes de la Vie militaire*.

Le succès que ce fragment a obtenu dans le monde et dans les salons nous a permis de croire qu'on accueillerait avec plaisir un article dont la gravité contraste peut-être avec l'esprit de ce recueil. (*Note du Rédacteur.*)

Elle parut ensuite, non inédite, on le voit, dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro de décembre 1830, sous le titre de : *le Petit Souper*, conte fantastique. En 1831, ce récit entra dans les *Romans et Contes philosophiques*, sous son titre actuel, qu'il a toujours gardé ensuite, puis, en 1837, dans la quatrième édition des *Études philosophiques*, daté pour la première fois, de Paris, janvier 1830, qui est la date exacte et non pas 1828, comme toutes les éditions datées l'ont indiqué depuis par erreur. En janvier 1843, il forma pour la première fois la troisième partie de *Catherine de Médicis expliquée*, et, en 1846, il a fait partie au même titre du tome III de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XVI). Il a conservé ce classement dans l'édition définitive.

LXXXII. *Les Proscrits*, daté de Paris, octobre 1831. Dédié *Almæ Sorori*. Ce récit parut pour la première fois dans la *Revue de Paris*, en mai 1831, divisé en trois chapitres : *le Sergent de ville, le Docteur en théologie mystique* et *le Poëte;* il entra la même année dans les *Romans et Contes philosophiques* et passa ensuite, dédié et daté, en 1835, avec *Louis Lambert et Séraphita*, dans *le Livre mystique*, deux volumes in-8°, chez Werdet, avec préface collective (voir tome XXII, page 418) ; puis, en 1840, dans les volumes de la quatrième édition des *Études philosophiques* intitulés *le Livre des douleurs*, avec *Massimilla Doni, Gambara* et *Séraphita*. En 1846, il entra, dédié pour la première fois séparément, et toutes divisions enlevées dans le tome III de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XVI).

TOME III.

LXXXIII. *Louis Lambert*, daté du château de Saché, juin-juillet 1832. Dédicace : *Et nunc et semper dilectæ dicatum*. Ce récit parut pour la première fois, daté et dédié, en octobre 1832, dans les *Nouveaux Contes philosophiques*, un volume in-8°, chez Charles Gosselin,

[1] Elles avaient paru tout récemment.

sous le titre de *Notice biographique sur Louis Lambert,* et la dédicace datée de 1822-1832; puis il reparut, très-augmenté, chez le même éditeur en février 1833, en un petit volume in-18, intitulé : *Histoire intellectuelle de Louis Lambert,* avec cette épigraphe :

Au Génie, les Nuées du sanctuaire; à Dieu seul, la Clarté.

LOUIS LAMBERT.

et cette note précédant l'ouvrage :

Quelques personnes ayant manifesté le désir d'avoir cet ouvrage en un volume séparé, le libraire s'est empressé d'obéir à ce vœu, qui a permis à l'auteur de rendre son œuvre moins incomplète.

Dans la seconde de ces éditions, tout le plan du *Traité de la volonté* est non-seulement très-augmenté, mais non moins modifié, et nous recueillons ici la première version de ce travail, placée autrefois après la ligne 28, page 37 :

Donc, suivant Lambert, la vie humaine consiste en deux mouvements distincts : l'*Action* et la *Réaction.*

Une de ses phrases expliquera ces deux principes, autant qu'il est possible de démontrer brièvement un système vaste :

— Un désir, disait-il, est un fait entièrement accompli par la pensée avant de l'être dans le monde extérieur.

La *Volonté* est le nom qu'il donnait à toute la masse de force par laquelle l'homme peut reproduire au dehors les faits accomplis déjà par l'*Action.*

Ainsi, l'ensemble de nos actes physiques, nos mouvements, la parole, tout ce qui est extérieur, constitue la *Réaction.*

Ces deux principes usent du même appareil, de l'homme entier; ils résolvent par leur jeu, auquel Lambert rattachait tous les phénomènes du corps et de la pensée, le problème de notre double vie. Mais nos sens, ayant une double destination, possèdent également une double action, en prenant ici ce mot dans son usage ordinaire. Or la première de ces actions, participant de toute la supériorité de la pensée qui voit, veut et agit en nous avant toute démonstration corporelle, n'est soumise à aucune des conditions que subit l'action de nos sens extérieurs. En d'autres termes, l'*être actionnel* ou intérieur ne connaît ni le temps ni l'espace qui arrête l'être extérieur et visible sur lequel réagit la volonté du premier.

Cette théorie, que je tâche de rendre compréhensible, expliquait parfaitement. selon Louis Lambert, les phénomènes les plus merveilleux de notre merveilleuse nature, les évocations du génie, et celles si contestées des sorcières; toutes lui semblaient être un effet de la faculté locomotrice qu'il avait reconnue dans l'être intérieur, un très-simple phénomène de l'*Action.*

Accordant aux idées une sorte d'existence, il prétendait que les hommes ne se trompaient pas en disant d'un style qu'il était coloré, nerveux, etc.

L'idée était, selon lui, le produit; et la pensée, le moyen; comme la *Volonté* était la force; et la *Volition*, l'acte par lequel l'homme en usait. Donc, la pensée était le mouvement de l'être intérieur; et les idées composaient les actes de sa vie, comme les actions, ceux de l'être extérieur. Un poëte était, pour lui, l'appareil habitué à courir à travers la nature pour s'y nourrir d'images, et Napoléon un appareil habitué à vouloir.

Il y avait encore après les mots « dès l'âge de quinze ans », ligne 18, page 48, l'énumération suivante, disparue aujourd'hui :

.....affirmé le fait si étonnant de la faculté possédée par l'homme de projeter sa volonté; puis d'avoir deviné la possibilité de cette séparation curieuse entre les deux natures dont, tôt ou tard, la science s'occupera; enfin, quand il n'aurait fait que proclamer la nécessité d'une analyse spéciale pour les phénomènes émanés de ces deux actions distinctes; etc.

Enfin, dans ces deux éditions, presque tous les aphorismes de la fin sont différents au moins par la forme et nous les recueillons ici avec le petit commentaire qui les précède et qui a disparu aussi; c'est mademoiselle de Villenoix qui répond :

— Je me souviens de quelques mots qu'il a dits récemment, reprit-elle.

Je les lui demandai par un regard qu'elle comprit, et voici tout ce que je recueillis, en aidant toutefois sa mémoire, car elle ne prêtait aux paroles de Louis que l'attention de la femme aimante et n'en soupçonnait ni le sens ni la portée.

La colère est un courant électrique. Sa commotion, quand il se dégage, agit sur les personnes présentes, quoiqu'il ne les concerne pas.

Le fanatisme et tous les sentiments collectifs sont des fleuves de volonté qui renversent tout.

Il se rencontre des hommes qui cohobent les sentiments des masses par une décharge de leur volition.

Les faits ne sont rien, ils n'existent pas, il n'y a que des idées.

De ton lit aux frontières du monde, il n'y a que deux pas : la *Volonté* — la *Foi!*...

L'abstraction est le plus beau produit de la pensée. Elle est plus que la graine qui contient les fleurs, les odeurs, le feuillage et le système d'une plante; elle peut enfermer toute une nature en germe. L'abstraction est la reine de l'âme.

Presque tout est un phénomène de la substance éthérée, base de l'électricité. C'est le grand principe des transformations d'une même matière...

L'intuition est une des facultés de l'être intérieur. Elle réagit par une imperceptible sensation ignorée de celui qui lui obéit : Napoléon s'en allant instinctivement de sa place avant qu'un boulet y arrive.

Oui, l'espace existe, mais certaines facultés donnent le pouvoir de le franchir avec une telle vitesse, que leurs efforts équivalent à son abolition.

Ce récit reparut chez Werdet en décembre 1835, dans *le Livre mystique*, deux volumes in-8° qui contenaient en outre *Séraphita* et *les Proscrits*, avec une préface collective datée du 27 novembre 1835 (voir tome XXII, page 418). Il ne portait plus de dédicace et il était augmenté des *Lettres de Louis Lambert* (voir page 58 à page 69), qui avaient paru pour la première fois dans *la Revue de Paris* d'août 1835. En 1842, *Louis Lambert* reparut encore, suivi de *Séraphita*, chez Charpentier, en un volume in-12, la dédicace rétablie et avec une note (voir tome XXII, page 427); en 1846 enfin, il entra, portant comme aujourd'hui le seul titre de *Louis Lambert*, dans le tome III de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XVI). Toutes ces éditions sont *remaniées*; mais, comme elles le sont toujours dans le but de compléter l'ouvrage, la dernière contient tout. Il en a encore paru plusieurs autres, qui ne sont que de serviles réimpressions de l'une ou l'autre de celles dont nous avons parlé, et nous n'avons rien à en dire ici.

LXXXIV. *Séraphita*, daté de Genève et Paris, décembre 1833-novembre 1835. Dédié à madame Éveline de Hanska, née comtesse Rzewuska (depuis madame de Balzac), dédicace datée de Paris, 23 août 1835. La publication de ce récit fut commencée dans *la Revue de Paris*, numéros de juin et de juillet 1834; la fin parut, inédite, en décembre 1835 dans *le Livre mystique*, deux volumes in-8°, chez Werdet. Cet ouvrage contenait, outre *Séraphita*, datée et dédiée, *les Proscrits* et *Louis Lambert*, avec préface collective (voir tome XXII, page 418). L'ouvrage était divisé comme aujourd'hui en sept chapitres, dont le premier, dans *la Revue de Paris*, était subdivisé en deux : *le Stronfiord* et *Seraphitus*. Voici la table de ces chapitres :

1. Seraphitus.
2. Seraphita.
3. Seraphita-Seraphitus.
4. Les nuées du sanctuaire.
5. Les adieux.
6. Le chemin pour aller à Dieu.
7. L'Assomption.

Le sixième est devenu plus tard *le Chemin pour aller au ciel*. La publication de la *Revue de Paris* n'avait pas dépassé la moitié du chapitre III. En 1840, *Séraphita* reparut encore avec *Massimilla Doni*, *Gambara* et *les Proscrits* dans les volumes de la quatrième édition des *Etudes philosophiques* qui portèrent le titre de : *le Livre des*

douleurs; puis, en 1842, chez Charpentier, en un volume in-12, avec *Louis Lambert* (voir plus haut). Enfin, en 1846, *Seraphita* entra dans le tome III de la cinquième édition des *Études philosophiques* (première édition de *la Comédie humaine,* tome XVI).

Nous donnons ici, comme nous l'avons fait au sujet des *Scènes de la Vie privée,* l'introduction écrite, sous l'inspiration de Balzac, par M. Félix Davin, en 1834, pour la quatrième édition des *Études philosophiques,* 1835-1840.

INTRODUCTION AUX ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

En exprimant, dans notre introduction aux *Études de mœurs,* la pensée qui animait l'auteur de cette œuvre [1], nous faisions pressentir qu'elle n'était encore que la base sur laquelle il se proposait d'asseoir deux autres ouvrages où se développeraient des idées graduellement plus élevées et où de nouvelles formules qui intéressent l'avenir des sociétés se dérouleraient poétiquement : les *Études philosophiques* forment le premier de ces deux ouvrages.

Préoccupés par les fluctuations politiques qui, dans notre époque de rénovation pénible, semblent être devenues l'état normal de la nation, et n'attachant qu'une importance secondaire aux questions d'art, le public et les journaux ignorent le secret de cette lente, mais incessante édification. Les écrivains d'aujourd'hui, qui se servent de la critique moins pour éclairer les masses et diriger la littérature que pour blesser les poëtes et nier la science, pourraient encore envelopper ce long labeur de quelque obscurité, en ne faisant voir dans ces deux titres (*Études de Mœurs au dix-neuvième siècle* et *Études philosophiques)* qu'une antithèse favorable à la spéculation des éditeurs, tandis que, selon nous, ce sont deux grandes idées judicieusement exprimées. Il était temps que l'auteur pensât à incruster profondément le sens général de son œuvre dans un titre qui frappât le public; car aujourd'hui nous nous sommes habitués à prendre les gens au mot, et à leur croire la valeur qu'ils se donnent. Le critique ingénieux qui nous a devancé dans l'appréciation de cet ouvrage, et à l'originalité, à la profondeur duquel nous rendons d'ailleurs une justice entière, en a cru lui-même sur parole l'humble étiquette que M. de Balzac avait, sur le vœu d'un libraire, primitivement attachée à ses œuvres, et s'était borné à examiner en lui le talent du conteur sous toutes ses faces et avec toutes ses qualités sans doute, mais en le réduisant nécessairement à d'étroites proportions. Et cela devait être. L'auteur lui-même avait-il embrassé d'un coup d'œil l'étendue du canevas qu'il remplit chaque jour? Nous ne le pensons pas. Si

1. La publication de la quatrième livraison des *Études de mœurs au dix-neuvième siècle,* où se trouve l'introduction faite à cet ouvrage par M. Félix Davin, a été retardée par quelques changements utiles aux intérêts de l'auteur et du libraire, mais cette livraison doit être mise en vente sous peu de jours.

(*Note de l'Éditeur.*)

son plan avait pu jaillir complet de sa tête, comme ces belles unités que les artistes d'autrefois mettaient toute une vie à concevoir, et que la dévorante précipitation de notre siècle ne permet presque plus d'accomplir, peut-être aurait-il laissé tomber sa plume! Eh oui, certes, il aurait reculé devant des travaux aussi vastes, et à l'achèvement desquels la persistance de la volonté devait faillir avant la force du talent.

Aussi est-ce un phénomène curieux et digne d'observation que l'enfantement des œuvres de M. de Balzac, ainsi que les développements inattendus qui les ont fécondées et les larges superpositions dont elles se sont accrues. L'histoire de la littérature offre assurément peu d'exemples de cette élaboration progressive d'une idée qui, d'abord indécise en apparence et formulée par de simples contes, a pris tout à coup une extension qui la place enfin au cœur de la plus haute philosophie.

Maintenant que l'élévation de quelques parties importantes nous laisse entrevoir la physionomie de l'édifice, maintenant que commence à poindre le sens intime de la formule générale dégagée par l'auteur de ses nombreux aperçus sur l'humanité, ne pouvons-nous pas naturellement supposer qu'un jour, en comparant les différentes pensées empreintes dans ses travaux, il a fait comme l'ouvrier qui, par hasard, quitte l'envers de sa tapisserie et vient en regarder le dessein dans son entier. Dès lors, et parce que le germe d'une haute synthèse était depuis longtemps en lui-même, il s'est mis à rêver l'effet de l'ensemble. Soudain, remplissant dans sa pensée les lacunes de sa construction couvertes de fresques, supposant ici un groupe, là une figure principale, plus loin un second plan ou des teintes de rappel, il s'est épris de ces tableaux et s'est remis à l'ouvrage avec une *furie française,* parce qu'il était encore dans l'âge où l'on ne doute de rien. Puis, une fois engagé, cet homme, à la constante volonté duquel ceux qui le connaissent rendent un éclatant hommage, et qu'on estimera, certes, un jour autant que son talent, cet homme a toujours marché devant lui sans se souvenir le lendemain ni des efforts ni des fatigues de la veille.

Ces travaux devaient être naturellement soumis à quelques variations de pensée, à quelques caprices d'exécution. Sous peine d'affaissement, l'auteur ne pouvait suivre, comme un ouvrier qui taille son bloc de granit, une ligne tracée au cordeau. La régularité du travail aurait tué chez lui l'inspiration, aurait lassé la verve. De là sont venus ces déplacements de sujets que certaines personnes ont pu lui reprocher, et qui n'étaient que des nécessités de position. La mode, au-devant de laquelle courent les libraires, exigeait des livres à toute force; peu leur importait le sens des œuvres qu'ils publiaient. Ainsi, tel fragment n'avait rien de philosophique et convenait aux *Scènes de la Vie privée*, tandis que telle *scène* était une *Étude philosophique :* la fatalité du commerce, le besoin du moment les transposait. La première livraison des *Études philosophiques* en offre un exemple. *Adieu,* publié dans le troisième volume des *Scènes de la Vie privée*, et dont personne n'a compris la destination dans l'œuvre générale, est certes une des plus justes et des plus fermes déductions du thème inscrit sur *la Peau de chagrin*. L'auteur ne s'inquiétait pas plus de ces transpositions qu'un architecte ne s'enquiert de la place où sont apportées dans le chantier les pierres dont il doit faire un monument. Puis,

peut-être, avant de dévoiler son plan au public, voulait-il essayer ses forces; peut-être attendait-il, pour dégager l'édifice de ses échafaudages et de son enceinte de planches, que plusieurs sculptures fussent achevées, que les principales lignes fussent dessinées, et qu'au moins le fronton s'élevât large et pur.

Mieux informé que ne l'ont été certains critiques empressés déjà d'attaquer M. de Balzac par le côté biographique, et qui l'ont peint fort inexactement, nous avons eu des renseignements sur la partie la plus studieuse et la plus inconnue de sa vie, sur son moment le plus poétique. Ce fut aux jours d'une misère infligée par la volonté paternelle, alors opposée à la vocation du poète, et qui nous ont valu le beau récit de Raphaël dans *la Peau de chagrin,* ce fut pendant les années 1818, 1819 et 1820 que M. de Balzac, réfugié dans un grenier près de la bibliothèque de l'Arsenal, travailla sans relâche à comparer, analyser, résumer les œuvres que les philosophes et les médecins de l'antiquité, du moyen âge et des deux siècles précédents, avaient laissé sur le cerveau de l'homme. Cette pente de son esprit est une prédilection. Si Louis Lambert est mort, il lui reste de Vendôme un autre camarade, également adonné aux études philosophiques, M. Barchou de Penhoën, auquel nous devons déjà de beaux travaux sur Fichte, sur M. Ballanche, et qui pourrait attester au besoin combien fut précoce chez M. de Balzac le germe du système physiologique autour duquel voltige encore sa pensée, mais où viennent se rattacher par essaims les conceptions qui peuvent paraître isolées. De ces premières études a donc surgi une œuvre scientifique dont nous aurions volontiers développé le but, mais que les confidents de l'auteur nous ont conseillé de tenir dans l'ombre jusqu'au jour où il l'aura suffisamment méditée et où elle pourra sans danger se produire dans toute son étendue. Cette science exigeait trop de temps, trop de fortune peut-être, pour devenir l'occupation exclusive d'une jeunesse nécessairement inexpérimentée ou précaire. D'ailleurs bientôt de graves intérêts auxquels on a fait allusion, contrairement aux lois de la bienséance littéraire, condamnèrent M. de Balzac à des travaux qu'aucun critique n'a pu encore embrasser dans leur ensemble. Quoique mystérieusement enfermées, ces occupations primitives et la pente entraînante d'un esprit métaphysique dominèrent les œuvres auxquelles s'adonna M. de Balzac par nécessité. Ses connaissances, aussi variées qu'étendues, transpirèrent et teignirent si vigoureusement ses premiers essais, que certaines personnes auxquelles l'auteur de la *Physiologie du Mariage* était inconnu, attribuaient ce livre à un vieux médecin ou à quelque vieillard enfin veuf! Ainsi que nous le disions, le jour où l'artiste a quitté l'envers de sa tapisserie pour voir le dessin de son fil et ce que produisaient ses couleurs, il s'est aperçu que, malgré lui peut-être, il développait le texte qu'il avait dans l'âme, qu'il déduisait les preuves de sa science cachée, qu'il faisait une œuvre analytique dont il portait la synthèse en lui-même, qu'il exprimait le drame et la poésie de son monde avant d'en mettre au jour les formules physiologiques.

Cette digression était nécessaire pour faire comprendre dans son entier le système de ces deux ouvrages et les liens qui les unissent.

Nous avons établi que les *Études de Mœurs* étaient une exacte représentation de tous les effets sociaux, une galerie de tableaux heureusement divisée en salles

dont chacune a sa destination. Ainsi, les *Scènes de la Vie privée,* compositions pleines de fraîcheur, éclatantes de coloris et de jeunesse, sont appelées quand ce livre sera complet, à figurer la vie humaine dans son reveil matinal, et croissant pour fleurir. Ce sera d'abord l'enfance vue par une seule échappée, mais vivement saisie, peinte dans ses premiers débrouillements d'intelligence; ce seront, dans *une Fille d'Ève,* les premières sensations de la jeune fille; puis les délicieuses timidités des grands enfants de vingt ans; enfin, la vie accusée dans ses premières malices qui trahissent déjà des caractères. Là, donc, principalement des émotions, des sensations irréfléchies; là des fautes commises moins par volonté que par inexpérience des mœurs et par ignorance du train du monde; là, pour les femmes, le malheur vient de leurs croyances dans la sincérité des sentiments; le jeune homme est pur, les infortunes naissent de l'antagonisme méconnu que produisent les lois sociales entre les plus naturels désirs et les plus impérieux souhaits de nos instincts dans toute leur vigueur; là le chagrin a pour principe la première et la plus excusable de nos erreurs. Dans ce livre, la vie est donc prise entre les derniers développements de la puberté qui finit et les premiers calculs d'une virilité qui commence. Cette première vue de la destinée humaine était sans encadrement possible. Aussi l'auteur s'est-il complaisamment promené partout : ici, dans le fond d'une campagne; là, en province ; plus loin, dans Paris. Au contraire, les *Scènes de la Vie de province* sont destinées à représenter cette phase de la Vie humaine où les passions, les calculs et les idées prennent la place des sensations, des mouvements irréfléchis, des images acceptées comme des réalités. A vingt ans, les sentiments se produisent généreux; à trente ans, déjà tout commence à se chiffrer, l'homme devient égoïste. Un esprit de second ordre se serait contenté d'accomplir cette tâche; mais M. de Balzac, amoureux des difficultés à vaincre, a voulu lui donner un cadre; il a choisi le plus simple en apparence, le plus négligé de tous jusqu'à ce jour, mais le plus harmonieux, le plus riche en demi-teintes, la vie de province. Là, dans des tableaux dont la bordure est étroite, mais dont la toile présente des sujets qui touchent aux intérêts généraux de la société, l'auteur s'est attaché à nous montrer sous ses mille faces la grande transition par laquelle les hommes passent de l'émotion sans arrière-pensée, aux idées les plus politiques. La vie devient sérieuse; les interêts positifs contrecarrent à tout moment les passions violentes aussi bien que les espérances les plus naïves. Les désillusionnements commencent. Ici se révèlent les frottements du mécanisme social. Là le choc journalier des intérêts moraux ou pécuniaires fait jaillir le drame et parfois le crime au sein de la famille la plus calme en apparence. L'auteur dévoile les tracasseries mesquines dont la périodicité concentre un intérêt poignant sur le moindre détail d'existence. Il nous initie aux secrets de ces petites rivalités, de ces jalousies de voisinage, de ces tracasseries de ménage dont la force, s'accroissant chaque jour, dégrade en peu de temps les hommes, et affaiblit les plus rudes volontés. La grâce des rêves s'envole. Chacun voit juste, et prise dans la vie le bonheur des matérialités, là où, dans les *Scènes de la Vie privée,* il s'abandonnait au platonisme. La femme raisonne au lieu de sentir, elle calcule sa chute là où elle se livrait. Enfin, la vie s'est rembrunie en mûrissant. Dans les *Scènes de la Vie parisienne,* les questions s'élargissent.

L'existence y est peinte à grands traits; elle y arrive graduellement à l'âge qui touche à la décrépitude. Une capitale était le seul cadre possible pour ces peintures d'une époque climatérique, où les infirmités n'affligent pas moins les cœurs que le corps de l'homme. Ici les sentiments vrais sont des exceptions; ils sont brisés par le jeu des intérêts, écrasés entre les rouages de ce monde mécanique; la vertu y est calomniée, l'innocence y est vendue; les passions ont fait place à des goûts ruineux, à des vices; tout se sublimise, s'analyse, se vend et s'achète; c'est un bazar où tout est coté; les calculs se font au grand jour et sans pudeur; l'humanité n'a plus que deux formes, le trompeur et le trompé; c'est à qui s'assujettira la civilisation, la pressurera pour lui seul; la mort des grands parents est attendue; l'honnête homme est un niais; les idées généreuses sont des moyens; la religion est jugée comme une nécessité de gouvernement; la probité devient une position; tout s'exploite, se débite; le ridicule est une annonce et un passe-port; le jeune homme a cent ans, et insulte la vieillesse. De cette société corrompue parce qu'elle est éminemment civilisée, de cette société où la misère et le luxe sont toujours en présence, comme deux athlètes dans un cirque où tous deux doivent périr, où la vie brûle, l'auteur introduira plus tard, si sa puissance de création et le temps ne lui manquent pas, dans deux autres salles de sa galerie où se dérouleront les spectacles atroces mais pompeux des masses sociales luttant entre elles; il en peindra la vie et les intérêts incarnés dans quelques hommes chargés d'en prévoir les nécessités et de mettre aux prises les individus entre eux. Ce seront les *Scènes de la Vie politique* et les *Scènes de la Vie militaire*, dont les titres accusent trop bien le but pour que nous ne soyons pas dispensés de l'expliquer. Enfin, il reposera la vie, là où elle se repose, à la campagne, où se retrouveront les débris des hommes brisés par la politique, par la guerre et par les orages de la vie. Tel est, en raccourci, le plan que nous avons tâché d'exprimer dans notre précédente introduction, et qu'il fallait résumer ici. Telles sont les *Études de Mœurs* dans leur plus simple dessin.

Quelques critiques n'ayant pas l'échelle de proportion ou n'étudiant pas les divers travaux de l'auteur d'aussi près que nous peut-être, qui avons suivi avec amour toutes les phases de son talent, ont critiqué le peu d'étendue des sujets, les appelant ici des *contes*, là des *nouvelles*, et presque partout les amoindrissant. Mais n'en est-il pas de ces prétendues petites choses exactement comme des pierres carrées, des chapiteaux épars, des métopes à demi-couvertes de fleurs et de dragons, qui, vus au chantier, entre la scie ou le ciseau du manœuvre, semblent insignifiants et petits, et que l'architecte, dans son dessin, a destinés à orner quelque riche entablement, à faire des voussures, à courir le long des grandes croisées en ogive de sa cathédrale, de son château, de sa chapelle, de sa maison des champs? Certes, l'auteur aurait pu donner les proportions du roman ordinaire à chaque détail, et l'on sait bien qu'il n'en est pas à faire ses premières preuves en ce genre. Mais les existences de cinq bénédictins, mises bout à bout, auraient-elles suffi seulement à exécuter ces six parties des *Études de mœurs*? Et d'ailleurs, dans cette riche galerie de tableaux, dont les grandes salles s'étendent à l'infini, ne compte-t-on pas des cadres d'une assez remarquable dimension, tels que ceux d'*Eugénie Grandet*, du

Médecin de campagne et celui des *Chouans*, qui appartiennent évidemment aux *Scènes de la Vie militaire?* Enfin, si l'on veut songer que, dans l'innombrable série des sujets déjà connus, il se rencontre soixante figures féminines toutes dissemblables, autant de portraits d'hommes, sans compter ces groupes secondaires où les physionomies, pour être moins distinctes, n'en sont pas moins originales, car toutes possèdent véritablement une poésie particulière qui a dû faire regretter souvent à l'auteur de ne pas l'exprimer entièrement, ne trouvera-t-on pas déjà quelque grandeur à ces ébauches éparses, à ces bases commencées, à ces masses de pierres dont le terrain est encombré? Puis, si l'on vient à comprendre que, forcé de ne dessiner ici qu'un trait, là un profil, plus loin de mettre ce personnage en trois quarts, celui-ci dans la lumière, celui-là dans l'ombre, quelques-uns en pied, d'autres en buste, l'auteur a dû souvent éprouver mille peines à rétrécir ses conceptions dans le cadre qui leur était assigné pour l'harmonie de l'ensemble, assurément on ne lui saura pas moins de gré de ce qu'il n'a pas exécuté que de ce qu'il a fait. Nous ne parlons pas ici de la partie matérielle de ses tableaux, de tant de détails significatifs, d'intérieurs, de façades, de paysages qui, non moins que chaque caractère d'homme, que chaque figure de femme, sont des spécialités. Et n'est-ce point ici le lieu de remarquer qu'un des traits distinctifs de M. de Balzac est d'avoir, le premier, ramené le roman moderne à la vérité, à la peinture des infortunes réelles, tandis que de toutes parts on n'exploitait que des bizarreries et des exceptions, émouvantes sans doute à la manière des topiques, mais qui ne touchaient point et laissaient peu de souvenirs dans l'âme? En un mot, lorsque l'on ne s'occupait que des images, lui s'est occupé des idées. Le roman, pour arriver à une place honorable dans la littérature, doit être en effet l'histoire des mœurs, dont ne se soucient guère les historiens en toge qui se croient grands pour avoir enregistré des faits. Sous ce rapport, M. de Balzac est un historien qui restera. Qu'importe que le vrai qu'il exploite semble d'abord petit, comparé au faux grandiose de tant de livres contemporains, si l'ensemble doit faire une masse imposante! Mais cette critique, relative aux détails, nous semble injuste encore. « M. de Balzac a compris (disions-nous dans un article où nous avons tâché de lui rendre justice), qu'en dehors des grands types et des passions majeures, renouvelés sous tant de faces, il existe des types secondaires et des passions de moyen ordre, non moins dramatiques, et surtout plus neufs. Ces passions et ces types, il est allé les chercher presque tous dans la famille, autour du foyer; et fouillant sous ces enveloppes en apparence si uniformes et si calmes, il en a exhumé tout à coup des caractères tellement multiples et naturels en même temps, que tout le monde s'est demandé comment des choses aussi familières, aussi vraies, étaient restées si longtemps inconnues. C'est que jamais aussi romancier n'était entré avant lui aussi intimement dans cet examen de détails et de petits faits, qui, interprétés et choisis avec sagacité, qui groupés avec cet art, avec cette patience admirables des vieux faiseurs de mosaïques, composent un ensemble plein d'unité, d'originalité, de fraîcheur. Ce romancier entreprend pour la société actuelle ce que Walter Scott a fait pour le moyen âge. L'un a résumé en types larges et saillants tous les caractères généraux des grandes époques historiques de l'Angleterre et de l'Écosse : hommes et femmes

corporations et castes, partis, sectes, courtisans, bourgeois, princes, manants, il a tout fait poser devant lui, tout classé, tout mis en relief. L'œuvre de M. de Balzac, plus logiquement disposée, non moins grandiose, n'était pas moins difficile, et n'est pas moins merveilleusement exécutée. A travers toutes les physionomies pâles et effacées de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple de notre époque, il choisit ces traits fugitifs, ces nuances délicates, ces finesses imperceptibles aux yeux vulgaires; il creuse ces habitudes, anatomise ces gestes, scrute ces regards, ces inflexions de voix et de visage qui ne disaient rien ou disaient quelque chose à tous, et sa galerie de portraits se déroule féconde, inépuisable, toujours plus complète, souvent dominée par les visages expressifs de ses femmes, conceptions délicates dont rien ne donnerait l'idée, si nous n'avions ces portraits inouïs auxquels Lawrence a donné une âme, et qui sont à eux seuls des traités de physiognomonie. »

Si l'on trouve çà et là quelques taches, une description un peu longue, une analyse un peu minutieuse, une réflexion refroidissante, un coloris trop vermillonné, des préparations trop coquettes, quelques répétitions de mots, quelques périodes verbeuses qui échappent à la luxuriante nature de l'auteur, doit-on lui en faire un bien grand crime? Pour les voir disparaître, ne doit-on pas attendre l'achèvement de l'édifice? Alors, certes, le terrain se nettoiera. Quel architecte n'a ses trous de boulins à combler, son dernier grattage à faire? Alors, comme nous l'avons dit, se produira une vue complète de l'humanité, avec tous ses mouvants tableaux; les phases de la vie individuelle et sociale, l'histoire des instincts, des sentiments, des passions, l'analyse des erreurs, des intérêts, la peinture des vices, en un mot la physiologie générale de la destinée humaine. Ainsi donc, aux *Études de Mœurs* la richesse du roman, le luxe des descriptions, les découpures bizarres, la passion à plein cœur, les fleurs à pleines mains, les phases sociales, les maisons de toutes nos villes, tous les styles et tous les genres, en un mot toutes les *individualités* que nous avons signalées. Cette partie du monument, la plus vaste, la plus ardente, multiple en ses combinaisons, devait occuper principalement la jeunesse de l'auteur. Pour pouvoir aborder de si diverses peintures, ne faut-il pas avoir encore quelques facultés exorbitantes, des idées qui débordent, une fécondante chaleur de cœur? Ces choses accomplies, l'auteur n'aura-t-il pas fait sur des proportions gigantesques une sorte de *speculum mundi*? Jadis Shakespeare s'est, dit-on, proposé dans ses compositions scéniques un semblable but; mais, de son temps, la société n'était-elle pas plus tranchée, conséquemment moins compliquée? Puis le théâtre exclut d'ailleurs les peines inouïes et les obstacles presque infranchissables que soulèvent les transitions auxquelles Boileau faisait une part si large, que l'absence de ce travail lui donnait une moins grande estime pour le beau livre de la Bruyère. Ainsi, d'abord, et en ne comparant que les communes résistances de la matière à ouvrer, l'auteur d'aujourd'hui a trouvé le problème plus difficile à résoudre; puis, il le trouve agrandi et d'autant plus rude à entreprendre, qu'il compte autour de lui plus de hauts et solennels devanciers.

Telle est la large base sur laquelle vont s'élever les *Études philosophiques*. Après avoir accusé dans ses *Études de mœurs au dix-neuvième siècle* toutes les

plaies sociales, dépeint toutes les professions, parcouru toutes les localités, exploré tous les âges, montré l'homme et la femme dans toutes leurs transformations civiles ou naturelles, physiques ou morales, après nous avoir enfin dépeint les effets sociaux, ici l'auteur tend à remonter aux causes de ces effets. Dans les premières assises de cette construction sont pressées et foulées les individualités typisées; dans la seconde se dressent des types individualisés. Ce peu de mots révèle la loi littéraire au moyen de laquelle M. de Balzac a su jeter le sentiment et la vie dans ce monde écrit. Ainsi là où, dans les *Études de mœurs*, il a peint, dans le père Grandet, un avare qui semble être l'avarice tout entière ; ici, sa plume met l'avarice aux prises avec elle-même dans maître Cornélius, personnage allégorique qui a toute la saveur d'un avare habilement peint en pied. Les *effets* étant plus considérables que ne le sont les *causes*, les *Études philosophiques* semblent devoir offrir un cercle plus rétréci que ne l'est celui des *Études de mœurs*. Cela est vrai. Mais, si l'œuvre paraît aller en diminuant de volume, elle gagne en intensité; pour tout dire en un mot, elle se condense.

Maintenant, pour dégager par l'analyse l'essence de cette seconde partie du grand ouvrage, il faut montrer l'âme qui la fait mouvoir, il faut marquer les reflets brillants qu'y projette la science inconnue dont la pensée conduit l'auteur malgré lui. Nous l'avouerons, cette découverte demandait chez le critique une conscience de lecture qui manque à notre critique moderne. Si nous n'avions pas plus vivement senti les beautés que les défauts de ces compositions, peut-être leur sens caché nous aurait-il échappé. Mais quelques passages rapprochés les uns des autres, quelques épigraphes étudiées avec soin, nous ont mis sur la voie. Pour nous, il est évident que M. de Balzac considère la pensée comme la cause la plus vive de la désorganisation de l'homme, conséquemment de la société. Il croit que toutes les idées, conséquemment tous les sentiments, sont des dissolvants plus ou moins actifs. Les instincts, violemment surexcités par les combinaisons factices que créent les idées sociales, peuvent, selon lui, produire en l'homme des foudroiements brusques ou le faire tomber dans un affaissement successif et pareil à la mort; il croit que la pensée, augmentée de la force passagère que lui prête la passion, et telle que la société la fait, devient nécessairement pour l'homme un poison, un poignard. En d'autres termes et suivant l'axiome de Jean-Jacques, l'*homme qui pense est un animal dépravé*. « Assurément, dit M. Ph. Ch. (Philarète Chasles), il n'est pas de donnée plus tragique. A mesure que l'homme se civilise, il se suicide. Le désordre et le ravage portés par l'intelligence dans l'homme, considéré comme individu et comme être social, telle est l'idée que M. de Balzac a jetée dans ses œuvres. Rabelais avait vu, dans un autre temps, l'étrange effet de la pensée religieuse qui, à force de pénétrer la société, achevait de la dissoudre. L'âme divinisée par le christianisme, avait tout envahi. Le spiritualisme effaçait la matière ; le symbole, l'idéalisation régnaient sans partage ; pour un symbole, l'Occident s'était rué sur l'Orient. Il dominait la poésie, qu'il réduisait à l'état de fantôme, en multipliant les personnifications allégoriques, en bannissant de son domaine les êtres vivants, la chair et le sang humains. Rabelais s'arma d'un symbole pour faire la guerre au symbole. Holà ! messer Gaster, voici votre règne !

Tonnes pleines d'hypocras, bons saucissons chargés d'épices, bombance gigantesque, culte de la dive bouteille, douce abbaye de Thélème, dont le *rien-faire* est la liturgie, venez! et donnez-nous, dans une épopée immense, l'apothéose de ce corps humain que l'on foule aux pieds. L'ère de Rabelais a expiré, celle qu'il annonçait parcourt son cycle et l'accomplit. Ce ne sont plus les ravages de la pensée idéaliste, mais ceux du sensualisme analytique que le romancier philosophe peut retracer aujourd'hui. »

Certes, la phrase de Jean-Jacques, commentée par Godwin, poétisée par lord Byron, atteste combien peu serait neuve la pensée intime de M. de Balzac. Là, néanmoins, commence la grandeur de son œuvre. Les plus immenses découvertes des sciences mathématiques ou physiques ne sont jamais que la preuve cherchée, trouvée ou devinée d'un fait déjà connu. Des générations entières avaient vu les révolutions de la terre et du ciel; Newton, Kepler, Lagrange, Laplace, Arago en ont dit, en disent encore les causes, ils prouvent en un mot. Le fait physico-moral qui meut le monde social avait été mieux formulé par la sagesse des nations que Rousseau ne l'a formulé lui-même. *La lame use le fourreau,* dit le peuple. M. de Balzac, lui, écrit *Louis Lambert!* Il prouve à la manière des savants. Nous avons à dessein cité l'histoire de *Louis Lambert.* Là se trouve, en germe informe, cette science tenue secrète, science cruellement positive, dit-on, et qui terminerait bien des discussions philosophiques. Pour *Louis Lambert,* y dit-il, *la Volonté, la Pensée étaient des forces vives.* Soit prouvée cette proposition, voyez où elle mène? Avant de publier *Louis Lambert,* l'auteur avait dit dans *la Peau de Chagrin :* « Elle parut s'amuser beaucoup (Fœdora) en apprenant que la volonté humaine était une force matérielle semblable à la vapeur. » Étudiez l'épigraphe mise en tête de *l'Adieu,* extraite de *César Birotteau,* où l'auteur nous a peint une femme naissant tout à coup à la vie en retrouvant sa raison ; enfant par la faiblesse, femme pour sentir un bonheur complet? La vie et l'amour tombent sur elle comme la foudre, elle n'en soutient pas l'assaut, elle meurt! « Les plus hardis physiologistes, dit la terrible épigraphe, sont effrayés par les résultats physiques de ce phénomène moral qui n'est cependant qu'un foudroiement opéré à l'intérieur, et, comme tous les effets électriques, bizarre et capricieux dans ses modes. » Voyez, dans *le Médecin de campagne,* la discussion sur le suicide? « Aussi, dit Benassis, est-ce la pensée qui tue et non le pistolet. » Enfin, dans la nouvelle édition de *Louis Lambert,* déjà imprimée pour ces *Études philosophiques,* et dont le libraire nous a confié les épreuves, se trouvent ces mots : « Notre cervelle est le matras où nous transportons ce que nos diverses organisations peuvent absorber de matière éthérée, base commune de plusieurs substances connues sous les noms impropres d'électricité, chaleur, lumière, fluide galvanique, magnétique, etc., et d'où elle sort sous forme de pensée. » Rapprochez ces fragments épars dans l'œuvre des belles pages où Balthazar Claës explique l'absolu chimique et dit à sa femme : « Nos sentiments sont l'effet d'un gaz qui se dégage? » n'apercevrez-vous pas les éléments d'une œuvre scientifique dont les éclairs jaillissent, malgré l'auteur? Ici nous sommes loin de *l'homme qui pense est un animal dépravé.* La question est indécise ! Quelle est la fin de l'homme du moment où celui qui ne désire rien, qui vit sous la forme

d'une plante, existe cent ans, tandis que l'artiste créateur doit mourir jeune? « Où est le soleil, là est la pensée; où est le froid, là est le crétinisme, là est la longévité, est-il dit dans *Louis Lambert*. Ce fait est toute une science. » Ces paroles, et beaucoup d'autres qui les étendent ou les confirment, semées dans cent pages de M. de Balzac, expliquent ses *Études philosophiques*.

Avant d'arriver à la société composée d'hommes, l'auteur a dû s'appliquer à décomposer l'homme, qui en est pour ainsi dire l'*unité*. Or, les critiques n'ont pas vu que *la Peau de chagrin* est un arrêt physiologique, définitif, porté par la science moderne, sur la vie humaine ; que cet ouvrage en est l'expression poétique, abstraction faite des individualités sociales. L'effet produit par le désir, par la passion. sur le capital des forces humaines, n'y est-il pas magnifiquement accusé? De là cette morale que peignait si énergiquement le caporal Trim, par le moulinet qu'il trace en l'air avec son bâton et dont M. de Balzac a fait une épigraphe si mal comprise par la plupart des lecteurs. Peu de personnes ont vu qu'après un tel arrêt porté sur notre organisation, il n'y avait d'autres ressources, pour la généralité des hommes, que de se laisser aller à l'allure *serpentine* de la vie, aux ondulations bizarres de la destinée. Donc, après avoir poétiquement formulé, dans *la Peau de chagrin*, le système de l'homme, considéré comme organisation, et en avoir dégagé cet axiome : « La vie décroît en raison directe de la puissance des désirs ou de la dissipation des idées, » l'auteur prend cet axiome comme un cicérone prend la torche pour vous introduire dans les souterrains de Rome, il vous dit : Suivez-moi! Examinons le mécanisme dont vous avez vu les effets dans les *Études de mœurs!* Alors, il fait passer sous nos yeux les sentiments humains dans ce qu'ils ont de plus expressif en comptant sur votre intelligence pour revenir par des dégradations aux crises moins fortes dont se composent les événements de la vie individuelle. Il s'élance, il montre l'*idée* exagérant l'*instinct*, arrivant à la passion, et qui, incessamment placée sous le coup des influences sociales, devient désorganisatrice. Ainsi, dans *l'Adieu*, l'idée du bonheur, exaltée à son plus haut degré social, foudroie l'épouse, et par épouse l'auteur entend nécessairement l'épouse et l'amante. Dans *le Réquisitionnaire*, c'est une mère tuée par la violence du sentiment maternel. Voilà donc la femme considérée sous ses trois faces sociales, comme amante, comme épouse, comme mère, et devenant, sous ses trois aspects, victime de l'*idée*. Dans *el Verdugo*, c'est l'idée de dynastie mettant une hache dans la main d'un fils, lui faisant commettre tous les crimes en un seul. « Là, dit encore M. Ph. Ch. (Philarète Chasles), le parricide est ordonné par une famille et au nom d'une chimère sociale, le parricide pour sauver un titre! » Voyez comme, dans *l'Élixir de longue vie*, l'idée hérédité devient meurtrière à son tour, et combien est acéré le poignard qu'elle met dans la main des enfants! Suivez-moi, si vous en avez le courage! Venons assister ensemble à ce terrible *drame* exécuté *au bord de la mer!* Le voyez-vous, ce pénitent sinistre, assis immobile au haut de son rocher? Eh bien, là encore l'idée a porté ses ravages! la paternité, à son tour, est devenue *tueuse*. Ce pénitent est un père qui a noyé son fils parce qu'il soupçonnait en lui des instincts que la société réprouve, et s'est fait meurtrier pour que son fils ne le devînt pas. Idée sublime! Examinez maintenant cette autre étude, dont le titre

ingénieux est à lui seul toute une biographie : *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, marchand parfumeur, chevalier de la Légion d'honneur et adjoint au maire du deuxième arrondissement de la ville de Paris ;* le développement du décourageant axiome formulé par *la Peau de chagrin* marche à travers le monde en y versant des lumières sur toutes les catastrophes. César Birotteau, type parfait du négociant probe, du négociant pour qui la considération est une autre atmosphère indispensable, est tué soudainement par l'idée probité comme par un coup de pistolet ; il a soutenu le malheur goutte à goutte, il ne soutient pas la joie et la vie qui tombent sur lui comme une trombe et le brisent. Cette étude est un chapitre de plus ajouté à l'histoire d'une famille que les pinceaux de M. de Balzac ont surtout affectionnée. Le pauvre vicaire de Saint-Gatien, qui joue un rôle dans les *Études de mœurs,* est représenté ici dans la personne de son frère ; mais François Birotteau est une individualité, tandis que *César Birotteau* sera regardé comme le type de cette classe nombreuse à laquelle appartiennent plusieurs personnages semés dans l'œuvre de l'auteur, figures modestes dont la grandeur vient de la manière dont elle se détachent sur le fond commun des souffrances humaines, qu'elles semblent réveiller toutes avec les leurs. Telles sont la Fosseuse et Gondrin, dans *le Médecin de campagne ;* la grande Nanon, madame Grandet et sa fille, dans *Eugénie Grandet ;* l'Enfant maudit, Juana de Mancini, le Comte Chabert, le père Goriot, Pauline de Villenoix, Louis Lambert et plusieurs autres. En effet, nul auteur n'a su mieux assigner sa part à chacune des sphères sociales. S'il transfigure le monde des millionnaires, il semble affectionner, il caresse le monde où l'on souffre ; partout dans son œuvre les gens dépouillés comparaissent auprès des spoliateurs. Un jour cette justice lui sera rendue. Si Walter Scott plaide pour les habits brodés, M. de Balzac a réveillé nos sympathies pour les infortunes courageuses, pour les chagrins domestiques. Son style n'est mordant, sa raillerie n'est incisive que pour les riches ; pour les pauvres et les souffrants, sa palette n'a que de douces couleurs. Vient ensuite *Maître Cornélius,* cette forte étude historique, où l'on retrouve si nettement dessinés les traits les plus curieux de cette grande figure de Louis XI, toujours incomplètement reproduite dans les tableaux des romanciers ou dramaturges ; et là, voyez quelle inévitable logique ! c'est l'idée avarice tuant l'avare dans la personne du vieil argentier. *Le Chef-d'œuvre inconnu* nous montre l'art tuant l'œuvre ; première initiation à la tragédie de *Louis Lambert.* Dans *l'Auberge rouge,* cette sanglante histoire d'un parvenu, la plus terrible peut-être qu'ait imaginée M. de Balzac, se trouve une analogie magnifiquement exécutée entre l'idée d'un crime et le crime même. Là, selon nous, à part les détails de cette composition, se rencontrent les plus sévères déductions du thème général. Un être débile tué par la terreur est le résultat de l'histoire intitulée *l'Enfant maudit,* délicieuse histoire désormais complétée par un nouveau volume que chacun pressentait. La chaude et savante étude des *Proscrits* contient plusieurs propositions identiques : le suicide d'un enfant que l'ambition du ciel dégoûte de la vie, le génie devenant funeste à un grand poëte, et l'idée de patrie faisant crier à ce poëte : « Mort aux Guelfes ! » au moment où il vient de peindre les supplices infernaux destinés aux assassins. *Jesus-Christ en Flandre* est

la démonstration de la puissance de la foi, considérée aussi comme idée. Ici, la conclusion habituelle de M. de Balzac eût pu être facilement appliquée, car à combien de martyrs cette idée n'a-t-elle pas été funeste? mais il a mieux aimé se reposer un instant de son affligeant système et faire luire un rayon du ciel à travers les masses de ténèbres dont il nous montre environnés. Dans ce conte, suivant l'expression du critique déjà cité, « les parias de la société, ceux qu'elle bannit de ses universités et de ses colléges, restent fidèles à leurs croyances, et conservent, avec leur pureté morale, la force de cette foi qui les sauve, tandis que les gens supérieurs, fiers de leur haute capacité, voient s'accroître leurs maux avec leur orgueil, et leurs douleurs avec leurs lumières ». Le rêve fantastique intitulé *l'Église* est une saisissante vision des idées religieuses se dévorant elles-mêmes, et croulant tour à tour les unes sur les autres, ruinées par l'incrédulité, qui est aussi une idée. *Louis Lambert* est la plus pénétrante et la plus admirable démonstration de l'axiome fondamental des *Études philosophiques*. N'est-ce pas la *pensée tuant le penseur?* fait cruellement vrai que M. de Balzac a suivi pas à pas dans le cerveau, et dont *Manfred* est la poésie, comme *Faust* en est le drame.

L'ordre adopté par l'éditeur pour la publication successive des *Études philosophiques* nous oblige à garder le silence sur l'*Ecce Homo*, terrible contre-partie de *Louis Lambert*. Il faut aussi que nous nous taisions sur ces titres qui annoncent de beaux livres, les puînés de *Louis Lambert*, sans doute : *Sœur Marie-des-Anges*, — *Le Livre des douleurs*, — *Melmoth réconcilié*, — *Aventures d'une idée heureuse;* sur *Séraphita* même, quoique *la Revue de Paris* en ait publié le commencement. Même silence sur *le Prophète*, sur *le Président Fritot*, sur *le Philanthrope et le Chrétien*. Mais ce que nous pouvons prévoir, c'est que l'auteur n'oubliera aucun sentiment humain, aucune idée, que toute l'âme de l'homme va passer dans son redoutable creuset, comme toute la société a passé sous ses pinceaux. La *Comédie du diable*, si bouffonne en apparence, est devenue, dans cette édition, une âpre critique des gouvernements, une sorte de tohu-bohu des politiques, une sarcastique transition pour arriver à la conclusion de l'œuvre, à cette *Histoire de la succession du marquis de Carabas*, qui sera la formule allégorique de la vie collective des nations, comme *la Peau de chagrin* est la formule de la vie. « C'est non-seulement, dit M. Ph. Ch. (Philarète Chasles), à qui nous emprunterons ce dernier aperçu (car à lui aussi ont été faites quelques confidences sur cet ouvrage), c'est non-seulement la société dans ses masses que frappe de mort l'égoïsme, fils de l'analyse et de cette raison approfondissante qui nous ramène sans cesse à notre personnalité; c'est aussi la société dans ses éléments partiels, c'est encore le gouvernement et la politique. De degrés en degrés, l'auteur s'élèvera jusqu'à cette dernière ironie, la plus haute et la plus en harmonie avec notre temps. Dans l'*Histoire de la succession du marquis de Carabas*, dernière œuvre qui complétera la grande vue philosophique de M. de Balzac, nous verrons la société politique en proie à la même impuissance, au même néant qui dévore Raphaël dans *la Peau de chagrin;* même intensité de désir, même éclat extérieur, même misère réelle, même formule inévitable, éternelle, où la *Nationalité* se trouvera pressée comme l'*Individualisme* l'est dans la sienne. »

Ces hautes vues philosophiques seront complétées par plusieurs autres *études* en germe dans la pensée de l'auteur, mais que son inépuisable verve aura peut-être fait éclore avant que nous ayons achevé nous-même ces pages arides où nous disséquons péniblement le génie le plus chaud, le plus vivace, le plus fécond de notre époque.

Dans notre désir de nous rendre compte à nous-même d'un ouvrage dont la portée effraye, et où la pensée se perd comme un voyageur s'égare dans le dédale des arcades d'une ville qui n'existe plus (comparaison juste pour une ville commencée qui n'existe pas encore, à la différence près des ruines aux constructions neuves), nous avions aperçu dans les *Études philosophiques*, telles que l'auteur nous les montre aujourd'hui, les traces d'une espérance qui vivifie ces désespérantes figures d'*écorchés*. Il nous semblait, si nous pouvons risquer cette image, qu'au sein de ces passions déchaînées et qui crient aussi puissamment que dans le final de *Don Juan*, une voix religieuse, et pleine de suavités, mystérieuse, mais consolatrice, dominait ces cris horribles et montait vers le ciel. En rassemblant dans la pensée ces cinq grandes poésies : *l'Enfant maudit, les Proscrits, Louis Lambert, Jesus-Christ en Flandre* et *Séraphita ;* en leur supposant quelques anneaux quelques compositions intermédiaires, nous avons aimé à penser qu'à travers nos sentiments foudroyés par l'analyse l'auteur faisait courir un radieux rayon de foi, une mélodieuse métempsycose chrétienne qui commençait dans les douleurs terrestres et aboutissait au ciel. Nous l'avons demandé, non sans émotion, à l'auteur, et il nous a confirmé dans cette croyance par un de ces mots qui viennent de l'âme, qui révèlent un beau cœur. Donc, lorsque cet architecte aura fini d'agiter sa baguette magique, des lueurs divines éclaireront sa cathédrale, dont la destination sera double, comme l'est celle de ces beaux monuments du moyen âge en dehors desquels se pressent les passions humaines sous de fantastiques figures d'hommes ou d'animaux, tandis qu'à l'intérieur rayonnent les beautés pures de l'autel.

Faisons des vœux pour que la critique soit bienveillante à ce laborieux ouvrier, souhaitons que ni le découragement, ni la maladie, ni la misère ne lui arrachent des mains son outil créateur ; car nous l'aurons dit le premier et nous nous ferons gloire de l'avoir dit, il s'agit ici d'une des plus immenses entreprises qu'un seul homme ait osé concevoir ; il s'agit d'une œuvre qu'un poëte ingénieux nommait, devant nous, *les Mille et une Nuits de l'Occident*, sans savoir, que ces morceaux, si divers, si poétiques, si vrais, pris séparément, s'enchaînaient et devaient produire le *speculum mundi* dont nous parlions !

Et que sera-ce, lorsque, plus tard, la troisième partie, dont le titre est connu de quelques amis de l'auteur, quand les *Études analytiques*, auxquelles appartiennent évidemment la *Physiologie du mariage* et le *Traité de la vie extérieure*, dont plusieurs fragments ont été publiés, quand ces dernières conséquences d'une vaste pensée viendront couronner de leurs riches entablements ce palais littéraire, comparable aux poëmes que les Sarrasins écrivaient en marbre, et sur lequel ils gravaient l'Alcoran en caractères d'or. A ce dernier labeur, où se concentrera l'examen railleur des *principes* sociaux, appartient encore un livre dont le titre (*la Monographie de la vertu*) a plus d'une fois excité la curiosité de ceux qui, du

fond de leurs solitudes, applaudissent aux efforts de l'auteur, qui marquent avec orgueil les phases progressives de son talent, et s'initient par des vœux à ses fatigues et à ses veilles.

Ainsi donc, quand les *Études de mœurs* auront peint la société dans tous *ses effets*, les *Études philosophiques* en constateront les *causes*, et les *Études analytiques* en creuseront *les principes*. Ces trois mots sont la clef de cette œuvre étourdissante par sa profondeur, surprenante par ses détails, dont nous avons essayé de faire comprendre ici toute la portée. 6 décembre 1834.

Études analytiques.

LXXXV. *Physiologie du mariage, ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, daté de Paris 1824-1829. Dédié au lecteur. Cet ouvrage parut pour la première fois, anonyme, en décembre 1829, daté 1830, chez Charles Gosselin et Urbain Canel, deux volumes in-8°, avec l'introduction, datée du 15 décembre 1829, qui l'accompagne encore aujourd'hui, et une note errata supprimée après la deuxième édition (voir tome XXII, page 377). Il reparut, signé pour la première fois, en 1834 chez Ollivier, deux volumes in-8°, et entra, dédié pour la première fois, en 1846, dans la première édition des *Études analytiques* (première édition de *la Comédie humaine*, tome XVI). Toutes les éditions contiennent les divisions suivantes, mais l'épigraphe que voici a été supprimée :

Le bonheur est la fin que doivent se proposer toutes les sociétés.

(L'Auteur.)

AVIS.

INTRODUCTION.

1re partie : *Considérations générales.*

MÉDITATIONS.

1. Le sujet.
2. Statistique conjugale.
3. De la femme honnête.
4. De la femme vertueuse.
5. Des prédestinés.
6. Des pensionnats.
7. De la lune de miel.
8. Des premiers symptômes.
9. Épilogue.

2e partie : *Des moyens de défense à l'intérieur et à l'extérieur.*

MÉDITATIONS.

10. Traité de politique maritale.
11. De l'instruction en ménage.
12. Hygiène du mariage.
13. Des moyens personnels.
14. Des appartements.
15. De la douane.

16. Charte conjugale.
17. Théorie du lit.
    1. Les deux lits jumeaux.
    2. Des chambres séparées.
    3. D'un seul et même lit.
18. Des révolutions conjugales.
19. De l'amant.
20. Essai sur la police.
    1. Des souricières.
    2. De la correspondance.
    3. Des espions.
    4. L'index.
    5. Du budget.
21. L'art de rentrer chez soi.
22. Des péripéties.

3e partie : *De la guerre civile.*

MÉDITATIONS.

23. Des manifestes.
24. Principes de stratégie.
25. Des alliés.
    1. Des religions et de la confession considérées dans leurs rapports avec le mariage.
    2. De la belle-mère.
    3. Des amies de pension et des amies intimes.
    4. Des alliées de l'amant.
    5. De la femme de chambre.
    6. Du médecin.
26. Des différentes armes.
    1. De la migraine.
    2. Des névroses.
    3. De la pudeur, relativement au mariage.
27. Des derniers symptômes.
28. Des compensations.
29. De la paix conjugale.
30. Conclusion.
    Post-scriptum.

LXXXVI. *Petites Misères de la Vie conjugale,* non daté. Cet ouvrage, composé de fragments écrits à différentes époques, reliés et réunis entre eux, parut pour le première fois sous sa forme actuelle (deux parties), en 1845-1846, chez Chlendowski en un volume grand in-8°, illustré par Bertall et publié par livraisons. Il y eut une interruption entre la publication de la première et de la seconde partie, celle-ci ayant paru presque en entier d'abord dans *la Presse* en décembre 1845, comme nous le dirons tout à l'heure. La préface de la première partie était le seul fragment inédit de cet ouvrage, comme nous allons le montrer. Quoique la division en chapitres que cet ouvrage a toujours gardée, et que nous allons indiquer, ne porte pas de chiffres, nous allons en mettre afin de pouvoir mieux expliquer ensuite la provenance de chacun d'eux. Voici cette division :

1re partie.

1. Préface ou chacun retrouvera ses impressions de mariage.
2. Le coup de Jarnac.
3. Les découvertes.
4. Les attentions d'une jeune femme.
5. Les taquinages.
6. Le conclusum.

7. La logique des femmes.
8. Jésuitisme des femmes.
9. Souvenirs et regrets.
10. Observation.
11. Le taon conjugal.
12. Les travaux forcés.
13. Les risettes jaunes.
14. Nosographie de la villa.
15. La misère dans la misère.
16. Le dix-huit brumaire des ménages.
17. L'art d'être victime.
18. La campagne de France.
19. Le solo du corbillard.

2e partie :

20. Seconde préface.
21. Les maris du second mois.
22. Les ambitions trompées.
    1. L'illustre Chaudoreille.
    2. Une nuance du même sujet.
23. Souffrances ingénues.
24. L'Amadis-omnibus.
25. Sans profession.
26. Les indiscrétions.
27. Les révélations brutales.
28. Parties remises.
29. Les attentions perdues.
30. La fumée sans feu.
31. Le tyran domestique.
32. Les aveux.
33. Humiliations.
34. La dernière querelle.
35. Pièces de l'affaire Chaumontel.
36. Faire four.
37. Les marrons du feu.
38. Ultima ratio.
39. Commentaire où l'on explique le *Felichitta* de tous les *finale*.

Les deux premiers articles qui aient paru de cet ouvrage sont le *18e : la Campagne de France*, et le *19e : le Solo du corbillard;* ils furent publiés d'origine dans *la Caricature*, numéros des 4 et 11 novembre 1830, le premier sous le titre de : *les Voisins*, signé Henri B..., le second sous celui de : *une Consultation*, signé Alfred Coudreux ; mais les versions de *la Caricature* sont si différentes de celles du volume, que nous croyons bien faire en les reproduisant ici :

I.

LES VOISINS.

A Paris, les deux rangées de maisons parallèles qui forment une rue sont rarement séparées par une voie assez large pour empêcher les habitants des maisons de droite d'épier les mystères cachés par les rideaux des appartements situés sur la ligne gauche. Il est presque impossible de ne pas, un jour ou l'autre, connaître la couleur des meubles du voisin, son cheval, son chat ou sa femme.

Il y a des imprudents qui négligent de faire tomber un voile diaphane sur les scènes d'intérieur, ou de pauvres ménages qui n'ont pas de rideaux à leurs fenêtres ; puis des jeunes filles, obligées d'avoir du jour, se montrent dans l'éclat de leur beauté. Souvent nous ne pensons à baisser cette chaste toile qu'un peu trop tard, et la grisette surprise se voit, comme la chaste Suzanne, en proie aux yeux

d'un vieil employé à douze cents francs qui devient criminel gratis, et le surnuméraire apparaît à une janséniste dans le simple appareil d'un homme qui se barbifie... O civilisation ! ô Paris ! admirable kaléidoscope qui, toujours agité, nous montre ces quatre brimborions : l'homme, la femme, l'enfant et le vieillard, sous tant de formes, que ses tableaux sont innombrables ! ô merveilleux Paris !

Une femme, légèrement prude, dont le mari, ancien agent de change, habitait plus volontiers la Bourse, les Bouffons, le Bois et l'Opéra que le domicile conjugal, occupait un appartement au premier étage d'une maison, rue Taitbout.

Comme toutes les femmes vertueuses, madame de Noirville restait dans l'enceinte froide et décente de son ménage, plantée à heure fixe dans une grande bergère, au coin de la cheminée en hiver, près de la fenêtre en été. Là, elle faisait de la tapisserie, se montait des collerettes, lisait des romans, grondait ses enfants, dessinait, calculait... Enfin, elle jouissait de tout le bonheur qu'une femme honnête trouve dans l'accomplissement de ses devoirs.

Souvent, et très-involontairement sans doute, ses regards se glissaient à travers les légères solutions de continuité qui séparaient ses rideaux de mousseline, afin peut-être d'acquérir la connaissance du temps ; car elle avait certainement de trop bonnes façons pour épier ses voisins. Mais, depuis quelques jours, un malin génie la poussait à contempler les fenêtres de la maison voisine, nouvellement habitée par un jeune ménage, sans doute encore plongé dans l'océan des joies primordiales de la lune de miel.

Les doux rayons d'un bonheur éclatant illuminaient la figure de la jeune femme et celle de son mari, quand, ouvrant la fenêtre pour rafraîchir leurs têtes enflammées, ils venaient, légèrement pressés l'un contre l'autre, s'accouder sur le balcon, et y respirer l'air du soir. — Souvent à la nuit tombante, la voisine curieuse voyait les ombres de ces deux enfants charmants, se combattre, lutter, se dessiner sur les rideaux, semblables aux jeux fantasmagoriques de Séraphin. C'étaient les rires les plus ingénus, des joies d'enfants..., puis des langueurs caressantes... Parfois la jeune femme était assise, mélancolique et rêveuse, attendant son jeune époux absent. Elle se mettait souvent à la croisée, occupée du moindre bruit, tressaillant au moindre pas d'un cheval arrivant du boulevard.

— Comme ils sont unis !... comme ils s'aiment !... disait madame de Noirville.

Puis elle se mettait à marquer les bas de son *petit dernier* le cœur gros de ses passions rentrées, pesant sa vertu, soupirant et contemplant le portrait de M. de Noirville, gros homme joufflu comme un fournisseur, large comme un banquier.

Enfin, un jour, la femme chaste et prude de l'ancien agent de change étant arrivée au dernier degré d'estime et de curiosité pour sa voisine, dit à son mari :

— Je voudrais bien connaître cette petite dame brune qui demeure en face de chez nous !... Elle est charmante, elle me paraît spirituelle. Ce serait pour moi une société bien agréable, car elle est gaie.

— Rien n'est plus facile !... répondit le financier. Je vois son mari tous les jours à la Bourse. Nous avons fait plus d'une affaire ensemble ! C'est un charmant garçon !... sans souci, aimable,.. Je puis les inviter à dîner, si cela vous plaît... Ils seront enchantés...

Au jour fixé, vers six heures, madame de Noirville avait préparé un dîner somptueux et prié les personnes les plus honorables de sa *société* pour bien accueillir sa petite voisine. Elle l'avait préconisée comme une femme charmante, remplie de vertu, et son mari comme le plus adorable de tous les jeunes gens, maigre, svelte, blond, élancé, distingué... Aussi n'entendit-elle pas annoncer sans un mouvement de joie M. et madame de Bonrepas...

Elle vit entrer un homme d'une quarantaine d'années, carré, trapu, marqué de petite vérole, épais, un ancien fabricant de sucre de betteraves. Sa ravissante femme, la jolie voisine, avait un petit air boudeur.

— Mais, mon ami..., dit madame de Noirville à son mari.

— Eh bien?...

— C'est là le mari de madame?...

— Oui...

— Je le croyais jeune et blond... — Madame, dit-elle à la jeune femme d'un air sévère, vous me faites beaucoup d'honneur..... etc. »

II.

UNE CONSULTATION.

— Un hôtel de la Chaussée-d'Antin. —

— Plaisanterie à part, mon cher docteur, je suis malade, et ce n'est pas sans raison que je vous ai fait venir...

— Vous avez cependant les yeux vifs...

— C'est la fièvre; je l'ai eue pendant la nuit...

— Ah! voyons votre langue...

La jeune dame montre une petite langue rouge entre deux rangées de dents blanches comme de l'ivoire.

— Oui, elle est un peu chargée au fond.... Mais vous avez déjeuné?

— Oh! rien du tout... Une tasse de café...

— Et que sentez-vous?...

— Je ne dors pas.

— Bon.

— Je n'ai pas d'appétit...

— Bien...

— J'ai des douleurs dans la poitrine, comme ça... là...

Le médecin regarde l'endroit où madame de.... pose la main.

— Nous verrons cela tout à l'heure...

— Et puis, docteur, il me passe des frissons par moment...

— Bien...

— J'ai des tristesses... il y a des moments où je pense à la mort.

— Après?...

— Mais je suis fatiguée aussitôt que j'ai fait la plus petite course.

— Bon...

— Il me monte des feux à la figure...

— Ah ! ah !

— Je n'ai courage à rien... Ah ! ah ! j'oubliais !.. Les yeux me cuisent, et je ressens des tressaillements dans les nerfs de la paupière de celui-là...

Elle montre son œil gauche.

— Nous appelons cela un *trismus*.

— Ah ! cela se nomme *trismus !* Est-ce dangereux?

— Nullement.

— Je tousse. Une petite toux sèche... J'ai des inquiétudes dans les jambes.. Je suis sûre d'avoir un anévrisme au cœur...

— Comment vous couchez-vous?

— En rond...

— Bien. Sur quel côté?

— Oh ! toujours à gauche...

— Bien... Bon... Combien avez-vous de matelas dans votre lit ? ..

— Trois.

— Avez-vous un sommier?

— De crin.

— Bon... Marchez un peu devant moi?...

Elle marche.

— Ne sentez-vous pas des pesanteurs dans la synovie de vos rotules?..

— Qu'est-ce que c'est, docteur, que cette synovie?..

— Ce n'est rien. Tenez, c'est une espèce de liqueur, à l'aide de laquelle se meuvent les cartilages que vous avez au genou, là...

— Non, docteur, je n'y sens rien. Êtes-vous heureux de savoir toutes ces choses-là !... Est-ce que si j'y avais des pesanteurs... ?

— Que mettez-vous sur votre tête pendant la nuit?

— Un bonnet.

— Est-il en toile ou en coton?...

— En batiste... Mais je mets quelquefois par-dessus un foulard...

— Donnez-moi votre main...

Il tire sa montre.

— Ah ! docteur, je n'aime pas que vous comptiez les minutes... ça me fait peur... Ah ! vous ai-je dit que j'avais des vertiges?...

— Non.

— Eh bien, j'ai manqué de tomber hier à la renverse...

— Était-ce le matin?...

— Non, c'était le soir...

— Mais était-ce bien le soir?...

— Oui, c'était le soir.

— Bon...

— Eh bien, que dites-vous

— Hé ! hé ! (Silence.) Savez-vous que M. le duc de G... est allé à Holy-Rood?...

— Non... Ah bah !... Est-bien vrai?

— Oui... Mais je m'amuse, et j'ai deux ou trois malades bien pressés...

— Comment, docteur, vous vous en allez, et vous ne me prescrivez rien?

— Avez-vous des nouvelles de M. le comte?

— Mon mari?.. Ah bah! est-ce qu'il pense à moi!

— Il s'amuse à Alger... Hi hi hi!... (Il rit.) Vous apportera-t-il des cachemires?

— Il n'aura pas cet esprit-là... Eh bien, docteur, voilà donc tout ce que vous me dites! Pas une petite ordonnance? Si je prenais de l'eau de tilleul?

— Mais elle vous agace les nerfs...

— Ah! c'est vrai! Eh bien, de l'eau de Seltz?

— Non...

— De l'orangeade?... A propos, avez-vous été entendre Lablache?...

— Mais vous savez bien que je n'ai pas une minute à moi...

— C'est vrai! ce pauvre docteur!... Eh bien, avant de me quitter, ne prescrivez-vous pas...?

— Mais je pense que vous devriez simplement vous mettre à boire de l'eau ferrée.

— Adieu, docteur...

— Je me sauve! Voilà près d'une heure que je suis ici, et j'ai chez moi vingt personnes. C'est le jour de mes consultations gratuites.

(*Le docteur dans son cabinet.*)

— Eh bien, qu'avez-vous?... Allons, mon homme, dépêchons-nous!

— Monsieur, j'ai les fièvres depuis un mois.

— Ce n'est rien... Mais, oui, vous avez le fond du teint un peu altéré... Prenez du quinquina. (A une autre.) Et vous, la mère, pourquoi êtes-vous venue?

— Monsieur, c'est toujours mon squirre...

— Il faut aller à l'hôpital...

— Mais, monsieur, mes pauvres enfants!

— Ah! dame... Ils se passeront de vous... Si vous mourriez, il le faudrait bien. La femme pleure. . . . .

Ensuite parurent les chapitres V, III, VI, VII, IX, II, XXIII, XXIV, IV, XXII (second paragraphe : *une Nuance du même sujet*) et VIII, qui parurent sans titre, formant les chapitres I à XI des *Petites Misères de la Vie conjugale*, dans *la Caricature* (non politique) des 29 septembre, 6, 13, 20 octobre, 3, 10 novembre, 8, 22 décembre 1839, 5, 26 janvier et 28 juin 1840. Le numéro du 3 novembre était accompagné de la note suivante :

Le rédacteur en chef de ce journal a déjà reçu vingt-sept réclamations (*affranchir*) sur la tendance des *Petites Misères de la Vie conjugale*, qui paraissent à nos spirituelles correspondantes exclusivement dirigées contre les femmes. Pour éviter de nouvelles réclamations, et non pour justifier notre collaborateur, nous sommes forcé de révéler les intentions d'un auteur en qui les femmes auraient dû

avoir plus de confiance : les *Petites Misères de la Vie conjugale* ont deux divisions, assez semblables à celles des bains publics : il y a le *côté des hommes* et le *côté des femmes.* Toutes les fois qu'il s'agit de mariage, la part du diable et de la caricature est double. Désormais, pour éviter la monotonie, nous alternerons une petite misère du genre féminin avec une petite misère du genre masculin.

Le Rédacteur en chef.

Les chapitres x à xix (xviii et xix reparaissant comme inédits malgré leur première publication en 1830), et xxxix parurent pour la première fois, en 1845, dans le tome premier du *Diable à Paris,* deux volumes in-8° par divers, chez Hetzel. La scène était intitulée : *Philosophie de la Vie conjugale à Paris; Chaussée-d'Antin,* et le début qui forme aujourd'hui le chapitre x, *Observation,* s'appelait alors : *l'Été de la Saint-Martin conjugale; De quelques péchés capitaux; De quelques péchés mignons; la Clef du caractère de toutes les femmes,* et *un Mari à la conquête de sa femme.* Ce morceau, publié dans *le Diable à Paris,* parut encore en 1845, en un volume in-12, illustré, chez Hetzel, sous le titre de *Paris marié, Philosophie de la Vie conjugale.* Enfin, les chapitres xx, xxi, xxii (les deux paragraphes, le second compté comme inédit malgré sa première publication dans *la Caricature* non politique, en 1840), et xxv à xxxviii, parurent pour la première fois dans *la Presse* du 2 au 7 décembre 1845, précédés de la note que voici :

M. de Balzac a déjà fait, comme vous savez, la *Physiologie du Mariage,* un livre plein d'une finesse diabolique et d'une analyse à désespérer Leuwenhoeck et Swammerdam, qui voyaient des univers dans une goutte d'eau. Ce sujet inépuisable lui a inspiré encore un livre charmant, plein de malice gauloise et d'*humour* anglais, où Rabelais et Sterne se rencontrent et se donnent la main à chaque instant, — les *Petites Misères de la Vie conjugale.* La première partie de cet ouvrage, qui a paru chez Chlendowski, avec de spirituelles et comiques illustrations de Bertall, renferme tous les petits supplices intimes, les cent mille coups d'épingle que la femme peut infliger à son compagnon de boulet. On ne saurait rien imaginer de plus amusant, et à plus d'une page Bilboquet étonné dirait : *Ceci est de la haute comédie.* Celle que nous publions, et qui est inédite, fait pendant à la première; seulement, les rôles sont intervertis : c'est la femme qui est le martyr. Tous les désappointements, les désillusions qu'un Adolphe fait subir à sa Caroline sont décrits avec cette exactitude impitoyable, ce style incisif comme un scalpel, et cette perspicacité de lynx qui n'appartiennent qu'à M. de Balzac. — Mais hâtons-nous de lui céder la place; chacune de nos lignes est un vol fait au lecteur [1].

1. La *Correspondance* de Balzac (voir page 162) fait connaître que ces lignes sont de Théophile Gautier.

On trouve encore dans *la Presse* trois autres notes : la première se rapportant au mot « Caroline », ligne 1, page 629. La voici :

Caroline est, dans le livre, le type de la femme, comme Adolphe est celui du mari ; l'auteur a pris, pour les maris et pour les femmes, le parti que les journaux de modes ont pris pour les robes en créant une *figurine*.

Celle-ci, qui se rapporte au mot « Ferdinand II », avant-dernière ligne, page 653 :

Dans le livre, l'ami de la maison est intitulé Ferdinand, comme Adolphe est le mari, comme la femme est Caroline. Sans ces précautions, les cas sont si semblables à ce qui se passe dans plusieurs ménages, qu'on aurait trouvé des personnalités dans un ouvrage seulement théorique.

Et la dernière se rapportant aux mots « affaire Chaumontel », ligne 25, page 668 :

L'auteur a établi, dans la partie déjà publiée de cet ouvrage, ce qu'est l'affaire Chaumontel. Bertall, ce spirituel dessinateur, a finement montré le mari dans un rendez-vous pris pour traiter l'affaire Chaumontel. La scène est dans un cabinet particulier, chez Véry. L'affaire Chaumontel est expliquée le verre en main, au dessert, par une *agréée*. L'affaire Chaumontel est le prétexte éternel pris par les maris. Généralement, quand le mari rend compte de sa journée le lendemain, il a toujours manqué des créanciers au rendez-vous pris pour terminer. — On ne sait pas où sont les pièces ; une autre fois, le syndic est absent. — On soupçonne les gens d'affaires d'avoir un intérêt à faire traîner l'affaire Chaumontel. — On ne veut pas non plus ruiner Chaumontel, etc., etc.

Dans *la Presse*, le chapitre XXVI qui porte en volume le titre de : *les Indiscrétions*, porte celui de : *les Révélations*. Cet ouvrage reparut encore en 1846, en trois volumes in-8°, chez Roux et Cassanet, sous le titre de *Physiologie du mariage, Petites Misères de la Vie conjugale;* il était terminé par *l'Employé* (voir aux Œuvres diverses). Il n'a été réuni aux œuvres de Balzac, série des *Études analytiques*, qu'en 1855, chez madame Houssiaux, dans le tome XVIII des Œuvres complètes (deuxième volume complémentaire de *la Comédie humaine*). Pour terminer cet article, nous allons donner l'avis des éditeurs publié en tête de l'édition de 1846 :

Les *Petites Misères de la Vie conjugale,* que nous publions aujourd'hui forment un ouvrage complet, et cependant ce livre est la suite et le complément indispensable de la *Physiologie du Mariage,* cet ouvrage qui a obtenu un succès à la fois si élevé et si populaire, qui se trouve non-seulement dans les cabinets de lecture,

mais encore dans toutes les bibliothèques particulières, et dont cinq éditions ont à peine suffi pour satisfaire la curiosité du public.

On comprend facilement le succès du célèbre romancier dont le nom est à la tête de cet ouvrage ; car il est du petit nombre des écrivains qui ne font pas commerce de leur plume, et restent constamment fidèles à l'étude et au progrès de l'art, au lieu de prendre l'argent pour unique but de leurs travaux. Aussi l'œuvre du consciencieux écrivain restera comme un monument dans lequel on pourra toujours, dans la suite des temps, puiser la connaissance exacte des mœurs du XIXe siècle.

Dans peu, nous publierons un ouvrage qui diffère entièrement de celui-ci, *la Femme de soixante ans* [1]. On sait combien M. de Balzac excelle à peindre les types de femmes les plus précieux et les plus caractéristiques ; le livre que nous annonçons contient l'étude la plus remarquable que l'auteur ait faite en ce genre. On voit par le portrait de la femme de soixante ans que chaque âge a sa beauté et ses charmes. Bien des femmes arrivées à cette époque de la vie y retrouveront l'expression fidèle de leurs mérites, et celles qui en sont encore éloignées y puiseront de précieuses espérances pour l'avenir.

On retrouve donc dans ce livre les plus belles pages de l'écrivain qui nous a donné *le Père Goriot, Eugénie Grandet, le Curé de village, Modeste Mignon* et tant d'autres chefs-d'œuvre. G. R. (Gabriel Roux).

Avant de quitter *la Comédie humaine,* dont les *Petites Misères de la Vie conjugale* forment le dernier ouvrage, et de passer aux œuvres de Balzac qui n'ont jamais été réunies du vivant de leur auteur, nous allons donner ici un curieux tableau de cette *Comédie humaine* telle que Balzac rêvait de la réimprimer ; nous extrayons ce document d'un article publié à la mort de Balzac par Amédée Achard dans *l'Assemblée nationale* du 25 août 1850 ; ce tableau avait été établi en 1845 pour une deuxième édition de *la Comédie humaine,* projetée par Balzac avant l'achèvement même de la première ! Elle aurait formé vingt-six volumes. Ce travail avait été communiqué à l'auteur de *Belle-Rose* par son propriétaire, M. Laurent-Jan, à qui l'auteur lui-même l'avait donné, signé ainsi :

A Laurent-Jan, le constructeur soussigné.

DE BALZAC.

Les ouvrages en italiques sont ceux que la mort n'a pas permis à Balzac d'entreprendre ou de finir.

1. *L'Envers de l'histoire contemporaine,* premier épisode : *Madame de la Chanterie.*

CATALOGUE

DES OUVRAGES QUE CONTIENDRA

LA COMÉDIE HUMAINE

Première partie : Études de mœurs. — Deuxième partie : Études philosophiques. — Troisième partie : Études analytiques.

Première partie. *Études de mœurs.*

Six livres : I. Scènes de la Vie privée. — II. Scènes de la Vie de province. — III. Scènes de la Vie parisienne. — IV. Scènes de la Vie politique. — V. Scènes de la Vie militaire. — VI. Scènes de la Vie de campagne.

I. *Scènes de la Vie privee.*
(Quatre volumes; tomes I à IV.)

1. *Les Enfants.* — 2. *Un Pensionnat de demoiselles.* — 3. *Intérieur de collége.* — 4. La Maison du chat qui pelote. — 5. Le Bal de Sceaux. — 6. Mémoires de deux jeunes mariées. — 7. La Bourse. — 8. Modeste Mignon. —9. Un Début dans la vie.— 10. Albert Savarus.— 11. La Vendetta. — 12. Une Double Famille. — 13. La Paix du ménage. — 14. Madame Firmiani. — 15. Étude de femme. — 16. La Fausse Maîtresse. — 17. Une Fille d'Ève. — 18. Le Colonel Chabert. — 19. Le Message. — 20. La Grenadière. — 21. La Femme abandonnée. — 22. Honorine. — 23. Béatrix. — 24. Gobseck. — 25. La Femme de trente ans. — 26. Le Père Goriot. — 27. Pierre Grassou. — 28. La Messe de l'athée. — 29. L'Interdiction. — 30. Le Contrat de mariage. — 31. *Gendres et Belles-Mères.* — 32. Autre étude de femme.

II. *Scènes de la Vie de province.*
(Quatre volumes; tome V à VIII.)

33. Le Lys dans la vallée. — 34. Ursule Mirouet. — 35. Eugénie Grandet. — 36. Les Célibataires : I. Pierrette. — 37. Idem : II. Le Curé

de Tours. — 38. Idem : III. Un Ménage de garçon en province (la Rabouilleuse). — 39. Les Parisiens en province : I. l'Illustre Gaudissart. — 40. Idem : II. *Les Gens ridés.* — 41. Idem : III. la Muse du département. — 42. Idem : IV. *Une Actrice en voyage.* — 43. La Femme supérieure[1]. — 44. Les Rivalités : I. *L'Original.* — 45. Idem : II. *Les Héritiers Boirouge.* — 46. Idem : III. La Vieille Fille. — 47. Les Provinciaux à Paris : I. Le Cabinet des antiques. — 48. Idem : II. *Jacques de Metz.* — 49. Illusions perdues : I. Les Deux Poëtes. — 50. Idem : II. Un Grand Homme de province à Paris. — 51. Idem : III. Les Souffrances de l'inventeur.

III. *Scènes de la Vie parisienne.*
(Quatre volumes; tomes IX à XII.)

52. Histoire des Treize : I. Ferragus. — 53. Idem : II. La Duchesse de Langeais. — 54. Idem : III. La Fille aux yeux d'or. — 55. Les Employés. — 56. Sarrasine. — 57. Grandeur et décadence de César Birotteau. — 58. La Maison Nucingen. — 59. Facino Cane. — 60. Les Secrets de la princesse de Cadignan. — 61. Splendeurs et Misères des courtisanes : I. Comment aiment les filles. — 62. Idem : II. A combien l'amour revient aux vieillards. — 63. Idem : III. Où mènent les mauvais chemins. — 64. Idem : IV. La Dernière Incarnation de Vautrin. — 65. *Les Grands, l'Hôpital et le Peuple.* — 66. Un Prince de la bohème. — 67. Les Comiques sérieux (les Comédiens sans le savoir). — 68. Échantillons de causeries françaises[2]. — 69. *Une Vue du Palais.* — 70. Les Petits Bourgeois. — 71. *Entre savants.* — 72. *Le Théâtre comme il est.* — 73. Les Frères de la consolation (l'Envers de l'histoire contemporaine)[3].

IV. *Scènes de la Vie politique.*
(Trois volumes, tomes XIII à XV.)

74. Un Épisode sous la Terreur. — 75. *L'Histoire et le Roman.* — 76. Une ténébreuse affaire. — 77. *Les Deux Ambitieux.* — 78. *L'Attaché d'ambassade.* — 79. *Comment on fait un ministère.* — 80. Le Député d'Arcis. — 81. Z. Marcas.

1. Il y a ici une erreur ; *la Femme supérieure ou les Employés* est encore désignée plus loin sous ce dernier titre au numéro 55, dans les *Scènes de la Vie parisienne*, où la place de ce récit est absolument indiquée.

2. N'a jamais paru dans les *Scènes de la Vie parisienne.* (Voir aux Œuvres diverses.)

3. Est placé aujourd'hui dans les *Scènes de la Vie politique.* Il faut remarquer qu'il manque dans tout le tableau les trois *Scènes de la Vie parisienne* suivantes : *Un Homme d'affaires, Gaudissart II* et *les Parents pauvres*, qui n'étaient pas écrites en 1845.

V. *Scènes de la Vie militaire.*
(Quatre volumes; tomes XVI à XIX.)

82. *Les Soldats de la République* (trois épisodes). — 83. *L'Entrée en campagne.* — 84. *Les Vendéens.* — 85. Les Chouans. — 86. *Les Français en Égypte : I. Premier épisode.* — 87. Idem : II. *Le Prophète.* — 88. Idem : III. *Le Pacha.* — 89. Une Passion dans le désert. — 90. *L'Armée roulante.* — 91. *La Garde consulaire.* — 92. *Sous Vienne : I. Un Combat.* — 93. Idem : II. *L'Armée assiégée.* — 94. Idem : III. *La Plaine de Wagram.* — 95. *L'Aubergiste.* — 96. *Les Anglais en Espagne.* — 97. *Moscou.* — 98. *La Bataille de Dresde.* — 99. *Les Traînards.* — 100. *Les Partisans.* — 101. *Une Croisière.* — 102. *Les Pontons.* — 103. *La Campagne de France.* — 104. *Le Dernier Champ de bataille.* — 105. *L'Émir.* — 106. *La Pénissière.* — 107. *Le Corsaire algérien.*

VI. *Scènes de la Vie de campagne.*
(Deux volumes; tomes XX et XXI.)

108. Les Paysans. — 109. Le Médecin de campagne. — 110. *Le Juge de paix.* — 111. Le Curé de village. — 112. *Les Environs de Paris.*

DEUXIÈME PARTIE : *Études philosophiques.*
(Trois volumes; tomes XXII à XXIV.)

113. *Le Phédon d'aujourd'hui*[1]. — 114. La Peau de chagrin. — 115. Jésus-Christ en Flandre. — 116. Melmoth réconcilié. — 117. Massimilla Doni. — 118. Le Chef-d'œuvre inconnu. — 119. Gambara. 120. Balthazar Claes ou la Recherche de l'absolu. — 121. *Le Président Fritot.* — 122. *Le Philanthrope.* — 123. L'Enfant maudit. — 124. Adieu. — 125. Les Marana. — 126. Le Réquisitionnaire. — 127. El Verdugo. — 128. Un Drame au bord de la mer. — 129. Maître Cornélius. — 130. L'Auberge rouge. — 131. Sur Catherine de Médicis : I. Le Martyr calviniste. — 132. Idem : II. La Confession de Ruggieri. — 133. Idem : III. Les Deux Rêves. — 134. *Le Nouvel Abeilard.* — 135. L'Élixir de longue vie. — 136. *La Vie et les Aventures d'une idée*[2]. — 137. Les Proscrits. — 138. Louis Lambert. — 139. Séraphita.

1. *Les Martyrs ignorés* (voir aux Œuvres diverses) portent comme sous-titre : *Fragment du Phédon d'aujourd'hui.*

2. Un fragment de cet ouvrage, intitulé : *Aventures administratives d'une idée heureuse* a été retrouvé. (Voir aux Œuvres diverses.)

TROISIÈME PARTIE. *Études analytiques.*
(Deux volumes; tomes XXV et XXVI.)

140. *Anatomie des corps enseignants.* — 141. La Physiologie du mariage. — 142, *Pathologie de la Vie sociale.* — 143. *Monographie de la Vertu.* — 144. *Dialogue philosophique et politique sur la perfection du* XIXe *siècle*[1].

1. Il manque aussi dans tout le tableau l'indication des *Petites Misères de la Vie humaine*, qui font partie des *Études analytiques*, et qui n'ont paru, complètes, qu'en 1846.

FIN DE LA COMÉDIE HUMAINE.

II

ŒUVRES NON COMPRISES

DANS

LA COMÉDIE HUMAINE

I

Œuvres complètes. TOME XVIII. *Théâtre*, troisième édition. Un volume, 1870[1].

LXXXVII. *Vautrin*. Drame en cinq actes, représenté pour la première fois, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 14 mars 1840. Dédié à Laurent-Jan. La préface, datée du 1er mai 1840, ne fut pas prête pour le jour de la mise en vente de la pièce, qui fut publiée en un volume in-8° chez Delloye et Tresse, avec un *bon* donnant droit à venir réclamer la préface lorsqu'elle paraîtrait, ce qui n'eut lieu que deux mois après. Voici cette note :

AVIS.

M. de Balzac, retenu au lit par une indisposition très-grave, n'a pu écrire la préface qui devait accompagner sa pièce de *Vautrin*, dont les représentations ont été arrêtées par l'autorité.

1. Même observation que pour les séries précédentes, avec cette différence qu'aucune des éditions de ces Œuvres diverses n'a été publiée du vivant de l'auteur.

Théâtre complet. Première édition. Un volume in-12 chez Giraud et Dagneau, 1853. Contient : *Vautrin. les Ressources de Quinola. Paméla Giraud. La Marâtre.* Toutes les préfaces y sont supprimées ; on peut y joindre *le Faiseur*, un volume in-12, chez Cadot, 1853.

Deuxième édition. Un volume in-8° chez madame Houssiaux, 1855. Tome III des volumes complémentaires des Œuvres de Balzac. Même contenu que le précédent, les préfaces rétablies. En 1865, *le Faiseur* fut ajouté à cette édition. La distribution des rôles manque à toutes les deux et ne se trouve rétablie que dans l'édition définitive.

Cette préface paraîtra dès que la santé de l'auteur lui permettra de la composer. Toutes les persónnes qui auront acheté la présente édition auront droit à un exemplaire de ladite préface, qui leur sera remis en échange du présent avis, qu'il est facile de détacher de ce livre.

Bon pour un exemplaire de la Preface de Vautrin.

LXXXVIII. *Les Ressources de Quinola*. Comédie en cinq actes, représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon, le 19 mars 1842. Un volume in-8°, chez Souverain. La préface datée de Lagny, 2 avril 1842. Une note-post-scriptum de la préface, qui a été omise dans l'édition définitive, indiquait que les scènes XIX et XX du quatrième acte avaient été supprimées à la première représentation. Elle était ainsi conçue :

Les orages de la première représentation ont nécessité de subites coupures. Les scènes marquées d'un astérisque sont celles qui furent ainsi retranchées, et le succès posthume de la pièce a permis de les jouer; car cette pièce, si injurieusement condamnée, paraît devoir jouir d'une vitalité très-profitable à l'Odéon.

Lagny, 2 avril 1842.

LXXXIX. *Paméla Giraud*. Drame en cinq actes, représenté pour la première fois au théâtre de la Gaieté, le 26 septembre 1843. Un volume in-8°, chez Marchant, 1843.

XC. *La Marâtre*. Drame intime en cinq actes, en huit tableaux, représenté pour la première fois au Théâtre-Historique, le 25 mai 1848. Une brochure in-12, chez Michel Lévy, 1848.

Nous avons retrouvé un projet de distribution de *la Marâtre* au Théâtre-Français, projet très-curieux et qui doit dater, pensons-nous, de 1854 :

Le Général..	MM. Geffroy ou Beauvallet.	Le Docteur. .	MM. Monrose ou Anselme.
Ferdinand . .	Bressant ou Maillard.	Le Procureur du roi.	Candeilh.
Godard.. . . .	Régnier ou Got.	Gertrude . . .	Mmes Rachel.
		Pauline.. . . .	Delphine Fix.

Ce projet n'a malheureusement pas eu de suite.

XCI. *Le Faiseur*. Comédie en cinq actes, écrite en 1838-1840. (Balzac en parle déjà dans l'avis aux abonnés du dernier numéro de *la*

Revue parisienne, daté du 25 septembre 1840.) Cette pièce, réduite en trois actes et complétement remaniée par M. D'Ennery, fut représentée pour la première fois au théâtre du Gymnase, sous le titre de *Mercadet,* le 24 août 1851, une brochure in-12 à la Librairie théâtrale, 1851. La version en cinq actes, conforme au manuscrit de l'auteur, parut pour la première fois dans *le Pays,* du 28 août au 13 septembre 1851, sous le titre de *Mercadet,* et pour la première fois en volume, sous celui du *Faiseur,* en 1853, un volume in-12, chez Cadot. En 1865, *le Faiseur* fut ajouté par madame Houssiaux au tome XIX des Œuvres de Balzac, qui contenait *le Théâtre.* Il fut d'abord question de jouer la version de l'auteur au Théâtre-Français avant sa réduction pour le Gymnase. Voici qu'elle était la distribution projetée :

Mercadet	MM. Regnier.	Pierquin	MM. Geffroy.
Minard	Delaunay.	Violette	Samson.
La Brive.	Brindeau.	Justin	Got.
Méricourt	Leroux.	Madame Mercadet	Mmes Mélingue.
Brédif.	Mirecourt.	Julie.	Worms.
Berchut.	Riché.	Thérèse	Anaïs.
Verdelin	Provost.	Virginie	A. Brohan.
Goulard.	Joanny.		

Nous regrettons beaucoup que la version représentée de *Mercadet* n'ait pas été jointe à l'édition définitive des Œuvres; elle y était indispensable à notre avis; il sera peut-être possible de l'y ajouter un jour, avec la comédie inédite du même auteur retrouvée après la publication du *Théâtre : l'École des Ménages,* aujourd'hui entre les mains des éditeurs des Œuvres complètes de Balzac.

Avant de quitter le *Théâtre* de Balzac, donnons ici, comme nous l'avons fait pour *la Comédie humaine,* un intéressant document, c'est-à-dire la liste des pièces en projet que l'auteur du *Mercadet* se réservait d'écrire plus tard. Nous l'empruntons à un article de M. Armand Baschet publié dans *le Mousquetaire* du 17 mars 1854, où il dit tenir ce renseignement de M. D... (Dutacq), qui fut, comme on sait, l'un des amis les plus dévoués de Balzac.

PIÈCES PROJETÉES.

L'École des Ménages (écrite et retrouvée, ainsi que nous l'avons dit plus haut). — *Richard Cœur-d'éponge* (tout le plan et quelques scènes écrites [1]). — *La Comédie de l'amour.* — *Les Petits Bourgeois.* — *La*

1. Le manuscrit de ces fragments est entre les mains de madame veuve Dutacq.

Conspiration Prudhomme. — *La Folle Épreuve.* — *Le Roi des mendiants*[1]. — *Le Mariage Prudhomme.* — *Le Père prodigue*[2]. — *Pierre et Catherine.* — *Mercadet* (écrit et représenté). — *La Succession Pons.* — *L'Éducation du prince.* — *Les Courtisans.* — *Le Ministre.* — *Orgon* (avec Amédée Pommier: quelques fragments). — *L'Armée roulante.* — *Sophie Prudhomme.* — *Annunciata.* — *La Veille et le Lendemain.* — *Gobseck.* — *La Fille et la Femme.*

A propos de *Pierre et Catherine,* citons un fragment de lettre de Balzac à M. Hostein, fragment publié dans *le Gaulois* du 13 décembre 1869, qui l'emprunte à un catalogue d'autographes; cette lettre fut écrite après les journées de juin 1848 :

Je me demande si, après la *bataille des prolétaires,* après cette funeste affaire, et alors que les théâtres vont être privés de spectateurs pendant trois mois, je dois continuer à travailler à mon drame de *Pierre et Catherine.* Il me serait indifférent de risquer une pièce comme on en peut trouver à tout moment; mais ce drame est plus qu'une pièce. C'est un *sujet,* une de ces rencontres qu'on ne fait pas deux fois, comme les *Napoléon* du Cirque. Si vous pensez que les circonstances politiques vous permettront de monter *Pierre et Catherine* en octobre, je viendrai l'achever à Paris, et je quitterai les châteaux où je suis comme un coq en pâte. En attendant, on pourra donner au théâtre des bouffonneries sans amertume, comme les *Macaires,* et incliner aux *Saltimbanques.*

M. Hostein a publié, à propos de *Pierre et Catherine,* un curieux article que nous reproduirons plus loin.

C'est vers ce moment que Balzac songea au *Roi des mendiants,* dont nous venons de parler, sujet vers lequel les derniers mots de ce fragment de lettre prouvent qu'il inclinait déjà. Le principal rôle de la pièce, destinée au théâtre des Variétés, eût été créé par Frédérick Lemaître.

L'École des Ménages, qui dut aussi s'appeler *la Première Demoiselle,* et *la Demoiselle de magasin,* a été lue au théâtre de la Renaissance au commencement de 1839, ainsi que le constate un article de *la Caricature provisoire* du 3 mars 1839.

2. On sait que M. Dumas fils a fait représenter, depuis, une pièce sous ce titre avec un très-grand succès.

II

Œuvres complètes. TOME XIX : *Les Contes drolatiques*. Cinquième édition, 1 volume, 1870[1]. Contient :

XCII. *Les Contes drolatiques.* Le premier dizain parut pour la première fois en un volume in-8° portant la mention « Achevé d'imprimer en mars 1832 », et sous le titre de : *les Cent Contes drolatiques*, premier dizain, chez Charles Gosselin, avril 1832. Il contenait :

Avertissement de l'éditeur.
Prologue.
1. La belle Impéria.
2. Le péché véniel.
3. La mye du roy.
4. L'héritier du Diable.
5. Les joyeulsetez du roy Loys le unzième.
6. La connestable.
7. La pucelle de Thilhouze.
8. Le frère d'armes.
9. Le curé d'Azay-le-Rideau.
10. L'apostrophe.
Épilogue.

Nous réimprimons ici l'avertissement du libraire mis en tête de la première édition, puis enlevé de presque toutes les autres ; il peut être attribué à Balzac lui-même :

Si ce livre n'était pas une œuvre d'art dans toute l'acception de ce mot, peut-être un peu trop prodigué de nos jours, l'éditeur ne se serait point hasardé à le

1. Contenu des éditions précédentes :

Première édition. *Les Cent Contes drolatiques*, Ier, IIe et IIIe dizains, trois volumes in-8°, 1832, 1833 et 1837 ; les deux premiers chez Charles Gosselin et le troisième chez Werdet.

Deuxième édition. *Les Contes drolatiques* (réunion des trois dizains), un volume in-12 ; chez Giraud et Dagneau, 1853.

Troisième édition. *Les Contes drolatiques.* Tome XX des Œuvres complètes de Balzac ; un volume in-8°, chez madame Houssiaux, 1855.

Quatrième édition (marquée cinquième). *Les Contes drolatiques*, illustrés par Gustave Doré ; un volume petit in-8°, chez Dutacq, 1856.

publier; mais il a pensé que les critiques consciencieux et les lecteurs choisis entre les mains desquels doivent aller *les Contes drolatiques* se souviendront des illustres précédents qui autorisent cette hardie tentative, dont l'auteur ne s'est pas dissimulé la témérité, dont il a calculé tous les périls.

Aucun de ceux à qui la littérature est encore chère ne voudra répudier la reine de Navarre, Boccace, Rabelais, l'Arioste, Verville et la Fontaine, génies rares dans les temps modernes, car ils ont presque tous été Molière, moins la scène. Au lieu de peindre une passion, la plupart d'entre eux peignaient leur époque : aussi, plus nous allons vers le terme auquel meurent les littératures, mieux nous sentons le prix de ces œuvres antiques où respire le parfum d'une naïveté jeune et où se trouvent le nerf comique dont notre théâtre est privé, l'expression vive et drue qui peint sans périphrase et que personne n'ose plus *oser*.

L'intelligence est donc un devoir envers le conteur qui veut non pas accepter le vaste héritage de nos ancêtres, mais seulement reconnaître la carrière que tant de beaux génies semblent avoir fermée et dans laquelle un succès a paru presque impossible le jour où notre langage perdit sa naïveté. La Fontaine aurait-il pu écrire *la Courtisane amoureuse* avec le style de Jean-Jacques Rousseau? L'éditeur a emprunté cette remarque à l'auteur pour justifier l'anachronisme de l'idiome employé dans ces contes : à tous les obstacles de cette entreprise il fallait encore joindre celui de l'impopularité du style.

Il existe en France un grand nombre de personnes attaquées de ce *cant* anglais dont lord Byron s'est souvent plaint. Ces gens, dont le front rougit des bonnes franchises qui jadis faisaient rire les princesses et les rois, ont mis en deuil notre ancienne physionomie et persuadé au peuple le plus gai, le plus spirituel du monde, qu'il fallait rire décemment et sous l'éventail, sans songer que le rire est un enfant nu, un enfant habitué à jouer avec la tiare, l'épée et la couronne, sans connaître le danger.

Aussi, par les mœurs qui courent, l'auteur des *Contes drolatiques* ne peut être absous que par son talent; et, justement effrayé de l'alternative, il n'a voulu donner que ces dix premiers contes; mais nous, croyant beaucoup au public et beaucoup en l'auteur, nous espérons en éditer promptement dix nouveaux, ne redoutant ni le livre ni les reproches.

Ne serait-ce pas une inconséquence que de blâmer en littérature les essais encouragés au Salon et tentés par les Eugène Delacroix, les Eugène Devéria, les Chenavard et par tant d'artistes voués au moyen âge? Si l'on accueille la peinture, les vitraux, les meubles, la sculpture de la renaissance, en proscrira-t-on les joyeux récits, les fabliaux comiques?

Si le début de cette muse insouciante de sa nudité doit avoir besoin de chauds protecteurs et de bienveillants suffrages, peut-être ne nous manqueront-ils pas chez les gens dont le bon goût et la vertu ne sauraient être soupçonnés.

Le libraire devait cet avertissement à tout le monde; quant aux réserves de l'auteur, elles font partie du livre.

Mars 1832.

La Belle Impéria avait paru pour la première fois dans *la Revue de Paris* du 7 juin 1831, accompagnée des deux notes suivantes; voici la première, se rapportant au titre même :

Lors du concile de Constance, l'électeur de Saxe, voulant prendre des mesures pour la commodité, l'ordre et la subsistance des Pères de l'Église, fit dresser par Dacher, son secrétaire, une liste des personnes considérables convoquées pour régler les affaires de la chrétienté.

Suivant le père Lenfant, auquel nous devons une consciencieuse histoire de cette illustre assemblée, cette liste existait encore de son temps à la chancellerie de Vienne. Le manuscrit porte à quinze cents le nombre des courtisanes *admises en ville* pour la commodité, l'ordre et la subsistance des juges du pauvre Jean Hus. Notez que ces femmes étaient les plus riches, les plus belles, les plus considérées, et seulement celles d'entre les courtisanes qui parurent dignes des attentions de l'électeur. En effet, quinze cents jolies filles ne pouvaient guère suffire à la sainte population de Constance, où se trouvaient le page Jean XXIII, suivi de six cents personnes, vingt-deux cardinaux, quatre patriarches et les légats de Benoît XIII et de Grégoire XII, accompagnés de douze cents familiers. Il y avait dix-neuf archevêques, cent trente évêques, une centaine d'abbés qui s'étaient fait escorter d'environ cinq mille personnes. De plus quatorze auditeurs de rote et dix-huit secrétaires de papes avaient deux cents serviteurs. Le pape et les cardinaux avaient deux cent soixante-treize procureurs. Le nombre des simples prêtres montait à dix-huit cents, sans compter les bedeaux et autres petits officiers ecclésiastiques. Il s'y trouvait encore cent soixante et douze docteurs, avec mille personnes de suite. Jean Hus vint avec huit docteurs et deux procureurs. Toutes les universités envoyèrent des représentants.

Cet aperçu des principaux députés du clergé européen est un succinct extrait du personnel. Les détails seraient fastidieux.

Quant aux séculiers, outre l'empereur, les électeurs, princes, ducs, marquis, margraves, burgraves, et un nombre effrayant de comtes et de barons, il y avait cent seize ambassadeurs et leurs gens, seize cents gentilshommes, trois mille officiers et une garnison de deux mille soldats. Le père Lenfant estime que la population étrangère à la ville de Constance fut de cent mille âmes pendant toute la durée du concile. (Voyez page 51, édition d'Amsterdam, Pierre Humbert, 1714.)

(*Note de l'Auteur.*)

La seconde note se rattachait au mot « Paris », ligne 6, page 15, de l'édition définitive :

La maladie dont il est ici question était une espèce de *choléra-morbus*, nommé *trousse-galant* dans quelques vieux auteurs. Les symptômes décrits par les historiens se rapportent en effet à ceux du *choléra-morbus* qui règne en ce moment. La coqueluche dépeupla l'Europe au XIVe siècle. Dans l'année 1416-1417, je crois, elle avait presque décimé Paris. (*Note de l'Auteur.*)

L'idée première de *la Belle Impéria* se trouve dans *l'Archevêque* (voir tome XX, page 21).

Le deuxième dizain, publié aussi chez Gosselin en un volume in-8°, en juillet 1833, porte la mention « Achevé en janvier 1833 », tandis que l'épilogue rectifie cette affirmation et constate qu'il ne fut terminé qu'en juin. Il contient :

Prologue.
1. Les trois clercs de sainct Nicholas.
2. Le ieusne de Françoys premier.
3. Les bons proupos des religieuses de Poissy.
4. Comment feut basty le chasteau d'Azay.
5. La faulze courtizane.
6. Le dangier d'estre trop cocquebin.
7. La chiere nuictée d'amour.
8. Le prosne du joyeulx curé de Meudon.
9. Le succube.
10. Désesperance d'amour.

Épilogue.

Le conte intitulé *le Prosne du joyeulx curé de Meudon* a paru pour la première fois dans *Bagatelle,* numéro du 13 juin 1833.

Le troisième dizain parut en décembre 1837, portant l'indication « Achevé en mars 1837 », chez Werdet, un volume in-8°. Le prologue est daté de Genève, février 1834. Ce volume fut mis en vente à part, la même année, sous le titre d'un des contes du volume, *Berthe la repentie*. Il contient :

Prologue.
1. Persévérance d'amour.
2. D'ung iusticiard qui ne se remembroyt les chouses.
3. Sur le moine Amador, qui feut un glorieux abbé de Turpenay.
4. Berthe la repentie.
5. Comment la belle fille de Portillon quinaulda son iuge.
6. Cy est démonstré que la fortune est tousiours femelle.
7. D'ung paouvre qui avoyt nom le Vieulx-par-Chemins.
8. Dires incongrus de trois pélerins.
9. Naifveté.
10. La belle Impéria mariée.

Épilogue.

Le conte intitulé *Persévérance d'amour* avait paru pour la première fois dans *l'Europe littéraire* du 8 septembre 1833, précédé de cette note :

M. de Balzac poursuit, sans peur de la critique ni du monde, la longue entreprise des *Cent contes drolatiques*. Le troisième dizain est sous presse. Ce livre, dont la lecture est interdite à la majeure partie du public, contient un conte qui peut sans danger être inséré dans un journal. La communication que nous en

avons reçue est une faveur unique dont *l'Europe littéraire* a voulu faire profiter ses lecteurs.

La version du journal fut aussi simplifiée comme orthographe.

Nous trouvons, au sujet de ce troisième dizain, dans *le Figaro* du 28 novembre 1837, cette réclame en vieux français, émanée certainement de Balzac lui-même, et qui précise sa date d'apparition :

Le sire de Balzac, autheur de infini nombre de inventions gentilles et playsantes, ueulant ménagier la déesse Vesta et narrer *contes drolatiques pour l'esbatement des pantagruelistes, et non aultres,* a entreprins, ne l'ignorez, de complaire la curiosité des dames, sans aulcun heurt à l'enconltre de leur preud-homie. Pour ce, le dict autheur se est rebroussé pour la forme de son linguayge aduers le temps où les mots ne auoyent point mauluoyse senteur, a cette fin de ne effaroulcher, ne les dames ne les hommes de robe, lesquels, les hommes de robe s'entend, ne se laysseroient mie preindre ez piperies d'aulcun autheur escrivant comme les escriuains du dix-neuuielme siècle. Donc que est sufficient de uous bailler advis que le troisième dixain de contes drolatiques du sieur de Balzac, dixain luysant, au pardessus, est bouté en lumière ce jour de hui et se trouve en la librairie de Werdet.

Après ce dizain, plus rien ne parut de cet ouvrage, quoiqu'il contînt la note suivante à la fin du volume :

Quoique le quatrième dizain soit sur le métier depuis environ trois années, il est impossible de le publier avant deux ans. La traduction du roman en vers (*li Dame empeschiée d'amour*), qui est en langue romane, prend plus de temps que n'en a pris le texte, et il en est de même pour le fabliau (*l'Enfant, l'Amour et la Mère*). Les sept autres contes et le conte drolatique sont d'ailleurs terminés. Ainsi le *dixain des imitacions* sera le cinquième et non le quatrième, car on pourra publier dans l'intervalle dix nouveaux contes déjà rassemblés, et dont voici les titres : *Prologue. Triste erreur de doña Mirabella. Maulvaise foy d'ung héréticque. L'Incube. Combien estoit clemente madame Impéria. Confession bigearre. Les Trois Moines. Le Paysan de Montsoreau qui havoit perdeu son veau. D'une Guerre esmeue entre les Guilleris et les Kallibistrifères. Aultre naifveté. Mot d'une vertueulze abbesse de Chinon. Épilogue.*

Un catalogue de l'année 1838 annonce comme sous presse ce dizain et le suivant, dont il indique le contenu comme il suit :

Le quint dixain, dict le dixain des Imitacions, contiendra : Prologue. — La Dame empeschiée d'amour, roman en vers avec la traduction en resguard (*à l'imitacion des autheurs de la langue romane*). — La Mère, l'Enfant et l'Amour, fabliau,

avec la traduction en resguard. — Le Cocqu par aucthorité de iustice (*conte en la méthode des cent nouvelles du roy Loys unze*). — Le Pari du Magnifique (*dans le genre des Italians*). — Le Seigneur freschi (*à la fasson de la royne de Navarre*). — Comment fin a le soupper du bonhomme (*conte dans le goust de Verville*). — Garan le Pauvre (*conte dans la mode orientale*). — Le dict de l'empereur (*conte dans le genre de la Bibliothèque bleue*). — La Filandière (*conte à la manière de Perrault*). — Comment ung cochon feut prins d'amour pour ung moine et ce qui en advint (*conte drolatique*). — Épilogue.

Le seul de ces contes qui ait jamais paru est *la Filandière* (voir aux *Œuvres diverses*).

Pour terminer sur ce sujet, citons ici un article non reproduit de Balzac, article publié dans *la Caricature,* numéro du 23 décembre 1830, écrit en vieux français sous le titre de *Triboulet journaliste,* et signé Triboulet :

Brrr!... brrr!... marotte! grelots! carymary! carymara! De vrai, c'est Triboulet que voilà. Il y a moult longtemps de mon partement et guère de mon revenir. Joyeuseté est toujours ma vie, et suis gai autant que feu mon maître François Ier de parpaillote mémoire. Mais m'est advis folichonneries n'être plus en cour. Depuis maître Triboulet, petit fou à grande paye, de tous genres de folies, il a été fait essai, et entre tous le fol rire est toujours resté le meilleur.

Or donc, rions.

Séjour de cour, point n'en veux. Ai merci du métier, trop perfectionné aujourd'hui pour être aisé. C'est à qui y fera ma charge : fous sérieux, fous ambitieux, fous belliqueux, fous furieux, fous doctrinaires, cent diables me sautent au corps si tant en ferais. Quant est du choix de ma condition, c'est celle de fou ou la gente *Caricature* que j'ai voulu besogner, à la condition moult honorifique d'y voir ma joyeuse pourctraiture.

Déjà d'aucuns se gausser pour ma haute vergogne de faire imprimer mes sottises, ayant, disent-ils, bien petit cervelet. C'est suffi; mais tout beau, et oyez un petit. Tout fou que je suis et que toujours serai, j'observe. Ainsi, point ne vous crierai cy, comme au temps du sire gentilhomme : « Touquedillons, humez le piot pour aveindre eau bénite de cave, et fort réjouissez-vous la panse. » Mais vous dirai gentilment : « Voyez les joyeusetés qui se promènent sous votre nez et en riez. »

Contre l'us, et à mon désarroi, vous vois tous bâiller à grand renfort de coups de mâchoire. Par saint Gogueli, ceci est maugréer : j'ai bon avisement de vous aider au contraire, carymary, carymara! D'abord, ai bon vouloir. En ce, ne vais point déviser haut et large sur vos disputes et intérêts, car rien n'y entends; mais n'aurai d'autre labeur que de vous donner en mon *Carillon* tout le grotesque digne du rire dans le cours de huit jours écoulés. Point n'est besoin de circumbilivaginer autour du fait en manière de croque-mouche; à chacun son vrai pour nous en rire,

Haro! haro! Oh! de par monseigneur Satanas, ferait beau voir maltre fol chercher le sens logical ou geindre et pleuroter. Grelots! grelots! rire, rire, et de la bonne façon. Tout pour Triboulet est chair à ridiculet: le haut trésorier et la justice abbatiale, ceux portant braquemart et rapière, gens de grimoire et de moinerie, ribauds et gentils damoisaux, haut assis, haut perchés, tous vrais parpaillots et *grands sauteurs*. Toute cette harpaille doit être marottée de la bonne façon, comme boule à travers quilles, par petites joyeusetés, joyeuses mocqueries, mocqueuses aventures, aventureuses souvenances, pourtraiturant les faits, dits et gestes de tout drâlard, petit ou grand. Ai fiance qu'ainsi gros nous rirons. Ainsi vais-je en quête pour le *Carillon* de jeudi. Au revoir.

III

Œuvres complètes. TOME XX a XXIII : *Œuvres diverses.* 4 volumes in-8°, 1870-1872. Contient :

TOME PREMIER.

Première partie : *Contes et Nouvelles.* Deuxième partie : *Essais analytiques.*

Contes et Nouvelles.

XCIII. *Souvenirs d'un paria.* Le volume s'ouvre par un avertissement des éditeurs; puis viennent ces *Souvenirs,* qui forment la partie fournie par Balzac aux *Mémoires de Sanson* en 1830 (voir *un Épisode sous la Terreur, scène de la Vie politique*). Différents extraits en avaient déjà été réimprimés sous son nom : un dans *le Pays* du 15 juin 1853, sous le titre de : *une Exécution militaire, scène de la vie militaire;* et, ce même fragment, sous le titre de *Mariette* (le nom de l'héroïne, Marguerite, changé en celui de Mariette), dans un keepsake publié par le bibliophile Jacob chez Mandeville, quelques années plus tard; enfin deux articles tirés du même ouvrage ont été publiés sous les titres de : *un Inconnu, épisode de la Terreur,* dans le *Journal de Paris* des 5 et 6 novembre 1839.

XCIV. *La Comédie du diable.* Ce récit parut pour la première fois en 1831 dans la première édition des *Romans et Contes philosophiques* et ne fut jamais replacé par l'auteur dans ses œuvres. Cette fantaisie est divisée en deux parties : *l'Introït* et *Représentation éternelle.* La première avait paru d'abord, sans nom d'auteur, dans

la Mode du 13 novembre 1830, sous le titre de *la Comédie du diable ;* et une partie de la seconde, qui va de la ligne 8, page 209, à la ligne 2. page 219, dans *la Caricature* du 18 novembre 1830 sous le titre qu'on va lire, et avec cette introduction et cette note. qui ont été supprimées depuis :

FRAGMENT D'UNE NOUVELLE SATIRE MÉNIPPÉE

CONVENTION DES MORTS[1]

.... Les honnêtes gens du pays s'étant réunis, ils convinrent de choisir pour leurs représentants les esprits les plus subtils, en quelque situation qu'ils pussent être : classiques ou romantiques, au cercueil ou au berceau, anciens ou modernes. Lassés de tant d'essais législatifs, ces bonnes âmes voulaient avoir des hommes de génie tout venus, comme cet ambassadeur désirait trouver l'amour tout fait. Ils arrangèrent leurs lois en conséquence, car il s'agissait de fonder un *gouvernement modèle* digne d'être exposé au Conservatoire des arts et métiers, un gouvernement doux, point vexatoire, même sans garde nationale, une vertueuse utopie allant sur des roulettes, et fabriquée de manière à prouver au monde entier que la Liberté était une joyeuse personne, ayant des mœurs et ne vivant pas en gourgandine affamée de baisers robustes, affriandée de sang et de cadavres.

Un bien beau spectacle fut, certes, le tableau merveilleux offert par cette réunion œcuménique des talents prodigieux dont le monde s'ébahissait depuis l'an Ier jusqu'à cette époque assez obscure dans l'histoire !...

A la citation du nom de saint Denis, ligne 20, page 213, se trouvait ce renvoi :

Il est évident que saint Denis est un des publicistes qui ont protesté des premiers contre la peine de mort, puisqu'il est constaté qu'il a repris sa tête après sa mort, faisant voir ainsi combien il y tenait... (*Note du Gérant.*)

Ce fragment de satire était signé des quatre pseudonymes ordinaires de Balzac à *la Caricature :* Alf. Coudreux, le Cte Al. de B..., Henry de B... et E. Morisseau.

XCV. *L'Archevêque.* Ce conte, qui renferme, ainsi que nous l'avons dit, la première idée de *la Belle Impéria,* parut dans *la Caricature* du 4 novembre 1830. Il était signé d'un des pseudonymes que nous avons signalés dans l'article précédent; nous disons ici, une fois pour toutes, que pas un seul des articles de *la Caricature* n'est signé du vrai nom de l'auteur.

1. Nous n'avons pu nous refuser à laisser envahir nos colonnes par cette originale conception, qui, du reste, remplit toutes les conditions de nos divers articles, car c'est tout à la fois une charge, une caricature, un croquis et une fantaisie. (*Note du Gérant.*)

XCVI. *Ressouvenirs. La Caricature,* 4 novembre 1830.
XCVII. *Une Lutte. La Caricature,* 2 décembre 1830.
XCVIII. *La Mort de ma tante. La Caricature,* 16 décembre 1830.
XCIX. *Vengeance d'artiste. La Caricature,* 23 décembre 1830.
C. *Une Inconséquence. La Caricature,* 30 décembre 1830.
CI. *Les Deux Dragons. La Silhouette,* 2 janvier 1831.
CII. *Le Marchand de bustes. La Caricature,* 20 janvier 1831.
CIII. *Une Passion au collége. La Caricature,* 27 janvier 1831.
CIV. *Un Lendemain. La Caricature,* 10 février 1831.
CV. *Histoire de giberne. La Caricature,* 10 février 1831.
CVI. *Le Cornac de Carlsruhe. La Caricature,* 31 mars 1831.
CVII. *L'Embuscade. La Caricature,* 7 avril 1831.
CVIII. *Tableau d'un intérieur de famille. La Caricature,* 12 mai 1831.
CIX. *Le Patriotisme de Clarice. La Caricature,* 26 mai 1831.

CX. *Le Dôme des invalides, hallucination.* Ce conte parut pour la première fois dans les *Annales romantiques* de 1832 (publiées en 1831).

CXI. *Deux Destinées d'homme ou Nouveau Moyen de parvenir. La Caricature,* 26 janvier 1832.

CXII. *Échantillon de causerie française.* Daté 1832-1844. Ce morceau parut pour la première fois, non daté, en février 1832, sous le titre de : *une Conversation entre onze heures et minuit,* dans les *Contes bruns,* volume anonyme par Balzac, Philarète Chasles et Charles Rabou. En 1842, Balzac en enleva deux récits qu'il inséra dans une autre histoire (voir *Autre Étude de femme*), et, en 1844, il plaça le dernier fragment de cet article (légèrement remanié, ce qui explique sa date), après *Splendeurs et Misères des courtisanes, Esther heureuse,* trois volumes in-8°, sous le titre de : *Échantillon de causeries françaises,* avec la date indiquée ci-dessus. Cet article était destiné aux *Scènes de la Vie parisienne,* où il fut même annoncé, ainsi que nous l'avons fait remarquer ailleurs (voir *la Marana*); pourtant il n'y entra jamais. Il dut aussi ouvrir les *Scènes de la Vie politique.* Voici comment dans la première version, celle des *Contes bruns,* était annoncée l'histoire du chevalier de Beauvoir, aujourd'hui placée dans *la Muse du département.* Après les mots « le vrai roi! » ligne 8, page 554 d'*Autre Étude de femme,* on lisait :

— J'aurais bien voulu qu'il fût un peu moins roi..., dit en riant un de mes amis; je n'aurais point passé six ans dans la forteresse où sa police m'a jeté, comme tant d'autres.

— Mais ne vous êtes-vous pas singulièrement évadé?.. demanda une dame.

— Non, ce n'est pas moi, répondit-il.

— Racontez donc cette aventure-là, dit la maîtresse du logis, il n'y a que nous deux ici qui la connaissions...

— Volontiers, répliqua-t-il.

Et chacun d'écouter.

Pour amener l'histoire intitulée, dans le journal *le Napoléon, la Maîtresse de notre colonel,* histoire qui commence aujourd'hui, dans *Autre Étude de femme,* au mot « lorsque », ligne 4, page 556, on lisait après les mots : « le cimetière », ligne 10, page 309, d'*Échantillon de causeries françaises :*

— Pendant la campagne de 1812, nous dit alors un colonel d'artillerie, j'ai été, comme le docteur, le témoin ou plutôt la cause involontaire d'un malheur qui a beaucoup d'analogie avec celui dont il vient de nous parler. Il s'agit aussi d'une femme mariée ; mais, si le résultat est à peu près le même, il existe entre les deux faits de notables différences.

Nous allons donner ici, au sujet des *Contes bruns,* un curieux article critique de Balzac, extrait de *la Caricature* du 16 février 1832.

CONTES BRUNS

PAR UNE TÊTE A L'ENVERS.

Un volume in-8°, orné de vignettes ; chez Urbain Canel et Guyot. Prix : 7 fr. 50.

Ils étaient trois, avec de l'esprit comme quatre ; trois anonymes, ayant nom Chasles, Balzac et Rabou, qui avaient fait des contes. Ils les appelèrent *bruns,* sans doute pour satisfaire aux lois de la couleur locale. Restait à présenter les trois chefs sous le même bonnet : on signa d'une tête à l'envers ; puis, de cette réunion de travaux épars, dont chacun des auteurs ne dut faire qu'une bouchée, il est résulté pour le public un délicieux morceau de littérature, un volume à forme bizarre, à détails attachants, parfumé de ce cynisme de bon goût qu'il n'appartient qu'à la supériorité d'afficher.

Tout d'abord félicitons MM. des *Contes bruns* de n'avoir point glissé dans quelque coin de leur titre le mot *fantastique,* programme vulgaire d'un genre encore dans toute sa nouveauté, il est vrai, mais qu'on a déjà trop usé, par l'abus du nom seulement. Et cependant, si jamais conditions d'un pareil titre ont été remplies quelque part, certes, c'est bien dans le volume dont nous nous occupons : œil sans paupière, corps sans bras, tête sans propriétaire, détails d'une existence dans l'autre monde ; voilà, je crois, du genre fantastique, ou je ne m'y connais pas.

C'est précisément ce qui fait de ce livre une source d'émotions à part, de plaisir souvent inconnu ; car, plusieurs des créations qu'on y trouve étant neuves comme

toute idée sans règles ni entraves, elles excitent un charme affranchi de toute comparaison.

Cependant, parmi beaucoup d'incroyables aventures, il en est au fond historique desquelles on ne peut s'empêcher d'ajouter foi, à cause de l'accent de précision et de vérité qui distingue leur récit. Tel nous a paru *le Grand d'Espagne,* dont les vingt pages valent tout un volume ; narration ravissante, si le fait est vrai ; petit chef-d'œuvre d'imagination, s'il a été créé à plaisir, pour empêcher de dormir ceux qui le liront au lit.

Quant aux éloges que méritent les *Contes bruns,* un fait nous en dispense c'est l'apparition de leur seconde édition sous peu de jours.

Nous terminons en mettant sous les yeux de nos lecteurs une des vignettes du nouvel ouvrage. Elle représente Muirland, tant soit peu décontenancé des regards amoureux de sa fiancée sans paupières... C'est encore une production sortie de l'atelier de M. Cherrier.

CXIII. *Le Refus, scène de l'histoire de France.* Ce récit parut pour la première fois en mai 1832 dans *le Saphir,* morceaux inédits de littérature moderne, par divers auteurs, un volume in-18, chez Urbain Canel et Adolphe Guyot.

CXIV. *Aventures administratives d'une idée heureuse.* De cet ouvrage, qui devait faire partie des *Études philosophiques,* il n'a été mis au jour que ce fragment, publié en 1834 dans *les Causeries du monde,* journal-livre, dirigé par madame Sophie Gay.

CXV. *Les Martyrs ignorés, fragment du Phédon d'aujourd'hui.* Ce récit parut pour la première fois en 1837 dans le tome XII de la quatrième édition des *Études philosophiques,* et fut replacé par Balzac, en 1848, à la suite de la première édition de *la Dernière Incarnation de Vautrin.* Il contient tout ce qui a été publié d'*Ecce Homo* dans *la Chronique de Paris* du 9 juin 1836, moins l'introduction (voir tome XXII, page 489); ce fragment commence ligne 1, page 375, et finit ligne 5, page 386. Cette étude philosophique d'*Ecce Homo* préoccupa toujours Balzac, et nous la trouvons encore annoncée en 1848, parmi les publications promises au journal *l'Événement,* promesse que la mort ne permit pas à l'auteur de tenir.

CXVI. *La Filandière.* Ce conte, écrit en 1837, et qui, nous l'avons déjà dit, était destiné aux *Contes drolatiques*, dizain des imitations, parut pour la première fois, inédit, dans *la Revue de Paris,* numéro d'octobre 1851.

CXVII. *Tony sans-soin.* Bluette publiée pour la première fois, en janvier 1843, dans *le Livre des petits enfants,* un volume in-12, chez Hetzel, par divers auteurs.

CXVIII. *Une Rue de Paris et son Habitant.* Ce morceau, publié d'origine dans *le Siècle* du 28 juillet 1845, y formait le premier chapitre d'une série intitulée *Études de mœurs,* dont nous avons déjà indiqué les autres chapitres. Il parut pour la première fois en volume en 1848, après la première édition de *la Dernière Incarnation de Vautrin,* dont il termina aussi la première édition in-12, un volume chez Giraud et Dagneau, 1852.

Essais analytiques.

CXIX. *Étude de mœurs par les gants. La Silhouette,* 9 janvier 1830.

CXX. *Complaintes satiriques sur les mœurs du temps présent. La Mode,* 12 février 1830. Parut accompagnée de cette note :

Nous avons obtenu de l'auteur de la *Physiologie du marige* l'assurance qu'il nous donnerait, sous ce titre, une suite d'articles sur les mœurs depuis la Restauration. (*Le Rédacteur.*)

Pourtant cet article n'a jamais été suivi d'aucun autre.

CXXI. *Nouvelle Théorie du déjeuner. La Mode,* 29 mai 1830.

CXXII. *Physiologie de la toilette :* I. *De la cravate considérée en elle-même et dans ses rapports avec la société et les individus.* II. *Des habits rembourrés. La Silhouette,* 3 juin, 8 et 15 juillet 1830.

CXXIII. *Physiologie gastronomique :* I. *Introduction.* II. *Le Mangeur et le Glouton. La Silhouette,* 15 août et 14 octobre 1830.

CXXIV. *Traité de la vie élégante.* Ce petit ouvrage a paru pour la première fois dans *la Mode* des 2, 9, 16, 23 octobre et 6 novembre 1830; il fut publié ensuite en un volume petit in-18, à la Librairie nouvelle (1853).

CXXV. *De ce qui n'est pas à la mode. La Mode,* 18 décembre 1830.

CXXVI. *L'Amour. La Caricature,* 20 janvier 1831.

CXXVII. *Mécanisme intellectuel; De la mnémotechnie. La Caricature,* 3 mars 1831.

CXXVIII. *Des signes particuliers appliqués à des figures générales. La Caricature,* 21 avril 1831.

CXXIX. *Physiologie des positions. La Caricature,* 21 juillet 1831.

CXXX. *Physiologie du cigare. La Caricature,* 10 novembre 1831.

CXXXI. *Lettre à Charles Nodier sur son article intitulé : De la palingénésie humaine et de la résurrection.* Daté d'Annecy, 8 oc-

tobre 1832. Cet article parut pour la première fois dans *la Revue de Paris*, numéro d'octobre 1832.

CXXXII. *Théorie de la démarche.* Ce petit ouvrage fut publié pour la première fois dans *l'Europe littéraire* des 15, 18, 25 août et 5 septembre 1833. Il parut ensuite en un volume petit in-18, chez Eugène Didier (1855).

CXXXIII. *Traité des Excitants modernes.* Ce traité fut écrit et publié pour la première fois en 1838, accompagnant l'édition in-12 de la *Physiologie du goût*, par Brillat-Savarin, publiée chez Charpentier. Il a reparu, en 1855, à la suite de la première édition des *Paysans*.

TOME II.

Première partie : *Physionomies et Esquisses parisiennes.*
Deuxième partie : *Croquis et Fantaisies.*

Physionomies et Esquisses parisiennes.

CXXXIV. *Code des gens honnêtes.* Ce petit livre, écrit en collaboration avec M. Horace Raisson, parut pour la première fois en 1825, anonyme, avec le sous-titre de : *Où l'art de ne pas être dupe des fripons*, en un petit volume in-18, chez Barba ; il eut encore plusieurs éditions où le nom de Balzac n'apparut pas, jusqu'à l'édition in-24 de la Librairie nouvelle, en 1854, qui fut signée pour la première fois.

CXXXV. *Petit Dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris.* Imprimé chez Balzac lui-même, alors imprimeur, et signé *un Batteur de pavé.* Ce petit ouvrage parut pour la première fois en 1826 chez les marchands de nouveautés, en un petit volume in-32.

CXXXVI. Visites : I. *Un Pensionnat de jeunes demoiselles.* II. *L'Atelier d'un peintre. La Mode,* 2 et 16 avril 1830. Cette série y était signée « Comte Alex. de... », l'un des pseudonymes de l'auteur à *la Caricature.* La première de ces dates a été oubliée au bas de l'article, page 192 de l'édition définitive.

CXXXVII. *L'Épicier. La Silhouette,* 22 avril 1830.

CXXXVIII. *L'Oisif et le Travailleur. La Mode,* 8 mai 1830. Signé comme le numéro CXXXVI.

CXXXIX. *Madame Toutendieu. La Silhouette,* 13 mai 1830.

CXL. *La Jeunesse française.* Publié dans *la Mode* du 12 juin 1830, sous le titre de : *le Bois de Boulogne et le Luxembourg.*

CXLI. *Étude de philosophie morale sur les habitants du Jardin des Plantes. La Silhouette,* 17 juin 1830.

CXLII. *Le Ministre.* Prospectus de *la Caricature,* octobre 1830.

CXLIII. *Une Vue du grand monde.* Prospectus de *la Caricature,* octobre 1830.

CXLIV. *La Reconnaissance du gamin. La Caricature,* 11 novembre 1830.

CXLV. *La Grisette. La Caricature,* 6 janvier 1831.

CXLVI. *La Cour des messageries royales. La Caricature,* 17 février 1831.

CXLVII. *Paris en 1831. La Caricature,* 10 mars 1831.

CXLVIII. *Le Dimanche. La Caricature,* 31 mars 1831.

CXLIX. *Longchamps. La Caricature,* 7 avril 1831.

CL. *Le Provincial. La Caricature,* 12 mai 1831.

CLI. *Le Banquier. La Caricature,* 4 août 1831.

CLII. *Le Claqueur. La Caricature,* 8 septembre 1831.

CLIII. *L'Épicier.* Publié pour la première fois en 1839, dans *les Français peints par eux-mêmes,* huit volumes in-8°, chez Curmer, 1840-1842. A aussi paru en 1847, après *la Femme de soixante ans (Madame de la Chanterie),* trois volumes in-8°.

CLIV. *Le Notaire.* Même provenance que le précédent et réédité en 1847, dans les mêmes conditions.

CLV. *Monographie du rentier.* Parut en 1840 dans le même ouvrage et fut réimprimée en 1847, après *le Provincial à Paris (les Comédiens sans le savoir),* deux volumes in-8°.

CLVI. *Physiologie de l'employé.* Parut pour la première fois en 1841 en un volume in-32, chez Aubert et Lavigne, et reparut en 1846, après *les Petites Misères de la Vie humaine,* trois volumes in-8°. Ainsi que nous l'avons déjà dit, quelques fragments de ce petit ouvrage ont été aussi intercalés par Balzac, en 1844, dans *les Employés,* lorsque ce roman entra dans la première édition de *la Comédie humaine.*

CLVII. *Monographie de la presse parisienne.* A paru pour la première fois dans *la Grande Ville,* nouveau tableau de Paris, deux volumes in-8°, par divers, chez Marescq, 1844. Il a été fait un tirage à part de ce travail en mars 1843, daté 1842, au moment de l'apparition des livraisons de *la Grande Ville* qui le contenaient.

CLVIII. *Ce qui disparaît de Paris.* Paru en 1844 dans les livraisons détachées du *Diable à Paris,* deux volumes in-8, 1845-1846, chez Hetzel.

CLIX. *Histoire et Physiologie des boulevards de Paris.* Même provenance et même date que le précédent.

Croquis et Fantaisies.

CLX. *Un Homme malheureux.* La Silhouette, 18 février 1830.

CLXI. *Le Charlatan.* La Silhouette, 6 mai 1830.

CLXII. *De la vie de château.* La Mode, 26 juin 1830. Cet article fut réimprimé dans le tome Ier du Musée des familles, année 1833-1834, et dans la belle Assemblée, keepsake fasionnable, paru chez Janet, en 1835.

CLXIII. *Un Entr'acte.* Publié sous le titre de *Croquis,* dans le prospectus de la Caricature, en octobre 1830.

CLXIV. *La Colique.* La Caricature, 11 novembre 1830.

CLXV. *L'Opium.* La Caricature, 11 novembre 1830.

CLXVI. *La Tour de la Birette.* La Silhouette, 21 novembre 1830.

CLXVII. *Le Garçon de bureau.* La Caricature, 25 novembre 1830.

CLXVIII. *Des Caricatures.* La Caricature, 2 décembre 1830.

CLXIX. *Les Litanies romantiques.* Ce morceau parut pour la première fois, dans la Caricature du 9 décembre 1830; le fragment intercalé dans cette fantaisie y portait le titre de *Croquis.*

CLXX. *Une Garde.* Publié sous le titre de *Paragraphe patriotique,* dans la Caricature du 23 décembre 1830.

CLXXI. *Si j'étais riche.* La Caricature, 23 décembre 1830.

CLXXII. *Entre-filets : I. Une Lecture du Messager des Chambres.* — II. *Les Étrennes.* — III. *Les Horloges vivantes.* Le premier de ces morceaux a paru dans la Caricature du 23 décembre 1830, et les deux autres dans le même journal du 30 décembre 1830. La date manque dans l'édition définitive au bas du premier article.

CLXXIII. *Une Vue de Touraine.* La Silhouette, 11 février 1830. Cet article n'est pas à sa place, chronologiquement parlant, là où il se trouve; il devrait être le premier, par sa date, des *Croquis et Fantaisies ;* aussi la date détaillée ne se trouve-t-elle pas au bas de l'article.

CLXXIV. *La Pièce nouvelle et le Début.* La Caricature, 10 février 1831.

CLXXV. *Une Charge de dragons.* La Caricature, 17 février 1831.

CLXXVI. *Un Commis voyageur de la liberté.* La Caricature, 3 mars 1831.

CLXXVII. *Un Importun.* La Caricature, 17 mars 1831.

CLXXVIII. *Inconvénients de la presse en matière de coquetterie.* La Caricature, 26 mai 1831.

CLXXIX. *D'un pantalon de poil de chèvre et de l'étoile de Sirius.* La Caricature, 26 mai 1831.

CLXXX. *Un Déjeuner sous le pont Royal.* La Caricature, 2 juin 1831.

CLXXXI. *Ordre public.* La Caricature, 9 juin 1831.

CLXXXII. *Physiologie de l'adjoint.* La Caricature, 11 août 1831.

CLXXXIII. *Un Fait personnel.* La Caricature, 18 août 1831.

CLXXXIV. *Le Sous-Préfet.* La Caricature, 6 octobre 1831.

CLXXXV. *Moralité d'une bouteille de champagne.* La Caricature, 20 octobre 1831.

CLXXXVI. *La Fortune en 1831.* La Caricature, 17 novembre 1831.

CLXXXVII. *Grand Concert vocal et instrumental.* Publié avec le titre de *Charges* dans la Caricature du 24 novembre 1831.

CLXXXVIII. *L'Embarras du choix.* La Caricature, 1er décembre 1831.

CLXXXIX. *Les Six Degrés du crime et les Six Degrés de la vertu.* La Caricature, 15 décembre 1831.

CXC. *Départ d'une diligence.* La Caricature, 9 février 1832.

CXCI. *Voilà mon homme.* La Caricature, 23 février 1832.

CXCII. *Facéties cholériques.* La Caricature, 26 avril 1832, et non pas 6 avril, comme le porte par erreur l'édition définitive.

CXCIII. *Voyage de Paris à Java.* Cet article parut pour la première fois daté d'Aix-les-Bains, septembre 1832 (date omise ; on l'a daté du numéro de la Revue qui le contenait) dans la *Revue de Paris* de novembre 1832. Il reparut, en 1855, à la suite de la première édition des *Paysans.* Une forte coupure a été faite dans cet article, sans doute parce que Balzac introduisit plus tard, avec certaines variantes, les passages supprimés dans son *Traité des Excitants modernes* (voir t. XX, p. 617). Après le mot « café », ligne 29 du *Voyage à Java,* p. 597, il faut lire :

Le vin, le café, le thé, l'opium, sont les quatre grands stimulants dont l'action réagit instantanément sur la puissance du cerveau par l'impulsion donnée à l'estomac, et qui compromettent singulièrement l'immatérialité de notre âme.

Laissons le vin aux indigents. Son ivresse grossière trouble l'organisme, sans payer par de grands plaisirs le dégât qu'il fait dans le logis. Cependant, prise modérément, cette imagination liquide a des effets qui ne manquent pas de charme ; car il ne faut pas plus calomnier le vin que médire de son prochain. Pour mon compte, je lui dois de la reconnaissance. Une fois dans ma vie, j'ai connu les joies de cette divinité vulgaire.

Permettez-moi cette digression ; elle vous rappellera peut-être une situation de votre vie analogue à celle dans laquelle je me trouvai.

Or donc, un jour, en dînant seul, sans autre séduction que celle d'un vin dont le bouquet était incisif, plein de parfums volcaniques, — je ne sais sur quelle côte pierreuse il avait mûri, — j'oubliai les lois de la tempérance. Cependant je sortis me tenant encore raisonnablement droit ; mais j'étais grave, peu causeur, et trouvais un vague étonnant dans les choses humaines ou dans les circonstances terrestres qui m'environnaient.

Huit heures ayant sonné, j'allai prendre ma place au balcon des Italiens, doutant presque d'y être, et n'osant affirmer que je fusse à Paris, au milieu d'une éblouissante société, dont je ne distinguais encore ni les toilettes ni les figures. Délicieux souvenir!... Ni peine ni joie! Le bonheur émoussait tous mes pores sans entrer en moi. Mon âme était grise. Ce que j'entendis de l'ouverture de *la Gazza* équivalait aux sons fantastiques qui, des cieux, tombent dans l'oreille d'une femme arrivée à l'état d'extase. Les phrases musicales me parvenaient à travers des nuages brillants, dépouillées de tout ce que les hommes mettent d'imparfait dans leurs œuvres, pleines de ce que le sentiment de l'artiste y avait imprimé de divin. L'orchestre m'apparaissait comme un vaste instrument où il se faisait un travail quelconque, dont je ne pouvais saisir ni le mouvement ni le mécanisme. n'y voyant que fort confusément les manches de basses, les archets remuants, les courbes d'or des trombones, les clarinettes, les lumières ; mais point d'hommes ; seulement une ou deux têtes poudrées, immobiles, et deux figures enflées, toutes grimaçantes. Je sommeillais à demi...

— Ce monsieur sent le vin..., dit à voix basse une dame dont le chapeau effleurait souvent ma joue, ou que, à mon insu, ma joue allait effleurer...

J'avoue que je fus piqué.

— Non, madame, répondis-je, je sens la musique.

Puis je sortis, me tenant remarquablement droit, mais calme et froid comme un homme qui, n'étant pas apprécié, se retire en donnant à ses critiques une crainte vague d'avoir chassé quelque génie supérieur.

Pour prouver à cette dame que j'étais incapable de boire outre mesure, et que ma senteur devait être un accident tout à fait étranger à mes mœurs, je préméditai de me rendre dans la loge de madame la duchesse de... (gardons-lui le secret), dont j'aperçus la belle tête si singulièrement encadrée de *plumes et de dentelles,* que je fus irrésistiblement attiré vers elle par le désir de vérifier si cette inconcevable coiffure était vraie, ou due à quelque fantaisie de l'optique particulière dont j'avais été doué pour quelques heures.

— Quand je serai là, pensais-je, entre cette grande dame si élégante et son amie si minaudière, si bégueule, personne ne me soupçonnera d'être entre deux vins, et l'on se dira que je dois être quelque homme considérable...

Mais j'étais encore errant dans les interminables corridors du Théâtre-Italien, sans avoir pu trouver la porte damnée de cette loge, lorsque la foule, sortant après le spectacle, me colla contre un mur...

Cette soirée est certes une des plus poétiques de ma vie. A aucune époque je n'ai vu autant de plumes, autant de dentelles, autant de jolies femmes, autant de petits carreaux ovales par lesquels les curieux et les amants examinent le contenu d'une loge. Jamais je n'ai déployé autant d'énergie, ni montré autant de caractère, je pourrais même dire d'entêtement, n'était le respect que l'on se doit à soi-même. La ténacité du roi Guillaume de Hollande n'est rien dans la question belge, en comparaison de la persévérance que j'ai eue à me hausser sur la pointe des pieds, et à conserver un agréable sourire.

Cependant j'eus des accès de colère, je pleurai parfois, et cette faiblesse me

place au-dessous du roi de Hollande. Puis j'étais tourmenté par des idées affreuses en songeant à tout ce que cette dame avait le droit de penser de moi, si je ne reparaissais entre la duchesse et son amie; mais je me consolais en méprisant le genre humain tout entier. J'avais tort néanmoins. Il y avait ce soir-là bien bonne compagnie aux Bouffons. Chacun y fut plein d'attention pour moi, et se dérangea pour me laisser passer.

Enfin, une fort jolie dame me donna le bras pour sortir. Je dus cette politesse à la haute considération que me témoigna Rossini, qui me dit quelques mots flatteurs dont je ne me souviens plus, mais qui durent être éminemment fins et spirituels : sa conversation vaut sa musique.

Cette femme était, je crois, une duchesse, ou peut-être une ouvreuse. Ma mémoire est si confuse que je crois plus à l'ouvreuse qu'à la duchesse. Cependant elle avait des plumes et des dentelles!... Toujours des plumes! et toujours des dentelles!

Bref, je me trouvai dans ma voiture. Il pleuvait à torrents, et je ne me souviens pas d'avoir reçu une goutte de pluie. Pour la première fois de ma vie, je goûtais l'un des plaisirs les plus vifs, les plus fantasques du monde, extase indescriptible, les délices qu'on éprouve à traverser Paris à onze heures et demie du soir, emporté rapidement au milieu des réverbères, en voyant passer des myriades de magasins, de lumières, d'enseignes, de figures, de groupes, de femmes sous des parapluies, d'angles de rue fantastiquement illuminés, de places noires; en observant à travers les rayures de l'averse mille choses que l'on a une fausse idée d'avoir aperçues quelque part, en plein jour. Et toujours des plumes, et toujours des dentelles, même dans les boutiques de pâtissier...

Certes le vin est une puissance!

Quant au café, il procure une fièvre admirable! Il entre dans le cerveau comme une ménade. A son attaque, l'imagination court échevelée, elle se met à nu, elle se tord, elle est comme une pythonisse; et, dans ce paroxysme inspirateur, un poëte jouit de ses facultés centuplées; mais c'est l'ivresse de la pensée comme le vin amène l'ivresse du corps.

L'opium absorbe toutes les forces humaines, il les rassemble sur un point, il les prend, les carre ou les cube, les porte à je ne sais quelle puissance, et donne à l'être entier toute une création dans le vide. Il fait rendre à chaque sens sa plus grande somme de volupté, l'irrite, le fatigue, l'use; aussi l'opium est-il une mort calculée.

Mais entre l'opium si cher aux Orientaux, surtout aux Javanais, qui l'achètent en le payant dix fois son poids d'or; entre le vin et le café, dont l'abus est reçu même à Paris, la nature a placé le thé.

Le thé, pris à grandes doses et bu dans les contrées où, comme à Java, la feuille, fraîche encore, n'a rien perdu de ses précieux parfums, le thé vous verse tous les trésors de la mélancolie, les rêves, les projets du soir, même les conceptions inspirées par le café, même les jouissances de l'opium. Mais ces caprices arrachés au cerveau se jouent dans une atmosphère grise et vaporeuse. Les idées sont douces. Vous n'êtes privé d'aucun des bénéfices de la vivacité corporelle :

votre état n'est pas le sommeil, mais une somnolence indécise semblable à la rêvasserie du matin.

CXCIV. *Peines de cœur d'une chatte anglaise.* Cet article a paru pour la première fois en 1840, dans les livraisons détachées des Scènes de la Vie privée et publique des animaux, deux volumes in-8°, chez Hetzel, par divers, 1841-1842. Cet article, suivi des *Peines de cœur d'une chatte française,* par P.-J. Stahl (Hetzel), est reparu en un volume petit in-18, chez Blanchard, en 1853.

CXCV. *Guide-Ane à l'usage des animaux qui veulent parvenir aux honneurs.* Même date et même provenance que le précédent.

CXCVI. *Voyage d'un lion d'Afrique à Paris, et ce qui s'ensuivit.* Paru en 1841, dans la même publication.

CXCVII. *Les Amours de deux bêtes offerts en exemple aux gens d'esprit.* Paru en 1842, dans la même publication.

CXCVIII. *Une Prédiction.* Écrit en 1845, pour l'Almanach du jour de l'an, Petit Messager de Paris, par divers, un volume in-32, paru chez Hetzel le 1er janvier 1846.

TOME III.

Première partie : *Portraits et Critique littéraire;*
Deuxième partie : *Polémique judiciaire.*

Portraits et Critique littéraire.

CXCIX. *Molière.* Cette notice parut, pour la première fois, en 1825 (et non en 1826, comme l'indique l'édition définitive) en tête des Œuvres complètes de Molière, un volume in-8°, chez Delonchamps, Baudouin frères et Urbain Canel. Cette édition était illustrée de vignettes de Devéria.

CC. *La Fontaine.* Cette notice a paru pour la première fois en 1826, en tête des Œuvres complètes de la Fontaine, un volume in-8°, également illustré par Devéria, chez H. Balzac et A. Sautelet.

CCI. *Fragoletta, par de Latouche.* Cet article parut pour la première fois en 1829, dans le Mercure du XIXe siècle.

CCII. *Études critiques* publiées dans *le Feuilleton des journaux politiques.* Ce journal, dont il parut onze numéros du 3 mars au 11 mai 1830, n'a jamais pu être retrouvé complet ; on n'a donc pu

extraire les articles de Balzac que des nos I, II, V, VI, VII, VIII, IX, X et XI. Si jamais les numéros manquants se retrouvent, il y aura là encore du Balzac à rechercher.

CCIII. *Des Artistes*. Ces trois articles ont paru pour la première fois dans la Silhouette des 25 février, 11 mars et 22 avril 1830.

CCIV. *Voyage pour l'éternité*. La Silhouette, 15 avril 1830.

CCV. *Le Bibliophile Jacob*. Le Voleur, 5 mai 1830.

CCVI. *Mœurs aquatiques*. La Silhouette, 20 mai 1830.

CCVII. *Des Mots à la mode*. La Mode, 22 mai 1830.

CCVIII. *De la Mode en littérature*. La Mode, 29 mai 1830.

CCIX. *Gavarni*. La Mode, 2 octobre 1830.

CCX. *Des salons littéraires et des mots élogieux*. La Mode, 20 novembre 1830. Date omise dans l'édition définitive; l'année seule est indiquée.

CCXI. *Études critiques publiées dans la Caricature*. Ces études ont paru : I. *Les Papillotes par Jean-Louis*, le 3 novembre 1831 et le 5 janvier 1832; II. *Le Lit de camp*, le 12 janvier 1832; III. *L'Inceste par Jules de Sainte-Aure*, le 29 mars 1832 : IV. *Récréations par Henry Monnier*, le 31 mai 1832; V. *Indiana par George Sand*, le 31 mai 1832; VI. *Œuvres de Tieck*, le 3 juillet 1832; VII. *la Coucaratcha par Eugène Sue*, le 13 décembre 1832: VIII. *La Femme selon mon cœur par Eugène Lhéritier*, le 20 décembre 1832; IX. *les Truands par Lottin de Laval*, le 3 janvier 1833. Il n'a été omis de ce journal qu'un seul article intitulé *Littérature*, à cause de son peu d'importance; il a paru dans le numéro du 7 juin 1832, et nous allons le donner ici :

— *Poésies* par Amédée Pommier. Paris, un volume; Abel Leroux, libraire, quai des Augustins, n° 39.

— *Les Cent Contes drolatiques*, colligez ès abbaies de Touraine, et mis en lumière par le sieur de Balzac, pour l'esbattement des pantagruélistes et non aultres. Premier dixain, un volume. Paris, Charles Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

— 1407. *Le Meurtre de la Vieille-rue-du-Temple*, un volume. Amiens, J. Boudon-Caron, éditeur, n° 6, place de la Mairie; et Paris, Audin, n° 25, quai des Augustins.

— *Charette*, par Édouard Bergounioux, un volume. Paris, Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, n° 22.

L'espace nous manque aujourd'hui pour rendre compte de ces divers ouvrages, qui tous méritent une attention particulière. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro. Contentons-nous, cette fois, de cette annonce sommaire. Il est

des noms, d'ailleurs, qui se suffisent à eux-mêmes, ou qui se suffiront bientôt. Nous nous plaisons à faire cette prédiction à MM. Bergounioux et Amédée Pommier.

CCXII. *Lettre aux écrivains français du* XIX[e] *siècle.* Cet article a paru pour la première fois, daté de Paris, 1[er] novembre 1834, dans la Revue de Paris de novembre 1834; la date manque au bas de l'article dans l'édition définitive.

CCXIII. *Brillat-Savarin.* Publié pour la première fois en 1835, dans la Biographie Michaud.

CCXIV. *Le Monde comme il est, par le marquis de Custine.* Article inédit, écrit en avril 1835.

CCXV. *Études critiques publiées dans la Chronique de Paris.* Ces études ont paru aux dates suivantes : I. *Entretiens sur le suicide, par l'abbé Guillon,* le 10 janvier 1836; II. *Le Cloître au* XIX[e] *siècle, par M*[me] *Daminois,* le 25 février 1836; III et IV. *Des Découvertes faites dans la lune et attribuées à Herschell fils,* deux articles, les 13 et 27 mars 1836; V. *Le Ministère de M. Thiers, les Chambres et l'Opposition de M. Guizot, par l'auteur de l'Histoire de la Restauration,* le 12 mai 1836 (et non le 26 mai 1836, comme l'indique l'édition définitive); et VI, *Sur les questions de la propriété littéraire et de la contrefaçon,* le 30 octobre 1836.

CCXVI. *Lettre à propos du Curé de village.* Datée de Paris, 17 août 1839. La Presse, 18 août 1839.

CCXVII. *Procès de la Société des gens de lettres contre le Mémorial de Rouen;* discours de M. de Balzac. La Gazette des Tribunaux, 24 et 25 novembre 1839.

CCXVIII. *Code littéraire.* Proposé pour la première fois par Balzac à la Société des gens de lettres, en mai 1840, ce travail a paru pour la première fois, croyons-nous, dans la Revue contemporaine du 30 juin 1856, inséré dans les souvenirs de Balzac que Léon Gozlan y a publiés et qu'il a réunis en volume, en 1862, sous le titre de *Balzac chez lui.*

CCXIX. *Notes remises à MM. les députés composant la Commission de la loi sur la propriété littéraire.* Daté du 3 mars 1841 (et non du 5 comme le porte l'édition définitive). Ce travail a paru pour la première fois en une brochure in-8°, chez Hetzel et Paulin, en mars 1841.

CCXX. *La Chine et les Chinois, par Auguste Borget.* La Législature; 14, 15, 17 et 18 octobre 1842.

CCXXI. *Lettre à Hippolyte Castille.* La Semaine, 11 octobre 1846. C'est dans cette lettre que Balzac parle de celle qu'il avait écrite à

Francis Girault et qui n'a pu être retrouvée. Il nous faut dire à ce propos que M. Armand Baschet, qui a écrit un livre très-intéressant sur Balzac (un volume in-12, chez Giraud et Dagneau, 1852), y parle de cette lettre aux pages VII et VIII de son Avertissement, de façon à laisser une sorte de doute sur le résultat de ses recherches pour la découvrir: or nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas réussi.

CCXXII. *Préfaces et Notes relatives aux premières éditions.* Nous avons mentionné dans notre long travail presque tous les morceaux que contient cette série ; voici l'indication de ceux dont nous n'avons pas parlé : page 481, deux réclamations relatives à *l'Historique du procès du Lys dans la vallée,* extraites de la Chronique de Paris des 12 et 16 juin 1836; la première y parut précédée des notes que voici :

I

Nous avons reçu le 5 juin les deux lettres suivantes de M. Dufour, associé de M. Bellizard ; il était beaucoup trop tard pour les insérer dans notre numéro de samedi dernier ; puis il nous semblait naturel de les communiquer à M. de Balzac, et ses explications nous ayant paru de nature à rendre la position de M. Dufour et celle de M. Buloz plus difficiles, nous l'avons fait observer à M. Dufour ; mais le libraire persistant dans sa demande d'insertion, nous y obtempérons, quoiqu'il n'ait pas qualité pour intervenir dans ce débat ; la réponse de M. de Balzac prouvera que nous avions raison de toute manière, en évitant comme en acceptant la discussion. *Le rédacteur en chef.*

II

Paris, le 4 juin 1836.

A Monsieur le rédacteur de la Chronique de Paris.

Une allégation avancée dans la *Chronique de Paris,* du 2 juin [1], m'a mis dans le cas d'adresser aux journaux la réclamation que voici. J'espère, monsieur, de votre impartialité, que vous voudrez bien également lui donner place dans le numéro de demain de votre journal, et qu'un refus ne m'imposera pas la nécessité de l'exiger aux termes de la loi.

Agréez, etc. S. DUFOUR.

1. Où avait paru pour la première fois le compte rendu du procès, qui a servi de préface à la première édition du *Lys dans la vallée.*

Et la seconde de celles-ci : le rédacteur en chef de la *Chronique de Paris* était, comme on sait, Balzac lui-même :

I

Nouvelle réclamation du sieur Dufour.

Nous insérons les deux lettres ci-dessous, moins pour obtempérer à une invitation à laquelle nous n'avons pas à nous rendre, que pour faire ressortir la parfaite vérité des faits posés par M. de Balzac dans sa réponse à la première lettre du sieur Dufour. Mais comme nous ne saurions accepter la rédaction de M. Dufour, quelque spirituelle qu'elle puisse être, nous n'insérerons plus rien de lui, quoi qu'il lui plaise de nous envoyer, parce que la loi ne dit pas qu'un journal sera tenu d'endormir ses abonnés. *Le rédacteur en chef.*

II

Monsieur le rédacteur,

Aux termes de la loi du 11 mai 1825, je requiers, dans le plus prochain numéro de la *Chronique de Paris,* l'insertion de la réponse que voici, au commentaire dont M. de Balzac a jugé à propos de faire suivre ma lettre du 4 juin.

Agréez l'assurance de ma parfaite considération. S. Dufour.

Page 538, une *Lettre* à M. de Girardin, relative à un article de Sainte-Beuve, extraite de la Presse du 7 septembre 1839 ; et page 578, une lettre au Journal des Débats extraite du numéro du 16 mai 1850.

Polémique judiciaire.

CCXXIII. *Mémoire sur le procès de Peytel, notaire à Belley.* Paru, daté des Jardies, 15-17 septembre 1839, sous le titre de : *Lettre sur le procès de Peytel, notaire à Belley,* dans le Siècle, 27, 28 et 29 septembre 1839. Nous ajoutons ici deux lettres à ce travail : l'une du docteur Broussais avec apostille de Balzac parue dans le Siècle du 29 septembre 1839, et l'autre, complétement inédite de M. Moreau Christophe, ancien inspecteur général des prisons, lettre adressée à Gavarni, avec qui Balzac s'était rendu à Belley pour y chercher les renseignements de son mémoire.

« A monsieur le Rédacteur du *Siècle*.

Paris, 27 septembre 1839.

Monsieur,

Je viens de lire, dans le numéro d'aujourd'hui de votre journal, une lettre de M. de Balzac, qui, par la manière dont il parle de ma déposition dans le procès Peytel, m'oblige à vous adresser une réclamation que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre numéro de demain.

Voici le passage qui me concerne :

« M. Casimir Broussais a représenté M. de Lamartine comme ennuyé des persécutions de Peytel, et ne cédant qu'à des importunités, soit en assistant au contrat, soit en conduisant Félicie Alazar à la mairie, à l'église, à l'autel, à la célébration légale du mariage. Il rapporte ce propos si spirituel de Félicie à son prétendu : *Vous connaissez tant M. de Lamartine, que je commence à croire que vous ne le connaissez pas du tout.* Le soin qu'a pris M. de Lamartine de servir de père à Félicie n'est pas une affaire de simple politesse, etc. »

Suivent quelques observations et cette lettre écrite par M. de Lamartine dans les circonstances que j'ai montrées au tribunal, et avant l'entrevue que j'ai rapportée.

J'ai pu souffrir, sans réclamer, que M. Margeraud, avocat de l'accusé, après avoir rendu publiquement hommage à *la loyauté de ma déposition* (ce sont ses propres expressions), cherchât plus tard à en atténuer la force, puisque la liberté de la défense est, pour ainsi dire, illimitée ; mais je n'accorde pas à M. de Balzac le droit de mettre en suspicion la véracité des paroles que je prononce en face de la justice et sous la foi du serment ; si je n'avais pas dit l'*exacte vérité,* M. de Lamartine, l'orateur courageux, le poëte généreux, comme le définit si bien M. de Balzac, n'aurait pas manqué de désavouer mes paroles, puisque je n'ai fait que rapporter la conversation que nous avons eue ensemble. Je n'ai eu en vue que l'intérêt de la justice et de la vérité. Que M. de Balzac, guidé par le ressouvenir d'anciennes liaisons, élève la voix en faveur d'un condamné, libre à lui ; mais qu'il s'abstienne désormais d'attaquer dans son honneur un homme qui ne souffrira jamais qu'on l'accuse de mensonge, pas même par insinuation.

Je ne doute pas, monsieur le Rédacteur, que vous ne consentiez à accueillir cette réclamation, désireux d'ailleurs que M. de Balzac ne m'oblige pas, dans la suite de son plaidoyer, à vous en adresser d'autres plus tard.

J'ai l'honneur de vous saluer avec une parfaite considération.

CASIMIR BROUSSAIS.

Je n'ai qu'une observation à faire à M. Broussais. Il ne s'agit ici que de droit criminel : toute la partie de sa déposition relative à M. de Lamartine périt devant cette considération qu'aux cours d'assises il n'existe d'autres témoignages que ceux donnés par les témoins eux-mêmes.

DE BALZAC.

Paris, ce 29 septembre 1839.

Mon cher monsieur Gavarni,

Vous me demandez mon avis sur l'affaire Peytel. Que vous dirai-je? Quand il y a de la femme, c'est-à-dire de l'amour, dans un crime, c'est un tissu dont la trame échappe aux plus clairvoyants. On croit en tenir le fil parce qu'on en tient la matière. La matérialité d'un fait n'en constitue pas la vérité. Que parlez-vous des débats judiciaires! Un débat judiciaire n'est à mes yeux qu'un mensonge juridique à plusieurs degrés. L'accusé ment à l'avocat; l'avocat ment à la justice; les journaux mentent au public. Comment voulez-vous que la vérité se fasse jour jusqu'à nous à travers ces mensonges croisés? Aussi nous demeure-t-elle plus obscurément cachée au Palais que dans son puits. Ce n'est que sous les verrous, et après la condamnation, qu'on peut parvenir à la trouver. Encore faut-il être très-expert pour cela. C'est ainsi que j'ai appris la vérité dans l'affaire Laroncière et dans beaucoup d'autres tissées d'amour, que vous croyez connaître par les journaux et que vous ne connaissez pas du tout.

C'est ainsi que vous-même avez découvert la vérité enfouie au fond du cachot de Peytel. Balzac a fait sortir de ce cachot des clartés éblouissantes... Mais, vous le dirai-je! malgré l'immense talent de dialecticien et de juriste qu'il vient de développer, dans *le Siècle,* pour la défense de votre malheureux ami, je crains que, sous sa plume, la vérité ne s'imprègne de l'atmosphère natale du roman. Plus d'un avocat déteint sur la cause qu'il plaide. D'ailleurs, il est trop tard... Et puis, loin de la sauver, celui qui fait une révélation tardive ne fait qu'achever de la perdre, au contraire, lorsqu'au sang versé de la victime il ajoute, après coup, une tache, même méritée, qui salit sa mémoire. C'est le cas de Peytel. La vérité ne peut plus le sauver. Un mensonge le tuera.

MOREAU-CHRISTOPHE.

TOME IV.

Études historiques et politiques.

CCXXIV. *Du Droit d'aînesse.* Publié pour la première fois en une brochure in-8° signée « par M. D... » en février 1824, chez Delonchamps, Dentu et Petit.

CCXXV. *Histoire impartiale des jésuites.* Publié pour la première fois, anonyme, en avril 1824, un volume petit in-18, chez Delongchamps.

CCXXVI. *Lettres sur Paris.* Ces lettres, au nombre de dix-neuf et

allant du 26 septembre 1830 au 29 mars 1831, ont paru pour la première fois, anonymes, dans le Voleur, en 1830-1831.

CCXXVII. *Le Petit Mercier*. Cet article, dont il se trouve, on le sait, des fragments dans *la Fille aux yeux d'or (Histoire des Treize)*, a paru dans la Caricature du 16 décembre 1830.

CCXXVIII. *Une Famille politique*. La Caricature, 24 février 1831.

CCXXIX. *Saint-Simonien et Saint-Simoniste*. La Caricature, 10 mars 1831.

CCXXX. *Un Député d'alors*. La Caricature, 24 mars 1831.

CCXXXI. *Opinion de mon épicier*. La Caricature, 7 avril 1831.

CCXXXII. *Une Semaine de la Chambre des députés*. La Caricature, 14 avril 1831.

CCXXXIII. *De l'Indifférence en matière politique*. La Caricature, 14 avril 1831.

CCXXXIV. *Enquête sur la politique des deux ministères*. Publié pour la première fois en avril 1831, chez A. Levavasseur, une brochure in-8°, signée ainsi : « Par M. de Balzac, électeur éligible. »

CCXXXV. *Une Séance à l'hôtel Bullion*. La Caricature, 16 juin 1831.

CCXXXVI. *Croquis*. La Caricature, 16 juin 1831.

CCXXXVII. *Conseil des ministres*. La Caricature, 16 juin 1831.

CCXXXVIII. *Don Pedro II*. La Caricature, 23 juin 1831.

CCXXXIX. *Manière de faire une émeute*. La Caricature, 23 juin 1831.

CCXL. *Un Conspirateur moderne*. La Caricature, 21 juillet 1831.

CCXLI. *Rondo brillant et facile à l'usage des commençants en politique*. La Caricature, 28 juillet 1831.

CCXLII. *Deux Rencontres en un an*. La Caricature, 11 août 1831.

CCXLIII. *Les Grands Acrobates*. La Caricature, 18 août 1831.

CCXLIV. *Vingt et un septembre 1822*. La Caricature, 22 septembre 1831.

CCXLV. *Exaltation des ministres et translation de leurs restes dans les caveaux du Panthéon*. La Caricature, 6 octobre 1831.

CCXLVI. *Détails inédits sur la nomination d'un préfet de police*. La Caricature, 29 décembre 1831.

CCXLVII. *Le Départ*. Publié pour la première fois en janvier 1832 dans l'Émeraude, morceaux choisis de littérature moderne par divers; un volume in-18, chez Urbain Canel et Adolphe Guyot.

CCXLVIII. *Une Journée du nez de M. d'Argout*. La Caricature, 12 janvier 1832.

CCXLIX. *Religion saint-simonienne;* deux articles. La Caricature, 19 et 26 janvier 1832.

CCL. *Procès du N° 63 de la Caricature.* La Caricature, 15 mars 1832.

CCLI. *Le Philipotin;* I. *Les Origines de Philipotin;* II. *Intérieur de Philipotin;* III. *Fin désastreuse de Philipotin.* La Caricature des 22, 29 mars et 5 avril 1832.

CCLII. *Sur la destruction projetée du monument élevé au duc de Berry.* Le Rénovateur, 31 mars 1832.

CCLIII. *Terme d'avril.* La Caricature, 19 avril 1832.

CCLIV. *La Vie d'une femme.* Le Rénovateur, 19 mai 1832.

CCLV. *Sur la situation du parti royaliste.* La Rénovateur, 26 mai et 2 juin 1832.

CCLVI. *La France et l'Étranger, lettres adressées à la Chronique de Paris.* Ces articles, au nombre de quarante et un, ont paru dans les numéros de la Chronique de Paris des 25 février au 24 juillet 1836; ceux des 13 et 23 juillet sont datés par erreur dans le volume des 15 et 25.

CCLVII. *Six Rois de France; de Louis XIII à Louis XVIII.* Publié pour la première fois en 1837, chez Belin-Mandar, dans le Dictionnaire de la Conversation.

CCLVIII. *Revue parisienne.* Trois numéros, parus les 25 juillet, 25 août et 25 septembre 1840. La publication de la pièce de vers du marquis de Belloy : *Épître du comte de Saint-Germain sur l'inauguration de la statue de Guttemberg,* dans le premier numéro, était accompagnée de cette note, supprimée avec la pièce dans l'édition définitive :

Nous donnons cette épître de l'école voltairienne afin de prouver que les louanges données à la poésie du XIXe siècle n'impliquent pas l'exclusion de la poésie à idées.

Dans le second numéro se trouve aussi une note de Balzac accompagnant une sextine du comte de Gramont, supprimées toutes deux aujourd'hui. Voici cette note :

Il n'existe pas de sextine dans toute la poésie française en y comprenant les œuvres des trouvères, celles du moyen âge et celles des poëtes modernes.

L'immense difficulté de cette pièce n'a jamais été vaincue que par Pétrarque. Ce poëte a fait quelques sextines qui sont des chefs-d'œuvre de grâce et de facilité. Dans ce petit poëme, la pensée doit se montrer aussi libre que si elle ne portait pas un joug pesant et gênant; en un mot, la fantaisie des poëtes doit danser comme la Taglioni, tout en ayant des fers aux pieds.

Voici ces lois, qu'il est encore difficile d'expliquer avec l'exemple sous les yeux.

L'auteur doit faire six strophes de six vers (d'où le nom de sextine), terminées à la rime, par les mêmes mots, de façon que celui qui finit le dernier vers de la première strophe finisse le premier vers de la suivante, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait épuisé les six rimes de la première strophe. Mais ceci n'est rien encore : le poëte n'est pas libre de placer dans chaque strophe les rimes à sa fantaisie.

Ainsi, dans la seconde strophe, après avoir fait du dernier mot de la précédente, la rime du premier vers, le second doit être terminé par le dernier mot du premier vers de la première strophe, le troisième par le mot du cinquième vers (toujours de la première strophe), le cinquième et le sixième par les mots du quatrième et du troisième.

La troisième strophe est ordonnée de la même manière, par rapport à la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la sixième.

La sextine a pour conclusion un tercet également rimé avec trois des six mots, mais au choix du poëte.

Cet arrangement permet de rhythmer les strophes symétriquement ; mais c'est la géométrie la plus exacte, divisant de ses lignes inflexibles le changeant domaine de la fantaisie et le soumettant à l'une de ses figures.

Ce qui était possible avec la langue italienne a paru jusqu'ici tout à fait impossible avec la langue française ; aussi cette victoire eût-elle été pour nous un motif suffisant de donner ce morceau quand même il ne serait pas charmant, toute règle mise à part.

Voici le contenu des trois numéros de la Revue parisienne, en n'y comptant plus *Z. Marcas, les Fantaisies de Claudine (un Prince de la bohème),* reproduits, comme nous l'avons dit, dans *la Comédie humaine,* ni les deux pièces de vers supprimées :

Premier numéro.
- Introduction.
- Lettres sur la littérature, le théâtre et les arts. I.
- Lettres russes. I.

Deuxième numéro.
- Lettres sur la littérature, le théâtre et les arts. II.
- Chronique de la presse.
- Lettres russes. II.

Troisième numéro.
- Étude sur M. Beyle (Stendahl).
- Lettres sur la littérature, le théâtre et les arts. III.
- Sur les ouvriers.
- Lettres russes. III.
- Aux abonnés de la Revue parisienne.

La réimpression de la Revue parisienne est accompagnée, dans l'édition définitive, de fragments inédits qui devaient paraître dans le quatrième numéro. Ils sont relatifs à madame Lafarge et à des questions légales soulevées par son procès, plus quelques mots sur Louis-Philippe, MM. de Lamartine, Guizot, Thiers et Rémusat.

CCLIX. *Profession de foi politique.* Datée de Paris, 17 avril 1848. Le Constitutionnel, 19 avril 1848.

FIN DES ŒUVRES DIVERSES.

TOMES XXIV. — *Correspondance.*

De ce volume nous n'avons rien à dire, puisqu'il est presque complétement inédit, un très-petit nombre des lettres qui le composent ayant passé dans la presse, et que, d'ailleurs, sa table détaillée rend faciles toutes les recherches.

Nous ne voulons point quitter les Œuvres de Balzac sans dire quelques mots de ses œuvres de jeunesse, bien qu'elles ne fassent point partie de l'édition définitive; mais elles ont été, depuis quelques années, si fréquemment réimprimées sous son nom, que ce serait une lacune véritable dans cette bibliographie que de ne pas leur consacrer quelques lignes.

Œuvres de jeunesse.

CCLX. *L'Héritière de Birague,* histoire tirée des manuscrits de dom Rago, ex-prieur des bénédictins, mise à jour par ses deux neveux, A. de Viellerglé et lord R'hoone. Quatre volumes in-12, chez Hubert. 1822.

CCLXI. *Jean-Louis,* ou *la Fille trouvée,* par A. de Viellerglé et lord R'hoone. Quatre volumes in-12, chez Hubert. 1822.

CCLXII. *Clothilde de Lusignan,* ou *le Beau Juif;* manuscrit trouvé dans les archives de la Provence et publié par lord R'hoone. Quatre volumes in-12, chez Hubert, 1822. Ce roman a reparu, en 1836, signé Horace de Saint-Aubin, sous le titre de *l'Israélite.*

CCLXIII. *Le Centenaire,* ou *les Deux Beringheld,* par Horace de Saint-Aubin. Quatre volumes in-12, chez Pollet. 1822. Ce roman a reparu, en 1837, sous le titre de *le Sorcier.*

CCLXIV. *Le Vicaire des Ardennes,* par Horace de Saint-Aubin. Quatre volumes in-12, chez Pollet, 1822. Réimprimé en 1836.

CCLXV. *La Dernière Fée,* ou *la Nouvelle Lampe merveilleuse,* par Horace de Saint-Aubin. Deux volumes in-12, chez Barba et Hubert, 1823. Deuxième édition, considérablement augmentée, trois volumes in-12, chez Delonchamps, 1824. Réimprimé en 1836.

CCLXVI. *Annette et le Criminel,* suite du *Vicaire des Ardennes,* par Horace de Saint-Aubin. Quatre volumes in-12, chez Buissot, 1824. Ce roman a reparu, en 1836, sous le titre d'*Argow le Pirate.*

CCLXVII. *Wann-Chlore.* (Anonyme.) Quatre volumes in-12, chez Urbain Canel et Delonchamps, 1825. Cet ouvrage a été réimprimé, en 1836, signé Horace de Saint-Aubin, sous le titre de *Jane la pâle.*

CCLXVIII. *L'Excommunié,* par Horace de Saint-Aubin. Deux volumes in-8°, chez Souverain, 1837. Cet ouvrage, qui paraissait alors pour la première fois et complétait la publication des Œuvres d'Horace de Saint-Aubin, passe pour être du marquis de Belloy.

CCLXIX. *Dom Gigadas,* par Horace de Saint-Aubin. Deux volumes in-8°, 1840. Cet ouvrage inédit, qui terminait l'édition des œuvres complètes de cet auteur et formait le huitième et dernier de la série, passe généralement pour être du comte Ferdinand de Gramont.

Il faut ajouter ici que deux autres ouvrages : *les Deux Hector* et *Charles Pointel,* publiés en 1821 et attribués par divers bibliographes à Balzac, ont toujours été désavoués énergiquement par lui.

Enfin, et pour être absolument complet, nous allons réimprimer pour la première fois, en finissant, quelques articles de Balzac publiés dans la Caricature, et trop peu importants pour être insérés dans ses œuvres; nous ne les donnons ici, d'après la liste qu'en avait dressée son ami Dutacq, qu'à titre de curiosité littéraire et pour ne rien oublier de ses écrits. Nous dirons aussi à ce propos que l'article extrait de la Caricature, intitulé l'*Artiste et l'Épicier,* cité par Philibert Audebrand dans la Gazette de Paris du 8 novembre 1857, comme étant de Balzac, est de Henry Monnier. Quelques-uns des articles qui vont suivre ont été cités aussi dans ce même travail de Philibert Audebrand et dans les *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui,* de Champfleury.

I.

CROQUIS[1].

Là..., entre le Cher, l'Indre et la Loire, qui, tous trois, semblent se jouer et lutter avec leurs flots de diverses couleurs; sur un des rochers jaunes dont la Loire est bordée, s'élevait un de ces petits châteaux de Touraine, blancs, jolis, à tourelles, sculptés, brodés comme une *malines ;* un de ces châteaux mignons, pimpants, qui se mirent dans le fleuve avec les bouquets de mûriers qui les accompagnent, avec leurs longues terrasses à jour et leurs *caves en rocher,* d'où sort quelque jeune fille en jupon rouge... Frais paysage, dont le souvenir se reproduit plus tard, comme un rêve... Oui, c'est bien là que je l'ai vue, jeune, aimante et tout à moi !...

25 novembre 1830.

II.

LE JALOUX SAPEUR.

La scène se passe dans la cour du Palais-Royal.

LE SAPEUR, PACOT.

LE SAPEUR, poussant un soupir. — C'est du propre !...

PACOT, en se dressant par les épaules, faisant jaillir assez lestement sa salive, et gardant les deux mains sous les pans de son uniforme. — Vous dites, sapeur ?...

LE SAPEUR. — Je dis que c'est bien joli ! (En montrant la cour.) Toi-même, conscrit, il ne te viendrait jamais dans l'idée de vouloir faire tourner des sapeurs là dedans !... Leurs barbes et leur z-haches n'y tiendraient seulement pas...

PACOT. — Oui, sapeur. C'est tout comme le sergent, qui dit que le gouvernement a tort de rester là, vu qu'il est difficile d'y faire des manœuvres ! (Silence.) Sapeur ?...

LE SAPEUR, regardant entrer la garde nationale. — C'est des barbes de chez le perruquier, ça !... On fera plus vite un gouvernement que des éventails comme ça !... (Il se caresse la barbe.)

PACOT. — Sapeur ?...

LE SAPEUR. — Les bourgeois ont-ils de beaux habits !... Le tambour-major est bel homme !... Oui, faut le dire, il est bel homme ; mais ça ne jette pas sa canne en l'air comme on vous les jetait dans la garde impériale...

PACOT. — Sapeur ?...

LE SAPEUR. — Ils peuvent bien payer des millions de milliasses, ils ne feront jamais jeter une canne en l'air comme le vieux Rabourdin la jetait... Ah ! cré coquin, ça allait-il haut, et en tournant encore ! il était vaniteux aussi ! Et il s'est

1. Tous ces morceaux étant extraits de *la Caricature,* nous les ferons suivre de la date du numéro dans lequel ils ont paru.

brûlé la cervelle à Tilsitt parce qu'il avait laissé tomber sa canne devant l'empereur de toutes les Russies, qu'était prévenu de voir Rabourdin!... C'était là un troupier!... Jamais, jamé! Tiens, vois-tu celui-là qui veut faire des grâces? Encore un singulier pistolet! Rabourdin vous levait son coude — bien arrondi... comme ça! (Il soupire.) Tout ce qu'on peut dire de ceux-ci (Il montre les sapeurs), c'est que ce sont des bourgeois;... ça ne s'exerce pas!

Pacot. — Sapeur?...

Le Sapeur. — Tu tournes l'œil en manière de question? Je parie que tu vas me dire quelque bêtise!...

Pacot. — C'est-y vrai, sapeur, qu'on embête la colonne dans les meilleures sociétés de Paris?...

Le Sapeur. — Embêter la colonne!... Ah! je t'embête!...

Pacot, hardiment. — Oui, que l'on lui fait des pièces...

Le Sapeur. — Lui faire des pièces?... On voit bien que tu ne la connais pas...

Pacot, s'entêtant. — Oui, des pièces de versification!... où l'on lui dit qu'elle est de bronze... que je l'ai entendu lire... Sapeur, faut pas vous fâcher, que il y est question de braise et de fournaise, et autres bêtises... de mirmidons.

Le Sapeur. — Des mirmidons!... (Il sourit.) Pacot..., que t'es bête! tu ne sais rien de rien en politique. Tu vois ben, les journaux?... Ils ont des colonnes. Manière de dire... Et là-dessus, on t'a fait un calembour pour t'embêter...

Pacot. — Non, sapeur, j'ai vu la colonne de la place Vendôme dans leurs colonnes, comme je vous vois.

Le Sapeur, faisant toucher sa barbe à Pacot. — C'est-y ma barbe?... à moi?...

Pacot, intimidé. — Oui, sapeur...

Le Sapeur. — Eh ben, si c'est ma barbe, ça n'est pas possible! Et nom de nom de..., on t'a fait avaler une fière *blague* sans sel! ..

Pacot. — Sapeur?...

Le Sapeur. — Est-ce qu'on peut parler nationalement de la colonne!... Veux-tu que je te dise ce qui peut en parler?... c'est trois cent mille hommes bien alignés, et avec de beaux sapeurs!... Mais il faudrait l'autre, avec ses mille canons... Voilà les pièces de versification de la colonne!... C'est là, tonnerre de Dieu, la voix de la colonne, et c'est pourquoi qu'on ne l'embête pas... Sans ça, les *autres* l'auraient bien embêtée...

Pacot. — Possible, sapeur!...

25 novembre 1830.

III.

LES BAISERS PATRIOTIQUES.

Trois *gentlemen*, venus de Londres pour présenter leurs respects au « citoyen des deux mondes », retournaient dans leur patrie, heureux d'avoir pu voir la révolution de Juillet au mois de septembre. Ils étaient tous trois pensifs, assis sur un

des bancs d'arrière du paquebot, et ils restaient dans cette attitude sournoise et silencieuse, moitié réservée, moitié fière, qui caractérise tout bon gentleman.

Cependant, après une heure de silence, quand la brume leur cacha les côtes de France, le plus gros des trois étrangers, qui était, je crois, un alderman, dit en murmurant :

— Gren chitoyenne!... ounanime dans ses upinionnes!...

Le second le regarda d'un air aristocratique, et répondit en mauvais français, pour faire voir à l'alderman qu'il savait aussi bien que lui la langue du pays :

— L'éristocressy frenchèsse, elle été démocrète..., et c'été ridicoule à oun merquis dè... mè le pèple... Le pèple, il été fort sur le pévé..., soublime!...

Le troisième, examinant ses deux compatriotes, leur dit, en anglais, avec une sorte de timidité, car c'était un petit marchand du Strand, et il reconnaissait un esquire et un alderman dans ses deux voisins :

— C'été étonnant, comme mosiè dé la Fayette été encore djeune! je n'ai pas trouvé à lui les cheveuses si blennes!

— Hâo! dit l'alderman, noâ! noâ!... Ses cheveux sont blonds.

— No! no! reprit l'esquire! ses cheveuses être gris, noirs et blennes...

— Hâo! répliqua le mercier, je l'ai embrassé.

— Vos? dit l'esquire.

— Hâo! s'écria l'alderman, vos evoir été éttrépé!... le dgénéralle estre oune *little*.

— Hâô! reprit l'esquire, oune grend..., sec..., nouare...

— Nò!... oune little... groâ..., dit l'alderman en décrivant avec ses mains une forte proéminence abdominale.

— Noâ!...

— Hâo!...

— No!... s'écrièrent à la fois les trois Anglais.

— Mosiè, dit l'alderman à un passager français, j'aye périé avec cé dgentlemen qué lé dgénéralle la Fayette né bèse pas tu le moânde... et qu'il été pétit...

— Voici son portrait, répondit, en leur montrant sa tabatière, un Français qui riait depuis un moment.

Les trois Anglais regardèrent avec sang-froid cette tabatière, qui leur prouvait un malheur commun. Ils s'interrogèrent mutuellement de l'œil et restèrent dans un profond silence, comme s'ils eussent appris une faillite qui les aurait ruinés.

Arrivé à Douvres, le petit marchand monta sur le paquebot qui partait pour la France.

— Puisque je n'ai pas embrassé le gren chitoyenne, j'y retourné!... se dit-il.

16 décembre 1830.

IV.

ROUTE D'HASTINGS.

Une diligence est une encyclopédie roulante, un résumé de la vie ordinaire; car la facilité des liens y augmente en raison du rétrécissement du cercle social.

Jugez quel enthousiasme de rapprochement devait animer sir K..., se trouvant, après un bon dîner, seul en tête-à-tête avec une charmante voyageuse, lady aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la figure plate ; en un mot, beauté à la manière britannique. Vous dire quelle conversation fut tenue, point ne sais; mais il fut ouï petits cris et petites injures légèrement perçants, couverts cependant par le bruit des coursiers lancés au galop.

Enfin, la diligence arrêtée devant l'auberge de Roberts-Bridge, la jeune lady, tout effarée, s'élance hors de la voiture, et, interpellant le *coachman,* se plaint vivement à lui des importunités de son compagnon de route. Justement, elle s'adressait à John Teckey, l'un des cochers les plus moraux de la Grande-Bretagne, sinon des plus adroits. Aussi, plein d'indignation, il ouvre incontinent la portière, pour faire à sir K... les reproches respectueux qu'autorisait sa manière de voyager...

Mais le moyen de se consoler des rigueurs de la jolie et farouche lady? Le trop sensible gentleman était mort de chagrin — et d'apoplexie foudroyante !

30 décembre 1830.

V.

HISTOIRE VÉRITABLE.

Comme quoi des douaniers se lassèrent de prendre des vessies pour... un enfant.

A la barrière de Ramponneau, ils étaient quatre douaniers, aimables, facétieux et habillés de vert, comme sont tous les douaniers et commis d'octroi, par ordonnance du 16 avril dernier.

Nonchalamment assis sur quatre bornes parallèles, les douaniers devisaient et s'entre-narraient leurs exploits. L'un d'eux, qui lisait *le Constitutionnel* le quatrième jour après sa publication, donnait les nouvelles politiques. Et les douaniers admiraient la faconde de M. Dupin.

Passe une jeune fille, rose et blanche, avec des cheveux châtains s'échappant par boucles, d'un fichu rouge attaché négligemment sur sa tête. Ses yeux noirs étaient timidement baissés. Et, quand le plus galant des quatre douaniers lui adresse un compliment, la belle enfant rougit et double le pas.

— Voilà une jolie fille! dit l'un des douaniers ; mais avez-vous remarqué son

excessif embonpoint et la difficulté de sa démarche? Il est bien malheureux que la jeunesse soit ainsi exposée à la séduction. Cette pauvre petite a été trompée. Et voici venir un pensionnaire pour les enfants trouvés.

Et les douaniers moralisèrent; car le douanier est moraliseur par essence. — D'aucuns ont remarqué que les gens qui s'ennuient ont une grande propension à la morale; d'autres prétendent, au contraire, que la morale ne vient pas de l'ennui, mais que c'est l'ennui qui vient de la morale.

Enfin, quoi qu'il en soit, que les sages soient ennuyeux ou ennuyés, les douaniers, après avoir longtemps déploré la perversité du genre humain, s'accordèrent à dire que, *faute de pire,* le choléra-morbus devrait bien purger la terre et décimer tous les hommes, à l'exception des douaniers.

— Messieurs, dit un autre douanier, je reconnais cette jeune fille. Je l'ai vue un autre jour passer par la barrière de Belleville, légère et svelte; sa taille aurait tenu dans les deux mains, et je vous affirme qu'elle était moins timide qu'aujourd'hui. Elle avait ses grands yeux noirs bien ouverts et elle ne rougissait pas. Messieurs, voyez où mène la perversité! Jeune et jolie, si elle avait conservé cette belle fleur d'innocence, elle pouvait prétendre au sort le plus brillant; peut-être même aurait-elle pu devenir la femme d'un douanier.

Alors il faisait presque nuit, les allumeurs descendaient les réverbères et les fenêtres des maisons rouges et vertes des marchands de vin s'illuminaient successivement. Alors, aussi, passa à la barrière une jeune fille, rose et blanche, avec des cheveux châtains s'échappant par boucles, d'un fichu rouge attaché négligemment sur sa tête. Ses yeux noirs étaient timidement baissés.

— Oh! dit un douanier.

— Ah! dit un autre.

Et les quatre douaniers s'étonnèrent, car c'était la même; elle rentrait encore, et ils ne l'avaient pas vue ressortir.

Les douaniers eurent une idée.

Ils entourèrent la jeune fille aux yeux noirs, et la firent entrer à l'octroi. La jeune fille était rouge comme le serait une pêche dans un pays où il y aurait du soleil.

Ils la déshabillèrent avec toute la retenue et la décence dont sont susceptibles les douaniers.

Et l'honneur de la jeune fille fut sauf, car elle était légère et svelte, et sa taille aurait tenu dans les deux mains, après qu'elle eut quitté sa robe et trois énormes vessies pleines d'esprit-de-vin, attachées autour d'elle.

6 janvier 1831.

VI.

CHARGES.

1. — *M. Mahieux en société.*

C'était un salon éclairé par des bougies, comme tous les salons du monde qui ne le sont point au moyen de quinquets ou de gaz hydrogène, et meublé, comme tous les salons, par des figures vieilles ou jeunes, mâles ou femelles, insignifiantes ou animées, nulles ou importantes. Déjà on avait devisé sur bien des choses, et l'on allait deviser sur beaucoup d'autres encore, quand, les portes ouvertes avec fracas, un valet se présenta, annonçant à haute voix :

— *M. Mahieux!*

— Hi ! ho ! hé ! hou ! ah ! ah ! ah !

Tel fut le bourdonnement général qui remplaça aussitôt les conversations particulières, par manière d'étonnement et de curiosité ; et deux dames parurent ensemble qui, en se déployant, laissèrent voir entre elles un petit homme in-trente-deux, contrefait, et l'air triomphant au possible. C'était M. Mahieux.

— Dieu de Dieu ! mon cher, fait-il chaud dans votre salon, bon Dieu ! dit-il d'un son de voix tout à fait étrange, en s'avançant vers le maître de la maison. — Eh bien, comment vont les affaires, les plaisirs, les amours ?

— Bien sensible, monsieur Mahieux... Et vous ? Vous voilà donc de retour de votre pays ? Avez-vous été satisfait de vos compatriotes ?

— Ah ! oui, mes compatriotes ! de fameux farceurs, allez ! Je me présente aux élections pour être nommé député ! car, bon Dieu ! il est une classe nombreuse qui n'est pas représentée à la Chambre ! C'est un fait constant, que l'infirmité n'y a pas d'organe ! Et puis, pas du tout, ils vont choisir un colosse, un homme de cinq pieds quatre pouces. Je vous demande si un gaillard comme ça donnera dans la bosse : le plus souvent ! — Il est vrai de dire qu'il y avait un grand motif contre ma nomination : c'est que la tribune est plus haute que moi de trois pouces, et qu'alors il fallait, ou que la France fît faire une autre tribune, ou qu'elle se résignât à ne pas me voir parler, comme les souffleurs. — Ah çà ! mais, mon cher, nous ne sommes pas ici dans mon endroit ; amusons-nous donc un peu, bon Dieu ! Je vois par-ci, par-là des femmes charmantes ; est-ce qu'on ne pourrait pas en faire un tas, de femmes charmantes, pour jouer avec ? aux jeux innocents, par exemple, c'est gentil.

— M. Mahieux aime les jeux innocents ? demanda, d'un air bien pincé, une dame assise en tapisserie.

— Oui, grosse mère, je les adore.

Alors les jeunes filles accourent, les jeunes gens se placent, et on n'attend plus que M. Mahieux pour commencer, quand on l'entend, dans une salle voisine, jeter des cris et proférer des jurons épouvantables. On se précipite, on s'informe,

et on trouve M. Mahieux mordant furieusement un grand jeune homme blond. On les accable tous deux de questions ; mais, comme l'un est Anglais, et que l'autre ne discontinue pas de blasphémer, on ne peut rien savoir, si ce n'est à peu près que M. Mahieux, prenant pour une patère le nez du gentleman, un peu long il est vrai, avait voulu accrocher son chapeau après ; que l'Anglais avait défendu son nez, M. Mahieux son chapeau, et qu'il en était résulté un instant de trouble, entièrement apaisé au moyen d'une compresse appliquée sur le genou britannique.

— Allons ! s'écrie M. Mahieux, à présent que l'Anglais a fini de faire le méchant, amusons-nous, belle jeunesse !

(Ici arrivent des verres d'eau sucrée, apportés par une femme de chambre.)

M. Mahieux, à son voisin. — Dieu de Dieu ! voyez donc la belle personne ! Quand on a une taille si intéressante, peut-on porter des verres d'eau sucrée, bon Dieu ! — Petite ! Un rafraîchissement par ici. (M. Mahieux boit un verre d'orgeat.) — Merci, femme superbe ! (Il en boit un second.) — Encore un, bobonne, charmeresse ! (Il en boit un troisième.) — Ah ! séduisante Ganymède, va !

Trop occupé de ce qu'il dit pour regarder ce qu'il fait, M. Mahieux, voulant placer son verre, culbute le plateau, et, avec lui, quinze différentes sortes de liquides qui, avant d'arriver à terre, inondent tous les intéressants individus réunis pour faire joujou avec l'innocence. Cris, tumultes, verres brisés, robes perdues, habits tachés, rien ne manque à la catastrophe causée par M. Mahieux.

Pour lui, effrayé des suites d'une pareille maladresse, il crie plus fort que tout le monde, en accuse le pauvre Anglais, lequel, se chauffant tranquillement les pieds, répond toujours *Yes !* aux impertinentes interpellations du bossu.

— Dieu de Dieu ! a-t-on vu traverser le détroit pour faire des malheurs pareils ! Je suis sûr, bon Dieu ! que ce *goddem*-là est payé par son sournois de gouvernement pour casser les verres en France.

— Allons, monsieur Mahieux, calmez-vous, je vous en prie. Pour quelques robes et quelques verres...

— Oh ! homme généreux ! vous êtes bon là, avec vos robes et vos verres ! Ça m'est bien égal, à moi ; c'est le liquide que je regrette : j'ai une soif terrible, moi, d'abord...

Et, là dessus, M. Mahieux va dans la salle à manger, d'où il revient, après cinq quarts d'heure, avec le nez légèrement égratigné.

L'Anglais. — Goddem ! meusieur le baussu, you avoir pris mon carrick que you salissez biaucoup en le traînant par terre..

M. Mahieux, s'apercevant de sa méprise. — Ah ! c'est que, voyez-vous, l'Anglais, je l'ai pris un instant pour me réchauffer, car j'ai les pieds gelés... Mais soyez tranquille, bon Dieu ! on ne vous le mangera pas, votre carrick.

— *Yes !*

Tout le reste de la soirée, M. Mahieux fut d'une amabilité délicieuse, charmant par sa gaieté tous ceux qu'elle ne scandalisait pas, faisant rire aux éclats toutes les jeunes personnes qu'il ne faisait point crier en les pinçant, et ne s'occupant absolument que de la société, si ce n'est quand on apportait des rafraî-

chissements. Malheureusement, une dame, qui jouait à la bouillotte, laissa tomber son mouchoir, et tout fut fini. M. Mahieux, que la galanterie a toujours perdu, se précipite sous la table pour le ramasser ; la dame, effrayée, jette un cri; Mahieux, ne croyant pas qu'un genou délicatement pressé puisse causer tant de bruit, se relève pour savoir ce qu'il y a ; mais son brusque mouvement enlève la table, qui, après s'être balancée quelque temps en l'air, se renverse avec fracas, entraînant, dans sa chute, joueurs, chaises et bougies. Tout tombe, roule et se groupe sur le parquet, tandis que la cire brûlante, qui voltige sur les physionomies, arrache de toutes parts des cris de douleur et de malédiction.

Oh ! pour ce dernier coup, arrivé en un clin d'œil, à cette culbute générale et instantanée, à ce bouleversement subit des idées et des individus, plusieurs crurent à la chute de la maison, entre autres les joueurs de bouillotte, et principalement le pauvre Anglais, qui articulait du langage national, autant que pouvait le lui permettre une énorme dame placée en travers sur la partie supérieure de son estomac.

Enfin il en fallut finir avec les douleurs et les gémissements, et, après un quart d'heure accordé à la mutuelle confidence des contusions reçues, quelqu'un s'avisa de demander la cause première de tant de vacarme ; mais personne ne put le dire, car M. Mahieux n'était plus là pour accuser l'Anglais ; il avait disparu avec le carrick de ce dernier, n'ayant jamais pu retrouver son petit habit.

6 janvier 1831.

II. — *M. Mahieux au bal de l'Opéra.*

Le roi y était ; le roi, sa famille, des princes, des ministres, des célébrités russes, anglaises, françaises, à n'en plus finir ! Coup d'œil somptueux, ravissant, éblouissant ! Des lumières, des lustres, des feux partout. L'or et la soie, les fleurs et puis les sons précipités, joyeux de la musique, électrisant les danseurs, enivrant les danseuses ; — les danseuses, dont le cou brille de sueur et de diamants, dont le sein bondit de désirs, dont l'œil noir luit de volupté ; les danseuses avec des fleurs sur leur tête, des fleurs à leur côté, blanches comme leurs robes, fraîches comme leurs bouquets ! — Oh ! quel bal ! quelle cohue ! quelle richesse !

Avez-vous pu — bravant coups de pied, de coude, de ventre, de dos, affrontant liquides, punch, glaces, sorbets suspendus sur votre tête comme jadis l'épée de Damoclès — avez-vous pu vous glisser jusque dans l'intérieur de la salle ? Oh ! alors, vous avez dû rire et rire aux larmes, car les dames riaient, le roi, tout le monde.

C'était lui, c'était M. Mahieux...

O grand petit être ! ô juron fait Christ ! ô génie tricorne comme le chapeau de l'homme *à la tablature,* sublime comme le Coran de Mahomet ! nul ne t'a compris, nul ne s'est inspiré à ton âme, car ton âme, c'est la poésie; et qu'ils sont prosaïques, les malheureux ! Ils t'ont donné des formes vulgaires, ils t'ont vêtu de

haillons, ils t'ont fait laid, ignoble, repoussant, stupide, que sais-je? Ils t'ont rapetissé, raccourci, mutilé à leur taille, toi géant d'intelligence et de progrès! — Les profanes! Oh! s'ils t'avaient vu!

Tu faisais les délices de cette belle fête nationale! en gants blancs, culottes blanches, bas de soie blancs, gilet blanc, habit de drap vert-pomme doublé de soie, doublé de velours; — et puis un claque à pluche, et puis des breloques, des chaînes, des lorgnons et puis, et puis...

Tu jures, mais quel parfum! tu pousses, tu renverses, tu sautes, tu déchires, tu mords, tu cries, tu ris, tu bondis, mais que de grâce! que de pétulance! que de gaieté!

— Dieu de Dieu, baron, quel panorama de houris! ô vingt dieux, baron, je les adore, je les adore toutes... Dieu! la belle brune! Oh! quelle blonde! Elles me fixent, bon Dieu!... Oh! vingt dieux!

Un bond, deux bonds, une suite non interrompue de bonds.

Voix de femmes, ensemble et séparément. — Quelle horreur! on déchire ma robe... — On m'écrase les pieds... — On me mord les jambes...— Aïe, aïe, aïe! le mollet!

M. Prudhomme, à ses voisins. — D'où peut venir cette émeute populaire? Messieurs, je vous prends à témoin!... je proteste contre toute insurrection, pacifique ou non, qui aurait pour but la violation de la monarchie et de la brave garde municipale.

Un militaire, à M. Mahieux. — Corbleu! méchant bossu, finirez-vous de sautiller?

— Dieu de Dieu! on a dit *bossu!* — Qu'est-ce qu'a dit *bossu?* — Bossu! — Bossu vous-même, militaire; vous êtes un inconvenant!

Éclats de rire. — Ah ah ah! oh oh oh! hi!

— Je veux réparation d'honneur; je l'aurai, bon Dieu!

Le militaire hausse les épaules, Mahieux se pend à son bras gauche, il lui mord les cuisses. Le militaire fait un brusque mouvement et lance M. Mahieux sur un garçon chargé d'un plateau de punch, de glaces, de sorbets. Le garçon chancelle, le plateau tombe sur Mahieux.

— Aïe, aïe! j'ai une glace dans la poitrine! Ouf! j'ai un punch dans le dos! Oh! vingt dieux! j'ai une bavaroise dans mon claque... Aïe, aïe! militaire, bon Dieu! votre procédé est indélicat, on ne lance pas un galant homme comme une balle, sans le prévenir, vingt dieux!

...... (S'inclinant avec grâce.) Serais-je assez heureux, belle dame, pour être votre cavalier à la suivante?

La demoiselle, en se mordant les lèvres. — Avec plaisir, monsieur.

— Votre toilette est délicieuse; je suis passionné pour vos rubans.

— En avant deux, la chaîne des dames!

— Oh! vingt dieux! ce devrait être la chaîne de toute la vie!

— Vous êtes galant, monsieur.

— C'est vrai, belle dame! pour la galanterie, la nature ne m'a pas tourné le dos, je suis son enfant gâté, moi! j'idolâtre les dames, vrai Dieu!

Il se hisse de volupté sur la pointe des pieds et va presque à l'épaule de sa danseuse.

— Tiens, ce gros député qui danse, oh! la bonne charge; délicieuse, vingt dieux! je l'ai vu sauter pour l'ex-roi, le voilà qui saute pour les pauvres; toujours sauteur, bon Dieu!

— Que vous êtes méchant, monsieur Mahieux?

— Vous trouvez, belle dame? Oh! j'adore l'épigramme! adorez-vous l'épigramme, vous?... Dieu de Dieu! je vois le prince! je vois les basques de son habit! bon Dieu! ce grand diable de commissaire me cache son buste! je vois ses jambes, vingt dieux! elles sont un peu courtes; c'est égal; c'est un bien bel homme!

Mahieux se penche de tous côtés, prend toutes les poses dans sa pétulance, enfantine et se marche sur la main gauche; il pousse un cri, s'agite, se débat et se marche sur la droite...

— Aïe, aïe, aïe! on me foule!

Mouvement, agitation universelle.

M. Prudhomme, à ses voisins. — Il paraîtrait que toutes les laves du volcan carliste ne sont point encore éteintes! Mais, monsieur, je réitère mes protestations...

Sortie de l'Opéra.

— John, mê câlech!

— L'équipage de M. le comte!

— Voilà une voiture, messieurs.

— Demandez une voiture!

Mahieux, sautillant, grelottant. — Cocher! cocher!

— Voilà, monsieur.

— Mène-moi rue de Clichy, cocher! mène-moi rondement, bon Dieu! je te donne trente-cinq sous?

— Mais, monsieur, c'est une course de nuit.

— C'est égal, bon Dieu! je ne marchande pas! va, j'ai le moyen, je ne me dédirai pas : trente-cinq sous!

— Mais, monsieur, il me faut trois francs.

Mahieux, s'élançant hors de la portière. — Trois francs! cocher, tu abuses de ma position! je te signalerai à la police, vingt dieux!

— Mais, monsieur...

Pendant cette discussion, un monsieur et une dame entrent dans le fiacre, le cocher fouette, et Mahieux reste sur le pavé. — Des voitures se croisent s'entre-croisent.

— Cocher! cocher!

— Monsieur, c'est pris. — Monsieur, c'est un équipage bourgeois.

— Oh! vingt dieux! Dieu de Dieu! bon Dieu!

— Un laquais, impatienté des cris et du bruit que fait Mahieux. — Mais aura-t-il bientôt fini, le bossu? — Attends, crapaud manqué, je vas te placer.

Il saisit Mahieux par son infirmité, et, d'un tour de main, le pose sur l'impé-

riale d'un coupé qui part au grand trot... Mahieux pousse des cris de détresse, des cris lugubres, les chevaux n'en galopent que plus vite... Au bout de vingt minutes, à cinq heures du matin, la voiture s'arrête dans une rue située près de la barrière d'Enfer.

3 février 1831.

VII.

DES POMPES ET DES CHEFS-D'ŒUVRE DE SATAN, TOURNÉS AU PROFIT DE LA CHRÉTIENTÉ.

Adonc, le pape mort, sans que l'Église ait été malade, et le conclave se devant assembler, sans pour cela que l'Église en doive aller mieux, ce fut pour l'architecte du palais Quirinal affaire aussi importante de convenablement caserner le régiment catholique-apostolique-romain, que pour la statue de Pasquin de le harceler de ses méchantes plaisanteries condamnables d'impiété.

Or, ce étant, M. Valadier, chevalier et architecte, — car une profession n'empêche pas l'autre, — M. Valadier, aussi fort sur son histoire romaine que M. Villemain sur celle d'Angleterre, s'avisa de penser que, de toutes les restaurations, l'impériale n'était pas la plus médiocre, et que, somme toute, il pouvait trouver une réputation toute faite en appropriant aux nouvelles circonstances les localités préparées autrefois pour l'impératrice Marie-Louise et son fils, alors souverain de Rome sans conclave.

Mais M. Valadier, que son titre de chevalier élève de beaucoup, comme on le pense bien, au-dessus des capacités d'architectes ordinaires, s'aperçut, aux ornements mondains qui révélaient la destination première de ces lieux, de la difficulté qu'il éprouverait dans l'accomplissement de sa transfiguration architecturale. En ingénieur bon chrétien, il jugea prudent, pour le salut de son âme, de s'éclairer des lumières de quelque cardinal en odeur de sainteté, de celui, par exemple, que l'on suppose généralement devoir être élu.

Aussi, avant de parcourir avec l'Éminence les galeries profanes, M. le chevalier de l'ordre des architectes avait repassé quelques ouvrages moraux, tel celui de la Rochefoucauld sur les pantalons appliqués aux danseuses, et, fort de ses auteurs, il se proposait de faire des prodiges religieux et romains.

Quant au luxe, rien ne fut à redire, si ce n'est pour enrichir encore ces immenses salles, phénomènes de splendeur et de somptuosité. Mais, quand advint le chapitre de ces secrets de la vie privée, embellis chez les grands des charmes de la mollesse, des recherches de la volupté, l'architecte s'empourpra comme un pilastre de granit et commença son discours de réformes.

D'abord, il offrit de détruire ces mystérieux boudoirs, séjour de rêveries, à la lumière douteuse, à l'air parfumé et aux moelleuses ottomanes. Mais le cardinal l'en empêcha bien, prétendant qu'un futur pape aimait à se reposer tout comme monarque de Rome ou de France.

Et le chevalier s'inclina

De même fut pour les étuves des bains, ces salles élégantes et solitaires, que l'architecte jugeait inutiles pour le conclave, dont les membres, au contraire, paraissent des messieurs fort propres.

De même alors le chevalier s'inclina.

Mais quelle fut sa surprise, quand, offrant de remplacer par un tableau d'église celui de *Diane surprise au bain,* sa demande ne fut acceptée qu'à la condition d'y faire succéder Suzanne, vue dans l'eau belle et ravissante, par les deux vieillards ravis.

Néanmoins, il s'inclina encore.

Quand il vit aplanies dans l'esprit du cardinal les difficultés qu'il redoutait le plus, l'architecte, apercevant encore çà et là quelques peintures bien mondaines, proposa simplement de les vêtir à la grecque ou à la romaine, costumes, comme on sait, beaucoup plus convenables que les pantalons collants. Heureusement, le cardinal, ami des arts autant que de l'Église, s'opposa de même à la mutilation de fort belles natures, et consentit seulement à ce que des auréoles, placées sur quelques têtes, fissent autant de saints ou de saintes de quelques divinités trop égrillardes.

Pour le coup, le chevalier s'inclina d'une façon tout architecturale.

Puis, comme il s'en revenait au Vatican avec Son Éminence, le complimentant des murmures approbateurs qui l'accueillaient à son passage, ce qui, disait-il, en chevalier poli, était un hommage populaire à la tiare, tous deux purent apercevoir sur la statue de Pasquin un mauvais quatrain dont le sens était que, quel que fût le pape, *la voix de Dieu ne serait point la voix du peuple.*

Aussi, deux jours après, lors de la procession du conclave, on remarqua que les tentures du palais Braschi couvraient, à dessein sans doute, la statue de l'hérétique Pasquin.

13 janvier 1831.

VIII.

DE LA LIBERTÉ DRAMATIQUE AU POINT DE VUE HISTORIQUE ET MILITAIRE.

— Embêtant, Pacot! V'là-t-il pas qui suppriment le plus bel agrément de la garnison, le spectacle historique et militaire!

— Vraiment, l'ancien!... Qu'est-ce que c'est que ça, le spectacle historique et militaire?

— Eh bien, une supposition que t'es bête, Pacot...

— Mais, mon ancien, pourquoi donc que vous choisissez toujours cette supposition-là?

— C'est qu'elle est historique, vois-tu. Eh bien donc, une supposition que t'es bête, Pacot, que t'es farceur, que tu es bon à jouer un rôle n'importe, dans une pièce quelconque; eh bien, alors, tu es obligé de décéder, et ce n'est plus que

vingt-cinq ans après ta mort que tu peux reparaître sur la scène, à condition encore que tu n'aurais pas laissé à la payse des méchants marmots qui viendront s'opposer à ce qu'on joue monsieur leur père.

— Oh ! c'te bêtise !

— Que c'est même immoral, en ce que ça peut porter des jeunes auteurs à prématurer des finales d'existence pour se ménager des sujets sur leurs vieux jours.

— Ah ! c'est bien féroce ; mais c'est égal, ça nous débarrassera des pièces de circonstance, où, dans l'ordre du jour, on nous envoie applaudir gratis. Toujours une corvée de moins, l'ancien.

— Que c'est ensuite détruire le charme et la poésie du quartier Popincourt, où chaque affiche de spectacle est le programme des situations dramatiques et équivoques de l'Empire ; ce qui distrait pendant la faction et permet d'apprendre pas cher aux particuliers qui ont l'amour de l'instruction.

— C'est vrai ; aulieur qu'à présent, vu les difficultés que vous venez de dire, y aura toujours un siècle ou deux entre les spectateurs et le spectacle, ce qui sera fastidieux, vrai, l'ancien, car, en fait d'anciens, moi, j'aime que les vrais anciens, mais j'aime pas les vieux anciens qui n'ont pas d'aigles sur leur bonnet à poil.

— Bien dit, Pacot ! Tiens, regarde-moi ça, mon ami.

— Oui, l'ancien. Quoi ?

— Cette superbe affiche !

— Ah ! c'est vrai : laquelle, s'il vous plaît ?

— Eh ! pardieu, la celle du théâtre des *circonférences olympiques,* où on prétend que sont alignés, on peut l'dire sans affront, les plus fameux grognards de l'Europe à pied et à cheval.

— Pour lors, mon ancien, votre nom est dans les fantassins.

— Oh ! Pacot ! quelle idée ! pourquoi pas, au fait, puisque j'étais avec l'*autre* ? Oh ! vertueux Pacot ! consolation des anciens, toi que tu sais écrire, vois donc si, dans le 5e régiment, 3e bataillon, 6e compagnie, tu ne lirais pas en effet : *Jean-François Brutignon, dit le Crâne ?*

— Volontiers, l'ancien.

Après cinq minutes d'attente.

— Eh bien, Pacot ?

— De quoi, mon ancien ?

— Eh bien, m'as-tu trouvé, mon ami ?

— Non, caporal, je suis encore qu'à la première ligne, où il y a l'Em... pé... l'Empéreur.

— Le chef de file d'abord, c'est juste. Après ?

— Après, j'ai beau me baisser, mon ancien, j'peux pas épeler, l'affiche est trop haute.

— Cré coquin, Pacot, ne te gêne pas, jeune ami. Fais comme moi quand je veux subtiliser un baiser à la payse à travers les barreaux de l'entre-sol.

— Vrai, l'ancien, vous m'autoriseriez à me permettre une licence pareille avec mon respectable caporal?

— Allons, un temps, deux mouvements! saute, farceur, et lis couramment.

3 février 1831.

IX.

CHARGES.

Au dernier des rares concerts donnés cet hiver, un beau jeune homme et une femme charmante se trouvaient assis l'un près de l'autre, comme si le hasard les avait réunis pour entendre l'admirable symphonie qu'on exécutait en ce moment. C'était un morceau de Beethoven, partition aussi pleine de charme que d'éclat.

Il y a un moment où tous les instruments s'arrêtent d'un mouvement spontané. L'effet est merveilleux. Vous n'en avez pas idée, si vous ne l'avez pas entendu. C'est un crescendo, crescendo, crescendo... Puis, tout à coup, silence complet.

— Or, cette fois, on entendit distinctement le son d'une petite voix flûtée, qui, prise au dépourvu par le jeu des instruments, modulait distinctement la fin d'une phrase d'amour :

— Tu m'aimeras toujours?

— Oh! toujours! répondit une basse-taille.

Et la symphonie reprit son train.

10 février 1831.

X.

LES BACCHANALES DE 1831.

I.

Si l'on vous avait demandé de mettre seize caricatures sur une seule feuille de papier, d'y exprimer une révolution consommée, d'en indiquer une nouvelle, de n'oublier ni les doctrines ni les personnes qui les représentent, de composer un carnaval politique et de nous faire trembler d'avoir ri,... croiriez-vous la chose possible?... L'entreprise était difficile; mais *la Caricature* se devait à elle-même de dominer la bouffonnerie des rues, celle des affaires publiques et celle des orateurs... Pour réussir, il a suffi de regarder, d'entendre et de copier.

Il y a dans la caricature de Grandville une traduction si vive de l'histoire contemporaine, que l'on croit lire une page où Molière, Juvénal et Tacite ont déposé tour à tour leurs pensées diversement originales.

Où est l'article de journal qui ait plus artistement stigmatisé la politique de notre diplomatie que ce costume de Polonais loué à notre ministère?

Un habit d'arlequin est réclamé par un pair de France!... Quoi, un seul?... Ah! l'honnête homme. Eh! qui ne pouffera de rire en voyant un avocat célèbre déguisé en homme de courage et M. G..., en carmagnole, lui disant : « Tu as beau faire, tu as peur!... »

Puis l'Académie enveloppée dans les bandelettes d'une momie restant immobile dans une sorte de *statu quo* metterniquois... Oh! comme on voit bien qu'elle a dû élire Viennet et refuser Benjamin Constant...

La *Liberté* sort de l'hôpital, soutenue par l'*Avenir* en charlatan, et par un vétéran dont la *dégaîne* historique est si admirablement bien rendue, qu'il y a dans cette figure toute une biographie inexorable. Ne rend-elle pas le dévouement sénile d'un amant fidèle jusqu'au tombeau?

Le pape et la papesse dansant une valse sont de ces figures que rien ne saurait payer. La ravissante papesse ayant un vieux pape qui défaille entre ses bras et se retient de galoper... est peut-être une double épigramme : est-ce Rome qui chancelle devant un nouveau culte étourdi?

Mais voyez les ruines de la Contemporaine, déguisée en Amour, faisant reculer un célèbre abbé revêtu des insignes de la folie, et qui néanmoins conserve assez de bon sens pour apercevoir, derrière lui, l'antagoniste de Lisfranc, le plus célèbre de nos chirurgiens qui redoute pour *l'Avenir* les suites de cette rencontre. Tout est là, même Rossini, qui joue un air à réveiller les morts.. Mahieux prend le costume de Napoléon, et le plus gros citoyen de France considère la défroque de Charles X, pendue à un clou!...

Mais voici la création la plus prophétique! Six jours avant les vengeances populaires, l'impitoyable dessinateur montrait l'archevêque tenant d'un bras la palme du martyre, de l'autre un verre de vin de Champagne, et faisant la nique aux vainqueurs de Juillet qui ont de grands nez.

Il y a dans tout cela des leçons pour tout le monde, et nous ne savons pas si l'expression du temps présent, lithographiée d'une manière si incisive, suggérera quelque pensée utile aux pantins politiques; s'ils s'occuperont de redresser les griefs; s'ils voudront voir ce qu'il y a entre les saint-simoniens et l'abbé de Lamennais, entre l'abbé de Lamennais et l'archevêque de Paris... l'anarchie, la royauté, les saturnales populaires!... un croque-mort!

Napoléon devenant la proie de Mahieux est la satire des déplorables tentatives que les vaudevillistes ont fait de mettre la colonne en pièces de six liards.

Nous sommes de notre avis, de l'avis de cette honnête et bonne *Caricature,* qui rit tant, tant et tant d'un député du centre laissant tomber ses brioches à l'approche de M. Mauguin, dont les discours l'effrayent, qu'elle laisse tomber elle-même son fouet et son bonnet. — *Rideamus quoque!*

17 février 1831.

II.

Nous avons ri... et nous rirons encore, puisque, grâce à l'esprit observateur de Grandville, les ridicules du jour viennent se grouper par douzaines sous son vitriolique crayon.

Au costume polonais loué à M. Sébastiani ont succédé ceux de deux grands peuples dignes de l'indépendance. Ce sont des fers. Car ces chaînes égoïstes qui retiennent aujourd'hui un généreux dévouement dégénéreront peut-être en instruments d'esclavage et d'oppression!

C'est grâce à des enfants dénaturés que la France, jadis si puissante, et si belle encore aujourd'hui, traîne tristement les lambeaux de la misère. Sa pénurie n'arrête pas l'avidité du pauvre millionnaire qui quête une liste *si vile*.

Mais ce n'est point tout avec la finance. On n'en finit pas sitôt sur un pareil sujet. Quoi de plus vrai que cet arracheur de dents qui, après les plus belles promesses, souffle, souffle et gonfle tant qu'il peut le budget de 1831?

Et M. D..., en bonne fortune, qui, du coin de l'œil, lorgne l'entrée du sac, comme s'il voyait là un confortable fromage de Hollande, quand il songera à se retirer du monde...

A voir la Charte, costumée de pièces et de morceaux, se traîner estropiée, on dirait la constitution affaiblie d'un malade qui, pour avoir confié sa force et sa virilité à de fameux opérateurs, ne sort plus de leurs mains qu'amputé et réduit de moitié.

Jamais don Quichotte n'a servi à figurer une chimère mieux conditionnée que celle de Saint-Simon. Le voyez-vous, armé de l'émancipation du beau sexe, de l'égalité des fortunes, de la répartition suivant les œuvres, de la division des capacités par numéros? le voyez-vous bouleverser le monde civilisé, dont la topographie intellectuelle n'offre que préjugés à sa lance régénératrice? — Malheureusement pour la conversion des adeptes, il laisse derrière lui Sancho, drôle imbu d'un préjugé généralement commun : c'est que la panse ne s'emplit pas de préceptes; et, pendant que son maître court à la bataille, lui s'occupe de la pêche aux écus. Don Quichotte est spiritualiste, Sancho est matérialiste. Sancho perdra la cause, mais il gagnera son fromage.

Costume de muet, loué à M. Royer-Collard, — de poissarde, à Mlle A..., — un mannequin de sauveur de la patrie. — Costume d'enfant loué à Mlle Mars. — Voilà des gens bien habillés à leur taille.

Un monstre déguisé en M. Geoff... S.-H., et une vertu sauvage en actrice des Nouveautés sont de ces rôles heureux qu'il est rare de créer.

Et le Commerce, qui le délivrera? Qui donc prendra pitié de ce pauvre moribond? Comment se remettra-t-il jamais de ses secousses, menacé comme il est de la lancette guerrière, des bouillons de *la Gazette*, des prières de *la Quotidienne*, des complots du carlisme étranger et des machinations de certain clergé? Un garde national proposerait comme remède de disperser l'attroupement meurtrier... La police fait autrement : sourde, muette et aveugle, elle écoute sans entendre,

parle pour ne rien dire, regarde sans voir, marche timidement à tâtons, mais graisse la patte à un limier pour avoir flairé une révolution dans une colonne du *Figaro*, ou pour avoir saisi une bulle de savon.

10 mars 1831.

XI.

DES JAMBES DE CAVÉ ET DES BRAS DE MOREAU-SAINTI.

Cavé ne sera point réengagé, dit-on, par la nouvelle direction de l'Opéra-Comique. Un journal effraye son abonné par cette phrase en lettres italiques : *On ne le remplacera jamais!* Et, pour la première fois, on se demande ce que c'est que Cavé.

Sous le rapport vulgaire du chant et de la diction, on l'ignore encore. Il sera suffisamment remplacé tant que son emploi restera vacant. Mais il est une fraction de Cavé qui offre un mérite rare, qui à elle seule serait digne de la plume d'un historien : ce sont ses jambes. Là s'est réfugiée toute la fougue du talent lyrique, dramatique et champêtre de l'acteur.

Un ami de Cavé lui conseillait un jour d'entrer en scène sur la tête. Il espérait beaucoup du jeu plein d'expression de ses tibias intelligents.

Mais pour n'avoir pas su utiliser ainsi un talent subversif, tant de mérite n'est devenu qu'un fléau scénique.

On ne se figure pas la foule de petits malheurs occasionnés par la pantomime gigottante de Cavé. Et si de grands effets n'ont souvent que de petites causes, attribuons-lui, pendant que nous y sommes, la ruine du théâtre qui a le bonheur de le posséder.

Qui n'a cru découvrir, en effet, la solution du mouvement perpétuel dans le balancement poétique de cet acteur, dont les jambes sont en état continuel de crispation; qui jette toujours son corps en avant pour ramener ingénieusement ses jambes, chacune à leur tour, sur le premier plan; qui danse un couplet, trépigne une ariette, et est parvenu à remplacer une roulade par une gambade !

Talons écorchés, cors écrasés, chevilles compromises, souffleur démoralisé, tels sont les résultats de la méthode innovatrice de Cavé. Aussi, terreur unanime quand il occupe la scène. Fuite de ceux qu'il poursuit, précaution de ceux qu'il approche, douleur de ceux qu'il endommage, toutes ces impressions particulières doivent singulièrement nuire à l'ensemble de l'exécution et à la satisfaction générale.

Si Cavé est si redoutable dans les moments de confiance tranquille où il répond par le sourire de la satisfaction intime aux rires moqueurs du parterre, jugez de ce que ce doit être quand lui-même est à son tour agité d'une crainte légitime; quand il se trouve en face de Moreau-Sainti, dont les bras harmonieux ont le même inconvénient que ses jambes sagaces, et qui, si vous n'y prenez garde, ne vous

enfonce pas moins son doigt dans l'œil, bien que ce soit le plus moëlleusement du monde, suivant les règles de l'art et avec plus de grâce que quiconque.

Aussi, quand ces deux messieurs sont en scène, à voir les battements effrayés de l'un et les embrassements interminables de l'autre, le compositeur s'informe de se qu'est devenu sa musique, le souffleur se réfugie dans son arrière-trou, le public se demande où il est, et tout le monde a l'air prodigieusement satisfait.

3 mars 1831.

XII.

RÉCIPROCITÉ.

Une heure du matin. — Rue déserte.

— Monsieur, pourriez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît?

— Je n'ai pas de montre.

— Seulement l'heure approximative.

— Onze heures.

LE PREMIER INDIVIDU, tirant vivement sa montre. — Eh bien, vous allez joliment! Il est une heure un quart.

LE SECOND INDIVIDU, tirant la sienne. — Vous avancez de dix minutes!.. Mais, au fait, monsieur, puisque vous avez une montre, pourquoi votre demande?

— Mille pardons, monsieur; c'est que je craignais que vous ne fussiez un voleur, et, pour prévenir une question désagréable, j'ai pris l'initiative. Du reste, mon innocence est prouvée par le premier mouvement consciencieux qui m'a fait inconsidérément tirer mon *régulateur*. Je suis horloger.

— Pardon alors, monsieur, de la sécheresse de mes réponses. Je craignais pareillement que voleur vous ne fussiez. Au reste, la même raison m'a fait tirer inconsidérément mon *régulateur*. Je suis aussi horloger. — Ainsi, confrère, vous avancez.

— C'est vous qui retardez.

— Laissez donc!

— Ah! oui.

Les deux interlocuteurs se touchent la main.

— Adieu, confrère qui avancez.

— Adieu, confrère qui retardez.

Cinq minutes après.

CHACUN DES HORLOGERS, à part soi. — C'est égal, j'ai toujours prouvé au confrère, clair comme le jour, que c'est lui qui va mal.

10 mars 1831.

XIII.

TOUCHANTE ATTENTION D'UN PAPA.

— Mon ami, dit le papa à son fils, Paganini est arrivé ; Paris possède enfin ce prodige.

— Qu'est-ce que c'est que Paganini ? demanda le fils à son papa.

— Comment ! dit le papa à son fils, tu ignores de pareilles choses ? Mais qu'apprends-tu donc à l'enseignement mutuel ?... Paganini est le généralissime des virtuoses apparus depuis le déluge ; c'est le Napoléon des violons.

— Ah ! dit le fils.

Et il alla jouer à la balle.

Le papa, comme absorbé par une combinaison financière, resta quelques instants silencieux, puis il rappela son fils.

— Mon ami, lui dit-il, tu n'as encore que huit ans ; une longue carrière s'ouvre devant toi, pendant laquelle tu verras bien des choses surprenantes, mais jamais aussi surprenantes cependant que ne l'est Paganini, — à ce qu'assure mon journal. — Ainsi, mon enfant, quoi qu'il en coûte à ton père, je te mènerai ce soir à l'Opéra ; je veux que, dans la suite des temps, tu puisses dire que tu as vu ce divin maestro.

— Papa, est-ce qu'il en coûte cher pour dire cela ?

— Trente francs, mon fils.

— Dieu ! papa, avec trente francs, comme on aurait des chaussons et des sucres d'orge !

— Allons, mon ami, va te faire habiller par ta bonne et prépare-toi à l'admiration.

L'enfant se fit habiller, se prépara à l'admiration en dînant comme quatre et alla le soir à l'Opéra.

Arrivé là, l'enfant récompensa la touchante sollicitude de son papa par un long somme qui tenait de la léthargie.

C'est égal ; dans la suite des temps, le petit gaillard pourra dire qu'il a vu Paganini.

17 mars 1831.

XIV.

HÉROÏSME EN ROBE DE CHAMBRE.

L'Autocrate, sonnant. — Esclave, apporte-moi Diebitsch.

— Sire, j'ignore où est le maréchal.

L'Autocrate, ressonnant ; un second valet arrive. — Esclave, la schlague à ce butor, et apporte-moi Diebitsch.

LE MARÉCHAL. — Sire, Sabalkanski attend les ordres de Votre Majesté.

L'AUTOCRATE. — Eh bien, Diebitsch Sabalkanski (puisque tu as deux si beaux noms pour toi tout seul), j'ai besoin de toi.

LE MARÉCHAL. Parlez, sire.

L'AUTOCRATE. — Je vais parler aussi ; mais, toi, tu vas te taire. — J'ai conçu un vaste projet pour la réussite duquel j'ai déjà toute la fermeté de vouloir qui distingue les czars, et, de plus, l'assurance de la protection du Très-Haut; il ne manque plus maintenant que l'appui de ton bras... Eh bien, qu'en dit ton bras?

LE MARÉCHAL. — Mon bras dit oui, sire.

L'AUTOCRATE. — Bien. — Pour éviter de faire longtemps encore une pension royale à notre cousin Charles X, j'ai décidé dans ma sagesse que je le replacerais sur son trône; après quoi, bien entendu, nous nous inscrirons comme créanciers sur sa liste civile. En conséquence, puisque tu touches annuellement trois cent mille roubles pour l'entretien de la gloire de notre règne, c'est toi que je charge de mener à bien cette héroïque entreprise.

LE MARÉCHAL. — Sire, vous me voyez tout prêt à vous obéir en tous points. Mais je me permettrai de faire observer à Votre Majesté que la Pologne est en pleine révolte.

L'AUTOCRATE. — Ah ! c'est juste ! J'oubliais de te tracer l'itinéraire à suivre. En passant, tu anéantiras les Polonais jusqu'au dernier ; de là tu te rendras à Holy-Rood pour prendre la famille cosmopolite dans un fourgon ; tu iras aux Tuileries, au coin du pont Royal, asseoir sur le trône des Français leur monarque chéri, et puis, là, tu attendras mes ordres.

LE MARÉCHAL. — Comment ! sire, est-ce que vous n'entrerez pas dans Paris à la tête de votre armée?

L'AUTOCRATE. — Non, Diebitsch. Je crains trop les rhumes de cerveau et les conspirations pour m'exposer de la sorte. Tu sais que c'est ce qui a compromis la santé de notre auguste frère Alexandre : il en est mort.

LE MARÉCHAL. — Vive l'empereur Nicolas !

L'AUTOCRATE.— Encore bien dit.— Ainsi donc, Diebitsch, à toi la peine, à nous la gloire. Tiens, voilà cent mille roubles pour te donner du cœur : tu trouveras autant de Russes dans ma cour. Fais-en tuer le moins possible ; cependant ne va pas t'en faire faute ; il y en a encore. Bonne campagne ! que le Très-Haut te bénisse, et nous aussi !

C'est à la suite de ces héroïques instructions que le maréchal Diebitsch fit, comme un bon et modeste Russe, la réponse suivante que nous garantissons pour historique :

— Vous voulez, sire, que je remette mes bottes de conquérant ; eh bien, je vous promets de ne les quitter que sur la place du Carrousel, pour les faire décrotter par les Parisiens !

17 mars 1831.

XV.

FANTAISIE.

Application d'un génie d'homme à une carcasse de baleine et à une bûche de bois.

Il y a quelques années, un industriel s'avisa d'imaginer qu'un cétacé pouvait servir à autre chose que faire de l'huile, de la bougie et des buscs, et il fit des fleurs en baleine.

L'œuvre fut si parfaite, que tous les amis de l'industriel étaient dans une admiration dubitative, laquelle l'industriel ne daignait seulement pas convaincre.

Mais, le monarque d'alors s'étant permis de hocher royalement la tête, parce que l'industriel s'engageait à faire toute une serre artificielle avec la baleine des Pays-Bas, alors celui-ci sollicita de l'obligeance d'une des dames, le busc de son corset, dans l'intérêt de l'art, et, entre ses mains, cet inélégant tronçon servit de tige à une rose admirable, ne cédant en rien à la nature par la suavité de l'apparence et le charme du coloris.

A ce coup, bruyant concert d'éloges de cour.

Cela seul eût suffi à la fortune d'un artiste ayant déjà vingt mille livres de rente. Or, comme il ne manquait plus que cela à celle de notre industriel, il renonça à la baleine, se disant une dernière fois *cétacé*.

Adonc, cet hiver, assis au coin de son feu, les jambes étendues comme un homme qui attend la fortune, en jouant avec ses doigts et en se manuélisant le cerveau, il s'avisa d'imaginer qu'une bûche pouvait servir à une autre chose que faire des cendres et des allumettes, et il en fit des chapeaux à l'usage des deux sexes.

Dire une pareille chose semble folie de notre part; c'est donc prodige de la part de celui qui l'a conçue et réalisée.

Car il n'est aucune étoffe que n'imite à s'y méprendre les fragments de la bûche en question. Velours, gros de Naples, pluche et autres bagatelles ont été transférés du chantier dans les ateliers de nos premières modistes, et Longchamps verra plus d'un élégant minois gracieusement encadré dans une coiffure de bois.

En apprenant cette merveille, le comte de Camerano, grand protecteur des modes, a vite envoyé, rue des Fossés-Montmartre, au grand dépôt de la *sylvestrine* (c'est le nom des bûches perfectionnées), demander si, vu son titre et son rang, l'industriel ne pourrait pas lui confectionner un complet habillement indigène depuis les bottes jusqu'au chapeau, mettant généreusement pour cela toute une voie de bois à sa disposition.

Avec un peu de peine et beaucoup de bûches, l'industriel y est parvenu.

Mais, vêtu de la sorte, il a été généralement convenu qu'en bois blanc, le comte de Camerano ressemblait à un pierrot; qu'en acajou, il avait tout l'air d'une commode; qu'en bois peint, on le prendrait pour un devant de boutique; en sorte qu'on ignore encore sous laquelle de ces trois flatteuses apparences M. le comte se présentera à Longchamps.

24 mars 1831.

XVI.

CHAPITRE PUREMENT ADMINISTRATIF

Repas de noce. — Vin du cru. — Coup d'œil d'une mariée. — Coup de tête d'un maire. — Coup de pied du sort.

— Pierre, un repas de noce est un bien succulent passe-temps, mon ami !

— J'sais pas, monsieur le maire ; moi, j'y étais pas.

— Ce que c'est que de ne pas être doué de l'expérience des choses !... Oh ! vin appétissant...., marié du cru... O homme légal, suis-je heureux !

— Monsieur le maire, voilà une lettre qui est venue pendant votre absence.

— Dis donc ma délicieuse absence, rustre trop peu poétique !

— Votre absence trop peu poétique, monsieur le maire.

— (Après lecture)... Hein !... Qu'est-ce à dire ?... Comment ?... — Quoi ? — ... Pierre, qui t'a remis cette lettre anonyme ?

— Le facteur, monsieur le maire.

— Ah ! on se permettra d'effrayer l'autorité constituée, en bicorne et en écharpe, par des moyens insidieux ! et encore sur quel sujet, s'il vous plaît ? sur l'un des sujets les plus poétiques depuis le 29 juillet... (après la mariée et le vin du cru cependant) : sur l'Association patriotique, qui réalise la grande ronde de Béranger.... gaillard, qui s'y entend, celui-là, en fillettes, en vin du cru et en patriotisme !... Ah ! on croit me faire peur ? — Pierre, l'individu qui t'a remis cette lettre était-il armé ? avait-il un visage bien sinistre ?

— Monsieur, il était armé d'une boîte, et il avait un visage de facteur.

— Ah ! non, je n'ai pas peur...., et je leur prouverai... Vouloir intimider un fonctionnaire public ; mais il y a là crime prévu par la loi... Il y a conspiration flagrante !... Ah ! c'est *l'opinion du roi* qu'il ne faut pas empêcher Charlot casse-tête de revenir tronquer nos institutions et nos individus !... Ah ! les motifs de blâme ont *une force particulière* à l'égard des employés du gouvernement !... Voyez-vous ça ! On va congédier les fonctionnaires parce qu'ils sont ennemis de l'ancien ordre des choses, de sorte que, persécutés également sous celui-ci ou sous l'autre, il ne leur resterait plus qu'à se faire naturaliser Portugais... à aller se faire pendre pour ne pas mourir de faim. Comme c'est probable !... — Voilà maintenant que l'effort spontané de l'appui le plus sympathique... on pourrait même dire ici poétique... *est un acte de l'opposition la plus déclarée.* — Oh ! précieux !... — Assurer la défense du pays *est le devoir* du gouvernement, de la garde nationale, de l'armée et des citoyens ; mais ce devoir n'appartient à aucuns autres... Ah ! bien gentil !... Mais, puisque la garde nationale, l'armée et les citoyens forment eux-mêmes cette association, où diable pêchera-t-on les *aucuns autres* ?... Qu'est-ce que c'est que ça, les *aucuns autres* ?... Ah ! on prend les lunettes d'un maire pour une optique à mystifications !... C'est ce que nous allons voir... — Pierre, donne-moi mon bicorne, Pierre ; et puis ma canne à dard, Pierre.

— Monsieur va sortir à l'heure qu'il est?

— Oui, la dignité outragée veut qu'on sorte à toute heure; s'il pouvait pleuvoir à verse même, ce serait là la véritable poésie du devoir légal!

— Monsieur, ça tombe justement à *sciaux*.

— Eh bien, alors, donne-moi mon parapluie, Pierre... — Oui, c'est précisément demain matin que paraît le journal de l'arrondissement, et, en mettant au net un tas de belles pensées, beaucoup plus poétiques les unes que les autres, on verra comment je sais répondre aux menaces anonymes!... Allons, en route, et en avant le courage civil et le discernement individuel!

. . . .

Le lendemain du repas de noce, les rayons d'un soleil printanier éclairaient également de leur équitable lumière et le réveil des nouveaux époux, et celui du maire, et celui d'une foule de bien d'autres encore que nous n'énumérerons pas ici, vu la quantité.

Le réveil des époux fut monotone comme une après-dînée, celui du maire, gai comme un vainqueur de bataille. Depuis longtemps ses journaux l'attendaient: il ouvre celui de l'arrondissement et voit son article, qui lui semble être le plus remarquable publié depuis l'invention de la presse périodique. Il le lit une fois, deux fois, trois fois, puis enfin le laisse là parce qu'à chaque nouvelle lecture il le trouvait toujours mieux. Par devoir, il ouvre *le Moniteur*...

O lecteur! pour m'épargner la peine de vous l'expliquer, faites-moi le plaisir de vous figurer vous-même l'aspect tout apoplectique que doit prendre le visage d'un maire, quand ce maire voit rehaussé du titre d'*officiel* un article qu'il vient de réfuter, nous savons comme!

Cependant, il n'avait reçu qu'une lettre anonyme... C'est que, dans le grand nombre, une était partie sans la signature du sous-préfet.

Et, comme souventes fois il arrive que les plus petites choses décident d'événements de plusieurs pieds de haut, il advint celle-ci, que M. le maire, qui, avant tout, voulait être un homme administratif, rentra dans la catégorie des simples particuliers portant lunettes, parce que, entre une démission et une bassesse, M. le maire trouva la démission beaucoup plus poétique.

14 avril 1831.

XVII.

CAUSONS UN PEU HORTICULTURE.

Bien que depuis le déluge quelques personnes aient eu la louable attention de cultiver un peu la science horticole en France, afin seulement que l'invention ne s'en perdît pas, il faut convenir que cette intéressante branche d'industrie y a été fort longtemps négligée.

Cependant, nos visites guerrières à maintes capitales nous ont appris, parmi tant d'autres choses, que, dans chacune d'elles, l'horticulture était non-seulement

un genre de plaisir généralement apprécié, mais encore une source féconde de richesses et de prospérité.

Or, comme, en fait de bonnes idées, nous sommes peu récalcitrants, nous avons goûté du plaisir, nous avons goûté de l'importance végétale, et nous avons pensé que c'étaient choses convenables à importer.

Depuis lors, de généreux efforts, de coûteux sacrifices ont vaincu les premiers obstacles, et aujourd'hui cette science, élaborée péniblement par des hommes modestes et silencieux, a offert des résultats qui atteindront bientôt la supériorité.

De cette amélioration il commence à résulter ce qui existe déjà à Berlin, Vienne, Édimbourg et surtout à Londres : toutes les classes s'intéressent et prennent part à une occupation pleine de charmes et de succès réels; chacun, suivant la somme de ses moyens, veut concourir à l'œuvre de mode; entre la lucarne fleurie de la grisette et le jardin du riche capitaliste s'agitent les progrès ambitieux de toute une population de petits propriétaires.

A une pareille armée de praticiens volontaires, il faut autre chose que de sèches théories jetées de loin en loin par un sixième étage. Une nouvelle association d'hommes spéciaux formant une *Académie d'horticulture*, et appelant à en faire partie tous ceux qui le désirent, nous semble le moyen le plus efficace pour régulariser au profit de la science, et maintenir toujours dans une salutaire direction un goût général auquel pourrait nuire une foule d'erreurs particulières.

Ce n'est pas dans les colonnes réclamées par le ridicule que nous chercherons à analyser le but de cette entreprise d'un intérêt du premier ordre. Que ceux qui voudront s'associer à ses utiles travaux, connaître ses moyens d'opérations, concourir aux prix trimestriels qu'elle décerne, que ceux-là se dirigent rue Taitbout, nº 14; ils y trouveront des renseignements curieux.

Quant à nous, puisque nous avons sous les yeux le premier numéro du *Journal de l'Académie d'horticulture*, nous extrairons quelques lignes d'un article sur la *Symétrie des jardins*, par M. Ch. Lautour-Mézeray, dans lequel cet écrivain, qui instruit sans prétention, frappe de sa plume nerveuse les ridicules horticoles : « Depuis le démembrement des grandes fortunes, qui, sous les rapports de l'aisance individuelle, a produit d'heureux résultats, nos mœurs se sont nivelées à la juste mesure de nos propriétés et de nos appartements; dès lors, un étrange changement dans la signification des mots : un nouvel enrichi a donné le nom de château à sa petite métairie; M. l'épicier a parlé de ses domaines, et chacun surtout a brigué les honneurs du jardin anglais; car c'est sous cette dénomination générique que l'on a confondu les jardins paysagers, les parcs et jardins-parcs. Ces jardins sont aujourd'hui en possession de la faveur du public; il n'y a pas de petit propriétaire qui ne bâtisse une maison de campagne sur quelques toises de terrain, qui ne veuille avoir son jardin; de là ces travestissements d'un genre qui doit, il est vrai, représenter les accidents de la nature en petit, mais dont les proportions doivent toujours avoir leur échelle. Un jardin paysager doit être riche de perspectives et se dérouler en tableaux; des aspects nouveaux doivent s'y découvrir, les scènes de la vie agreste s'y rencontrer sans prétention; ce doit être enfin une vue de campagne harmoniée et resserrée dans un petit cadre. En France, où malheu-

reusement on ne fait étude de rien, où l'on envie la propriété d'une chose parce que le voisin la possède, on dédaigne de se résigner à une position large et naturelle pour s'exposer au ridicule d'une imitation grotesque et imparfaite d'un état de fortune au-dessus de ses moyens. Aussi voyons-nous les propriétaires de ces petites maisons décorées du nom de campagnes et ensevelies sous les flots poudreux de la canicule, supporter courageusement les fatigues de toute une semaine de travail, dans l'espérance d'aller respirer *l'air frais* du jardin de la plaine des Sablons. Ce jardin présente trois fois la grandeur d'une salle à manger raisonnable. Il eût été facile d'en faire une pelouse agréable ; le malencontreux propriétaire a voulu un jardin : il a vu des boulingrins, un pont, un rocher, une futaie dans les sites délicieux de Trianon... Il fait une taupinière, un pont sans eau, une futaie avec deux peupliers, une rivière avec une mare! J'allais oublier le rocher, — c'est le maçon qui s'en est chargé. »

21 avril 1831.

XVIII.

HISTOIRE DU PROGRAMME D'UNE CÉRÉMONIE QUI EUT LIEU A UN HÔTEL DE VILLE EXTRÊMEMENT ÉLOIGNÉ DE PARIS.

Un Préfet, très-agité. — Diable! diable! j'ai à organiser aujourd'hui même une fête superbe, éblouissante, séduisante, et, pour cela, je n'ai à moi ni temps, ni ouvriers, ni instruments, ni invités, et, ce qui est pire, point d'argent!... Mais j'ai mis tout mon monde en campagne, toute la préfecture court la ville, et, pour peu que mes agents ne soient pas des imbéciles ni mes administrés des gens d'esprit, peut-être pourrai-je parvenir à organiser ma fête... ou une fête quelconque... car, après tout, pourvu que ce soit une fête, voilà ce qu'il me faut...

Premier Agent, tout essoufflé. — Monsieur le préfet, je vous amène le corps des tapissiers. Mais, comme on sait par la ville l'embarras de votre position, ils ne consentent à vous prêter appui qu'autant que vous leur accorderez certaines prérogatives... (Tirant un papier de sa poche d'agent.) Au reste, voilà leurs conditions...

Le Préfet. — C'est bon, c'est bon ; jette ça au panier; dis-leur que tout ce qu'ils demandent leur sera accordé, et mets-moi vite ces gaillards-là à la besogne.

Second Agent, aussi essoufflé que le premier. — Monsieur le préfet, je vous amène un orchestre complet; mais MM. les musiciens ne veulent jouer ce soir qu'à condition que...

Le Préfet. — C'est bon, c'est bon; toutes les conditions possibles, je les accepte. Nous aurons donc des musiciens?

L'Agent. — Oui, monsieur le préfet, et des rafraîchissements aussi. Le limonadier de la préfecture veut bien en fournir gratis, mais seulement si l'on diminue ses contributions..

Le Préfet. — Va dire à ces bonnes gens-là que je serai le plus complaisant de tous les préfets, et fais vite apporter les instruments et la limonade; dépêche-toi.

Troisième Agent. — Ah! monsieur le préfet, la cérémonie est flambée! Pas moyen d'avoir un bal sans danseurs, et les officiers ne veulent pas venir s'il y a des bourgeois, parce que ceux-ci les ont insultés. — Impossible de composer une réunion un peu propre, s'il n'y a pas quelques vieilles têtes de magistrats. Ces vieux entêtés-là ne veulent pas venir s'ils n'ont point la préséance sur la noblesse. — La noblesse ne viendra point, si elle n'a le pas sur la magistrature.— Jusqu'aux bourgeois qui font les difficiles et resteront chez eux si le candidat libéral n'est pas nommé aux élections!

Le Préfet. — Diable! diable! Je n'avais pas prévu tous ces embarras-là!... Eh bien, mon ami, mon excellent ami, tu vas retourner chez tous ces ambitieux. Dis aux officiers qu'il n'y aura pas un seul bourgeois; aux magistrats, qu'ils auront la préséance; à la noblesse, qu'elle aura le pas (dire lequel, par exemple, je n'en sais rien); enfin aux bourgeois, que le candidat libéral sera nommé, par la raison toute simple que les votes sont libres, et que, par conséquent, cela ne dépend pas de moi. Dis tout cela, mon ami, et nous aurons ce soir une fête superbe, éblouissante, séduisante.

Dix heures du soir.

L'hôtel de ville est illuminé, une musique harmonieuse électrise une partie de la société déjà arrivée; l'allégresse est générale.

Trois heures du matin.

Des cris remplacent le son des instruments, les lustres sont brisés, les invités se prennent aux cheveux; le tumulte est au comble.

Deux Musiciens, sortant du champ de bataille. — Eh bien, Colophane, chacun, ce soir, a été joué comme il faut; nous avons vu là une fameuse danse! Reste à savoir maintenant qui payera les violons!

28 avril 1831.

XIX.

UN CONCILIABULE CARLISTE.

Mon compagnon frappa mystérieusement trois coups à une petite porte qui s'ouvrit comme d'elle-même, et nous entrâmes.

— Ah çà, lui dis-je, vous m'avez mené à une loge de francs-maçons?

— Non, me répondit-il à demi-voix, je vous ai mené à un conciliabule, et à un conciliabule carliste encore.

Cela me parut chose digne d'être vue, et je le suivis en silence, tandis qu'il montait un noir escalier en colimaçon, qu'il enfilait trois obscurs corridors et qu'il escaladait une petite échelle qu'on retira quand nous fûmes parvenus au faîte.

Nous étions dans la salle des séances, qui était tout simplement un vaste grenier, sur les murs duquel on avait attaché quelques tapisseries représentant des martyrs, des saints et des rois de France.

L'assemblée était aussi singulière que le lieu de la réunion. Il y avait plusieurs tonsures, des figures que l'on rencontre dans les salons et aux deux Chambres, de vieilles marquises, de jeunes femmes, et jusqu'à d'ignobles faces d'ex-gendarmes.

Pour ma part, j'y reconnus le vicomte de C....ac, le petit baron de V... et la charmante M[lle] de B...

Nous prîmes place près de cette dernière, mon guide avec un recueillement religieux, moi avec une curiosité vive.

Un orateur occupait la tribune, si on peut appeler de ce nom une modeste chaise qu'on devait sans doute à la munificence de l'invisible portier de cette habitation. L'orateur était un homme puissant de corps, faible d'éloquence, mais chamarré de rubans de plusieurs ordres.

— Oui, s'écria-t-il en terminant d'une voix éclatante, si j'aime et si je regrette cette noble et malheureuse famille, c'est que je crois sincèrement qu'elle seule comprend et peut faire le bonheur de la France. Car que demandons-nous, nous qu'on accuse sans cesse? le bonheur de la France et les honneurs dus à nos illustres ancêtres. Voilà tout.

Au bruit de cette logique, je me crus un instant à la Chambre des députés.

Une approbation générale, mais toute légère et de bon ton, accueillit l'orateur lorsqu'il sauta à bas de sa chaise.

D'autres lui succédèrent, qui, à peu de chose près, répétèrent le même discours, sans doute pour la plus grande édification des auditeurs. Les finales seules me semblèrent offrir quelque différence.

Un jeune abbé, sentant le musc et le jésuite à quinze pas, vit le bonheur de la France dans le retour de la foi et le triomphe de la religion.

Un vieillard qui avait des culottes de satin noir et des manchettes plissées, assura, lui, que la gloire de la patrie, c'étaient les lumières puissantes d'une noblesse affermie.

Et cependant, malgré ces variantes bien distinctes, chacun des discours fut accueilli avec une égale bienveillance. Ceci m'expliqua comment un gouvernement qui n'a que de tels appuis ne peut exister longtemps. Chacune de ces ambitions altières qui se réunissent et se flattent pour former un pouvoir le détruisent bientôt elles-mêmes en voulant ensuite le posséder chacune séparément.

Avant de se quitter, on arrêta le jour de la prochaine réunion, à laquelle tout le monde promit bien de ne pas manquer, le marquis de F... y ayant promis lecture d'une lettre de son correspondant d'Holy-Rood.

On replaça l'échelle ingénieuse qui permettait de conspirer tranquillement loin de la terre et de la garde municipale; chacun descendit comme il put, et, dans cette marche pénible, j'eus la meilleure preuve de ce courage du dévouement quiaffronte tous les dangers pour faire triompher une cause.

Au jour indiqué pour remonter l'échelle, je courus chez mon introducteur, afin de l'accompagner une seconde fois... Mais, ô fragilité des machines humaines! le cher ami n'était plus carliste de la veille. Un poste honorable en province

l'avait subitement éclairé sur ses erreurs politiques; Charles X comptait un partisan de moins.

Dans l'impuissance de m'instruire davantage, j'apprends toujours à mes lecteurs ce que j'ai pu savoir, et, dans le cas où l'un d'eux, par trop scandalisé, voudrait indiquer à M. Vivien le lieu des séances, elles se tiennent rue Saint-Honoré, près la Halle.

5 mai 1831.

XX.

UNE CONNAISSANCE.

Ce dimanche-là, ne sachant où aller, je m'acheminai machinalement vers le théâtre Montparnasse, réceptacle dramatico-champêtre de toutes les grisettes de Paris.

J'entre au parterre, et le hasard me place près d'un jeune et piquant minois, au teint frais, aux beaux yeux bleus, à la taille svelte et gracieuse.

Mon cœur philanthrope n'a jamais pu résister à la vue séduisante d'un tablier noir servant d'enveloppe à tant d'attraits...

Placé fort proche de ma gentille voisine, j'essayai d'entamer la conversation. J'offris d'abord ma lorgnette. C'est toujours par là que je commence : il est bon de voir déjà les choses du même œil. Ma voisine est une petite brocheuse, qui, moyennant ses soixante centimes, vient prendre de l'agrément pour toute la semaine. Paraissant extrêmement sensible, elle répandit quelques larmes brillantes et argentées sur le sort de l'infortunée *Léonie*. Je mêlai mes larmes aux siennes, et nous fîmes un duo fort attendrissant.

Bientôt nous fûmes comme d'anciennes connaissances. J'eus même l'ineffable joie de lui présenter l'hommage respectueux de mes sentiments sous la forme d'une orange payée pour être de Malte. Dès lors, mademoiselle Chonchon (c'est le nom de ma belle) de temps en temps appuya son joli bras sur mon épaule, pencha sa tête sur ma poitrine. Vous devez penser, mes amis, dans quel état mon pauvre cœur était. A ses battements précipités, on l'aurait cru gratifié du plus solide anévrisme.

Enfin, la toile baissée pour ne plus se relever, j'offre mon bras qu'on accepte, non sans quelque hésitation, et, d'un air grave comme une patrouille de la garde nationale, je reconduis la jeune fille dans le domicile paternel situé rue de la Huchette. Cependant, chemin faisant, j'obtiens quelques propos de reconnaissance, quelques promesses vagues, paroles enivrantes qui rafraîchissent les sens comme une rosée de feu. La soirée était calme, le ciel étoilé comme le poitrail d'un Russe; pas la moindre averse pour apaiser les passions, pas le moindre pompier pour suppléer la nature... Je pris flamme!

Surmontant ma timidité habituelle de 40 degrés au-dessous de zéro, je saisis la main de mademoiselle Chonchon avec toute la délicatesse d'un gendarme.

— Mademoiselle ! m'écriai-je, les pieds parfaitement en dehors, mais fort ému en dedans; mademoiselle ! cette main délicieuse, qui semble vous appartenir, je ne consentirai à vous la rendre que quand vous m'aurez permis de vous revoir ! Ouf !

Comme je m'y attendais, la pauvre demoiselle parut fort surprise. Mais ce fut moins de ma proposition que de la pantomime qu'elle m'avait coûtée, car elle m'assigna le plus gracieusement du monde un rendez-vous pour le lendemain soir à huit heures, devant l'église Saint-Sulpice. Puis, là-dessus, elle rentra gaiement chez papa et maman, tandis que, moi, je tirai ma montre pour compter désormais les heures par minutes et par secondes !

Le lendemain, à sept heures du soir, j'étais déjà en toilette de bal. Un rendez-vous produit sur moi l'effet des plus violentes contredanses, et c'est toujours dans ce costume que je m'y rends. Arrivé sur la place du Palais-Royal, j'aperçois un groupe d'individus; j'avais une heure à perdre, je m'approche et j'augmente le rassemblement de ma somme d'existence en petits souliers.

Comme j'allais adresser ma question de nouveau venu, je me trouve tout à coup nez à nez avec une énorme colonne d'eau. Croyant au prodige d'une trombe aérienne, je suis extrêmement flatté que le phénomène ait bien voulu me distinguer de la foule; je regarde en l'air pour le bien apprécier; je cherche, mais je ne vois rien : je suis mouillé, trempé, inondé, transpercé, diluvié; je suis seul maintenant, chacun a fui le terrain aquatique. — J'en fais autant.

Touchée de mon héroïsme et de ma longanimité, la foule m'essuie, me plaint et m'instruit. Le pompier, homme tout d'enthousiasme et de dévouement, n'est plus qu'une machine ministérielle. Le voilà, faisant de l'ordre public à deux sous la voie ! Maladroitement arraché à l'élément terrible qui lui assigne l'estime, toujours, — la mort, souvent, — que de haines il allume pour éteindre une gambade ! que d'amours-propres noyés ! — Car...

— Ah ! — hi ! — ho ! — bravo ! — ohé ! — fameux ! — hohohoho !

— Qu'est ceci ! une charge de dragons?

— Non, monsieur, une charge de simple particulier.

En effet, un jeune homme qui a acheté un seau plein à un porteur d'eau, tourne la place, arrive derrière l'officier commandant les jets d'eau, et, d'un bras vigoureux, le coiffe de ce coffre à liquide, qu'il abandonne en fuyant. *(Historique).* — Hermétiquement imprégné, manquant d'air et probablement de commodité, l'officier s'agite furieux et prononce d'énergiques jurons qui semblent sortir d'une grosse caisse, jusqu'à ce qu'un pompier, quittant *sa pièce,* vienne rendre son commandant à la respiration et à l'hilarité publique.

Je trouvai fort ingénieuse cette tentative de représailles; mais, comme elle n'avait en rien séché mes habits, je rentrai vite pour en changer, ne voulant pas voir mon rendez-vous tomber aussi dans l'eau.

Déjà, depuis cinq minutes, huit heures avaient sonné, lorsque mon pied palpitant atteignit enfin la place Saint-Sulpice, place d'ordinaire solitaire et mystérieuse... Elle n'était ce soir-là ni de l'une ni de l'autre nature. Une foule inquiète inondait son pavé. Ne voyant point de pompe, j'approchai.

Enhardi par la figure charmante et la démarche incertaine d'une jeune fille,

un élégant l'avait cavalièrement accostée; mais tout aussitôt un grand gaillard, brutal et cordonnier, était tombé sur le couple à triples coups de tire-pied, et, depuis cinq minutes, les deux champions se rossaient avec une égalité de grâces musculaires qui intéressait trop vivement la foule pour qu'elle les séparât.

La jeune fille, c'était Chonchon; le jeune fashionable, c'était un ami auquel j'avais confié l'aveu de ma témérité. Je le remerciai beaucoup d'en avoir accepté les conséquences chanceuses, et je m'en allai prendre un riz au lait.

19 mai 1831.

XXI.

LE MEILLEUR RÉPUBLICAIN.

Gloire et envie à M. Bonnichon! Vive M. Bonnichon! marchand bonnetier, milicien volontaire, citoyen de la terre promise, consommateur de la manne divine!

Il n'a pour toute influence qu'une figure honnête, un fourniment complet et des bonnets de coton vulgaires. Vous me direz que c'est peu de chose pour une sommité politique ou une gloire quelconque. C'est vrai. Mais le destin a tout fait pour M. Bonnichon.

D'abord, il pouvait naître sur l'horizon glacé, où le knout réchauffe l'homme; sous le ciel brûlant d'Italie, où un parasol ou un échafaud servent de rafraîchissement. Point. Il est né Butte-des-Moulins, à Paris: il est Français. Dès lors, le voilà, pour sa part, héritier du luxe de Louis dit le Grand; de la gloire de Napoléon, qui s'est fait grand; des expériences mal comprises de feu M. de Robespierre.

Il a à choisir parmi vingt religions: il se fait républicain. C'est son goût. Mais il vit sous une monarchie. C'est désagréable.

Un jour, le roi de M. Bonnichon divague, le trône fléchit: son roi s'en va, le trône s'écroule, et M. Bonnichon pousse un soupir politique. On parle de république: il se rappelle celle d'Athènes, celle de Rome, celle de New-York; et, appliquant ses lumières en cotonnades à une organisation sociale, il s'en va partout colportant, pesant, balançant, élogiant les avantages athéniens, romains, américains.

Ici, la fortune de M. Bonnichon le sert encore malgré lui. Il est Français. Le Français né malin créa le vaudeville. On lui crée une république exprès à sa taille. On lui en donne une supérieure à toutes les autres, car elle ne ressemble à aucune. Le lendemain, il peut mettre sur ses cartes de visite: *Bonnichon, bonnetier, citoyen de la* MEILLEURE *des républiques.*

Jeudi dernier, il est réveillé un peu tôt par un bruit de lui fort connu. C'est le rappel. Harmonie commerciale qui avertit les industriels qu'on les dispense ce jour-là de régler leurs affaires.

— Allons, bobonne, dépêche-toi! s'écrie M. Bonnichon secouant magnani-

mement son bonnet. Brosse vite mon uniforme, sors mon schako, décroche mon fourniment. Voilà de la besogne.

— Dieu de Dieu ! que vous êtes audacieux, monsieur Bonnichon ! Dire qu'à votre âge que vous soyez ainsi susceptible d'émeutes. Que c'est hétérogène ! Qu'avec ça, dans les émeutes, on peut faire des mauvaises connaissances, et que chacune vous revient toujours à quinze francs d'extra, l'une dans l'autre.

— Que veux-tu, bobonne ! quand on est sergent de la meilleure des républiques, il faut faire son devoir. Une supposition qu'il n'y aurait plus d'ordre public, vois-tu, il n'y aurait plus de garde nationale. C'est sûr. Eh bien, moi, je ne dois pas souffrir qu'on menace l'ordre public, parce que mon uniforme m'a coûté cent soixante-quinze francs cinquante centimes, et que, s'il n'y avait plus de garde nationale, mon uniforme ne me servirait de rien... Et puis, il faut que je tâche de mériter la croix d'honneur qu'on m'a donnée il y a deux mois.

— Adieu, mon pauvre chat !

— Adieu, chérite ! Ne sois pas inquiète, va ; j'enverrai le tambour te donner de mes nouvelles.

(Par la croisée.) — Bonnichon ! Bonnichon ! !

— De quoi, bobonne ?

— Attends donc une minute. Que tu cours comme un étourdi, que tu as oublié ton fusil, que voilà ton fils qui te le descend, avec un morceau de sucre et un mouchoir blanc.

Rue Saint-Denis.

M. Bonnichon, avec sa compagnie, devant un rassemblement. — Messieurs les perturbateurs, voudriez-vous bien, je vous prie, avoir l'obligeance de vous évanouir, s'il vous plaît ? Votre présence coupable gêne ici le cours du commerce et des omnibus. Retirez-vous donc vous-mêmes, estimables perturbateurs ; autrement, vous me forceriez à vous y sommer.

Une voix. — Qui donc qui parle d'assommer ?

Un ouvrier. — Si nous nous retirons, aurons-nous de l'ouvrage ?

Un ivrogne. — Diminuera-t-on l'impôt vineux ?

M. Bonnichon. — Messieurs, la force non armée ne délibère pas, je ne puis en entendre davantage...

Ici, un pot de fleurs couvre la tête et la voix de M. Bonnichon.

Une chambre à coucher.

M. Bonnichon, au lit. (On lui pose les sangsues.) — Comment, bobonne, pendant que, là-bas, j'étais martyr de ma cause, on est venu piller ma boutique ? Faire de l'ordre public, et perdre ses bonnets de coton ! c'est dur !... Mais tu ne leur as donc pas dit que j'étais sergent de la meilleure des républiques ?...

— Ça ne prend pas.

— C'est que tu les mets trop haut, chère amie. — ... Que j'ai la croix de la Légion d'honneur ?...

— En voilà encore une qui tombe.

— C'est que tu en mets trop à la fois, bobonne. — ... Que je suis ami des libertés : de celle de la presse?

— Ah ! celle-là mord bien.

— Oui, je le sens ! — ... Enfin, le défenseur zélé d'un trône entouré d'institutions républic...

— Ah ! les voilà enfin.

— Ohi ! ahi ! holà ! bobonne, comme elles piquent !

23 juin 1831.

XXII.

GUILLOTINE A CHIENS.

Ceci n'est point une histoire.

— Est-ce qu'on n'a pas affiché mon ordonnance contre les chiens?

— Si, monsieur le préfet. Il y en a même un superbe exemplaire à votre porte.

— Mais on en rencontre dans tout Paris, se promenant la tête haute comme les républicains un jour d'émeute.

— C'est qu'ils n'auront pas bien lu l'ordonnance. On l'a placée trop haut.

— Il est cependant indispensable de se débarrasser de ces animaux-là ; car, à voir le caractère des Parisiens, il paraît qu'ils en mordent terriblement par jour.

— C'est bien vrai, monsieur le préfet. Faut-il alors lancer la boulette administrative, ou bien encore renouveler les massacres de la rue Guénégaud ?

— Non. Aux hommes nouveaux, des moyens neufs. J'y songerai. Revenez demain matin.

Le lendemain, c'était jeudi dernier, et voici ce qui arriva :

Parmi les innombrables voitures de toute forme et de toute espèce qui se croisent dans Paris, on en remarquait une inusitée par son aspect, charrette mystérieuse qui cheminait lentement comme un corbillard de jeune fille.

Gâté qu'il est par une nouveauté toutes les vingt-quatre heures, plus d'un citadin passait insouciant sans honorer l'équipage d'un regard.

Mais il n'en était pas de même des pauvres chiens. Tous quittaient leur maître, leur pâtée, leur devoir ou leurs affections, pour courir après la séduisante charrette, sous laquelle était attachée une jeune et fraîche chienne de chasse aux formes potelées, au poil ondoyant.

Et, ici, voyez la perfidie. Une jolie chienne peut faire tourner la tête au chien le plus vertueux. C'est ce qui arriva, la nature et M. Vivien aidant.

Vous croyez peut-être que, par ce mode de procession amoureuse, au retour de l'équipage à la préfecture, M. Vivien comptait gratifier, comme les étudiants, ces

pauvres victimes de quelque touchante allocution ? Non. Avant peu, la procession eût été trop longue, et il y eut une apparence d'émeute.

Or donc, à mesure qu'un chien approchait avec cette confiance qui caractérise la race, un bipède à figure sinistre saisissait le quadrupède curieux, le lançait dans la charrette, et le chien avait vécu.

Après celui-là, un autre; après ceux-là, d'autres, et tout cela sans bruit, sans efforts, sans cris, et cependant, chaque saut, chaque chien de moins pour la vie; — Car une toile épaisse cachait les convulsions de ces victimes de l'amour et de la police; un individu blotti dans la voiture les étranglait à leur arrivée par manière de salutation.

Comme on voit, jusque-là tout allait bien, excepté pour les chiens, quand un incident vint troubler l'exécution de cette nouvelle gentillesse d'ordre public.

Dans un moment de disette canine, où la quantité des vivants diminuait en raison de celle des morts, l'homme qui était chargé de les appréhender au corps pour les lancer dans l'éternité s'avisa d'aller prendre comme délinquant un chien paisible, qui, assis sur le seuil d'une boutique, regardait aller les passants.

Entendant faire violence à Azor, sa maîtresse court voir ce qu'on lui veut; le mari court après sa femme, l'enfant court après son papa; les voisins arrivent, les passants s'arrêtent, on crie, on jure, on pleure, on s'informe, et bientôt la voiture renversée fait rouler sur le pavé seize cadavres de chiens!

Une pareille cruauté criait vengeance. Deux agents de police pour les seize meurtres parurent une compensation suffisante, faute de mieux, et on les chercha. Mais ils s'étaient évadés.

Alors, tous les marteaux mis à contribution, la guillotine roulante fut brisée, et un superbe feu de joie célébra ce grand crime. Malheureusement, il ne rendit la vie à aucun chien, pas même à l'infortuné Azor, que sa maîtresse emporta lamentablement dans ses bras, voulant faire empailler sans doute ce triste monument de férocité préfectorale.

30 juin 1831.

XXIII.

LOGIQUE ASSOMMANTE.

Il est serviteur de police depuis plusieurs règnes, mais agent intelligent, rusé, sournois, perfectionnant le métier; c'est dire que, héros d'une profession ignoble, il a su se rendre plus ignoble qu'elle encore.

Aussi, son imagination fertile tient-elle en continuel émoi la sécurité du maître. Tout est-il tranquille, il invente une conspiration, un complot, quelque tentative ténébreuse; puis, à lui tout seul, il court détruire vaillamment cet épouvantail que son astuce a fait surgir. Y a-t-il un rassemblement, pour peu qu'il s'en mêle, une simple querelle particulière devient une émeute. Enfin, il trouverait à exploiter ses talents préventifs et répressifs jusque sur la calotte d'un car-

dinal; et il parviendra à attraper une gratification là où d'autres ne gagneraient que les étrivières.

Aussi, jugez quelle époque délicieuse pour l'activité de notre homme que celle de notre liberté! Le voilà comme le poisson dans l'eau. Du matin au soir, il ne transpire que dénonciations, rébellions, sommations, suspicions, arrestations. C'est au point que, faute d'une prise dans la journée, par crainte de se rouiller, il serait capable de mettre la main sur le premier collet venu, quitte à trouver un motif après. Cette existence-là n'est qu'une longue crispation de geôle.

Adonc, le duc d'Orléans ne portant plus de chapeau gris, ni monsieur son père de cocarde tricolore sous son parapluie, il fut décidé que tout citoyen devait jeter par la fenêtre son chapeau gris s'il en avait un, en mettre un noir s'il n'en avait pas, et laisser chez lui sa cocarde tricolore avec son chat, sa femme et son bonnet de coton.

Et, dès le matin, l'œil à la piste, la main démangeuse, le serviteur de la police, entouré de dévouements à tous prix, était sur la place de la Bastille qui flairait la sédition, se carrant comme un soldat français au matin d'une bataille.

D'abord passe un jeune homme, le nez en l'air comme un curieux, les bras ballants comme un oisif.

— Monsieur, je vous arrête, lui dit notre homme en le saisissant par son habit, sans doute pour estimer la finesse du drap.

— Bah! lui répond l'étudiant, et pourquoi donc?

— Parce que vous portez un chapeau gris à cocarde tricolore et que nous avons un roi citoyen.

— Ah! c'est juste, dit le jeune homme.

Et, en fredonnant *la Parisienne :*

« ... D'Orléans, toi qui l'as porté... »

il suit, insouciant, les gardes qui le conduisent au violon.

Après celui-là arrive un monsieur, chapeau en tête, comme tous les gens qui ne portent ni casquette ni bonnet à poil.

— Monsieur, lui dit le serviteur de la police, je vous arrête.

— Bah! et pourquoi donc? demande le bourgeois.

— Parce que vous n'avez pas de cocarde à votre chapeau; ce qui prouve évidemment que vous en avez une dans votre poche.

Il fallait que l'homme au chapeau fût un terrible raisonneur, car il paraissait vouloir rétorquer cet argument; mais un détachement de gardes nationaux qui l'emmena ne lui en permit pas le loisir.

La place aussi judicieusement balayée pour éviter les accidents de la foule, passe un individu, sans doute habitant des environs, car il était venu tête nue, sans façon, comme un voisin. Il lève le nez pour voir s'il ne trouvera pas quelque visage de connaissance, ou, à défaut de ce, au moins celui de l'éléphant; mais c'est le visage du serviteur de la police qu'il rencontre.

— Individu, lui dit celui-ci, vous allez me suivre au corps de garde.

— Tiens, c'te bêtise! Et pourquoi donc ça?

— Parce que vous êtes nu-tête; ce qui prouve évidemment que vous avez un chapeau gris à cocarde tricolore et que vous l'avez déposé quelque part dans la crainte d'être arrêté!

28 juillet 1831.

XXIV.

COLLOQUE.

— Bonjour, mon petit Pacot; comme tu es beau sous les armes!

— Dis donc, femme, regarde cette tournure de faction. C'est pourtant not'fieu... Eh bien, pourquoi que tu ne dis rien, Pacot? Est-ce que tu as du chagrin, mon ami?

— Fâchez pas, papa. Vous n'avez donc pas lu le programme? c'est ma consigne.

— Comment, ta consigne?

— Nous ne hantons plus les ouvriers, les bourgeois; c'est d'une fréquentation insidieuse...

— Comment! ton père, ta mère...?

— Dame, papa, la consigne dit comme ça que, dans les circonstances actuelles, il n'y a plus ni pères ni mères!

Zoé. — Ainsi, je ne pourrai plus voir M. Pacot. Et le sentiment donc?

— Suspendu, payse!

— Comment, monsieur Pacot, vous avez oublié tous vos serments! Hi hi hi!

— Pas moi. C'est la consigne. Ah! dites donc, payse, si ça vous était inférieur, voulez-vous me faire le plaisir d'aller pleurer au large; car, autrement, je serais obligé de vous arrêter. C'est aujourd'hui le 28 juillet, la consigne dit qu'on doit rire.

— Mais, mon fils...

— Ah! papa, assez causé! ne me fréquentez donc pas malgré moi, je vous en prie; vous allez compromettre Pacot.

— Mais ta famille, tes amis...

— Dame, la consigne avant tout. Elle dit comme ça que je touche un traitement d'un sou par jour pour faire l'exercice et manger des haricots, puis v'là tout. Dès lors, je dois mettre la collection d'mes sentiments dans mon sac et mes guêtres par-dessus. Tenez, gare à vous, papa! v'là l' sergent qui arrive pour me dire de vous conduire au corps de garde.

— Si jamais tu faisais un pareil coup, Pacot! tu vois bien ce poing-là...

— C'est ça, et, si je ne vous arrête pas, le caporal me fera fusiller. Voilà la situation. C'est bien respectable, la consigne! Mais pourtant quelquefois c'est un peu dilatoire.

28 juillet 1831.

XXV.

RÉPÉTITION D'UNE SCÈNE IMPROVISÉE.

PERSONNAGES :

LE PÈRE TROUVAILLE. — Vieille utilité dramatique, ayant l'habitude du public et des planches, et pouvant, au besoin, jouer plusieurs rôles à la fois.

GRAND-POULOT. — Jeune débutant, sujet d'espérance, ayant toujours mains et bottes fort propres, cravate et maintien parfaitement empesés.

Le Père Trouvaille. — Eh bien, jeune et intéressant débutant, nous allons donc nous lancer sur le théâtre des succès? Car vous êtes singulièrement favorisé : vous faites votre entrée dans un rôle brillant, triomphal, comme on n'en rencontre pas un dans toute une année théâtrale, et qui, permettez-moi cette légère digression, fait passablement d'honneur au cerveau qui l'a conçu...

Grand-Poulot. — Oh ! oui ! mais la scène d'improvisation me paraît d'une exécution prodigieusement difficultueuse. Si j'allais me tromper, si le public sifflait...

Le Père Trouvaille. — Impossible ! Nous ferons mettre sur l'affiche : *Par ordre;* l'étiquette interdit toute démonstration quelconque. Et puis, d'ailleurs, le public sera choisi. Allons, répétons. Prêtez-moi votre mouchoir.

Grand-Poulot, après s'être mouché. — Voilà.

Le Père Trouvaille. — Ce mouchoir et le mien vous représentent des drapeaux (montrant une perruque qui est sur un secrétaire), et ceci figure l'honorable assemblée de nos auditeurs.

Grand-Poulot, les bras tendus et d'un son de voix fort criard. — Oh ! que je suis heureux !...

Le Père Trouvaille, l'interrompant. — Eh bien, eh bien, qu'est-ce qui vous prend donc? Comment ! nous ne sommes encore qu'au premier mot, et voilà que déjà vous déployez vos gestes dans toute la longueur de leur plus vaste dimension ! Mais que ferez-vous donc dans les passages à effet?

Grand-Poulot. — Eh bien, je recommencerai.

Le Père Trouvaille. — C'est ça! mauvaise école! vieux genre! monotonie d'enthousiasme ! méthode détestable, qui peut, en outre, compromettre gravement le succès de la représentation. Vous n'avez donc pas étudié la physiologie du geste?

Grand-Poulot, d'un son de voix évidemment nasal. — Non, papa Trouvaille.

Le Père Trouvaille. — Eh bien, mon ami, reprenez ce drapeau pour vous moucher, et écoutez mes conseils généraux sur le principe gesticulaire appliqué aux cas particuliers. — D'abord, en toute circonstance, le pouvoir du geste est incontestable et d'une efficacité reconnue. Faute d'avoir lâché la détente de son pistolet pendant que le duc de Modène était à portée, Menotti fut pendu; et c'est à un seul regard vers le ciel que l'empereur Nicolas devra de mourir du choléra-

morbus, au lieu d'avoir été assommé ces jours derniers par la populace de Pétersbourg. Voilà donc une science qui vaut la peine d'être comprise dans toute éducation élémentaire, mais qui devient indispensable dans l'art dramatique. où le geste, lancé avec discernement, augmente ou modère à volonté l'effet de la déclamation. Car il est à remarquer que, bien que l'on parle devant un public français, il s'y trouve toujours mêlés quelques intrus étrangers qui pourraient incivilement refuser leurs suffrages aux choses désavantageuses à leurs nations. Ainsi, quand vous parlerez de la France, la main sur la garde de votre épée, vous serez sûr d'être vigoureusement applaudi.

Grand-Poulot. — Et pour la Pologne ?

Le Père Trouvaille. — Ah ! ici, vous changez vite de position, parce qu'on ne peut pas toujours garder la même, et vous vous contentez de secouer philanthropiquement la tête, geste qui, pouvant signifier beaucoup, mais ne signifiant rien, a l'immense avantage de ne pas vous compromettre.

Grand-Poulot. — Et pour le Portugal ?

Le Père Trouvaille. — Oh ! pour le Portugal, libre cours à une indignation spontanée. Un coup de poing *sous* la tribune serait là du plus brillant effet.

Grand-Poulot. — Et pour l'Angleterre, la Russie ?

Le Père Trouvaille.—Nous en sommes arrivés, jeune et intéressant débutant, au point de la circonlocution gesticulaire, à cette périphrase ingénieuse qui fait éluder la question tout en la traitant. En pareille circonstance donc, quand, la tirade commencée, chacun étudie curieusement vos moindres mouvements, afin de lire dans leur expression l'aveu de ce que vous ne direz pas..., eh bien, alors, vous relevez négligemment le col de votre chemise, ou vous buvez un verre d'eau sucrée...

Grand-Poulot. — Oh ! ceci est pyramidalement adroit. Je vais être à présent d'une force herculéenne, si toutefois on ne change rien au programme. Ah çà, n'allez pas me faire faire quelque bêtise, monsieur Trouvaille ; autrement, je le dirais à papa.

Le Père Trouvaille. — Soyez donc sans inquiétude. Nous savons nos rôles. La décoration, mon interpellation, votre improvisation, il y a là dedans une trilogie suffisante pour considérablement amuser le public.

4 août 1831.

XXVI.

UN PROCÈS DE CARICATURE.

Lolo Phiphi à la Cour d'assises.

C'est lundi 22 que Lolo Phiphi a fait son entrée dans le monde judiciaire. Il s'est présenté avec armes et bagages devant MM. les jurés, soutenu par Me Étienne Blanc, cet ami, défenseur de *la Caricature*, qui ne l'a point oubliée dans le jour du danger.

Lolo Phiphi est un plaisant croquis dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Il représente le *Pouvoir*, grotesquement figuré par un voyageur en tournée, muni d'échantillons quasi républicains, tels que seringues, cocardes, croix d'honneur, etc., etc. Au bas on lit : *Lolo Phiphi, commis voyageur de la maison Casimir Pompier, Canule et Compagnie.*

M. Fonrouge, père *putatif* de Lolo Phiphi, a déclaré qu'il ne reconnaissait point cet enfant comme issu de ses œuvres, qu'il n'était que son père adoptif. Selon M. Fonrouge, Lolo Phiphi serait né à Londres (à *London*), l'an de grâce 1831, pendant le voyage d'un roi dans ses provinces. Mais, comme père adoptif, il se déclare responsable des méfaits de son nourrisson, et renvoie la cour à maître Blanc, chargé de disculper les prétendus écarts de Lolo Phiphi.

Me Partarieu-Lafosse, substitut de Me Persil, avait mission de prouver que Lolo Phiphi était un insolent. Il s'est contenté de dire : « Voyez cette figure grotesque, messieurs les jurés, et, en conscience, décidez si une pareille figure est admissible dans un gouvernement constitutionnel. »

Me Blanc, persuadé qu'on ne doit pas juger les gens sur la mine, a soutenu, lui, que, sous un gouvernement libre, toutes les figures sont libres de se montrer, attendu qu'il n'y a pas encore de loi somptuaire sur la beauté, et que tout le monde n'est pas obligé d'être aussi joli que M. Mill.... M. Desmor.... M. Casimir Pompier et autres beautés de premier ordre de notre époque de perfectionnement.

Me Étienne Blanc, enfin, a prouvé clair comme le jour que l'accusé Lolo Phiphi n'est pas si méchant qu'on le dépeint ; que M. Fonrouge avait pu l'adopter sans se compromettre, puisqu'il était le second de la famille, et que son frère aîné, *le souffleur de bulles de savon,* avait obtenu de MM. les jurés la permission d'exister, *même avec sa figure,* ce qui, par le temps qui court, est une faveur insigne. Or, comme il n'y a pas encore de droit d'aînesse, MM. les jurés n'ont pas voulu déshériter le cadet quand l'aîné avait été comblé de caresses. Après une demi-heure de délibération, qui s'est passée sans doute à rire bien fort du procès, MM les jurés ont dit : « Lolo Phiphi est un bon enfant, qu'il existe et poursuive son tour de France ; » ce que Lolo Phiphi ne s'est pas fait dire deux fois, remerciant Me Étienne Blanc de ses spirituels efforts. — Et de deux !

25 août 1831

XXVII.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE

L'ASSASSINAT.

Comédie judiciaire de M. d'Aubigny.

Un écrivain quasi philanthrope a publié un volume sur l'art de faire des dettes, science délicieuse, branche d'économie sociale, complément du savoir-vivre, escroquerie élégante, brillant cheval de louage sur lequel tant d'individus par-

courent la vie. Mais il est une classe d'êtres auxquels est interdite la pratique de cette précieuse théorie: c'est celle des directeurs de théâtre.

Si l'ingénieux débiteur peut échapper aux poursuites de ses créanciers en 'ouvrant pas quand ils se présentent, en exceptant de ses promenades les quartiers de ses fournisseurs, en les renvoyant, au cas de rencontre, à un rendez-vous où ils viendront seuls, que peut faire un directeur autour duquel le sort réunit chaque jour ses créanciers en troupe? car chacun d'eux constitue, pour ainsi dire, un des organes de son existence; et à tout moment il lui faut entendre la *prima donna* soupirer la nécessité d'une parure, le *jeune premier* répéter la nomenclature de ses engagements, et la *soubrette* demander le montant de ses gages; enfin, pour lui, chaque tirade est une réclamation, chaque pirouette sent le protêt : à force d'être dramatique, la situation finit par être peu gaie.

Après un mois d'administration ambiguë et comique, c'était précisément celle où se trouvait M. d'Aubigny.

« Mais enfin, quand me payerez-vous? demandait un jour un tailleur à mon oncle. — Vous êtes bien curieux, lui répondit mon digne parent. » Et, comme le tailleur estimait fort un bon mot, il lui offrit de lui prendre mesure.

« Il est vrai que je vous dois mille francs, écrivait, la semaine dernière, un ferrailleur à un usurier qui les lui réclamait; mais je vous préviens que, si vous me forcez à vous les rembourser..., je vous tue. » Et, le créancier ayant porté sa lettre au tribunal, les juges lui garantirent le remboursement d'abord et la vie ensuite jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Or donc, M. d'Aubigny, pensant probablement qu'une réponse quelconque compromet toujours, préféra payer en monnaie de rustre et ferma la porte de son cabinet au nez des artistes de son théâtre, qui, après quatre mois de sacrifices faits dans l'intérêt de l'art, venaient réclamer le dividende de cet intérêt.

C'était après une répétition de *Cotillon III :* la cour, confinée dans le couloir, devisait sur une conduite aussi étrange.

— Du Barry, dit Louis XV, si nous mettions tes bijoux en gage?

— Eh! la France, ne sais-tu pas qu'ils y sont déjà?

— Voilà qui est fort désagréable pour moi qui n'ai plus crédit qu'argent comptant, ajouta le duc de Cossé.

— Et moi qui ai un fiacre à l'heure, sans un sou dans ma soutane, reprit l'archevêque Gentil!

Puis, de minute en minute, la troupe grossissant de voix, d'avis, de plaintes et d'expédients, un machiniste démonta la porte du cabinet silencieux, et M. d'Aubigny, voyant s'avancer vers lui le tambour Mathon, sabre au côté, Caïn avec sa massue, et le traître avec son regard farouche et ses sourcils assassins se crut un homme mort.

— Payez-nous, nous vous en sommons! lui dit l'allumeur du lustre, les yeux flamboyants comme un homme à jeun.

— Au meurtre! s'écria M. d'Aubigny.

Puis, croyant être assommé, il s'élança de son secrétaire, pour fuir : le secrétaire tomba sur la queue de madame du Barry, madame du Barry sur Louis XV,

Louis XV sur M. d'Aubigny; dans la bagarre, celui-ci reçut par la mine la calotte de l'archevêque, par les jambes l'épée du duc de Cossé, appela au secours et tâcha de s'échapper; l'archevêque, qui voulait payer son fiacre, retint son directeur par le pan de sa redingote; mais le pan resta dans le cabinet pendant que M. d'Aubigny courait sur les boulevards criant : « Au meurtre ! à l'assassinat ! » sa plume à l'oreille, et à sa main la perruque de Louis XV, qu'il avait cru prendre aux cheveux.

Comme on voit, afin que la représentation fût complète, il ne manquait qu'un public pour l'applaudir; mais M. d'Aubigny, n'ayant jamais pu l'attirer de bonne volonté, vient de l'assigner, par huissier, à entendre juger devant les tribunaux *criminels* les coupables *conspirateurs* qui n'ont tenté rien de moins que *l'assassinat* de deux directeurs (dont l'un absent), dans la personne d'une vieille redingote.

25 août 1831.

XXVIII.

SCÈNE PATHÉTIQUE, HISTORIQUE, PATRIOTIQUE ET ÉCONOMIQUE.

Le Moniteur ayant omis, par un oubli impardonnable, d'enregistrer l'événement qu'on va lire, nous nous empressons, en l'apprenant, de le rendre à la circulation admirative.

Depuis son retour de la promenade en Belgique, chaque jour M. le duc d'Orléans se rend mystérieusement, par les Champs-Élysées, dans une maison du faubourg Saint-Honoré, où il passe régulièrement une heure vingt-cinq minutes, ni plus ni moins. Quoique ces visites soient faites sous l'incognito de l'air le plus bourgeois, il advint cependant, la semaine dernière, que cet incognito fut trahi. Le propriétaire d'un jeu de siam du carré Marigny, ex-portier à Sainte-Barbe, reconnut son royal élève sous le modeste chapeau rond, et, fier de cette découverte, il en fit part à un invalide, son ami, et à une marchande de pain d'épice, sa voisine. Pour de simples prolétaires, la rencontre d'un prince est une bonne fortune. Aussi ce ne fut plus dès lors que projets d'ovation, de harangue, d'arc de triomphe, même. Mais, pendant tous ces débats d'enthousiasme, le temps s'écoulait impassible, et, après le terme connu de une heure vingt-cinq minutes, M. le duc d'Orléans reparut, venant du faubourg Saint-Honoré. Sa présence devint le signal de l'allégresse la plus spontanée. Le vieil invalide balbutia quelques humbles variantes sur *Jemmapes* et *Valmy*, et la marchande de pain d'épice fit retentir les échos de *vivat* mille fois répétés, pendant que le propriétaire du jeu de siam, se multipliant, battait des mains, sanglotait, éternuait, et se mouchait vigoureusement par manière de feu d'artifice. Chacun ayant ainsi continué son rôle pendant un laps de temps convenable, la marchande de pain d'épice acheva le sien en tendant respectueusement la main à Son Altesse royale. L'Altesse y déposa un petit papier, et disparut. Et le trio populaire de bénir une aussi heu-

reuse rencontre, l'invalide de se promettre la livre de tabac, et la marchande un éventaire nouveau. Enfin, on ouvre le petit papier. — ..... — Il contenait une pièce de quinze sous!

29 septembre 1831.

XXIX.

IL VAUT MIEUX JAMAIS QUE TARD.

Il y a quelques mois, quand le prince de Joinville, pour apprendre la marine, parcourut la province en chaise de poste, le maire d'une petite ville se trouva pris au dépourvu. Il n'avait point été averti et n'avait fait aucuns préparatifs. La garde nationale n'était pas sous les armes; le maire n'avait point préparé son improvisation; les épiciers de la ville n'étaient pas munis de lampions; on n'osa même donner un bal, attendu que les dames, non averties, n'avaient pas médité leur toilette. Le discours parut faible, la réception peu brillante, et *le Moniteur* n'en parla pas.

Le maire en devint jaune et s'en prit à l'adjoint; l'adjoint au garde champêtre; le garde champêtre à sa femme; celle-ci à sa fille, qui s'en prit à son amant, lequel s'en prit au sort; en quoi nous le jugeons fort malheureux; car c'est une douce consolation de pouvoir faire retomber sa mauvaise humeur sur un être palpable. Demandez plutôt.

Quelque temps après advint un ami du maire. Le maire lui fit des reproches. Lui, habitant de Paris, ne l'avait pas averti; à quoi l'ami répondit qu'il n'avait pas manqué de lui écrire à ce sujet, et que la lettre probablement avait été égarée. Le maire n'en crut rien, fit semblant de le croire et le remercia.

La chose se passa et fut oubliée de tous, à l'exception du maire.

Or, l'ami du maire avait raison. Il lui avait, en effet, écrit au sujet de l'arrivée du petit prince; puis il avait prié quelqu'un, qui se trouvait chez lui, de mettre la lettre à la poste. Cette personne la donna à une autre; cette autre à une autre, et enfin la lettre tomba dans les mains d'un homme qui allait à Constantinople. Il oublia de la jeter à la poste et l'emporta à Stamboul.

Un jour, en envoyant des dépêches, il retrouva la lettre et l'expédia en même temps par un vaisseau qui revenait en France.

Or, un matin, le maire reçut une lettre, une lettre lacérée, percée et sentant le vinaigre à dix pas. Il fut véhémentement effrayé, l'ouvrit et la lut. Elle était ainsi conçue :

« Paris...

» Mon cher ami,

» Je vous avertis que le prince de Joinville va passer par votre ville. Vous recevrez cette lettre deux jours avant son arrivée. Prenez vos précautions. »

Elle était signée de son ami.

— Il veut réparer sa faute, se dit le maire. C'est bien. A tout péché miséricorde. Cette fois-ci, nous serons en mesure.

Après cette idée consolante, il en vint une autre au fonctionnaire public, une autre qui lui dressa les cheveux sur la tête et lui blêmit la face, au point que l'adjoint en fut épouvanté.

La lettre était percée de part en part, tailladée, passée au vinaigre.

— A coup sûr, le choléra-morbus est à Paris. Et cette phrase : *Prenez vos précautions!* Plus de doute...

On assemble le conseil municipal.

On décrète ce qui suit :

1° Un exprès va être envoyé à Paris pour supplier monseigneur le prince de Joinville d'ajourner son voyage ;

2° Un cordon sanitaire va être formé autour de la ville ;

3° Un lazaret va être établi hors la ville ;

4° Y seront mises tout de suite les personnes atteintes ou soupçonnées ;

5° Le traitement de toutes maladies, ainsi que tout accouchement quelconque, seront ajournés, pour ne pas distraire, des soins importants que demande l'approche du choléra, le médecin et la sage-femme de la ville ;

6° On fera des prières publiques ;

7° Par autorité de police, on s'interdira jusqu'à nouvel ordre, pour ne pas exciter la colère du Ciel, les jurons, le vol, le sacrilége, le rapt, l'ivrognerie, le viol, l'assassinat et les calembours et quolibets contre le pouvoir ;

8° On brûlera des herbes aromatiques dans les rues.

Trois gardes nationaux de bonne volonté firent le cordon sanitaire et entourèrent la ville à une distance les uns des autres, qui parut un peu grande à quelques-uns, lesquels, néanmoins, ne jugèrent pas à propos de remplir les lacunes.

Et la consternation se répandit dans la ville. Les athées crurent, les impies se convertirent, les prêtres firent l'aumône.

La chose dura deux jours, au bout desquels vint l'ami du maire. On voulut le mettre au lazaret. Il força la ligne. On se sauva dans les rues. On sonna le tocsin. On s'enferma à double tour. On voulut lui tirer des coups de fusil. Il venait de Paris, et probablement il était infecté.

Il alla frapper chez le maire. Le maire pâlit, sa femme et sa fille crièrent, la servante hurla, le chien jappa. Il continua à frapper. Le maire ouvrit la fenêtre du grenier, et, après l'avoir prié de prendre le dessous du vent, pour ne pas lui envoyer d'exhalaisons pestilentielles, il lui expliqua ce qui se passait. L'ami demanda sa lettre. On la lui jeta par la fenêtre. Le vent l'emporta, et l'ami courut après pendant une heure, répandant la terreur dans toutes les rues par lesquelles il passait. Puis il revint, riant et se tordant. On s'expliqua, et le cordon sanitaire alla se coucher.

20 octobre 1831.

XXX.

ESSAI D'UN REMÈDE CONTRE LE CHOLÉRA-MORBUS.

Le choléra-morbus était à la barrière de Pesth, en Hongrie, qui marchait de son pas sanglant, la faux en main et la tête haute, sans que les commis de l'octroi lui courussent après, faute d'avoir subi les visites de formalité...

Puis, devant le fléau, bondissait la terreur vagabonde, la terreur aux yeux hagards, aux mains suppliantes, aux cris déchirants. Car, si l'on n'en mourait, il y aurait à devenir fou de se trouver ainsi happé sans rime ni raison par cette main brutale, faisant tout à coup rendre compte de la vie, à vous, petite et heureuse fille, à vous, homme jeune et avide de jours, comme si jamais on songeait à pareille chose avant d'être brisé par les revers ou affaibli par l'âge.

Aussi était-ce dans Pesth un trouble d'assaut, un sac moral. Ici, les uns barricadant leurs maisons pour ne pas ouvrir au choléra-morbus; — là, d'autres fuyant leur logis, pour qu'il ne les rencontrât pas chez eux; — à côté, des épicuriens s'emplissant d'eau-de-vie et de liqueurs fortes pour ne laisser en eux aucun vide où l'épidémie pût se loger; — et, plus loin, quelques pauvres diables assommant les gendarmes, afin de se procurer encore une dernière satisfaction... Mais, au milieu de ces figures décomposées par la terreur, de ces pensées bouleversées par l'effroi, un seul sentiment domine tous les autres : celui de l'égoïsme, première qualité.

Parmi les nouveaux vassaux du seigneur Choléra se trouvait un primat de Hongrie, lequel ne pouvait se résoudre à mourir comme un simple particulier. Et cela se conçoit. Qu'un vil prolétaire, perdant toujours en ce monde et n'ayant qu'à gagner en l'autre, quitte la vie insouciant, bien; mais c'est à regret qu'on abandonne, pour l'hypothétique *peut-être,* une certitude de plaisirs et de délices; et le primat, cramponné après l'existence, combattait le fléau depuis longtemps par d'incroyables préservatifs.

Tous les systèmes rêvés sur l'origine du choléra, il les avait suivis; toutes les tisanes ou pilules supposées efficaces, il les avait avalées. Ayant appris que, d'après nouvelle méthode, le choléra s'introduisait par les cheveux, il s'était fait raser la tête, ce qui lui donnait l'air d'un Chinois effrayé. Il avait aussi tenté d'inutiles efforts pour se procurer une bienfaisante gale, indiquée comme remède; malgré la meilleure envie, il n'avait jamais pu se la procurer, et il en était réduit à se gratter tout le long du jour par manière de consolation.

Il avait donc usé tous les conseils, épuisé tous les médicaments, hors ceux de son confesseur; l'arrivée du choléra à Pesth lui rendit tout à coup cet oubli palpable comme un remords : il envoya vite chercher le saint homme.

Vous dire ce qui se passa entre eux pendant plusieurs heures qu'ils demeurèrent enfermés, point ne saurais; mais, dans la journée même, le primat déposa deux millions de florins pour la construction de la cathédrale de Gran, ainsi que cent mille florins pour aumônes aux pauvres; enfin, à part l'air insolite que don-

nait toujours à sa physionomie son chef tondu comme vous savez, jamais, depuis longtemps, il n'avait paru si tranquille sur l'état de sa santé.

Et, deux jours après, le primat de Hongrie était mort du choléra-morbus.

27 octobre 1831.

XXXI.

UNE CONFIDENCE.

C'était lors de la dernière session. Certain président de certaine cour, comme qui dirait Me *Duplex*, par supposition, ce jour-là satisfait de lui comme chaque jour, supplia sa femme de venir être témoin de ses succès. Car, si les talents du président n'ont point encore percé au Palais, sa femme, sa bonne et son portier l'avaient jusque-là cru sur parole.

L'affaire promettait des détails curieux; le président devait être sublime; sa femme jugea convenable de briller du reflet de la sublimité conjugale, et elle vint à l'audience.

Une toilette élégante, une figure jolie furent bientôt remarquées au barreau; aussi un jeune avocat se chargea-t-il d'abréger l'attente de la séance, en liant conversation avec la dame.

D'abord ce furent des lieux communs, vulgaires comme la pluie et le beau temps, puis on vint à parler du procès qui allait commencer.

— La cause sera pleine d'intérêt? demanda la jeune femme.

— Elle en comporte tous les éléments, reprit l'avocat; mais, avec un président comme celui qui siége, il y a peu de développements à espérer.

— Comment, monsieur?

— Oui, madame, avec lui, le droit de la défense est singulièrement limité. Il passe parmi ses collègues pour un médiocre magistrat : on va même jusqu'à dire que son cousin le caporal Ag... lui est supérieur; ainsi, madame, jugez par comparaison...

Et le front de la jolie dame de se rembrunir, et ses lèvres de se contracter. Heureusement, le cri rauque de l'huissier annonçant la cour vint mettre un terme au colloque. L'avocat regagna son banc après de gracieuses salutations à la confidente de ses opinions particulières, et celle-ci, les prenant naturellement pour de pures calomnies, prêta une attention fort intéressée.

D'après les nouvelles habitudes de la presse relativement à la liberté, et de la liberté relativement à la presse, un journaliste, malade de trop de franchise, était appelé à rendre compte d'un article.

D'abord parle le substitut aussi longuement qu'il veut, aussi passablement qu'il peut; puis l'avocat commence la défense.

Mais ici concurrence entre le président et l'avocat.

— Je parlerai.

— Vous ne parlerez pas...

— J'en ai le droit.

— Et moi aussi...

L'affaire s'engage : le président fait beaucoup d'inintelligible bruit, il s'embrouille, balbutie, et ne trouve rien de mieux à dire, si ce n'est que, dans tous les mois possibles, le 18 est quatre jours après le 14 ; il fait de très-jolis efforts pour le prouver, et, admirez la puissance du talent, il y parvient...

Enfin, cette séance d'arithmétique judiciaire se termine, et de tous les divers groupes formés par l'auditoire surgissent de désagréables commentaires sur la scène improvisée par le président. Cependant, une seule opinion vient encore faire douter madame Duplex de tout ce qu'elle a vu et entendu, par de louangeuses observations et des remarques passablement honorables. Elle s'approche du cercle impartial pour se consoler aux sons de la voix amie...

C'était celle de son époux !

27 octobre 1831.

XXXII.

MANIÈRE CHINOISE DE SE MOQUER DES PERCEPTEURS.

Ceci se passait en Chine, fort peu de temps après l'invasion des Tartares. J'appelle Tartares une nuée de brigands qui, leur chef en tête et le nez camus, enjambèrent un beau jour la grande muraille (oh ! oui, c'était un bien beau jour !), et s'abattirent sur l'empire de Confucius, pour le déchiqueter entre eux. Comme ces animaux étaient fort affamés, les ressources ordinaires furent loin de suffire. On créa de nouveaux impôts, on en créa sur tout. Le Chinois ne put faire un pas, dire un mot, boire de l'eau même sans payer quelque droit. Il paya pour avoir une tête, des yeux et des poumons ; autrement dit, il fut soumis à une redevance pour chaque porte et pour chaque fenêtre. L'air respirable devint alors d'un prix exorbitant. Un centime de plus, et les riches seuls eussent pu s'en passer la fantaisie ; c'eût été du luxe. Mais déjà l'homme du peuple, dont le travail suffisait à peine au manger, au logement et à la couverture, l'ouvrier chargé d'une nombreuse famille, ne pouvait y atteindre ; il ne pouvait suffire à faire respirer sa femme et ses enfants. Il avait du riz gris, c'était possible, et de l'eau, et de la paille ; mais ce n'était pas assez : il lui fallait du soleil, il lui fallait de l'air, et l'air et le soleil étaient si fort renchéris, qu'il se voyait dans la nécessité de s'en passer.

Que fit alors le Chinois? Le Chinois est industrieux : il nous a devancés de bien loin dans la civilisation ; il connaissait la poudre, que nous nous assommions encore ; il savait imprimer, que nous ne savions pas lire. Que fit-il donc? Une révolution? Hélas ! non ; ce sont de ces choses qu'on ne fait pas tous les jours. Il s'ingénia, sans sortir de l'ordre légal. La loi demandait tant par fenêtre : il boucha ses fenêtres. — La loi faisait commerce de tabac ; on ne fuma plus qu'une pipe par famille ; la fumée se repassait de bouche en bouche. — La loi exigeait tant par porte ; le Chinois boucha ses portes et ne sortit plus que par la cheminée. — La loi enfin percevait tant par tête d'homme, comme auparavant par tête d'animal ; le Chinois se fit enterrer tout vif. Une famille nécessiteuse, composée de huit indivi-

dus, je suppose, se réduisait à un, à deux, à trois, à quatre, selon ses facultés; les autres s'enfouissaient sous des meubles, sous des cuviers, dans des tonneaux; ou bien se faisaient incruster dans le mur, pour s'immobiliser et échapper ainsi à la capitation. Quand les agents du fisc se présentaient pour faire le recensement, ils étaient obligés de changer toutes leurs additions et de les réduire à zéro presque, et, d'ailleurs, il leur fallait entrer par la cheminée. Ils furent vexés.

De cette manière-là, le Chinois ne paya plus d'impôts, mais n'en resta pas moins respectueux pour l'ordre légal, bon citoyen et bon Chinois.

Et qu'arriva-t-il de cette impossibilité de percevoir des impôts?

Je ne sais pas. J'en suis là de mes recherches; quand je l'aurai trouvé, je vous en ferai part. En attendant, convenons d'une chose, c'est que, nous autres, nous sommes bien plus heureux que les Chinois. On ne voit pas encore de pareilles choses en France. — Croyez-vous?

8 décembre 1831.

XXXIII.

QUELQUES ARTICLES DE LA LISTE CIVILE.

Il est des gens qui semblent faire métier de dépopulariser les trônes populaires. Il faut avoir du temps à perdre. C'est ainsi que, pendant longtemps, on a essayé d'insinuer parmi les contribuables que *dix-huit millions* étaient le taux indispensable du gouvernement au meilleur marché possible; tandis qu'il est aujourd'hui certain, d'après la demande de ce gouvernement lui-même, que nous en serons quittes pour seulement la bagatelle de 17 millions 996,853 francs.

Dans ce revenu de la royauté bourgeoise, on remarque les articles suivants :

Service médical : 80,000 francs. — Voilà qui dément toutes les apparences et toutes les protestations de constitution solide. Une pareille acquisition de remèdes annonce un avenir bien malade.

Blanchissage : 160,000 francs. — C'est-à-dire près de 500 francs par jour. Ici l'on s'éloigne considérablement du système adopté par Napoléon, lequel ne consacrait à cet usage que 45,000 francs par an, et prétendait qu'on lavât son linge sale en famille.

Chauffage : 250,000 francs. — Sans savoir précisément de quel bois se chauffe le roi citoyen, on peut supposer qu'il entre beaucoup de fagots dans ce compte-là.

Cuisine : 780,000 francs. — Dans 780,000 francs, que de dîners à vingt-deux sous!

Cave : 120,000 francs. — Tout doit se trouver dans cette cave-là : eau à boire et bons pots-de-vin.

Palais de la couronne : 4,450,000 francs. — On ne peut que se réjouir de voir une pareille somme consacrée à l'encouragement des beaux-arts, à l'activité des fabriques, à l'acquisition des produits commerciaux. Cependant, à considérer l'économie qui préside à ce genre de dépenses, il paraîtrait malheureusement que le fossé des Tuileries en a enfoui une grande partie.

Écuries : 900,000 francs. — Les écuries royales sont composées de trois cents chevaux. On n'a pas pu trouver de coursiers qui voulussent s'atteler au char du juste milieu à moins de *mille écus* d'avoine. Beaucoup de fonctionnaires publics n'en consomment pas tant.

Menus plaisirs : 4,268,000 francs. — Nous sommes fort heureux que la nouvelle cour n'exige point de grosses joies, car, à en juger seulement par les plaisirs menus, Dieu sait ce qu'il en eût coûté! Cependant, avec près de cinq millions, il y a de quoi réjouir tant de monde, que nous espérons que la nouvelle cour daignera bien amuser un peu le peuple à ses dépens.

8 décembre 1831.

XXXIV.

SCÈNE D'OCTROI.

Bordeaux, 12 décembre.

L'observation préventive est une des carrières les plus vastes. Avec un peu de poignet et d'imagination, rien ne peut être brillant comme l'avenir d'un gendarme ou d'un douanier. Rêves de dols et de fraudes, projets de conspirateurs, exploits de geôle, que ce doit être délicieux! Dîner de suspicion, dormir l'oreille au guet, vivre toujours en alerte ; c'est la poésie la plus romantique appliquée à l'existence.

Or, ces jours derniers, une de ces existences en redingote verte était, sonde en main, assise sur la borne d'une barrière de Bordeaux, ayant absolument l'air de ne penser à rien, tandis qu'au contraire elle ruminait contrebande.

Il advint que, dans cette situation morale, un cheval se trouva nez à nez avec le douanier. Derrière le cheval était une voiture, derrière la voiture le charretier, et derrière le charretier un gros homme. Cheval, voiture et charretier, dûment visités, continuèrent leur chemin, et le gros homme s'apprêtait à reprendre le sien, quand le douanier le happa au collet, comme par manière d'estimer le drap de son habit.

— Ohé! lui dit le soldat de l'octroi, pourquoi vous cachiez-vous donc ainsi derrière cette voiture?

— Je ne me cachais pas derrière elle; c'est elle, au contraire, qui me cachait en étant devant moi, et j'attendais qu'elle eût franchi la barrière pour en faire autant, mon volume personnel s'opposant à ce que nous puissions passer tous les deux de front.

— Et pourrait-on savoir quelle matière frauduleuse constitue ce volume extraordinaire? dit le douanier, toujours fixé à son poste et à son idée de contrebande.

— Une hydropisie, répondit le gros homme.

— Une hydropisie?... Voyons les pièces de conviction.

— L'hydropisie ne paye pas de droit. Sans cela, je n'irais pas me promener hors barrière.

— Au nom du roi! montrez vos preuves, ou je ne réponds de rien.

— Douanier, je porte certainement le roi dans mon cœur; mais cela n'est pas visible même sans mon gilet de flanelle; ainsi laissez-nous aller, moi et mon hydropisie, vu l'impossibilité où je suis de vous repasser cette dernière.

Et le gros homme, qu'attendait son dîner, voulut s'en aller, ce que trouvant un acte d'insigne rébellion, le douanier se fendit fort élégamment; puis, comme il tenait toujours sa sonde, en un temps deux mouvements le gros homme vit son malheureux ventre transformé en fourreau, et tomba à la renverse, criant miséricorde, jurant Dieu et maudissant tous les employés de la douane.

Ébahi d'avoir rencontré chair au lieu de fer-blanc, le bon douanier fut sur le point de se lamenter; mais, comme avant tout il se devait à son service, il reprit sa sonde et alla visiter une diligence pendant qu'on menait l'hydropique à l'hôpital.

A huit jours de là, l'individu homicide et douanier était toujours à la même place, c'est-à-dire assis sur la borne de l'octroi, en redingote verte et sa sonde en main, toujours avec l'air de ne penser à rien.

— Que j'embrasse mon sauveur! s'écria tout à coup une voix bordelaise.

Et, comme le douanier faisait mine de vouloir se sauver en reconnaissant l'homme qu'il avait si indélicatement sondé, celui-ci lui raconta d'une manière succincte et joyeuse comme quoi il lui devait un grand bien au lieu d'un mal, le système de vérification dont il avait usé à son égard ayant provoqué l'écoulement d'abord si intempestif, puis enfin si salutaire, de la masse d'eau constituant son hydropisie.

Ce qui fait que, touché de cette cure merveilleuse, l'estimable Bordelais sollicite aujourd'hui la croix d'honneur pour le gaillard contre lequel il eût réclamé la corde, il y a huit jours. *(Historique.)*

22 décembre 1831.

XXXV.

CHARGE.

Comme quoi, lorsque les commissaires de police portent des éperons, cela entrave le commerce.

C'est une drôle de chose que la peur; elle change la face des hommes et celle des affaires; elle rend lâches les braves et hardis les moins déterminés; elle fait descendre des gens dans leur cave par vingt degrés de chaleur, au risque d'un rhume de cerveau, et décide les carlistes à attendre patiemment que la France entière redemande Henri V. Ses effets ont une étonnante variété, et M. Geoffroy-Saint-Hilaire a remarqué, comme une monstruosité du genre, qu'à la suite d'une grande secousse politique, la peur *croupionisa* des représentants qui, jusque-là, avaient marché la voix forte et la tête haute.

Pour moi, j'aime bien mieux la peur de M. Mouchinet, mon marchand de tabac. Sa peur, à lui, est franche et pure comme du macouba, juste comme ses balances, raisonnée comme une demi-once à six blancs.

Jugez plutôt.

C'était le 19 de ce mois. Pendant que l'empereur Nicolas poursuivait quelques débris polonais jusque dans la cité Bergère, par l'officieux ministère de M. Gisquet.

M. Mouchinet était sorti depuis quelques instants avec son voisin l'épicier. Il était parti l'air satisfait comme quand il fait un calembour. Tout à coup il rentre chez lui, l'œil effaré, son habit de travers, le chapeau sur l'oreille et le bec de son parapluie tourné vers la terre. Quand le bec du parapluie de M. Mouchinet est en bas, c'est que son propriétaire éprouve une violente commotion individuelle.

— Femme, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée; femme, quel affreux malheur nous menace!

— Qu'y a-t-il donc, mon chat? reprend madame Mouchinet éperdue. Dieu! peut-on effrayer comme ça une innocente mère de cinq enfants. Le banquier qui a nos vingt mille francs aurait-il fait faillite?...

— Non, non.

— Est-ce que M. Duchâtellier va établir un entrepôt de son sternutatif près de notre bureau de tabac?

— Pas davantage.

— Est-ce que ma petite qu'est en nourrice a eu des convulsions?

— Ce n'est pas encore cela. Mais prends vite le maryland, les cigares de la Havane et le tabac turc, et fais-les porter dans le trou pratiqué au mur de la cave!... Joins-y l'argenterie et nos effets *précieuses*. — Tiens, voilà ma montre et mes breloques!... Maintenant, je vais étendre du tabac de fiacre sur le comptoir, encore du tabac de fiacre, cinq caisses de tabac de fiacre; ça les adoucira peut-être, ces buveurs de sang!

— Dieu! les républicains vont faire le pillage de notre tabac! — Éléonore, descendez à la cave les pipes d'écume et le carton des tabatières.

Ici entre dans la boutique un jeune homme à barbe de bouc et en chapeau de cuir.

Le Jeune Homme. — Un quart de tabac maryland, s'il vous plaît?

M. Mouchinet. — Nous n'en avons plus pour le moment : il ne nous reste plus que du tabac ordinaire, monsieur...

Le jeune homme s'en va.

— Dieu! vois-tu, mon épouse, comme il est venu me sonder, ce scélérat-là? Je l'ai vigoureusement éconduit, aussi!

— Mais dis-moi donc, monsieur Mouchinet, dans quel quartier est l'émeute?

— Elle n'est pas encore commencée, mon épouse; mais prépare toujours mon uniforme, car, si on les laissait faire, ils pourraient bien décréter les assemblées primaires cette après-midi, et proclamer la république au réverbère!

— Comment, monsieur Mouchinet, auriez-vous des relations incendiaires avec ces hommes immoraux?...

— Oh! bobonne, je suis toujours marchand de tabac pur; mais, ce matin, j'ai été chez le commissaire de police, afin d'y avoir un passe-port pour l'épicier du coin, et...

— Ah! et il vous a dit qu'on savait qu'il y aurait du bruit?

— Non.

— C'est qu'il donnait ses instructions d'ordre public à des ouvriers?

— Mais non.

— Eh bien, qu'est-ce que c'était donc alors? car vous me faites dessécher de peur!

— Eh bien, mon épouse..., le commissaire de police avait ses éperons!

29 décembre 1831.

XXXVI.

LE PORTIER DU CAMP DE MAUBEUGE.

Cette physionomie n'est pas assez large pour constituer une figure historique. Cependant, ce vieux grognard, qui n'est ni concierge ni suisse, mais gardien à lui seul de tout un camp, ressort éminemment de la ligne vulgaire des portiers.

Il y a quelque huit jours, ce camp, désert maintenant, retentissait de tambours et de clairons; chaque pied de son poudreux terrain était foulé par de martiales manœuvres; chacune de ses lignes parcourues par d'agiles coursiers; la vie à double existence, la vie de guerre animait toute cette nature monotone; enfin, trente mille hommes alors gardaient eux-mêmes le camp de Maubeuge.

Cent vingt mille francs ont été dépensés d'abord pour l'établissement de cette garde d'honneur dont on devait démontrer ensuite l'utilité. Les trente mille hommes ont disparu. On les retrouverait au besoin, épars sur le Rhône et l'Isère. Mais les cent vingt mille francs sont bien perdus pour le contribuable. Un contribuable et l'écu qu'il porta au fisc ne se rencontrent plus une seconde fois dans la vie. Et aujourd'hui, de ces dépenses belliqueuses, de tout ce luxe militaire, il ne reste plus rien qu'un simple portier.

Voyez-vous cette figure bizarre, exilée entre deux nations, portier d'un désert, d'un désert sans cour, étages, ni porte cochère; portier pour ne tirer le cordon à personne; pour répondre à des locataires absents; seul maître de la cave au grenier, s'il y avait un grenier et une cave.

Aussi dort-il la grasse matinée sans que les porteurs de journaux, les palefreniers, le facteur ou les crieurs des rues, viennent troubler son sommeil. Seulement, il a ses denrées gastronomiques par provision, car la laitière et le boulanger ne sont pas à sa porte, ce qui a le désagrément de le priver des nouvelles du jour, de cette chronique débitée par l'épicier, commentée par la pratique, et classée au rang des matières solides entre une livre de beurre et une once de café.

Comme, après tout, on peut déjeuner sans nouvelles, le portier déjeune. Puis, pour tuer le temps jusqu'au dîner, il donne pendant une heure une leçon d'exercice à son chien, balaye un coin de son camp pendant dix minutes, et emploie le reste du jour à calculer combien d'années et de coups de balai exigera encore le nettoiement complet de la totalité de son domaine.

Et, après dîner, quand vient la nuit d'hiver avec ses ombres glaciales, ses brouillards pénétrants, pour lui point de réverbères à garnir pour de brillants escaliers, point de rhumes à braver pour ouvrir la porte à des équipages; mais le silence auprès d'un bon feu, qui sert aussi de lumière à sa modeste cabine, avec le passé pour compagnon et les souvenirs pour rêveries. Oubli du présent qui agace.

absence de la réalité qui inquiète; alors, charme de ces songes délicieux qu'on bâtit comme on les veut, sans autres frais que la pensée. Pour le soldat, l'image du *petit chapeau* apparaît au milieu des braises capricieuses de son foyer; il la dévore de l'œil, la caresse de sa pincette, et souvent l'image revient constante au foyer, car son type demeure fidèle au cœur du vieux brave.

Sans horloge qui indique un terme à ses veilles, le portier du camp jette un regard aux maisons qui entourent la sienne : par exemple, celles de Mons et de Maubeuge... Les fenêtres se dégarnissent de clarté, les lumières s'éteignent; il allume la sienne et va se coucher.

Heureux portier!

Cependant, demain, il sera matinal. Une pensée patriotique surgie en son cerveau nécessite un travail assidu de sa part. Tourmenté par ces bruits de guerre qu'accrédite un spéculateur, qui font trembler un diplomate et qu'un vieux soldat accueille toujours avec joie, lui aussi tient à dire ses deux mots à l'ennemi. Il veut prévoir tous les cas. Il a donc disposé son fusil de munition et doit planter à la frontière un énorme écriteau où il a tracé cette formule de son nouvel état : *Parlez au portier, s'il vous plaît!*

5 janvier 1832.

XXXVII.

PROGRÈS DE L'OPINION PUBLIQUE.

Ce soir-là, c'était fête à la cour. Car à présent la cour festoie que c'est une bénédiction! Grande soirée, pour la clémence du Russe envers les Polonais; concert pour chanter la gloire du vainqueur de Lyon; bal paré, où l'on remarquait madame de Feuchères, et auquel ne fut pas invité l'indiscret M. Hennequin.

Ce soir-là, c'était seulement un concert de famille, un divertissement incognito, caché de la sorte dans la louable intention sans doute de ne point blesser les oreilles de ceux qui ne se divertissent pas du tout. Aussi la réunion avait-elle lieu dans les petits appartements, au rez-de-chaussée du pavillon Marsan; et les sons mélodieux allaient se perdre en tourbillonnant dans les larges échos du Carrousel, sans troubler la misère, c'est-à-dire le repos des rues de la capitale.

Séduit par ces accents, un garde national, sorti du poste royal, s'arrête et écoute... Un piano parle, une voix l'accompagne, cette voix paraît être celle d'une jeune princesse; le soldat, citoyen et dilettante, se laisse ravir par ce charme; il monte sur une borne, colle sa tête contre les volets, et le voilà tout oreilles...

Mais un camarade l'aperçoit, qui vient détruire son estimable illusion :

— Veux-tu bien descendre, lui crie-t-il, *qu'ils vont te faire payer, s'ils te voient.*

On nous permettra de taire le nom du grenadier *estimateur,* dans la crainte que cette révélation ne lui fasse infliger la croix d'honneur.

5 janvier 1832.

XXXVIII.

JUSTE MILIEU FUNÉRAIRE.

Considérant que le peuple français s'est comporté d'une manière fort inconvenante envers Louis XVI, qu'il s'est moqué de Louis XVIII, qu'il a chassé Charles X, et que... etc. ; considérant qu'il importe donc de maintenir une cérémonie expiatoire qui témoigne à l'univers tout le respect, tout l'amour que le peuple français n'a cessé de porter à ses rois ;

La Chambre des pairs adopte la résolution suivante :

Article premier. — La loi de 1815 sur la commémoration du 21 janvier est et demeure abrogée, attendu que cette loi était injurieuse pour le peuple français ; mais, attendu qu'il est essentiel d'effacer jusqu'à la trace d'un événement aussi funeste :

Art. 2. — Le 21 janvier demeure un jour de deuil général. Ce jour-là, les cours, tribunaux et administrations publiques seront fermés. La Chambre des pairs pourra seule tenir ses séances comme d'ordinaire, ce qui n'a pas d'inconvénient, attendu qu'elle n'y fait jamais rien.

Art. 3. — Ce jour-là, les Français auront tous le cœur navré et la larme à l'œil. Il n'y aura ni spectacles, ni concerts, ni bastringues, excepté ceux de la cour et des théâtres de polichinelle.

Art. 4. — Attendu qu'il serait de la dernière inconvenance qu'il fît un beau temps ce jour-là, ce qui pourrait porter le peuple à la gaieté, le gouvernement prendra des mesures pour qu'il pleuve, qu'il neige et qu'il crotte. La crotte est essentiellement monarchique. Le ministre des travaux publics est spécialement responsable de l'état de l'atmosphère pendant ladite journée.

Art. 5 et dernier. — Enfin toutes mesures seront ordonnées, qui tendront à suspendre ce jour-là toute la vie sociale, et à faire qu'il soit comme si elle n'était pas.

Toutefois, les pairs de France continueront de toucher leurs pensions comme à l'ordinaire et la liste civile n'en courra pas moins son petit bonhomme de train.

1er mars 1832.

XXXIX.

PLANCHES.

— Nos 170 et 171. —

Père-Scie. — Pauvre *Caricature!* Ce n'était point assez de tenir éveillés les yeux perçants du parquet, d'exciter contre elle tant de haines puissantes ! Il fallait encore que son propre succès tournât contre elle-même ! — Le nombre de nos abonnés nous met à présent dans la nécessité de faire tirer huit jours d'avance les lithographies que nous destinions au numéro prochain, et voyez les contre-temps que cela nous cause :

Deux fois nous donnons un dessin où se trouve Casimir Perier, et Casimir Perier était mort dans l'intervalle de l'impression à la publication.

Jeudi dernier, nous donnions un nouveau dessin auquel les événements survenus dans le même intervalle semblent prêter un caractère qui était loin de notre pensée.

Aujourd'hui, il faut bien donner notre *Père-Scie* qui est imprimé, colorié, payé, etc., etc. Eh bien, aujourd'hui, il dépend de M. Persil de faire recommencer à notre gérant les treize mois de prison dont il avait déjà fait plus du tiers ; et, si M. Persil n'entend pas la plaisanterie, s'il est vindicatif, Philipon ne dira plus : « Qui de 13 paye 5 reste 9 ; » mais « Qui doit 13 paye 18. » Pauvre *Caricature!*

L'autre dessin est le portrait ressemblant du Sauveur de la patrie.

14 juin 1832.

XL.

CAUSES DE NOTRE INTERRUPTION.

Nous croyons devoir reproduire en partie l'explication que nous avons adressée dernièrement à tous nos abonnés, car il se pourrait que plusieurs ne l'eussent pas reçue.

Le 8 de ce mois, la cour royale a jugé *la Caricature* journal politique. Vainement Me Blanc, notre ami et notre avocat, a rappelé que *la Silhouette, le Sylphe, le Trilby* et vingt autres journaux qui se permettaient, comme nous, l'allusion et le sarcasme politiques, n'avaient pas été, pour cela, considérés comme journaux politiques, et n'avaient jamais fourni de cautionnement..., nous n'en avons pas moins été condamnés, attendu probablement que la presse doit être bien plus libre sous la *Charte-Vérité,* sous la *meilleure des républiques,* qu'elle ne l'était avant la Révolution.

Or, dans le moment même où cet arrêt était rendu, les compagnons de captivité de notre gérant étaient enlevés de Chaillot par deux cents hommes de troupe de ligne, avec l'appareil majestueux que comporte l'état de siége, c'est-à-dire les soldats chargeant leurs armes dans la cour de la maison de santé, maltraitant les scélérats qu'ils venaient y chercher, et rudoyant les femmes et les enfants de ces infâmes brigands.

Cela se passait le second jour de la mise en état de siége, le lendemain de la saisie du numéro 84. Philipon put donc croire que la bienveillance du pouvoir allait l'envoyer devant une commission militaire. Il déclina la compétence de ce tribunal, en se réfugiant provisoirement chez un ami. C'est la meilleure manière, croyez-moi, de protester en semblable circonstance. L'absence de notre gérant, qui, en tout autre temps, n'eût point arrêté la marche du journal, dut y mettre obstacle cette fois, car l'arrêt de la cour était exécutoire par provision ; et, le cautionnement devant être la propriété du gérant qui le dépose lui-même, nous ne pouvions dès lors remplir cette formalité. *La Caricature* ne put donc paraître ni le 14 ni le 21.

Toutes ces difficultés sont aujourd'hui surmontées. Nous sommes rentrés en

communication avec Philipon, et notre journal reparaît à dater d'aujourd'hui, avec la régularité que nos abonnés lui connaissent, et que le dépôt même de notre cautionnement ne peut rendre que plus invariable encore.

Quoique cette interruption ait été causée par force majeure, nous nous ferons un devoir de dédommager nos abonnés de la privation d'un numéro. *Pendant le mois de juillet, nous donnerons, dans trois numéros, trois dessins au lieu de deux.*

Nous invitons ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin de juin à le renouveler sans retard, les épreuves du second tirage étant toujours beaucoup plus fatiguées que celles du premier.

28 juin 1832.

XLI.

LES FAUX DIEUX DE L'OLYMPE.

I.

Vingt-trois procès dans un an, trois condamnations, 7,000 francs d'amendes et de frais, l'obligation de fournir un cautionnement de 24,000 francs, que jamais Charles X n'avait demandé à *la Silhouette,* treize mois de prison pour notre gérant, tout cela avait fait de *la Caricature* un journal passablement méchant, et méchant à bon droit. Mais ce n'était pas assez, nous aurions pu nous refroidir ; notre haine, en vieillissant, aurait pu perdre de sa force ; il a fallu prudemment raviver notre colère, et, pour cela, rien n'était meilleur qu'une criante injustice. Or, notre gérant, que menace une paralysie du nerf optique, et que de fréquentes congestions cérébrales mettent souvent en danger, Philipon, fugitif pendant la terreur de juin, et qui ne s'était livré, avant la levée de l'état de siége, qu'à la condition qu'on le laisserait prisonnier sur parole chez le docteur Pinel, a été brutalement enlevé de cette maison de santé et rejeté à Sainte-Pélagie... N'aurions-nous pas été en cas de légitime défense, si, prenant corps à corps des ennemis tellement acharnés, nous eussions vengé par la risée publique le mal fait de sang-froid à notre collaborateur ?

Nous ne l'avons point fait ; car nous sommes insensibles aux coups qu'on nous porte, et c'est avec sagesse qu'on attend sans doute de nous de la douceur pour de la violence, de l'aménité pour de la brutalité.

Nous avons quitté momentanément le domaine de la politique, et nous sommes retombés dans les dieux pour rire, dans l'Olympe de convention. Si notre début dans le genre rococo classique n'est pas brillant, si *nos* têtes ne sont pas nobles, si *nos* costumes ne sont pas d'une exactitude mythologique, c'est la faute de nos modèles et de nos habitudes ; nous serions bien heureux de pouvoir en changer, mais nous ne l'espérons pas.

Nous reviendrons sur ce tableau d'histoire.

On nous assure qu'un saisisseur fameux, furieux d'une charge qu'il a prise pour lui, prépare une vengeance déguisée. Ce serait joli !

20 septembre 1832.

II.

Il nous est arrivé d'amuser nos lecteurs en leur rapportant les singulières interprétations données à nos croquades par quelque flâneur arrêté devant les carreaux d'Aubert. Nous avons entendu l'explication que nous allons reproduire. Elle est très-loin, sans doute, du sens que les auteurs ont attaché à leur dessin ; mais il faut avouer que les erreurs de costume lui prêtent une apparence de vérité qui a pu tromper quelques personnes.

« Oh ! le beau Jupiter, disait le cicerone ! comme il est gras ! quel bel homme ! c'est la Flatterie qui lui verse l'ambroisie.

Apollon chante à ses pieds. L'artiste a peut-être pensé à M. Viennet ; ce qui le prouverait, c'est la cigale qu'on décernait aux mauvais chanteurs, et que je vois près de lui.

Le beau Neptune tient son trident (ou sa tricanule) comme un maréchal de France tiendrait son bâton.

Thémis a l'œil de M. Bart... C'est bien lui qu'on a voulu faire, car sa balance n'a qu'un plateau.

Cette tête de veau que nous voyons sur l'autre plan, qui est-ce ? Parbleu ! c'est Bacchus, l'amphitryon des centres, c'est Girodinde.

Plus loin, *le Moniteur* répand ses pavots sur le monde. Excellente image de la nuit !

Assis sur un canon, le dieu Mars brandit un cierge de procession.

Et les Furies secouent, l'une ses mandats de saisie ; c'est la bête noire de la presse, la Furie aux *bouquets;* l'autre, son triangle d'acier, son fer de *guizotine :* c'est la Furie doctrinaire.

Ici, le dieu Pan, le dieu potager, souffle tranquillement dans son chalumeau ; il a seulement l'air de souffler avec le nez, mais cela n'ôte rien à sa grâce naturelle.

Vulcain-Périgord forge des chaînes et des protocoles ; il est assis sur les filets dont il entortille le monde ; il a l'air de se reposer sur ses lauriers. Une fleur de lis est tatouée sur son bras droit : si nous pouvions voir le bras gauche, nous y trouverions sans doute un bonnet rouge.

Sur le devant, ce petit dieu qui s'enfuit, c'est Mercure qui vole des pieds et des mains. Sa figure, d'un *tiers* trop petite, exprime bien le goût des affaires d'argent.

L'Amour du Juste-Milieu est un monstre aveugle, qui traîne un carquois chargé des traits pesants du *Nouvelliste* et du *Journal de Paris.*

Dans le coin, une Vénus nous peint la corruption. Elle tient et caresse sur ses genoux *Némésis* désarmée et accompagnée de plusieurs autres.

Un vieil abbé enrichi figure l'Avarice.

La Discorde tient sa *poire* à la main.

La Cupidité, appuyée sur le temple des agioteurs, sourit à l'espoir d'une hausse ou d'une baisse qu'elle prépare.

Sébastiani est dignement remplacé par un paon. C'est un *intérim* dont personne ne s'apercevra.

Momus, le pauvre Momus, n'est pas prodigieusement gai ; il ressemble à M. Dupin, indécis s'il acceptera ou refusera un portefeuille. Sa marotte, c'est un soulier avec lequel il croit avoir sauvé le monde...

Cet homme ou plutôt ce dieu, aux formes athlétiques, c'est Hercule. Il est revêtu de sa peau de lion et s'appuie sur une lourde massue qui porte cette inscription : *Discours*.

La tremblante Paix est reconnaissable par son rameau, par le lièvre, symbole de la frayeur, et par son air humble et suppliant.

Dans le fond, Saturne, le Temps, détrôné par son fils, émigre en emportant la meilleure des républiques. Ce dieu se retire aux États-Unis. (Ne serait-ce pas Lafayette ?)

Le Zodiaque est une manière comique de nous rappeler qu'en juin, la Balance penchait ; qu'en juillet, le Lion dormait ; que nous marchions à reculons en août, et qu'en septembre nos dieux n'ont encore pris aucun parti.

Mais ce que j'aime le mieux, disait toujours l'orateur du trottoir, c'est l'aigle bâtard et ses foudres, c'est Cerbère, agent de police, qui garde l'enfer des patriotes, et, surtout, c'est le siége de la Sagesse, qui reste vacant dans l'Olympe de nos dieux. »

Or, nous n'avons pas besoin d'ajouter que rien de tout cela n'a été dans notre pensée. Nous n'avons voulu faire qu'un pur croquis d'imagination.

27 septembre 1832.

———

DEUXIÈME PARTIE

ORDRE CHRONOLOGIQUE

DE COMPOSITION ET DE PUBLICATION DES ŒUVRES.

1822-1848.

Nous réunissons, dans le tableau suivant, le travail annuel de Balzac depuis ses débuts jusqu'à sa mort ; on y verra quel énorme labeur a occupé toute sa vie, et l'on n'oubliera pas qu'il faut y joindre la correction des épreuves de ses livres, les remaniements de leurs différentes éditions, la révision de ses œuvres complètes pour l'édition de LA COMÉDIE HUMAINE ; ces derniers travaux seuls auraient suffi à remplir une existence.

La date entre parenthèses qui suit immédiatement le titre de l'ouvrage est celle que porte l'œuvre imprimée ; la date qui précède ce même titre est celle de la première publication. Nous avons marqué d'un astérisque les ouvrages dont il a été question page 255, et par lesquels Balzac s'essaya dans le roman sous divers pseudonymes. Ils ont été réimprimés à part et sous son nom (10 vol. in-32, Michel Lévy frères).

1822

* L'Héritière de Birague.
* Jean-Louis.
* L'Israélite (Clotilde de Lusignan).
* Le Centenaire (le Sorcier).
* Le Vicaire des Ardennes.

1823

* La Dernière Fée.

1824

Du Droit d'aînesse.
Histoire impartiale des jésuites.
* Argow le Pirate (Annette et le Criminel).

1825

Code des Gens honnêtes.
* Jane la pâle (Wann-Chlore).
Molière.

1826

La Fontaine.
Petit Dictionnaire des enseignes de Paris.

1828

Ode à une jeune fille. (Illusions perdues, 1re partie ; — 1835-1843.)
Vers sur un album. (Illusions perdues, 1re partie ; — 1835-1843.)

1829

Mars...........	Les Chouans (août 1827).
	Fragoletta, par H. de Latouche.
Décembre (daté 1830).......	Physiologie du mariage (1824-1829).

1830

7 janvier......	Étude de mœurs par les gants.
29 —	El Verdugo (octobre 1820 ; lire 1829).
11 février	Une Vue de Touraine.
12 —	Complaintes satiriques sur les mœurs du temps.
18 —	Un Homme malheureux.
26 —	L'Usurier (fragment de Gobseck ; — janvier 1830).

12 mars........ Étude de femme (février 1830).
2 et 16 avril... Visites.
15 avril... .... Voyage pour l'Éternité (gravure de Grandville).
22 — .... L'Épicier.
Février-avril... Des Artistes.
Avril .... La Paix du ménage (juillet 1829).
— .... La Maison du Chat-qui-pelote (octobre 1829).
— .... Le Bal de Sceaux (décembre 1829).
— .. .. La Vendetta (janvier 1830).
— .... Gobseck (janvier 1830).
— .... Une Double Famille (février 1830 — janvier 1842).
5 mai....... .. Le Bibliophile Jacob.
6 — .... Le Charlatan.
8 — .... Les Deux Rêves (Sur Catherine de Médicis, 3e partie; — janvier 1828).
8 — . ... L'Oisif et le Travailleur.
13 — .... Madame Toutendieu.
20 — .... Mœurs aquatiques (gravure de Grandville).
22 — .. .. Des Mots à la mode.
29 — .... De la Mode en littérature.
29 — .... Nouvelle Théorie du déjeuner.
Mars-mai ...... Études publiées dans le Feuilleton des Journaux politiques.
15 mai-5 juin .. Adieu (mars 1830).
12 juin .... La Jeunesse française.
17 — .... Étude de Philosophie morale sur les habitants du Jardin des Plantes.
26 — .... De la Vie de château.
Juin-juillet..... Physiologie de la toilette.
Août et octobre. Physiologie gastronomique.
2 octobre..... Gavarni.
Octobre........ Le Ministre.
— .... Un Entr'acte.
— .... Une Vue du grand monde.
24 octobre..... L'Élixir de longue vie (octobre 1830).
Octobre-novem. Traité de la vie élégante.
4 novembre... L'Archevêque.
4 — ... Ressouvenirs.
4 — ... Les Voisins (Petites Misères de la Vie conjugale).
11 — ... Une Consultation (Petites Misères de la Vie conjugale).

11 novembre... L'Opium.
11 — ... La Reconnaissance du gamin.
11 — .. La Colique.
13 — .. La Comédie du Diable (1re partie).
18 — ... Fragment d'une nouvelle Satire Ménippée (la Comédie du Diable).
20 — ... Des Salons littéraires et des mots élogieux.
21 — ... La Tour de la Birette.
25 — ... Le Garçon de bureau.
25 — .. La Dernière Revue de Napoléon (la Femme de trente ans, fragment du chap. Ier; — 1828-1844).
21-28 novembre. Sarrasine (novembre 1830).
2 décembre ... Des Caricatures.
2 — ... Une Lutte.
9 — .. Les Litanies romantiques.
9 — ... La Danse des pierres (Jésus-Christ en Flandre; — février 1831).
12 — ... De ce qui n'est pas à la mode.
16 — ... Le Petit Mercier (Histoire des Treize).
16 — ... La Mort de ma tante.
16 — ... Le Dernier Napoléon (la Peau de chagrin: — 1830-1831).
23 — ... Une Garde.
23 — ... Si j'étais riche.
23 — ... Vengeance d'artiste.
23 — .. Entre-Filets. I. Une Lecture du Messager des Chambres.
24 — ... Une Passion dans le désert (1832; lire 1830).
30 — ... Une Inconséquence.
30 — .. Entre-Filets. II et III.
Un Épisode sous la Terreur (janvier 1831; lire 1830).
Souvenirs d'un paria.
(Septembre 1830-mars 1831)... Lettres sur Paris.

1831

2 janvier...... Les Deux Dragons.
6 — ...... La Grisette.
20 — ...... L'Amour.

20 janvier. . . . Le Marchand de bustes.
27 — . . . . . . Une Passion au collége.
21-28 — . . . . La Femme de trente ans (chap. V, première partie — 1828-1844).
Janvier . . . . . . L'Enfant maudit (1re partie; — 1831-1836.)
10 février. . . . . La Pièce nouvelle et le Début.
10 — . . . . . Un Lendemain.
10 — . . . . . Histoire de giberne.
17 — . . . . . La Cour des Messageries royales.
17 — . . . . . Une Charge de dragons.
23 — . . . . . Le Réquisitionnaire (février 1831).
24 — . . . . . Une Famille politique.
3 mars. . . . . Un Commis voyageur de la Liberté.
3 — . . . . . . Mécanisme intellectuel, etc.
10 — . . . . . . Saint-Simonien et Saint-Simoniste.
10 — . . . . . . Paris en 1831.
17 — . . . . . . Un Importun.
24 — . . . . . . Un Député d'alors.
25 — . . . . . . La Femme de trente ans (chap. IV, 1re partie : — 1828-1844.)
31 — . . . . . . Le Cornac de Carlsruhe.
31 — . . . . . . Le Dimanche.
7 avril. . . . . . Opinion de mon épicier.
7 — . . . . . . Longchamps.
7 — . . . . . . L'Embuscade.
14 — . . . . . . Une Semaine de la Chambre des Députés.
14 — . . . . . . De l'Indifférence en matière politique.
21 — . . . . . . Des Signes particuliers, etc.
29 — . . . . . . Les Proscrits (octobre 1831).
Avril. . . . . Enquête sur la politique des deux ministères.
12 mai. . . . . . Tableau d'un intérieur de famille.
12 — . . . . . . Le Provincial.
26 — . . . . . . Inconvénients de la presse, etc.
26 — . . . . . . Le Patriotisme de Clarice.
26 — . . . . . . D'un pantalon de poil de chèvre, etc.
27 — . . . . . . Le Suicide d'un poëte (la Peau de chagrin : — 1830-1831).
Mai. . . . . Une Débauche (la Peau de chagrin : — 1830-1831).
2 juin . . . . . . Un Déjeuner sous le pont Royal.
9 — . . . . . . Ordre public.

16 juin....... . Une Séance à l'hôtel Bullion.
16 — .... Conseil des ministres.
16 — . ... Croquis.
17 — .... La Belle Impéria (Contes drolatiques).
23 — ...... Don Pedro II.
23 — .... Manière de faire une émeute.
21 juillet....... Un Conspirateur moderne.
21 — .... Physiologie des positions.
28 — .... Rondo brillant et facile.
4 août......... Le Banquier.
31 juillet-6 août. Le Chef-d'œuvre inconnu (février 1832; lire 1831).
11 août........ Physiologie de l'adjoint.
11 — .... Deux Rencontres en un an.
18 — .... Les Grands Acrobates.
18 — .... Un Fait personnel.
10-27 août .. .. L'Auberge rouge (mai 1831).
Août........... La Peau de chagrin (1830-1831).
8 septembre . . Le Claqueur.
22 — ... Vingt et un septembre 1822.
Septembre... . L'Église (Jésus-Christ en Flandre; — février 1831).
— ..... Jésus-Christ en Flandre (février 1831).
— ..... La Comédie du Diable (complète).
5 octobre. .. La Femme de trente ans (chap. Ier; — 1828-1844).
6 — ..... Le Sous-Préfet.
6 — .... Exaltation des ministres.
20 — ......Moralité d'une bouteille de champagne.
3 novembre... Études critiques publiées dans *la Caricature*, n° 1.
10 — ....Physiologie du cigare.
17 — .. La Fortune en 1831.
24 — ... Grand Concert vocal et instrumental.
1 décembre... L'Embarras du choix.
15 — ... Les Six Degrés du crime et les Six Degrés de la vertu.
29 — ... Détails inédits sur la nomination d'un préfet de police.
Décembre....... Maître Cornélius (novembre-décembre 1831).
— ...... Le Dôme des Invalides.

1832

12 janvier...... Une Journée du nez de M. d'Argout.
26 — ...... Deux Destinées d'homme.

19-26 janvier... Religion saint-simonienne.
Janvier........ Le Départ.
— .... Histoire du chevalier de Beauvoir (la Muse du département; — juin 1843 — août 1844).
— .... Le Grand d'Espagne (la Muse du département; — juin 1843 — août 1844).
— .... Échantillon de causeries françaises (une Conversation entre onze heures et minuit; — 1832—1844).
— .... La Maîtresse de notre colonel (Autre Étude de femme; — 1839-1842).
9 février...... Départ d'une diligence.
23 — ..... Voilà mon homme.
Février........ Madame Firmiani (février 1831; lire 1832).
— .... Le Message (janvier 1832).
Février-mars .. Le Colonel Chabert (février-mars 1832).
15 mars...... . Procès de *la Caricature*.
31 — .... Sur la destruction projetée du monument du duc de Berry.
Mars-avril...... Le Philipotin.
19 avril...... Terme d'avril.
19 — .... La Vie d'une femme.
26 — .... Facéties cholériques.
Avril.......... Contes drolatiques (premier dizain).
— .... La Femme de trente ans (chap. III; — 1828—1844).
Mai............ Le Refus.
— .... Le Curé de Tours (avril 1832).
— .... La Grande Bretèche (Autre Étude de femme; — 1839-1842).
— .... Le Conseil.
— .... Enseignement (la Femme de trente ans, fin du chapitre V; — 1828—1844).
— .... La Femme de trente ans (chap. VI; — 1828—1844).
— .... La Bourse (mai 1832).
Mai-juin....... Sur la situation du parti royaliste.
Septembre..... La Femme abandonnée (septembre 1832).
Octobre....... Lettre à Charles Nodier (8 octobre 1832).
— ...... Louis Lambert (juin-juillet 1832).
Novembre...... Voyage à Java (septembre 1832).
Octobre...... La Grenadière (août 1832).
Décembre-janv.. Études critiques publiées dans *la Caricature* (nos 2 à 8)

Décembre 1832-
janvier 1833.. Les Marana (novembre 1832).

1833

3 janvier....... Études critiques publiées dans *la Caricature* (n° 9).
Mars .... Préface de l'Histoire des Treize (1831).
Mars-avril ..... Histoire des Treize (1er épisode: — février 1833).
Avril .... Histoire des Treize (début du 2e épisode; — 26 janvier 1834).
13 juin .... Le Prosne du joyeulx curé de Meudon (Contes drolatiques).
19 — .. .. Histoire de l'empereur, etc. (le Médecin de campagne; — octobre 1832 — juillet 1833).
Juillet......... Contes drolatiques (2e dizain).
Août-septembre. Théorie de la démarche.
8 septembre.... Persévérance d'amour (Contes drolatiques, 3e dizain).
23 — ... Fragments d'un roman publié sous l'empire (La Muse du département; — juin 1843 — août 1844).
Septembre..... Le Médecin de campagne (octobre 1832 — juillet 1833.)
Décembre...... Eugénie Grandet (septembre 1833).
— ...... L'Illustre Gaudissart (novembre 1837; lire 1833).

1834

Mars.. .... Les Jeunes Gens de Paris (Histoire des Treize, fragment du 3e épisode; — mars 1834 — avril 1835).
Avril . ... Histoire des Treize (fin du 2e épisode; — 26 janvier 1834).
— .... Histoire des Treize (début du 3e épisode; — mars 1834 — avril 1835).
Juin-juillet..... Séraphita (1re partie; — 1833—1835).
Octobre........ La Recherche de l'absolu (juin-septembre 1834).
— .... La Femme de trente ans (chap. II; — 1828—1844).
— .... La Femme de trente ans (chap. IV, 2e partie; — 1828—1844).
Novembre..... Lettre aux Écrivains français du XIXe siècle (1er novembre 1834).
Aventures administratives d'une idée heureuse.

Décembre 1834-
février 1835.. Le Père Goriot (septembre 1834).

1835

Janvier. .... . Un Drame au bord de la mer (20 novembre 1834).
Juin........... Melmoth réconcilié (6 mai 1835.)
Août........... Lettre inédite de Louis-Lambert.
Novembre...... Histoire des Treize (fin du 3e et dernier épisode ; — mars 1834 — avril 1835).
— ...... Le Contrat de mariage (septembre, octobre 1835).
Novembre - décembre.. ... Le Lys dans la vallée (le commencement ;— octobre 1835).
Décembre ..... Séraphita (fin ; — 1833—1835).
Brillat-Savarin (1835).

1836

3 janvier....... La Messe de l'athée (janvier 1836).
Janvier-février . L'Interdiction (février 1836).
Janvier-octobre. Études critiques publiées dans *la Chronique de Paris.*
Février-juillet.. La France et l'Étranger.
6 mars....... Le Cabinet des antiques (le début de l'ouvrage ; — juillet 1837).
17 — .... Facino Cane (mars 1836).
9 juin .... Ecce Homo (les Martyrs ignorés).
Juin........... Le Lys dans la vallée (la fin ; — octobre 1835).
— .... Historique du procès du Lys dans la vallée.
9 octobre...... L'Enfant maudit (2e partie ; — 1831—1836).
Octob.-novemb. La Vieille Fille (octobre 1836).
Décembre 1836-
janvier 1837.. Le Secret des Ruggieri (Sur Catherine de Médicis, 2e partie ; — novembre-décembre 1836).

1837

Février .... Illusions perdues (1re partie ; — 1835—1843).
Juillet......... Les Martyrs ignorés.

Juillet........	Les Employés (tout l'ouvrage, moins la conclusion ; — juillet 1836).
Juillet-août	Gambara (juin 1837).
Décembre......	Contes drolatiques (3e dizain).
Décembre......	Histoire de la Grandeur et de la Décadence de César Birotteau (novembre-décembre 1837).
	Six rois de France.
	* L'Excommunié.

1838

Septembre-octobre........	Le Cabinet des antiques (suite, les Rivalités en province ; — juillet 1837).
Octobre.......	Splendeurs et Misères des courtisanes (début de la 1re partie ; — décembre 1847).
	Les Employés (conclusion ; — juillet 1836).
	La Maison Nucingen (novembre 1837).
	Traité des excitants modernes.
Novembre 1838-janvier 1839..	Une Fille d'Ève (décembre 1838).

1839

Janvier........	Le Curé de village (1re partie ; — janvier 1837 — mars 1845).
Avril-mai......	Béatrix (les deux premières parties ; — 1838—1844).
Juin...........	Illusions perdues (2e partie. — 1835—1844).
Juin-juillet.....	Véronique (le Curé de village ; — janvier 1837 — mars 1845).
Juillet-août.. ..	Véronique au tombeau (le Curé de village ; — janvier 1837 — mars 1845.)
18 août........	Lettre à propos du Curé de village.
25 —	Une Représentation du Mosè de Rossini, à Venise (Massimilla Doni ; — 25 mai 1839).
Août...........	Les Secrets de la princesse de Cadignan (juin 1839).
Septembre.....	Mémoire sur le procès Peytel.
24-25 novembre .	Procès de la Société des gens de lettres.
Septembre-décembre......	Petites Misères de la Vie conjugale (fragments).

Massimilla Doni (25 mai 1839).
Le Cabinet des antiques (parties inédites; — juillet 1837).
Le Notaire.
L'Épicier.

1840

Janvier........ Pierrette (novembre 1839).
14 mars........ Vautrin (drame).
Janvier et 8 juin. Petites Misères de la Vie conjugale (fragments).
25 juillet....... Z. Marcas (mai 1840).
Juillet-septemb. Revue parisienne.
25 août........ Un Prince de la bohème (1839—1845).
*Dom Gigadas.
Peines de cœur d'une chatte anglaise.
Guide-Ane à l'usage des animaux qui veulent parvenir aux honneurs.
Monographie du rentier.
Pierre Grassou (décembre 1839).
La Femme de province (la Muse du département; — juin 1843 — août 1844).
La Femme comme il faut (Étude de femme; — 1839-1842).

1841

Janvier-février. Une Ténébreuse Affaire (janvier 1841).
Février-mars.. La Rabouilleuse (1re partie, les Deux Frères; — novembre 1842).
Mars.......... Notes remises à MM. les Députés.
Mars-avril...... Le Martyr calviniste (Sur Catherine de Médicis, 1re partie).
Mai........... Le Curé de village (fragments; — janvier 1837— mars 1845).
Août-septembre. Ursule Mirouet (juin-juillet 1841).
Décembre...... La Fausse Maîtresse (janvier 1842).
Voyage d'un lion d'Afrique, à Paris.
Physiologie de l'employé.
Novembre 1841-janvier 1842.. Mémoires de Deux Jeunes Mariées (1841).

1842

19 mars. . . .	Les Ressources de Quinola (comédie).
Mai-juin	Albert Savarus (mai 1842).
Juillet-septemb.	Un Début dans la vie (février 1842).
Septembre	Les Méchancetés d'un saint (fragment de la 1re partie de l'Envers de l'histoire contemporaine; — 1843—1845).
Octobre.	La Chine et les Chinois, par Auguste Borget.
Octobre-novem.	La Rabouilleuse (2e partie, un Ménage de garçon en province : — novembre 1842).
	Les Amours de deux bêtes.
	Autre étude de femme (1839—1842).
	Avant-Propos de la Comédie humaine (juillet 1842).

1843

Janvier	Tony Sans-soin.
— .	Sur Catherine de Médicis (introduction).
Mars. .	Honorine (janvier 1843).
— . . .	Monographie de la presse parisienne.
Mars-avril .	La Muse du département (juin 1843 — août 1844).
Mai-juillet .	Splendeurs et Misères des courtisanes (fin de la 1re partie et début de la 2e; — décembre 1847).
Juin-août . .	Illusions perdues (3e partie; — 1835—1844).
21 septembre .	Paméla Giraud, drame.
Septembre . . .	Madame de la Chanterie (1re partie, fragment de la 1re partie de l'Envers de l'histoire contemporaine; — 1843—1845).

1844

Mars-Juillet .	Modeste Mignon (mars-juillet 1844).
12 octobre .	Gaudissart II (novembre 1844).
Octobre-novem.	Madame de la Chanterie (fin; fragment de la 1re partie de l'Envers de l'histoire contemporaine; — 1843—1845).
Novembre . . .	Splendeurs et Misères des courtisanes (fin de la 2e partie; — décembre 1847.)

Décembre...... Les Paysans (1re partie; — 1845).
Une Marchande à la toilette (les Comédiens sans le savoir; — novembre 1845).
Un Espion à Paris (les Comédiens sans le savoir; — novembre 1845).
Histoire et Physiologie des boulevards de Paris.
Ce qui disparaît de Paris.

Décembre 1844-janvier 1845.. Béatrix (3e et dernière partie; — 1838—1844.)

1845

28 juillet....... Une Rue de Paris et son habitant.
19 août........ Le Luther des chapeaux (les Comédiens sans le savoir; — novembre 1845).
10 septembre... Un Homme d'affaires (1845).
Décembre...... Petites Misères de la Vie conjugale (fragments).

1846

Janvier........ Une Prédiction.
Avril.......... Les Comédiens sans le savoir (novembre 1845).
Juillet......... Splendeurs et Misères des courtisanes (3e partie; — décembre 1847).
11 octobre..... Lettre à Hippolyte Castille.
Octobre-décem. Les Parents pauvres (1er épisode; — juillet 1846 — mai 1847.)
Petites Misères de la Vie conjugale (fragments).
L'Envers de l'histoire contemporaine, première partie (fragments).

1847

Mars-avril...... Les Parents pauvres (2e épisode; — juillet 1846 — mai 1847).
Avril-maî..... Le Député d'Arcis (début de l'ouvrage).
— ...... Splendeurs et Misères des courtisanes (4e partie; — décembre 1847).

1848

Avril . . . . Profession de foi politique.
25 mai. . . . . La Marâtre, drame.
Août-septembre. L'Envers de l'histoire contemporaine (2e partie ; — décembre 1847).

POSTHUME.

Octobre 1851. . . La Filandière (1837).
1840. . . . . Fragments inédits de *la Revue parisienne* (1870).
1840. . . . . Le Faiseur (Mercadet), comédie (1853).
1840. . . . . Code littéraire (1856).
1844 . . . . Les Petits Bourgeois (1856—1857).
Avril 1835. . . . . . Le Monde comme il est, par le marquis de Custine (1870).

INÉDIT.

L'École des Ménages, drame (1839).
Étude sur la Russie (1849 ou 1850).

TROISIÈME PARTIE

TABLE DES TITRES

Balzac, on l'a vu dans le travail qui précède, a constamment changé ou modifié les titres de ses œuvres; nous croyons donc bien faire en en donnant ici une table alphabétique complète et en renvoyant, pour tous ceux qui n'existent plus, aux numéros de la présente bibliographie où les œuvres sont mentionnées sous leur titre définitif; de plus, nous y ajoutons tous les titres des ouvrages qui ont été annoncés par Balzac sans avoir jamais vu le jour, et nous les faisons suivre des mots : *N'a jamais paru*, pour que le lecteur ne puisse s'y tromper.

QUATRIÈME PARTIE

BIBLIOGRAPHIE DES ÉCRITS RELATIFS A BALZAC

Nous allons terminer notre travail par l'indication des livres et des articles à consulter sur l'auteur de *la Comédie humaine*; mais on comprendra que nous n'avons pu tous les mentionner ici, Balzac, pendant une carrière d'écrivain d'environ vingt-cinq ans, ayant été l'objet d'une innombrable quantité d'articles de critique littéraire dont la seule énumération serait déjà fastidieuse; nous nous sommes borné à citer les travaux d'ensemble sur sa vie ou sur son œuvre, et quelques articles particulièrement intéressants.

Nous avons cru inutile de relever les articles nécrologiques publiés dans presque tous les journaux au moment de la mort de Balzac, en août 1850. Le plus intéressant est celui de Philarète Chasles, qui parut dans le *Journal des Débats* du 24 août; c'est là que se trouve pour la première fois, croyons-nous, l'épithète de *voyant* appliquée à l'auteur de *la Comédie humaine*, épithète si souvent répétée depuis.

Ce dernier chapitre est divisé en deux parties : la première relative aux livres; la deuxième, aux articles publiés dans les revues et les journaux.

I

LIVRES

1. *Vie et Aventures d'Horace de Saint-Aubin* (H. de Balzac), par Jules Sandeau. Cette notice, qui parut en 1836, chez Souverain, dans une édition de *la Dernière Fée*, n'est autre qu'un fragment remanié

du roman de *Rose et Blanche*, publié en 1831, sous la signature J. Sand, par George Sand et Jules Sandeau. 5 vol. in-12, chez B. Renaut. Elle a encore reparu en 1840, mais comme simple nouvelle, dans *les Revenants*, par Arsène Houssaye et Jules Sandeau. 2 volumes in-8°, chez Désessarts.

II. *La Canne de M. de Balzac*, par madame Émile de Girardin. Un volume in-8°, chez Dumont, 1836.

III. *H. de Balzac. Critiques et Portraits littéraires*, par Sainte-Beuve; tome III, in-8°, Renduel, 1836. Cet article, qui parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1834, fait aujourd'hui partie des *Portraits contemporains* du même auteur.

IV. *Lettres sur les écrivains français*, par Van Engelom (Jules Lecomte). Bruxelles, in-24, 1837.

V. *Honoré de Balzac*, dans la *Galerie de la presse*, par divers. Trois volumes grand in-8°, publiés, sous la direction de Ch. Philipon et L. Huart, en 1839. Ce portrait, signé A. D., serait de Balzac lui-même, s'il faut croire ce que dit le bibliophile Jacob (Paul Lacroix), page 59 du *Catalogue de la vente Dutacq*, in-8°, chez Techener, 1857.

VI. *Écrivains et Artistes vivants, français et étrangers*, par X. Eyma et A. de Lucy; huitième livraison : *M. de Balzac*. In-24, à la Librairie universelle, 13, place de la Bourse. 1840.

VII. *Galerie des Contemporains illustres*, par un homme de rien (Louis de Loménie). 10 volumes in-18, chez René, 1840-1841. L'article sur Balzac, publié en 1841, se trouve dans le tome III.

VIII. *Les Écrivains modernes de la France*, par J. Chaudesaigues. Un volume in-18, chez Gosselin, 1841.

IX. *Mélanges critiques et littéraires*, par madame Ozenne. Un volume in-8°, chez Didot, 1843.

X. *M. Honoré de Balzac*, par Gustave Desnoiresterres. Un volume in-12, chez Permain, 1851.

XI. *H. de Balzac;* étude variée, avec notes historiques de Champfleury, par Armand Baschet. Une brochure in-8° de 24 pages, chez Blosse, éditeur à Paris, 1851. Cette brochure, reproduction d'un article de *la France centrale*, reparut très-augmentée l'année suivante, chez Giraud et Dagneau, en un volume in-18, sous le titre de *Honoré de Balzac, Étude sur l'homme et sur l'œuvre*.

XII. *Les Femmes de Balzac*, par madame Surville (sœur de Balzac); préface du bibliophile Jacob, terminée par le discours que prononça Victor Hugo sur la tombe de l'auteur de *la Comédie humaine*, le 22 août 1850. Un volume grand in-8°, sans date, chez Louis Janet.

(décembre 1851.) Le discours a été réimprimé aussi dans le tome premier d'*Actes et Paroles,* par Victor Hugo, in-8°, Michel Lévy, 1875.

XIII. *Causeries du Lundi* par Sainte-Beuve; tome II, Garnier frères, un vol. in-12, 1852. L'article sur Balzac réimprimé dans ce volume parut pour la première fois dans *le Constitutionnel* du 2 septembre 1850.

XIV. *Honoré de Balzac,* par George Sand. Ce travail, fait en 1853 pour être placé en tête de l'édition Houssiaux de *la Comédie humaine,* 20 volumes in-8°, a été réimprimé depuis dans le volume des œuvres de George Sand intitulé *Autour de la table* (Michel Lévy, 1875).

XV. *Portraits à la plume,* par le comte Clément de Ris. Un volume in-18, chez Eugène Didier, 1853.

XVI. *H. de Balzac,* par Eugène de Mirecourt. Un volume in-24, chez Roret, 1854. Dix-septième livraison de la collection des *Contemporains* par le même, 100 volumes in-24.

XVII. *Causeries littéraires,* par Armand de Pontmartin. Un volume in-18, chez Michel Lévy, 1854.

XVIII. *Balzac*; *les Célébrités européennes* par J.-M. Cayla. Notice grand in-8° à deux colonnes (pages 49 à 64 de la publication); chez Boisgard, 1854-1855.

XIX. *Histoire du 41me fauteuil de l'Académie française,* par Arsène Houssaye. Un volume in-8°, chez Victor Lecou, 1855.

XX. *Balzac en pantoufles,* par L. Gozlan. Un vol. in-24. Hetzel, 1856. Cet ouvrage a reparu, in-18, très-augmenté, chez Michel Lévy, 1865.

XXI. *Catalogue de la vente Dutacq,* redigé par le bibliophile Jacob (Paul Lacroix), in-8°, chez Techener, 1857. C'est un des documents les plus importants pour la bibliographie des œuvres de Balzac; on sait que Dutacq fut le plus fidèle ami de l'auteur du *Médecin de campagne,* au sujet duquel on pouvait lire ce qui suit sur le registre de la tour François Ier, au Havre :

> M. Dutacq est un grand homme incompris. Les noms en deux syllabes accusent les caractères énergiques et téméraires. *Sed audaces fortuna juvat.* Son nom offre une allusion naturelle, galanterie de l'état civil, justifiée par le tact qu'il a déployé.
>
> H. DE BALZAC.

Dutacq, avec qui l'auteur voyageait alors, avait ajouté au-dessous ces mots :

> Balzac est un grand homme trop compris.
>
> A. DUTACQ.

XXII. *Causeries du Samedi,* par Armand de Pontmartin. Un volume in-18, chez Michel Lévy, 1857.

XXIII. *Balzac, sa Vie et ses Œuvres, d'après sa Correspondance,* par Mme Laure Surville, née Balzac. Un volume in-18, Librairie Nouvelle, 1858.

XXIV. *Honoré de Balzac,* par Théophile Gautier. Un volume in-18, chez Poulet-Malassis, 1859. Ce volume portait au titre : « Édition revue et augmentée, » quoique ce travail n'eût paru, jusque-là, que dans *l'Artiste* et dans les journaux qui l'avaient reproduit d'après ce recueil. Le volume contient seulement un très-court fragment ajouté.

XXV. *Portrait intime de Balzac; sa Vie, son Humeur et son Caractère,* par Edmond Werdet. Un volume in-18, chez Dentu, 1859.

XXVI. *Lettres satiriques et critiques,* par Hippolyte Babou. Un volume in-18, chez Poulet-Malassis, 1860.

XXVII. *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui,* par Champfleury. Un volume grand in-18, chez Poulet-Malassis, 1861.

XXVIII. *Balzac chez lui, souvenirs des Jardies,* par Léon Gozlan. Un volume in-18, chez Michel Lévy, 1862.

XXIX. *Cours de littérature,* par A. de Lamartine; livraisons 106, 107 et 108, in-8°, 1864.

XXX. *Nouveaux Essais de critique et d'histoire,* par Henri Taine. Un volume in-18, chez Hachette, 1865. Ce travail avait paru précédemment dans le *Journal des Débats,* en 1858.

XXXI. *Portraits littéraires et philosophiques,* par Eugène Poitou. Un volume in-18, chez Charpentier, 1868. Ce travail avait paru pour la première fois, en 1856, dans la *Revue des Deux Mondes.*

XXXII. *Frédérick Lemaître dans Vautrin,* par Henri Lecomte. Une brochure in-12, chez Colas, 1869.

XXXIII. *Études sur la littérature,* tome IV, par Édmond Scherer. Un volume in-18 chez Michel Lévy, 1874.

XXXIV. *Balzac propriétaire,* par Champfleury. Une brochure in-24, Paris, Patay, 1875.

XXXV. *Balzac au collége,* par Champfleury. Une brochure in-24, Paris, chez Patay, 1878.

II

ARTICLES

I. *La Peau de chagrin,* par M. de Balzac. Gazette de Franche-Comté, 13 août 1831.

II. *Romans et Contes philosophiques,* par M. de Balzac. Gazette de

Franche-Comté, 21 décembre 1831. Cet article et le précédent, (le premier anonyme et le second signé B (ernard) D (u Grail), sont de Charles de Bernard; c'est à l'occasion du premier que Balzac lui écrivit la lettre qui se trouve dans sa *Correspondance,* page 90. Ces deux articles très-intéressants, n'étant pas encore réunis aux œuvres de leur auteur, nous allons les citer ici :

I

Mme de Staël disait : « J'ai besoin d'un premier mot; » on trouve dans cet aveu l'histoire de la plupart des écrivains d'aujourd'hui. Beaucoup excellent à enluminer le dessin qu'ils ont calqué, modulent avec esprit et élégance sur le thème qu'ils ont emprunté; bien peu cherchent en eux leurs inspirations. La masse d'esprit qui circule dans la société tue l'originalité individuelle. On vit sur le fond commun, au lieu de travailler sur le sien. Vient-il, à de longs intervalles, quelqu'un de ces hommes forts qui ouvrent eux-mêmes leur route, chacun se jette dans la voie qu'il a frayée, et glane sur sa trace, au lieu de chercher une moisson vierge. Pour combien d'auteurs Walter Scott n'a-t-il pas été le premier mot de madame de Staël? Sans lui, nous n'aurions ni *Cinq-Mars,* ni *Plik et Plok,* ni peut-être *Notre-Dame de Paris.* Chaque jour le vieux Shakspeare déteint, pâle et décoloré, sur quelque drame de la nouvelle école. Dernièrement, un jeune homme, d'un talent frais et mordant, M. Jules Janin, a usé beaucoup d'esprit à nous donner une contre-épreuve de Sterne. Ce n'est plus, il est vrai, Yorik que nous connaissions, portant culotte noire et perruque poudrée, mais Yorik actuel et rajeuni, avec virgule à la Mazarin et gilet à la Robespierre; incrédule, blasé, sardonique; disséquant les misères de la vie avec le soin amoureux et subtil que son aîné mettait à en analyser les petites jouissances. Il y a, entre ces deux types, la distance qui sépare le siècle de Louis XV du nôtre, et les amours à joue rose de Watteau, des cadavres bleus et verts de Delacroix; cependant c'est toujours Yorik, et le *Voyage sentimental* renferme l'idée mère de *l'Ane mort* et de *la Confession.*

Voici encore un homme de talent qui va demander, au foyer du voisin, une étincelle pour allumer le sien. Cette fois, le voisin, c'est Hoffmann, auteur de génie et d'inspiration, qui a creusé lui-même sa mine, et qui doit faire école. Tant qu'il n'inspirera que des ouvrages comme *la Peau de chagrin,* nous n'aurons pas à nous plaindre. Il y a originalité dans cette copie, création réelle dans cette imitation. Comme dans Hoffmann, une trame surnaturelle et fantastique s'y déroule au milieu des événements de la vie positive. C'est l'histoire courte, amère, exaltée d'un jeune homme riche de tête et de cœur, pauvre de fortune. Dans une étroite mansarde du pays latin, entre Bichat et la poésie, se consumait solitairement les vertes années de Raphaël, lorsqu'il devint amoureux d'une femme comme on en a peu vu dans les romans où la sensibilité est une vertu indispensable de l'héroïne, mais comme il s'en rencontre parfois dans le monde. Séduisante, vaine, aristocratique, Fœdora tourne la tête du jeune étudiant. C'est un tableau saisissant que le contraste

de ces deux caractères, que cette passion qui, dans l'âme de Raphaël, vient mêler ses fleurs empoisonnées aux cuisantes épines de la pauvreté; car il aime et n'est pas aimé. Tout ce que le cœur d'un homme peut renfermer de sentiment ardent et profond échoue devant l'élégant et froid égoïsme de cette femme, qui vit dans une atmosphère passionnée, comme la salamandre dans le feu, sans brûler. Poussé par le double désespoir d'un amour malheureux et d'une insupportable misère, Raphaël va se jeter à la Seine, lorsqu'une idée, reste de bonne éducation, l'arrête. L'eau jaune et sale, le grand jour, les barques philanthropiques de M. Dacheux, les ignobles filets de Saint-Cloud lui font horreur. Il attendra la nuit pour se tuer, et, afin de tuer le temps jusque-là, il entre dans ce magasin d'antiquités du quai Voltaire, que tout le monde connait. Là, il devient acquéreur, nous ne dirons pas comment, d'un talisman, chose extrêmement rare de tout temps, et surtout au XIX[e] siècle; ce n'est pourtant qu'une simple peau de chagrin; mais que de vertus dans cette peau! Tous les désirs de son possesseur sont sur-le-champ accomplis. Une petite condition est, il est vrai, attachée à l'exercice de cette puissance surnaturelle. A chaque souhait, la peau de chagrin doit se rétrécir, et la vie du maître s'user d'autant: l'une est invariablement liée à l'autre. Après tout, c'est peu de chose auprès du pacte de Faust et Méphistophélès; et quel est le pauvre diable prêt à se noyer qui s'arrête à pareille bagatelle? Raphaël, à moitié incrédule, conclut le marché, et, pour première épreuve de son pouvoir, demande une journée entière de jouissances fortes et raffinées, souhait naturel et pardonnable à qui n'a guère connu de la vie que les privations et la souffrance. Aussitôt, et par enchantement, une fête splendide, une royale orgie, digne de Trimalcion, s'offre à lui avec toutes ses magies, toutes ses voluptés. Il veut être riche; un immense héritage lui tombe du ciel ou des grandes Indes, ce qui revient au même; mais déjà la peau de chagrin est déjà sensiblement rétrécie, et ici l'auteur déroule à nos yeux un étrange spectacle.

Voyez-vous dans cette chambre solitaire, au fond de ces appartements dorés, que garde une armée de laquais à livrée éclatante, ce riche assis dans un fauteuil, pâle et courbé comme un vieillard? C'est Raphaël. Devant lui, dans un cadre, et entourée d'une raie rouge qui dessine exactement ses contours, est suspendue la peau de chagrin. Les jours du jeune homme que nous avons vu supporter le malheur avec une ironique fierté s'usent à contempler ce tableau fatal qui renferme sa vie. C'est avec horreur qu'il observe chaque rétrécissement du talisman diabolique; pour en arrêter les progrès, il interdit toute pensée à son esprit, tout plaisir à ses sens, tout désir à son cœur; car, pour lui, désirer, c'est mourir. Mais les passions viennent le poursuivre jusque dans cette existence d'huître, où il s'est réfugié pour végéter quelques instants de plus. En vain il se cramponne à la vie, le talisman décroît chaque jour. Pour éviter les chances d'un duel, il souhaite la mort de son adversaire et le tue; mais il est suicide en même temps qu'assassin, et la peau de chagrin, diminuant avec une effrayante rapidité, reste dans sa main, à peine grande comme une feuille de peuplier. Enfin, succombant sous cette implacable fatalité qui l'écrase de sa main de fer, et dans un transport de désespoir, il concentre toute la puissance de son désir pour se délivrer d'un seul coup de cet infernal

supplice. Il vend son reste de vie pour un dernier jour de bonheur, pour un dernier baiser de celle qu'il aime, et meurt à ses pieds.

Une haute et grave pensée se trouve sous cette donnée bizarre. La peau de chagrin, en effet, n'est que la personnification de passions ardentes et désordonnées qui colorent la vie, mais la rongent. Une philosophie froide, sceptique, amère ; un style nerveux, franc, quelquefois prétentieux ; des caractères largement dessinés d'un seul trait ; des scènes de boudoir et de salon neuves et vraies, et par-dessus tout un admirable tableau d'orgie plein de verve et de chaleur, rendent intéressante la lecture de ce livre ; c'est une œuvre de haut goût, qui sera mieux comprise par les esprits blasés que par les âmes candides, et que nous recommandons à nos lecteurs plus qu'à nos lectrices.

II.

Il est des âmes susceptibles, des esprits prudes et délicats, qu'effarouche singulièrement la tendance actuelle de la littérature. Leurs doléances élégiaques sur la corruption du goût, la prétention au bizarre, l'amour du laid et du triste ont sans doute un côté plausible ; mais, s'il est vrai que les ouvrages publiés aujourd'hui portent presque tous une empreinte d'amertume et de misanthropie pénible au cœur, à qui la faute ? En accusant l'art, la société ne ressemble-t-elle pas à ces vieilles coquettes qui s'en prennent à leur miroir de leur laideur et de leurs rides ? Depuis un demi-siècle qu'un tremblement de terre nous secoue à plaisir, mœurs et croyances, empires et dynasties croulent de toutes parts. Au souffle des révolutions, la civilisation entière s'effeuille comme en automne un arbre fouetté par l'orage. En vain, par un instinct de conservation naturel à l'humanité, qui se débat jusque dans l'agonie, les théories, les systèmes, les doctrines bourgeonnent à l'envi autour de cet arbre qui menace ruine, et aspirent à le remplacer après sa chute ; le sol sur lequel les opinions contraires se disputent l'empire est miné ; la mort est partout, même dans la victoire, et l'on se bat pour le corps de Patrocle.

Il est possible que notre imagination voie trop en noir, et qu'au lieu de pourrir le monde fasse peau neuve. Nul ne sait l'avenir ; c'est un champ livré à toutes les conjectures sombres ou riantes. Mais le présent est clair et palpable, et il n'est personne qui n'ait au fond de son cœur le sentiment intime de ses déceptions et de sa misère. Le désenchantement et le septicisme, ces deux maladies du siècle, ont pénétré toutes les classes et altéré la physionomie des nations, surtout de la nôtre. L'ancienne et proverbiale gaieté française ne nous est plus connue que par tradition. Le sourire silencieux et tordu de Méphistophélès a remplacé le rire franc et épanoui de nos pères, le rire *qui d'une oreille à l'autre va*, comme allait, si l'on en croit le médisant Rabutin, *le bec amoureux* de la Vallière. Quel goût pourrions-nous prendre à une littérature melliflue et frisée ? Quelle saveur trouverions-nous à la poésie de Delille ou de Ducis, aux bergères en corset de Fontenelle, aux madrigaux musqués de Dorat, à une époque dont le type poétique est Byron, et le type grotesque, mais malheureusement trop fidèle, Mayeux. Demander à l'art de rester rose et réjoui, quand la société qui pose devant lui est blafarde et rongée jusqu'au cœur, c'est imiter ces habiles critiques qui reprochaient à Géricault la

carnation peu flatteuse à l'œil des cadavres des naufragés de *la Méduse*, et le manque de grâce des poses qu'ils avaient prises pour mourir.

M. de Balzac a vu la société moderne telle qu'elle est, égoïste, blasée, incrédule, et il la peint telle qu'il l'a vue. La fermeté de son pinceau égale la profondeur de son coup d'œil. On a reproché à ses ouvrages de laisser dans l'âme une impression de tristesse et de découragement, et de flétrir l'une après l'autre toutes les illusions qui enchantent la vie. Singulier reproche ! et depuis quand le médecin qui décrit les symptômes d'une maladie est-il responsable des souffrances du malade? Si la vie entière n'est qu'une de ces longues et ironiques déceptions dont *Sarrasine* nous offre une image si frappante et si pittoresque, pourquoi ne pas le dire? Quelle est cette pruderie qui demande grâce pour des illusions qu'elle n'a plus ? M. de Balzac ne fait qu'exprimer ce que tout le monde éprouve, mais il l'exprime avec une chaleur de coloris et une force de talent qui mettent en relief ce qui n'était parfois qu'un sentiment indistinct dans l'esprit de ses lecteurs ; d'une idée il fait un drame ; tant pis pour vous si un de vos vices, une de vos misères y surgissent tout à coup devant vous évoquée et incarnée par cette imagination puissante. Dans chacun de ces contes philosophiques se déroule sans pitié une page vivante du cœur de l'homme ; l'orgueil de famille poussé jusqu'au parricide dans *el Verdugo,* admirable tragédie dont la scène ne pouvait se passer qu'en Espagne ; la cupidité étouffant l'amour filial dans *l'Elixir de longue vie,* où nous trouvons un don Juan neuf et original, même après Molière, Mozart et Byron ; la lutte de l'amour et de l'ambition, du cœur et de la tête, où, comme presque toujours, la tête l'emporte, dans *le Chef-d'œuvre inconnu,* scènes gracieuses de la vie d'artiste ; le patriotisme dans l'exil, tableau de circonstance, si l'on songe à la Pologne, dans *les Proscrits,* drame où le pinceau de l'auteur s'est trempé d'une couleur dantesque, pour esquisser la grande figure de Dante ; la société tout entière dans *la Comédie du diable,* immense pandœmonium où chacun a sa part de critique mordante et spirituelle.

Parmi tous les éloges auxquels a droit M. de Balzac, nous en offrons un à cette vigoureuse impartialité qui, peu soucieuse des suffrages de coterie ou de parti, frappe indistinctement, partout où elle trouve un vice ou un ridicule. Il paraît avoir choisi pour devise littéraire cet ancien cri d'armes des empereurs d'Allemagne : *A dextre et à senestre!* Nous le félicitons sincèrement sur cette position élevée et indépendante où il a eu le rare courage de se placer, dans un temps où la littérature presque entière s'agenouille devant les préjugés du parterre, et se fait flatteuse du peuple, de flatteuse des rois qu'elle était, sans penser que les carrefours ont plus de boue encore que les salons de cour. Des œuvres de cet ordre n'ont rien de commun avec cette littérature de comptoir et d'estaminet, délices des cœurs sensibles qui fréquentent en hiver les bals du Prado et en été les frais ombrages de Romainville. Le talent de M. de Balzac est aussi aristocratique que nerveux, et jamais la philosophie froide et railleuse, fille de Rabelais, et qui aime à dépouiller de leurs haillons les misères de la vie pour les guérir, ne s'est revêtue elle-même de formes plus élégantes et de meilleur goût. B. D.

III. *Malheurs et Aventures de César Birotteau avant sa naissance,* par Édouard Ourliac. Figaro, 15 décembre 1837. Voici cet article, qui fut réimprimé à la suite de la première édition de *César Birotteau,* et qui n'a pas encore été réuni aux œuvres de son auteur :

Chantons, buvons et embrassons-nous comme un chœur d'opéra-comique. Allongeons nos mollets, et tournons sur l'orteil comme un corps de ballet. Réjouissons-nous enfin : *le Figaro,* sans qu'il y paraisse, a dompté les éléments, tous les malfaiteurs et tous les cataclysmes sublunaires.

Hercule n'est plus qu'un drôle, les pommes hespérides, que des navets ; la toison d'or, qu'une peau de lapin ; le siége de Troie, qu'une faction de garde national. *Le Figaro* vient de conquérir *César Birotteau.*

Jamais les dieux irrités, jamais Junon, Neptune, M. de Rambuteau ou le préfet de police, n'opposèrent à Jason, Thésée, ou les passants de la capitale, plus d'obstacles, de monstres, de ruines, de dragons, de démolitions, qu'à ces deux malheureux in-octavos.

Nous les avons enfin, et nous savons ce qu'il en coûte. Le public n'aura que la peine de les lire. Cela compte pour un plaisir. Quant à M. de Balzac, — vingt jours de travail, deux mains de papier, un beau livre de plus : cela compte pour rien.

Quoi qu'il en soit, c'est un exploit typographique, un tour de force littéraire et industriel digne de mémoire. Écrivain, éditeur et imprimeur ont plus ou moins mérité de la patrie. La postérité s'entretiendra des metteurs en pages, et nos arrière-neveux regretteront d'ignorer les noms des apprentis. Je le regrette déjà comme eux, sans quoi je les dirais.

Le Figaro avait promis le livre au 15 décembre, et M. de Balzac le commence le 17 novembre. M. de Balzac et *le Figaro* ont la singulière habitude de tenir parole quand ils ont promis. L'imprimerie était prête et frappait du pied comme un coursier bouillant.

M. de Balzac envoie aussitôt deux cents feuillets crayonnés en cinq nuits de fièvre. On connaît sa manière. C'était une ébauche, un chaos, une apocalypse, un poëme hindou.

L'imprimerie pâlit. Le délai est bref, l'écriture inouïe. On transforme le monstre, on le traduit à peu près en signes connus. Les plus habiles n'y comprennent rien de plus. On le porte à l'auteur.

L'auteur renvoie les deux premières épreuves collées sur d'énormes feuilles, des affiches, des paravents. C'est ici qu'il faut frémir et avoir pitié. L'apparence de ces feuilles est monstrueuse. De chaque signe, de chaque mot imprimé, part un trait de plume qui rayonne et serpente comme une fusée à la Congrève, et s'épanouit à l'extrémité en pluie lumineuse de phrases, d'épithètes et de substantifs soulignés, croisés, mêlés, raturés, superposés ; c'est d'un aspect éblouissant.

Imaginez quatre ou cinq cents arabesques de ce genre, s'enlaçant, se nouant, grimpant et glissant d'une marge à l'autre, et du sud au septentrion. Imaginez douze cartes de géographie enchevêtrant à la fois villes, fleuves et montagnes. —

Un écheveau brouillé par un chat, tous les hiéroglyphes de la dynastie des Pharaons, ou les feux d'artifice de vingt réjouissances.

A cette vue, l'imprimerie se réjouit peu. Les compositeurs se frappent la poitrine, les presses gémissent, les protes s'arrachent les cheveux, les apprentis perdent la tète. Les plus intelligents abordent les épreuves et reconnaissent du persan, d'autres l'écriture madécasse, quelques-uns les caractères symboliques de Wichnou. On travaille à tout hasard et à la grâce de Dieu.

Le lendemain, M. de Balzac renvoie deux feuilles de pur chinois. Le délai n'est plus que de quinze jours. Un prote généreux offre de se brûler la cervelle.

Deux nouvelles feuilles arrivent très-lisiblement écrites en siamois. Deux ouvriers y perdent la vue et le peu de langue qu'ils savaient.

Les épreuves sont ainsi renvoyées sept fois de suite. On commence à reconnaître quelques symptômes d'excellent français; on signale même quelque liaison dans les phrases. Mais le terme arrive, l'ouvrage ne paraîtra pas. La désolation est au comble, et c'est ici que le travail se complique d'un admirable concours de calamités.

Au plus fort de la hâte, le malheureux qui portait jour et nuit des épreuves à M. de Balzac est arrêté le soir par des bandits qui les lui volent. M. de Balzac avait eu la présence d'esprit de s'aller loger à Chaillot, quelque temps auparavant. Ce malheureux crie et se débat, les malfaiteurs prennent la fuite. On rattrape une épreuve à Neuilly, la seconde dans un champ de betteraves, et une troisième qui descendait à Rouen, tout le long de la rivière. On assure qu'ils ne les ont jetées que faute de les pouvoir lire. A quelque chose malheur est bon.

Le travail est interrompu. Une nuit se perd. Les ouvriers se croisent les bras. Les pressiers s'en battent les flancs. Le prote monte à sa tour : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je vois un porteur qui verdoie et une épreuve qui flamboie. »

Les épreuves arrivent; mais la nuit est passée. Le temps est proche. Il y a des pleurs et des grincements de dents. Pourtant le prote prend courage et les ouvriers le mors aux dents. L'imprimerie s'emporte; toutes les mains trottent comme des pattes de lièvre; les compositeurs comme des navettes, les pressiers comme des rouages, les metteurs en pages comme des ressorts. Les apprentis piétinent; les correcteurs tremblottent; l'encadreur a des mouvements épileptiques, et le prote des tics fiévreux. C'est une seule mécanique, une machine électrique ou une cage de fous.

L'ouvrage avance; mais tout d'un coup douze ouvriers disparaissent. Un tonnerre éclate. Le plancher s'effondre, et les poêles, les casiers, les charpentes enroulées dans un galop furieux, suivent les malheureux dans l'abîme, sous une pluie d'aérolithes inconnus. — Est-ce une mine, un incendie, une trappe, un volcan, le feu du ciel ou le jugement dernier? On recueille les blessés descendus et non montés en diligence dans la cour des Messageries. On a quelque peine à prouver aux autres qu'ils se portent bien. On reconnaît la grêle de Gomorrhe et le feu du ciel pour des A, des B, des P, des Q, et autres innocentes lettres de l'alphabet. Le calme renaît. On repense à *César Birotteau*. Plus d'épreuves, plus

de copie. *César Birotteau* est tombé dans une diligence qui vient de partir pour Louviers. *César Birotteau* court le monde. On le poursuit. Le coupé lisait le premier chapitre, l'impériale le troisième, la rotonde le second. Les épreuves suivantes tournoyaient aux roues comme de vrais soleils d'artifice qu'elles sont.

On arrête la diligence. « *César Birotteau* ou la vie ! » Les voyageurs hésitent; mais ils rendent *César Birotteau*. On leur laisse la vie.

L'ouvrage a repris de plus belle, et M. de Balzac et *le Figaro* ont tenu parole. *César Birotteau* va voir le jour au renouvellement du 15 décembre.

Nous l'avons, nous le tenons. La maison est étayée, assurée et barricadée. On n'y laisse pas fumer. On a posé des paratonnerres sur les toits, et des factionnaires aux portes. Toutes les précautions sont prises tant contre les sinistres que contre la trop grande ardeur des abonnés.

L'œuvre finie, les ouvriers ont pleuré de joie, les compositeurs se sont jetés dans les bras les uns des autres, et les pressiers se sont empressés eux-mêmes dans les leurs.

C'était des transports comme à la délivrance de *la Méduse*, ou après la prise de Constantine. Nous nous sommes tous embrassés et nous prions le public, quelque envie qu'il en ait, de n'en pas faire autant. Tout le monde s'est distingué, mais nous citerons avec éloge les deux hommes qui ont ou arrêté la diligence, ou été arrêtés par des brigands.

Nous n'avons à déplorer que quelques blessures qui s'améliorent de jour en jour, un tuyau de poêle, une case de B et un bonnet grec ; mais il nous restera tant de gloire et si peu d'exemplaires, que nous n'avons ni le temps ni le courage de nous plaindre.

C'est tout simplement à cette heure un ouvrage de deux volumes, un tableau immense, un poëme entier composé, écrit et corrigé à quinze reprises par M. de Balzac *en vingt jours*, et déchiffré, débrouillé et réimprimé quinze fois *dans le même délai*. — Composé en vingt jours par M. de Balzac, malgré l'imprimerie ; composé en vingt jours par l'imprimerie, malgré M. de Balzac.

Il est vrai que M. de Balzac occupait en même temps à autre chose quarante ouvriers d'une autre imprimerie. Nous n'examinons pas ici la valeur du livre. Il s'est fait merveilleusement et merveilleusement vite. Il en sera ce qu'il pourra. — Cela pourrait bien n'être qu'un chef-d'œuvre. — Tant pis pour lui !

IV. *Un Grand Homme de province à Paris, par M. de Balzac*, article de Jules Janin, dédié à Th. *Revue de Paris*, juillet 1839. On sait que Jules Janin passe pour avoir servi de modèle au personnage de Lousteau dans le roman dont il s'agit.

V. *Balzac*, par Paul de Molènes ; Revue des Deux Mondes, 1er novembre 1842.

VI. *Monographie de la Presse*, par M. de Balzac ; article de Jules Janin publié dans le Journal des Débats, 20 février 1843.

VII. *Comment on paye ses dettes quand on a du génie*, par Charles Baudelaire. Écho des Théâtres, 25 août 1846.

VIII. *M. H. de Balzac*, par C.-Hippolyte Castille. La Semaine, 4 octobre 1846. Nous reproduisons ce remarquable article, auquel Balzac a répondu. (Voir tome XXII, page 361).

A dater de ce jour, *la Semaine* commence une ère nouvelle : en même temps qu'elle met en usage les coquetteries d'une gravure plus correcte et d'une distribution plus lumineuse, elle imprime à sa rédaction un nouvel essor. Chaque ordre d'idées va prendre sa place, son étendue, sa portée. Dans cette réorganisation, fruit d'une année d'expériences, la critique ne pouvait pas être oubliée : nous lui rendons aujourd'hui le rang et l'importance qu'elle doit occuper dans le domaine de la littérature.

Notre article hebdomadaire explorera désormais un plus vaste champ que les productions éphémères que chaque matin voit éclore. Ainsi, nous nous efforcerons de faire, de temps à autre, connaître à nos lecteurs l'état actuel du roman, non seulement en France, mais encore en Allemagne, en Angleterre, en Espagne et en Italie. Et pour cela nous prendrons corps à corps tous les grands maîtres du genre; nous analyserons leurs procédés artistiques, leurs tendances morales, leurs institutions politiques. Qu'on n'aille pourtant pas, d'après cet exposé, nous prendre pour un iconoclaste qui se rue dans le temple, le marteau à la main; nous respecterons les idoles, mais nous tâcherons d'éclairer le culte, d'indiquer ce qu'il est bon d'honorer ou de réprouver, en n'oubliant jamais que, pour être bonne à quelque chose, la critique doit respirer une intime bienveillance, et ne jamais sécréter le fiel de la satire.

Parmi les sept ou huit romanciers français actuellement à la mode, les plus sérieux sont, de l'avis général, Balzac et George Sand. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que du premier de ces écrivains et nous l'étudierons avec le recueillement dont son œuvre est vraiment digne.

En considérant les détails de *la Comédie humaine*, vaste palais auquel il manque encore tant de colonnes et d'arceaux, on conserve deux impressions bien distinctes : la première est une profonde admiration pour l'artiste qui fouille d'une main si ferme et si intelligente ces bas-reliefs du cœur humain, les passions. La seconde, hélas ! il faut bien le dire, n'est qu'une immense tristesse mêlée de mépris pour cette humanité dont un ciseau impitoyable vient de sculpter les difformités morales. De ce mépris naît je ne sais quel dégoût de la vie qui vous domine durant plusieurs jours. Après avoir lu *la Peau de chagrin, le Grand Homme de province à Paris* ou *le Père Goriot*, il est arrivé à plus d'un lettré de fermer ses rideaux pour ne plus voir le soleil. — Un roman de M. de Balzac me fait l'effet d'un fruit magnifique et tentateur; quiconque y mord en garde longtemps l'amertume à la lèvre. — Je défends sérieusement Balzac aux hypocondriaques.

Et pourtant, me direz-vous, il y a des consolations dans *la Comédie humaine*.

la beauté s'élance çà et là de ces groupes de monstres, comme une fleur immaculée surgit d'une terre fangeuse. — Eugénie Grandet, Mme de Mortsauf, têtes penchées et mélancoliques, nous garderons longtemps le souvenir de votre doux et pâle sourire! — Mais, de bonne foi, ces pauvres sacrifiées nous font-elles prendre en amour l'homme et la société dont elles meurent victimes? M. de Balzac, où avez-vous laissé cette sympathie humaine que vous pouviez boire à larges traits dans un des deux grands maîtres qui nous ont tendu la coupe de leur génie?

Comme l'atteste en général son œuvre entière et en particulier *le Curé de village,* M. de Balzac est catholique, apostolique et romain; mais vous ne trouverez point en lui la foi robuste du Dante. Son culte est fortement entaché d'hérésie pantagruélique. Il croît en l'oracle de la dive bouteille. — Savez-vous ce qu'à notre sens contient cette

... Bouteille
Pleine toute
De mystères?

Le grand Alcofribas l'a dit : *Elle tient toute vérité enclose.* Entendons-nous cependant : elle contient du vin parfumé, père des gais propos : nos aïeux l'ont bu, il nous est resté la lie, la vérité triste, le doute, le scepticisme. Voilà ce qu'au fond de l'amphore avait puisé Rabelais; M. de Balzac a *humé le même piot.* — De là, cette étrange contradiction qui règne dans *la Comédie humaine.* — Nous allons mieux l'expliquer encore.

Deux génies, l'un ancien, l'autre moderne, deux génies aussi différents l'un de l'autre que le noir et le blanc, se livrent, dans l'œuvre de M. de Balzac, un combat auquel il est difficile de comprendre quelque chose. La cause en est simple nonobstant : dès le commencement de sa carrière, M. de Balzac s'éprit d'un vif amour pour Rabelais et Walter Scott. Au premier, il emprunte cette philosophie sceptique, cette verve effrontée et railleuse qui a engendré la *Physiologie du mariage* et les *Contes philosophiques.* Au second, il prit cette foi religieuse, cette majesté descriptive, cette chasteté des passions, cette étude détaillée des choses et des caractères, dont les reflets illuminent son œuvre entière, notamment *le Lys dans la vallée* et *le Médecin de campagne.* — Les deux types n'ont pourtant pas laissé leur empreinte à la même profondeur et sur les mêmes surfaces. Selon nous, Rabelais déteint particulièrement sur la nuance, et Walter Scott plus généralement sur le procédé.

Or, par l'influence directe de Rabelais, M. de Balzac est arrivé au scepticisme pur, non quant aux principes religieux, mais quant à l'homme et à la société; voilà d'où vient le côté maladif, moqueur, désespéré, qui domine la plupart de ses caractères. On l'a dit depuis longtemps, M. de Balzac est le chantre du désespoir. A ceci nous n'ajouterons qu'un mot : le désespoir est immoral.

Tirons de cette explication une conséquence qui écartera, nous l'espérons toute imputation d'hostilité systématique de notre part. — Artiste et philosophe, M. de Balzac s'est courbé sur Rabelais, afin d'en exhumer les trésors de sophisme

et de polyglottisme qui se nouent dans son œuvre. De cette longue étude une empreinte est restée. L'ébauchoir a laissé un pli à la main du modeleur. Le fanatisme de l'art a fourvoyé l'artiste. Je résumerai ma pensée par ce mot : chaque fois que M. de Balzac s'écarte du sens moral, on peut en accuser, neuf fois sur dix, son profond amour pour l'art.

Nous allons en donner des preuves tirées des principaux types de *la Comédie humaine*. Cette investigation nous fournira l'occasion de signaler les nouveaux abîmes qui se cachent dans l œuvre touffue du grand romancier. Nous poursuivons toujours notre premier point de vue.

Quiconque a lu M. de Balzac, connaît une des plus étranges physionomies de sa vaste comédie : Vautrin. On n'a pas oublié cette figure vigoureuse comme les grandes silhouettes de l'*Odyssée*, et pourtant toute moderne. Le galérien Trompe-la-Mort vit dans toutes les mémoires. Nul n'a oublié le crâne roux et les épaules de cyclope de cet homme poilu. Les moindres actes de sa vie, plus chargée d'ombre, plus rougie de sang qu'une toile espagnole, ne sont pas sortis de notre souvenir. On a fini par prendre à ce monstre un intérêt mystérieux qui va croissant de jour en jour. Les cœurs battent aux moindres péripéties qui mettent en danger la vie de ce Trompe-la-Mort qui renaît sans cesse. On suit avec anxiété la trame de ses crimes révoltants, on s'intéresse à leur perpétration. L'œil s'attache à cet homme qui marche dans la société à travers les lois, les embûches de la police, les trahisons de ses complices, comme un sauvage du nouveau monde parmi les reptiles, les bêtes féroces et les peuplades ennemies. M. de Balzac a jeté sur Vautrin l'intérêt immense que M. Cooper répandit sur Bas-de-Cuir. Le jour où M. de Balzac laissera succomber son géant du monde civilisé, il aura perdu un de ses plus actifs agents de succès. Honneur soit donc rendu à l'artiste puissant qui coula ce beau bronze aux reflets rouges et aux muscles tordus! Il a bien travaillé! Mais, mon maître, je vous arrête là. Ce bronze, fait pour les dieux et les héros, vous l'avez changé en monstre. Tout plein de votre génie, vous vous êtes attaché à votre œuvre avec d'âpres voluptés. Enivré de votre propre talent, vous vous êtes contemplé vous-même, et, tant était puissante votre création, vous avez oublié l'immonde nature du monstre et l'avez adoré. Enchanteur, vous avez éparpillé sur elle tant d'allèchements, que notre cœur et notre esprit se sont arrêtés, surpris et suspendus. — C'est le comble de l'enchantement. Mais, un beau jour, nous nous sommes aperçus que nous adorions ce brave, cet honnête Vautrin, que nous chérissions ce charmant M. Ferragus, ancien galérien, chef des dévorants et l'un des fameux Treize. Bixiou, Lousteau, Rastignac, en un mot tous ces démons secondaires qui sautillent dans les colonnades de votre édifice, nous semblèrent de très-agréables compagnons. Après avoir fait ainsi connaissance avec cette séduisante canaille, on ferme le livre de M. de Balzac, on se tâte et l'on finit par se dire : « Ma foi, je crois que je tuerai bien le mandarin! » Ceci mène, en projection perpendiculaire, à une morale très-large, la morale de la force. Toute supériorité devient bonne. Tel est un fripon, mais c'est un homme bien fort! Monsieur triche au jeu, mais il fait si joliment filer la carte! Ce loup-cervier est un homme sans mœurs, sans probité, sans esprit, mais il sait rouler

l'actionnaire dans la perfection ; on peut l'avouer pour ami. Voyez-vous ce gentleman si galamment ganté, il tue un homme avec autant de sang-froid qu'il avale une huître au *Rocher de Cancale ;* ôtons-lui notre chapeau !

Je n'en ai pas encore fini avec la morale. Vous allez voir où l'art conduit par fois l'écrivain. — Un jour, M. de Balzac ayant relu *Paul et Virginie,* s'immergea si profondément dans les ondes transparentes du génie de Bernardin, qu'il en sortit dépouillé de sa crasse parisienne et pur comme une jeune vierge fraîchement baptisée. Il quitta la boue des trottoirs, but à pleins poumons de la rosée et du soleil, choisit en Touraine un paysage aux lignes placides, et écrivit un de ses plus délicieux romans, *le Lys dans la vallée.*

L'histoire est fort simple : une madame de Mortsauf, mariée à un de ces hommes qui ont mille fois tort d'être maris, aime éperdument son jeune voisin de campagne. Le Paul de madame de Mortsauf est parfois pressant, tout conspire contre le cœur de la pauvre femme : l'indifférence du mari, les sollicitations de l'amant, les effluves embaumées d'une riche campagne, le soleil, et cet autre astre plus radieux encore : le soleil de la jeunesse et de l'amour. — Elle résiste. Les surprises du cœur et des sens, les flèches perfides du hasard s'émoussent contre une vertu plus dure qu'un bouclier de diamant. Cette lutte, véritablement pleine de charme, de grâce et d'intérêt, dure environ deux volumes. A la fin la pauvre femme tombe malade, — une de ces maladies étranges qui donnent à M. de Balzac l'occasion de montrer l'universalité de ses connaissances. — Ce mal terrible siége au pylore, orifice inférieur qui, si l'on s'en rapporte à l'étymologie grecque, *garde la porte de l'estomac.* Il la garde si bien, que madame de Mortsauf ne peut prendre la plus légère quantité d'aliments. Elle succombe lentement aux tortures de la faim.

Ici, je m'arrête ému et plein d'admiration. Dans les détails de cette lente agonie, M. de Balzac a déployé une si profonde sensibilité, que chaque ligne fait jaillir sa larme. Je suis heureux de joindre mon témoignage d'admiration à l'admiration publique. Cent pages éloquentes se succèdent sans fatigue ! Je reconnais le génie et je le salue plein de respect et de sympathie !

J'ai applaudi avec la foule, je rentre maintenant dans les coulisses.

Autour de la victime expirante viennent se ranger les princes de la science. Leur art est impuissant. Alors arrive l'Église avec ses austères consolations. Rongée par les morsures de la faim, la pauvre femme trouve encore un regard doux et résigné pour chacun de ceux qui l'entourent, un sourire pour celui qu'elle aime. La mort approche, les parents, les serviteurs et les prêtres s'assemblent. Le chœur des Sanglots et des Regrets gémit comme une sourde musique. La sainte va monter au ciel enveloppée dans les langes de sa vertu. Elle touche au port éternel. Les cieux vont s'entr'ouvrir. Que fait en ce moment suprême cette sublime martyre ? Elle ment à toute une vie de sacrifices, de devoirs et de vertu. Elle serre violemment son amant dans ses bras et s'écrie : « Vous ne m'échapperez plus ! » Elle a *soif* de lui, et de sa vie passée, voilà ce qu'elle pense. — « Oui, vivre ! dit-elle..., vivre de réalités et non de *mensonges !* tout a été mensonge dans ma vie ; je les ai comptés depuis quelques jours, ces impostures. Est-il possible que je meure, moi qui n'ai pas vécu, moi qui ne suis jamais

allée chercher quelqu'un dans la lande? » — A quoi bon continuer? Vous voyez suffisamment où l'art a conduit l'artiste. Le pis, c'est que cette chute est presque un trait de génie. Elle est dans la nature. Décolletez la nature, soit. La belle dame ne saurait y perdre, si vous vous tenez dans une juste mesure, mais souvenez-vous que l'amant le plus épris doit respecter certains langes. — O Rabelais! vieux railleur, toi dont la philosophie finit par le mot *trincq!* ne serais-tu pas pour quelque chose dans le dénoûment où une femme vertueuse meurt comme une ménade en criant : « Amour ! »

Pour en finir avec ce point de vue que me reprocheront sans doute les partisans de l'art pour l'art, je dirai quelques mots de ce vif enthousiasme dont la jeunesse littéraire s'est enflammée pour M. de Balzac. Après mûres réflexions, je me vois forcé de le déclarer, hélas! c'est plutôt à ses défauts qu'à ses qualités que le romancier doit la majorité de ses fanatiques littéraires. Il les doit surtout à cet étrange talent qui le pousse à doter les mauvaises natures des dons les plus brillants, et à les entourer d'une auréole d'intérêt.

Leur audace, l'esprit de leurs vices, leur raillerie à la don Juan, le succès qui préside à leurs entreprises, les alternatives du luxe et de la misère, je ne sait quel cynisme répandu sur l'ensemble de ces êtres fantastiques, séduisent cette bonne jeunesse toujours plus *forfantine* de vices que de vertus. Plus on est naïf, plus on aime à paraître scélérat. On se plait tant à se draper en grand homme inconnu? Que de fois, d'inoffensifs jeunes gens, dans l'intimité du coin du feu, ne vous ont-ils pas dit, avec un épanouissement intérieur : — « Je crois, Dieu me pardonne, que Balzac m'a deviné en créant ce gueux de Lousteau! » — Et l'on se fait gloire, en pleurant de saintes larmes sur soi-même, de ressembler à Lousteau, *ce singe de Lousteau!* comme le désigne lui-même M. de Balzac. Un autre, honnête garçon, aussi probe citoyen que mauvais rimeur, se chatouillera l'épiderme en se comparant à Lucien de Rubempré, un poëte faussaire. Tel autre se croira un Rastignac au petit pied, Rastignac! un homme d'État en herbe, vivant aux dépens de ses maîtresses. — Eh bien, je le dis avec sincérité, cela m'afflige; c'est, de par maître Rabelais lui-même, pousser la raillerie trop loin!

Je profite de cette circonstance pour manifester, une sérieuse opinion sur *l'art,* — et je comprends, dans ce mot, la poésie et le roman, — toute œuvre d'art doit, dis-je, tendre vers un but : *le Beau.* Mais le Beau ainsi que l'entendaient les Grecs, c'est-à-dire le Beau contenant l'âme du Bien. De là au sens moral, il n'y a pas loin. On pourrait victorieusement prouver que, dans toute œuvre parfaite, le beau, le sens moral et la logique sont toujours d'accord avec les règles de l'art, et concourent à sa perfection. Plus d'un sculpteur, plus d'un peintre, plus d'un poëte ou d'un romancier catholiques romains, gagneraient à méditer la haute théorie du païen Platon [1].

Nous ne pousserons pas plus loin nos observations en ce sens. Arrivons maintenant à tout ce qui, dans l'art, n'est point l'âme, c'est-à-dire au procédé, à

1. Lisez les paroles de Socrate dans le *Banquet de Platon.*

la couleur, au style, à l'agencement, aux caractères, et voyons comment M. de Balzac a fait usage de ces divers instruments, si difficiles à manier.

En commençant n'importe quel roman du fécond écrivain, il faut aussitôt reconnaître une habileté de mise en scène vraiment extraordinaire. Avec les plus petits moyens il s'empare de son lecteur, et ne le lâche qu'au bout de la course. On lit un roman de M. de Balzac, avec ce genre d'intérêt que l'on prend à regarder passer l'émeute dans la rue, à entendre le réquisitoire d'un procureur du roi dans une affaire capitale. Il saisit merveilleusement le côté dramatique de chaque chose; à ses yeux, le drame est partout, au comptoir, dans l'échoppe, au palais, à la chambre, partout enfin. Pour lui, la forme et la formalité ne cachent point le fond. Elles lui servent, au contraire, à étaler une érudition de hasard en toutes matières, couleur locale dont s'étonne l'homme inhabile aux petites ruses du métier littéraire. Ce moyen, qu'il pousse souvent jusqu'à la puérilité, lui réussit, et flatte les spécialités. Aussi en use-t-il et en abuse-t-il.

Ce moyen, sans cesse employé, remplit un autre but dans les œuvres de M. de Balzac : il cache la pauvreté de l'intrigue. Nous ne lui ferons pas un crime d'ailleurs de cette sobriété d'événements, il faut peu de faits pour intéresser; tout gît dans l'art de les grouper. En bonne littérature, l'étude sérieuse des caractères, des passions et des objets matériels, l'emporte sur le fracas des événements; c'est pourquoi, contrairement à l'opinion générale (en dehors des lettrés), nous pensons que M. de Balzac est en progrès dans ses derniers romans : *les Paysans, les Comédiens sans le savoir, une Instruction criminelle, la Femme de soixante ans.* L'artiste s'est plus complétement affranchi des nécessités mélodramatiques qui font les succès populaires; on doit donc lui savoir gré de cet effort sinon vers le Beau, du moins vers le *Vrai;* — j'emploie ce mot à dessein, et je vais en donner l'explication.

La Vérité est une comme le Beau est un ; cependant le plus grand nombre des réalistes se font une vérité à eux. De même que certains peintres voient la nature rouge, tandis que d'autres la voient verte, le réel a aussi pour les regards illusionnés une grande variété de couleurs. Le Vrai décrit une ligne courbe qui pourrait commencer à Pascal et finir à Hoffmann. D'où je conclus que les vrais voyants sont rares. — Chez M. de Balzac, la réalité occupe une grande place au point de vue matériel; il décrit un intérieur avec autant d'exactitude que le daguerréotype ; s'il passe au costume, la réalité devient si belle qu'elle en florit... et pourtant je vois déjà se glisser le fantastique dans ce nœud d'une cravate ou ces plis d'un frac. Qu'il arrive au caractère, et alors adieu le vrai pur, la fantaisie à tous crins chevauche à bride abattue. Nous avons signalé une contradiction chez M. de Balzac au point de vue moral, en voici une dans la pratique, au point de vue du vrai. Je vais le prouver.

A l'opposé des grands maîtres qui tous ont pris leurs types (j'excepte naturellement les poëtes épiques) à la généralité, M. de Balzac procède par l'exception. Voilà où il cesse d'appartenir à cette école réaliste, qu'illustre de nos jours un écrivain beaucoup moins fécond et moins haut placé sur l'échelle littéraire, M. Mérimée. Dans tons les romans de M. de Balzac, le héros et plusieurs com-

parses n'appartiennent jamais à l'humanité. Ce héros est le plus souvent quelque génie étrange dévoré de projets gigantesques et qui doit étonner la terre. S'il daigne en faire un artiste ou un homme politique, il sera plus fort que Michel-Ange ou Richelieu. Mais, me direz-vous, cela peut être vrai. D'accord, mais cela perd la physionomie réaliste. — Jetez dans un paysage de Paul Potter un troupeau de moutons bicéphales, — on a vu des moutons bicéphales, — vous aurez un paysage admirablement peint, mais point réel.

La seconde contradiction de M. de Balzac consiste donc dans une recherche excessive de la réalité sans cesse démentie par le démon de la fantaisie. — Nous allons voir cette contradiction se poursuivre jusque dans le procédé matériel de romancier.

Tout le monde a pu, comme nous, admirer avec quel charme M. de Balzac décrit un intérieur et un personnage. Les Mieris et les Metzu n'ont pas fait de plus belle peinture flamande. Le coup de brosse est d'une propreté merveilleuse, la touche, grasse et finie à la fois, la lumière savamment répandue. A ces soins extrêmes, à la finesse des coups de pinceau, vous reconnaissez une miniature accomplie... Malheureusement M. de Balzac fait de la miniature qui a cinq pieds six pouces. — Contradiction dans le procédé artistique.

On a souvent comparé M. de Balzac aux grands maîtres des siècles passés, on en a fait un moderne Lesage; grave erreur : 1° Lesage, comme la plupart des conteurs anciens, n'a jamais procédé par l'exception dans le choix de ses personnages. Ses abbés, ses voleurs, ses filous, ses comédiens, ses poëtes, ses grands seigneurs, sont des types généraux; 2° Lesage, Cervantes, Molière n'ont jamais fait de la miniature de grenadier, ils ont tracé comme Callot de la silhouette en deux coups de plume. Aussi M. de Balzac est-il le désespoir de l'illustration. Johannot, Gavarni, Meissonier, ont échoué contre cette contradiction qui le rend impossible à la gravure. Ils ont manqué, eux, les croquistes par excellence, le chevalier de Valois, le papa Gobseck *e tutti quanti,* tandis que le dernier rapin venu vous pourtrait, sans se tromper, un capitaine Rolando, un Cartadille ou un M. Tartuffe.

M. de Balzac est un génie moderne, plein de sève, d'étude et d'amour. Malgré les légères inobservances que nous avons signalées, il n'en restera pas moins dans son genre, le plus remarquable des romanciers actuels. Il honore les lettres, et nous l'en remercions; car nous sommes pleins d'une passion filiale pour cette cohorte intelligente qui est appelée à jouer un si grand rôle dans l'avenir.

HIPPOLYTE CASTILLE.

IX. *La Comédie humaine, par M. de Balzac,* par Eugène Pelletan. La Presse, 30 novembre 1846.

X. *H. de Balzac,* par Lerminier. Revue des Deux Mondes, 15 avril 1847.

XI. *Pensées de H. de Balzac,* par Paul de Molènes. Journal des Débats, 15 avril 1852.

XII. *La Centième Représentation de Mercadet,* par Albéric Second. Le Constitutionnel, 18 juin 1852. Quoique cette piquante fantaisie ait été réimprimée en 1858, dans le volume de l'auteur intitulé *A quoi tient l'amour,* nous croyons bien faire en la reproduisant ici.

On donnait, l'autre soir, au théâtre du Gymnase-Dramatique, la centième représentation de *Mercadet le Faiseur,* cette œuvre posthume de M. de Balzac, dont l'apparition, on s'en souvient, excita à un si haut point la curiosité parisienne. Sans nous être rien dit, sans rendez-vous pris à l'avance, et très-certains d'ailleurs de nous y rencontrer, nous nous trouvâmes, ce soir-là, une douzaine d'amis, passionnés admirateurs de ce mort illustre, mêlés à la queue dont les tronçons serpentaient, dès six heures, sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Nous avions tous assisté, il y a dix mois, à la première représentation de l'ouvrage, et nous accourions pieusement à ce jubilé de la gloire et du génie, comme nous sommes allés l'an passé et comme nous irons chaque année, le 18 août, déposer des couronnes d'immortelles sur la tombe *provisoire* de ce grand écrivain.

M. de Balzac n'était point de ces hommes qu'on aime à demi. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher et de le connaître conservent avec une sorte de religion le culte de sa mémoire dans la meilleure place de leurs souvenirs et de leurs cœurs. Cette vie pleine de luttes sans cesse renouvelées, ce combat de toutes les heures, sans trêve, ni merci, résument d'une façon si complète l'existence des lettrés au XIXe siècle, qu'il nous est impossible de ne pas voir dans cette grande et douloureuse figure la personnification d'une classe entière d'individus. C'est pourquoi Dieu, qui est souverainement juste, lui fera dans l'avenir une part de gloire d'autant plus large et d'autant plus incontestée, que sa vie a été plus tourmentée et plus amère. C'est pourquoi il nous appartient, à nous qui sommes les humbles sacristains d'un temple dont il fut, lui, le pontife radieux, de veiller à ce que ses autels soient toujours ornés de fleurs nouvelles, et à ce que l'encens brûle incessamment dans les cassolettes. — Que ces cassolettes soient d'or ou de cuivre, le métal ne fait rien à l'affaire. — Si l'encens est pur, la condition essentielle n'est-elle pas remplie?

Lorsque nous entrâmes dans la salle, elle était comble, à l'exception des avant-scènes, de plusieurs loges de face et d'une certaine quantité de fauteuils d'orchestre loués d'avance et restés vides. Le hasard nous plaça à côté d'un homme de quarante-cinq ans, d'un très-grand air, habillé avec la plus exquise élégance, et de qui la boutonnière était fleurie d'une rosette où se fondaient, dans un pêle-mêle harmonieux, tous les ordres de l'Europe et toutes les nuances de l'arc-en-ciel. On eût dit une de ces fleurs impossibles et charmantes que Diaz invente dans ses jours de soleil et de bonne humeur pour le plus grand désespoir des horticulteurs et pour la plus grande honte des jardiniers. Mon voisin parcourait *l'Entr'acte* d'un œil distrait, et je me complus à étudier cette tête fine et distinguée, me demandant si je n'avais pas eu déjà la bonne fortune de le rencontrer quelque part, et cherchant à mettre un nom sur sa figure. Quand il eut terminé sa lecture, il se leva, tourna le dos à la scène, tira de sa poche un binocle enveloppé dans un étui

en cuir de Russie et se mit à lorgner la salle. Sur les flancs de l'étui qu'il déposa sur le velours de son fauteuil, une E et une R, surmontées d'une couronne de comte, étaient gravées en lettres d'or. A chaque instant mon voisin souriait et saluait de la main. Machinalement, mon regard suivit la direction de son regard, et je ne fus pas peu surpris en constatant que saluts et sourires s'adressaient exclusivement aux loges inoccupées. Lorsqu'il eut terminé la revue des loges, il lorgna l'orchestre; et cet étrange phénomène se renouvela. Son binocle, qui courait de stalle en stalle, ne s'arrêtait que sur les stalles vides; alors il inclinait légèrement la tête ou faisait un signe imperceptible du bout de ses doigts finement gantés.

— C'est un fou! pensai-je, dominé par cet orgueil détestable qui nous porte à considérer comme insensés tous ceux dont les actions ou les discours nous sont inintelligibles et à taxer de folies les choses dont le sens réel nous échappe.

Comme s'il eût voulu m'ôter jusqu'au moindre doute à cet égard, mon voisin se pencha vers le fauteuil placé à sa gauche et parut échanger quelques paroles avec un spectateur imaginaire. Ce fauteuil était de ceux qu'on avait retenus dans la journée; un carton fixé au dossier indiquait que la place était louée, et sans doute le locataire, encore absent, ne se préoccupait que de la grande pièce. J'ai oublié de dire que le spectacle commençait par un vaudeville du répertoire.

En ce moment, un de mes amis entra à l'orchestre, passa devant moi, serra la main que je lui tendis et me salua par mon nom. Mon voisin se retourna aussitôt et me considéra quelques instants avec assez d'attention.

— Parbleu! mon cher compatriote, — car vous êtes de la Charente, je crois, — je suis ravi de vous voir, me dit-il après un court silence.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demandai-je surpris au plus haut point.

L'inconnu fouilla dans sa poche et me tendit sa carte le plus galamment du monde. L'étonnement faillit m'arracher un cri; Dieu merci, il expira dans mon gosier. Sur cette carte, je lus ces mots :

LE COMTE EUGÈNE DE RASTIGNAC.

— M. de Rastignac? répétai-je d'une voix incrédule.

— En personne.

— Celui qui est né à Ruffec?

— Précisément.

— Le cousin de madame de Bauséant?

— Lui-même.

— C'est vous qui avez vécu dans la pension bourgeoise de madame Vauquer, née de Conflans?

— Juste.

— Qui avez connu le père Goriot et Vautrin?

— Sans doute.

— Ainsi vous existez? lui demandai-je assez bêtement.

M. de Rastignac se prit à sourire.

— Trouvez-vous donc que j'aie l'apparence d'un fantôme? dit-il en frisant sa moustache.

— Monsieur, hasardai-je, que M. de Balzac vous ait emprunté votre personalité, qu'il en ait tiré parti dans l'édification de son œuvre immense, je le comprends à merveille; mais qu'il vous ait pris votre nom! voilà ce que je ne saurais croire.

— Je l'avais autorisé, reprit M. de Rastignac.

— Vous?

— Non-seulement moi, mais aussi mes amis. Nous l'avions tous autorisé.

— Tous, dites-vous?

— Certes.

— De qui parlez-vous?

— De ceux qui sont dans cette salle et que je viens de saluer.

— Où donc sont-ils?

— C'est juste; vous ne pouvez les voir.

M. de Rastignac toucha légèrement mon front avec l'index de sa main droite. Si légère qu'eût été l'imposition de son doigt sur mon épiderme, je ressentis une secousse électrique des plus vives; et il me sembla que je venais de subir une opération comparable à celle de la cataracte.

— Regardez à présent, me dit M. de Rastignac.

D'un geste il m'indiqua les loges et les stalles que j'avais crues vides. Elles étaient occupées par des messieurs et par des dames causant et riant ensemble, comme des ombres, assurément, eussent été incapables de le faire.

— Ils y sont presque tous, me dit l'ancien pensionnaire de la maison Vauquer. Les principaux personnages de *la Comédie humaine* ont fait comme vous : ils sont venus saluer la centième représentation de *Mercadet*, et ils applaudiront si fort, si fort, que le bruit de leurs bravos réjouira Balzac dans sa tombe.

J'étais abasourdi.

— Est-ce que je rêve? Deviens-je fou? me demandai-je à moi-même.

— Vous êtes sceptique, mon cher compatriote, continua M. de Rastignac; il vous faut des preuves; en voici qui vous satisferont, j'imagine, quelque saint Thomas que vous puissiez être.

Et, se penchant un peu en arrière, il interpella un spectateur.

— Nathan! dit-il.

— Cher comte?

— Où et quand votre prochain drame?

— Je finis la pièce d'ouverture pour l'Ambigu-Comique.

— M'enverrez-vous une loge?

— Vous êtes déjà inscrit.

— Du Bruel?

— Plaît-il?

— Vous devenez bien paresseux depuis que vous êtes de l'Académie.

— Moi? j'ai cinq actes en répétition au Vaudeville et deux actes aux Variétés.

— A la bonne heure! Je n'aperçois pas votre femme?

— Tullia? Elle est dans la troisième baignoire.

— Seule?

— Avec la Palférine.

— Horace, est-il vrai que ce pauvre vidame de Pamiers soit au plus bas.

— Il est mort aujourd'hui, à cinq heures.

— Comment! le docteur Bianchon tue ses malades, ni plus ni moins qu'un chirurgien de village?

— Eh! mon cher, je ne suis pour rien dans l'affaire. Il est mort de ses quatre-vingt-dix-sept ans sonnés!

— Bixiou, vos dernières caricatures ne valent pas le diable.

— Parbleu! je voudrais bien vous y voir, vous, avec la censure!

— Bonjour, Léon de Lora; bonjour, Stidmann, votre exposition est superbe, mes enfants! vous êtes les princes du Musée. Dites donc Stidmann, Pradier vient de mourir... Voilà une belle place à prendre.

— Hélas! cher comte, il y a des hommes qu'on ne remplace pas!

Toutes ces questions et toutes ces réponses bondirent comme les volants que deux joueurs habiles s'envoient et se renvoient dans une partie de raquettes bien menée.

M. de Rastignac se tourna de mon côté.

— Êtes-vous toujours aussi incrédule? me demanda-t-il avec un fin sourire.

— Moi, monsieur? Dieu me garde de douter de votre parole!

La vérité est que je ne savais ni que croire ni que penser.

A mesure que mon célèbre compatriote les interpellait ainsi, d'un œil avide je contemplais tous ces hommes dont les noms sont devenus, grâce à M. de Balzac, bien plus que par leurs travaux, populaires dans toute l'Europe civilisée. A l'exception de Bixiou, maigre, assez piètrement vêtu, et point décoré, les autres m'apparurent cossus, décorés et dans l'état de santé le plus florissant. Madame Tullia du Bruel, encore fort appétissante, portait, non sans grâce, cet embonpoint aimable qui envahit les danseuses lorsqu'elles font succéder, sans transition, les douceurs du *farniente* aux incessantes tortures de leur rude métier. La Palférine, accoudé familièrement sur le dossier de sa chaise, étalait une chemise idéale et un gilet impossible.

— Est-ce que M. de la Palférine ne voit plus madame de Rochegude? demandai-je à M. de Rastignac.

— Il est revenu complétement à la belle Tullia. Il assure que, tout compte fait, le cuisinier de du Bruel est un des plus grands artistes qui soient à Paris.

— Madame de Rochegude vit-elle encore?

— Vous pouvez la voir dans la première avant-scène du rez-de-chaussée.

— Qui donc l'accompagne?

— Conti.

— Conti, le célèbre musicien?

— Dame! vous savez la chanson :

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours!

Je me sentis pris d'un vif désir d'examiner de près cette artificieuse blonde qui

fut tant aimée par le jeune baron Calyste du Guénic (voir *Béatrix*) et j'eus recours au binocle de M. de Rastignac. Madame de Rochegude, devenue osseuse et filandreuse, maigrie, flétrie, les yeux fermés, avait fleuri ses ruines prématurées par les conceptions les plus ingénieuses de l'article-Paris. Comme le soir mémorable où Calyste, marié à mademoiselle de Grandlieu, la retrouva au théâtre des Variétés, sa chevelure blonde enveloppait sa figure allongée par des flots de boucles où ruisselaient les clartés de la rampe, attirées par le luisant d'une huile parfumée. Son front pâle étincelait; elle avait mis du rouge dont l'éclat trompait l'œil sur la blancheur fade de son teint refait à l'eau de son. Une écharpe de soie était tortillée autour de son cou, de manière à en diminuer la longueur. Sa taille était un chef-d'œuvre de composition. Ses bras maigres, durcis, paraissaient à peine sous les bouffants à effets calculés de ses larges manches. Elle offrait ce mélange de lueurs et de soieries brillantes, de gaze et de cheveux crêpés, de vivacité, de calme et de mouvement qu'on a nommé le *je ne sais quoi*. — Conti fut aussi de ma part l'objet d'un minutieux examen. Conti avait l'air maussade, distrait, ennuyé, il semblait méditer l'éternelle vérité de cet aphorisme profond et sombre comme un gouffre : « Il en est des femmes abandonnées comme des cigares éteints; il ne faut ni reprendre les unes ni rallumer les autres. »

— Tenez, me dit M. de Rastignac, voici un de vos confrères qui a fait un beau rêve et une belle fin.

— Qui donc?

— Étienne Lousteau.

Il me l'indiqua.

— Le petit La Baudraye s'est enfin laissé mourir.

— Et Lousteau a épousé sa veuve?

— Comme vous dites : cet heureux drôle est, à cette heure, possesseur de la plus belle fortune du Sancerrois et d'une des femmes les plus charmantes que je connaisse.

— Madame Piédefer ne s'est pas opposée à ce mariage?

— Il a fallu recourir, pour forcer sa volonté, à l'artillerie des actes respectueux.

— Et M. de Clagny n'est pas mort de chagrin?

— Le pauvre homme ! on vient de le mettre à la retraite par application du décret du 1er mars, relatif à la magistrature.

— M. le baron de Nucingen est-il dans la salle? demandai-je.

— Nucingen est cloué dans son lit par la goutte; il n'a pas deux bons mois dans l'année.

— Et sa femme?

— La baronne ne va plus au spectacle; les offices religieux, les assemblées de charité, les quêtes et les sermons absorbent tous ses soins et tout son temps. Le père Goriot possède actuellement une tombe en marbre blanc et un terrain perpétuel au cimetière du Père-Lachaise.

— Et sa sœur, madame de Restaud?

— Morte, il y a plusieurs années, séparée de corps et de biens avec son mari.

— Veuillez excuser mon insatiable curiosité, dis-je à mon cicerone, mais,

depuis que je sais lire et penser, je n'ai pas cessé de vivre avec les personnages de *la Comédie humaine?*

— Allez! allez! me répondit-il avec politesse, vous n'éprouvez certes pas autant de plaisir à m'interroger que j'en éprouve à vous répondre. Que désirez-vous savoir encore?

— L'ancien ministre de l'agriculture et du commerce, M. le comte Popinot, celui que nous appelions le petit Anselme Popinot, du temps de *la grandeur et de la décadence de César Birotteau,* montrez-le-moi, je vous prie.

— Il est en Angleterre, à Claremont, où il a suivi les princes déchus.

— Et du Tillet?

— Du Tillet n'est plus en France, il s'est expatrié.

— Pour des causes politiques?

— Eh quoi! vous n'avez pas ouï parler de sa faillite? Il a disparu un beau matin, emportant la caisse. La compagnie des agents de change a désintéressé les créanciers. Jenny Cadine et Suzanne du Val-Noble ne sont point étrangères à sa ruine.

— A-t-on des nouvelles d'Eugénie Turquet, dite Malaga, cette fille dont M. de Balzac a tracé un crayon si éblouissant dans *la Fausse Maîtresse?*

— Elle est en Californie, où elle croque des lingots d'or comme elle croquait des pralines à Paris. Elle a de si belles dents!

— Et madame Schontz?

— Elle tient une table d'hôte et donne à jouer.

— Et Josépha, la célèbre chanteuse?

— Délaissée par le duc d'Hérouville, cette Ariane de la rue Le Peletier est allée chercher fortune en Amérique.

— Que sont devenus les deux enfants de madame de Mortsauf, de cette créature céleste nommée si justement *le Lys dans la Vallée?*

— Jacques est mort de la poitrine; Madeleine, riche à millions du chef de son père et du chef de sa mère, qui était une Lenoncourt, n'a point voulu se marier. Quoi qu'en ait dit M. de Balzac, je suppose qu'elle a nourri longtemps une secrète passion pour Félix de Vandenesse. Elle occupe l'avant-scène des premières. C'est une vieille fille à présent; mais c'est encore une femme adorable, la digne fille de sa mère.

— Connaissez-vous le nom du personnage qui vient d'entrer dans sa loge?

— Ce personnage est Canalis.

— Canalis! le poëte illustre qui joua un si grand rôle dans la vie de Modeste Mignon?

— Précisément.

— Je l'aurais cru plus jeune.

— Ces dernières années l'ont effectivement bien vieilli : Canalis a touché à la politique, et vous voyez comme la politique a creusé le front et blanchi les tempes de la poésie. Ce grand homme tarirait le Pactole; aussi fait-il à mademoiselle Madeleine de Mortsauf une cour empressée et intéressée. — Regardez à gauche, dans la première loge, en partant de la porte du balcon, et reconnaissez une des physionomies les plus curieuses de *la Comédie humaine.*

— Cette grosse femme?

— C'est madame Nourrisson.

— La tante de Vautrin?

— En chair et en os, — en chair surtout. Voilà la formidable vieille qui est allée, un matin, trouver le fils du baron Hulot, et qui lui a proposé, moyennant cinquante mille francs, de le débarrasser de la petite madame Marneffe.—Vous avez dû lire cette scène terrible dans la première partie des *Parents pauvres?*

— Elle n'est pas seule, je crois?

— Elle est avec son mari.

— Comment! il s'est rencontré quelqu'un qui a épousé madame Nourrisson?

— Vous ignorez sans doute qu'elle est cinq ou six fois millionnaire? Règle générale : là où il pleut des millions, il pousse des épouseurs. Elle s'appelle aujourd'hui madame Gaudissart, née Vautrin.

— Quoi! l'illustre Gaudissart a épousé cette horrible vieille?

— Régulièrement, je vous prie de le croire, par-devant M. le maire du deuxième arrondissement.

— A propos des *Parents pauvres,* Wenceslas Steinbock fait-il bon ménage avec sa jeune femme?

— Un ménage excellent; c'est le fils Hulot qui s'est dérangé à son tour. Madame Hulot, qui est une demoiselle Crevel, occupe cette loge de face avec le couple Steinbock. Hulot leur a dit qu'il les rejoindrait; sans doute il a prétexté un travail urgent pour une cause importante, car il est une des lumières du Palais, ainsi qu'on est convenu d'appeler les avocats qui font payer leurs plaidoiries plus de cinq mille francs pièce. La vérité est qu'il entretient des accointances avec les coulisses de l'Opéra. Hulot n'est pas pour rien le fils de son père!

— Sa femme est-elle jalouse?

— Comme une tigresse! Sa belle-mère, la vertueuse Adeline, la veuve du baron, cherche à la consoler et à la calmer; à quoi elle ne réussit guère. On cause d'une séparation prochaine. — Je voudrais vous montrer Palma, Werbrust, Gobseck et Gigonnet, ce brelan carré d'usuriers, d'égorgeurs et d'assassins; par malheur, la chose n'est pas possible. Gobseck est seul dans la salle en ce moment, perdu dans un coin obscur du parterre.

— Et les trois autres?

— Ces quatre gredins poussent l'avarice à ce point qu'ils se sont cotisés pour acheter un billet de quarante sous. Ils doivent se repasser leurs contremarques et jouir chacun d'un quart du spectacle. Ou je me trompe fort, ou ce vieux scélérat de Gobseck fera faillite à ses associés et ne quittera la place qu'avec le dernier spectateur.

M. de Rastignac s'interrompit et fit un petit signe affectueux à un musicien de l'orchestre, un vieillard à tête blanche, lequel accordait sa contrebasse.

— Serait-ce le cousin Pons? demandai-je.

— Vous oubliez deux choses, à savoir : que le cousin Pont est mort, et que, de son vivant, il s'habillait avec un spencer de velours vert, deux faits essentiels relatés dans la seconde partie des *Parents pauvres*. Mais, si Oreste n'est plus, Pylade vit encore, Damon a survécu à Pithias. C'est le père Schmucke que vous avez

devant les yeux. Le pauvre homme languit dans un état voisin de la détresse; il n'a d'autres ressources que les cinquante francs par mois qu'il touche de son théâtre et quelques leçons de piano, à soixante-quinze centimes le cachet. On ne sait comment s'y prendre pour lui venir en aide; et, pour ma part, je ne vis jamais de misère si orgueilleuse, ni de haillons plus fièrement portés.

— Ne pourriez-vous, dis-je à M. de Rastignac, m'exhiber M. Maxime de Trailles?

— De Trailles n'habite plus Paris. Quand le diable prend du ventre, il se fait ermite. Ce condottiere retraité est marié, père de famille, réside en province, prononce des discours dans les comices agricoles, améliore les races ovine, bovine et chevaline, administre sa commune et représente un canton au conseil général de son département. — *Feu* Maxime de Trailles, comme il se plaît à signer les lettres qu'il nous écrit de loin en loin.

— Et des Lupeaulx?

— Des Lupeaulx est préfet de première classe. En revanche, voici dans une loge le comte Félix de Vandenesse avec la comtesse Nathalie de Manerville; un peu plus bas, les Grandville et les Grandlieu; puis le duc de Rhétoré, Laginski, d'Esgrignon, Montriveau, Rochefide et d'Ajuda-Pinto, sans oublier les Chiffreville, de l'ancienne maison Protez et Chiffreville, qui a fait une colossale fortune dans la fabrication des produits chimiques. Hélas! pourquoi faut-il que notre pauvre Camille Maupin n'assiste pas à cette solennité!

— Vous parlez de mademoiselle Des Touches?

— Oui.

— Elle est toujours en religion?

— Elle est morte il y a deux ans, en véritable odeur de sainteté, dans un couvent près de Nantes. C'est là qu'elle se retira, vous ne l'ignorez pas, après avoir marié Calyste du Guénic à Sabine de Grandlieu. Quelle femme! Dieu n'en fait plus comme celle-là, et il a bien raison: c'est trop humiliant pour les hommes!

Les dernières paroles de M. de Rastignac furent couvertes par le bruit des trois coups traditionnels que le régisseur frappa sur la scène.

— Faisons silence, me dit-il; on va commencer *Mercadet;* je reprendrai mon bavardage après le premier acte, si je ne vous ennuie pas cependant.

— Ah! monsieur! m'écriai-je, ah! mon...

Je n'eus pas le loisir de terminer ma phrase; une main amie mais vigoureuse, pesa fortement sur mon épaule; je me réveillai en sursaut.

— Comment! tu viens au Gymnasse lorsqu'on joue *Mercadet,* et c'est pour y dormir!... me dit une voix bien connue.

— Moi? je dors?

— Tu ne dors pas; mais tu dormais.

Je me retournai brusquement.

Mon voisin était un monsieur à la figure béate, en lunettes bleues, qui dépéçait une orange avec la plus ridicule solennité.

Aux avant-scènes, aux loges, aux stalles d'orchestre, partout où j'avais cru

voir les personnages de *la Comédie humaine,* je n'aperçus que des têtes insignifiantes, des galbes communs, des types ingrats, — une collection de médailles effacées.

En ce moment la toile se leva, les acteurs entrèrent en scène, et la grande comédie de M. de Balzac se déroula au milieu des rires et des applaudissements de la foule.

Donc, j'avais rêvé; et, si j'avais rêvé, c'est que je m'étais endormi. Mais pourquoi ce sommeil? quelle cause l'avait provoqué? L'orage qui grondait dans le ciel? l'étouffante chaleur qui régnait dans la salle? ou le vaudeville de M. *Trois-Étoiles,* qui commença le spectacle?

Peut-être bien ces trois causes réunies.

ALBÉRIC SECOND.

XIII. *Sur les œuvres de Balzac,* par Armand Baschet. Le Mousquetaire, 17 mars 1854.

XIV. *Sur les œuvres de Balzac,* par Philibert Audebrand. Le Mousquetaire, 10 juillet 1854.

XV. *M. de Balzac,* par J. de P. La France centrale (de Blois), du 4 mars 1855. Cet article curieux, que nous allons reproduire, est de M. Jules de Pétigny, qui habitait le château de Clénor, près de Blois; il était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et archéologue des plus distingués.

Balzac et moi, nous détestions cordialement les cartes. Ce fut la première sympathie qui nous rapprocha. Nous sentions vivement le besoin d'échanger des idées, de verser en dehors le trop plein de nos jeunes imaginations, et chacun de nous était heureux de trouver un auditeur qui pût l'écouter et le comprendre. Aussi, que de ruses, que de stratagèmes pour conserver la liberté de nos causeries! Tantôt nous nous cachions dans une embrasure de fenêtre sous une double enceinte de rideaux, tantôt nous placions devant nous comme un rempart le dos d'un énorme canapé. Mais ces précautions ne suffisaient pas toujours pour nous dérober au regard inquisiteur de la maîtresse de la maison; si nous avions le malheur d'être aperçus, nous ne tardions pas à voir s'allonger devant nous deux mains blanches et décharnées tendant à chacun une carte, et nous étions traînés vers une table de jeu avec les mines humbles et déconfites de deux collégiens surpris en flagrant délit d'école buissonnière.

Cependant il est juste de dire que ces catastrophes étaient rares; habituellement nous réussissions à nous faire oublier, et les heures coulaient vite dans nos interminables conversations. Balzac y déployait tous les trésors de sa verve, tout cet océan d'idées qui bouillonnait déjà dans sa tête, et que sa féconde imagination a répandu depuis dans cent volumes. Plus tard, lorsque j'ai lu ses ouvrages, j'ai éprouvé un plaisir tout personnel à y reconnaître nos entretiens dramatisés, à y retrouver les sentiments et les impressions de sa jeunesse qu'il

développait dans nos causeries intimes avec une chaleur et une richesse d'élocution dont ce que je lisais me semblait être l'écho lointain et affaibli.

J'en citerai un exemple entre mille. Balzac alors s'était épris du magnétisme avec ce fol enthousiasme qu'il apportait à toutes choses nouvelles. Son zèle était ardent, sa foi entière, son assurance imperturbable. Il suivait les exercices des magnétiseurs, étudiait leurs poses et dévorait leurs livres. « Oui, me disait-il, j'approche du but. Encore quelques efforts et je l'atteindrai. Le magnétisme n'est que l'ascendant irrésistible de l'esprit sur la matière, d'une volonté forte et immuable sur une âme ouverte à toutes les impressions. Avant peu, je posséderai les secrets de cette puissance mystérieuse. Je contraindrai tous les hommes à m'obéir, toutes les femmes à m'aimer. Voyez, continuait-il en s'échauffant de plus en plus, cette jolie personne qui bâille près d'une table d'écarté.... Eh bien, par la seule fascination de mon regard, je la forcerai de traverser ce salon et de venir se jeter dans mes bras. »

Je ne pus retenir un éclat de rire; car Balzac avait dès lors une spécialité de laideur très-remarquable, malgré ses petits yeux étincelants d'esprit. Une taille grosse et courte, d'épais cheveux noirs en désordre, une figure osseuse, une grande bouche, des dents déjà ébréchées, voilà son portrait à vingt ans, autant que ma mémoire me le rappelle, et sa mise ne s'éloignait pas moins que sa figure de l'homme à bonnes fortunes.

Il s'est peint assez fidèlement lui-même dans plusieurs de ses romans. Les premiers et les meilleurs, *la Peau de chagrin, le Père Goriot, le Lys dans la Vallée,* font paraître au premier plan un jeune homme débutant dans la vie, plutôt gauche que timide, le cœur plein de désirs ardents qui s'attaquent à la première femme venue, et viennent se heurter contre les mille obstacles matériels que les convenances sociales opposent aux amours novices. Ce personnage si naïvement tracé, c'est Balzac tel que je l'ai connu, et je ne doute pas que la plupart des maladresses, des petites humiliations de salon qu'il attribue à ses amours ne fussent pour lui des souvenirs.

Pour en revenir à ses idées sur le magnétisme, elles étaient sincères comme toutes les illusions qu'il s'était forgées à toutes les époques de sa vie; sans doute il s'en est désabusé depuis; mais il en a fait un roman dont j'ai oublié le titre et dont le sujet est une jeune femme dominée par l'ascendant d'un magnétiseur. Lorsqu'il avait adopté une idée, il était tellement convaincu, qu'il ne comprenait pas qu'on pût se refuser à partager sa persuasion. M. Baschet ne croit pas à l'anecdote des ananas, avec lesquels Balzac espérait devenir subitement millionnaire; je ne sais si elle est vraie; mais dans son caractère elle est au moins très-
dernière création, *Mercadet le Faiseur*. Comme Montaigne, comme Molière,
vraisemblable, et pas plus extraordinaire que celle des mines d'argent de la Sar-
daigne, qu'il voulait renouveler des Romains. Il y a beaucoup de lui dans sa
comme tous les véritables révélateurs du cœur humain, Balzac a sans cesse reproduit sa personnalité dans ses œuvres.

Quoi qu'il en soit, dans nos entretiens, je ne ménageais aucune de ses illusions, et il me trouvait aussi imperturbable qu'il était lui-même enthousiaste.

Une de nos sympathies, la principale peut-être, c'est que nous n'étions d'accord sur rien, et que nous soutenions avec un égal entêtement des opinions diamétralement opposées. Aussi nos disputes n'avaient point de terme et la soirée finissait toujours trop tôt; car nous nous séparions emportant de part et d'autre d'excellents arguments que nous n'avions pas eu le temps d'utiliser. Du reste, nos relations se bornaient à peu près à ces réunions hebdomadaires : hors de là, il nous arrivait rarement de nous rencontrer. Mais le jour qui ramenait nos causeries périodiques était attendu avec impatience, du moins par moi.

Un dimanche Balzac ne parut point et je dus passer quatre mortelles heures à faire semblant de regarder une partie de whist. Le dimanche suivant, même désertion. Je n'y tenais plus, j'allai chez lui. On me dit qu'il était absent depuis quinze jours et que ses parents eux-mêmes ne savaient pas où il était allé. Il y avait là un mystère dont je ne possédais pas la clef. Après m'être fatigué vainement à combiner des hypothèses plus ou moins invraisemblables, je pris le parti de n'y plus penser. Six semaines après, par un beau soir d'été, je flânais sur le boulevard du Temple, lorsque je sentis une main qui se posait sur mon épaule. Je me retournai et je reconnus Balzac, ou plutôt je ne le reconnus pas d'abord, tant il était changé. Sa figure, ordinairement très-colorée, était pâle et défaite; ses yeux creux, sa barbe longue, ses vêtements en désordre. Il avait l'air de sortir de l'hôpital ou d'un mélodrame de la Gaieté. Sans me laisser le temps de lui adresser une parole, il m'entraîna hors de la foule, puis il me dit d'un ton grave : « Mon existence actuelle est un mystère pour tout le monde, même pour ma famille. Mais pour vous je n'ai point de secrets; vous connaîtrez le lieu de ma retraite. Venez me voir demain à midi, et tout vous sera révélé. » Là-dessus il me quitta en me laissant son adresse qui était dans une petite rue du quartier Saint-Antoine. M. Baschet m'a rappelé que c'était la rue Lesdiguières.

Arrivé au numéro indiqué dans cette rue solitaire et qui n'est guère habitée que par de pauvres ouvriers, je me crus d'abord dupe d'une mystification. Cependant je me hasardai résolument dans un escalier raide et noir, et je frappai en vain à plusieurs portes; les habitants étaient à leur travail journalier. Une bonne femme à qui je demandai M. de Balzac, crut que je me moquais d'elle; une autre me regarda de travers et me prit pour un agent de police. Enfin je montai jusqu'au dernier étage, sous les tuiles, et là, en désespoir de cause, je poussai du pied une dernière porte fermée de quelques planches mal jointes; une voix d'homme se fit entendre. C'était celle de M. de Balzac.

J'entrai dans une étroite mansarde, meublée d'une chaise dépaillée, d'une table boiteuse et d'un mauvais grabat qu'entouraient à demi deux sales rideaux. Sur la table on voyait un encrier, un gros cahier de papier couvert de griffonnages, une cruche de limonade, un verre et un reste de pain. Il faisait dans ce bouge une chaleur étouffante, et on respirait un air méphitique à donner le choléra, si le choléra eût alors été inventé.

Balzac était couché dans le lit et coiffé d'un bonnet de coton d'une couleur problématique : « Vous voyez, me dit-il, la demeure que je n'ai quittée depuis deux mois qu'une seule fois, le soir où vous m'avez rencontré. Pendant tout ce

temps, je ne suis pas sorti de ce lit où je travaille nuit et jour à la grande œuvre pour laquelle je me suis condamné à cette vie de cénobite, et que je viens heureusement de terminer; car mes forces sont à bout. Depuis longtemps je rêvais à l'entreprise que j'ai enfin exécutée, mais j'avais éprouvé qu'un travail sérieux est impossible au milieu des distractions du monde et du tracas des affaires. J'ai donc brisé tous les liens qui m'attachaient à la vie commune, j'ai fui le genre humain et je me suis enterré vivant. Maintenant que mon œuvre est accomplie, je ressuscite et je renoue mes rapports avec les hommes. Je suis bien aise de commencer par vous. »

Cette œuvre si pompeusement annoncée et qui avait coûté si cher à son auteur, n'était rien de moins qu'une tragédie en cinq actes, en vers, dont il me fallut entendre la lecture d'un bout à l'autre. Le sujet était la mort de Charles Ier. Balzac y avait mis tous ses sentiments royalistes, car il était royaliste alors, ou à peu près, royaliste constitutionnel comme on l'était sous la Restauration. La pièce me parut irréprochable au point de vue des règles classiques. Les vers étaient corrects, les trois unités rigoureusement observées. Il y avait çà et là quelques éclairs de génie, quelques profondes intuitions du cœur humain, surtout dans Cromwell; mais l'ensemble était froid et passablement ennuyeux. Il remarqua sans doute cette impression sur ma figure; car il sembla peu content de l'effet produit. Cependant il m'annonça l'intention de lire sa pièce en comité du Théâtre-Français. Je ne sais s'il osa se risquer devant l'aréopage comique; mais je n'en ai jamais entendu parler depuis, et je crains que ce premier ouvrage d'un écrivain, devenu si célèbre, ne soit entièrement perdu pour les amateurs de pièces rares et inédites. Du moins il n'en est pas question dans la liste très-complète que Balzac lui-même a donnée de ses ouvrages imprimés ou destinés à l'être. M. Baschet cite cette tragédie sous le titre d'*Henriette d'Angleterre,* et raconte qu'elle fut soumise au jugement de l'académicien Andrieux, qui déclara l'auteur incapable de mieux faire. Je crois qu'Andrieux avait raison, au moins en fait de tragédie. Les essais toujours malheureux que Balzac a tentés depuis, au théâtre, semblent prouver qu'il s'était trompé au premier abord sur sa vocation. Il est rare qu'il n'en soit pas ainsi, et qu'on ne fasse pas fausse route à l'entrée de la carrière. Je n'accepte pas même comme un démenti le succès de sa comédie posthume de *Mercadet,* qui est un excellent roman plutôt qu'une bonne pièce, et qui a réussi peut-être parce qu'elle était posthume.

Peu de jours après cette singulière entrevue, je partis pour la province et je fus longtemps sans revenir à Paris. A mon retour, je m'informai de Balzac auprès de nos amis communs. On me dit que son père était mort laissant des affaires embarrassées, que sa fortune était perdue, qu'il avait changé de demeure et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Le fait est que Balzac, réduit à vivre de son travail, évitait avec soin, par une noble fierté, ceux qui l'avaient connu dans une position meilleure. Il rompit courageusement avec le passé, et recommença une existence nouvelle. C'est sans doute à cette époque de sa vie que se sont arrêtés les biographes qui l'ont fait sortir de si bas. Il remonta en effet tous les degrés de l'échelle sociale; mais il avait commencé par le désordre.

Au reste, c'est à ses malheurs qu'il dut probablement sa gloire. Si Balzac était resté riche, il n'aurait été qu'un homme d'esprit original et fantastique, jetant sur le papier quelques conceptions avortées dont il aurait amusé ou ennuyé ses amis. La pauvreté lui imposa l'obligation d'un travail opiniâtre sans lequel il ne pouvait rien faire de bien; car il produisait péniblement. Son génie se forma à cette rude école et le feu créateur jaillit sous la pression de la nécessité.

Retiré en province, j'avais tout à fait perdu sa trace. Ce fut seulement après plusieurs années que je retrouvai son nom sur la couverture du *Dernier Chouan,* le premier de ses romans qui aient commencé à le faire remarquer. Ce nom grandit rapidement; ses ouvrages devinrent populaires; il s'éleva à la célébrité. Mais, par cette raison même, je ne cherchai point à me rapprocher de lui. Je craignais qu'il ne me prît pour un de ces courtisans de la Renommée qui s'attachent comme des lichens parasites à tous les hommes en réputation. Je désirais pourtant qu'un hasard me le fît rencontrer; mais le monde dans lequel il s'était lancé n'était plus le mien, et Balzac est mort sans que je l'aie revu depuis ma visite au faubourg Saint-Antoine.

Cet épisode de sa vie, auquel il a fait allusion dans la première partie de la *Peau de Chagrin,* caractérise parfaitement la fermeté opiniâtre de ses résolutions et sa persévérance dans le labeur obstiné auquel il a dû sa gloire et ses succès, mais où il a puisé le germe de la maladie dont il est mort dans la maturité de l'âge et du talent. Cette maladie était la même que celle à laquelle a succombé l'illustre et savant Burnouf, qui, dans une carrière bien différente, fut aussi victime de ces nobles excès qu'un écrivain distingué appelle l'intempérance du travail.

Confident des premières impressions de Balzac et de ses premiers essais, j'acquitte la dette d'un des souvenirs les plus attachants de ma jeunesse, en montrant par son exemple comment s'acquièrent ces grandes renommées littéraires que le monde envie, mais que bien peu d'hommes ont le courage d'acheter au prix qu'elles coûtent. J. DE P. (JULES DE PÉTIGNY.)

XVI. *Étude sur Balzac,* par Louis Lurine. La Semaine, 4 mai 1856.

XVII. *Honoré de Balzac,* par un anonyme. Revue française des 10 et 20 juin 1856.

XVIII. *Honoré de Balzac,* par Charles Bataille. Le Diogène, n° 3, 4 août 1856.

XIX. *Balzac journaliste,* par Philibert Audebrand. Gazette de Paris des 8 et 15 novembre 1857.

XX. *A propos d'un article inédit de M. de Balzac* (le Monde comme il est, par le marquis de Custine. Voir tome XXII, page 239), par Louis Ulbach. La Réforme littéraire, n° 1, 19 janvier 1862.

XXI. *Balzac aux lanternes,* par Eusèbe de Salles. La Presse, 4 octobre 1862.

XXII. *Lettre à madame de Balzac,* par Charles Monselet. Le Figaro, 6 novembre 1862.

XXIII. *Détails sur Balzac,* par Benjamin Gastineau. La Loire illustrée (de Tours), n° 1, août 1863.

XXIV. *Une Préface à la Comédie humaine de Balzac, contenant un ordre de lecture,* par M. Alphonse Boulé. L'Illustration, 10 et 17 juillet 1869. Cet article, que nous allons reproduire, a été recomposé et tiré à part, très-augmenté et daté d'Arpajon, 6 octobre 1872, Hennuyer, imprimeur, 1873. C'est cette dernière version que nous recueillons ici.

Au point culminant du Père-Lachaise, à cette place où Rastignac, après son adieu suprême au père Goriot, s'était écrié, les yeux fixés sur Paris : « A nous deux maintenant! » s'élève le monument funèbre de Balzac. Son buste, un livre avec le titre : *la Comédie humaine,* en sont la seule décoration.

Quand, jeune et ignoré, Balzac dans ses promenades venait à cette même place contempler Paris et que, dans sa soif de gloire, il jetait le cri qu'il fit depuis celui de Rastignac, il ne se doutait pas qu'il y serait couché un jour et si vite enlevé par la mort.

Né à Tours, le 16 mars 1799, Balzac était mort à Paris le 18 août 1850 : il avait vécu un demi-siècle.

Les grands écrivains viennent toujours dans leur temps : Balzac était appelé à être et fut le peintre des mœurs françaises au XIXe siècle ; il s'était donné lui même le titre de docteur en médecine sociale.

Celui que l'on a appelé le plus fécond de nos romanciers se trouva à la fois physiologiste, — moraliste, — homme d'affaires, — publiciste, — philologue, — antiquaire, — historien — et philosophe ; il fut, à l'occasion, mystique comme Swedenborg et sut même, sans errer, aborder le dogme religieux ; — avant tout, il a été poëte dans l'acception la plus large du mot.

La Monarchie, la Révolution, l'Empire, la Restauration surtout, et enfin le gouvernement de Juillet, furent l'objet constant de ses recherches et de ses études. Dans ses appréciations sur l'ancien et le nouveau régime, il resta toujours fidèle à ses croyances comme catholique et à ses principes comme monarchiste. Croire, avait-il dit, c'est vivre ! et il eut au plus haut degré la foi politique et la foi religieuse. Ses idées absolutistes en ont fait un des champions les mieux inspirés du principe d'autorité.

Balzac est un des polygraphes du XIXe siècle, et il ne travailla qu'une vingtaine d'années ; la mort seule brisa cette plume qu'il disait lui-même être de diamant, pour ne pas s'user à ses héroïques labeurs.

Le titre de *la Comédie humaine,* qu'il osa donner à ses œuvres, a aidé à en former comme un tout complet, divisé en :

Scènes de la vie privée.
Scènes de la vie de province.
Scènes de la vie parisienne.
Scènes de la vie politique.
Scènes de la vie militaire.
Scènes de la vie de campagne.
Études philosophiques.
Études analytiques.
Contes drolatiques.
Théâtre.

Mais maintenant que les productions de Balzac sont toutes connues, que son œuvre est parfaite et ne peut s'augmenter, ces catégories doivent, pour le lecteur, s'effacer devant un classement plus rationnel.

Ces sous-titres de *la Comédie humaine* n'apparaissent en effet aujourd'hui que comme des coupures, des moyens de faciliter la publication ; par eux-mêmes ils n'ont pas de signification bien caractérisée : toutes les études de Balzac ne sont-elles pas philosophiques? Presque toutes ne se rapportent-elles pas à la vie privée? Aucune, directement ou indirectement, reste-t-elle étrangère à la vie politique ? La plupart d'entre elles ne procèdent-elles pas à la fois de la synhèse et de l'analyse, — à tel point qu'il est difficile de dire laquelle des deux méthodes était la plus familière à l'auteur.

A un autre point de vue, ils ne sauraient servir de fil conducteur au milieu des deux mille personnages que Théophile Gautier compte dans *la Comédie humaine :* l'intérêt que Balzac leur portait, nous voulons l'éprouver à notre tour, mais, pour les connaître, il faut les voir vivre; or, Balzac en suit certains du berceau à la tombe et beaucoup d'entre eux figurent dans divers romans; par exemple, tels apparaissaient dans *les Chouans* ou dans *une Ténébreuse Affaire,* qui se retrouvent dans *Splendeurs et Misères des courtisanes* et *la Dernière Incarnation de Vautrin,* ou dans *la Cousine Bette,* ou *le Député d'Arcis;* tels autres font leur entrée dans *un Grand Homme de province à Paris* et ont une place nouvelle soit dans *la Muse du département,* soit dans *Modeste Mignon,* soit dans *les Secrets de la princesse de Cadignan,* soit dans *les Comédiens sans le savoir.*

Un ordre de lecture s'impose donc dès le début : tous ces personnages si divers demandent à défiler devant nous sans rompre l'harmonie de l'œuvre de Balzac telle qu'il la comprenait lui-même et la sentait vivre en lui. Peintre de mœurs, il était avant tout historien; or, l'histoire n'a qu'un ordre, — l'ordre chronologique. Les études mêmes les plus métaphysiques en apparence, se rattachant toujours par un point quelconque au temps, peuvent aussi trouver une place dans cette classification.

Cette nomenclature nouvelle de *la Comédie humaine* ne saurait comprendre les *Contes drolatiques,* ouvrage de fantaisie par excellence et que Balzac lui-même a pu regretter d'avoir livré au public. Ce livre, qui suffirait à lui seul pour la réputation d'un écrivain, ne fut que le produit des passe-temps de Balzac, lequel devait trouver ailleurs son véritable titre à la célébrité. Pour ces récits détachés, qui commencent au temps où le duc Richard gouvernait la Normandie et finissent sous Henri III, il a su, avec un rare talent, emprunter le style et le sel rabelaisiens ; certaines leçons morales s'en dégagent forcément, mais en s'y complaisant, Balzac n'a fait que payer sa dette au sensualisme, dont les intelligences les mieux douées ne sont pas toujours exemptes. La même plume, en effet, n'a-t-elle pas écrit *Jésus-Christ en Flandre,* cette suave légende qui sert comme de frontispice à *la Comédie humaine,* et encore *Séraphita,* espèce de vision spiritualiste, rêve de l'âme délivrée du corps, la vie entre ciel et terre ?

Voici l'ordre de lecture que nous proposerions pour les études composant à proprement parler *la Comédie humaine*, car beaucoup d'autres écrits de Balzac

existent en dehors de son œuvre capitale; ils sont épars et peu connus; hâtons-nous de dire qu'un travail de comparaison, plus attentif peut-être, modifierait quelque peu ce classement, que la fécondité de l'auteur rend d'ailleurs assez difficile :

1. Jésus-Christ en Flandre.
2. Les Proscrits.
3. Maître Cornélius.
4. L'Elixir de longue vie.
5. Les Ressources de Quinola (théâtre).
6. Le Martyr calviniste.
7. La Confidence des Ruggieri.
8. L'Enfant maudit.
9. Le Chef-d'œuvre inconnu.
10. Sarrasine.
11. Les Deux Rêves.
12. Un Épisode sous la Terreur.
13. Le Réquisitionnaire.
14. L'Auberge rouge.
15. Une Passion dans le désert.
16. Les Chouans.
17. Facino Cane.
18. Séraphita.
19. La Vendetta.
20. Une Ténébreuse Affaire.
21. El Verdugo.
22. La Paix du ménage.
23. La Rabouilleuse (les Célibataires).
24. Louis Lambert.
25. Les Marana.
26. Adieu.
27. La Recherche de l'absolu.
28. La Femme de trente ans.
29. Le Bal de Sceaux.
30. La Fille aux yeux d'or (Histoire des Treize).
31. Une Double Famille.
32. Vautrin (théâtre).
33. La Grande Bretèche (fin d'autre étude de femme).
34. La Grenadière.
35. Le Lys dans la vallée.
36. La Vieille Fille (les Rivalités).
37. Le Colonel Chabert.
38. Le Message.
39. Le Père Goriot.
40. Eugénie Grandet.
41. Massimilla Doni.
42. La Messe de l'athée.
43. César Birotteau.
44. Le Contrat de mariage.
45. Le Cabinet des antiques (les Rivalités).
46. La Femme abandonnée.
47. Melmoth réconcilié.
48. La Duchesse de Langeais (Histoire des Treize).
49. Madame Firmiani.
50. Les Deux Poëtes (Illusions perdues).
51. Un Grand Homme de province à Paris (Illusions perdues).
52. Les Souffrances de l'inventeur (Illusions perdues).
53. Splendeurs et Misères des courtisanes.
54. La Dernière Incarnation de Vautrin (Splendeurs et Misères des courtisanes).
55. Le Curé de Tours (les Célibataires).
56. Pierrette (les Célibataires).
57. Étude de femme.
58. L'Interdiction.
59. Un Début dans la vie.
60. Les Paysans.
61. Le Curé de village.
62. Physiologie du mariage.
63. Paris marié, ou Petites Misères de la vie conjugale.
64. Ferragus (Histoire des Treize).
65. Mémoires de deux jeunes mariées.
66. Les Employés.
67. La Muse du département (les Parisiens en province).

68. Le Médecin de campagne.
69. Mercadet (théâtre).
70. La Marâtre (théâtre).
71. Paméla Giraud (théâtre).
72. La Maison du chat qui pelote.
73. Modeste Mignon.
74. Gobseck.
75. Ursule Mirouet.
76. L'Illustre Gaudissart (les Parisiens en province).
77. La Peau de chagrin.
78. Autre Étude de femme.
79. Une Fille d'Ève.
80. Gambara.
81. Pierre Grassou.
82. Esquisse d'homme d'affaires.
83. Les Secrets de la princesse de Cadignan.
84. Un Drame au bord de la mer.
85. Albert Savarus.
86. La Fausse Maîtresse.
87. Honorine.
88. L'Envers de l'histoire contemporaine.
89. Z. Marcas.
90. La Maison Nucingen.
91. La Bourse.
92. Béatrix.
93. Un Prince de la bohème.
94. La Cousine Bette (les Parents pauvres).
95. Gaudissard II.
96. L'Épicier.
97. Le Député d'Arcis.
98. L'Employé.
99. Le Cousin Pons (les Parents pauvres).
100. Les Comédiens sans le savoir.

Grâce à certains personnages, quelques groupes se font d'eux-mêmes une place distincte et se mettent en relief dans *la Comédie humaine ;* nous citerons surtout :

1° A cause de Catherine de Médicis, que Balzac a cherché à peindre sous un jour nouveau :

Le Martyr calviniste.
La Confidence des Ruggieri.
Les Deux Rêves.

2° A cause de la police, dont il dévoile certains mystères :

Les Chouans.
Une Ténébreuse Affaire.
Vautrin.
Le Père Goriot.
Splendeurs et Misères des courtisanes.
La Dernière Incarnation de Vautrin (Splendeurs et Misères des courtisanes).
La Cousine Bette.
Le Député d'Arcis.

3° A cause de Vautrin et de Lucien de Rubempré, dont l'idée première semble avoir été empruntée par Balzac au Gaudet et à l'Edmond de Rétif de la Bretonne dans *le Paysan perverti :*

Vautrin.
Le Père Goriot.
Les Deux Poëtes.
Un Grand Homme de province à Paris.
Les Souffrances de l'inventeur.
Splendeurs et Misères des courtisanes.
La Dernière Incarnation de Vautrin (Splendeurs et Misères des courtisanes).

Chez Balzac, la forme de la composition, son genre, l'agrément du drame sont autant de points indifférents pour qui aime à l'étudier : le plan, en effet, s'efface et s'annule devant le fond, et ce qui a toujours dominé, c'est l'idée : elle seule emplit et vivifie chacune de ses œuvres.

Des romanciers français, ses contemporains, nul ne fournirait matière à un livre tel que celui qui fut édité en 1856[1], sous le titre de : *Les Femmes*, et *Maximes et Pensées de Balzac*, deux volumes, dans la collection Hetzel et Lévy. Et cependant cet écrin déjà si riche, ayant pour étiquette *l'Esprit de Balzac*, est loin de renfermer l'extrait de tout ce que cet écrivain a su produire. Il faut le voir surtout sonder, en vue de l'avenir, notre état politique et social. Il a écrit, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, six articles esquissant Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis XVII, Louis XVIII ; ce sont deux cent quatorze années de notre histoire (de 1610 à 1824) appréciées à son point de vue comme partisan du principe autoritaire et monarchique. Les réformés, la noblesse, les philosophes libres penseurs, le clergé et le parlement, y sont tour à tour étudiés en regard du duel imminent entre la royauté et le peuple.

Ces articles présentent un vif intérêt : médités sous l'impression des événements les plus actuels, ils ont une portée politique que leur auteur, plus publiciste qu'il ne le paraissait d'abord, a réussi à leur donner en y ouvrant des aperçus pleins d'enseignements ; les développements s'y rencontrent çà et là dans *la Comédie humaine*, et spécialement dans :

Le Martyr calviniste.
Les Deux Rêves.
Le Bal de Sceaux.
La Vieille Fille.
Le Cabinet des antiques.
La Duchesse de Langeais.
Les Paysans.
Le Médecin de campagne.
Z. Marcas.
La Maison Nucingen.
L'Épicier.
Le Député d'Arcis.
Les Comédiens sans le savoir.

« Balzac prétendait que les noms inventés ne donnent pas la vie aux êtres imaginaires, tandis que ceux qui ont été réellement portés les douent en réalité. Aussi prit-il tous ceux des personnages de *la Comédie humaine* partout où il se promenait[2]. »

Ce Buffon, ce Linnée du monde psychologique usait d'une méthode en rapport avec l'œuvre projetée. « Guidé par le génie de l'observation, il hantait vallées et hauteurs sociales, étudiait comme Lavater, sur tous les visages, les stigmates qu'y impriment les passions et les vices, collectionnait ses types dans le grand bazar humain, comme l'antiquaire choisit ses curiosités, les évoquait aux places où ils

1. Et réimprimé, très-augmenté, en 1866, sous le titre de *Balzac moraliste*, un vol. in-18 annoté par Alphonse Pagès. Michel Lévy frères. Une première édition de cet ouvrage avait paru chez Plon en 1852, sous le titre de *Maximes et Pensées de H. de Balzac*, in-18.

2 Madame Laure Surville, *Balzac, sa Vie et ses OEuvres d'après sa Correspondance.*

lui étaient utiles; les posait au premier ou au second plan, selon leur valeur, leur distribuait la lumière et l'ombre avec la magie d'un grand artiste qui connaît la puissance des contrastes, imprimait enfin à chacune de ses créations des noms, des traits, des idées, un langage, un caractère qui leur sont propres, et qui leur donnent une telle individualité, que, dans cette foule immense, pas un ne se confond avec un autre [1].

Après Rabelais, Cervantès, Shakspeare, d'Urfé, Scarron, Molière, Lesage, Richardson et Beaumarchais, l'auteur de *la Comédie humaine* a trouvé des types nouveaux, et, parmi les êtres que son imagination sut animer, il en est auxquels, selon le mot si juste d'Amédée Achard, « la puissance de son évocation devait donner l'immortalité idéale de l'art, égale pour le moins à l'immortalité de l'histoire. »

Citons en passant, et entre beaucoup d'autres, Balthazar Claes, — le père Goriot, — Grandet, — Lousteau, — Esther et madame Marneffe, — le baron Nucingen, — Gobseck, — Gaudissart, — Pauline, — Fœdora, — Hulot, — Rastignac, — Schmucke, — et Valentin ou Raphaël, le héros de ce roman qui, sous le titre de *la Peau de chagrin,* devient un véritable drame et atteint, dans certains de ses épisodes, les proportions d'un poëme.

Sous ces noms maintenant célèbres se personnifient aujourd'hui le savant qui, voué à son idéal, ne saurait être ni époux ni père, et apparaît comme une série de monstres au point de vue de la famille : — l'homme déçu dans son amour paternel, — l'avare tel que l'a fait la société nouvelle, — le journaliste, — la fille et la femme entretenues, — le Turcaret d'après la Révolution, — le Shylock moderne, — le commis voyageur, — la femme suivant le cœur, — la femme sans cœur, — le libertin qui, à force de se plonger dans la fange, s'enlève toute place au foyer domestique et au sein de la cité, — l'ambitieux, — l'ami, — et enfin chacun de nous, dont les jours ici-bas sont comptés, et qui paye d'un instant plus ou moins long de son existence terrestre tout acte de volonté, suivant son degré d'énergie.

Fidèle à sa tâche d'historien d'une époque, Balzac n'a pas négligé le cadre dans lequel s'agitent ses personnages : le mobilier et le costume sont de sa part l'objet d'un inventaire minutieux et toujours savant. Chaque pays, chaque ville dont il a fait choix pour être le théâtre du drame qu'il raconte, revivent aussi sous sa plume, pittoresquement décrits. C'est ainsi, pour ne citer que quelques exemples de son exactitude à dépeindre les lieux, que le lecteur peut, du coin de son feu, voyager dans les divers quartiers de Paris avec *Facino Cane,* — *la Femme de trente ans,* — *le Père Goriot,* — *un Grand Homme de province à Paris,* — *la Dernière Incarnation de Vautrin,* — *la Maison du chat qui pelote,* — *l'Envers de l'histoire contemporaine,* — et *les Parents pauvres;* — à Issoudun, avec *un Ménage de garçon;* — à Douai, avec *la Recherche de l'absolu;* — à Alençon, avec *la Vieille Fille;* — à Saumur, avec *Eugénie Grandet;* — à Angoulême, avec *les Deux Poëtes;* — à Tours, avec *le Curé de Tours;* — à Provins, avec *Pierrette;*

1. Madame Laure Surville, *Balzac, sa Vie et ses OEuvres d'après sa Correspondnce.*

— à Presles, près Beaumont-sur-Oise, avec *un Début dans la vie;* — à Limoges, avec *le Curé de village;* — à Sancerre, avec *la Muse du département;* — à Nemours, avec *Ursule Mirouet;* — à Besançon, avec *Albert Savarus,* — et à Guérande, avec *Béatrix.*

On lui a reproché ses prétendues longueurs, on a critiqué aussi ses analyses patientes du caractère de ses personnages. Ce n'est pas en vain cependant que l'artiste copie la nature : sans les plaines souvent uniformes, il n'y aurait pas de vallées, et sans les grandes nappes d'eau, il n'y aurait pas de cascades. La mise en scène de Balzac peut parfois paraître embarrassée de détails; mais vienne le moment où le cœur du romancier déborde, et il n'y a plus à regretter son récit si patiemment suivi. Quelles pages magistrales que les derniers instants de madame de Mortsauf! les adieux de madame Claes! les paroles de l'abbé Loraux à madame Bridau, qui vient de se confesser! — les cris et les plaintes du père Goriot, se sentant mourir abandonné de ses filles, — la joie qui tue César Birotteau réhabilité et rendu à la vie commerciale, — et le tremblement nerveux dont est saisie, pour tout le temps qui lui reste à vivre, madame Hulot, frappée au cœur par les paroles séductrices de Crevel!

Balzac a eu ses détracteurs; sans doute ses écarts d'imagination et ses débauches d'esprit feront toujours tache dans son œuvre. Il lui sera difficilement pardonné d'avoir volontiers abordé des sujets pour lesquels, en se rencontrant avec Dorat [1], ce maître en littérature galante, comme avec un collaborateur tout trouvé, il se rendait complice de la pire école du XVIII[e] siècle et se condamnait à tous ses raffinements de pensée. En vain dirait-on que ses défauts ne sont peut-être que la conséquence des tableaux de mœurs par lui entrepris : dans ses peintures réalistes, où il ne recule devant aucune laideur, il a évidemment trop souvent poussé au delà de la limite posée par les convenances sociales ses recherches et ses observations. Mais, chez lui, le faux et le grimaçant le cèdent au beau et au vrai; ce sont des scories mêlées à l'or pur. L'auteur de productions telles que :

L'Auberge rouge,
Séraphita,
Louis Lambert,
La Recherche de l'absolu,
Eugénie Grandet,
César Birotteau,
Les Souffrances de l'inventeur,
Le Curé de village,
Le Médecin de campagne,
Modeste Mignon,
Ursule Mirouet,
La Peau de chagrin,
La Cousine Bette,
Et le Cousin Pons.

appartient aujourd'hui à l'histoire : après une vie qui n'a été qu'un combat, le mot qu'il prête à madame Claes s'est réalisé pour lui : « La gloire est le soleil des morts! »

1. Dans sa *Physiologie du mariage,* Balzac a rajeuni, en l'encadrant dans des guillemets, la pièce tirée du *Coup d'œil sur la littérature,* de Dorat, intitulée : *Point de lendemain,* et commençant par ces mots : « La comtesse de *** me prit sans m'aimer... »

Du monde de *la Comédie humaine,* sorti vivant du cerveau de Balzac, se dégage une loi éminemment morale, chrétienne, consolante. Cette loi, le génie de Balzac ne pouvait l'omettre, car elle est la pierre angulaire de son grandiose édifice comme de la société humaine qu'il reflète ; c'est celle de l'expiation et de la réhabilitation par soi-même ou par autrui. Sans cette loi, que Balzac y a inscrite en lettres de feu, *la Comédie humaine* ne serait le plus souvent qu'un chaos moral, un véritable pandémonium ; avec elle tout s'explique : chaque physionomie, chaque caractère a sa raison d'être, chaque douleur a sa cause et son but, chaque fait a sa moralité. En s'inspirant du dogme catholique, le grand artiste l'a comme incarné à son œuvre !

XXV. *L'Argent des gens de lettres,* par Philibert Audebrand. Le Charivari, 21 décembre 1871. Les détails donnés dans cet article sur un prétendu travail publié par Balzac dans l'Ariel, sont tout à fait inexacts; la collection complète de ce journal ne contient absolument rien sur le sujet indiqué.

XXVI. *Balzac; sa méthode de travail d'après ses manuscrits* (*ses œuvres diverses*); par Champfleury. Musée universel des 3 mai 1873 et 24 janvier 1874. Le fragment fac-simile du manuscrit d'*un Début dans la vie,* inséré par M. Champfleury dans le second de ces articles, nous paraît sujet à caution; il semble plutôt être de la main de la sœur de Balzac, madame Surville.

XXVII. *Souvenirs d'un directeur de théâtre : Pierre et Catherine, drame historique projeté par M. de Balzac. Comment il a fait la Marâtre;* par H. Hostein. Figaro, 20 octobre 1876. Voici cet article, dont nous avons parlé page 224. Il a été reproduit dans le volume de M. Hostein : *Historiettes et Souvenirs d'un homme de théâtre,* publié en 1878.

Une après-midi de l'été de 1847, un visiteur sonnait à la porte de l'un des deux pavillons que le célèbre docteur Ségalas avait fait construire à Bougival, sur la route, au bord de la Seine. Une bonne vint ouvrir.

— Le directeur du Théâtre-Historique? demanda l'étranger.

— Je vais prévenir monsieur, dit la bonne. Veuillez attendre ici, sous le bosquet.

C'est ainsi que le propriétaire appelait pompeusement quelques brins de vigne vierge entrelacés auprès de la porte d'entrée.

Je me trouvais sur le chemin de halage, abrité par la maison contre un soleil ardent. On m'annonça une visite.

— Une visite? Quelle idée de venir par une telle chaleur! Ce monsieur a-t-il dit son nom?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Comment est-il?

— Dame! je n'ai pas bien regardé. Il a un chapeau de paille et des souliers

pleins de poussière. Et puis il tient à la main une baguette avec laquelle il fait tomber les feuilles de la vigne vierge.

— Elle n'en a pas déjà trop, dis-je avec la contrariété d'un homme que l'on dérange.

Je quitte mon ombre et je me dirige vers le visiteur. Il regardait à travers la porte et se présentait de dos. A le juger ainsi, ce devait être quelque fournisseur de campagne. Il se retourne; je reconnais M. de Balzac, le grand Balzac!... Je l'avais vu souvent, sans lui avoir jamais parlé.

Je me confonds en excuses pour l'avoir fait attendre. Je lui offre avec mille empressements d'entrer dans le petit salon.

— Nous étoufferions là-dedans, dit-il avec bonne humeur. Est-ce indiscret de vous demander si vous n'étiez pas quelque part plus au frais, lorsque j'ai sonné à votre porte?

— Ma foi, monsieur de Balzac, je vous confesserai que j'étais tout bonnement sur le chemin de halage, à l'ombre, au bord de la rivière, où il y a une belle herbe verte, qui fait paraître encore plus jaune le gazon de mon jardin.

— Eh bien, dit Balzac en riant, c'est là, si vous le voulez bien, que nous allons causer. Montrez-moi le chemin.

Quand il fut assis bien à son aise, il m'expliqua que depuis longtemps il projetait de composer pour notre théâtre un grand drame historique, dont il avait les éléments, ainsi que j'allais le voir, mais qu'il avait été retenu par la crainte de rencontrer une certaine opposition de la part d'Alexandre Dumas. Il avait appris, tout récemment, qu'à côté du grand écrivain se trouvait un directeur responsable; que ce directeur, c'était moi; or, étant mon voisin (Balzac avait alors une maison de campagne à Marly-le-Roi), il s'était décidé à s'arrêter à Bougival pour me demander franchement quelques renseignements.

— N'ayez aucune appréhension, dis-je à M. de Balzac; notre patron littéraire accueillera avec enthousiasme l'idée de voir un auteur aussi considérable que M. de Balzac s'associer à lui pour la gloire et le succès de notre théâtre.

A l'appui de cette déclaration, je citai le nom d'Adolphe Dumas, que *l'autre* Dumas avait fraternellement accueilli avec son *École des Familles;* le nom de Joseph Autran, le père de *la Fille d'Eschyle;* celui de Paul Meurice, à qui nous devions un *Hamlet* en beaux vers, etc., etc.

— A la bonne heure dit Balzac, me voilà tout à fait rassuré. Je puis donc, sans inconvénient, vous parler de mon drame historique. Il s'appellera *Pierre et Catherine.* Pierre Ier et Catherine de Russie! c'est, je crois, un excellent sujet de pièce.

— Traité par vous, monsieur de Balzac, le sujet ne peut être qu'excellent. Êtes-vous avancé? avez-vous un plan détaillé?

— Tout est là, dit Balzac en se frappant le front. Il ne s'agit plus que d'écrire. Tenez, on pourrait répéter après-demain le premier tableau.

— Je serais bien curieux de connaître ce premier tableau, dis-je de mon air le plus aimable.

— C'est très-facile. Nous sommes dans une auberge russe. Vous voyez d'ici

le décor? Bon. Dans cette auberge, beaucoup de mouvement, parce qu'il y a sur la route des passages de troupes. On entre, on sort, on boit, on cause, mais tout cela très-rapidement.

Parmi les gens de la maison, une servante jeune, vive, alerte. Faites attention à cette femme-là!... Elle est bien campée, pas de beauté, mais un piquant exceptionnel! On la lutine en passant : elle sourit à tout le monde. Cependant, il ne faut pas aller trop loin, ni en paroles ni en gestes. Aux propos vifs, aux étreintes entreprenantes, elle répond par des gifles qui valent des coups de poing.

Entre un soldat plus crâne que les autres, chargé d'une mission particulière et pressée; il se donne, pour l'accomplir, le temps qu'il voudra employer. Il peut donc boire à son aise, et causer longuement avec la servante, si elle lui plaît. Et, en effet, elle lui plaît à première vue; quant à elle, le soldat lui semble un beau soldat.

— Fille, dit-il en la prenant par la taille, tu me conviens, mets-toi là, près de moi, à cette table, et buvons ensemble. Le soldat s'assied et fait asseoir la servante.

S'apercevant que le vieil hôtelier n'est pas de cet avis, le soldat se lève avec fureur, et, écrasant son poing sur la grosse table de sapin :

— Qu'on ne s'oppose point à ma volonté, sinon je mets le feu à la baraque!

Et il l'aurait mis, en vérité. C'était cependant un honnête militaire, mais terrible avec ses inférieurs.

Le vieil hôtelier fait signe à la jeune fille d'obéir. Que voulez-vous! lorsque les troupes sont déchaînées dans les campagnes, le pauvre paysan est bien en peine!

Le soldat s'était remis à table. Il avait le bras tendrement passé autour du cou de la servante; il ne détachait ce bras que dans les moments où il prenait son verre, l'autre main étant occupée à tenir le tuyau de la pipe qu'il fumait. Quand il avait largement bu, il regardait avec passion la fille d'auberge, et il lui disait :

— Sois tranquille, je te donnerai une bien plus belle cabane que celle-ci.

Tandis qu'ils causent immobiles, sans s'occuper d'autre chose, la porte du fond s'ouvre. Un officier paraît. En le voyant, chacun se lève avec respect. Les soldats font le salut réglementaire et se tiennent immobiles.

Seuls, le soldat et la servante demeurent assis. Ils n'ont ni entendu ni vu l'officier. Remarquant cela, le personnage gradé s'indigne, ses yeux s'arrêtent sur la servante; il ne cesse point de la regarder, tandis qu'il s'avance vers la table. Arrivé près du soldat, il lève le bras et l'abaisse avec une force terrible sur l'épaule du pauvre diable qui se courbe sous le choc :

— Debout, drôle ! s'écrie l'officier. Va écrire sur le comptoir ton nom, celui de ton régiment, ton numéro d'ordre et attends-toi à avoir bientôt de mes nouvelles!

Au premier moment, c'est-à-dire en recevant le coup sans savoir qui le donnait, le soldat s'était senti disposé à se venger; mais en reconnaissant un supérieur, cet instinct naturel avait été comprimé par l'habitude de la subordination.

Il se dresse automatiquement, il fait le salut et va inscrire au comptoir ce qui lui a été demandé.

Cependant l'officier considère la servante avec un redoublement d'attention. Cet examen paraît le calmer et l'adoucir. Le soldat ayant écrit, présente humblement le papier.

— C'est bon, dit l'officier en le lui rendant, va-t'en!

Le soldat fait un nouveau salut, tourne sur ses talons selon l'ordonnance, et sort sans regarder personne, pas même la jolie fille.

A celle-ci l'officier fait un sourire, elle répond en souriant aussi.

— Un bel homme! pense-t-elle.

Le bel homme s'assied à la place que le soldat occupait. Il demande qu'on lui apporte ce qu'il y a de meilleur dans l'auberge, et il invite la servante à lui tenir compagnie. Elle accepte sans hésitation.

La conversation s'engage entre eux et devient promptement très-intime.

Un étranger se montre à la porte d'entrée. Il est enveloppé dans un grand manteau.

En voyant ce personnage, hommes et femmes tombent à genoux. Quelques-uns inclinent leur front jusqu'à terre.

Pas plus que n'avait fait le soldat, l'officier ne remarque ce qui se passe derrière lui. La séduisante fille d'auberge est en train de l'ensorceler. Dans un moment d'enthousiasme, l'officier s'écrie :

— Tu es divine, je t'emmène. Tu auras un bel appartement où il fait très-chaud.

De loin, le personnage au manteau examine le groupe resté indifférent à sa venue. Comme malgré lui, la fille espiègle attire son attention et sa sympathie. Il s'approche de la table, et, rejetant son manteau en arrière, il reste les bras croisés sur sa poitrine. L'officier jette les yeux sur lui. Aussitôt l'officier se lève en pâlissant, et, s'inclinant très-bas, il balbutie ces mots :

— Ah! pardon, sire!

— Relève-toi.

De même encore que le soldat, l'officier se relève tout d'une pièce, attendant le bon plaisir du maître. Le maître était occupé à regarder de près la servante; de son côté, elle considérait avec admiration et sans trembler le tzar tout-puissant.

— Tu peux te retirer, dit celui-ci à l'officier. Je garde cette femme, je lui donnerai un palais!

Ainsi se rencontrèrent pour la première fois Pierre Ier et celle qui devint Catherine de Russie!...

— Eh bien, que dites-vous de mon prologue? demanda Balzac.

— Très-curieux, très-original! mais le reste?

— Sous peu, vous l'aurez. La donnée est intéressante; vous verrez!... Comme cadre aux événements historiques, je rêve une mise en scène toute nouvelle. La Russie est pour nos théâtres, et principalement pour le vôtre, une mine féconde à exploiter. On y viendra. Au point de vue décoratif et plastique, nous en sommes

encore, quand il s'agit de ce riche et grandiose pays, aux enluminures représentant le passage de la Bérésina, et la mort de Poniatowski avec son grand diable de cheval qui a l'air de vouloir avaler des glaçons.

S'animant à mesure qu'il parlait :

— Et les habitants? Des cœurs d'or! bien préférables à nous. Quant à leurs paysans, il n'y a plus que parmi eux qu'il existe des ténors. Nos campagnards, à nous, ont tous des voix de Prudhommes enrhumés... Et la haute société russe! adorable! au surplus, c'est là que j'ai choisi et obtenu ma femme !...

Balzac me laissa enthousiasmé de lui et bâtissant des montagnes d'espérances en raison du succès inévitable de *Pierre et Catherine.*

Lorsque je le revis, tout était changé.

Il avait renoncé momentanément à la pièce russe. Il s'engageait à nous la donner plus tard; mais il avait réfléchi. C'était une entreprise colossale, pour laquelle il ne fallait rien négliger. Or, il lui manquait une foule de détails indispensables sur certaines cérémonies, sur certains usages, qu'il se proposait d'étudier sur les lieux mêmes, attendu que, durant l'hiver suivant, il devait faire un voyage à Saint-Pétersbourg et à Moscou... Bref, il me priait de ne pas insister, offrant de livrer au printemps une pièce en remplacement de celle qu'il ajournait.

Malgré mon désappointement, je dus souscrire aux désirs de M. de Balzac, et, en désespoir de cause, je le priai de me dire, si cela était possible, quelques mots du sujet nouveau qu'il nous destinait.

— Ce sera une chose atroce, reprit Balzac avec le contentement d'un homme à qui on a cédé.

— Comment, atroce?

— Entendons-nous, il ne s'agit pas d'un gros mélodrame où le traître brûle les maisons et perfore à outrance les habitants. Non; je rêve une comédie de salon où tout est calme, tranquille, aimable. Les hommes jouent placidement au whist, à la clarté de bougies surmontées de leurs petits abat-jour verts. Les femmes causent et rient en travaillant à des ouvrages de broderie. On prend un thé patriarcal. En un mot, tout annonce la règle et l'harmonie. Eh bien, là-dessous les passions s'agitent, le drame marche et couve jusqu'à ce qu'il éclate comme la flamme d'un incendie. Voilà ce que je veux.

— Vous êtes dans votre élément, maître. Alors votre donnée est trouvée?

— Complétement. C'est le hasard, notre collaborateur habituel, qui me l'a fournie. Je connais une famille — je ne la nommerai pas — composée d'un mari, d'une fille que le mari a eue d'une première union, et d'une belle-mère, jeune encore et sans enfant. Les deux femmes s'adorent. Les soins empressés de l'une, la tendresse mignonne et caressante de l'autre, font l'admiration de l'entourage.

Moi aussi, j'ai trouvé cela charmant... d'abord. — Ensuite, je me suis étonné, non point qu'une belle-mère et sa bru fussent bien ensemble, — cela n'est pas précisément contre nature, — mais qu'elles fussent trop bien. L'excès gâte tout.

Malgré moi, je me pris à observer; quelques incidents futiles me maintinrent dans mon idée. Enfin, une circonstance plus grave m'a prouvé, un de ces derniers soirs, que je n'avais point porté un jugement téméraire.

Comme je me présentais dans le salon, à une heure où il ne s'y trouvait presque plus personne, je vis la bru sortir sans m'avoir remarqué. Elle regardait sa belle-mère. Quel regard ! quelque chose comme un coup de stylet. La belle-mère était occupée à éteindre les bougies de la table de whist. Elle se retourna du côté de sa belle-fille; leurs yeux se rencontrèrent, et le plus gracieux sourire se dessina en même temps sur leurs lèvres. La porte s'étant refermée sur la bru, l'expression du visage de l'autre femme se changea subitement en une amère contraction.

Tout cela prit, vous le pensez bien, le temps d'un éclair, mais ce temps m'avait suffi. Je me dis : Voilà deux créatures qui s'exècrent! Que venait-il de se passer? Je n'en sais rien, jamais je ne voudrai le savoir; mais, partant de là, un drame tout entier se déroula dans mon esprit.

— Et, pour la première représentation, vous offrirez une belle loge à ces dames, afin qu'elles profitent de la leçon que la pièce contiendra sans doute à leur intention ?

— Assurément, j'offrirai la loge dont vous parlez, et, puisque vous en faites la remarque, cela vous oblige dès à présent, à m'en réserver une de plus ; mais je ne songe nullement à donner des leçons à qui que ce soit. Bien présomptueux serait le romancier ou l'auteur dramatique qui écrirait pour donner des leçons ! Il influence ses lecteurs ou spectateurs sans but défini à l'avance ; à son tour, il subit l'action de son temps, sans se rendre compte du comment ni du pourquoi ; instinct et hasard !...

Pour en revenir à ces dames, elles jouent la comédie de la tendresse, cela est, pour moi, hors de doute ; mais les choses peuvent en rester là, entre elles sans aboutir fatalement à un drame quelque peu foncé. Elles m'ont fourni, je le répète, un simple point de départ. Mes déductions féroces sont le fruit de mon imagination, et n'auront jamais — je me plais à le croire — rien de commun avec les réalités de leur existence. Dans tous les cas, si leur désunion contenait, ce qu'à Dieu ne plaise, les germes quelconques d'un dénoûment violent, il serait très-possible, en effet, que ma pièce les arrêtât net sur cette pente.

— Faites donc, maître, et tout sera pour le mieux.

Quelques mois s'écoulèrent. Le voyage en Russie eut lieu; puis vint l'heure du retour. J'en fus instruit des premiers, et je courus chez M. de Balzac, à son hôtel de l'avenue Fortunée.

Je frappai à la dernière porte à droite en venant des Champs-Élysées. L'entrée n'avait rien de monumental : elle était munie d'une petite fenêtre grillée qui s'ouvrit au bout d'un moment; un domestique en veste rouge me fit décliner mes noms et qualités ; il disparut, et, bientôt après, je fus introduit dans un jardinet dont les allées étroites étaient macadamisées jusqu'à la maison. Là, j'entrai dans un salon un peu bas. Ma vue fut immédiatement attirée par un magnifique buste en marbre, dû à David d'Angers, et représentant le maître du logis.

Balzac était à l'autre extrémité du salon : il me laissa contempler son buste; puis il me cria de loin : « Le voilà, votre manuscrit ! »

Alors, je vis mon auteur, debout contre une table de travail, vêtu de sa grande robe monacale de laine blanche, la main appuyée sur un manuscrit de papier grisâtre. Le manuscrit rayonna à mes yeux comme doit rayonner à ceux du chercheur d'or la pépite qu'il vient de découvrir.

J'accourus. Sur le premier feuillet, Balzac avait écrit de sa main, en gros caractères: « Gertrude, *tragédie bourgeoise,* en cinq actes, en prose. » Au verso, se trouvait la distribution projetée de la pièce. Melingue était désigné pour le rôle de *Ferdinand,* l'amant de la belle-mère et de la bru. Madame Dorval devait jouer *Gertrude.* Les noms de Mathis, Barré (aujourd'hui sociétaire de la Comédie-Française), Saint-Léon, Gaspari, etc., figurent encore pour les autres rôles.

Au-dessous, l'auteur a minutieusement indiqué tout ce qui concernait l'époque, le truc de l'action, l'ameublement et le décor. Il va jusqu'à donner la mesure du double tapis qu'il juge indispensable pour la mise en scène. Ces curieux détails ont été ramenés, dans l'œuvre imprimée, aux mentions sommaires en usage.

Quant à l'unique salon dans lequel la pièce primitive devait se jouer, il fut ensuite additionné de la chambre où Pauline se suicide.

Nous décidâmes qu'une première lecture aurait lieu le surlendemain chez M. de Balzac, et que je me chargeais d'amener madame Dorval et Mélingue. Au jour indiqué, nous étions réunis, et l'auteur commença en disant d'une voix claire : *Gertrude, tragédie bourgeoise!!!*

— Oh ! oh! *Gertrude !* tragédie ! fit madame Dorval à mi-voix !

— N'interrompez pas, s'écria Balzac en riant.

Il reprit son manuscrit, et un silence religieux fut observé.

On s'arrêta à la fin du second acte. Impossible d'aller plus loin, tant l'œuvre était longue et touffue. En sortant, nul d'entre nous n'avait songé à faire des compliments à l'auteur sur ce que nous venions d'entendre, nous avions positivement la cervelle troublée comme si l'on nous eût fait prendre d'un vin capiteux.

Balzac nous accompagna jusqu'au seuil de sa maison, sans paraître s'être aperçu de notre irrévérence; il nous donna un autre rendez-vous.

Balzac nous lut ses trois derniers actes. Le suicide de Pauline était l'objet d'un récit, ce qui fit encore bondir madame Dorval. Balzac s'arrêta, la regarda un moment, puis il dit :

— J'ai compris !

Et il continua.

Parvenu à la fin du cinquième acte, et sans attendre nos réflexions :

— Des longueurs ; un quart de la pièce à couper ; un récit à mettre en action...

— Et un titre à changer, ainsi qu'un comédien, s'écria vivement madame Dorval en indiquant d'une main, sur le manuscrit, le mot *Gertrude,* et, de l'autre, désignant Mélingue qui baissait la tête.

Le titre ne souleva point d'objections. On le remplaça par celui de *la Marâtre,* qu'il a glorieusement gardé. Quant à la question Mélingue, ce fut une autre

affaire. Balzac ne voulut entendre à rien. La discussion s'engagea, longue, fatigante, tout en restant des plus courtoises. Mélingue, épuisé, dit :

— Allons! vous y tenez absolument?

— Absolument.

— Eh bien, alors, j'obéis !

A ce mot, Balzac éprouva comme une commotion. Cessant de parler, il fit quelques tours dans le salon, et, venant à Mélingue :

— Je n'accepte pas cela, dit-il. Je vous veux convaincu ; obéissant, non. Votre concession m'a été au cœur. C'est une grande preuve de déférence et d'amitié. Laissez ce rôle et donnez-moi la main !

Mélingue était fort ému : nous avions beaucoup d'émotion aussi.

Quelques conférences entre Balzac et madame Dorval firent subir à la pièce les plus heureuses modifications.

La vaillante comédienne était souffrante ; elle n'en commença pas moins les répétitions avec une ardeur extrême. Elle y apportait un liant, un charme dont se souviennent encore ceux qui eurent le bonheur de la seconder. Ce fut dans un de ses moments d'entrain qu'elle esquissa, à mon intention, sur la table du souffleur, un paysage à la plume dont le dessin enfantin est intéressant par son inexpérience même, et surtout par la consécration touchante que la mort donne aux moindres souvenirs laissés par ceux que l'on a aimés et admirés.

Madame Dorval était minée par le mal implacable qui devait sitôt l'emporter. Elle ne put continuer les répétitions ; on confia son rôle à madame Lacressonnière. La remplaçante obtint le succès que l'on sait ; mais, un jour qu'on la complimentait, elle répondit :

— Ah ! si elle avait joué, elle!

La Marâtre fut représentée en juin 1848, ce qui veut dire au milieu des circonstances politiques les plus désastreuses!... Les théâtres étaient forcément abandonnés... Cependant telle est la puissance du génie, que ce qui restait à Paris de vaillant en littérature, se pressa dans la salle, et fit à l'œuvre de Balzac l'accueil sympathique et chaleureux qu'elle méritait.

Le lendemain de la représentation, j'allai rendre visite à l'auteur.

— Nous avons remporté la victoire, lui dis-je d'un ton joyeux.

— Oui, me dit Balzac, une victoire à la façon de celle de Charles XII.

En le quittant, je me risquai à lui demander où il était la veille et à lui reprocher de ne pas s'être montré à nous.

— Mais, me répondit-il en souriant, j'étais caché dans la loge des dames X...

— Ah ! eh bien? ajoutai-je avec curiosité.

— Eh bien, la pièce les a beaucoup intéressées. Au moment où Pauline s'empoisonne pour laisser croire que sa belle-mère l'a assassinée, ma jeune fille a poussé un cri d'horreur ; elle m'a lancé un regard de reproche, regard mouillé d'une larme, et, saisissant vivement la main de sa belle-mère, elle a porté cette main à ses lèvres avec un élan...

— Sincère?...

— Oh ! oui ! j'en suis sûr.

— Vous voyez bien, maître, que votre pièce peut servir de leçon!

XXVIII. *Un Duel à la plume* (*Balzac et Sainte-Beuve*), par A.-J. Pons. Le Nain Jaune, 10 décembre 1876.

XXIX. *Les Œuvres et les Hommes*, par Victor Fournel. Le Correspondant, 10 décembre 1876. Nous extrayons de cet article, où il est question de la *Correspondance* de Balzac, le très-curieux fragment suivant:

On sait que Balzac écrivait laborieusement, et l'histoire des épreuves successives qu'il grossissait à chaque fois d'innombrables adjonctions, jusqu'à ce qu'il eût tiré un long roman d'une courte nouvelle, est devenue légendaire. Il lui fallait un effort sans cesse renouvelé pour revêtir ses conceptions d'un style *adequat*, comme s'exprimeraient les Allemands. Théophile Gautier, qui le connaissait bien et l'admirait beaucoup, a dit de Balzac « qu'il ne possédait pas le don littéraire et que chez lui s'ouvrait un abîme entre la pensée et la forme; qu'il ne trouvait pas son moyen d'expression, ou ne le trouvait qu'après des peines infinies. » Pour reprendre une métaphore de Balzac lui-même, le fondeur n'arrivait qu'après un travail pénible à débarrasser son œuvre des bavures de la coulée. Il se rendait parfaitement compte de cette grande lacune de son talent; le style était sa préoccupation constante, et, à force de vouloir atteindre le but, il lui arrivait de le dépasser, en tombant dans les afféteries du maniérisme le plus précieux et le plus entortillé. Parmi ses amis, Gautier était précisément celui qui excitait le plus l'envie de Balzac par la tranquille supériorité de son style et à qui il demandait le plus volontiers conseil et, au besoin, secours. On savait qu'il avait souhaité sa collaboration pour *Mercadet* et que l'auteur d'*Albertus* avait rimé, pour son *Grand Homme de province à Paris*, le sonnet de *la Tulipe*, qui a été recueilli dans ses œuvres. Mais il semble que tout n'ait pas été dit sur la collaboration plus ou moins volontaire de Théophile Gautier avec Balzac. Un aimable correspondant, un esprit curieux des choses littéraires, m'écrit pour m'en donner une preuve singulière et qui n'a jamais été relevée, que je sache. En 1837, Gautier publiait dans *le Figaro* les *Portraits* de Jenny Colon, de madame Damoreau (*Figaro* du 13 décembre 1837) et de mademoiselle Georges, qu'on a réunis depuis en volume, avec beaucoup d'autres, dans la collection de ses œuvres. En 1839, Balzac faisait paraître *Béatrix*. Et, dans *Béatrix*, on retrouve, presque à chaque page, des expressions, des tournures, des images, même des phrases entières empruntées aux *Portraits* de 1837. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les fragments ci-dessous :

BÉATRIX (Édition Michel Lévy) à 1 fr. 25 le volume	PORTRAITS CONTEMPORAINS (Édition Charpentier, 1874)
Cette chevelure, au lieu d'avoir une couleur indécise, *scintillait* au jour comme des *filigranes d'or bruni*.	Les cheveux... *scintillent* et se contournent aux faux jours en manière *de filigranes d'or bruni*.

Son front large et bien taillé recevait avec amour *la lumière, qui s'y jouait en des luisants satinés.* Sa prunelle, d'un bleu de turquoise, brillait *sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur...*

Ce nez d'un *contour aquilin*, *mince*, avec je ne sais quoi de *royal...*

Ses bras noblement *arrondis,* sa peau *tendue* et *lustrée* avaient *un grain plus fin : les contours avaient acquis leur plénitude.* (Pages 24 et 25. *Le Siècle* du 14 avril 1839.)

Le *front large*, plein, bombé attire et retient *la lumière, qui s'y joue en luisants satinés.* Une prunelle brune scintille *sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur.*

Le nez fin et *mince,* d'un *contour assez aquilin* et presque *royal...*

Les bras prennent de la *rondeur,* la peau, mieux *tendue* par un embonpoint naissant, devient *d'un grain plus fin,* se *lustre* et se satine, *les contours acquièrent de la plénitude.* (Pages 384 et 393. Jenny Colon; *Figaro* du 9 novembre 1837.)

Ce visage, plus rond qu'ovale, ressemble à celui de quelque belle *Isis des bas-reliefs éginétiques.*

Le front est plein, large, *renflé aux tempes.*

L'arc des sourcils, *tracé* vigoureusement, *s'étend sur deux yeux* dont la flamme scintille par moments comme celle d'une étoile fixe....

Le nez, mince et droit, est coupé de narines obliques assez passionnément dilatées.

Au lieu de se creuser à la nuque, le col de Camille *forme un contour renflé qui lie les épaules à la tête sans sinuosité*, le caractère le plus évident de la force. Ce col présente par moments des plis d'une magnificence *athlétique*. *L'attache des bras*, d'un superbe contour, semble appartenir à une femme colossale. Les bras sont vigoureusement modelés, *terminés par un poignet d'une délicatesse* anglaise, par des *mains mignonnes et pleines de fossettes.* (P. 68-71. *Le Siècle* du 18 avril 1839.)

Elle ressemble à s'y méprendre à une... *Isis des bas-reliefs éginétiques.*

Mademoiselle Georges a *le front plein, large*, *renflé aux tempes.*

L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables *s'étend sur deux yeux* noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques.

Le nez, mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée.... etc.

Une singularité remarquable du col de mademoiselle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il *forme un contour renflé* et soutenu, *qui lie les épaules au fond de sa tête sans aucune sinuosité,* diagnostic de tempérament *athlétique,* développé au plus haut point chez l'hercule Farnèse. *L'attache des bras* a quelque chose de formidable pour la vigueur des muscles et la violence du contour... Mais ils sont très-blancs, très-purs, *terminés par un poignet d'une délicatesse* enfant

Les grandes robes de lampas ou de brocatelle aux *plis soutenus et puissants*, les hautes *fraises godronnées...* les *manches à crevés et à jabots de dentelles à plis soutenus et puissants*, où elles s'entouraient de *fraises godronnées*, cachaient leurs bras dans des *manches à crevés à jabots de dentelles, d'où la main sortait comme le pistil d'un calice...* (P. 93. *Le Siècle*, 20 avril 1839.)

tine et des *mains mignonnes frappées de fossettes*. (P. 376-77. Mademoiselle Georges ; *Figaro* du 26 octobre 1837.)

Le costume du temps où les femmes avaient des corsets pointus à échelles de rubans, s'élançant minces et frêles de l'ampleur étoffée des jupes en brocart *dont la main sort comme le pistil du calice d'une fleur*. (P. 385. Jenny Colon déjà citée.)

Rien de plus concluant, on le voit, et il serait facile de multiplier ces exemples. Faut-il croire à une collaboration secrète de Gautier? Il paraît beaucoup plus sûr de s'en tenir à une *imitation* de Balzac, qui, en s'efforçant de s'assimiler un style qu'il admirait, a poussé son imitation un peu trop loin, çà et là jusqu'à la copie. Ces rapprochements piquants nous révèlent toutes les minuties de son procédé, l'effort laborieux de son enfantement littéraire; nous le surprenons, pour ainsi dire, peignant au pointillé, empruntant quelques touches aux portraits de Jenny Colon et de madame Damoreau pour composer la figure de Fanny O'Brien, et rehaussant, renforçant celui de Camille Maupin de traits qu'il dérobe à la puissante effigie de mademoiselle Georges. On a dit souvent que George Sand était l'original de la Camille Maupin de Balzac ; on voit que mademoiselle Georges lui a servi aussi de type, au moins physiquement. Comme l'abeille, Balzac picore partout, mais, alourdi par son butin et gêné dans son vol, il ne ressemble pas plus à son modèle que l'inventaire d'un commissaire-priseur ne ressemble au tableau d'un peintre.

XXX. *Balzac à l'Académie* (conversations de Victor Hugo recueillies par Richard Lesclide). La Lune Rousse, 8 mars 1877. Voici cet intéressant récit.

COMMENT HONORÉ DE BALZAC EUT DEUX VOIX

QUAND IL SE PRÉSENTA A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(Récit du 2 mars 1877.)

Je passais en voiture dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, quand devant l'Elysée j'aperçus M. de Balzac qui me faisait signe d'arrêter. Je voulus descendre, mais il m'en empêcha et me dit en me prenant les mains :

— Je voulais aller vous voir. Vous savez que je me porte à l'Académie?

— Non.

— Eh bien, je vous le dis. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous arriverez trop tard. Vous n'aurez que ma voix.

— C'est surtout votre voix que je veux.

— Êtes-vous tout à fait décidé ?

— Tout à fait.

Balzac me quitta. L'élection était déjà à peu près convenue; des noms très-littéraires s'étaient ralliés, pour des motifs politiques, à la candidature de M. Vatout. J'essayai de faire de la propagande pour Balzac, mais je me heurtai à des idées arrêtées et n'obtins aucun succès. J'étais un peu contrarié de voir un homme comme Balzac réduit à une seule voix, et je songeais que, si j'en obtenais une seconde, je créerais dans son esprit un doute favorable pour chacun de mes collègues. Comment conquérir cette voix?

Le jour de l'élection, j'étais assis auprès de l'excellent Pongerville, le meilleur des hommes, et je lui demandai à brûle-pourpoint :

— Pour qui votez-vous ?

— Pour Vatout, comme vous savez.

— Je le sais si peu, que je viens vous demander de voter pour Balzac.

— Impossible.

— Pourquoi cela ?

— Parce que voilà mon bulletin tout préparé. Voyez : *Vatout*.

— Oh ! cela ne fait rien.

Et, sur deux carrés de papier, de ma plus belle écriture, j'écrivis : *Balzac*.

— Eh bien? me demanda Pongerville.

— Eh bien, vous allez voir.

L'huissier qui recueillait les votes s'approcha de nous. Je lui remis un des bulletins que j'avais préparés. Pongerville tendit à son tour la main pour jeter le nom de Vatout dans l'urne, mais une tape amicale que je lui donnai sur les doigts fit tomber son papier à terre. Il le regarda, parut indécis, et, comme je lui offrais le second bulletin sur lequel était écrit le nom de Balzac, il sourit, le prit, et l'expédia de bonne grâce.

Et voilà comment Honoré de Balzac eut deux voix au dépouillement du scrutin de l'Académie française.

XXXI. *Balzac et sa queue*, par Jules Levallois. Le Correspondant, 10 août 1877.

XXXII. *Balzac en robe de chambre*, par Paul Siraudin. Le Figaro, 2 mai 1878. La pièce *la Vendetta*, par Paul Siraudin, a été représentée pour la première fois le 23 octobre 1842.

XXXIII. *La Mort de Balzac*, anonyme. Le Figaro, 24 août 1878.

Pour compléter les sources à consulter sur Balzac, il faut signaler encore l'article du *Dictionnaire de la Conversation*, signé d'abord V. Caralp, aujourd'hui rétabli au nom de son véritable auteur, Philarète Chasles; celui de la *Nouvelle Biographie générale*, qui est

anonyme; la notice que M. Larousse lui a consacrée dans son *Dictionnaire; la France littéraire* de Quérard, et sa suite; le *Catalogue bibliographique* d'Otto Lorentz, et le *Catalogue général de la librairie française au* XIXe *siècle,* par M. Paul Chéron, dont malheureusement il n'a paru que les deux premiers volumes.

Enfin nous allons terminer ce travail par la publication de quelques documents inédits des plus intéressants relatifs à Balzac.

I

H. DE BALZAC AU COLLÉGE [1].

Monsieur, Vendôme, 20 juillet 1855.

C'est avec un bien vif regret que je me trouve obligé de répondre si tard à la lettre dont vous m'avez honoré le 20 du mois dernier. Mais diverses circonstances, et principalement l'absence de condisciples plus au fait que moi des détails que vous demandez, m'ont forcé au silence, bien malgré moi.

Je répondrai par ordre à vos huit questions.

1° En quelle année, etc.

— Le vieux registre d'entrée que j'ai conservé porte textuellement :

N° 460.

« Honoré Balzac, âgé de huit ans et cinq mois, a eu la petite vérole, sans infirmités ; caractère sanguin, s'échauffant facilement, est sujet à quelques fièvres de chaleur. Entré au pensionnat le 22 juin 1807.

» S'adresser à M. Balzac, son père, à Tours. »

» Sorti le 22 avril 1813. »

2° Quelle classe, etc.

— 8e, 7e, 6e, 5e, 4e, 3e et partie de la 2e.

3° Avait-il un goût réel pour l'étude?

— Pendant les deux premières années, on ne pouvait rien tirer de lui, ni leçons, ni devoirs, répugnance invincible à s'occuper d'aucun travail commandé. Il a passé une partie de ce temps en pénitence, soit dans sa cellule, soit dans un bûcher où il fut emprisonné une semaine entière. On le regardait comme l'inventeur, du moins pour le collége de Vendôme, de la plume à trois becs avec laquelle il avait coutume de faire ses *pensums*.

— Il lui vint ensuite la pensée de devancer les occupations des classes de grammaire, par des compositions anticipées telles qu'il en voyait faire ou en entendait lire aux séances publiques par les seconds et les rhétoriciens. Aussi dès la 4e, son pupitre était comble de paperasses; sa réputation d'auteur était faite par ceux de sa classe ou des classes inférieures, mais contestée par les classes

1. Cette lettre de M. Mareschal-Duplessis, directeur du collége de Vendôme, alors que Balzac y était élève, a été adressée à M. Armand Baschet, en réponse à quelques questions qu'il lui avait adressées.

plus élevées, qui se plaisaient à répéter un essai malheureux qu'il avait fait d'un poëme sur les Incas, dont le vers suivant est resté :

O Inca, ô roi infortuné et malheureux!

4° Se faisait-il remarquer sous un point de vue quelconque?

— Ce qui précède était le plus remarquable.

5° Y avait-il de son temps au collége de Vendôme, etc.

— Je ne vois dans ses condisciples les plus proches, que deux personnages de quelque célébrité, bien distincte d'ailleurs, *Dufaure* le ministre, et *Jouslin de la Salle*, gendre de Brunet.

6° A-t-il écrit le *Traité de la volonté?*

— Je l'ignore. Mais je ne le crois pas plus que je crois à Lambert, condisciple imaginaire, à coup sûr.

7° En quelle année est-il sorti?

— Répondu plus haut, en 1813.

8° Sa tournure et son caractère?

— Gros enfant joufflu et rouge de visage. L'hiver couvert d'engelures aux doigts et aux pieds. La férule, alors quelque peu encore en usage, fut obligée de l'épargner assez souvent en raison de cette incommodité, et la peine était commuée en détention. Grande insouciance, taciturnité, pas de méchanceté, originalité complète.

J'ai revu souvent, et je connais encore deux hommes qui l'ont constamment suivi dans ses classes, tous deux hommes d'esprit et d'une mémoire telle, que rien ne leur a échappé. Ils sont fort obligeants et vous en diront beaucoup plus que je ne puis le faire. Je vous engage à leur écrire *de ma part*. Alphée Duthil, négociant à Bordeaux ; — Fontémoing, avocat à Dunkerque.

Je n'ai revu Balzac qu'une seule fois depuis sa sortie. Il passait à Vendôme en compagnie d'une Anglaise avec laquelle, ou plutôt avec l'argent de laquelle il allait, me dit-il, fouiller le Tibre. Il n'avait encore fait paraître que ses deux premiers petits volumes de romans qu'il me laissa. L'un d'eux portait en épigraphe : *Una fides*, etc.

Je n'ai plus entendu parler de son entreprise, pour laquelle il allait effectivement à Rome.

Vous engageant à compter beaucoup sur les deux sources que je vous indique, je vous prie d'agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

MARESCHAL-DUPLESSIS.

II

UNE OEUVRE PERDUE DE H. DE BALZAC [1].

Mes relations avec Balzac remontent à la fin de l'année 1829. Je publiais alors *la Silhouette*, dont Lautour-Mézeray, Émile de Girardin et quelques autres étaient

1. Ces curieux renseignements nous sont donnés par M. Victor Ratier, en 1830 directeur de *la Silhouette*, où Balzac a écrit.

les principaux actionnaires. Ayant eu occasion de lire la *Physiologie du mariage,* qui venait de paraître, j'allai demander à Balzac de me faire des articles. Il fut très-flatté de cette démarche, nouvelle pour lui, quoiqu'il eût déjà beaucoup écrit, notamment sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, et il m'en a toujours conservé une sorte de reconnaissance. Il fit plusieurs articles pour *la Silhouette,* entre autres un en trois parties sur les *artistes*[1]. M. Desnoyers, alors rédacteur du *Journal rose,* qui s'imprimait chez Selligue, dans la même maison que *la Silhouette,* a peut-être lui-même conservé le souvenir de ces articles qui eurent un certain succès.

Vers le milieu de 1830, j'allai demeurer rue Notre-Dame-des-Champs; Balzac habitait rue Cassini, près de l'Observatoire. Ce voisinage, joint à nos rapports de collaboration, augmenta nos relations, et nous nous liâmes intimement. C'est moi qui le déterminai, malgré une vive répugnance, à aller frapper à la *Revue de Paris,* où il débuta par *l'Élixir de longue vie,* dont, par parenthèse, nous cherchâmes longtemps le dénoûment; car la première partie était déjà imprimée, que l'auteur ne savait pas au juste comment le conte finirait. C'est moi qui lui ai suggéré l'idée première d'*une Passion dans le désert,* nouvelle qui fit dans la *Revue de Paris* beaucoup de sensation. Enfin j'ai passé avec lui un jour et une nuit à revoir un conte dont je ne me rappelle plus bien le titre: *les Deux Exilés*[2], je crois.

Balzac voulait bien faire cas de mon jugement et surtout de ma franchise. Il me consultait alors sur tout ce qu'il faisait, m'écrivait, m'envoyait chercher, venant me prendre à tout propos pour me lire ses manuscrits. J'ai passé, à cette époque, des journées et des nuits entières à son ermitage de la rue Cassini, dînant invariablement d'un consommé, d'un bifteck, d'une salade et d'un verre d'eau; le tout accompagné d'une foule de tasses de café servies avec une patience admirable par Flore, la plus laide, comme la plus dévouée des caméristes. Que de fois la pauvre créature a dû interrompre son sommeil pour préparer la vivifiante boisson dont son maître faisait une si terrible consommation! J'ai connu successivement chez Balzac: sa mère, madame Surville sa sœur, Lautour-Mézeray, Girardin, Berthieu de Sauvigny, Eugène Sue, Jules Sandeau, etc.

Si je provoque ces souvenirs, ce n'est pas par une vanité puérile, mais pour bien établir le degré de nos rapports. Il y a quelques années, quand tout le monde voulait avoir connu Balzac, j'ai gardé le silence. Je ne parle aujourd'hui que parce que cela peut être utile. Balzac était ce que les Anglais appellent *sanguine,* plein de cœur, de confiance et d'assurance. Chez lui, ce n'était pas présomption : avec tous les dehors de l'outrecuidance, je n'ai jamais connu un homme qui au fond fût plus modeste, qui reconnût plus promptement et plus sincèrement en quoi il péchait, qui fût pour lui-même un juge plus sévère. Souvent je l'ai vu déchirer avec des larmes de désespoir des pages que, la veille, il avait proclamées admirables. Il y avait donc des moments où chez lui l'amitié, l'espérance s'exaltaient extraordinairement. Il rêvait des fortunes colossales pour

1. Voir tome XXII, page 143.
2. *Les Proscrits.*

lui, pour ses amis. Je dois avoir encore dans mes papiers le plan d'une librairie — quelque chose comme les bibliothèques à un franc le volume — qui devait nous rendre millionnaires, lui et moi. Nous nous en sommes occupés bien longtemps; M. Surville, son beau-frère, devait être intéressé dans l'entreprise. Une autre fois, il avait eu le projet d'une association dramatique sous la raison Balzac et Ratier. Nous devions alors arriver à la fortune par le théâtre. Bref, Balzac, qui me témoignait beaucoup d'amitié, me répétait souvent qu'il voulait m'enrichir. Aussi, une fois, lorsqu'à la suite d'une causerie du soir, il avait conçu le plan du conte *une Passion dans le désert,* il s'était écrié que, l'idée venant de moi, je devais en partager le produit avec lui. Puis, les nécessités l'assiégeant, il n'avait plus été question de rien.

Enfin, un jour, j'arrive chez lui, et je le trouve feuilletant de vieux portefeuilles. «Mon bon Ratier, me dit-il en me présentant un cahier de papiers enfumés, c'est pour cette fois que je veux vous enrichir. Voici un manuscrit que je vous donne. Quand je serai mort, vous le vendrez bien, mon cher, car je laisserai un nom. Prenez-le et gardez-le précieusement. Un manuscrit d'un homme célèbre, c'est une fortune.» Tout cela fut dit du plus grand sérieux du monde, et du ton le plus convaincu. Je pris le manuscrit en le remerciant; mais, je l'avoue, sans partager tout à fait la confiance de l'auteur, et en me disant intérieurement: «que le moindre ducaton ferait mieux mon affaire». —Néanmoins, ces paroles restaient gravées dans ma mémoire, à cause de leur excentricité, et parce que j'étais persuadé qu'il pensait réellement me faire un beau cadeau. Je lui adressai alors quelques questions sur l'origine de ce manuscrit. Il me raconta que c'était le résultat d'une gageure. Comme il se trouvait à la campagne dans une maison amie, la conversation était venue à tomber sur le plus ou moins de facilité des auteurs. Balzac avança qu'il se faisait fort de composer un roman en un jour. Le pari fut accepté, et le téméraire, enfermé à clef dans un appartement, en tête à tête avec une table, une plume, un encrier et un cahier de papier. Au bout de douze heures, il sortit de sa prison, présentant victorieusement à ses adversaires le manuscrit qu'il me donnait.

Cela parut fort extraordinaire alors, la puissance de la vapeur n'était pas aussi bien connue qu'elle l'est aujourd'hui, et l'on n'avait pas encore vu Alexandre Dumas mener de front cinq ou six romans à la fois, et servir à ses lecteurs de chaque jour une demi-douzaine de feuilletons différents.

Quant à la conclusion du petit roman de Balzac, il me l'a dite en un mot. Au moment où son poëte arrive au premier relais, en proie à toutes les inquiétudes, à toutes les émotions décrites, la portière s'ouvre, le conducteur entre dans la voiture, prend dans ses bras la compagne du poëte... C'est un mannequin, une de ces grandes poupées que les peintres emploient dans leurs ateliers. Un peintre de Metz l'envoyait à un de ses amis dans une ville voisine. Ce mannequin est barbouillé de couleurs, il sent la térébenthine. Ainsi s'expliquent le silence, l'immobilité, les senteurs étranges, le sang et toutes les autres suppositions du poëte. Son imagination a tout bâti sur ce fragile fondement. En quelques heures, il a vécu toute une vie d'espérances, d'illusions et d'angoisses.

Voilà tout ce que je me rappelle au sujet de ce manuscrit [1]. Mon papier m'avertit que j'aurais pu et dû dire tout cela plus brièvement. Mais je me suis, sans m'en apercevoir, laissé entraîner au courant de mes souvenirs.

III

H. DE BALZAC A MILAN [2].

Madame la comtesse Jeanne Patelani de Milan, qui épousa en premières noces le comte Pierre Guidoboni-Visconti et en secondes noces M. Pierre-Antoine Costantin, étant décédée en 1836, laissa trois enfants survivants du premier lit, le comte Émile et sa sœur la comtesse Maximilla, mariée au baron François de Galvagna, autrefois conseiller d'État, préfet du département de l'Adriatique dans le royaume d'Italie ; du second lit, M. Laurent Costantin : entre lesquels naquit un différend pour la succession au bien dotal de leur commune mère.

M. le comte Émile, domicilié à Paris, donna en février 1837, à M. Honoré de Balzac, une procuration enregistrée le 9 du même mois, chez le notaire Autrebon, en la ville de Paris, afin de traiter et d'aplanir le différend. M. de Balzac, s'étant rendu à cet effet à Milan dans les derniers jours de février, conféra avec M Costantin, frère utérin du comte Émile, et y passa une transaction sous seing privé, en date de Milan, 12 mars 1837, dans laquelle M. de Balzac stipula également au nom de l'héritier de la prédécédée, sœur du comte Émile, la baronne Maximilla de Galvagna, promettant *de rato* et se réservant l'approbation et la ratification en règle.

L'héritier légitime de la susdite baronne était son fils le baron Émile, encore mineur et sous la tutelle et l'administration de son père, le baron François de Galvagna pour lors conseiller intime de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, et président à la cour des comptes de la Vénétie à Venise, où M. de Balzac se transporta pour procéder à la ratification de la réserve faite dans la transaction. Il arriva à Venise le 14 mars, ainsi qu'il résulte d'un billet de sa main ; après quelques conférences, il s'accorda pleinement avec Son Excellence le baron de Galvagna, et ils formulèrent la ratification définitive de la convention passée à Milan le 12 mars 1837 par un nouvel acte en date de Venise le 18 mars 1837.

Pendant le séjour d'une semaine que M. de Balzac fit à Venise du 14 au 20, avant son retour à Milan et à Paris, lequel s'effectua vers le 15 mai, ainsi que l'annonce le comte Visconti dans sa correspondance, le soussigné baron de Galvagna eut le plaisir de le voir presque chaque jour et de le compter quelquefois au nombre de ses convives : jouissant ainsi de sa conversation érudite, et, entre autres, de la communication intéressante de quelques passages de ses célèbres

1. Ce fragment n'a pas été retrouvé.

2. Ce document a été remis tel quel à M. Armand Baschet par un membre de la famille Visconti.

productions littéraires ; il eut également occasion de lui présenter le célèbre géographe Balbi. Enfin M. de Balzac profita de son séjour à Venise pour visiter les monuments grandioses et précieux des beaux-arts que renferme cette ville merveilleuse, et il passa plusieurs heures aux archives des Hari, où il recueillit des notices historiques.

IV

LA MORT DE M. DE BALZAC [1].

. . . .

Quelle mort belle et sincère que celle de Balzac ! La gloire poursuit Hugo. Balzac, qui l'avait vu partir avec peine, l'envoie chercher et *l'attend pour mourir.* Hugo était sur la plage où sa fille mourut au fond des flots dans les bras de son jeune mari. Il part, il arrive. Ici, c'est Hugo qui parle :

BALZAC. — Nous nous tenons parole ; je vis et vous me revenez !

HUGO. — Mais vous vivrez, l'esprit est le grand élixir.

BALZAC. — J'ai bu toute la fiole. Madame de Balzac la renouvelle tous les jours.

HUGO. — Oui, oui, la femme est le chef-d'œuvre de Dieu.

Nous parlâmes longtemps des ouvrages inédits, travaux d'Hercule ou de Voltaire. Il se plaignait de leur sort. « Quoique ma femme ait plus d'esprit que moi, qui la soutiendra dans cette solitude, elle que j'ai accoutumée à tant d'amour ! » En effet, elle pleurait beaucoup. Il voulut se lever ; il fut posé sur un divan-sofa de brocard rouge et or. Son visage *violet* couché sur ces coussins était effrayant, ses yeux seuls vivaient. Il expira, et l'amour, la religion et la liberté l'assistèrent.

. . . .

1. Extrait d'une lettre de madame Hamelin à la comtesse Kisselef.

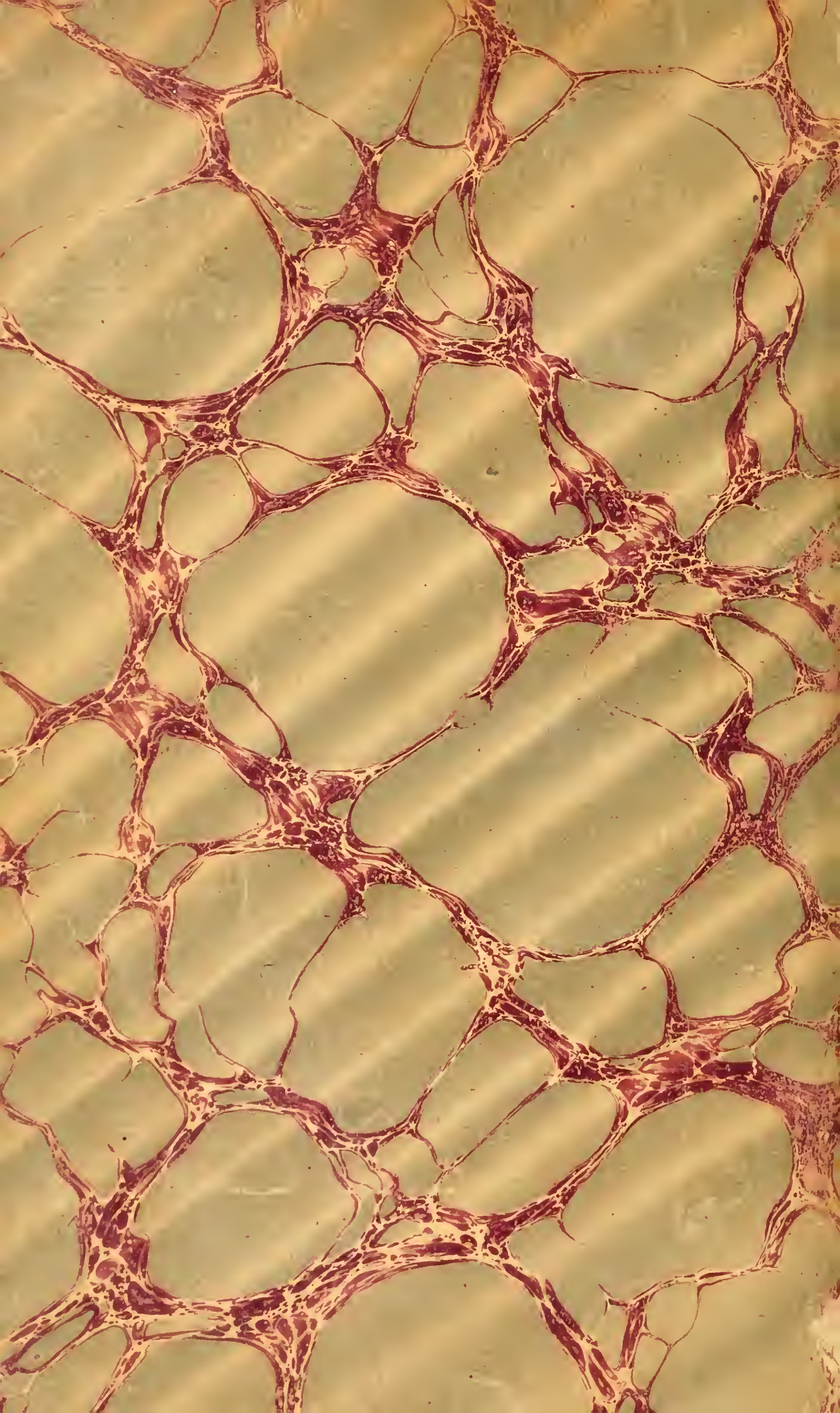
FIN.

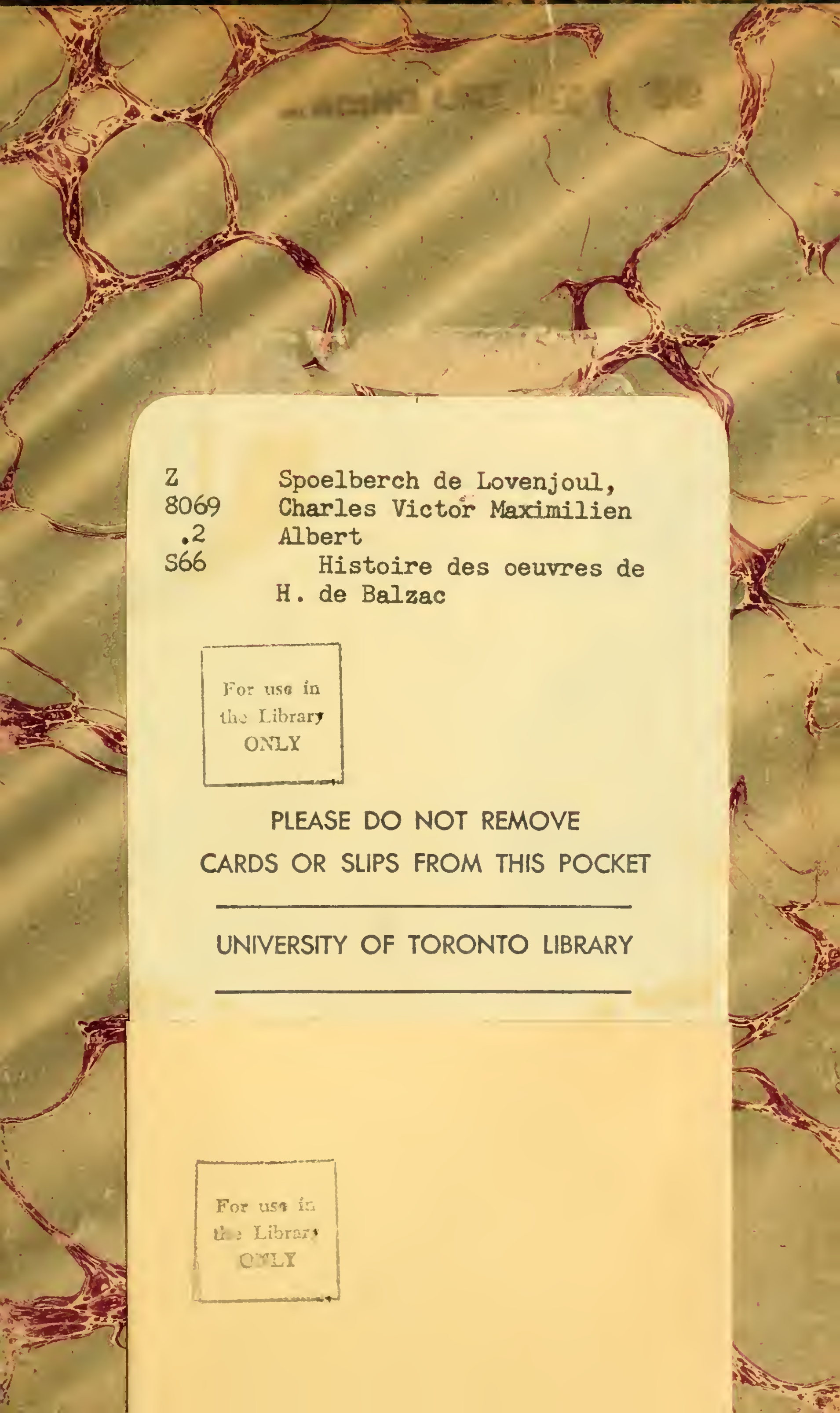
TABLE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cᵉ, rue St-Benoît. [1961]





For use in
the Library
ONLY

